PLUTARQUE

VIES

I



PLUTARQUE

VIES

TOME I

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

PLUTARQUE

VIES

TOME I

THÉSÉE-ROMULUS — LYCURGUE-NUMA

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT

PAR

ROBERT FLACELIÈRE
Professeur à la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris

ÉMILE CHAMBRY
Professeur honoraire
au Lycée Voltaire

&

MARCEL JUNEAUX
Professeur
au Lycée de Troyes

DEUXIEME TIRAGE REVU ET CORRIGE



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES-LETTRES* »
95, BOULEVARD RASPAIL

1964

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique, qui a chargé M. François Ollier d'en faire la revision et d'en surveiller la correction en collaboration avec MM. Robert Flacelière et Marcel Juneaux.

1ère Edition 1957

AVANT-PROPOS

Il semble utile, au seuil de cette édition, de préciser la part de chacun des trois collaborateurs de ce premier volume. M. Marcel Juneaux s'est chargé de l'étude des manuscrits et de la rédaction de l'apparat critique, ainsi que de la partie de l'Introduction générale consacrée à la tradition manuscrite. Pour l'établissement proprement dit du texte, je veux dire : pour le choix entre les variantes des codices et les corrections proposées, nous nous sommes sans cesse consultés l'un l'autre. Émile Chambry, infatigable travailleur, avait bien voulu, avant de mourir, mettre à ma disposition, sur la demande que lui en avait faite son ami Paul Mazon, son manuscrit de la traduction des Vies, établie sur le texte de l'édition Didot et destinée d'abord à être publiée seule dans une autre collection ; j'ai revu entièrement et, en bien des endroits, j'ai profondément remanié cette traduction, remarquable par ses qualités de souplesse et d'élégance, afin de l'adapter à notre texte et d'en accroître encore la fidélité. Enfin, j'assume seul l'entière responsabilité des deux premières parties de l'Introduction, des Notices et des notes jointes à la traduction.

Il faut aussi dire un mot de la façon dont sont rédigées, dans les notes de cette édition, les références aux œuvres de Plutarque, car le système adopté peut paraître illogique. D'ordinaire, on renvoie aux Vies en négligeant la pagination ancienne reproduite en marge de

toutes les éditions (et même de l'édition Lindskog-Ziegler, qui pourtant adopte un ordre des Vies *différent de celui que suit cette pagination). On écrit, par exemple :* Antoine 68, 6-8, *et non pas* Vitae 948 A-B, *et c'est ainsi que nous ferons nous-même. Mais, en ce qui concerne les* Œuvres morales, *il est d'usage, au contraire, de négliger le nom du traité ou de l'opuscule : on écrit d'ordinaire* : Moralia 964 D, *et non pas* De sollertia animalium, 7. *Je reconnais que, pour la collection des* Moralia, *formée d'ouvrages beaucoup plus nombreux et disparates que les* Vies, *la pagination ancienne permet de se reporter au texte plus rapidement et plus commodément, mais, si l'on n'a pas sous la main une édition des* Moralia, *on ignore à quel traité ou opuscule appartient le passage cité, ce qui est souvent très regrettable. Il faudrait écrire* : De soll. anim. 7 = Mor. 964 D, *mais cela est long. J'ai cru expédient de simplifier en* : De soll. anim. 964 D, *en négligeant à la fois le mot* Moralia, *facile à sous-entendre, puisque nous renvoyons aux* Vies *d'une autre manière, et l'indication du chapitre, que la pagination ancienne rend superflue.*

Enfin, je tiens à remercier très vivement mon collègue et ami M. François Ollier, qui a revu avec une attention sans défaillance ce volume sur manuscrit, puis sur épreuves ; il m'a suggéré de nombreuses corrections et améliorations, qui rendront ce premier volume un peu moins imparfait.

R. F.

INTRODUCTION

I. — VIE DE PLUTARQUE

Plutarque, auteur de tant de biographies, n'a pas trouvé lui-même de biographe : quatre lignes de Suidas et deux d'Eusèbe ne nous apportent que des indications fort suspectes sur les charges auxquelles il aurait été élevé par Trajan et Hadrien. Heureusement, dans ses *Œuvres morales* et même dans ses *Vies*, il nous parle assez souvent de lui-même, de sa famille, de ses amis, de ses voyages, des fonctions qu'il remplit ; bien que ces renseignements soient dépourvus de toute précision chronologique, ils nous permettent de nous faire une idée d'ensemble de sa vie. Des inscriptions de Delphes nous sont aussi de quelque secours pour connaître l'activité de ses dernières années [1].

Plutarque naquit sous le règne de l'empereur

1. Suidas (ou plutôt la Souda), s. v. Πλούταρχος Χαιρωνεύς ; Eusèbe, *Chronologie*, année 120 ap. J.-C., éd. Schoene, II, p. 164 sq. = Georges le Syncelle, p. 659 Dind. — Voir *Syll. Inscr. Gr.*, 3ᵉ éd., nᵒˢ 829 A, 843-846. — Les pages 1-62 du livre d'O. Gréard, *De la morale de Plutarque* (1866), fourmillent d'inexactitudes. Beaucoup plus solide est l'exposé de R. Volkmann, *Leben und Schriften des Plutarch von Chaeronea* (1869), mais il aurait besoin d'être revu et mis à jour. Sur quelques points, la dissertation de J. Muhl, *Plutarchische Studien*, Augsburg, 1885, apporte des précisions, parfois contestables. Voir aussi A. Croiset, *Hist. Litt. Gr.* V (1928), p. 484-490 ; W. von Christ, *Gesch. Griech. Literatur*, 6ᵉ éd., II, p. 485-490 (avec la bibliographie de la p. 485, note 6), et surtout l'article de Konrat Ziegler dans la *R. E.* : *Plutarchos von Chaironeia* (1949).

Claude, vers 46 après J.-C.[1], à Chéronée. Cette petite ville de Béotie, toute proche du Parnasse et de la frontière de Phocide, était connue surtout parce que son territoire avait servi de champ de bataille en 338 et en 86 avant J.-C.[2]. Plutarque appartenait à une famille aisée et notable, fixée sans doute de temps immémorial en ce coin de Béotie : son arrière-grand-père Nicarque y avait vu, en 31 avant J.-C., les répercussions locales de la bataille d'Actium ; son grand-père Lamprias, qui vécut longtemps, était un homme cultivé, disert et spirituel, dont Plutarque aimera à rappeler les propos[3] ; son père, enfin, qui s'appelait probablement Autobule[4], semble avoir été fort capable, lui aussi, d'exercer sur l'esprit de l'enfant, puis du jeune homme, une influence considérable et bienfaisante[5]. Plutarque eut au moins deux frères : Lamprias, qui était son aîné, et Timon, pour qui il professait une affection particulière[6]. A l'atmosphère familiale de cette maison bourgeoise de Ché-

1. Sur cette date, voir mon édition du dialogue *Sur l'E de Delphes* (Les Belles-Lettres, 1941), Introduction, p. 4 sqq.

2. La bataille de Chéronée de 245 entre Étoliens et Béotiens (voir R. Flacelière, *Les Aitoliens à Delphes*, p. 207) est beaucoup moins célèbre.

3. Sur Nicarque : *Antoine* 68, 7-8. — Sur Lamprias : *Quaest. Conv.*, 622 E, 669 C, 684 A, 738 B, et *Antoine* 28, 3.

4. Cf. J. Muhl, *Plutarch. Studien* 21-25 (d'après le *De soll. anim.* 964 D), et les inscriptions de Chéronée, *Syll.*³, 844 A et B, en l'honneur de descendants de Plutarque qui s'appellent Αὐτόβουλος.

5. Cf. *Quaest. Conv.* 615 D, 641 F, 656 E et 567 C, et surtout *Praecepta gerendae rei publicae* 816 D, où s'aperçoit le mieux l'influence du père de Plutarque sur son fils.

6. Lamprias portait le nom de son grand-père paternel, comme il était d'usage pour l'aîné ; Plutarque l'a mis fréquemment en scène dans son œuvre ; voir, par exemple, mon édition du dialogue *Sur la disparition des oracles* (Les Belles-Lettres, 1947), Introduction, p. 17 sqq. — Sur Timon, voir le *De fraterno amore*, 487 D-E. D'après K. Ziegler (voir en dernier lieu *Hermes* 82 (1954), p. 499-501), Timon ne serait qu'un demi-frère de Plutarque.

ronée, Plutarque dut certainement les éléments de sa formation morale et ce « goût » du bien et de la vertu que devait renforcer plus tard l'ascèse philosophique ; il lui dut aussi à coup sûr l'éveil de son intelligence et cette passion de l'étude qu'il nous montrera avec tant de sympathie chez les adolescents de ses dialogues, toujours « désireux de voir et d'entendre »[1].

Pour satisfaire sa curiosité avide de savoir, Plutarque se rendit d'abord à Athènes, sans doute aux environs de sa vingtième année[2]. Athènes était alors surtout une ville universitaire où les jeunes gens bien nés affluaient pour suivre les cours de maîtres renommés. Plutarque dut, comme tous les étudiants de cette époque, s'initier à la rhétorique, mais il ne nous en parle pas et marque du dédain pour les raffinements de l'art de la parole et du style[3] ; sa nature le portait de préférence vers les disciplines qui concernent les choses, et non les mots. Il se passionna pour les mathématiques[4] et étudia aussi la physique, les sciences naturelles et la médecine[5], dont ses œuvres montrent qu'il avait une certaine connaissance. Mais c'est la

1. Comme, par exemple, le Diogénianos du dialogue *Sur les oracles de la Pythie*, 394 F : φιλοθεάμων καὶ φιλήκοος.

2. Plutarque connaissait déjà le philosophe Ammonios, qui fut à Athènes son principal maître, en 67, lors du voyage de Néron en Grèce : *De E delphico* 385 B.

3. Cf. le *De vitioso pudore* 534 F, et le *De audiendo* 42 D. Cependant, plusieurs traités des *Moralia*, comme, par exemple, celui qui est intitulé : *Aqua an ignis utilior*, sont de purs exercices de rhétorique et doivent dater de la jeunesse de Plutarque.

4. *De E delphico* 387 F.

5. Les *Quaest. Conv.* 678 C mettent en scène le médecin Onésicrate, que l'auteur du *De musica* 1131 C et 1146 D appelle « son maître », mais il est fort douteux que le *De musica* soit de Plutarque ; c'est peut-être à Alexandrie que Plutarque a suivi des cours de médecine : voir ci-dessous, p. xii, note 4.

philosophie qui surtout le retint, et celui qu'il appelle par excellence « son maître », c'est le platonicien Ammonios, dont il parlera toujours avec beaucoup d'estime et de respect et qu'il mettra en scène dans ses dialogues en lui donnant parfois la place que Platon, dans les siens, réservait à Socrate[1]. Auprès de lui, il s'instruisit dans tous les systèmes philosophiques de la Grèce, mais surtout dans celui du « divin » Platon, dont la pensée constituera durant toute sa vie le fond de sa propre conception de l'homme et du monde.

Par la suite, il fit certainement d'autres séjours à Athènes, et, lorsqu'il était à Chéronée, il lui arrivait de soupirer après « les livres et les entretiens variés » que la grande ville offrait en grande abondance à ses amis de là-bas, notamment au poète stoïcien Sérapion d'Athènes[2]. Il fut, d'ailleurs, honoré du titre de citoyen athénien, et inscrit comme tel dans la tribu Léontis[3].

Le voyage qu'il fit à Alexandrie d'Égypte eut probablement pour but de parachever dans cette ville universitaire sa formation intellectuelle auprès de tel ou tel maître renommé[4] ; en tout cas, il dut y aller assez tôt, car, lorsqu'il en revint, son grand-père Lamprias vivait encore[5].

Dès sa jeunesse, Plutarque était suffisamment estimé de ses concitoyens pour être chargé par eux

1. Voir, par exemple, le dialogue *Sur l'E de Delphes* (Les Belles-Lettres, 1941), Introduction, p. 8 sqq.

2. *De E delphico* 384 E. Voir *R. É. G.* 64 (1951), p. 325 sqq.

3. *Quaest. Conv.* 628 A.

4. Comme ce médecin Philotas d'Amphissa, qui était allé à Alexandrie pour apprendre son art : *Antoine* 28, 3. Sur le centre médical d'Alexandrie, voir L. Robert, *Hellenica* 2, p. 105, n. 1.

5. *Quaest. Conv.* 678 C.

d'une mission auprès du proconsul romain[1], et il semble avoir eu ensuite à s'occuper de certaines affaires de Chéronée, et peut-être d'autres villes grecques, au centre même de l'Empire, à Rome[2]. Lorsqu'il fit le voyage d'Italie, vers la fin du règne de Vespasien (69-79), il avait terminé ses études et était devenu lui-même un maître, puisque nous le voyons enseigner à Rome la philosophie, pareil en cela à ces nombreux « sophistes » grecs qui trouvaient parmi les Romains cultivés des élèves toujours empressés. Son auditoire comprenait certains personnages d'importance, tel ce « célèbre Rusticus, que Domitien depuis fit mourir, parce qu'il était jaloux de sa renommée »[3]. Comme beaucoup de philosophes anciens, en dehors de ses cours, Plutarque devait faire office parfois de « directeur de conscience »[4], et l'on avait assez de confiance dans son autorité morale et son sens psychologique pour lui demander de réconcilier deux frères qui s'étaient brouillés[5]. Son activité s'étendit même au delà de l'enceinte de Rome, à d'autres villes d'Italie[6]. Ses amis romains furent nombreux, et il ne cessa pas par la suite de correspondre avec eux, par exemple avec ce Mestrius

1. *Praecepta ger. reipublicae* 816 D.
2. *Démosthène* 2, 2 : ὑπὸ χρειῶν πολιτικῶν.
3. *De curiositate* 522 E. Il s'agit de Junius Arulenus Rusticus, sur lequel cf. la *Pros. Imp. Rom.* 2, 233. Nous avons là la preuve que ce voyage de Plutarque à Rome est antérieur à la fin du règne de Domitien (96), époque à laquelle Plutarque était définitivement retiré à Chéronée. Cf. *Publicola* 15, 3-5 : Plutarque semble avoir assisté à la construction, sous Domitien, du nouveau temple de Jupiter Capitolin et du Palais Flavien.
4. L'expression est d'E. des Places à propos de Socrate, *R. É. G.* 51 (1938), p. 395 sqq.
5. *De fraterno amore* 479 E.
6. *Démosthène* 2, 2 : ἐν δὲ Ῥώμῃ καὶ ταῖς περὶ τὴν Ἰταλίαν διατριβαῖς.

Florus, personnage consulaire, familier de Vespasien[1], en compagnie de qui Plutarque fit un voyage en Gaule cisalpine et visita notamment le champ de bataille de Betriacum[2], avec aussi ce Sossius Sénécion, trois fois consul, à qui il dédia plus tard ses *Vies parallèles* et plusieurs traités. Il retourna à Rome au moins une seconde fois, dans les dernières années du règne de Domitien (81-96)[3].

Mais Plutarque n'était pas fait pour cette vie de sophiste errant. Il regrettait Chéronée, où il décida de revenir se fixer, afin, dit-il joliment, que « cette petite cité ne fût pas plus petite encore », du fait de son absence[4]. Et il se maria. Sa femme, Timoxéna, fille d'Alexion, était sans doute de Chéronée[5]. Elle lui donna au moins cinq enfants, dont quatre fils : Autobule, Plutarque, Chæron, Soclaros[6].

1. Suétone, *Vespasien* 22.

2. *Othon* 14, 2. Mestrius Florus est mentionné dans les *Quaest. Conv.* 650 A. C'est à cause de lui certainement que Plutarque, en tant que citoyen romain, adjoignit à son nom le gentilice de Mestrius ; cf. *Syll.*³ 829 A : Μεστρίου Πλουτάρχου.

3. Voir *Publicola* 15, 3-6, et K. Ziegler, *Plutarch v. Ch.*, col. 20 du tirage à part.

4. *Démosthène* 2, 2. — On a dit que Plutarque était âgé de quarante-cinq à cinquante ans lorsqu'il revint à Chéronée et se maria, à cause de l'*Amatorius*, dialogue à la fin duquel, en 770 D sqq., le père d'Autobule, peu après son mariage, raconte l'histoire d'Empona et de Sabinus (70) et fait allusion à l'extinction de la famille des Flaviens (96). Je suis persuadé, malgré Volkmann, *Leben und Schriften des Plutarch von Chaeronea*, 31-33, que le père d'Autobule est bien Plutarque lui-même, mais aussi que ces dialogues plus ou moins fictifs, à la manière de Platon, ne sont pas des documents utilisables pour la chronologie (cf. K. Ziegler, *Plutarch v. Ch.*, col. 12, en bas, et mon édition du *Dialogue sur l'amour* (Les Belles-Lettres, 1952), p. 12. Voir aussi ce que j'ai écrit, *R. É. G.* 63, 1950, p. 302).

5. *Consolatio ad uxorem* 608 C-D et 611 D ; *Quaest. Conv.* 701 D.

6. D'après la *Consolatio ad uxorem* 609 D, Plutarque perdit au moins trois de ses enfants : l'aîné de tous, τὸ πρεσβύτατον τῶν τέκνων, qui, à mon avis, devait être une fille, car le nom du père de Plutarque, Autobule, dut être donné, selon l'usage, au premier des garçons, qui, lui, vécut et se maria : *Quaest. Conv.* 666 D ; puis Chaeron,

Plutarque accepta diverses fonctions municipales à Chéronée, même des fonctions modestes, dans la seule pensée d'être utile à sa patrie[1], et il fut aussi archonte éponyme de sa ville natale[2]. Il est probable qu'il revêtit également une charge qui lui donnait juridiction sur toute la Béotie, celle de Béotarque[3]. Outre ces magistratures annuelles, il assuma des fonctions de beaucoup plus longue durée, puisqu'elles devaient ne se terminer qu'avec sa vie, celles de prêtre d'Apollon à Delphes. Chéronée n'était, à travers le Parnasse, qu'à une journée de marche du grand sanctuaire pythique, où se trouvaient représentées et comme résumées, mieux qu'en tout autre lieu, toutes les traditions de la Grèce, auxquelles Plutarque tenait de tout son être. Déjà citoyen d'Athènes, il devint aussi citoyen de Delphes, sans cesser, bien entendu, de rester citoyen de Chéronée. Il écrira un jour : « Vous savez que je suis prêtre d'Apollon Pythien depuis un grand nombre de Pythiades. Pourtant vous ne me diriez pas : « Assez longtemps, Plu« tarque, tu as assisté à des sacrifices, à des proces-

qui portait le nom du héros éponyme de Chéronée, et la petite Timoxéna, à qui Plutarque avait donné le nom de sa femme. Le passage du *De audiendis poetis* 15 A, ne prouve nullement que Soclaros était l'aîné ; ce fils portait le nom d'un ami très cher de Plutarque. Le traité *De animae procreatione in Timaeo* est dédié à Autobule et à Plutarque ; Soclaros était peut-être mort à cette date. — Muhl, *Plutarchische Studien*, 31-32, a soutenu, après Winckelmann, que le Flavianus de l'*Amatorius* est aussi un fils de Plutarque, à cause de ces mots en 749 B : πρὶν ἡμᾶς γενέσθαι, mais je suis convaincu que ces mots d'Autobule signifient, en réalité, πρὶν ἐμὲ γενέσθαι, car le contexte prouve suffisamment que Flavianus n'est pas le frère d'Autobule ; cf. K. Ziegler, *Plutarchos v. Ch.*, col. 8, note 1, et mon édition de ce dialogue, p. 13.

1. *Praecepta ger. reipublicae* 811 B-C.
2. *Quaest. Conv.* 642 F et 693 F.
3. *An seni sit gerenda respublica* 785 C et *Praecepta ger. reipublicae* 813 D.

« sions, à des chœurs. Le temps est venu, maintenant que tu es vieux, de déposer la couronne et « d'abandonner le sanctuaire de l'oracle en raison de « ton âge »[1]. Les prêtres d'Apollon étant au nombre de deux, il fut dans ce sacerdoce le collègue d'Euthydamos[2]. Il accepta aussi à Delphes d'autres charges : celle d'épimélète des Amphictyons[3], peut-être aussi celle de proèdre des Amphictyons et d'agonothète[4].

Toutes ces fonctions, ajoutées au soin de ses propriétés et à l'éducation de ses fils, ne l'empêchèrent pas de travailler alors activement à la rédaction de ses *Vies* et de la plupart des traités réunis sous le nom d'*Œuvres morales*. Bien que nous en ayons perdu une grande partie, la masse de ces écrits reste considérable. La plupart ont dû être composés après son retour à Chéronée. Pour les *Vies*, du moins, c'est certain, puisqu'il nous dit dans la *Vie de Démosthène* : « J'ai été tellement distrait, pendant mon séjour à Rome et dans les autres villes d'Italie, par les affaires politiques et par l'enseignement de la philosophie, que je n'ai pu m'appliquer qu'*assez tard et dans un âge avancé* à l'étude de la langue latine. »[5] Or, les *Vies de Démosthène et de Cicéron* formaient le cinquième tome de ses *Vies parallèles*, qui fut suivi au moins de dix-sept autres.

Tant d'occupations n'absorbaient pas Plutarque au

1. *An seni sit ger. resp.* 785 C.

2. *Quaest. Conv.* 700 E : Εὐθύδημον τὸν συνιερέα. Γάιος Μέμμιος Εὐθύδαμος avait commencé d'exercer la prêtrise avant Plutarque et avait eu d'abord pour collègue Εὐκλείδας Ἀστοξένου : cf. G. Daux, *Chronologie delphique*, p. 90, et J. Jannoray, *R. É. A.* 42 (1945), p. 57, note 1, et p. 257, d'après qui Plutarque serait devenu prêtre de Delphes vers 85-90.

3. *Syll.*[3], 829 A.

4. *An seni sit ger. resp.* 785 C.

5. *Démosthène* 2, 2.

point de le faire renoncer au commerce de ses amis et à certains voyages de courte durée. Convié aux fêtes d'Athènes ou d'Éleusis, de Corinthe, d'Élis ou d'Hyampolis (en Phocide) ou à Patras chez Sossius Sénécion, il s'y rendait volontiers[1]. Nous le voyons aussi au milieu de la brillante société qui, le printemps venu, se réunissait à la ville d'eaux d'Ædepsos en Eubée, ou encore aux Thermopyles[2]. Certains de ces déplacements étaient commandés par le désir d'amasser la documentation de ses *Vies parallèles*, par exemple celui qui le conduisit à Sparte[3]. Mais c'est à Delphes qu'il se rendait le plus souvent[4]. Il se faisait, d'ailleurs, un devoir de recevoir à sa table, soit à Chéronée, soit à Delphes, où il avait sans doute une maison, tous ceux qui venaient lui rendre visite ou le consulter. Parmi ses hôtes ou amis figurent des magistrats importants et un prince de sang royal[5]. Ceux qui ne pouvaient venir jusqu'à lui sollicitaient par lettre ses conseils, et c'était pour lui l'occasion d'écrire de nouveaux traités[6].

Le caractère de sa vie n'en restait pas moins simple et modeste, comme il convenait à un philosophe. Sa maison ne se faisait remarquer que par l'ordre et

1. *Quaest. Conv.* 628 A (Athènes) ; 635 A (Éleusis) ; 675 D (Corinthe) ; 664 B (Élis) ; 660 D (Hyampolis) ; 629 F (Patras).
2. *Quaest. Conv.* 667 C, 734 D.
3. *Agésilas* 19, 10-11, et *Lycurgue* 18, 2.
4. Voir E. Bourguet, *Les ruines de Delphes*, p. 10.
5. Nous avons déjà nommé Mestrius Florius et Sossius Sénécion, qui furent consuls. Plutarque était ami aussi d'un prince syrien, citoyen et bienfaiteur d'Athènes en même temps que dignitaire romain, Caïus Julius Antiochos Épiphanès Philopappos, de la dynastie de Commagène, dont le tombeau couronne la colline du Mouséion à Athènes : *Quaest. Conv.* 628 A. Voir P. Graindor, *Athènes de Tibère à Trajan* (1931), p. 51 sqq.
6. Par exemple, les *Praecepta ger. reipubl.* et le *De tranquillitate animi.*

l'absence de luxe[1], et nous croyons volontiers qu'il y vécut une vie austère, mais douce à son cœur d'honnête homme, toute remplie qu'elle était par les affections familiales, les devoirs de l'amitié, l'activité littéraire, le culte des dieux et le soin des affaires publiques.

Suidas affirme que Trajan l'éleva au consulat et ordonna aux magistrats romains d'Illyrie (?) de solliciter ses conseils, et Eusèbe prétend qu'en 119-120, « le philosophe Plutarque de Chéronée, devenu vieux, fut chargé par l'empereur (Hadrien) de gouverner la Grèce ». Il est bien difficile d'ajouter foi à ces assertions[2]. Ce qui est sûr, c'est, d'une part, que Plutarque fut l'ami de Sossius Sénécion, familier de Trajan, et, d'autre part, qu'Hadrien, « archéologue couronné », s'intéressa de près au sanctuaire d'Apollon et à la ville de Delphes, dont il entreprit la restauration[3]. Les Amphictyons, pour le remercier, lui élevèrent une statue, dont la dédicace porte, après les noms et titres d'Hadrien, les mots suivants : τὸ κοινὸν τῶν Ἀμφικτυόνων, ἐπιμελητεύοντος ἀπὸ Δελφῶν Μεστρίου Πλουτάρχου τοῦ ἱερέως.[4]. D'autre part, dans le *De Pythiae oraculis*, un de ses tout derniers écrits, Plutarque fait allusion à ces travaux de restauration de Delphes et à l'empereur qui les avait ordonnés[5]. C'est en espérant

1. *Consolatio ad uxorem* 609 C-D.
2. Voir les références ci-dessus, p. IX, note 1. Cependant, E. Groag, *Die Römischen Reichsbeamten von Achaia bis auf Diokletian* (1939), croit que Plutarque fut procurateur d'Achaïe, et K. Ziegler, *Plutarch v. Ch.*, col. 22-23, incline à accepter les notices de Suidas et d'Eusèbe.
3. Voir *Rev. Phil.* 8 (1934), p. 63-65.
4. *Syll.*³ 829 A. C'est à son ami Mestrius Florus que Plutarque avait emprunté ce nom de Mestrius ; voir ci-dessus, p. XIV, n. 2.
5. *De Pythiae oraculis* 409 B-C : je crois avoir montré, *Rev. Phil.* 8 (1934), p. 56 sqq., que les mots τὸν καθηγεμόνα ταύτης τῆς πολιτείας ne peuvent désigner qu'Hadrien.

le succès de ce renouveau de la religion delphique et, par là, de la « foi des ancêtres » à laquelle il restait attaché de toute son âme, que Plutarque s'éteignit, probablement autour de 126, à l'âge de quatre-vingts ans environ[1].

Les Amphictyons décidèrent qu'un hermès lui serait élevé par les habitants des deux villes qu'il avait le plus aimées, Chéronée et Delphes, et le distique élégiaque qui servait de dédicace à cet hermès est parvenu jusqu'à nous[2]. Nous savons aussi par des inscriptions que la tradition philosophique se continua dans la famille de Plutarque grâce à son neveu Sextus de Chéronée, philosophe platonicien, et après lui pendant plusieurs générations[3].

II. — LES VIES PARALLÈLES

Nous possédons de Plutarque quatre *Vies* isolées, celles d'Aratos, d'Artaxerxès, d'Othon et de Galba, et vingt-deux couples de *Vies parallèles*, où un Romain est chaque fois comparé à un Grec. Le genre de la comparaison (σύγκρισις) était à la mode dans les écoles de rhétorique, où elle constituait un exercice préparatoire (προγύμνασμα), et le patriotisme grec de Plutarque dut se plaire à montrer qu'avec chacun

1. Cf. P. Boyancé, *R. É. A.* 40 (1938), p. 306 : « Le *De Pythiae oraculis* doit même être sensiblement postérieur à la date de 117, s'il faut laisser aux travaux que mentionnera le décret de 120 ou 125 (*Syll.*³ 830) le temps d'atteindre l'ampleur et l'achèvement capables de justifier l'enthousiasme de Plutarque », et cf. J. Jannoray, *R. É. A.* 47 (1945), p. 256-257, d'après qui Plutarque mourut dans la période 125-130.

2. *Syll.*³ 843 A :

Δελφοὶ Χαιρωνεῦσιν ὁμοῦ Πλούταρχον ἔθηκαν
τοῖς Ἀμφικτυόνων δόγμασι πειθόμενοι.

3. *Syll.*³ 844 et 845. Cf. K. Ziegler, *Plutarch v. Ch.*, col. 14-15.

des hommes illustres de la Ville maîtresse du monde, l'Hellade pouvait mettre en parallèle un de ses fils. Un de ces « couples » renferme exceptionnellement les biographies de quatre personnages : Agis et Cléomène, Tiberius et Caïus Gracchus, ce qui porte à cinquante le nombre total de ceux dont il nous reste une *Vie* écrite par Plutarque.

Nous savons, en outre, que Plutarque avait écrit, ou avait projeté d'écrire (car certaines de ces biographies sont peut-être restées à l'état de projets), plusieurs *Vies* que nous n'avons pas : celles d'Héraclès[1], du Phocidien Daïphantos[2], de Léonidas[3], d'Épaminondas[4], de Scipion le premier Africain[5] et de Scipion Émilien, le second Africain[6], de Métellus[7] et du philosophe cynique Cratès[8], sans parler d'autres titres, qui, comme la *Vie de Pindare*, ne nous sont connus que par le catalogue de Lamprias.

L'ordre des *Vies* conservées diffère selon les manuscrits. Les uns, où l'ensemble est rangé en deux sections, les classent à peu près dans l'ordre chronologique des personnages grecs : Thésée-Romulus, Lycurgue-Numa, Solon-Publicola, etc... Les autres, où les *Vies* sont réparties en trois sections, mettent en tête les dix couples où figurent des Athéniens : Thésée-Romulus, Solon-Publicola, Thémistocle-Camille,

1. Cf. *Thésée* 29, 5, et les passages d'Aulu-Gelle 1, 1, et d'Arnobe, *C. G.*, IV, p. 144, cités par Bernardakis, *Moralia*, VII, p. 144-145.
2. Cf. *Mulierum Virtutes* 244 B.
3. Cf. *De Herodoti malignitate* 866 B.
4. Cf. *Agésilas* 28, 6.
5. Cf. *Pyrrhos* 8, 5.
6. Cf. *Tib. Gracchus* 21, 9, et *C. Gracchus* 10, 5.
7. Cf. *Marius* 29, 12.
8. Cf. Julien, *Or.* 7, 200 b (= p. 259, 5e éd. Hertlein). — Il n'est pas impossible non plus que Plutarque ait écrit une *Vie* d'Aristomène et une de Tibère : cf. Bernardakis, *Moralia*, VII, p. 145 et 148.

etc..., et les Spartiates, comme Lycurgue, n'apparaissent qu'à la fin du recueil. Enfin, l'édition des Aldes adopta un classement nouveau, dont le principe paraît être la chronologie des personnages de Rome, en dépit de plusieurs dérogations : c'est cet ordre de l'Aldine, adopté ensuite par tous les éditeurs, à l'exception de Lindskog et Ziegler et de B. Perrin[1], que nous suivrons à notre tour, pour une raison de commodité, afin de faciliter les références à la pagination ancienne qui est traditionnellement reproduite en marge du texte.

Rédaction et publication des Vies.

Nous avons d'autant moins de scrupule à ne suivre ni l'ordre des manuscrits dits « bipartites » ni celui des manuscrits « tripartites » qu'ils ne correspondent certainement ni l'un ni l'autre à celui dans lequel Plutarque a écrit et publié ses *Vies*. L'ordre de l'édition des Aldes, que nous adoptons, n'y correspond d'ailleurs pas davantage. En effet, Plutarque nous apprend lui-même que le couple Démosthène-Cicéron formait le cinquième tome (βιβλίον) de ses *Vies* (*Démosth.* 3, 1), le couple Périclès-Fabius le dixième (*Pér.* 2, 5) et le couple Dion-Brutus le douzième (*Dion* 2, 7). Or, ni les manuscrits ni les éditeurs ne tiennent compte de ces indications sûres et précises.

Il est très probable que les quatre *Vies* isolées que nous possédons ont été écrites avant les *Vies paral-*

1. Lindskog et Ziegler, dans la dernière édition Teubner des *Vies*, ont adopté l'ordre des manuscrits du genre « tripartite », tout en reconnaissant que l'ordre de ceux du genre « bipartite » est sans doute plus ancien. — Quant à Bernadotte Perrin, éditeur des *Vies* dans la collection *Loeb*, il les a disposées selon l'ordre chronologique des personnages grecs.

lèles, qui contiennent, on le sait, la biographie d'un Grec illustre, puis celle d'un Romain et enfin une comparaison (Σύγκρισις) entre les deux. En effet, comme on l'a dit avec raison, « une fois que Plutarque eut établi sa méthode (du parallélisme), il semble s'y être complu sans réserve ; on comprendrait mal pourquoi il l'aurait alors abandonnée ».[1] Les *Vies* de Galba et d'Othon sont, d'ailleurs, moins des biographies véritables que des chapitres d'histoire. Celle d'Artaxerxès et surtout celle d'Aratos au contraire constituent déjà de véritables biographies ; sauf en ce qui concerne le parallélisme, dont il n'avait sans doute pas encore eu l'idée, elles montrent la méthode de Plutarque déjà formée[2].

Nous avons dit plus haut que toutes les *Vies parallèles* datent de la seconde partie de la vie de Plutarque[3]. Il se mit à écrire d'abord à la demande de certains de ses amis, suivant une habitude qu'attestent beaucoup de ses ouvrages réunis dans le recueil des *Moralia*. Il nous dit, en effet, au début du couple Paul-Émile-Timoléon : « Il m'est arrivé de commencer à composer ces *Vies* pour faire plaisir à d'autres, mais c'est maintenant pour moi-même que je persévère dans ce dessein et m'y complais : l'his-

1. M. Croiset, *Hist. Litt. Gr.*, V (1928), p. 526. — On pourrait penser aussi, il est vrai, que, pour Aratos, Artaxerxès, Othon et Galba, il n'avait pas trouvé de personnage convenable pour leur faire pendant.

2. Cf. F. Leo, *Die griechisch-römische Biographie* (Leipzig, 1901), p. 157-159. La *Vie d'Aratos* est citée dans celle de *Philopoemen* (8, 6), qui, d'après Mewaldt, *Hermes* 42 (1907), p. 575, faisait partie du sixième tome des *Vies*.

3. Mais c'est assurément vouloir trop préciser que de prétendre que toutes les *Vies* furent écrites entre 105 et 115, comme on l'a fait (cf. Christ, *Gesch. Griech. Lit.*, 6e éd., II, p. 519). Certes Plutarque écrivait vite, mais tout de même une période de dix ans paraît bien courte pour un ensemble si important et fondé sur une documentation si abondante.

toire est pour moi comme un miroir fidèle dans lequel j'observe ces personnages, pour tâcher de régler ma vie et de la former sur le modèle de leurs vertus. »[1] Il continue donc pour son plaisir personnel et sa propre édification ce qu'il n'a commencé que pour répondre aux instances de ses amis, et, en première ligne, de Sossius Sénécion, à qui il les dédia. Un jour, il se décida aussi à écrire les *Vies* de personnages légendaires, comme Thésée et Romulus, Lycurgue et Numa, en se flattant, d'ailleurs, « d'obliger la fable, épurée par la raison, à se soumettre à elle et à prendre l'aspect de l'histoire ».[2] Par la suite, il s'avisa également que le spectacle du vice peut être, à certains égards, aussi utile que celui de la vertu, « à la façon dont les Spartiates, après avoir forcé des hilotes à s'enivrer, les faisaient entrer dans les salles des *sissyties*, afin d'inspirer à leurs jeunes gens l'horreur de l'ivresse » (*Démétr.* 1-2), et c'est pourquoi il se décida à écrire les *Vies* de personnages aussi peu édifiants que Démétrios et Antoine.

Mais aucune de ces remarques ne nous permet d'établir un classement précis des *Vies*. En dehors et autour des trois couples dont la place, nous l'avons vu, est fixée par Plutarque lui-même, pouvons-nous déterminer l'ordre de composition et de publication des autres *Vies parallèles*?

C'est une entreprise fort difficile, où l'on ne trouve d'autre point d'appui (appui souvent très décevant, comme on le verra bientôt) qu'une cinquantaine de références par lesquelles Plutarque renvoie d'une *Vie* à une autre au moyen de différentes formules, dont

1. *Paul-Émile* 1, 1 ; rapprocher de ce passage *Périclès* 1-2.
2. *Thésée* 1, 5.

la plus fréquente est celle-ci : ὡς ἐν τοῖς περὶ ἐκείνου γέγραπται.

Les premiers qui se sont occupés de ce problème extrêmement délicat : A. Lion[1], C. Th. Michaëlis[2], A. Schmidt[3] et J. Muhl[4], ont admis comme un axiome que Plutarque avait publié successivement chaque paire de *Vies parallèles* en un tome séparé, à mesure qu'il les achevait. Cette hypothèse est fort naturelle, et elle semble s'autoriser à première vue des trois indications numériques que j'ai déjà signalées, par exemple dans la *Vie de Démosthène* 3, 1 : ἐν τῷ βιβλίῳ τούτῳ, τῶν παραλλήλων βίων ὄντι πέμπτῳ, mais elle oblige à supposer qu'un certain nombre des références d'une *Vie* à l'autre proviennent d'interpolations. En effet, prenons un exemple. Dans la *Vie de Thésée* 1, 4, et dans celle de *Romulus* 21, 1, Plutarque renvoie explicitement aux *Vies* de Lycurgue et de Numa, qui ont donc été écrites avant le couple Thésée-Romulus, et, d'autre part, la *Vie de Camille* 33, 10, renvoie à celle de Romulus. On aurait donc la succession : Lycurgue-Numa ; Thésée-Romulus ; Thémistocle-Camille. Mais voici que, dans *Numa* 9, 15, on lit : ... ἐν τῷ Καμίλλου βίῳ γέγραπται, et *ibid.*, 12, 13 : ἀλλὰ ταῦτα μὲν ἐν τοῖς περὶ Καμίλλου μᾶλλον ἀκριβοῦται. Cette fois, le couple Thémistocle-Camille apparaît comme antérieur au couple Lycurgue-Numa ! Et ce genre de citations « enchevêtrées » s'observe également à l'intérieur d'un groupe formé, non plus de trois, mais de quatre paires : Dion-Brutus, Paul-

1. A. Lion, *Commentatio de ordine quo Plutarchus vitas scripserit*, Göttingen, 1819 (2e éd., 1837).
2. C. Th. Michaëlis, *De ordine vitarum parallelarum Plutarchi*, Berlin, 1875. Cf. M. Croiset, *Hist. Litt. Gr.*, V (1928), p. 526-528.
3. A. Schmidt, *Das Perikleische Zeitalter*, Iena, 1879, p. 61-110.
4. J. Muhl, *Plutarchische Studien*, Augsburg, 1885, p. 4-21.

Émile-Timoléon, Alexandre-César, Agésilas-Pompée[1]. Dans l'hypothèse où Plutarque aurait publié chaque tome séparément, il faudrait donc admettre, ou bien que dans une seconde édition il a rajouté des références (mais l'existence de cette seconde édition préparée par Plutarque lui-même est hautement invraisemblable et n'a trouvé aucun défenseur), ou bien que certaines de ces références ont été introduites ultérieurement dans le texte par des lecteurs ou des copistes (ce qui n'est pas non plus bien satisfaisant, beaucoup de ces renvois faisant partie intégrante de la construction des phrases où ils se trouvent et ne pouvant en être expulsés sans corrections violentes).

C'est pourquoi J. Mewaldt[2] a ingénieusement suggéré que Plutarque travaillait peut-être simultanément à plusieurs couples de *Vies parallèles* et qu'il lui arrivait d'en publier plusieurs à la fois. Il pense que cette hypothèse est confirmée par le fait que le nom de Sossius Sénécion, ami romain de Plutarque à qui toutes ses *Vies parallèles* semblent avoir été dédiées, ne se trouve que trois fois dans tout le recueil, en tête des *Vies* de Thésée, de Démosthène et de Dion. En outre, au début du couple Paul-Émile-Timoléon, on lit : ... ἐν τῷ παρόντι προκεχειρίσμεθά σοι τὸν Τιμολέοντος τοῦ Κορινθίου καὶ τὸν Αἰμιλίου Παύλου βίον. Ce pronom σοι, qui désigne apparemment Sossius Sénécion, aurait-il été intelligible si ce couple n'avait fait suite, dans un même volume, au couple Dion-Brutus, où le nom du personnage auquel il était dédié se lisait en toutes lettres?

1. Voir *Dion* 58, 10 ; *Brutus* 9, 9 ; *Tim.* 13, 10, et 33, 4 ; *César* 35. 2 ; 45, 9, et 68, 7 ; *Pompée* 16, 8.

2. J. Mewaldt, *Hermes* 42 (1907), p. 564-578 : *Selbstcitate in den Biographien Plutarchs.*

Cependant, Cl. Lindskog, éditeur des *Vies*, n'a pas été convaincu par l'argumentation de Mewaldt[1], et il a confié à un de ses élèves, Carl Stoltz, le soin d'étudier à fond cette question. Dans son long et minutieux travail[2], celui-ci revient à l'hypothèse selon laquelle certaines références seraient interpolées, et il maintient que chaque couple des *Vies parallèles* formait un tome publié séparément par l'auteur.

Cet essai de réfutation ne m'a pas persuadé, et l'hypothèse de Mewaldt, si l'on ne peut la considérer comme prouvée, continue à me paraître très séduisante. Cependant, il me semble vain de vouloir proposer une liste chronologique des *Vies parallèles* dans leur ordre de publication ; celle de Mewaldt, comme autrefois celle de Michaëlis, est en trop grande partie hypothétique, parce que les quelques indications données par le texte de Plutarque laissent une trop large part aux interprétations et aux combinaisons arbitraires.

Le genre biographique avant Plutarque.

Dans ce qui nous a été conservé de la littérature grecque ancienne, les *Vies* de Plutarque apparaissent à première vue comme un genre nouveau, mais cette impression est fausse, car Plutarque avait eu en ce domaine de nombreux prédécesseurs, dont les œuvres ont presque entièrement disparu.

Les érudits qui ont essayé de reconstituer l'his-

1. Plutarchus, *Vitae*, Teubner, I, 1 (1914), Praefatio, p. XI-XII. K. Ziegler, *Plutarchos v. Ch.*, col. 262-265, s'en tient au point de vue de Lindskog et de Stoltz : voir *R. É. G.* 63 (1950), p. 302-303.

2. Carl Stoltz, *Acta Universitatis Lundensis*, *Lunds Universitets Arsskrift Ny Földj* 25 (1929), nº 3, 1-135 : *Zur relativen Chronologie der Parallelbiographien Plutarchs.*

toire du genre biographique en Grèce[1] n'ont pas eu tort de remonter jusqu'à Isocrate et Xénophon. La mode des éloges en prose (ἐγκώμια) venait de la sophistique, et l'*Éloge d'Hélène* d'Isocrate, où Thésée également se trouve exalté, n'est guère original, bien qu'il ait pu influencer par la suite ceux qui se proposèrent d'écrire la vie de personnages mythiques, mais, en composant vers 365 l'éloge d'un contemporain, le roi de Chypre Évagoras, mort quelques années auparavant, Isocrate avait l'impression d'innover[2], et peut-être innovait-il réellement. Quant à Xénophon, ses *Mémoires sur Socrate*, dans une certaine mesure, et, plus nettement, son *Agésilas* appartiennent au genre biographique. Mais on remarquera qu'au IVe siècle, il s'agit encore soit d'un exercice d'école comme l'Ἑλένης ἐγκώμιον, soit de l'éloge d'un personnage contemporain ; personne, semble-t-il, n'avait alors l'idée de recueillir, par exemple, dans Hérodote ce qui concernait un Miltiade ou un Thémistocle et, en y ajoutant les traditions conservées par d'autres sources, d'écrire la vie de ces grands hommes. Cependant, L. Bodin[3] a dit à bon droit : « La biographie politique (à la différence de la biographie littéraire, qui sera créée par Aristoxène) s'est peu à peu formée au sein de l'Histoire. La fameuse digression de Théopompe « sur les démagogues athéniens », au livre X

1. Surtout F. Leo, *Die griechisch-römische Biographie nach ihrer litterarischen Form*, Leipzig, 1901 ; D. R. Stuart, *Epochs of Greek and Roman Biography*, Univ. of California, 1928 ; W. Steidle, *Sueton and die antike Biographie* (*Zetemata*, I), Munich, 1951 ; A. Dihle, *Studien zur Griechischen Biographie* (*Abhandlungen Göttingen*, 3e Folge, n° 37, 1956 ; voir mon compte-rendu, *R. E. G.* 69 (1956), p. 486-488).
2. Voir l'*Evagoras*, paragr. 5-11, et la Notice de l'édition G. Mathieu-E. Brémond, dans la *Coll. des Univ. de France*.
3. L. Bodin, *R. É. G.* 30 (1917), p. 156.

de ses Φιλιππικά, formait vraisemblablement une série d'esquisses biographiques, et l'on a pu dire avec raison (Kaibel) de certains chapitres de l''Αθηναίων Πολιτεία « qu'ils étaient pour nous les plus anciens échantillons de la Biographie péripatéticienne. »

En effet, c'est Aristote et son école qui, en développant le goût de l'érudition et le désir d'amasser des faits caractéristiques pour la connaissance des lois politiques et psychologiques, provoquèrent la floraison du genre biographique, dont les premiers représentants furent des péripatéticiens, tel Aristoxène de Tarente, le célèbre musicologue, qui donna dans ses Βίοι ἀνδρῶν les premières *Vies* de philosophes [1] et de poètes. Saint Jérôme [2], énumérant les principaux biographes, citait à côté d'Aristoxène les péripatéticiens Hermippos et Satyros et le philosophe sceptique Antigone de Carystos. Plusieurs autres noms peuvent être ajoutés à cette liste, notamment ceux de Phanias d'Érèse (encore un péripatéticien) [3] et d'historiens comme Douris de Samos et Néanthès de Cyzique.

Mais tous ces auteurs et d'autres, représentés aujourd'hui par quelques misérables fragments, ne sont plus guère pour nous que des noms, en sorte qu'il est impossible de dire en quoi la conception que Plutarque se fit de la biographie est différente ou voisine de la leur. Il est certain, du moins, qu'il a mis à profit la plupart de ses devanciers, et probable qu'il ne leur est pas redevable seulement des nombreux rensei-

1. Parmi les philosophes devaient figurer des législateurs comme Lycurgue, dont Aristoxène semble avoir écrit la vie, d'après Plutarque, *Lyc.* 31, 7.

2. Migne, *Patr. lat.* 23, p. 631.

3. Sur Phanias, voir l'étude de L. Bodin, *R. É. G.* 28 (1915), p. 251 sqq., et 30 (1917), p. 117 sqq.

gnements qu'il leur emprunte au sujet de tel ou tel personnage, mais aussi d'une partie au moins de ses procédés de composition et de mise en œuvre.

Le dessein de Plutarque dans ses Vies.

Nous avons dit que Plutarque avait écrit d'abord ses *Vies* à la demande de ses amis, puis qu'il y avait pris goût en y trouvant du profit pour lui-même. Nulle part il ne prétend avoir voulu édifier une grande œuvre historique, et pourtant c'est un fait que le recueil de ses biographies, même diminué de celles qui nous manquent, embrasse par sa matière une notable partie de l'histoire grecque et de l'histoire romaine et constitue ainsi pour les historiens une source extrêmement importante. C'est pourquoi l'on a coutume de parler du Plutarque des *Vies* comme d'un historien, quitte à montrer ensuite que beaucoup des qualités nécessaires au bon historien lui font défaut, mais l'on oublie ainsi les déclarations formelles de notre auteur, qui se défend d'avoir voulu faire œuvre proprement historique et affirme que son seul but a été de peindre des caractères : « Si mes lecteurs, écrit-il par exemple au début de la *Vie d'Alexandre*, constatent qu'au lieu de rapporter au complet et en détail tant d'actions célèbres, je ne donne le plus souvent qu'un abrégé sommaire, qu'ils ne m'en fassent pas un crime ! Car *je n'écris pas des ouvrages d'histoire, mais des biographies*[1], et ce ne sont pas toujours les actions les plus éclatantes qui révèlent le mieux les qualités et les défauts des

1. Sur cette distinction que fait assez fréquemment Plutarque entre l'ἱστορία qui raconte les πράξεις des peuples et des hommes et le βίος qui dépeint l'ἦθος d'un homme, cf. F. Leo, *Die griechisch-römische Biographie*, p. 147.

hommes : un acte ou une parole tout ordinaire, une simple plaisanterie font souvent mieux connaître un caractère que les combats les plus meurtriers, les batailles rangées ou les sièges les plus mémorables... Qu'il me soit permis d'appuyer surtout sur les faits où l'âme se révèle pour en tirer le dessin de chaque vie, en laissant à d'autres le récit des batailles et des grands événements. »

Et c'est pourquoi le psychologue, le moraliste et, pour tout dire, le philosophe qu'était avant tout Plutarque se montre en maintes pages des *Vies* aussi nettement que dans ses *Œuvres morales*, au cours de ces innombrables et souvent longues digressions qui constituent la partie la plus personnelle et la plus intéressante de telle ou telle biographie. Or, toutes ces *Vies* ont été étudiées jusqu'ici surtout par les historiens, ou par les philologues adonnés à la *Quellenforschung* : la principale préoccupation de ceux-ci a été de découvrir, à grand renfort d'hypothèses le plus souvent invérifiables, « la » source essentielle de telle ou telle *Vie*, Plutarque étant soupçonné par eux de participer à la paresse intellectuelle ordinaire des compilateurs et considéré comme incapable de se reporter lui-même à l'ensemble de la « littérature » du sujet !

Les Notices, placées dans la présente édition en tête de chaque *Vie*, étudieront nécessairement les sources de Plutarque, qui nous paraissent plus nombreuses et plus variées qu'on ne le croit souvent ; en cela, elles ne feront d'ailleurs que résumer tous les renseignements et rapprochements bibliographiques dont le détail figurera dans les notes destinées à éclairer la traduction. Mais il nous a paru plus impor-

tant encore de rechercher dans les *Vies* la personnalité de Plutarque, ses idées et ses sentiments, tout ce qui donne à ses ouvrages cette atmosphère et ce ton si particuliers et, à notre avis, si attachants, tout ce qui, enfin, les rend certainement différents de tous les Βίοι de ses prédécesseurs. Nous n'hésiterons pas à consacrer à de telles considérations la plus grande partie de certaines de nos Notices, étant bien persuadé, comme Wilamowitz[1], qu'il est temps d'étudier Plutarque lui-même dans ses *Vies*, au lieu de chercher seulement ses sources et de lui reprocher de ne pas être historien, ce que justement il n'a jamais voulu être.

R. F.

1. Wilamowitz, *Der Glaube der Hellenen*, 2, p. 498.

III. — LE TEXTE DES VIES

Nous ne savons pas dans quel ordre Plutarque a écrit ses ouvrages, ni de quelle manière ils ont pu être primitivement groupés. Un certain nombre d'entre eux ont disparu. Ceux qui ont été conservés ont été ou isolément recueillis, en raison de l'intérêt que l'on portait à tel ou tel d'entre eux, ou bien recherchés et groupés avec piété par les admirateurs de Plutarque, qui ne manquèrent pas au cours des siècles. Le zèle de Planude, au début du xive siècle, n'en est-il pas un exemple?

Vers le ixe ou le xe siècle, les *Vies* de Plutarque se présentaient déjà sous la forme de deux recueils, l'un en deux livres, l'autre en trois livres. L'ordre adopté pour le classement des ouvrages ou s'efforce généralement de respecter la chronologie — c'est le cas du recueil en deux livres —, ou tient compte en même temps de considérations nationales : c'est le cas du recueil en trois livres.

Le témoin le plus ancien que nous ayons de la
S division en deux livres est le *Seitenstettensis* 34. La partie ancienne des xie-xiie siècles, de 232 folios en parchemin, contient huit couples de *Vies*. Si l'on complète la liste, dans l'ordre chronologique, par les couples cités ci-dessous entre crochets, on obtient le plan du premier livre de la tradition bipartite :

[Thésée-Romulus]
Lycurgue-Numa
Solon-Publicola

Aristide-Caton l'Ancien
Thémistocle-Camille
Cimon-Lucullus
Périclès-Fabius Maximus
Nicias-Crassus
[Coriolan-Alcibiade]
[Lysandre-Sylla]
Agésilas-Pompée
[Pélopidas-Marcellus]

Mais, pour le second livre de cette tradition, qui ne nous a été transmis par aucun manuscrit, nous devons faire appel à Photius, le seul Byzantin qui ait pu grouper des extraits importants des *Vies* du second livre. Nous tirons de son manuscrit l'ordre suivant :

Dion-Brutus
Paul Émile-Timoléon
Démosthène-Cicéron
Phocion-Caton le Jeune
Alexandre-César
Sertorius-Eumène
Démétrius-Antoine
Pyrrhus-Marius
Aratus-Artaxerxès
Agis-Cléomène. T. et C. Gracchus
Philopoemen-Flamininus

La tradition en trois livres nous a été transmise par un grand nombre de manuscrits et réunie par Planude dans les exemplaires qu'il fit copier.

Le manuscrit le plus ancien qui contienne le pre-
U mier livre est le *Vaticanus graecus* 138, en parche-
min, de 274 folios, datant du xe ou du xie siècle, et portant le titre général : Ἀρχαιολογίας Πλουτάρχου παραλλήλων τὸ πρῶτον.

Les *Vies* contenues dans le premier livre sont :

1. Thésée-Romulus
2. Solon-Publicola
3. Thémistocle-Camille
4. Aristide-Caton l'Ancien
5. Cimon-Lucullus
6. Périclès-Fabius Maximus
7. Nicias-Crassus
8. Alcibiade-Coriolan
9. Démosthène-Cicéron

Le deuxième livre des *Vies* est représenté par deux manuscrits anciens :

L Le *Laurentianus Conv. Soppr.* 206 (olim Abbatiae Florentinae nº 24), très beau manuscrit en parchemin de 353 folios, du début du xᵉ siècle ;

H Les *Palatini gr.* de Heidelberg. 168, 169, qui ne formaient, au xɪᵉ siècle, qu'un parchemin de 445 folios.

Les *Vies* présentées dans ces deux volumes sont :

1. Phocion-Caton le Jeune
2. Dion-Brutus
3. Paul Émile-Timoléon
4. Sertorius-Eumène
5. Philopoemen-Flamininus
6. Pélopidas-Marcellus
7. Alexandre-César

M, J (Le *Marcianus* de Venise 386 et le *Parisinus gr.* 1678, tous deux du xɪᵉ siècle, reproduisent quelques *Vies* de ce livre.)

Deux manuscrits anciens contiennent le troisième livre des *Vies*. Ce sont :

L Le *Laurentianus* 69-6, parchemin de 288 folios,

écrit en l'année 997, selon l'annotation portée au folio 288 v° : Ἐγράφη χειρὶ Γρηγορίου Κουβουκλεισίου πλὴν τῶν μεταγραφέντων φύλλων μηνὶ Ἰουνίου ἰνδ. ι' ἔτους, ςφε'. L'exactitude de cette date a été contestée, mais le manuscrit ne saurait guère être, en tout cas, postérieur à la fin du xe siècle ou au début du xie siècle ; et l'ancien manuscrit de l'abbaye de Saint-Germain,
G coté actuellement *Paris. Coislinianus* 319, parchemin de 170 folios, du xie siècle.

Les *Vies* contenues dans le troisième livre sont :

1. Démétrius-Antoine
2. Pyrrhus-Marius
3. Aratus-Artaxerxès
4. Agis-Cléomène. T. et C. Gracchus
5. Lycurgue-Numa
6. Lysandre-Sylla
7. Agésilas-Pompée

Il y a lieu d'ajouter à toutes ces *Vies* Galba-Othon, dont la tradition est particulière.

Les manuscrits que je viens de citer, ainsi qu'un certain nombre de manuscrits ayant la même origine, ne transmettent chacun qu'un livre de *Vies*. Mais, vers les xiiie-xive siècles, sous l'influence d'humanistes, et, parmi eux, de Planude, les nouveaux manuscrits tendront à grouper, de quelque source que ce soit, plusieurs livres de *Vies*, et même les trois livres, en les faisant précéder souvent d'un πίναξ (cf. *Vatic. Palatinus gr.* 2, du xive siècle), et en confrontant parfois les variantes comme dans une véritable édition. L'importance du « corpus » ainsi constitué est la raison pour laquelle les éditeurs récents ont suivi l'ordre de la tradition tripartite.

Lamprias nous a laissé, dans son catalogue, une trace d'un autre classement des *Vies*, que voici :

1. Θησεὺς καὶ Ῥωμύλος.
2. Λυκοῦργος καὶ Νομᾶς.
3. Θεμιστοκλῆς καὶ Κάμιλλος.
4. Σόλων καὶ Ποπλικόλας.
5. Περικλῆς καὶ Φάβιος Μάξιμος.
6. Ἀλκιβιάδης καὶ Μάρκιος Κοριολάνος.
7. Ἐπαμινώνδας καὶ Σκηπίων.
8. Φωκίων καὶ Κάτων.
9. Ἆγις καὶ Κλεομένης.
10. Τιβέριος καὶ Γάιος Γράκχοι.
11. Τιμολέων καὶ Παῦλος Αἰμίλιος.
12. Εὐμένης καὶ Σερτώριος.
13. Ἀριστείδης καὶ Κάτων.
14. Πελοπίδας καὶ Μάρκελλος.
15. Λύσανδρος καὶ Σύλλας.
16. Πύρρος καὶ Μάριος.
17. Φιλοποίμην καὶ Τίτος.
18. Νικίας καὶ Κράσσος.
19. Κίμων καὶ Λούκουλλος.
20. Δίων καὶ Βροῦτος.
21. Ἀγησίλαος καὶ Πομπήιος.
22. Ἀλέξανδρος καὶ Καῖσαρ.
23. Δημοσθένης καὶ Κικέρων.
24. Ἄρατος καὶ Ἀρτοξέρξης.
25. Δημήτριος καὶ Ἀντώνιος.

On voit par là comment les amis de Plutarque ont cherché à grouper, dans l'ordre qui leur paraissait le plus convenable, les œuvres qu'ils avaient empruntées souvent, dans un même manuscrit, à des sources très diverses.

Nous devions, nous, tenir compte de la tradition manuscrite et de la commodité du lecteur. Aussi

avons-nous préféré garder l'ordre de l'édition *princeps*, qui se soutient autant qu'un autre, et qui, respectant la pagination traditionnelle, permet de retrouver aisément la référence et le passage souhaité.

Nous avons, pour les mêmes raisons, conservé les paragraphes de l'édition Teubner, pour permettre au lecteur d'user, en attendant la fin de la présente édition, des « Indices » de Lindskog-Ziegler.

I. — Tradition bipartite

Les manuscrits qui, dans leur ensemble, se rattachent à la tradition bipartite, sont, outre le *Sei-*
s *tenstettensis* 34 [1], contenant :

III 5 ; I 2 4 3 5 6 7 ; III 7 [2]

les manuscrits suivants, du xve siècle :

a *Ambrosianus* A-151-sup. (48) (pap., 280 ff.), contenant :

III 5 ; I 2 4 3 5 6 7 ; III 7 + III 1 2 3 4

Holkhamensis 275, maintenant à Oxford (bombyc.), contenant :

III 5 ; I 2 4 3 5

F *Parisinus gr.* 1676 (pap., 440 ff., Colbert 1033), contenant :

III 5 ; I 2 4 3 5 6 7 ; III 7 + II 1 2 3

q *Vatic. Palatinus gr.* 286 (pap., 270 ff., écrit par

1. Le *Seitenstettensis* 34, de 284 folios, est dû à trois mains ; la partie la plus ancienne, des xie-xiie siècles, contient le texte des 232 folios de parchemin. Un scribe du xve siècle a complété, d'après un manuscrit médiocre, et sur papier bombycin, les parties mutilées des Vies de Lycurgue, Fabius, Nicias, Crassus, Pompée.

2. Nous empruntons, pour la commodité, les numéros de la tradition tripartite.

Georges Grégoropoulos), contenant :

III 5 ; I 2 4 3a5a6a7a ; III 7 + II 1a2a3

s *Scorialensis* Φ-II-17, contenant :

III 5 ; I 2 4 3a5a6a7a ; III 7 + II 2a3

o *Parisinus gr.* 2955, contenant, parmi des ouvrages de Lucien, Xénophon, etc., les *Vies* suivantes :

III 5 ; I 2 4

et le *Riccardianus* 89, du XVI[e] siècle, contenant :

III 5 ; I 5a.

L'identité d'ordre, ainsi que les suppressions et additions indiquent avec évidence le degré de parenté de ces manuscrits. Dans l'*Ambrosianus* A 151 sup., le changement de main et de numérotation des quaternions, ainsi que de papier, souligne le changement de tradition. La partie ancienne forme vingt quaternions allant de α′ à κα′. La deuxième partie forme un quinion et treize quaternions numérotés de α′ à ιδ′. L'étude des variantes de la première partie prouve que l'*Ambr.* A 151 sup. dérive d'un manuscrit qui, au lieu de noter en marge ses corrections, comme le *Seitenstettensis*, en a incorporé certaines dans son texte. Le *Holkhamensis* 275 dérive de lui.

Le *Scorialensis* Φ-II-17 emprunte nettement tout son texte au *Vat. Palat. gr.* 286. La parenté entre celui-ci et le *Paris.* 1676 est encore soulignée par le fait que tous deux intercalent, au même endroit de la σύγκρισις de Paul Émile-Timoléon, deux extraits de Sertorius, le premier allant de 9, 23 ἐξ αὐτῶν γενόμενον à 12, 9 στρατηγοῖς, le deuxième de 18, 15 εἶτα ἐπαύσατο à 19, 5 Σούκρωνι μάχῃ.

Les mêmes extraits se trouvent intercalés à la même place dans le *Marc.* 385 (XV[e] siècle), qui,

comme le *Vatic. gr.* 1007 (écrit à Constantinople, par Georges Chrysococcès, en 1428), est partagé entre plusieurs traditions. Le contenu de ces manuscrits est le suivant :

m *Marcianus* 385 :

I 6b 1 2 3 6a ; III 7 ; II 1 ; I 4 ; II 3 7 ; III 5, I 7 ; II 2

V *Vaticanus gr.* 1007 :

I 1 2 3 6 5 8 ; III 7 ; II 1 ; I 4 ; II 3 7 ; III 5 ; I 7 ; II 2

La première partie est empruntée au même archétype que *Paris. gr.* 1674, *Vatic. gr.* 2175, etc., et nous préciserons cette parenté à l'occasion de Thésée-Romulus (remarquons que 6b du *Marc.* 385 a été complété par une main postérieure en tête du livre).

Les traités du troisième et du second livre, qui se trouvent dans le *Paris. gr.* 1676, ont été empruntés à cette source et dérivent ainsi partiellement de la tradition bipartite. Une lacune commune dans la vie de César, non indiquée dans les deux manuscrits et résultant de la chute de trois feuillets dans l'original — de 4, 27 τὴν κόμην à 8, 14 παράνομον ἡγούμενος — montre la parenté qui unit également les deux manuscrits dans les *Vies* du troisième livre.

l Le *Laurentianus* 69-4, de la Renaissance, contenant I 1 2 3 6 5 8 + 4 7 + 9, a été copié, au moins pour les six premiers couples du premier livre, sur le *Vatic. gr.* 1007. Nous aurons l'occasion de le préciser à l'occasion de la *Vie* de Thésée-Romulus.

Ont fait partiellement appel à la tradition bipartite :

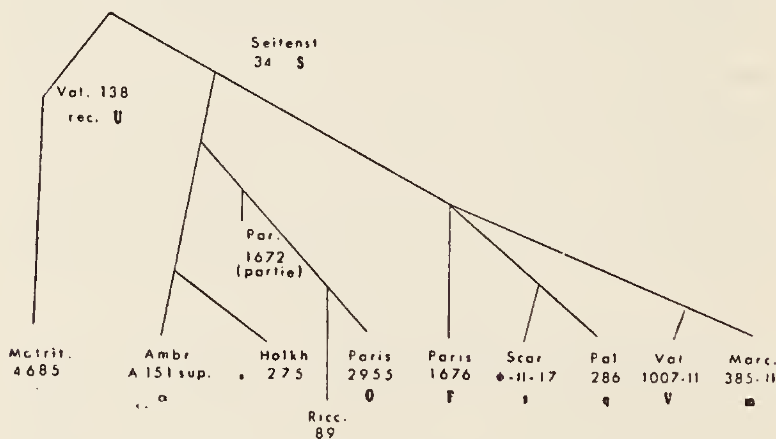
I la partie récente du *Parisinus gr.* 1677 pour III 7 et

II 1, ajoutés d'une autre main et sur un autre papier pour compléter la série des *Vies*. (Par ailleurs, le *Paris. gr.* 1677 représente la deuxième partie du *Paris. gr.* 1679 et faisait primitivement partie du même ensemble, comme le montre la numérotation des quaternions ; un feuillet, contenant Fabius Maximus de 9, 2 à 12, 7, tomba au moment de cette division. Cf. : *Paris. gr.* 1679 : III 1-6 ; I 1-6. *Paris. gr.* 1677 : 6 fin-9 + III 7 ; II 1) ;

N pour la même raison le *Matritensis* 4685 (olim N 55 ; bombyc., XIVe siècle), qui, après I 7 8 9 ; III 7, analogues au *Paris. gr.* 1677, ajoute d'une autre main les six premiers couples du troisième livre pour compléter la série ;

f enfin, à partir de I 6, le *Laurentianus* 69-1, qui appartient, par ailleurs, à la tradition tripartite.

Voici le stemma de la tradition bipartite :



II. — Tradition tripartite

Dans cette tradition, même lorsque les manuscrits possèdent les trois livres, chaque livre a ses sources propres.

Le dénombrement des manuscrits contenant les *Vies* de Thésée-Romulus (qui ne figurent pas dans les manuscrits en deux livres) nous donnera une vue d'ensemble de la tradition du premier livre.

Sur la trentaine de manuscrits contenant ces deux *Vies*, si l'on écarte comme de peu d'importance :

l'*Ambrosianus* A-153-sup. (50), du xve siècle, ne contenant qu'un bref résumé de : I 1 2a 3 ; II 1-6 ; I 2b-8a,

l'*Athous Dionysiou* 90 et le *Paris. Supp. gr.* 134, de texte identique, et ne contenant tous deux que de très courts extraits du deuxième livre et des sept premiers couples du premier livre (+ III 1 dans l'*Ath.* 3624),

les *Barrocciani* 200, 226, qui se bornent à transcrire les deux premiers couples et dérivent, d'ailleurs, en partie du *Mosquensis* 339,

l'*Athous Iviron* 141 (premier couple de *Vies*) et l'édition *princeps* d'Étienne, avec annotations marginales d'A. Muret, conservée à la Bibliothèque de Leyde.

le *Vindobonensis philol.* 86, du xve siècle (contenant I 9 8 ; II 5 6 ; I 1),

il reste vingt-deux manuscrits ayant, les uns, les trois livres de *Vies* :

f *Laurentianus* 69-1 (copié en 1409),

P *Vatic. Palat. gr.* 2 (xive-xve siècles),

u *Vatic. Urbinas gr.* 96 (écrit, en majeure partie, par le moine Stéphane, pour Jean Chrysoloras, en 1415),

n *Marcianus* 384 (xve siècle, fait de trois groupes rapportés : a) I 1-9 + III 6, b) II 1-7, c) III 7 + Galba-Othon),

A *Parisinus gr.* 1671 (copié en 1296),

B *Parisinus gr.* 1672 (XIVe siècle)[1],
C *Parisinus gr.* 1673 (XIVe siècle),
D *Parisinus gr.* 1674 (XIIIe siècle) ;

d'autres le premier livre, soit seul comme :

U *Vaticanus gr.* 138 (XIe-XIIe siècles)[2],
c *Ambrosianus* A-253-inf. (831) (XVe siècle),
W *Ambrosianus* E-11-inf. (1012) (XVe siècle, + Galba-Othon), et qui complète la *Vie* de Thésée jusqu'à 17, 27,
Mosquensis 339 (XIIe siècle),
E *Parisinus gr.* 1675 (XVe siècle),
Baroccianus 137, d'Oxford (XIVe siècle),
l *Laurentianus* 69-4 (de la Renaissance, mais en trois groupes de sources différentes : I 1-3 6 5 8 + 4 7 + 9) ;

soit joint à des parties d'autres livres :

I *Parisinus gr.* 1679 (XIVe siècle), contenant III 1-6 + I 1-6,
g *Laurentianus Conv. Soppr.* 169 (copié en 1398 par Andreas Leontinus),
Canonicianus 93 d'Oxford (XIVe siècle), contenant I 1-9 + II 1-4 mutilé ;

d'autres, enfin, mêlant des traités appartenant à plusieurs livres, comme :

V, m *Vaticanus gr.* 1007 (de 1428) et *Marcianus* 385

1. Le *Parisinus gr.* 1672, qui a voulu grouper toutes les *Vies* trouvées dans les manuscrits, quelle que soit leur origine, a fait appel en partie à la tradition bipartite. L'apparat critique de chaque *Vie* mentionne à quelle tradition il emprunte cette *Vie*.

2. Le *Vaticanus gr.* 138 a perdu des feuillets anciens, qui ont été remplacés par des feuillets plus récents, de papier, sans doute du XIVe siècle. La *Vie* de Démosthène et de Cicéron est un de ces apports empruntés à la tradition bipartite, alors que la partie ancienne appartient à la tradition tripartite.

(xve siècle)[1], dont nous avons vu plus haut le contenu et la parenté, pour une partie avec le *Seitenstettensis*,

Vaticani gr. 2175 (xive siècle) et 2190 (xve siècle) : (Cf. I 1-3 6 ; II 6 ; III 3-5 ; II 5 ; I 4 5 9 + Galba-Othon).

Sauf en ce qui concerne le *Barocc.* 137 (cf. *Paris. gr.* 1673), le *Canon.* 93 et le *Mosq.* 339 (texte voisin du *Paris. gr.* 1672), pour lesquels nous nous sommes contenté de sondages effectués, nous avons personnellement collationné tous les manuscrits, et l'étude de leur texte nous a fourni les résultats suivants :

Les manuscrits *Paris. gr.* 1674, *Ambr.* E-11-inf., *Vatic. gr.* 2175 et 2190, *Marc.* 385, *Vatic. gr.* 1007 et *Laur.* 69-4, dérivent d'un même archétype et les variantes du *Paris. gr.* 1674 sont généralement celles de tout le groupe. Outre cette identité des variantes, des omissions ou additions communes témoignent de cette parenté et permettent de saisir ce qui s'est passé.

Une addition curieuse est celle que portent ces manuscrits dans Romulus 12, 4, intercalant entre συλλογισμόν et ὥσπερ αἱ τῶν γεωμετρικῶν le texte suivant : καὶ γὰρ οἱ γεωμέτραι διδομένου τοῦ ἐμβαδοῦ εὑρίσκουσι τὴν πλευρὰν καὶ τῆς πλευρᾶς αὖθις διδομένης τὸ ἐμβαδόν. Ce texte est ajouté en marge dans le *Paris. gr.* 1674 et l'*Ambr.* E 11 inf. (comme, d'ailleurs, dans le *Paris. gr.* 1671, qui a bien des points communs avec le *Paris. gr.* 1674, dont il est parent au deuxième degré. Une troisième main ajoutera ensuite en note, dans le *Vatic. gr.* 138, le même passage). L'addition marginale de D, ou de son archétype, a été insérée dans le texte

1. Le *Vaticanus gr.* 1007 et le *Marcianus* 385 ne font partie de la tradition bipartite que dans leur deuxième partie.

de l'exemplaire qui a servi de modèle à tous les autres manuscrits du groupe, soit *Vatic. gr.* 2175 et 2190, *Marc.* 385, *Vatic. gr.* 1007 et *Laur.* 69-4.

Un phénomène analogue s'est produit à propos des omissions, mais limité, cette fois, à la source propre des *Marc.* 385, *Vatic. gr.* 1007 et *Laur.* 69-4. Le *Marc.* 385 et sans doute l'exemplaire dont il dérive ajoutent en marge le passage omis et retrouvé dans les manuscrits d'une autre famille. Le *Vatic. gr.* 1007 et le *Laur.* 69-4, insèrent à leur tour, dans leur texte, à l'endroit indiqué, le passage en question. Il en est ainsi de l'omission faite par *Paris. gr.* 1674 et *Ambr.* E 11 inf., *Vatic.* 2175 et 2190 du passage : θεὸν εὐμενῆ γενησόμενον αὐτοῖς ἐκ χρηστοῦ βασιλέως (Romulus 27, 8 fin). Le *Marc.* 385 ajoute en marge le passage omis ; les *Vatic. gr.* 1007 et *Laur.* 69-4, l'ont inséré dans le texte.

Il en est de même des lacunes de l'exemplaire dont dérivent, à une époque postérieure à D, les *Vatic. gr.* 2175, 2190 et *Marc.* 385. Le *Marc.* 385, qui garde la lacune, ajoute en marge le passage omis, que les *Vatic. gr.* 1007 et *Laur.* 69-4 insèrent à leur tour dans le texte. La *Vie* de Romulus nous en offre l'exemple à plusieurs endroits : ex. : 18, 2 (omission de : καὶ ὁ Τάτιος ἐθάρρει, καρτέραν εἰ βιασθεῖεν) ; 18, 3 (omission de ὑπὸ πολλῶν λόφων περιεχόμενος ἀγῶνα μέν) ; 19, 3 (omission de καὶ διέσχον αὐταῖς ἐν μέσῳ καταστῆναι). Les *Vatic. gr.* 1007 et *Laur.* 69-4 ont poursuivi plus loin le travail de contamination et modifient parfois l'ordre des mots.

Nous avons eu l'occasion de signaler l'addition marginale commune du *Paris. gr.* 1674 et du *Paris. gr.* 1671 dans Romulus 12, 4.

Le *Paris. gr.* 1671 (ancien *Medic. Reg.* 1842, par-

chemin, 272 + 220 ff., écrit en 1296, contenant les *Vies* et les *Œuvres morales*, à la rédaction desquelles Planude s'est intéressé) garde, avec le *Paris. gr.* 1674, un grand nombre de points communs, que signale l'apparat critique. Citons, notamment, dans Thésée 1, 1 : κρύος contre ὅρος (PBI) ; 6, 3 : ὑπέδυ (ADB) contre ὑπέστη (UI), et bien d'autres. Certains sont plus particulièrement intéressants. Ex. dans *Thésée* 11, 3 : καταϐιϐαζομένους et le grattage commun du second ϐ ; 22, 4 : κλαθμῷ de D, A portant κλαυθμῷ, avec un υ mal écrit dans *Romulus* 30, 1, Σκλείρων, A devant ensuite effacer le λ, et dans Romulus 2, 5, la variante τὸν δὲ ἀρχέτιον, commune à UADB, provenant de ce que le rubricateur de U a omis d'écrire le T de Ταρχέτιον.

Nous pourrions citer dans les autres *Vies* des variantes analogues (ex., notamment, Alcibiade 14, 2, 3 ; 15, 3 ; 18, 1 ; 20, 4, etc...). Mais il nous semble inutile de multiplier les citations.

On remarquera qu'un certain nombre de ces variantes sont communes, pour le premier livre des *Vies*, avec le *Paris. gr.* 1672 (B).

Ce manuscrit *Paris. gr.* 1672 (anciennement *Reg.* 1860 ; 944 ff.), du xive siècle, est « le gros Plutarque » de la Nationale ; il contient, outre les trois livres de *Vies*, les *Œuvres morales* écrites un peu après 1302 sur un manuscrit dérivant de A et de la tradition de Planude.

Les manuscrits *Laur.* 69-1 (copié à Mantoue, 1409) et *Urbinas gr.* 96 (de 1415), qui contiennent les quarante-six *Vies*, dérivent de la même source que le *Paris. gr.* 1672, comme en font foi de nombreuses variantes ou omissions communes (cf., ici, l'omission, dans Thésée 6, 3, de : καὶ τὸ ἴσον, dans Romulus 12, 5,

de : τεθαρρηκότες καὶ ἀνδρείως ἀπεφήνατο). Ces deux manuscrits se ressemblent eux-mêmes étroitement, par le « πίναξ » et par le texte.

L'*Ambrosianus* E-11-inf. (1012) (parchemin, 123 ff., du xv[e] siècle), contenant le premier livre des *Vies* + Galba-Othon, ajouté ensuite ; le texte de Thésée et de Romulus jusqu'à 17, 4 : μεμνημένους, n'est pas de la même main que le reste) se rattache aussi, mais moins directement, au *Paris. gr.* 1672 et a toutes les variantes communes du groupe.

D'une source voisine du *Paris. gr.* 1672 se trouve le *Paris. gr.* 1675 (*Font. Reg.* 2548, pap., 526 ff., du xv[e] siècle), contenant le premier livre des *Vies* et des *Œuvres morales.* Ses variantes sont toujours très proches de B (ex. d'omissions communes dans Thésée : 2, 6 ; 17, 5 ; 32, 6, etc...).

Le *Vatic. Palat. gr.* 2, parchemin du xiv[e] siècle, contenant les quarante-six *Vies* précédées du même πίναξ que dans l'*Ambr.* A-253-inf., se trouve à mi-chemin entre les deux traditions, dont il contamine parfois les variantes. Tout en se rapprochant sur bien des points de B ou de son groupe (voir l'apparat critique et déjà Thésée 1, 1 : ὅρος (avec PEB et apogr., I et apogr.) contre κρύος (UC + D et apogr.) ; Thésée 1, 2 : συγγραφήν (avec E, I et apogr.) contre ἀναγραφήν (UC) et γραφήν (autres manuscrits), il reprend dans son texte certaines corrections du *Vat. gr.* 138 (ex. : Thésée 1, 4 : ξυμβήσεται) ; de même dans Thésée 6, 1, il essaie d'unir les variantes : σέβονται (cf. DBE) et : σέβουσι (cf. U texte, C, I et apogr. ; *Urb. gr.* 96 ; *Laur.* 69-1), en écrivant comme A dans son texte : σέβονται et, en interligne : σέβουσι, et, un peu plus loin, 6, 3, après avoir reporté dans son texte la variante du

Vatic. 138 (cf. C, I) : ὑπέστη, il ajoute en marge, suivi par l'*Ambr.* 1012 : ὑπέδυ (cf. AD et apogr., B uf). La place du *Palat. gr.* 2 se trouve ainsi au confluent des deux traditions par le travail d'éditeur auquel il s'essaie.

Un groupe à part est formé par le *Paris. gr.* 1679, le *Laur. Conv. Soppr.* 169 et le *Marc.* 384.

Les *Parisini gr.* 1679 et 1677, qui ne formaient d'abord qu'un même manuscrit, contenaient les six premiers couples du troisième livre, puis les neuf couples du premier livre, auxquels furent ajoutés, sans doute vers le xvie siècle, Agésilas-Pompée, Phocion-Caton le Jeune.

Ces deux manuscrits se trouvèrent ensuite séparés et la *Vie* de Fabius-Maximus coupée entre les deux manuscrits au chap. 9, 2, aux mots οὐδὲν ἐμέλλησε πρὸς τὸν δήμαρχον. Peut-être au même moment, le *Paris. gr.* 1679 perdait son quaternion κε′ contenant la fin de la vie de Sylla, si bien que le texte de cette Vie s'arrêta désormais à τὸν μὲν στρατὸν ὁρῶν πρόθυμον ὄντα χωρεῖν εὐθύς (chap. 9, 9). Primitivement, et avant la numérotation en quaternions, le premier livre avait dû se trouver en tête, comme en témoigne la note du fol. 5 : τὸ ᾶ εὑρέθη ἔμπροσθεν, τὸ δὲ δεύτερον οὐκ ἔστιν ἐνταῦθα. Quand le greffier Andreas Leontinus écrivit, en 1398, le *Laur. Conv. Soppr.* 169 (parch. 335 ff.), le premier livre entier existait encore avant le troisième livre dans le *Paris. gr.* 1679, mais le dernier quaternion de Sylla était déjà tombé, si bien que la *Vie* de Sylla se termine exactement avec les mêmes mots que dans l'actuel *Paris. gr.* 1679.

Le même Andreas Leontinus, voulant compléter l'œuvre de Plutarque, donnait l'année suivante (1399),

dans le *Laur.* 69-3, le deuxième livre des *Vies*, suivi d'Agésilas-Pompée et Galba-Othon, ce manuscrit étant le complément du *Laur. Conv. Soppr.* 169.

C'est le contenu de ces deux manuscrits que reproduisit Jean Rhosos, quand il rédigea le *Marc.* 384 (pap., 466 ff.), dont il termina la rédaction, comme il l'a précisé lui-même, le 25 octobre 1467. Les omissions qui ont pu se glisser dans le *Laur. Conv. Soppr.* 169 se retrouvent naturellement dans le *Marc.* 384 (ex. dans Romulus 28, 4, omission de φασι à εὐθύς).

L'identité du texte des *Paris. gr.* 1679, *Laur. Conv. Soppr.* 169 et *Marc.* 384 est telle que les variantes du *Paris.* 1679 (I) sont presque toujours celles du groupe entier. Les quelques divergences qui peuvent se rencontrer proviennent de la mauvaise lecture d'une lettre (ex. : *Paris. gr.* 1679 : τε πειρώμενοι ; *Laur.* 169, *Marc.* 384 : πεπειρώμενοι ; *Paris. gr.* 1679 : Ἰλίαν ; les autres : λίαν), ou d'une finale (ex. : ὀλίγου contre ὀλίγον ; cf. confusion de ο, ε, de ο, ω, de η, ι, de ει, υ), ou d'une correction (ex. : *Paris. gr.* 1679 : δυσνασχετούσαις ; *Laur.* 169 intercale l'α omis, et *Marc.* 384 écrit : δυσανασχετούσαις), ou d'une mauvaise graphie (ex. : *Laur.* 169 : ἀρειμενεων ; *Marc.* 384 écrit : ἀμειρενεων, puis écrit μ sur le ρ).

Le manuscrit le plus ancien et le témoin le plus important de la tradition reste donc le *Vatic. gr.* 138 (U), qui représente l'état du texte avant toute contamination ou correction d'humaniste. Ce manuscrit, datant environ des xe-xie siècles, contient le premier livre des *Vies*. Trois folios disparus, dont le contenu allait de Romulus 25, 4, à Solon 3, 8, ont été remplacés par des feuillets de papier dans la deuxième moitié du xive siècle. Il en a été de même pour une autre

lacune dans le chap. 3 de la *Vie* de Démosthène. Deux autres mains sont venues ensuite enrichir ce manuscrit de commentaires, ainsi que de variantes ou d'additions provenant d'autres manuscrits.

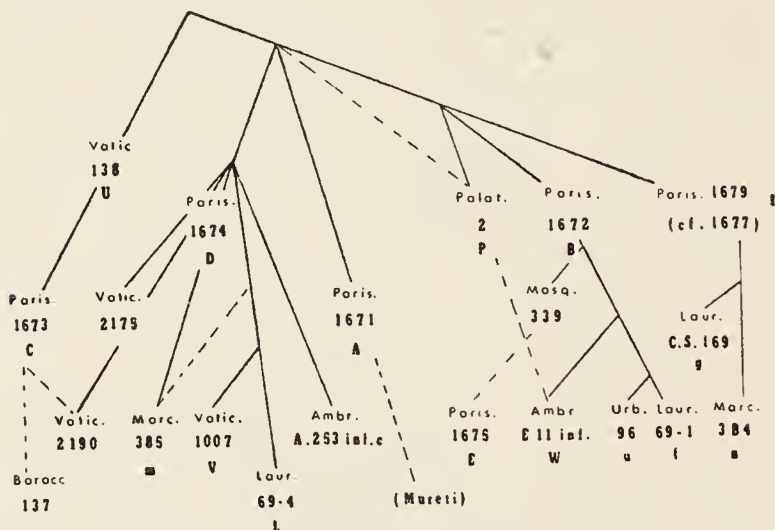
Le *Paris. gr.* 1673, du XIVe siècle (anciennement *Hurault-Reg.* 2066, parch., 432 ff., contenant les trois livres des *Vies*), a été copié sur le *Vatic. gr.* 138. Il présente à la fois les omissions du *Vatic.* (ex. : Thésée 6, 4 : ἐκεῖνος ; 12, 2 : κατελθεῖν, etc...) et toutes les variantes par lesquelles ce manuscrit s'oppose à tous les autres (voir l'apparat critique). Les variantes du premier chapitre de Thésée, ainsi que des chap. 25 et suivants de Romulus, permettent même de préciser le moment où il a été copié. C'est après que la première page du *Vatic. gr.* 138, fort détériorée, eut été restaurée par une première main, retraçant les lettres effacées et surchargeant le texte pour les mots effacés, écrivant notamment dans Thésée 1, 1 : αἰτίας (ἐνίοις, autres manuscrits), παγός (πηλός, autres manuscrits, et dans le *Vatic.* on peut voir encore la trace du λ primitif). Ces corrections se retrouvent dans le *Paris. gr.* 1673, avec toutes les autres variantes (ex. : ἀναγραφήν 1, 2 ; πόλεσιν 3, 1, etc.).

C'est également après que le copiste du XIVe siècle eut remplacé les trois folios tombés de Romulus. Car le *Paris. gr.* 1673, qui contient la *Vie* de Romulus tout entière, utilise les feuillets rajoutés ; il a dans Romulus 28, 1, la même lacune que sa source (de δὲ λαμπροῖς à ὄψιν) et utilise au chap. 35, 5, en l'insérant dans son texte, l'addition marginale (κοινωνικόν — πολιτῶν) de la même source.

Mais le copiste du *Parisinus*, agissant comme un éditeur, prend de temps en temps des libertés avec

le texte, corrigeant ou inversant un mot, substituant parfois au texte un commentaire ou une interprétation personnelle. Nous avons quelquefois cité, dans des passages controversés, telle hypothèse ingénieuse de C (dont un exemple nous est donné dans Thésée 19, 9). Mais nous n'avions généralement pas plus à en tenir compte que d'une correction d'éditeur. Il est à remarquer que les mêmes libertés se retrouvent dans le troisième livre et dans le premier et qu'elles sont bien là un fait de copiste.

Les rapports des manuscrits dont nous venons de parler peuvent être figurés, pour le premier livre, par le stemma suivant :



III. — Le couple Lycurgue-Numa

Ce couple nous a été transmis à la fois par des manuscrits de la tradition bipartite et par des manuscrits de la tradition tripartite contenant le troisième livre.

Nous avons défini, à propos des manuscrits de la tradition bipartite, les rapports qui existent entre

eux ; ils valent également pour « Lycurgue-Numa ».

Deux manuscrits anciens de la tradition tripartite nous ont transmis ce couple :

G 1° Le *Sangermanensis*, l'actuel *Coislinianus* 319, parchemin de 170 folios, du XIe siècle, qui contenait les sept couples de *Vies* du troisième livre, et a été ensuite mutilé, d'une part, au début, par la chute des feuillets contenant la vie de Démétrius et le début de celle d'Antoine ; d'autre part, par la chute des quaternions contenant la fin de Lycurgue et le début de Numa (Lyc. 16, 6 : παιδαγωγόν — Numa 8, 7 : καὶ διατριβή), avant la numération actuelle des folios du manuscrit. Ce manuscrit, dont le texte, souvent assez voisin du *Laur.* 69-6, est généralement excellent, nous a été très précieux pour notre édition ; nous avons relevé très exactement toutes ses variantes dans notre apparat critique.

L 2° Le *Laurentianus* 69-6, parchemin de 228 folios, déjà cité, date de l'année 997, contenant le troisième livre des *Vies*. Ce manuscrit, qui n'a peut-être pas été écrit avec le même soin que le *Coislinianus* et comporte çà et là des erreurs et des lacunes, a été corrigé par trois mains, la première fort ancienne, les deux autres du XIVe siècle environ, corrections souvent heureuses, empruntées à un très bon manuscrit de la même famille que le *Coislinianus*.

Le *Laur.* 69-6, à une époque où il portait déjà ces corrections, a été copié, avec beaucoup de soin, et un certain nombre de manuscrits, dont, à part quelques détails, le texte est identique, nous transmettent très exactement, en apportant, eux aussi, quelques corrections heureuses, trouvées dans un archétype commun, le texte du *Laurentianus*.

De ces manuscrits, nous avons déjà eu l'occasion d'étudier un certain nombre : les *Paris. gr.* 1671, 1672, 1673, 1674, 1679, les *Laur.* 69-1, *Laur. Conv. Sopp.* 169, *Marc.* 384, *Vatic. gr.* 2175, 2190, *Vatic. Pal.* 2, *Urbin.* 90.

En plus de ces manuscrits dérivent du *Laur.* 69, 6, pour « Lycurgue-Numa » :

Matritensis 4685 (olim N 55), bombycin, 392 fol., du XIVe siècle, fait de plusieurs parties et contenant I 7-9, III 7 + III 1-6 d'une autre main.

Bononianus gr. 3629, papier, 183 fol., du XIVe siècle, qui recopie, en tête du troisième livre, les deux vers que le *Laur.* 69-6 avait mis en épigraphe :

> Σοφοῦ Πλουτάρχου τῶν παραλλήλων Βίων
> Βίβλος τρίτη πέφυκα καὶ λόγων πίναξ.

Vaticanus gr. 137, papier, 588 fol., du XVe siècle, dans lequel « Lycurgue-Numa » est écrit d'une main différente des traités précédents, et après un intervalle de tout un feuillet blanc.

Laurentianus 69-32, papier, 105 fol., du XVe siècle, contenant III 3 4 5 et I 6 9 4 ; ce manuscrit semble n'avoir dû faire, avec le *Laur.* 69-31, contenant III 1 ; II 7b ; III 2 7 ; I 5 7 ; III 6 ; I 8 ; le *Laur.* 69-34, et le *Vatic. Pal.* 166 pour II 1-4 7, sans doute la première partie du *Holkham.* 274 (XVe siècle, contenant : 1o I 5 3a 2 3b ; III 5 ; 2o II 1-4 + 7) et la deuxième partie du *Vindob. philol.* 86 (contenant I 9 8 ; II 5 6 ; I 1), qu'un seul ensemble contenant les trois livres complets des *Vies*.

L'*Ambrosianus* D-538-inf. (1000), papier, 306 fol., datant de 1362, ne contenant plus aujourd'hui que les trois derniers couples du deuxième livre et le

livre III, toute la première partie du manuscrit, séparée par accident, formant maintenant le *Canonicianus* 93, dont nous avons déjà parlé.

Vatic. Pal. gr. 167, du xve siècle, contenant le troisième livre.

Ces divers manuscrits semblent plus près, soit du *Paris. gr.* 1672, soit du *Paris. gr.* 1679.

De tout le groupe de la vulgate, c'est le *Paris. gr.* 1671 qui nous a paru le plus représentatif.

IV. — Tradition indirecte

Nous avons fait appel, chaque fois que l'occasion l'a permis, à la tradition indirecte et particulièrement, pour les deux premiers couples de *Vies*, à :

Zonaras (Rom., ch. 7-12 ; 27-28 ; Numa, ch. 1-2, 3-6 ; 18-19).
Porphyre (Lycurgue, ch. 8-15).
Nicéphore Grégoras (Numa, ch. 8).
Clément d'Alexandrie (Numa, ch. 8).
Eusèbe de Césarée (Numa, ch. 8).
Stobée (Numa, ch. 18-20).

Nous n'avons pas toujours tenu compte dans l'apparat critique de variantes portant sur des lettres doublées ou non (ex. : φαλόν ou φαλλόν ; γένεσιν ou γέννεσιν), la présence ou non d'un ν euphonique à la 3e pers. sg. ou plur. des verbes, l'addition ou non d'un ς (ex. : ἄχρι ou ἄχρις), des graphies comme ι ou ει (ex. : συμμίξαι ou συμμεῖξαι ; Ῥήγειαν ou Ῥήγιαν), ι ou υ (ex. : βυβλιακώτατον ou βιβλιακώτατον), ι ou η (ex. : βιλα-

τοῦραν ou βηλατοῦραν), confusions dues à une mauvaise lecture ou à une prononciation évoluée (ex. : νικόμενος, νικώμενος ; τούτοις, τούτους ; τῆς, τοῖς ; βήλαθρον, βήλαυρον ; Τηλεμάχω, Τηλεμάχου), ces manières d'écrire ne faisant pas variante au sens propre du mot.

Nous remercions bien vivement MM. les Conservateurs des Bibliothèques à l'étranger du bon accueil que nous avons reçu partout et des facilités de travail que certains d'entre eux ont bien voulu nous accorder.

Toute notre gratitude va aussi à M. le Conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale, qui a bien voulu nous faire adresser à Troyes le *Coislinianus* et nous assurer qu'il examinerait avec la plus grande bienveillance les demandes de prêt que nous pourrions être amené à faire pour l'édition des autres *Vies* de Plutarque.

M. J.

SIGLA

Ad Thesei et Romuli Vitas :

U = Vaticanus gr. 138, xie-xiie s.
C = Parisinus gr. 1673, xive s.

D = Parisinus gr. 1674, xiiie s.
m = Marcianus gr. 385, xve s.
V = Vaticanus gr. 1007, a. 1428.
l = Laurentianus LXIX-4, xvie s.
c = Ambrosianus A-253-inf., xv^{e} s.

A = Parisinus gr. 1671, a. 1295.
P = Palatinus Vat. gr. 2, xiv^{e}-xv^{e} s.

B = Parisinus gr. 1672, xiv^{e} s.
E = Parisinus gr. 1675, xv^{e} s.
W = Ambrosianus E-11-inf., xv^{e} s.
u = Urbinas gr. 96, a. 1415.
f = Laurentianus LXIX-1, a. 1409.

I = Parisinus gr. 1679, xiv^{e} s.
g = Laurent. Conv. Soppr. 169, a. 1398.
n = Marcianus gr. 384, xv^{e} s.

Codices UDAPBIE *in omnibus notis criticis adhibentur*

Ad Lycurgi et Numae Vitas :
Praeter codices jam prolatos : ABCDPfuIVm

G = Par. Coislinianus 319 (Sangermanensis), xi^{e} s.
L = Laurentianus LXIX-6, a. 997.

S = Seitenstettensis 34, xi^{e}-xii^{e} s.
F = Parisinus gr. 1676, xve s.

N = Matritensis 4685 (N 55), xive s.
s = Scorialensis Φ-II-17, xve s. (cf. Par. gr. 1676).
a = Ambrosianus A-151-sup., xve s. (cf. Seitenstett.).
q = Palatinus Vat. gr. 286, xve s.
O = Parisinus gr. 2955, xve s.

Codices GLASF *semper, ceteri quandoque adhibentur*

THÉSÉE — ROMULUS

VIE DE THÉSÉE

NOTICE

Dans la série des rois mythiques d'Athènes, Thésée occupe chronologiquement le cinquième rang, après Cécrops, Érechthée, Pandion et Égée. Sa légende pourtant éclipsa à tel point celles de ses prédécesseurs qu'on finit par le considérer comme le véritable fondateur d'Athènes, ce qu'il fut d'ailleurs en quelque sorte par le *synœcisme.* Il aurait appartenu à la génération antérieure à celle de la guerre de Troie, et la *Chronique de Paros* place son règne aux environs de 1250 avant J.-C.

Il est néanmoins certain que Thésée, dans la forme la plus ancienne de sa légende, n'était nullement un roi d'Athènes ; il faut voir en lui probablement le héros local d'une région de l'Attique, celle de Marathon et d'Aphidnai[1]. Les mythographes modernes[2], guidés par la chronologie assez précise des exploits de Thésée représentés

1. Cf. Carl Robert, *Die Griechische Heldensage* (dans la *Griech. Mythologie* de L. Preller), II, p. 676. — C'est à Aphidnai que Thésée cache Hélène après l'avoir enlevée (*Thésée* 31). Pourtant, la légende de Thésée semble également ancienne à Trézène : cf. L. Radermacher, *Mythos und Sage bei den Griechen* 2, p. 258-260.

2. Outre l'ouvrage capital de Carl Robert et celui de L. Radermacher, cités dans la note précédente, voir L. Séchan, dans le *Dictionnaire des Antiquités*, et Steuding, dans le *Lexicon* de Roscher, *s. v. Theseus* ; E. Pottier, Pourquoi Thésée fut l'ami d'Hercule (*Recueil E. Pottier*, p. 352-372) ; Ch. Dugas, L'évolution de la légende de Thésée (*Rev. Ét. Gr.*, 56 (1942), p. 1-24) ; H. Herter, *Rhein. Museum*, 85 (1936), p. 177-191 et 193-239 ; 88 (1939), p. 244-286 et 289-326 ; 89

sur les vases peints, distinguent nettement deux périodes dans la formation de sa légende : la plus ancienne, celle où Thésée apparaît essentiellement, d'une part, comme le vainqueur du Minotaure et l'amant d'Ariane, et, d'autre part, comme l'ami de Pirithoüs, avec qui il combat contre les Centaures, enlève Hélène et descend aux enfers pour tenter de ravir Perséphone, — et la plus récente (à partir de la seconde moitié du VIe siècle), où l'on voit s'ajouter aux précédents exploits l'histoire de sa naissance et de son enfance à Trézène, celle de ses victoires remportées sur les bandits au cours de son voyage de Trézène à Athènes[1] et, enfin, celle de la lutte contre les Amazones. Tout se passe comme si Thésée était devenu pour les Athéniens, vers l'époque de Pisistrate ou de Clisthène[2], un héros national et l'émule du Dorien Héraclès. L'homme à bonnes fortunes, qui d'abord, semble-t-il, terminait sa vie dans l'Hadès en expiation de l'entreprise impie contre Perséphone, apparaît, dès lors, comme le modèle des plus hautes vertus, comme l'organisateur du *synœcisme* et d'une monarchie tempérée « inclinant vers la démocratie », comme la préfigure de Clisthène et même de Périclès[3]. Pourtant le souvenir de la plus ancienne légende ne s'est jamais perdu, et les traits récents de la personnalité de Thésée se sont amalgamés tant bien que mal aux plus anciens pour créer un personnage complexe et riche de vie.

(1940), p. 273-292 ; *Die Antike*, 17 (1941), p. 209-228 ; K. Schefold, Kleisthenes, dans le *Museum Helveticum*, 3 (1946), p. 59-93 ; H. Jeanmaire, *Couroi et Courètes*, chap. 4, p. 228-387.

1. Sur Sciron, Sciros, Cercyon et Sinis, voir F. Vian, *Rev. Arch.*, 1952, I : Génies des passes et des défilés, p. 145 sqq.

2. Cf. Ch. Dugas, *R. É. G.*, 56 (1943), p. 17 : « Antérieurement à 525, ces exploits [contre les brigands] sont absolument inconnus ; à partir de ce moment, surtout à partir de 500, ils sont couramment représentés. » Sur le rôle possible des Alcméonides exilés à Delphes et de Clisthène dans l'évolution de la légende de Thésée, cf. K. Schefold, *Museum Helveticum*, 3 (1946), p. 65-80.

3. Voir Isocrate, *Éloge d'Hélène*, 23-37. Cf. R. Goossens, Périclès et Thésée, dans le *Bulletin de l'Ass. G. Budé*, nº 35, avril 1932, p. 9-40.

Au premier stade de la légende correspondent l'ancienne épopée (Homère et les poètes du Cycle) et les vieux poètes lyriques, tandis que le second état est représenté par l'épopée récente de la Théséide (ou des Théséides[1]), par la tragédie athénienne et par les logographes et atthidographes, dont de nombreux fragments nous sont conservés chez Plutarque, Diodore et Apollodore.

* * *

Bien entendu, les préoccupations des mythographes modernes étaient tout à fait étrangères à Plutarque, comme à tous les hommes de son temps, et c'est pourquoi sa *Vie de Thésée* est un « exposé logique, qui, de la naissance à la mort du héros, raconte les épisodes marquants de son existence ; exposé qui les présente comme un bloc et... n'essaie pas de reconstituer la formation de la légende, de distinguer l'ancienneté de ses éléments et d'en retracer l'évolution »[2].

Il est pourtant évident que Plutarque a entendu exercer son sens critique et faire œuvre de vérité. La préface que constitue le premier chapitre est révélatrice à cet égard. D'abord, Plutarque ne se dissimule nullement le caractère conjectural des traditions relatives à une époque si reculée, « où l'on ne trouve aucune preuve, aucune certitude ». Puis il sait que ces traditions sont bien souvent contradictoires et qu'il importe donc de faire un choix parmi elles. Enfin, pense-t-il, celles qui sont inacceptables pour la raison doivent être « épurées » pour « se soumettre à elle » : εἴη μὲν οὖν ἡμῖν ἐκκαθαιρόμενον λόγῳ τὸ μυθῶδες ὑπακοῦσαι καὶ λαβεῖν ἱστορίας ὄψιν. Le critère essentiel du philosophe Plutarque est donc le λόγος.

Or, en bon disciple de Platon, il est persuadé que la

1. Cf. H. Herter, *Rhein. Museum* 88 (1939), p. 283.
2. Ch. Dugas, *R. É. G.*, 56 (1943), p. 1.

poésie a un caractère irrationnel, et c'est pourquoi il s'en méfie tellement : « le domaine des prodiges et des légendes tragiques, celui des poètes et des mythologues » est pour lui une *terra ignota* redoutable et inabordable (chap. 1). Homère, sans doute, est une autorité bien supérieure à celle de tous les poètes qui l'ont suivi, mais Plutarque n'ignore pas que certains vers homériques doivent être rejetés comme interpolés (20, 2, et 34, 2). Il est bien probable qu'il pouvait lire les poètes du Cycle, mais il a dû les considérer comme peu sûrs, et c'est pourquoi il ne les cite jamais. Racontant le voyage de Thésée vers la Crète, il passe délibérément sous silence l'épisode de la visite à Posidon, célébré par Bacchylide[1] : cette aventure merveilleuse de Thésée, qui se jette à la mer pour aller chercher l'anneau de Minos et est accueilli au fond des eaux par Posidon ou Amphitrite en personne, lui paraissait certainement n'être qu'une pure invention. En 17, 5, il cite deux fois Simonide, mais il préfère visiblement au témoignage de ce poète celui de Philochore. De même, il mentionne, 28, 1, à propos de la lutte contre les Amazones, une Théséide, qui doit être celle du VIe siècle, mais c'est pour écarter aussitôt avec dédain la version des faits qu'elle présente : ... περιφανῶς ἔοικε μύθῳ καὶ πλάσματι. S'il ne cite que là cette Théséide, pour laquelle Aristote déjà n'avait guère d'estime[2], ce n'est donc pas qu'il ait été dans l'impossibilité de la lire[3], c'est simplement qu'elle ne lui inspirait aucune confiance. Plutarque n'utilise guère non plus les tragédies athéniennes : en 29, 5, il n'écarte le témoignage des *Suppliantes* d'Euripide que pour lui préférer, à vrai dire, celui des *Éleusiniens* d'Eschyle, mais, en 16, 3, à propos de Minos, dans un passage inspiré de Platon, il remarque que les poètes tragiques

1. Bacchylide, *Ode* 17 ; cf. Ch. Dugas, *l. l.*, p. 15 : cet épisode est illustré notamment par la célèbre coupe d'Euphronios.
2. *Poétique* 8, 1451 a 20.
3. Cf. L. Séchan, *Dict. Ant.*, *s. v. Theseus*, p. 226, note 18 : « Il est peu probable qu'il ait pu lire la Théséide. »

se laissent souvent entraîner par leurs préjugés nationaux à déformer la vérité.

Les sources préférées de Plutarque, celles qu'il a mises sans cesse à contribution même lorsqu'il ne les cite pas expressément, ce sont les prosateurs. Le témoignage d'Aristote est invoqué à plusieurs reprises (3, 4 ; 16, 2 ; 25, 3). Il cite plusieurs logographes : Bion de Proconnèse (26, 2), Héréas de Mégare (20, 2 ; 22, 7), Hérodore du Pont (26, 1 ; 29, 3 ; 30, 4), Ménécratès de Nysa (26, 3), Païon d'Amathonte (20, 3). Mais, naturellement, puisqu'il écrit une *Vie de Thésée*, parmi tous les logographes, ce sont les Atthidographes qui lui sont le plus utiles. Il nomme, en effet, parmi ceux du v[e] siècle : Phérécyde (19, 2, et 26, 1) et Hellanicos (17, 3 ; 25, 7 ; 26, 1 ; 27, 2 ; 31, 1), et parmi leurs successeurs des IV[e] et III[e] siècles : Philochore (14, 3 ; 16, 1 ; 17, 6 ; 19, 4 ; 26, 1 ; 29, 4 ; 35, 3), Istros (34, 3), Clidémos (19, 8 ; 27, 3), Démon (19, 3 ; 23, 5). A ces Atthidographes proprement dits peuvent être rattachés Diodore le Périégète (36, 5) et Andron d'Halicarnasse (25, 7).

On peut se poser la question de savoir si Plutarque a lu directement lui-même tous ces auteurs. Il est possible que certains d'entre eux ne soient cités que de seconde main, mais il faut écarter résolument l'hypothèse selon laquelle il n'aurait consulté à peu près que le seul Istros, dont l'ouvrage lui aurait fourni toutes ses autres références[1]. Je croirais pourtant volontiers que l'on peut parler d'une « source principale », qui doit être, à mon avis, Philochore[2]. Mais cela n'exclut nullement que Plu-

1. Cette opinion était celle de Gustav Gilbert, *Philologus* 33 (1874), p. 46-66 : *Die Quellen des Plutarchischen Theseus* ; elle a été adoptée ensuite sans examen par plusieurs auteurs. Cependant, M. Wellmann, *De Istro Callimachio*, diss. Greiswald, 1886, p. 17-44, avec bon sens, l'a partiellement réfutée.

2. Philochore est nommé sept fois par Plutarque dans la *Vie de Thésée*, et l'expression Φιλόχορος καί τινες ἄλλοι, qu'il emploie au chap. 26, 1, me paraît significative. Voir l'étude de A. Roersch sur Philochore, *Musée belge*, 1 (1897), p. 57 sqq., 137 sqq., 161 sqq.

tarque ait consulté directement la plupart des autres logographes qu'il cite. Fréquemment aussi, il emprunte des renseignements à tel ou tel de ces auteurs sans le nommer[1].

Cette prédilection de Plutarque pour les logographes l'amène à s'attacher comme eux aux détails les plus infimes de la légende et à faire montre d'une constante érudition. Sans cesse il suppose connus les grands traits de l'histoire de Thésée, et il se contente de les résumer sèchement en quelques mots, ou même il omet de les rappeler, de façon à en arriver plus vite aux versions divergentes qui seules piquent sa curiosité. On lit, par exemple, au chap. 20, à propos de l'abandon d'Ariane : « La forme la plus connue de cette légende est pour ainsi dire dans toutes les bouches », et, sans prendre même la peine de la rapporter brièvement, il continue tout aussitôt : « mais une version particulière en a été donnée par Païon d'Amathonte... ».

Un autre caractère de son ouvrage, qui lui vient probablement aussi des logographes, est la façon dont le récit des événements est parfois enchevêtré à la description des rites qui les commémorent (rites qui, le plus souvent d'ailleurs, ont dû préexister aux légendes qui prétendirent les expliquer). Ainsi, au chap. 22, Plutarque raconte les événements consécutifs au retour de l'expédition de Crète et mentionne à ce propos plusieurs rites des Oschophories ; puis, au début du chap. 23, il semble passer à un autre sujet, en parlant de la conservation

1. Passages certainement empruntés à Philochore sans qu'il soit nommé : chap. 25, 3, le renseignement sur les anciennes monnaies à l'effigie du bœuf (cf. *Schol. in Aristophanem*, *Aves*, 1106 ; Pollux 9, 60) ; chap. 31 et 35, le récit de l'expédition chez Aïdoneus (cf. Syncell., p. 158 c : *Fragm. Hist. Gr.*, Philochore, nº 46) ; chap. 35, le passage relatif à l' 'Αρατήριον (cf. *Etym. M.*, s. v. 'Αρητήσιον) ; chap. 36, ce qui concerne le sanctuaire de Thésée (cf. *Etym. M.*, s. v. Θήσειον). — Istros aussi est parfois utilisé sans être cité nommément, par exemple au chap. 29, pour la liste des amantes de Thésée (cf. Athénée 13, 557 a-b).

du navire de Thésée à Athènes, mais bientôt il écrit sans transition : « On célèbre encore la fête des Oschophories qui a été instituée par Thésée... » Il se propose alors visiblement de parler uniquement de cette fête telle que la célébraient les Athéniens, mais il ne peut s'empêcher en le faisant de rapporter de nouveaux détails relatifs à l'expédition crétoise. « L'incohérence de ce récit, écrit H. Jeanmaire (*Couroi et Courètes*, p. 345), montre bien qu'il a été construit sur un schéma rituel dont les épisodes n'ont été qu'artificiellement rattachés au cadre narratif du retour de l'expédition de Crète ». Sans doute, mais surtout Plutarque, trouvant chez les logographes le récit du retour de Crète intimement lié à l'énumération des rites dont il constituait l'αἴτιον, n'a pas réussi, malgré l'intention qu'il en a eue, à répartir le récit des faits et le tableau des rites en deux chapitres distincts. Il en résulte finalement une confusion plus grande que s'il s'était dès l'abord décidé à raconter les faits dans l'ordre chronologique, en accrochant à chaque phase du récit l'indication du rite correspondant.

Enfin le choix opéré par Plutarque entre les différentes versions légendaires manifeste une tendance qui paraît bien due, elle aussi, à l'influence de certains Atthidographes, et particulièrement à celle de Philochore. Je veux parler de la tendance « évhémériste »[1] à substituer des hommes aux dieux et aux monstres de la fable. Au

1. Il serait plus exact de parler d'une tendance à l'interprétation historique des données légendaires, qui se manifesta en Grèce bien avant Évhémère, sophiste du IIIe siècle av. J.-C. : Hécatée de Milet déjà voyait dans le triple Géryon dompté par Héraclès un ancien roi d'Épire, et l'historien Éphore pensait que le serpent Python tué par Apollon était un brigand surnommé Dracon. La seule nouveauté d'Évhémère fut d'appliquer systématiquement cette méthode d'interprétation pour supprimer la croyance aux dieux : voir P. Decharme, *La critique des traditions religieuses chez les Grecs*, p. 371 sqq. Or Philochore et Plutarque lui-même sont des esprits religieux qui ne suivent aucunement Évhémère dans son athéisme. Cependant le nom d'Évhémère est commode pour désigner cette tendance, qu'il a portée à son apogée.

chap. 9, il note que la laie de Crommyon peut avoir été une femme de mauvaise vie qui aurait reçu ce nom de laie à cause de ses mœurs. Il ne dit nulle part que le Minotaure dévorait les jeunes Athéniens qui lui étaient livrés, cette version ordinaire de la légende lui paraissant sans doute horrible et inacceptable[1], mais, aux chap. 16 et 19, il rapporte longuement le récit de Philochore, d'après qui le labyrinthe était une prison assez douce et le Minotaure un homme appelé Tauros, chef de l'armée de Minos. Enfin Plutarque passe complètement sous silence la descente de Thésée et de Pirithoüs aux enfers, considérée sans doute par lui comme impie et invraisemblable[2], et il la remplace, à la suite du même Philochore[3], par une expédition chez un certain roi des Molosses, Aïdoneus, doublet d'Adès. Je ne doute pas qu'un tel procédé ait paru à Plutarque le plus propre à « épurer » la légende et à la « soumettre aux exigences de la raison ». Là comme ailleurs, il était de son temps, et nous ne saurions sans injustice le lui reprocher.

Il est bien évident que, malgré son caractère érudit, la *Vie de Thésée* n'est pas une simple compilation. D'abord, nous venons de voir que Plutarque choisit entre les différentes traditions, selon des idées personnelles qui sont nettement arrêtées. Puis, surtout, sa personnalité se manifeste clairement en plusieurs endroits du récit. La préface nous expose ses principes directeurs et aussi les raisons qui l'ont amené à écrire cet ouvrage. Au chap. 23, lorsqu'il signale que le vaisseau de Thésée, constamment

1. Voir, pourtant, dans la Σύγκρισις de Thésée et de Romulus, chap. 1, 5 : εἴτε τινὶ θηρίῳ βοράν.

2. Son maître Platon écrivait déjà, *Rép.* 3, 391 c : « Gardons-nous de croire et de laisser dire que Thésée, fils de Posidon, et Pirithoüs, fils de Zeus, aient tenté des enlèvements si criminels (ceux d'Hélène et de Perséphone). »

3. Plutarque ne cite pas expressément sa source, mais Philochore est nommé aussitôt après, à propos de la manière dont Thésée remercia Héraclès, son libérateur (chap. 35), et surtout la même histoire est racontée, Syncell., p. 158 c, avec cette mention : ὡς Φιλόχορος ἱστορεῖ ἐν Ἀτθίδος δευτέρῳ.

réparé, servait d'exemple aux philosophes dans leurs discussions, il n'y a pas lieu de chercher la source où il aurait puisé ce renseignement, puisqu'il était lui-même philosophe et professeur de philosophie. De même, tout à la fin du dernier chapitre, quand il expose les raisons « mathématiques » qui font du nombre huit le symbole de Posidon, nous reconnaissons son goût pour les spéculations pythagoriciennes sur les propriétés des nombres (voir, par exemple, le dialogue *Sur l'E de Delphes*, 388 A sqq.). Mais ce ne sont là que de courtes notes jetées en passant. Le chap. 6 est beaucoup plus révélateur : nous y voyons Plutarque s'étendre longuement sur la psychologie des brigands de l'isthme et sur celle de Thésée adolescent. Il prête à celui-ci des sentiments tels que l'amour de la difficulté et l'émulation à l'égard d'Héraclès, et à ceux-là un état d'esprit très voisin de celui de Calliclès dans le *Gorgias* de Platon ! Nous retrouvons donc là le moraliste et le psychologue toujours soucieux d'analyser l'âme de ses personnages et les mobiles de leurs actions, même lorsqu'ils ont vécu à une époque si lointaine et si mal connue.

THÉSÉE

Préface. — **1.** 1 Dans leurs atlas, Sossius Sénécion[1], les géographes relèguent les pays qui échappent à leur connaissance aux extrémités de leurs cartes et inscrivent à côté de certains d'entre eux : « au delà, il n'y a que sables arides, infestés de bêtes fauves », ou bien « de sombres marais », ou « la Scythie glacée », ou « une mer gelée. » 2 De même moi, après avoir, en écrivant ces *Vies parallèles*, parcouru les époques accessibles à la vraisemblance et le terrain solide de l'histoire qui s'appuie sur des faits, je pourrais à bon droit dire des âges plus reculés : 3 « au delà, c'est le pays des prodiges et des légendes tragiques, habité par les poètes et les mythologues, et l'on n'y trouve plus aucune preuve, aucune certitude ». 4 Toutefois, nous avons cru, publiant le récit consacré au législateur Lycurgue et au roi Numa, qu'il ne serait pas déplacé de remonter jusqu'à Romulus, puisque nos recherches nous avaient amené à une époque voisine de la sienne[2] ; et alors, comme je me demandais, selon les vers d'Eschyle :

« Contre un pareil mortel, qui donc s'avancera?
Qui ranger contre lui? Qui donc est assez sûr? »[3],

5 il m'a paru que le fondateur de la belle et illustre Athènes pouvait être opposé et comparé au père de l'invincible et glorieuse Rome.

1. Q. Sosius Senecio, familier de Trajan, consul en 99, 102 et 107, recherchait l'amitié des écrivains ; il fut aussi l'ami de Pline. Plutarque lui a dédié plusieurs autres ouvrages.

2. Il semble probable que cette préface valait aussi pour le couple Lycurgue-Numa, et donc que Plutarque ne publiait pas toujours séparément chaque couple de *Vies* : voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 67-69.

3. Citation, faite de mémoire et librement, des vers 435 et 395-396 des *Sept contre Thèbes* d'Eschyle.

ΘΗΣΕΥΣ

1. 1 Ὥσπερ ἐν ταῖς γεωγραφίαις, ὦ Σόσσιε Σενεκίων, 1
οἱ ἱστορικοὶ τὰ διαφεύγοντα τὴν γνῶσιν αὐτῶν τοῖς
ἐσχάτοις μέρεσι τῶν πινάκων πιέζοῦντες, ἐνίοις παρα-
γράφουσιν ὅτι « τὰ δ' ἐπέκεινα, θῖνες ἄνυδροι καὶ θηριώ-
δεις », ἢ « πηλὸς ἀιδνής », ἢ « Σκυθικὸν κρύος », ἢ « πέ-
λαγος πεπηγός », 2 οὕτως ἐμοὶ περὶ τὴν τῶν βίων τῶν
παραλλήλων ἀναγραφὴν τὸν ἐφικτὸν εἰκότι λόγῳ καὶ b
βάσιμον ἱστορίᾳ πραγμάτων ἐχομένῃ χρόνον διελθόντι,
περὶ τῶν ἀνωτέρω καλῶς εἶχεν εἰπεῖν· 3 « τὰ δ' ἐπέκεινα
τερατώδη καὶ τραγικά, ποιηταὶ καὶ μυθογράφοι νέμονται,
καὶ οὐκέτ' ἔχει πίστιν οὐδὲ σαφήνειαν ». 4 Ἐπεὶ δὲ τὸν
περὶ Λυκούργου τοῦ νομοθέτου καὶ Νομᾶ τοῦ βασιλέως
λόγον ἐκδόντες ἐδοκοῦμεν οὐκ ἂν ἀλόγως τῷ Ῥωμύλῳ
προσαναβῆναι, πλησίον τῶν χρόνων αὐτοῦ τῇ ἱστορίᾳ
γεγονότες, σκοποῦντι δέ μοι·

« τοιῷδε φωτὶ (κατ' Αἰσχύλον) τίς ξυμβήσεται;
τίν' ἀντιτάξω τῷδε; τίς φερέγγυος ;»

5 ἐφαίνετο τὸν τῶν καλῶν καὶ ἀοιδίμων οἰκιστὴν Ἀθη-
νῶν ἀντιστῆσαι καὶ παραβαλεῖν τῷ πατρὶ τῆς ἀνικήτου c
καὶ μεγαλοδόξου Ῥώμης.

[U (1) ADPBI] (1) In primo Vatic. 138 (U) folio multa prope deleta verba a correctore postea suppleta sunt : Ἀρχαιολογίας Πλουτάρχου παραλλήλων τὸ πρῶτον U Βιβλίον πρῶτον – Πλουτάρχου βίοι παράλληλοι – Θησεύς A Πλουτάρχου βίων παραλλήλων βιβλίον πρῶτον – Θησεύς BI Βίοι παράλληλοι. Πλουτάρχου βιβλίον πρῶτον P

1. 1 [3] ἐνίοις cod. omn. : αἰτίας superscript. corr. U || [5] πηλὸς codd. omn. : πάγος superscript. corr. U || [5] κρύος UAD : ὄρος PBI || 2 [2] ἀναγραφὴν U : συγγραφήν PBI : γραφήν cet. || 4 [6] ξυμβήσεται ABI : corr. interl. -στη- UDP : ξυστήσεται Aeschyl. || [7] ἀντιτάξω : ἀντιτάξεις Aeschyl. || [7] τῷδε : τοιῷδε B || 5 [1] τὸν : τὸ + ν corr. A.

Puissions-nous obliger la fable, épurée par la raison, à se soumettre à elle et à prendre l'aspect de l'histoire ! Mais, quand elle dédaignera audacieusement la crédibilité et n'admettra aucun accord avec la vraisemblance, nous demanderons aux lecteurs d'être indulgents et d'accueillir avec patience ces vieilles histoires.

Ressemblances entre Thésée et Romulus. — **2.** 1 Donc, il m'a paru que Thésée et Romulus avaient ensemble de nombreux traits de ressemblance : tous les deux issus d'une union illégitime et clandestine, ils ont passé pour des enfants des dieux.

« Tous deux de vrais guerriers, chacun de nous le sait »[1], ils alliaient l'intelligence à la force. 2 Les deux villes les plus illustres sont Rome, que l'un a fondée, et Athènes, dont l'autre a réuni les bourgs. Tous les deux aussi ont enlevé des femmes. 3 Ils n'ont échappé ni l'un ni l'autre aux malheurs domestiques et aux drames familiaux, et l'on dit que tous les deux, à la fin de leur vie, se heurtèrent au mécontentement de leurs sujets, si du moins, parmi les traditions qui paraissent les moins fabuleuses, il y en a qui puissent aider à découvrir la vérité.

Naissance et enfance de Thésée. — **3.** 1 La race de Thésée remontait, du côté paternel, à Érechthée et aux premiers autochtones ; du côté maternel, c'était un Pélopide. 2 Pélops avait été le plus puissant des rois du Péloponnèse, moins encore par l'abondance de ses richesses que par le nombre de ses enfants[2], car il avait marié plusieurs de ses filles aux hommes les plus nobles du pays et il avait établi plusieurs de ses fils en diverses villes dont ils étaient les chefs. L'un d'eux, Pitthée, le grand-père de Thésée, avait fondé Trézène, une petite ville, il est vrai, mais il acquit la plus grande réputation en se montrant l'homme le plus savant et le plus sage qui fût de son temps. 3 Cette sagesse était, semble-t-il, du même genre et du même caractère que celle qui per-

1. *Iliade* VII, 281.
2. Plutarque entend ici corriger l'assertion de Thucydide, I, 9, 2.

Εἴη μὲν οὖν ἡμῖν ἐκκαθαιρόμενον λόγῳ τὸ μυθῶδες ὑπακοῦσαι καὶ λαβεῖν ἱστορίας ὄψιν· ὅπου δ' ἂν αὐθαδῶς τοῦ πιθανοῦ περιφρονῇ καὶ μὴ δέχηται τὴν πρὸς τὸ εἰκὸς μίξιν, εὐγνωμόνων ἀκροατῶν δεησόμεθα καὶ πρᾴως τὴν ἀρχαιολογίαν προσδεχομένων.

2. 1 Ἐδόκει δ' οὖν ὁ Θησεὺς τῷ Ῥωμύλῳ κατὰ πολλὰς ἐναρμόττειν ὁμοιότητας· ἄμφω μὲν ἀνεγγύω καὶ σκοτίω γενόμενοι δόξαν ἔσχον ἐκ θεῶν γεγονέναι,

« Ἄμφω δ' αἰχμητά, τό γε δὴ καὶ ἴδμεν ἅπαντες »,

καὶ μετὰ τοῦ δυνατοῦ τὸ συνετὸν ἔχοντες. 2 Πόλεων δὲ d
τῶν ἐπιφανεστάτων, ὁ μὲν ἔκτισε τὴν Ῥώμην, ὁ δὲ συν-
ῴκισε τὰς Ἀθήνας. Ἁρπαγὴ δὲ γυναικῶν ἑκατέρῳ πρόσ-
εστιν. 3 Οὐδέτερος δὲ δυστυχίαν περὶ τὰ οἰκεῖα καὶ
νέμεσιν ἐγγενῆ διέφυγεν, ἀλλὰ καὶ τελευτῶντες ἀμφό-
τεροι λέγονται τοῖς ἑαυτῶν προσκροῦσαι πολίταις, εἴ
τι τῶν ἥκιστα τραγικῶς εἰρῆσθαι δοκούντων ὄφελός ἐστι
πρὸς ἀλήθειαν.

3. 1 Θησέως τὸ μὲν πατρῷον γένος εἰς Ἐρεχθέα καὶ 2
τοὺς πρώτους αὐτόχθονας ἀνήκει, τῷ δὲ μητρῴῳ Πελο-
πίδης ἦν. 2 Πέλοψ γὰρ οὐ χρημάτων πλήθει μᾶλλον ἢ
παίδων μέγιστον ἴσχυσε τῶν ἐν Πελοποννήσῳ βασιλέων,
πολλὰς μὲν ἐκδόμενος θυγατέρας τοῖς ἀρίστοις, πολλοὺς
δὲ ταῖς πόλεσιν υἱοὺς ἐγκατασπείρας ἄρχοντας· ὧν εἷς
γενόμενος Πιτθεὺς ὁ Θησέως πάππος πόλιν μὲν οὐ
μεγάλην τὴν Τροιζηνίων ᾤκισε, δόξαν δὲ μάλιστα πάν-
των ὡς ἀνὴρ λόγιος ἐν τοῖς τότε καὶ σοφώτατος ἔσχεν.
3 Ἦν δὲ τῆς σοφίας ἐκείνης τοιαύτη τις, ὡς ἔοικεν,

2. 1 [2] ἄμφω γάρ Par. 1673 : μὲν γάρ Vat. 2190 || [2] ἀνεγγύω codd. : ἐνεγγύω U corr. || [5] μετά Muret : μεταξύ codd. || 2 [2] συνῴκησε D || 3. 1 [2] πρώτως B || 2 [2] Πελοπονήσῳ I || [4] πόλεσιν U : πολιτείαις cet. || [4] υἱούς U : om. cet. Cf. Thuc. I 4 || [6] ᾤκησε D (Laur. 69, 1). Cf. Paus. 2, 30, 9 || 3 [1] ἐκείνης codd. : ἐκείνου Vat. 2190.

mit à Hésiode d'écrire ce qui surtout a fait sa gloire : les sentences que renferme son poème des *Travaux*. 4 L'une d'entre elles, que voici, est même, dit-on, de Pitthée :

« Assure à ton ami le salaire fixé ».[1]

C'est du moins ce qu'affirme Aristote lui-même, le philosophe. Et Euripide, en appelant Hippolyte « le nourrisson du vertueux Pitthée »[2], montre bien la réputation dont Pitthée jouissait.

5 Égée, désireux d'avoir des enfants, consulta, dit-on, la Pythie qui lui rendit l'oracle fameux, lui recommandant de n'avoir commerce avec aucune femme avant de rentrer à Athènes. Mais, comme elle lui paraissait ne pas s'être exprimée clairement, en passant à Trézène, il fit part à Pitthée de la réponse du dieu qui était ainsi conçue :

« Ne va pas délier le pied qui sort de l'outre,
O grand prince, avant d'être arrivé dans Athènes ».[3]

On ne sait comment Pitthée l'entendit, mais il s'arrangea, soit par la persuasion, soit par la ruse, pour qu'Égée eût commerce avec Aithra. 6 Il s'unit donc à elle et, ayant appris qu'elle était fille de Pitthée et soupçonnant qu'elle était enceinte, il laissa son épée et ses chaussures cachées sous un gros rocher percé d'une cavité qui enveloppait exactement les objets déposés. 7 Il ne le dit qu'à elle seule, et il lui recommanda, si elle lui donnait un fils, qui, parvenu à l'âge viril, fût capable de soulever le rocher et d'en retirer ce qu'il y avait laissé, de le lui envoyer avec ce dépôt, sans en rien dire à personne et en se cachant autant que possible de tout le monde ; car il craignait beaucoup les Pallantides, qui complo-

1. Hésiode, *Travaux et Jours*, v. 370. Voir Pausanias 2, 31, 3.
2. Euripide, *Hippolyte*, v. 11.
3. Sur cet oracle, voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 69-74. D'après l'interprétation pudibonde de L. Parmentier, *Revue belge de phil. et d'hist.* I (1922), p. 1-6, le « pied qui sort se l'outre » serait celui de la rame sortant de la gaine de cuir attachée au sabord du navire (ἀσκός au sens d'ἄσκωμα), et l'oracle signifierait simplement : « ne t'arrête pas en route, va tout droit à Athènes ». Mais le scholiaste d'Euripide (*Médée*, v. 679-681) cite un passage d'Archiloque où ἀσκός équivaut à γαστήρ ; il comprend donc comme Plutarque lui-même.

ἰδέα καὶ δύναμις οἵᾳ χρησάμενος Ἡσίοδος εὐδοκιμεῖ b μάλιστα περὶ τὰς ἐν τοῖς Ἔργοις γνωμολογίας. 4 Καὶ μίαν γε τούτων ἐκείνην λέγουσι Πιτθέως εἶναι·

« Μισθὸς δ' ἀνδρὶ φίλῳ εἰρημένος ἄρκιος ἔστω. »

Τοῦτο μὲν οὖν καὶ Ἀριστοτέλης ὁ φιλόσοφος εἴρηκεν, ὁ δ' Εὐριπίδης τὸν Ἱππόλυτον « ἁγνοῦ Πιτθέως παίδευμα » προσειπὼν ἐμφαίνει τὴν περὶ τὸν Πιτθέα δόξαν.

5 Αἰγεῖ δὲ παίδων δεομένῳ τὴν Πυθίαν ἀνελεῖν λέγουσι τὸν θρυλούμενον χρησμόν, διακελευομένην μηδεμιᾷ γυναικὶ συγγενέσθαι πρὶν ἐλθεῖν εἰς Ἀθήνας, οὐ πάνυ δὲ τοῦτο φράζειν εὐδήλως δοκοῦσαν. Ὅθεν εἰς Τροιζῆνα παρελθὼν ἀνεκοινοῦτο Πιτθεῖ τὴν τοῦ θεοῦ φωνὴν οὕτως c ἔχουσαν·

« Ἀσκοῦ τὸν προὔχοντα πόδα, μέγα φέρτατε λαῶν,
μὴ λύσῃς πρὶν δῆμον Ἀθηνέων εἰσαφικέσθαι ».

Ἄδηλον οὖν ὅ τι νοήσας ὁ Πιτθεὺς ἔπεισεν αὐτὸν ἢ διηπάτησε τῇ Αἴθρᾳ συγγενέσθαι. 6 Συνελθὼν δὲ καὶ γνοὺς ἐκεῖνος ὅτι τῇ Πιτθέως θυγατρὶ συγγέγονε, καὶ κύειν αὐτὴν ὑπονοήσας, ἀπέλιπε ξίφος καὶ πέδιλα κρύψας ὑπὸ πέτραν μεγάλην ἐντὸς ἔχουσαν κοιλότητα συμμέτρως ἐμπεριλαμβάνουσαν τὰ κείμενα· 7 φράσας δὲ πρὸς μόνην ἐκείνην καὶ διακελευσάμενος, ἂν υἱὸς ἐξ αὐτοῦ γένηται καὶ λαβὼν ἀνδρὸς ἡλικίαν δυνατὸς ᾖ τὴν d πέτραν ἀναστῆσαι καὶ ὑφελεῖν τὰ καταλειφθέντα πέμπειν πρὸς αὐτὸν ἔχοντα ταῦτα μηδενὸς εἰδότος, ἀλλ' ὡς ἔνεστι μάλιστα λανθάνοντα πάντας — ἰσχυρῶς γὰρ ἐδε-

3. 3 [3] ἐν τοῖς om. I || 4 [3] ἄρκιος codd. : ἄριστος I || [5] παιδεύματα Eur. || 5 [2] θρυλούμενον U : θρυλλούμενον cet. || [6] ἔχουσαν οὕτως B (Par. 1673) || [7] πόδα μέγα codd. et Apollod. (sed epit. Vat. et fragm. Sabb. ποδάονα) : ποδάονα schol. Lycophr. et Eur. || [8] πρὶν γουνὸν Ἀθηνάων ἀφικέσθαι schol. Eur. : πρὶν ἐς ἄκρον Ἀθηναίων ἀφίκηαι Apollod. schol. Lycophr. : ἀθηναίων codd. || [9] ἄδηλον ὅτι B ἄδηλον — συγγενέσθαι om. Laur. 69, 1 : ἃ δῆλον ὅτι Amyot edit. Cf. *Rom.* 35, 7 || 7 [2] αὐτοῦ codd. : αὐτῆς Par. Su. gr. 134, Burocc. 200, 226 || [6] λανθάνοντας U.

taient contre lui et qui le méprisaient, parce qu'il n'avait pas d'enfant (ces fils de Pallas étaient au nombre de cinquante)[1]. Là-dessus, il s'en alla.

4. Aithra ayant mis au monde un fils, il reçut aussitôt, dit-on, le nom de Thésée, dû, selon certains, au dépôt (θέσις) des signes de reconnaissance ; mais d'autres disent que ce nom lui fut donné plus tard à Athènes, lorsque Égée le reconnut (θεμένου) pour son fils. On rapporte qu'il fut élevé par les soins de Pitthée et qu'il eut pour gouverneur et pour maître un nommé Connidas, à qui les Athéniens sacrifient encore aujourd'hui un bélier, la veille des fêtes de Thésée ; ces honneurs qu'ils rendent à sa mémoire sont beaucoup mieux mérités que ceux qu'ils décernent à Silanion et à Parrhasios pour avoir représenté Thésée en peinture et en sculpture*.

Thésée adolescent. — 5. 1 C'était encore l'usage alors d'aller à Delphes, au sortir de l'enfance, et d'offrir au dieu les prémices de sa chevelure. Thésée s'y rendit, et l'on dit que l'endroit qui s'appelle encore aujourd'hui « la Théséia » tient son nom de lui[2]. Mais il ne se rasa que le devant de la tête, comme faisaient les Abantes, au dire d'Homère[3], et ce genre de coupe fut appelé, d'après lui, la coiffure « à la Thésée ». 2 Les Abantes furent les premiers à pratiquer cette coupe de cheveux, non point qu'ils l'eussent apprise des Arabes, comme quelques-uns le pensent, ni pour imiter les Mysiens, mais parce que c'étaient des guerriers qui combattaient de près et qui étaient tout spécialement exercés à en venir aux mains avec leurs ennemis, comme en témoigne notamment Archiloque dans ces vers :

3 « Peu d'arcs à tendre, et peu de frondes, quand Arès
Engagera la lutte dans la plaine !
Mais les glaives feront leur douloureux travail :
A ce combat, en effet, ils excellent,
Ces maîtres belliqueux de l'Eubée... »

1. Pallas était un frère puîné d'Égée.
2. Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 74-75.
3. *Iliade* II, v. 542.

δοίκει τοὺς Παλλαντίδας ἐπιβουλεύοντας αὐτῷ καὶ διὰ τὴν ἀπαιδίαν καταφρονοῦντας· ἦσαν δὲ πεντήκοντα παῖδες ἐκ Πάλλαντος γεγονότες — ἀπῄει.

4. Τεκούσης δὲ τῆς Αἴθρας υἱὸν οἱ μὲν εὐθὺς ὀνομασθῆναι Θησέα λέγουσι διὰ τὴν τῶν γνωρισμάτων θέσιν, οἱ δ' ὕστερον Ἀθήνησι παῖδα θεμένου τοῦ Αἰγέως αὐτόν. Τρεφόμενον δ' ὑπὸ τοῦ Πιτθέως ἐπιστάτην ἔχειν καὶ παι-
δαγωγὸν ὄνομα Κοννίδαν, ᾧ μέχρι νῦν Ἀθηναῖοι μιᾷ e
πρότερον ἡμέρᾳ τῶν Θησείων κριὸν ἐναγίζουσι, μεμνημένοι καὶ τιμῶντες πολὺ δικαιότερον ἢ Σιλανίωνα τιμῶσι καὶ Παρράσιον, εἰκόνων Θησέως γραφεῖς καὶ πλάστας γενομένους.

5. 1 Ἔθους δ' ὄντος ἔτι τότε τοὺς μεταβαίνοντας ἐκ παίδων ἐλθόντας εἰς Δελφοὺς ἀπάρχεσθαι τῷ θεῷ τῆς κόμης, ἦλθε μὲν εἰς Δελφοὺς ὁ Θησεύς, καὶ τόπον ἀπ' αὐτοῦ τὴν Θησείαν ἔτι νῦν ὀνομάζεσθαι λέγουσιν, ἐκείρατο δὲ τῆς κεφαλῆς τὰ πρόσθεν μόνον, ὥσπερ Ὅμηρος ἔφη τοὺς Ἄβαντας· καὶ τοῦτο τῆς κουρᾶς τὸ γένος
Θησηὶς ὠνομάσθη δι' ἐκεῖνον. 2 Οἱ δ' Ἄβαντες ἐκεί- f
ραντο πρῶτοι τὸν τρόπον τοῦτον, οὐχ ὑπ' Ἀράβων διδαχθέντες, ὡς ἔνιοι νομίζουσιν, οὐδὲ Μυσοὺς ζηλώσαντες, ἀλλ' ὄντες πολεμικοὶ καὶ ἀγχέμαχοι καὶ μάλιστα δὴ πάντων εἰς χεῖρας ὠθεῖσθαι τοῖς ἐναντίοις μεμαθηκότες, ὡς μαρτυρεῖ καὶ Ἀρχίλοχος ἐν τούτοις·

3 « Οὔ τοι πόλλ' ἐπὶ τόξα τανύσσεται οὐδὲ θαμειαὶ 3
σφενδόναι, εὖτ' ἂν δὴ μῶλον Ἄρης συνάγῃ
ἐν πεδίῳ, ξιφέων δὲ πολύστονον ἔσσεται ἔργον·
ταύτης γὰρ κεῖνοι δαίμονές εἰσι μάχης
δεσπόται Εὐβοίας δουρικλυτοί. »

4. [3] οἱ δὲ Ἀθήνησιν ὕστερον τοῦτο, θεμένου τοῦ Αἰγέως αὐτόν Par. 1673 || [5] Κονίδαν D || 5. 1 [3] ὁ Θησεύς om., sed postea ἀπ' αὐτοῦ Θησέως Vat. 1007, Marc. 385, Laur. 69, 4 || 3 [4] ἐκεῖνοι U || [4] δαίμονες Barocc. 200, 226 : δαήμονες cet. || [5] δουρικλητοί B.

4 C'est donc pour ne pas donner prise aux ennemis sur leurs cheveux qu'ils se les coupaient. Et ce fut sans doute dans cette intention aussi qu'Alexandre de Macédoine ordonna, dit-on, à ses généraux de faire raser la barbe des Macédoniens : il pensait que la barbe offrait dans les batailles la prise la plus facile [1].

Premiers exploits. — **6.** 1 Jusque-là, Aithra avait caché la véritable origine de Thésée, et Pitthée avait fait répandre le bruit qu'il était fils de Posidon. (Les Trézéniens, en effet, honorent particulièrement ce dieu, qui est à leurs yeux le protecteur de leur ville ; ils lui consacrent les prémices de leurs récoltes et ils font du trident la marque distinctive de leurs monnaies.)* 2 Mais lorsque Thésée, parvenu à l'adolescence, laissa voir qu'à la force du corps il joignait le courage et une grandeur d'âme inébranlable, accompagnée d'intelligence et de sagesse, alors Aithra le conduisit au rocher, lui révéla sa naissance, lui dit de prendre les marques de reconnaissance laissées par son père et de se rendre par mer à Athènes. 3 Il saisit le rocher par en dessous, le souleva aisément**, mais refusa de partir par mer, bien que cette route fût sûre et qu'il en fût prié par son grand-père et par sa mère. Il était, en effet, dangereux d'aller par terre à Athènes, car la route n'était nulle part dégagée ni à l'abri des brigands et des malfaiteurs. 4 Cette époque, en effet, avait produit des hommes qui, par la force de leurs bras, la vitesse de leurs jambes et la vigueur de leur corps étaient, semble-t-il, extraordinaires et infatigables, mais qui, au lieu d'appliquer ces qualités naturelles à des fins honnêtes et utiles, ne trouvaient de plaisir que dans une orgueilleuse violence et profitaient de leur force pour assouvir leur cruauté impitoyable et pour soumettre, contraindre et détruire tout ce qui leur tombait sous la main. Persuadés que la plupart des hommes ne louent la pudeur, la justice, l'égalité et l'humanité que parce qu'ils n'osent pas commettre l'injustice ou qu'ils ont peur d'en être victimes, ils pensaient

1. Voir Pseudo-Plutarque, *Reg. et Imp. Apophthegmata*, 180 B.

4 Ὅπως οὖν μὴ παρέχοιεν ἐκ τῶν τριχῶν ἀντίληψιν τοῖς πολεμίοις ἀπεκείραντο. Τοῦτο δ' ἀμέλει καὶ Ἀλέξανδρον τὸν Μακεδόνα ἐννοήσαντά φασι προστάξαι τοῖς στρατηγοῖς ξυρεῖν τὰ γένεια τῶν Μακεδόνων, ὡς λαβὴν ταύτην ἐν ταῖς μάχαις οὖσαν προχειροτάτην.

6. 1 Τὸν μὲν οὖν ἄλλον χρόνον ἔκρυπτεν Αἴθρα τὴν ἀληθινὴν τοῦ Θησέως γένεσιν· ἦν δὲ λόγος ὑπὸ τοῦ b Πιτθέως διαδοθεὶς ὡς ἐκ Ποσειδῶνος τεκνωθείη. Ποσειδῶνα γὰρ Τροιζήνιοι σέβονται διαφερόντως, καὶ θεὸς οὗτός ἐστιν αὐτοῖς πολιοῦχος, ᾧ καὶ καρπῶν ἀπάρχονται, καὶ τρίαιναν ἐπίσημον ἔχουσι τοῦ νομίσματος. 2 Ἐπεὶ δὲ μειράκιον ὢν ἅμα τῇ τοῦ σώματος ῥώμῃ διέφαινεν ἀλκὴν καὶ φρόνημα μετὰ νοῦ καὶ συνέσεως βέβαιον, οὕτως αὐτὸν ἡ Αἴθρα πρὸς τὴν πέτραν προσαγαγοῦσα καὶ φράσασα περὶ τῆς γενέσεως ἐκέλευσεν ὑφελεῖν τὰ πατρῷα σύμβολα καὶ πλεῖν εἰς Ἀθήνας. 3 Ὁ δὲ τὴν μὲν πέτραν ὑπέδυ καὶ ῥᾳδίως ἀνέωσε, πλεῖν δ' ἀπέγνω, καί- c περ οὔσης ἀσφαλείας καὶ δεομένων τοῦ τε πάππου καὶ τῆς μητρός. Χαλεπὸν γὰρ ἦν πεζῇ πορεύεσθαι τὴν εἰς Ἀθήνας ὁδόν, οὐδὲν μέρος καθαρὸν οὐδ' ἀκίνδυνον ὑπὸ λῃστῶν καὶ κακούργων ἔχουσαν. 4 Ὁ γὰρ δὴ χρόνος ἐκεῖνος ἤνεγκεν ἀνθρώπους χειρῶν μὲν ἔργοις καὶ ποδῶν τάχεσι καὶ σωμάτων ῥώμαις, ὡς ἔοικεν, ὑπερφυεῖς καὶ ἀκαμάτους, πρὸς οὐδὲν δὲ τῇ φύσει χρωμένους ἐπιεικὲς οὐδ' ὠφέλιμον, ἀλλ' ὕβρει τε χαίροντας ὑπερηφάνῳ καὶ ἀπολαύοντας τῆς δυνάμεως ὠμότητι καὶ πικρίᾳ καὶ τῷ κρατεῖν βιάζεσθαί τε καὶ διαφθείρειν τὸ παραπῖπτον, αἰδῶ δὲ καὶ δικαιοσύνην καὶ τὸ ἴσον καὶ τὸ φιλάνθρωπον, d ὡς ἀτολμίᾳ τοῦ ἀδικεῖν καὶ φόβῳ τοῦ ἀδικεῖσθαι τοὺς

6. 1 [4] σέβονται DB : σέβουσι τ + U : σέβουσι I : σέβονται s. s. σέβουσι AP || 2 [5] γενέσεως τ' ἀληθὲς ἐκέλευσεν A || 3 [2] ὑπέδυ ADB : ὑπέστη UI : ὑπέστη mg. ὑπέδυ P || 4 [2] ἐκεῖνος om. U || [7] τε om. post βιάζεσθαι U || [8] καὶ τὸ ἴσον om. B.

que ces vertus ne conviennent point à ceux qui sont capables de s'arroger plus que les autres. 5 De ces brigands, les uns avaient été extirpés et tués par Héraclès au cours de ses pérégrinations ; les autres, pour lui échapper, s'étaient blottis à son approche et retirés à l'écart ; se faisant tout petits, ils avaient été oubliés. 6 Mais lorsque Héraclès fut tombé dans le malheur et qu'après le meurtre d'Iphitos il partit pour la Lydie, où il fut longtemps esclave chez Omphale, servitude qu'il s'était imposée en punition de ce meurtre, alors, si la Lydie jouit d'une paix profonde et d'une parfaite sécurité, dans les pays grecs, en revanche, les brigandages refleurirent et se déchaînèrent à nouveau, parce qu'il n'y avait plus personne pour les réprimer et les empêcher[1]. 7 Aussi s'exposait-on à sa perte quand on allait par terre du Péloponnèse à Athènes, et Pitthée, dépeignant à Thésée chacun des brigands et des malfaiteurs et les traitements qu'ils infligeaient aux étrangers, l'engageait à faire le voyage par mer. 8 Mais lui, depuis longtemps, se sentait, comme on peut croire, secrètement enflammé par la renommée des exploits d'Héraclès ; il avait pour lui la plus haute estime et il écoutait avidement ceux qui le lui décrivaient, et surtout ceux qui l'avaient vu et s'étaient trouvés les témoins de ses actions ou de ses paroles. 9 Il éprouvait alors très manifestement le sentiment que connut longtemps après Thémistocle, quand il disait que le trophée de Miltiade l'empêchait de dormir[2]. De même, Thésée, admirant l'héroïsme d'Héraclès, rêvait la nuit de ses actions et, pendant le jour, poussé par l'émulation, il s'exaltait à la pensée de les égaler.

7. 1 Il se trouvait, d'ailleurs, qu'ils étaient liés par la parenté, étant fils de cousines germaines. Aithra, en effet, était fille de Pitthée, et Alcmène, fille de Lysidice. Or, Lysidice était sœur de Pitthée, étant née,

1. Sur le meurtre d'Iphitos, fils du roi d'Oechalie Eurytos, voir Sophocle, *Trachiniennes*, v. 248-280.
2. Plutarque aime à citer ce mot de Thémistocle : voir *Thémistocle* 3, 3 ; *De profect. in virt.* 84 B ; *De cap. ex inim. util.* 92 C.

πολλοὺς ἐπαινοῦντας, οὐδὲν οἰομένους προσήκειν τοῖς
πλέον ἔχειν δυναμένοις. 5 Τούτων Ἡρακλῆς τοὺς μὲν
ἐξέκοπτε καὶ ἀνῄρει περιιών, οἱ δὲ λανθάνοντες ἐκείνου
παριόντος ἔπτησσον καὶ ἀνεδύοντο καὶ παρημελοῦντο
ταπεινὰ πράττοντες. 6 Ἐπεὶ δ' Ἡρακλῆς ἐχρήσατο
συμφορᾷ καὶ κτείνας Ἴφιτον εἰς Λυδίαν ἀπῆρε, καὶ
συχνὸν ἐκεῖ χρόνον ἐδούλευε παρ' Ὀμφάλῃ, δίκην τοῦ
φόνου ταύτην ἐπιθεὶς αὑτῷ, τότε τὰ μὲν Λυδῶν πράγματα
πολλὴν ἔσχεν εἰρήνην καὶ ἄδειαν, ἐν δὲ τοῖς περὶ τὴν
Ἑλλάδα τόποις αὖθις ἐξήνθησαν αἱ κακίαι καὶ ἀνερρά- e
γησαν οὐδενὸς πιεζοῦντος οὐδὲ κατείργοντος. 7 Ἦν
οὖν ὀλέθριος ἡ πορεία τοῖς Ἀθήναζε πεζῇ βαδίζουσιν
ἐκ Πελοποννήσου· καὶ τῶν λῃστῶν καὶ κακούργων ἕκασ-
τον ἐξηγούμενος ὁ Πιτθεὺς ὁποῖος εἴη καὶ ὁποῖα δρῴη
περὶ τοὺς ξένους, ἔπειθε τὸν Θησέα κομίζεσθαι διὰ θα-
λάττης. 8 Τὸν δὲ πάλαι μέν, ὡς ἔοικε, λεληθότως διέ-
καιεν ἡ δόξα τῆς Ἡρακλέους ἀρετῆς, καὶ πλεῖστον
ἐκείνου λόγον εἶχε, καὶ προθυμότατος ἀκροατὴς ἐγίνετο
τῶν διηγουμένων ἐκεῖνον οἷος εἴη, μάλιστα δὲ τῶν αὐτὸν
ἑωρακότων καὶ πράττοντι καὶ λέγοντι προστετυχηκό-
των. 9 Τότε δὲ παντάπασιν ἦν φανερὸς πεπονθὼς ὅπερ
ὕστερον χρόνοις πολλοῖς Θεμιστοκλῆς ἔπαθε καὶ εἶπεν f
ὡς καθεύδειν αὐτὸν οὐκ ἐῴη τὸ Μιλτιάδου τρόπαιον.
Οὕτως ἐκείνῳ τοῦ Ἡρακλέους θαυμάζοντι τὴν ἀρετὴν καὶ
νύκτωρ ὄνειρος ἦσαν αἱ πράξεις καὶ μεθ' ἡμέραν ἐξῆγεν
αὐτὸν ὁ ζῆλος καὶ ἀνηρέθιζε ταὐτὰ πράττειν διανοού-
μενον.

7. 1 Ἐτύγχανον δὲ καὶ γένους κοινωνοῦντες ἐξ
ἀνεψιῶν ὄντες. Αἴθρα μὲν γὰρ ἦν Πιτθέως θυγάτηρ, 4
Ἀλκμήνη δὲ Λυσιδίκης, Λυσιδίκη δὲ καὶ Πιτθεὺς ἀδελ-

6. 5 ² ἐξέκοπτεν UD || 7 ⁴ ἐξηγούμενος ἕκαστον I || ⁵ ἔπεισε BI.

comme lui, d'Hippodamie et de Pélops[1]. 2 Il lui semblait donc que ce serait une honte insupportable, si, tandis que ce héros attaquait partout les méchants pour en purger la terre et la mer, lui-même fuyait les combats qui se présentaient sur son chemin ; s'il voyageait par mer pour échapper au danger, il déshonorerait le père que lui attribuaient l'opinion et la rumeur publique, et il n'apporterait à son vrai père, comme signes de reconnaissance, que des chaussures et une épée vierge de sang, au lieu de lui donner, en accomplissant aussitôt de hauts faits et de belles actions, une marque certaine de sa noble origine. 3 C'est dans de telles dispositions de cœur et d'esprit qu'il se mit en route, résolu à ne faire de tort à personne, mais à se défendre contre ceux qui prendraient l'initiative de la violence.

Périphétès. — **8.** 1 Il en vint d'abord aux mains sur le territoire d'Épidaure avec Périphétès, qui avait pour arme une massue (κορύνη), ce qui lui avait valu le surnom de Corynétès. Ce brigand l'ayant attaqué et voulant l'empêcher de passer, il le tua. Sa massue lui ayant plu, il la prit, l'adopta pour arme et ne s'en sépara plus, comme Héraclès avait fait de la peau du lion. 2 De même qu'Héraclès faisait voir, en la portant, de quelle énorme bête il avait triomphé, Thésée montrait que la même massue qui avait été trop faible contre lui était, dans ses mains, plus forte que tout.

Sinis. — 3 A l'isthme, il fit périr de sa main Sinis, le ployeur de pins, par le même supplice que ce brigand avait infligé à beaucoup de passants*, non pas, certes, que Thésée s'y fût exercé ou qu'il en eût l'habitude, mais pour montrer que l'héroïsme est supérieur à toute espèce d'art ou d'exercice. Sinis avait une fille très grande et très belle, nommée Périgounè. 4 En voyant son père tué, elle s'était enfuie, et Thésée la cherchait partout. Or, elle s'était réfugiée dans un épais fourré, plein d'épines et d'asperges sauvages, et, avec l'ingénuité d'un enfant, elle s'adressait à elles, comme si elles l'entendaient, et

1. Pour cette parenté, comparer Euripide, *Héraclides*, v. 207-212.

φοί. γεγονότες ἐξ Ἱπποδαμείας καὶ Πέλοπος. 2 Δεινὸν
οὖν ἐποιεῖτο καὶ οὐκ ἀνεκτόν, ἐκεῖνον μὲν ἐπὶ τοὺς παν-
ταχοῦ πονηροὺς βαδίζοντα καθαίρειν γῆν καὶ θάλατταν,
αὐτὸς δὲ τοὺς ἐμποδὼν ἄθλους ἀποδιδράσκειν, τὸν μὲν
λόγῳ καὶ δόξῃ πατέρα καταισχύνων διὰ θαλάττης φυγῇ
κομιζόμενος, τῷ δ' ὄντι προσφέρων γνωρίσματα πέδιλα
καὶ ξίφος ἀναίμακτον, οὐκ ἔργοις εὐθὺς ἀγαθοῖς καὶ
πράξεσι παρέχων ἐμφανῆ χαρακτῆρα τῆς εὐγενείας.
3 Τοιούτῳ φρονήματι καὶ τοιούτοις λογισμοῖς ἐξώρμη- b
σεν ὡς ἀδικήσων μὲν οὐδένα, τοὺς δ' ὑπάρχοντας βίας
ἀμυνούμενος.

8. 1 Καὶ πρῶτον μὲν ἐν τῇ Ἐπιδαυρίᾳ Περιφήτην,
ὅπλῳ χρώμενον κορύνῃ καὶ διὰ τοῦτο Κορυνήτην ἐπι-
καλούμενον, ἁπτόμενον αὐτοῦ καὶ κωλύοντα προάγειν
συμβαλὼν ἀπέκτεινεν· ἡσθεὶς δὲ τῇ κορύνῃ λαβὼν ὅπλον
ἐποιήσατο καὶ διετέλει χρώμενος, ὥσπερ ὁ Ἡρακλῆς τῷ
δέρματι τοῦ λέοντος. 2 Ἐκείνῳ μὲν οὖν ἐπίδειξις ἦν
φορούμενον, ἡλίκου τὸ μέγεθος θηρίου κρατήσειεν·
οὗτος δὲ τὴν κορύνην ἐπεδείκνυεν ἡττημένην μὲν ὑπ'
αὐτοῦ, μετ' αὐτοῦ δ' ἀήττητον οὖσαν.

3 Ἐν δ' Ἰσθμῷ Σίνιν τὸν πιτυοκάμπτην, ᾧ τρόπῳ πολ- c
λοὺς ἀνῄρει, τούτῳ διέφθειρεν αὐτός, οὐ μεμελετηκὼς
οὐδ' εἰθισμένος, ἐπιδείξας δὲ τὴν ἀρετὴν ὅτι καὶ τέχνης
περίεστι καὶ μελέτης ἁπάσης. Ἦν δὲ τῷ Σίνιδι καλλίστη
καὶ μεγίστη θυγάτηρ, ὄνομα Περιγούνη. 4 Ταύτην τοῦ
πατρὸς ἀνῃρημένου φυγοῦσαν ἐζήτει περιιὼν ὁ Θησεύς·
ἡ δ' εἰς τόπον ἀπελθοῦσα λόχμην ἔχοντα πολλὴν στοιβήν
τε πλείστην καὶ ἀσφάραγον, ἀκάκως πάνυ καὶ παιδικῶς

7. 2 [4] αὐτός Sint. : αὐτόν codd. || [5] δόξῃ καὶ λόγῳ I || 8. 1 [1] Περίφανον, v. l. Περίφαντον Suid. s. v. θησείουσιν || [5] Ἡρακλῆς ὢν U (τῷ m[2]) || 3 [1] Σίνιν Xyl. : Σίννιν codd. item postea || 4 [3] ἔχουσαν I || [4] ἀσφάραγον (ἀσπ. s. l.) A : ἀσφάραγγον I.

leur promettait avec serment que, si elles la sauvaient en la cachant, jamais elle ne les arracherait ni ne les brûlerait. 5 Thésée l'appela et lui donna sa parole qu'il la traiterait bien et ne lui ferait aucun mal. Elle sortit et, s'étant unie à lui, elle enfanta Mélanippe ; dans la suite, elle épousa Déïonée, fils d'Eurytos d'Œchalie, à qui Thésée la donna. 6 De Mélanippe, fils de Thésée, naquit Ioxos, qui se joignit à Ornytos pour aller fonder une colonie en Carie. C'est de leur ancêtre que les descendants d'Ioxos, hommes et femmes, ont pris l'usage de ne brûler ni les tiges d'asperges ni les épines, mais d'honorer et de révérer ces plantes.

La laie de Crommyon. — **9.** 1 Quant à la laie de Crommyon, qu'on appelait Phaïa, ce n'était pas un animal ordinaire, mais une bête belliqueuse et difficile à vaincre. 2 Ce fut pour lui un « passe-temps de voyage » que de l'affronter et de la tuer : il craignait de paraître n'agir que par nécessité, et il pensait aussi que, si un homme de cœur ne doit lutter contre les méchants que pour se défendre, il est de son devoir d'attaquer le premier les animaux courageux et de s'exposer pour les combattre. Certains disent que Phaïa était une femme adonnée au brigandage, sanguinaire et débauchée, et qu'elle habitait là même à Crommyon, qu'on lui avait donné le surnom de laie à cause de ses mœurs et de son genre de vie, et qu'enfin elle fut mise à mort par Thésée[1].

Sciron. — **10.** 1 Avant d'entrer dans la Mégaride, il tua Sciron, en le précipitant du haut des rochers. Suivant l'opinion la plus répandue, ce brigand détroussait les passants ; selon quelques autres, il poussait l'insolence et l'orgueil jusqu'à tendre ses pieds aux étrangers et à leur commander de les laver, puis, tandis qu'ils le faisaient, il les poussait d'un coup de talon dans la mer*. 2 Mais les historiens originaires de Mégare vont à l'encontre de cette tradition, « faisant ainsi la guerre », comme dit Simonide, « à la plus haute antiquité ». Ils prétendent que Sciron n'était ni un criminel ni un brigand, et qu'au

1. Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 75-77.

ὥσπερ αἰσθανομένων δεομένη προσεύχετο μεθ' ὅρκων, ἂν σώσωσιν αὐτὴν καὶ ἀποκρύψωσι, μηδέποτε λυμανεῖσθαι μηδὲ καύσειν. 5 Ἀνακαλουμένου δὲ τοῦ Θησέως καὶ πίστιν διδόντος ὡς ἐπιμελήσεται καλῶς αὐτῆς καὶ οὐδὲν d ἀδικήσει, προῆλθε· καὶ τῷ μὲν Θησεῖ συγγενομένη Μελάνιππον ἔτεκε, Δηιονεῖ δὲ τῷ Εὐρύτου τοῦ Οἰχαλιέως ὕστερον συνῴκησε, Θησέως δόντος. 6 Ἐκ δὲ Μελανίππου τοῦ Θησέως γενόμενος Ἴωξος Ὀρνύτῳ τῆς εἰς Καρίαν ἀποικίας μετέσχεν· ὅθεν Ἰωξίδαις καὶ Ἰωξίσι πάτριον κατέστη μήτ' ἄκανθαν ἀσφαράγου μήτε στοιβὴν καίειν, ἀλλὰ σέβεσθαι καὶ τιμᾶν.

9. 1 Ἡ δὲ Κρομμυωνία σῦς, ἣν Φαιὰν προσωνόμαζον, οὐ φαῦλον ἦν θηρίον, ἀλλὰ μάχιμον καὶ χαλεπὸν κρατηθῆναι. 2 Ταύτην « ὁδοῦ πάρεργον », ὡς μὴ δοκοίη πάντα πρὸς ἀνάγκην ποιεῖν, ὑποστὰς ἀνεῖλε, καὶ ἅμα e τῶν μὲν ἀνθρώπων τοῖς πονηροῖς ἀμυνόμενον οἰόμενος δεῖν τὸν ἀγαθὸν προσφέρεσθαι, τῶν δὲ θηρίων καὶ προεπιχειροῦντα τοῖς γενναίοις μάχεσθαι καὶ διακινδυνεύειν. Ἔνιοι δέ φασι τὴν Φαιὰν λῃστρίδα γενέσθαι γυναῖκα, φονικὴν καὶ ἀκόλαστον, αὐτόθι κατοικοῦσαν ἐν Κρομμυῶνι, Σῦν δ' ἐπονομασθεῖσαν διὰ τὸ ἦθος καὶ τὸν βίον, εἶθ' ὑπὸ Θησέως ἀποθανεῖν.

10. 1 Σκείρωνα δὲ πρὸ τῆς Μεγαρικῆς ἀνεῖλε ῥίψας κατὰ τῶν πετρῶν, ὡς μὲν ὁ πολὺς λόγος, λῃστεύοντα τοὺς παριόντας, ὡς δ' ἔνιοι λέγουσιν, ὕβρει καὶ τρυφῇ προτείνοντα τὼ πόδε τοῖς ξένοις καὶ κελεύοντα νίπτειν, εἶτα λακτίζοντα καὶ ἀπωθοῦντα νίπτοντας εἰς τὴν θάλασσαν. f 2 Οἱ δὲ Μεγαρόθεν συγγραφεῖς ὁμόσε τῇ φήμῃ βαδίζοντες καὶ « τῷ πολλῷ χρόνῳ » κατὰ Σιμωνίδην « πολεμοῦντες », οὔθ' ὑβριστὴν οὔτε λῃστὴν γεγονέναι

8. 4 [5] προσεύχετο U : προσηύχετο cet. || 5 [5] συνῴκισε I || 6 [3] Ἰωξίδες I || 9. 2 [2] ποιεῖν : πονεῖν ADB || 2 [4] προσεπιχειροῦντα I || 10. 1 [1] Σκίρρωνα D : Σκίρωνα I || [4] νίπτειν : ῥιπτεῖν I || 2 [3] οὔτε λῃστὴν οὔτε ὑβριστήν I.

contraire, il châtiait les brigands et qu'il était parent et ami d'hommes honnêtes et justes. 3 En effet, Éaque, disent-ils, passe pour le plus saint des Grecs, Cychrée de Salamine jouit des honneurs divins à Athènes, et la vertu de Pélée et de Télamon n'est ignorée de personne. Or, Sciron était gendre de Cychrée, beau-père d'Éaque, grand-père de Pélée et de Télamon, nés d'Endéis, fille de Sciron et de Chariclo*. 4 Il n'est pas vraisemblable que les meilleurs des hommes soient entrés dans l'alliance du plus méchant, en recevant de lui et en lui donnant les gages les plus importants et les plus précieux. Ils affirment encore que ce ne fut pas lors de son premier voyage à Athènes que Thésée tua Sciron, mais plus tard, lorsqu'il s'empara d'Éleusis, occupée alors par les Mégariens, après avoir trompé Dioclès qui y commandait. Telles sont les contradictions qui existent sur ce sujet.

Cercyon et Procuste. — **11.** 1 A Éleusis, il vainquit à la lutte l'Arcadien Cercyon et le tua ; puis, s'étant avancé un peu plus loin, il tua de même, à Érinéos, Damastès, surnommé Procuste, en l'allongeant de force à la mesure de ses lits, comme celui-ci le faisait pour les étrangers[1]. En agissant ainsi, il suivait l'exemple d'Héraclès, 2 qui, pour se défendre contre ses agresseurs, usait des mêmes procédés qu'ils employaient contre lui. C'est ainsi qu'il avait immolé Busiris, battu Antée à la lutte, vaincu Cycnos en combat singulier et tué Terméros, en lui fracassant la tête 3 (c'est de là, dit-on, que vient l'expression de « mal Termérien ») ; car c'est, paraît-il, en cognant sa tête contre la leur que Terméros tuait ceux qui lui tombaient sous la main[2]. De même, Thésée, lui aussi, châtiait les méchants en employant contre eux le genre de violences qu'ils infligeaient aux

1. Érinéos est une bourgade attique voisine d'Éleusis. Le surnom Procuste (Προκρούστης) désigne « celui qui frappe pour allonger ».
2. Sur le combat d'Héraclès et de Cycnos, fils d'Arès, voir F. Vian, *Rev. Ét. Anc.* 47 (1945), p. 5-32). — Terméros serait un brigand lélège qui avait fondé en Carie une ville à laquelle il avait donné son nom ; l'expression de « mal Termérien » était synonyme de « mal capital ».

τὸν Σκείρωνά φασιν, ἀλλὰ λῃστῶν μὲν κολαστήν, ἀγαθῶν δὲ καὶ δικαίων οἰκεῖον ἀνδρῶν καὶ φίλον. 3 Αἰακόν τε γὰρ Ἑλλήνων ὁσιώτατον νομίζεσθαι, καὶ Κυχρέα τιμὰς θεῶν ἔχειν Ἀθήνησι τὸν Σαλαμίνιον, τὴν δὲ Πηλέως καὶ Τελαμῶνος ἀρετὴν ὑπ' οὐδενὸς ἀγνοεῖσθαι· Σκείρωνα τοίνυν Κυχρέως μὲν γενέσθαι γαμβρόν, Αἰακοῦ δὲ πενθερόν, Πηλέως δὲ καὶ Τελαμῶνος πάππον, ἐξ Ἐνδηίδος γεγονότων, τῆς Σκείρωνος καὶ Χαρικλοῦς θυγατρός. 4 Οὔκουν εἰκὸς εἶναι τῷ κακίστῳ τοὺς ἀρίστους εἰς κοινωνίαν γένους ἐλθεῖν, τὰ μέγιστα καὶ τιμιώτατα λαμβάνοντας καὶ διδόντας. Ἀλλὰ Θησέα φασὶν οὐχ ὅτε τὸ πρῶτον ἐβάδιζεν εἰς Ἀθήνας, ἀλλ' ὕστερον Ἐλευσῖνά τε λαβεῖν Μεγαρέων ἐχόντων, παρακρουσάμενον b Διοκλέα τὸν ἄρχοντα, καὶ Σκείρωνα ἀποκτεῖναι. Ταῦτα μὲν οὖν ἔχει τοιαύτας ἀντιλογίας.

11. 1 Ἐν δ' Ἐλευσῖνι Κερκυόνα τὸν ἐξ Ἀρκαδίας καταπαλαίσας ἀνεῖλε· καὶ μικρὸν προελθὼν Δαμάστην ἐν Ἐρινεῷ τὸν Προκρούστην, ἀναγκάσας αὐτὸν ἀπισοῦν τοῖς κλιντῆρσιν, ὥσπερ τοὺς ξένους ἐκεῖνος. Ἔπραττε δὲ ταῦτα μιμούμενος τὸν Ἡρακλέα. 2 Καὶ γὰρ ἐκεῖνος οἷς ἐπεβουλεύετο τρόποις ἀμυνόμενος τοὺς προεπιχειροῦντας, ἔθυσε τὸν Βούσιριν καὶ κατεπάλαισε τὸν Ἀνταῖον καὶ τὸν Κύκνον κατεμονομάχησε καὶ τὸν Τέρμερον συρρήξας τὴν κεφαλὴν ἀπέκτεινεν. 3 Ἀφ' οὗ δὴ καὶ τὸ Τερμέρειον κακὸν ὀνομασθῆναι λέγουσι· παίων γάρ, ὡς c ἔοικε, κεφαλῇ τοὺς ἐντυγχάνοντας ὁ Τέρμερος ἀπώλλυεν. Οὕτω δὴ καὶ Θησεὺς κολάζων τοὺς πονηροὺς ἐπεξῆλθεν, οἷς μὲν ἐβιάζοντο τοὺς ἄλλους ὑπ' ἐκείνου καταβιαζο-

10. 2 [4] τὸν Σκίρρωνα γεγονέναι D || [5] καί om. I ante φίλον || 3 [2] Κεχρέα P || [7] Σκίρρωνος D : Σκείρωνος cet. recte. Cf. Apoll. Bibl. III, 12, 6, et Pausan. II, 29, 9 || **11.** 1 [1] ἐν δὲ Ἐλευσῖνι D || [3] Ἐρινεῷ, cf. Plat. Theet. 143 b et Paus. I, 38, 5 : Ἑρμίονι UBI : Ἑρμιόνῃ cet. || [3] αὐτόν A || 2 [2] ἐπιχειροῦντας I || [5] συρρήξαντα codd. || 3 [3] τῇ ante κεφαλῇ add. Vat. 1007 et Laur. 69, 4 || [5] καταβιβαζομένους, at β erasum AD.

autres, et il leur faisait subir comme un juste châtiment ces mêmes supplices dont ils usaient injustement.

Thésée à Athènes. — **12.** 1 Continuant sa route, il arriva au bord du Céphise, où des hommes de la famille des Phytalides vinrent à sa rencontre et furent les premiers à le saluer. Il les pria de le purifier ; ils le firent conformément aux rites en usage, et, après avoir offert un sacrifice expiatoire[1], ils le reçurent chez eux. Jusque-là, il n'avait rencontré sur sa route personne qui lui fît bon visage. 2 Il arriva, dit-on, dans la ville le huit du mois Cronios, appelé aujourd'hui Hécatombaïon*. A son arrivée, il trouva la cité en proie aux troubles et aux dissensions et les affaires privées d'Égée et de sa maison fort mal en point. 3 En effet, Médée, exilée de Corinthe, ayant promis à Égée que, grâce à ses drogues, il pourrait avoir des enfants, vivait avec lui. Pressentant qui était Thésée, alors qu'Égée l'ignorait encore, elle persuada à ce vieillard, qui vivait dans une crainte continuelle à cause des dissensions, d'inviter le jeune homme à un repas d'hospitalité et de l'empoisonner. 4 Thésée, s'étant donc rendu à ce repas, ne jugea pas à propos de se faire connaître le premier ; mais, voulant offrir à son père l'initiative de la reconnaissance, il tira son glaive, comme pour couper les viandes qu'on venait de servir, et le lui mit sous les yeux. 5 Égée comprit tout de suite et, renversant la coupe de poison, il questionna son fils, puis l'embrassa ; enfin, il convoqua ses sujets et leur présenta son fils, qu'ils accueillirent avec joie à cause de sa vaillance. 6 On dit que lorsqu'il renversa la coupe, le poison se répandit là où se trouve à présent l'enceinte du Delphinion. C'est là, en effet, qu'Égée habitait, et l'Hermès qui se trouve à l'est du sanctuaire est appelé l'Hermès de la porte d'Égée*.

Défaite des Pallantides. — **13.** 1 Jusque-là, les Pallantides nourrissaient l'espoir de s'emparer du trône après la mort d'Égée, qui n'avait pas d'enfants. Mais,

1. Sur l'autel de Zeus Meilichios, d'après Pausanias 1, 37, 4.

μένους, ἐν δὲ τοῖς τρόποις τῆς ἑαυτῶν ἀδικίας τὰ δίκαια
πάσχοντας.

12. 1 Προϊόντι δ' αὐτῷ καὶ γενομένῳ κατὰ τὸν Κηφι-
σὸν ἄνδρες ἐκ τοῦ Φυταλιδῶν γένους ἀπαντήσαντες
ἠσπάσαντο πρῶτοι, καὶ δεομένου καθαρθῆναι, τοῖς νε-
νομισμένοις ἁγνίσαντες καὶ μειλίχια θύσαντες εἱστίασαν
οἴκοι, μηδενὸς πρότερον αὐτῷ φιλανθρώπου καθ' ὁδὸν
ἐντυχόντος. 2 Ἡμέρᾳ μὲν οὖν ὀγδόῃ λέγεται Κρονίου d
μηνός, ὃν νῦν Ἑκατομβαιῶνα καλοῦσι, κατελθεῖν. Κα-
τελθὼν δ' εἰς τὴν πόλιν εὗρε τά τε κοινὰ ταραχῆς μεστὰ
καὶ διχοφροσύνης καὶ τὰ περὶ τὸν Αἰγέα καὶ τὸν οἶκον ἰδίᾳ
νοσοῦντα. 3 Μήδεια γὰρ ἐκ Κορίνθου φυγοῦσα, φαρ-
μάκοις ὑποσχομένη τῆς ἀτεκνίας ἀπαλλάξειν Αἰγέα, συν-
ῆν αὐτῷ. Προαισθομένη δὲ περὶ τοῦ Θησέως αὕτη, τοῦ
δ' Αἰγέως ἀγνοοῦντος, ὄντος δὲ πρεσβυτέρου καὶ φοβου-
μένου πάντα διὰ τὴν στάσιν, ἔπεισεν αὐτόν, ὡς ξένον
ἑστιῶντα, φαρμάκοις ἀνελεῖν. 4 Ἐλθὼν οὖν ὁ Θησεὺς
ἐπὶ τὸ ἄριστον οὐκ ἐδοκίμαζε φράζειν αὐτὸν ὅστις εἴη
πρότερος, ἐκείνῳ δὲ βουλόμενος ἀρχὴν ἀνευρέσεως πα- e
ρασχεῖν, κρεῶν παρακειμένων, σπασάμενος τὴν μάχαιραν,
ὡς ταύτῃ τεμῶν, ἐδείκνυεν ἐκείνῳ. 5 Ταχὺ δὲ καταμα-
θὼν ὁ Αἰγεὺς τὴν μὲν κύλικα τοῦ φαρμάκου κατέβαλε,
τὸν δ' υἱὸν ἀνακρίνας ἠσπάζετο καὶ συναγαγὼν τοὺς
πολίτας ἐγνώριζεν, ἡδέως δεχομένους διὰ τὴν ἀνδραγα-
θίαν. 6 Λέγεται δὲ τῆς κύλικος πεσούσης ἐκχυθῆναι τὸ
φάρμακον ὅπου νῦν ἐν Δελφινίῳ τὸ περίφρακτόν ἐστιν.
Ἐνταῦθα γὰρ ὁ Αἰγεὺς ᾤκει, καὶ τὸν Ἑρμῆν τὸν πρὸς
ἕω τοῦ ἱεροῦ καλοῦσιν ἐπ' Αἰγέως πύλαις.

13. 1 Οἱ δὲ Παλλαντίδαι πρότερον μὲν ἤλπιζαν αὐτοὶ
τὴν βασιλείαν καθέξειν Αἰγέως ἀτέκνου τελευτήσαντος· f

11. 3 [6] τῆς : τοῖς I || 12. 1 [3] πρῶτον I || 2 [2] Ἑκατομβεῶνα I || [2] κατελθεῖν om. U || 4 [1] οὖν : δέ U || [5] ταῦτα τέμνων codd. : ταύτῃ Sint : τεμῶν Br || 5 [4] ἀδραγαθίαν I.

lorsqu'il eut désigné Thésée pour lui succéder, ils ne purent supporter l'idée qu'au règne d'Égée, simple fils adoptif de Pandion et qui ne tenait en rien à la famille des Érechthéides[1], ferait suite celui de Thésée, qui, lui aussi, était un nouveau venu et un étranger, et ils entrèrent en guerre. 2 Ils partagèrent leurs forces ; les uns marchèrent ouvertement de Sphettos contre la ville, avec leur père, et les autres se cachèrent en embuscade à Gargettos, pour attaquer leurs adversaires de deux côtés à la fois. Ils avaient pour héraut un homme d'Hagnous, nommé Léos. 3 Il découvrit à Thésée les plans des Pallantides. Et celui-ci, tombant à l'improviste sur ceux qui étaient en embuscade, les tua tous. Ceux qui accompagnaient Pallas, l'ayant su, se dispersèrent. 4 Depuis ce temps, dit-on, il est interdit aux gens de Pallénè de se marier avec quelqu'un d'Hagnous, et les hérauts, dans le dème de Pallénè, n'emploient pas la formule usuelle en Attique : « Écoutez, citoyens (λεῴ) », tant ils ont en horreur le nom de Léos, à cause de sa trahison[2].

Le taureau de Marathon. Hécalè. — **14.** 1 Voulant exercer son activité et en même temps se rendre populaire, Thésée marcha contre le taureau de Marathon, qui nuisait grandement aux habitants de la Tétrapole*. Il le dompta, puis l'exhiba vivant en le promenant à travers la ville et enfin l'immola à Apollon Delphinien.

2 Le récit fabuleux qui court sur Hécalè et son accueil hospitalier ne paraît pas être dépourvu de toute vérité. Car les dèmes des environs se réunissaient à Hécalè pour sacrifier à Zeus Hécaléien et ils honoraient Hécalè, qu'ils appelaient du diminutif d'Hécalinè, parce qu'elle-même, offrant l'hospitalité à Thésée alors très jeune, l'avait salué à la manière des vieilles femmes, en lui témoignant son affection par de tels petits noms

1. Voir Apollodore, 3, 15, 5 : « Certains disent qu'Égée était fils de Scyrios, mais avait été adopté par Pandion. »

2. Gargettos, voisin d'Hagnous et de Pallénè, était situé au nord-est d'Athènes, à mi-chemin de Marathon ; Sphettos était plus au sud, sur la route de Thoricos. — Cette formule habituelle des hérauts athéniens pouvait signifier aussi : « Écoutez Léos. »

ἐπεὶ δὲ Θησεὺς ἀπεδείχθη διάδοχος, χαλεπῶς φέροντες εἰ βασιλεύει μὲν Αἰγεύς, θετὸς γενόμενος Πανδίονι καὶ μηδὲν Ἐρεχθείδαις προσήκων, βασιλεύσει δ' ὁ Θησεύς, πάλιν ἔπηλυς ὢν καὶ ξένος, εἰς πόλεμον καθίσταντο. 2 Καὶ διελόντες ἑαυτοὺς οἱ μὲν ἐμφανῶς Σφηττόθεν ἐχώρουν ἐπὶ τὸ ἄστυ μετὰ τοῦ πατρός, οἱ δὲ Γαργηττοῖ 6
κρύψαντες ἑαυτοὺς ἐνήδρευον, ὡς διχόθεν ἐπιθησόμενοι τοῖς ὑπεναντίοις. Ἦν δὲ κῆρυξ μετ' αὐτῶν ἀνὴρ Ἁγνούσιος, ὄνομα Λεώς. 3 Οὗτος ἐξήγγειλε τῷ Θησεῖ τὰ βεβουλευμένα τοῖς Παλλαντίδαις. Ὁ δ' ἐξαίφνης ἐπιπεσὼν τοῖς ἐνεδρεύουσι πάντας διέφθειρεν. Οἱ δὲ μετὰ τοῦ Πάλλαντος πυθόμενοι διεσπάρησαν. 4 Ἐκ τούτου φασὶ τῷ Παλληνέων δήμῳ πρὸς τὸν Ἁγνουσίων ἐπιγαμίαν μὴ εἶναι, μηδὲ κηρύττεσθαι τοὐπιχώριον παρ' αὐτοῖς « ἀκούετε λεῴ »· μισοῦσι γὰρ τοὔνομα διὰ τὴν προδοσίαν τοῦ ἀνδρός.

14. 1 Ὁ δὲ Θησεὺς ἐνεργὸς εἶναι βουλόμενος, ἅμα δὲ b
καὶ δημαγωγῶν, ἐξῆλθεν ἐπὶ τὸν Μαραθώνιον ταῦρον οὐκ ὀλίγα πράγματα τοῖς οἰκοῦσι τὴν Τετράπολιν παρέχοντα· καὶ χειρωσάμενος ἐπεδείξατο ζῶντα, διὰ τοῦ ἄστεος ἐλάσας, εἶτα τῷ Ἀπόλλωνι τῷ Δελφινίῳ κατέθυσεν.

2 Ἡ δ' Ἑκάλη καὶ τὸ περὶ αὐτὴν μυθολόγημα τοῦ ξενισμοῦ καὶ τῆς ὑποδοχῆς ἔοικε μὴ πάσης ἀμοιρεῖν ἀληθείας. Ἔθυον γὰρ Ἑκαλῆσιν οἱ πέριξ δῆμοι συνιόντες Ἑκαλείῳ Διί, καὶ τὴν Ἑκάλην ἐτίμων, Ἑκαλίνην ὑποκοριζόμενοι διὰ τὸ κἀκείνην νέον ὄντα κομιδῇ τὸν Θησέα ξενίζουσαν ἀσπάσασθαι πρεσβυτικῶς καὶ φιλοφρονεῖσθαι τοιούτοις ὑποκορισμοῖς. 3 Ἐπεὶ δ' εὔξατο c

13. 3 [4] τοῦ om. I ‖ 4 [2] Παλληνέων : Παλληναίων I ‖ [2] τόν UA : τῶν cet. ‖ [4] λεῴ : λεώς I ‖ **14.** 2 [3] Ἑκαλῆσιν Madw. : Ἑκαλήσιον codd. ‖ [4] Ἑκαλείῳ Meursius : Ἑκάλῳ codd. ‖ [4] Ἑκαλίνην Coraes : Ἑκαλήνην codd. ‖ 3 [1] εὔξατο U : ηὔξατο cet.

d'amitié*. 3 Elle avait fait vœu, au moment où il marchait au combat, d'offrir en sa faveur un sacrifice à Zeus, s'il revenait sain et sauf ; mais elle mourut avant son retour. Elle n'en fut pas moins récompensée, comme je l'ai dit, de son hospitalité, et cela sur l'ordre de Thésée, à ce que dit Philochore dans son Histoire.

Thésée en Crète : le Minotaure. — **15.** 1 Peu de temps après arrivèrent de Crète pour la troisième fois les envoyés chargés de venir chercher le tribut. En effet, Androgée ayant été, croyait-on, traîtreusement tué en Attique, Minos avait déclaré la guerre aux habitants et leur avait causé beaucoup de maux, tandis que la divinité elle-même ruinait leur pays en le frappant de stérilité et de maladies sans nombre, et en tarissant les fleuves. Le dieu leur enjoignit alors d'apaiser Minos et de se réconcilier avec lui pour faire cesser la colère divine et voir la fin de leurs malheurs*. Ils dépêchèrent un héraut pour demander la paix, puis ils conclurent un traité, aux termes duquel Athènes devait envoyer tous les neuf ans un tribut de sept jeunes garçons et d'autant de jeunes filles. Voilà les faits sur lesquels la plupart des historiens sont d'accord. 2 Quant au sort des enfants déportés en Crète, le récit le plus tragique les montre tués dans le Labyrinthe par le Minotaure ou bien y mourant après avoir erré en vain pour trouver une issue. Ce même récit représente le Minotaure, suivant les mots d'Euripide, comme

« Étant un être hybride, une bête nuisible »,

ou encore :

« De l'homme et du taureau mêlant les deux natures. »*

16. 1 Mais Philochore rapporte que les Crétois sont là-dessus d'une autre opinion. Selon eux, le Labyrinthe était une prison où l'on n'avait pas à redouter d'autre mal que l'impossibilité de s'en échapper quand on y était enfermé. Ils ajoutent que Minos, ayant institué un concours gymnique en l'honneur d'Androgée, donnait comme prix aux vainqueurs les enfants jusqu'alors gardés dans le Labyrinthe. Or, le vainqueur

μὲν ὑπὲρ αὐτοῦ τῷ Διὶ βαδίζοντος ἐπὶ τὴν μάχην, εἰ σῶς παραγένοιτο, θύσειν, ἀπέθανε δὲ πρὶν ἐκεῖνον ἐπανελθεῖν, ἔσχε τὰς εἰρημένας ἀμοιβὰς τῆς φιλοξενίας τοῦ Θησέως κελεύσαντος, ὡς Φιλόχορος ἱστόρηκεν.

15. 1 Ὀλίγῳ δ᾽ ὕστερον ἧκον ἐκ Κρήτης τὸ τρίτον οἱ τὸν δασμὸν ἀπάξοντες. Ὅτι μὲν οὖν Ἀνδρόγεω περὶ τὴν Ἀττικὴν ἀποθανεῖν δόλῳ δόξαντος ὅ τε Μίνως πολλὰ κακὰ πολεμῶν εἰργάζετο τοὺς ἀνθρώπους καὶ τὸ δαιμόνιον ἔφθειρε τὴν χώραν — ἀφορία τε γὰρ καὶ νόσος ἐνέσκηψε πολλὴ καὶ ἀνέδυσαν οἱ ποταμοί — καὶ τοῦ θεοῦ προστάξαντος ἱλασαμένοις τὸν Μίνω καὶ διαλλαγεῖσι λωφήσειν τὸ μήνιμα καὶ τῶν κακῶν ἔσεσθαι παῦλαν, d ἐπικηρυκευσάμενοι καὶ δεηθέντες ἐποιήσαντο συνθήκας, ὥστε πέμπειν δι᾽ ἐννέα ἐτῶν δασμὸν ἠιθέους ἑπτὰ καὶ παρθένους τοσαύτας, ὁμολογοῦσιν οἱ πλεῖστοι τῶν συγγραφέων. 2 Τοὺς δὲ παῖδας εἰς Κρήτην κομιζομένους ὁ μὲν τραγικώτατος μῦθος ἀποφαίνει τὸν Μινώταυρον ἐν τῷ Λαβυρίνθῳ διαφθείρειν, ἢ πλανωμένους αὐτοὺς καὶ τυχεῖν ἐξόδου μὴ δυναμένους ἐκεῖ καταθνῄσκειν· τὸν δὲ Μινώταυρον, ὥσπερ Εὐριπίδης φησί,

« Σύμμικτον εἶδος κἀποφώλιον βρέφος ·

γεγονέναι καὶ

« Ταύρου μεμῖχθαι καὶ βροτοῦ διπλῇ φύσει. »

16. 1 Φιλόχορος δέ φησιν οὐ ταῦτα συγχωρεῖν Κρῆτας, ἀλλὰ λέγειν ὅτι φρουρὰ μὲν ἦν ὁ Λαβύρινθος e οὐδὲν ἔχων κακὸν ἀλλ᾽ ἢ τὸ μὴ διαφυγεῖν τοὺς φυλαττομένους, ἀγῶνα δ᾽ ὁ Μίνως ἐπ᾽ Ἀνδρόγεῳ γυμνικὸν ἐποίει καὶ τοὺς παῖδας ἆθλα τοῖς νικῶσιν ἐδίδου τέως ἐν τῷ Λαβυρίνθῳ φυλαττομένους· ἐνίκα δὲ τοὺς προτέ-

15. 1 [6] ἐπέσκηψε UPI et A ante corr. || 2 [6] σύμμικτον : hic et postea -μικ- codd, non -μεικ- || [6] βρέφος : τέρας mor. 520 c.

du premier concours fut l'homme qui était alors le plus puissant de tout son entourage et qui commandait son armée, un nommé Tauros, personnage d'un caractère rude et sauvage, qui traitait les enfants des Athéniens avec beaucoup d'insolence et de cruauté. 2 Aristote, lui aussi, dans sa *Constitution des Bottiéens*, fait voir qu'il ne croyait pas que les enfants fussent tués par Minos, mais qu'ils vieillissaient en Crète au service d'autrui. Jadis, les Crétois, dit-il, pour s'acquitter d'un ancien vœu, envoyèrent à Delphes les prémices de leur progéniture; des descendants des prisonniers athéniens partirent ainsi, mêlés aux jeunes gens qu'on envoyait; mais, ne pouvant trouver à Delphes leur subsistance, ils passèrent, d'abord, en Italie et là s'établirent en Iapygie; de là, ils émigrèrent en Thrace, où ils prirent le nom de Bottiéens; 3 c'est pourquoi les jeunes filles bottiéennes, quand elles font certain sacrifice, chantent : « Allons à Athènes. »[1] On voit par là qu'il est vraiment dangereux de s'attirer la haine d'une cité où se fait entendre la voix de la Muse. Minos, en effet, n'a jamais cessé d'être décrié et injurié dans les théâtres d'Athènes. Hésiode eut beau l'appeler « le plus royal des rois » et Homère « le familier de Zeus[2] », les poètes tragiques ont prévalu et, du haut des tréteaux de la scène, ils ont jeté sur lui le discrédit en le représentant comme un homme cruel et violent. 4 Et l'on dit pourtant que Minos est roi et législateur, tandis que Rhadamante n'est que le juge chargé d'appliquer les lois établies par lui[3].

17. 1 Quand l'échéance du troisième tribut fut arrivée, et que les pères qui avaient des enfants encore jeunes durent les présenter pour le tirage au sort, il y eut contre Égée une recrudescence de plaintes de la part de ses sujets : ils gémissaient et s'indignaient de voir qu'Égée, l'auteur de tout le mal, était le seul à ne prendre aucune

1. Voir les *Questions grecques*, 299 A, avec le commentaire de l'édition Halliday, et Jean Bérard, *La colonisation grecque de l'It. mér. et de la Sic.*[2], p. 417-433.
2. Hésiode, fragm. 103 de l'éd. Rzach; Homère, *Od.* XIX, 179.
3. Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 77-79.

ρους ἀγῶνας ὁ μέγιστον παρ' αὐτῷ δυνάμενος τότε καὶ στρατηγῶν, ὄνομα Ταῦρος, ἀνὴρ οὐκ ἐπιεικὴς καὶ ἥμερος τὸν τρόπον, ἀλλὰ καὶ τοῖς παισὶ τῶν Ἀθηναίων ὑπερηφάνως καὶ χαλεπῶς προσφερόμενος. 2 Ἀριστοτέλης δὲ καὶ αὐτὸς ἐν τῇ Βοττιαίων Πολιτείᾳ δῆλός ἐστιν οὐ νομίζων ἀναιρεῖσθαι τοὺς παῖδας ὑπὸ τοῦ Μίνω, ἀλλὰ θητεύοντας ἐν τῇ Κρήτῃ καταγηράσκειν· καί ποτε Κρῆ- f
τας εὐχὴν παλαιὰν ἀποδιδόντας ἀνθρώπων ἀπαρχὴν εἰς Δελφοὺς ἀποστέλλειν, τοῖς δὲ πεμπομένοις ἀναμιχθέντας ἐκγόνους ἐκείνων συνεξελθεῖν· ὡς δ' οὐκ ἦσαν ἱκα-
νοὶ τρέφειν ἑαυτοὺς αὐτόθι, πρῶτον μὲν εἰς Ἰταλίαν 7
διαπεράσαι κἀκεῖ κατοικεῖν περὶ τὴν Ἰαπυγίαν, ἐκεῖθεν δ' αὖθις εἰς Θρᾴκην κομισθῆναι καὶ κληθῆναι Βοττιαίους· 3 διὸ τὰς κόρας τῶν Βοττιαίων θυσίαν τινὰ τελούσας ἐπᾴδειν· « Ἴωμεν εἰς Ἀθήνας ». Ἔοικε γὰρ ὄντως χαλεπὸν εἶναι φωνὴν ἐχούσῃ πόλει καὶ μοῦσαν ἀπεχθάνεσθαι. Καὶ γὰρ ὁ Μίνως ἀεὶ διετέλει κακῶς ἀκούων καὶ λοιδορούμενος ἐν τοῖς Ἀττικοῖς θεάτροις. Καὶ οὔθ' Ἡσίοδος αὐτὸν ὤνησε « Βασιλεύτατον » οὔθ' Ὅμηρος « Ὀαριστὴν Διὸς » προσαγορεύσας, ἀλλ' ἐπικρατήσαντες
οἱ τραγικοὶ πολλὴν ἀπὸ τοῦ λογείου καὶ τῆς σκηνῆς b
ἀδοξίαν αὐτοῦ κατεσκέδασαν, ὡς χαλεποῦ καὶ βιαίου γενομένου. 4 Καίτοι φασὶ τὸν μὲν Μίνω βασιλέα καὶ νομοθέτην, δικαστὴν δὲ τὸν Ῥαδάμανθυν εἶναι καὶ φύλακα τῶν ὡρισμένων ὑπ' ἐκείνου δικαίων.

17. 1 Ἐπεὶ δ' οὖν καθῆκεν ὁ χρόνος τοῦ τρίτου δασμοῦ, καὶ παρέχειν ἔδει τοὺς πατέρας ἐπὶ τὸν κλῆρον οἷς ἦσαν ἠίθεοι παῖδες, αὖθις ἀνεφύοντο τῷ Αἰγεῖ διαβολαὶ πρὸς τοὺς πολίτας ὀδυρομένους καὶ ἀγανακτοῦντας ὅτι πάντων αἴτιος ὢν ἐκεῖνος οὐδὲν μέρος μετέχει τῆς κολάσεως μόνος, ἀλλ' ἐπὶ νόθῳ καὶ ξένῳ παιδὶ τὴν ἀρχὴν

16. 3 ³ φωνήν : φηνήν I || ⁷ Ὀαριστὴν : ὀριστήν U || 17. 1 ² τὸν κλῆρον : τόν bis DI.

part au châtiment et qu'après avoir réservé le pouvoir à un fils bâtard et étranger, il n'avait cure de les voir privés de leurs enfants légitimes et laissés sans descendance. 2 Touché de ces plaintes, Thésée pensa qu'il était juste de ne pas les négliger et de partager le sort de ses concitoyens. Aussi s'offrit-il volontairement sans participer au tirage au sort. Tous les Athéniens trouvèrent cette grandeur d'âme admirable et furent charmés de son dévouement au peuple, sauf Égée. Celui-ci eut beau le prier et le supplier : il le trouva inflexible et inébranlable. Alors il procéda au tirage au sort des autres enfants. 3 Cependant, d'après Hellanicos, on ne tirait pas au sort les garçons et les filles que la ville envoyait : c'est Minos lui-même qui venait les choisir et qui prit Thésée le premier de tous aux conditions suivantes : les Athéniens fourniraient le vaisseau sur lequel les jeunes gens s'embarqueraient avec lui sans porter sur eux aucune « arme guerrière »[1], et après la mort du Minotaure le tribut expiatoire prendrait fin.

4 Auparavant, comme on ne concevait aucun espoir de salut, le vaisseau qu'on envoyait portait une voile noire en signe de malheur certain. Mais, cette fois, comme Thésée rassurait son père et se faisait fort de maîtriser le Minotaure, Égée donna au pilote une autre voile, une blanche, avec ordre de la hisser au retour, si Thésée était sauf ; sinon, de naviguer avec la noire pour annoncer le désastre. 5 Toutefois, si l'on en croit Simonide, ce n'était pas une voile blanche qu'Égée remit au pilote, mais une voile « de pourpre, teinte en l'humide fleur de l'yeuse féconde »[2], qui devait servir à annoncer le salut des passagers. Le pilote du vaisseau était Phéréclos, descendant d'Amarsyas, à ce que dit Simonide ; 6 mais Philochore prétend que Thésée reçut de Sciros de Salamine un pilote appelé Nausithoos et un timonier du nom de Phaïax, parce que les Athéniens ne s'étaient pas encore appliqués à la marine, et que Sciros était le grand-père maternel de Ménesthès, l'un des jeunes gens qui

1. Ces mots ὅπλον ἀρήιον sont une réminiscence poétique.
2. C'est sur l'yeuse que vit le kermès, insecte dont on tirait la teinture d'écarlate : Théophraste, *Hist. Plant.* 3, 7, 3.

πεποιημένος αὐτοὺς περιορᾷ γνησίων ἐρήμους καὶ ἄπαι-
δας ἀπολειπομένους. 2 Ταῦτ' ἠνία τὸν Θησέα, καὶ
δικαιῶν μὴ ἀμελεῖν, ἀλλὰ κοινωνεῖν τῆς τύχης τοῖς πολί-
ταις ἐπέδωκεν ἑαυτὸν ἄνευ κλήρου προσελθών. Καὶ τοῖς c
μὲν ἄλλοις τό τε φρόνημα θαυμαστὸν ἐφάνη, καὶ τὸ δημο-
τικὸν ἠγάπησαν, ὁ δ' Αἰγεύς, ἐπεὶ δεόμενος καὶ καθικε-
τεύων ἀμετάπειστον ἑώρα καὶ ἀμετάτρεπτον, ἀπεκλή-
ρωσε τοὺς ἄλλους παῖδας. 3 Ἑλλάνικος δέ φησιν οὐ
τοὺς λαχόντας ἀπὸ κλήρου καὶ τὰς λαχούσας ἐκπέμπειν
τὴν πόλιν, αὐτὸν δὲ τὸν Μίνω παραγινόμενον ἐκλέγεσθαι,
καὶ τὸν Θησέα πάντων ἑλέσθαι πρῶτον ἐπὶ τοῖς ὁρισθεῖ- d
σιν· ὡρισμένον δ' εἶναι τὴν μὲν ναῦν Ἀθηναίους παρέ-
χειν, ἐμβάντας δὲ πλεῖν σὺν αὐτῷ τοὺς ἠιθέους μηδὲν
« ὅπλον ἀρήιον » ἐπιφερομένους, ἀπολομένου δὲ τοῦ
Μινωταύρου πέρας ἔχειν τὴν ποινήν.

4 Πρότερον μὲν οὖν οὐδεμία σωτηρίας ἐλπὶς ὑπέκειτο·
διὸ καὶ μέλαν ἱστίον ἔχουσαν, ὡς ἐπὶ συμφορᾷ προδήλῳ,
τὴν ναῦν ἔπεμπον· τότε δὲ τοῦ Θησέως τὸν πατέρα θαρ-
ρύνοντος καὶ μεγαληγοροῦντος ὡς χειρώσεται τὸν Μινώ-
ταυρον, ἔδωκεν ἕτερον ἱστίον λευκὸν τῷ κυβερνήτῃ, κε-
λεύσας ὑποστρέφοντα σῳζομένου τοῦ Θησέως ἐπάρα-
σθαι τὸ λευκόν, εἰ δὲ μή, τῷ μέλανι πλεῖν καὶ ἀποση-
μαίνειν τὸ πάθος. 5 Ὁ δὲ Σιμωνίδης οὐ λευκόν φησιν e
εἶναι τὸ δοθὲν ὑπὸ τοῦ Αἰγέως, ἀλλὰ « φοινίκεον ἱστίον
ὑγρῷ πεφυρμένον πρίνου ἄνθει ἐριθαλοῦς »· καὶ τοῦτο
τῆς σωτηρίας αὐτῶν ποιήσασθαι σημεῖον. Ἐκυβέρνα δὲ
τὴν ναῦν Ἀμαρσυάδας Φέρεκλος, ὥς φησι Σιμωνίδης.
6 Φιλόχορος δὲ παρὰ Σκίρου φησὶν ἐκ Σαλαμῖνος τὸν
Θησέα λαβεῖν κυβερνήτην μὲν Ναυσίθοον, πρωρέα δὲ
Φαίακα, μηδέπω τότε τῶν Ἀθηναίων προσεχόντων τῇ
θαλάσσῃ· καὶ γὰρ εἶναι τῶν ἠιθέων ἕνα Μενέσθην Σκίρου

17. 1 [7] περιορᾷ : ὑπερορᾷ I || 5 [3] πρίνου Méziriac : πρινός codd. || [3] ἐριθαλοῦς Wil : ἐριθάλλου codd. || [4] τῆς om. B || 6 [1] Σκίρου UAB : Σκύρου D : Σκίρρου cet.

partaient. 7 Ce qui témoigne, selon lui, en faveur de cette tradition, ce sont les monuments des héros Nausithoos et Phaïax, que Thésée fit édifier à Phalère près de celui de Sciros, et la fête des *Cybernésia* (fête des pilotes), qui est, dit-il, célébrée en leur honneur.

18. 1 Le tirage au sort ayant eu lieu, Thésée prit au prytanée les enfants qui étaient désignés et se rendit au Delphinion, où il offrit pour eux à Apollon le rameau des suppliants. C'était une branche de l'olivier sacré, entourée de laine blanche. 2 Puis, après avoir fait un vœu, il descendit vers la mer le six du mois Mounychion[1], jour où aujourd'hui encore l'on envoie les jeunes filles au Delphinion pour y faire des supplications. 3 A ce que l'on raconte, le dieu de Delphes lui ordonna par un oracle de prendre Aphrodite pour guide et de la prier de l'accompagner dans son voyage ; puis, comme il sacrifiait au bord de la mer une chèvre, celle-ci fut miraculeusement changée en bouc, ce qui fit donner à la déesse le nom d'*Épitragia* (déesse au bouc)*.

19. 1 Quand il eut abordé en Crète, suivant la plupart des récits en prose et en vers, il reçut d'Ariane, qui s'était éprise de lui, la fameuse pelote de fil et il apprit d'elle le moyen de venir à bout des détours du Labyrinthe ; il tua le Minotaure et remit à la voile, en emmenant Ariane et les jeunes gens. 2 Phérécyde rapporte aussi que Thésée fendit la cale des vaisseaux crétois pour leur ôter la possibilité de le poursuivre. 3 Et Démon prétend, en outre, que Tauros, le chef de l'armée de Minos, fut tué en combattant sur un navire dans le port, au moment où Thésée levait l'ancre. 4 Mais, d'après le récit de Philochore, tandis que Minos organisait le concours[2], on s'attendait à voir Tauros triompher à nouveau de tous ses adversaires et on le jalousait. 5 Son caractère était cause qu'on supportait impatiemment sa

1. Mounychion est le dixième mois du calendrier attique et correspond à peu près à avril.

2. Il s'agit du concours institué par Minos en l'honneur de son fils mort, Androgée : voir ci-dessus, 16, 1.

θυγατριδοῦν. 7 Μαρτυρεῖ δὲ τούτοις ἡρῷα Ναυσιθόου f
καὶ Φαίακος εἱσαμένου Θησέως Φαληροῖ πρὸς τῷ τοῦ
Σκίρου ἱερῷ, καὶ τὴν ἑορτὴν τὰ Κυβερνήσιά φασιν
ἐκείνοις τελεῖσθαι.

18. 1 Γενομένου δὲ τοῦ κλήρου παραλαβὼν τοὺς
λαχόντας ὁ Θησεὺς ἐκ τοῦ πρυτανείου καὶ παρελθὼν εἰς
Δελφίνιον, ἔθηκεν ὑπὲρ αὐτῶν τῷ Ἀπόλλωνι τὴν ἱκε-
τηρίαν. Ἦν δὲ κλάδος ἀπὸ τῆς ἱερᾶς ἐλαίας ἐρίῳ λευκῷ
κατεστεμμένος. 2 Εὐξάμενος δὲ κατέβαινεν ἕκτῃ μηνὸς
ἐπὶ θάλασσαν ἱσταμένου Μουνυχιῶνος, ᾗ καὶ νῦν ἔτι τὰς
κόρας πέμπουσιν ἱλασομένας εἰς Δελφίνιον. 3 Λέγεται
δ' αὐτῷ τὸν μὲν ἐν Δελφοῖς ἀνελεῖν θεὸν Ἀφροδίτην 8
καθηγεμόνα ποιεῖσθαι καὶ παρακαλεῖν συνέμπορον,
θύοντι δὲ πρὸς θαλάσσῃ τὴν αἶγα θήλειαν οὖσαν αὐτο-
μάτως τράγον γενέσθαι· διὸ καὶ καλεῖσθαι τὴν θεὸν
Ἐπιτραγίαν.

19. 1 Ἐπεὶ δὲ κατέπλευσεν εἰς Κρήτην, ὡς μὲν οἱ
πολλοὶ γράφουσι καὶ ᾄδουσι, παρὰ τῆς Ἀριάδνης ἐρασ-
θείσης τὸ λίνον λαβών, καὶ διδαχθεὶς ὡς ἔστι τοῦ λαβυ-
ρίνθου τοὺς ἑλιγμοὺς διεξελθεῖν, ἀπέκτεινε τὸν Μινώ-
ταυρον καὶ ἀπέπλευσε τὴν Ἀριάδνην ἀναλαβὼν καὶ τοὺς
ἠιθέους. 2 Φερεκύδης δὲ καὶ τὰ ἐδάφη τῶν Κρητικῶν
νεῶν φησιν ἐκκόψαι τὸν Θησέα τὴν δίωξιν ἀφαιρούμενον.
3 Δήμων δὲ καὶ τὸν Ταῦρον ἀναιρεθῆναί φησι τὸν τοῦ
Μίνω στρατηγὸν ἐν τῷ λιμένι διαναυμαχοῦντα τοῦ b
Θησέως ἐκπλέοντος. 4 Ὡς δὲ Φιλόχορος ἱστόρηκε, τὸν
ἀγῶνα τοῦ Μίνω συντελοῦντος ἐπίδοξος ὢν ἅπαντας
πάλιν νικήσειν ὁ Ταῦρος ἐφθονεῖτο. 5 Καὶ γὰρ
ἡ δύναμις αὐτοῦ διὰ τὸν τρόπον ἦν ἐπαχθής, καὶ δια-

17. 7 [2] πρὸς τό D : πρ. τὸν... ἱερόν Vat. 2175, Laur. 69, 4 || [3] φασιν AD : φησιν U || 18. 2 [2] ἱσταμένου νυχιῶνος U || 19. 1 [1] Κρίτην U || [3] τὸν λίνον U corr., ADI || [3] λαβυλίνθου I.

puissance et on l'accusait d'avoir commerce avec Pasiphaé. C'est pourquoi, Thésée demandant la permission de prendre part au concours, Minos la lui accorda.
6 Comme c'est la coutume en Crète que les femmes aussi assistent aux spectacles, Ariane, qui était présente, fut saisie à la vue de Thésée et admira sa victoire sur tous les autres athlètes. 7 Minos fut content, lui aussi, surtout de voir Tauros vaincu et livré à la risée publique ; il rendit à Thésée les enfants et libéra Athènes du tribut.
8 Un récit assez singulier et extraordinaire a été fait de ces événements par Clidémos. Celui-ci, remontant très haut, raconte qu'il y avait une loi commune à tous les Grecs qui interdisait de faire sortir d'un port quelconque une trière montée par plus de cinq hommes ; seul le commandant du navire Argo, Jason, pouvait naviguer (sans tenir compte de cette règle)[1], parce qu'il purgeait la mer de ses pirates. Or, Dédale s'étant enfui à Athènes sur un vaisseau, Minos, contrairement à la loi, le poursuivit avec des vaisseaux longs et fut emporté par la tempête en Sicile, où il mourut[2]. 9 Deucalion, son fils, animé de sentiments hostiles contre les Athéniens, les fit sommer de lui livrer Dédale, menaçant, en cas de refus, de tuer les enfants que Minos avait pris comme otages. Thésée lui répondit avec douceur ; il le pria de lui laisser Dédale, qui était son cousin et tenait à sa famille par sa mère Méropè, fille d'Érechthée ; mais, de son côté, il faisait construire une flotte, en partie à Thymætades, en Attique, loin de la route fréquentée par les étrangers, en partie à Trézène par l'entremise de Pitthée, car il tenait à ce que la chose restât secrète.
10 Quand tout fut prêt, il prit la mer avec Dédale et des exilés crétois pour guides. Personne ne s'était douté de rien. Les Crétois crurent que c'étaient des vaisseaux

1. Les mots entre parenthèses suppléent approximativement une lacune probable des manuscrits. Dans la phrase précédente, on a voulu remplacer πέντε (cinq) par πεντήκοντα (cinquante) à cause des *pentécontores* (voir Thucydide 1, 14).

2. L'Athénien Dédale, mandé en Crète par Minos pour construire le Labyrinthe, dut s'enfuir quand il fut soupçonné d'avoir favorisé les amours de Pasiphaé et du taureau. La mort de Minos en Sicile faisait le sujet des Καμικοί de Sophocle ; voir aussi Hérodote 7, 170.

βολὴν εἶχεν ὡς τῇ Πασιφάῃ πλησιάζων. Διὸ καὶ τοῦ
Θησέως ἀξιοῦντος ἀγωνίσασθαι συνεχώρησεν ὁ Μίνως.
6 Ἔθους δ' ὄντος ἐν Κρήτῃ θεᾶσθαι καὶ τὰς γυναῖκας,
Ἀριάδνη παροῦσα πρός τε τὴν ὄψιν ἐξεπλάγη τοῦ
Θησέως καὶ τὴν ἄθλησιν ἐθαύμασε πάντων κρατήσαντος.
7 Ἡσθεὶς δὲ καὶ ὁ Μίνως, μάλιστα τοῦ Ταύρου κατα- c
παλαισθέντος καὶ προπηλακισθέντος, ἀπέδωκε τῷ Θησεῖ
τοὺς παῖδας καὶ ἀνῆκε τῇ πόλει τὸν δασμόν. 8 Ἰδίως
δέ πως καὶ περιττῶς ὁ Κλείδημος ἀπήγγειλε περὶ τού-
των, ἄνωθέν ποθεν ἀρξάμενος· ὅτι δόγμα κοινὸν ἦν
Ἑλλήνων μηδεμίαν ἐκπλεῖν τριήρη μηδαμόθεν ἀνδρῶν
πέντε πλείονας δεχομένην· τὸν δ' ἄρχοντα τῆς Ἀργοῦς
Ἰάσονα μόνον..... περιπλεῖν ἐξείργοντα τῆς θαλάττης
τὰ λῃστήρια. Δαιδάλου δὲ πλοίῳ φυγόντος εἰς Ἀθήνας,
Μίνως παρὰ τὰ δόγματα μακραῖς ναυσὶ διώκων ὑπὸ
χειμῶνος εἰς Σικελίαν ἀπηνέχθη κἀκεῖ κατέστρεψε τὸν d
βίον. 9 Ἐπεὶ δὲ Δευκαλίων ὁ υἱὸς αὐτοῦ πολεμικῶς
ἔχων πρὸς τοὺς Ἀθηναίους ἔπεμψεν ἐκδιδόναι Δαίδαλον
αὐτῷ κελεύων, ἢ τοὺς παῖδας ἀποκτενεῖν ἀπειλῶν οὓς
ἔλαβεν ὁμήρους ὁ Μίνως, τούτῳ μὲν ἀπεκρίνατο πρᾴως
ὁ Θησεύς, παραιτούμενος ἀνεψιὸν ὄντα Δαίδαλον κἀ-
κείνῳ κατὰ γένος προσήκοντα, μητρὸς ὄντα Μερόπης
τῆς Ἐρεχθέως, αὐτὸς δὲ ναυπηγίαν ἐπεβάλλετο, τὴν
μὲν ἐν Θυμαιταδῶν αὐτόθι μακρὰν τῆς ξενικῆς ὁδοῦ, τὴν
δὲ διὰ Πιτθέως ἐν Τροιζῆνι, βουλόμενος λανθάνειν.
10 Γενομένων δ' ἑτοίμων ἐξέπλευσε τόν τε Δαίδαλον e
ἔχων καὶ φυγάδας ἐκ Κρήτης καθηγεμόνας· οὐδενὸς δὲ
προειδότος, ἀλλὰ ναῦς φιλίας οἰομένων τῶν Κρητῶν
προσφέρεσθαι, τοῦ λιμένος κρατήσας καὶ ἀποβὰς ἔφθασεν

19. 6 [1] ἐν (ν m²) U || 8 [5] πλείονα U || [6] περιπλεῖν τριήρει πλήρει ἀνδρῶν ἱκανῶν Barocc. 226 || 9 [1] δέ om. P || [5] ὄντα Rei. : ὄντι codd. || [7-9] ἐπεβάλλετο-λανθάνειν : ἀπεβάλετο βουλόμενος λανθάνειν · τὴν δὲ εὐθυμαιταδῶν αὐτ. μ. τ. ξ. ὁδοῦ καὶ τὴν ἐν Τροιζῆνι διὰ Πιτθέως πείσας καὶ γενομένων ἑτοίμων Par. 1673 || [8] μὲν εὔθυ μεταδῶν UD, A (sed. s. s. ἐν) : μὲν εὐθυμαιταδῶν cet. : οἶμαι ἐν Θυμαιταδῶν add. mg. Vatic. 2175.

amis qui s'approchaient. Thésée, alors, s'empara du port, débarqua, courut à Cnossos, avant que l'éveil fût donné, et, engageant le combat aux portes du Labyrinthe, il tua Deucalion et ses gardes du corps. Ariane étant alors arrivée au pouvoir, il traita avec elle, reprit les jeunes gens et assura aux Athéniens l'amitié des Crétois, qui jurèrent de ne jamais recommencer la guerre.

20. 1 Il court encore sur ces événements et sur Ariane bien des récits qui ne s'accordent nullement entre eux. Les uns disent qu'Ariane se pendit quand Thésée l'eut abandonnée ; les autres, que, transportée à Naxos par des matelots, elle épousa Œnaros, prêtre de Dionysos[1], et que Thésée l'avait abandonnée parce qu'il aimait une autre femme :

« Car un terrible amour le brûlait pour Aiglé, fille de [Panopée. »

2 Tel est, en effet, le vers qui fut retranché des œuvres d'Hésiode par Pisistrate d'après Héréas de Mégare, selon qui ce tyran, en revanche, pour faire plaisir aux Athéniens, inséra ce vers dans la Nékyia d'Homère :

« Thésée, Pirithoos, illustres fils des dieux. »[2]

Certains disent aussi qu'Ariane eut de Thésée deux fils, Œnopion et Staphylos ; l'un de ces écrivains est Ion de Chios, qui parle de sa patrie

« Que fonda le fils de Thésée, Œnopion. »

3 La forme la plus pieuse de cette légende est, pour ainsi dire, dans toutes les bouches, mais une version particulière en est donnée par Païon d'Amathonte. 4 D'après lui, Thésée fut jeté à Cypre par la tempête, ayant avec lui Ariane, qui était enceinte. Comme elle était indisposée par le mal de mer et avait peine à le supporter, il la fit débarquer seule. Quant à lui, étant revenu à son vaisseau pour le sauver, il fut de nouveau

1. C'est la tendance « évhémériste » qui substitue ici le prêtre de Dionysos à son dieu. Œnaros, comme plus bas Œnopion et Staphylos, est un nom évidemment en relation avec le dieu du vin.
2. *Odysées* XI, v. 631.

εἰς τὴν Κνωσσὸν παρελθών· καὶ μάχην ἐν πύλαις τοῦ Λαβυρίνθου συνάψας ἀπέκτεινε τὸν Δευκαλίωνα καὶ τοὺς δορυφόρους. Ἐν δὲ τοῖς πράγμασι τῆς Ἀριάδνης γενομένης, σπεισάμενος πρὸς αὐτὴν τούς τ' ἠιθέους ἀνέλαβε καὶ φιλίαν ἐποίησε τοῖς Ἀθηναίοις πρὸς τοὺς Κρῆτας, ὀμόσαντας μηδέποτε πολέμου κατάρξειν.

20. 1 Πολλοὶ δὲ λόγοι καὶ περὶ τούτων ἔτι λέγονται
καὶ περὶ τῆς Ἀριάδνης, οὐδὲν ὁμολογούμενον ἔχοντες.
Οἱ μὲν γὰρ ἀπάγξασθαί φασιν αὐτὴν ἀπολειφθεῖσαν ὑπὸ f
τοῦ Θησέως, οἱ δ' εἰς Νάξον ὑπὸ ναυτῶν κομισθεῖσαν
Οἰνάρῳ τῷ ἱερεῖ τοῦ Διονύσου συνοικεῖν, ἀπολειφθῆναι
δὲ τοῦ Θησέως ἐρῶντος ἑτέρας·

« Δεινὸς γάρ μιν ἔτειρεν ἔρως Πανοπηΐδος Αἴγλης. »

2 Τοῦτο γὰρ τὸ ἔπος ἐκ τῶν Ἡσιόδου Πεισίστρατον
ἐξελεῖν φησιν Ἡρέας ὁ Μεγαρεύς, ὥσπερ αὖ πάλιν ἐμβα-
λεῖν εἰς τὴν Ὁμήρου Νέκυιαν τὸ

« Θησέα Πειρίθοόν τε θεῶν ἀριδείκετα τέκνα », 9

χαριζόμενον Ἀθηναίοις. Ἔνιοι δὲ καὶ τεκεῖν ἐκ Θησέως Ἀριάδνην Οἰνοπίωνα καὶ Στάφυλον· ὧν καὶ ὁ Χῖος Ἴων ἐστὶ περὶ τῆς ἑαυτοῦ πατρίδος λέγων·

« Τήν ποτε Θησείδης ἔκτισεν Οἰνοπίων. »

3 Ἃ δ' ἐστὶν εὐφημότατα ⟨ τῶν ⟩ μυθολογουμένων πάντες, ὡς ἔπος εἰπεῖν, διὰ στόματος ἔχουσιν. Ἴδιον δέ τινα περὶ τούτων λόγον ἐκδέδωκε Παίων ὁ Ἀμαθούσιος.
4 Τὸν γὰρ Θησέα φησὶν ὑπὸ χειμῶνος εἰς Κύπρον ἐξενεχ-
θέντα, καὶ τὴν Ἀριάδνην ἔγκυον ἔχοντα, φαύλως δὲ
διακειμένην ὑπὸ τοῦ σάλου καὶ δυσφοροῦσαν, ἐκβι- b
βάσαι μόνην, αὐτὸν δὲ τῷ πλοίῳ βοηθοῦντα πάλιν εἰς

20. 1 [1] δέ om. D ‖ [5] Οἰνάρῳ Par. 1673, Vat. 1007, Laur. 69, 4 : Ὠνάρῳ cet. ‖ [7] μιν : μοι D ‖ [7] Πανοπαΐδος U ‖ 2 [2] φησι νηρ έας P ‖ [4] ἀριδείκετα : ἐρικύδεα τέκνα Hom. ‖ [6] Οἰνοπίονα codd. (οἰνοπίοπα Marc. 385, Laur. 69, 4) ‖ 3 [1] ⟨τῶν⟩ Rei. ‖ 4 [2] ἔγγυον I.

emporté loin du rivage vers la haute mer. 5 Les femmes du pays recueillirent Ariane et, la voyant désespérée de cette séparation, prirent soin d'elle ; elles lui apportèrent de fausses lettres, en lui faisant croire que c'était Thésée qui les lui écrivait ; puis, quand elle sentit venir les douleurs de l'enfantement, elles l'assistèrent et l'aidèrent, et, comme elle mourut sans pouvoir accoucher, elles l'ensevelirent. 6 Thésée, étant enfin revenu, en conçut un chagrin violent ; il laissa une certaine somme aux gens du pays, en spécifiant qu'ils feraient des sacrifices à Ariane ; il érigea aussi deux petites statuettes, l'une en argent, l'autre en bronze. 7 Lors de ce sacrifice, qui se fait le deux du mois Gorpiaïos, un jeune garçon, couché, imite les cris et les mouvements des femmes en couche, et les habitants d'Amathonte appellent le bois sacré où l'on montre son tombeau le bois d'Ariane-Aphrodite. 8 Il y a aussi des écrivains de Naxos qui se singularisent en racontant qu'il y eut deux Minos et deux Arianes : la première, selon eux, aurait épousé Dionysos à Naxos et aurait mis au monde Staphylos et son frère, tandis que l'autre, plus récente, fut enlevée par Thésée et, abandonnée par lui, aborda à Naxos, ayant avec elle sa nourrice, nommée Corcynè, dont on montre le tombeau ; 9 cette Ariane aussi mourut dans l'île et y reçoit des honneurs différents de ceux qu'on rend à l'autre : en effet, on célèbre la fête en l'honneur de la première par des réjouissances et des divertissements, tandis que les sacrifices offerts à la seconde sont mêlés de deuil et de tristesse.

21. 1 Thésée, à son retour de Crète, aborda à Délos, et, après avoir sacrifié au dieu et consacré la statue d'Aphrodite qu'Ariane lui avait donnée[1], il exécuta avec les jeunes gens un chœur de danse, qu'on dit être encore en usage aujourd'hui chez les Déliens, et dont les figures imitaient les tours et les détours du Labyrinthe, sur un rythme scandé de mouvements alternatifs et circulaires. 2 Les Déliens donnent à ce genre de danse le nom de « grue », à ce que rapporte Dicéarque. Thésée la dansa

1. Sur ce *xoanon* d'Aphrodite, voir Callimaque, *A Délos*, v. 307 sqq., et Pausanias, 9, 40, 3-4.

τὸ πέλαγος ἀπὸ τῆς γῆς φέρεσθαι. 5 Τὰς οὖν ἐγχωρίους
γυναῖκας τὴν Ἀριάδνην ἀναλαβεῖν καὶ περιέπειν ἀθυ-
μοῦσαν ἐπὶ τῇ μονώσει, καὶ γράμματα πλαστὰ προσφέ-
ρειν ὡς τοῦ Θησέως γράφοντος αὐτῇ, καὶ περὶ τὴν ὠδῖνα
συμπονεῖν καὶ βοηθεῖν, ἀποθανοῦσαν δὲ θάψαι μὴ τε-
κοῦσαν. 6 Ἐπελθόντα δὲ τὸν Θησέα καὶ περίλυπον
γενόμενον τοῖς μὲν ἐγχωρίοις ἀπολιπεῖν χρήματα, συν-
τάξαντα θύειν τῇ Ἀριάδνῃ, δύο δὲ μικροὺς ἀνδριαντί-
σκους ἱδρύσασθαι, τὸν μὲν ἀργυροῦν, τὸν δὲ χαλκοῦν.
7 Ἐν δὲ τῇ θυσίᾳ τοῦ Γορπιαίου μηνὸς ἱσταμένου δευ-
τέρᾳ κατακλινόμενόν τινα τῶν νεανίσκων φθέγγεσθαι καὶ c
ποιεῖν ἅπερ ὠδίνουσαι γυναῖκες· καλεῖν δὲ τὸ ἄλσος
Ἀμαθουσίους, ἐν ᾧ τὸν τάφον δεικνύουσιν, Ἀριάδνης
Ἀφροδίτης. 8 Καὶ Ναξίων δέ τινες ἰδίως ἱστοροῦσι δύο
Μίνωας γενέσθαι καὶ δύο Ἀριάδνας, ὧν τὴν μὲν Διονύσῳ
γαμηθῆναί φασιν ἐν Νάξῳ καὶ τοὺς περὶ Στάφυλον τε-
κεῖν, τὴν δὲ νεωτέραν ἁρπασθεῖσαν ὑπὸ τοῦ Θησέως καὶ
ἀπολειφθεῖσαν εἰς Νάξον ἐλθεῖν, καὶ τροφὸν μετ' αὐτῆς
ὄνομα Κορκύνην, ἧς δείκνυσθαι τάφον· 9 ἀποθανεῖν δὲ
καὶ τὴν Ἀριάδνην αὐτόθι καὶ τιμὰς ἔχειν οὐχ ὁμοίως
τῇ προτέρᾳ· τῇ μὲν γὰρ ἡδομένους καὶ παίζοντας ἑορ- d
τάζειν, τὰς δὲ ταύτῃ δρωμένας θυσίας εἶναι πένθει τινὶ
καὶ στυγνότητι μεμιγμένας.

21. 1 Ἐκ δὲ τῆς Κρήτης ἀποπλέων εἰς Δῆλον κα-
τέσχε· καὶ τῷ θεῷ θύσας καὶ ἀναθεὶς τὸ Ἀφροδίσιον, ὃ
παρὰ τῆς Ἀριάδνης ἔλαβεν, ἐχόρευσε μετὰ τῶν ἠιθέων
χορείαν ἣν ἔτι νῦν ἐπιτελεῖν Δηλίους λέγουσι, μίμημα
τῶν ἐν τῷ Λαβυρίνθῳ περιόδων καὶ διεξόδων ἔν τινι
ῥυθμῷ παραλλάξεις καὶ ἀνελίξεις ἔχοντι γιγνομένην.
2 Καλεῖται δὲ τὸ γένος τοῦτο τῆς χορείας ὑπὸ Δηλίων
γέρανος, ὡς ἱστορεῖ Δικαίαρχος. Ἐχόρευσε δὲ περὶ

20. 7 [1] Γορπιαι + ras + ου U || 9 [2] καί ante τὴν om. I || 21. 1 [5] ἐξό-δων I.

autour du *Cératôn*, autel formé de cornes (κεράτων), qui sont toutes des cornes gauches[1]. 3 On dit qu'il institua aussi à Délos des jeux et que les vainqueurs du premier concours reçurent de lui une branche de palmier.

22. 1 Quand ils furent près de l'Attique, Thésée oublia, et son pilote oublia aussi, tant leur joie était grande, de hisser la voile qui devait avertir Égée de leur salut. Égée, désespéré, se précipita du haut d'un rocher et se tua[2]. 2 Ayant débarqué, Thésée offrit au Phalère les sacrifices qu'il avait promis aux dieux lors de son départ, en même temps qu'il envoyait un héraut porter à la ville la nouvelle de son salut. Ce héraut trouva sur son chemin une foule de gens qui se lamentaient sur la mort du roi, mais aussi beaucoup d'autres qui, joyeux de cet heureux retour, comme il était naturel, s'empressaient de lui faire fête et de le couronner. 3 Et lui, acceptant les couronnes, il en entourait son caducée. De retour au bord de la mer, comme Thésée n'avait pas encore terminé les libations, il se tint à l'écart, ne voulant pas troubler le sacrifice. Les libations finies, il annonça la mort d'Égée, 4 et c'est en poussant des cris et des gémissements qu'ils montèrent en toute hâte à la ville. De là vient, dit-on, qu'aujourd'hui encore, à la fête des Oschophories, on ne couronne pas le héraut, mais son caducée, et qu'au moment des libations, les assistants crient : « Eleleu, iou, iou ! » Le premier de ces cris est celui qu'on pousse d'habitude quand on se hâte et qu'on chante le péan, tandis que le second marque la stupeur et le trouble. Quand il eut enseveli son père, Thésée accomplit son vœu à Apollon, le sept du mois Pyanepsion[3] ; car c'est ce jour-là qu'ils rentrèrent sains et saufs dans la ville. 5 L'usage de faire ce même jour

1. Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 79-81.

2. Plutarque connaissait les deux formes de la légende sur la mort d'Égée, qui se tuait en se précipitant soit du haut de l'Acropole, soit dans la mer qui porte son nom : voir *Romulus* 34, 2.

3. Pyanepsion est le quatrième mois de l'année athénienne (environ octobre). Le sept de chaque mois était consacré à Apollon, le dieu Septime.

τὸν Κερατῶνα βωμόν, ἐκ κεράτων συνηρμοσμένον εὐωνύ- e μων ἁπάντων. 3 Ποιῆσαι δὲ καὶ ἀγῶνά φασιν αὐτὸν ἐν Δήλῳ, καὶ τοῖς νικῶσι τότε πρῶτον ὑπ' ἐκείνου φοίνικα δοθῆναι.

22. 1 Τῇ δ' Ἀττικῇ προσφερομένων ἐκλαθέσθαι μὲν αὐτόν, ἐκλαθέσθαι δὲ τὸν κυβερνήτην ὑπὸ χαρᾶς ἐπάρασθαι τὸ ἱστίον, ᾧ τὴν σωτηρίαν αὐτῶν ἔδει γνώριμον τῷ Αἰγεῖ γενέσθαι· τὸν δ' ἀπογνόντα ῥῖψαι κατὰ τῆς πέτρας ἑαυτὸν καὶ διαφθαρῆναι. 2 Καταπλεύσας δ' ὁ Θησεὺς ἔθυε μὲν αὐτὸς ἃς ἐκπλέων θυσίας εὔξατο τοῖς θεοῖς Φαληροῖ, κήρυκα δ' ἀπέστειλε τῆς σωτηρίας ἄγγελον εἰς ἄστυ. Οὗτος ἐνέτυχεν ὀδυρομένοις τε πολλοῖς τὴν τοῦ βασιλέως τελευτὴν καὶ χαίρουσιν, ὡς εἰκός, ἑτέ- f ροις καὶ φιλοφρονεῖσθαι καὶ στεφανοῦν αὐτὸν ἐπὶ τῇ σωτηρίᾳ προθύμοις οὖσι. 3 Τοὺς μὲν οὖν στεφάνους δεχόμενος τὸ κηρύκειον ἀνέστεφεν. Ἐπανελθὼν δ' ἐπὶ θάλασσαν, οὔπω πεποιημένου σπονδὰς τοῦ Θησέως, ἔξω περιέμεινε μὴ βουλόμενος τὴν θυσίαν ταράξαι. Γενομένων δὲ τῶν σπονδῶν ἀπήγγειλε τὴν τοῦ Αἰγέως τελευτήν, 4 οἱ δὲ σὺν κλαυθμῷ καὶ θορύβῳ σπεύδοντες ἀνέβαινον εἰς τὴν πόλιν. Ὅθεν καὶ νῦν ἐν τοῖς Ὠσχοφορίοις στεφανοῦσθαι μὲν οὐ τὸν κήρυκα λέγουσιν, ἀλλὰ τὸ κηρύκειον, ἐπιφωνεῖν δ' ἐν ταῖς σπονδαῖς « ἐλελεῦ ἰοὺ ἰοὺ » τοὺς παρόντας· ὧν τὸ μὲν σπεύδοντες ἀναφωνεῖν καὶ παιωνίζοντες εἰώθασι, τὸ δ' ἐκπλήξεως καὶ ταραχῆς ἐστι. Θάψας δὲ τὸν πατέρα τῷ Ἀπόλλωνι τὴν εὐχὴν ἀπεδίδου τῇ ἑβδόμῃ τοῦ Πυανεψιῶνος ἱσταμένου· ταύτῃ γὰρ ἀνέβησαν εἰς ἄστυ σωθέντες. 5 Ἡ μὲν οὖν

21. 2 ³ τὸν Κεράτινον βωμόν mor. 983 e. Cf. Diog. L. 8, 13 || ³ συνηρμοσμένων P || ³ εὐωνύμων : δεξιῶν mor. 983 e || **22.** 1 ³ ἔδει : ἐστι D || 3 ² ἀνέστρεφεν ante ras. U (et Par. 1673) || 4 ¹ κλαυθμῷ : υ male script. A : κλαθμῷ DI || ⁴ δ' ἐν : δέ I || ⁵ σπεύδοντες : σπένδοντες Par. 1673, Vat. 2190 || ⁸ Πυανεψιῶνος μηνὸς ἱσταμένου codd. exc. U.

bouillir des légumes vient, dit-on, de ce que les jeunes gens sauvés par Thésée mêlèrent ensemble ce qui leur restait de vivres et, les ayant fait cuire dans une seule marmite commune, s'attablèrent tous ensemble pour un même repas. 6 On porte aussi ce jour-là l'*eirésionè*, qui est une branche d'olivier entourée de laine, comme le rameau de suppliant précédemment déposé[1] ; on la garnit avec les prémices de fruits de toute sorte pour rappeler la fin de la stérilité[2], et l'on chante :

7 « L'*eirésionè* porte des figues, des pains gras,
Un petit pot de miel, de l'huile pour s'en oindre,
La coupe de vin pur qui l'enivre et l'endort. »

Cependant, certains disent que l'on fit cela pour les Héraclides, qui furent ainsi nourris par les Athéniens[3] ; mais j'ai suivi la tradition la plus répandue.

23. 1 Le navire sur lequel il avait fait la traversée avec les jeunes gens et était revenu sain et sauf était un navire à trente rames que les Athéniens conservèrent jusqu'au temps de Démétrios de Phalère*. Ils en retiraient les planches trop vieilles et y substituaient des planches solides qu'ils ajustaient avec les autres. Aussi les philosophes, quand ils disputent sur ce qu'ils appellent « l'argument de la croissance », citent ce vaisseau comme un exemple controversé, les uns prétendant qu'il est resté le même et les autres le niant[4]. 2 La fête des Oschophories, que l'on célèbre encore, a été instituée par Thésée. 3 Car il n'avait pas emmené, dit-on, toutes les jeunes filles désignées par le sort ; il avait deux adolescents de ses amis, qui étaient d'apparence féminine et délicate, mais dont le cœur était viril et ardent ; par des bains chauds, une vie à l'ombre, des lotions et des pa-

1. Voir ci-dessus, 18, 1.

2. Voir ci-dessus, 15, 1. L'*eirésionè* semble avoir été un « rameau porte-bonheur », un « talisman de fertilité » ; elle est encore mentionnée dans des inscriptions du IIe et du Ier siècle av. J.-C. : voir J. et L. Robert, *Rev. Ét. Gr.* 62 (1949), p. 106.

3. Lorsque les Athéniens accueillirent ces fils d'Héraclès : voir les *Héraclides* d'Euripide.

4. Comparer *De sera num. vind.* 559 B, et *De comm. not.* 1083 A.

ἕψησις τῶν ὀσπρίων λέγεται γίνεσθαι διὰ τὸ σωθέντας
αὐτοὺς εἰς ταὐτὸ συμμῖξαι τὰ περιόντα τῶν σιτίων καὶ
μίαν χύτραν κοινὴν ἑψήσαντας συνεστιαθῆναι καὶ συγ- b
καταφαγεῖν ἀλλήλοις. 6 Τὴν δ' εἰρεσιώνην ἐκφέρουσι
κλάδον ἐλαίας ἐρίῳ μὲν ἀνεστεμμένον, ὥσπερ τότε τὴν
ἱκετηρίαν, παντοδαπῶν δ' ἀνάπλεων καταργμάτων διὰ
τὸ λῆξαι τὴν ἀφορίαν, ἐπᾴδοντες·

7 « Εἰρεσιώνη σῦκα φέρει καὶ πίονας ἄρτους
καὶ μέλι ἐν κοτύλῃ καὶ ἔλαιον ἀναψήσασθαι
καὶ κύλικ' εὔζωρον, ὡς ἂν μεθύουσα καθεύδῃ. »

Καίτοι ταῦτά τινες ἐπὶ τοῖς Ἡρακλείδαις γίνεσθαι λέ-
γουσιν οὕτως διατρεφομένοις ὑπὸ τῶν Ἀθηναίων· οἱ δὲ
πλείονες ὡς προείρηται.

23. 1 Τὸ δὲ πλοῖον, ἐν ᾧ μετὰ τῶν ἠιθέων ἔπλευσε καὶ
πάλιν ἐσώθη, τὴν τριακόντορον, ἄχρι τῶν Δημητρίου c
τοῦ Φαληρέως χρόνων διεφύλαττον οἱ Ἀθηναῖοι, τὰ
μὲν παλαιὰ τῶν ξύλων ὑφαιροῦντες, ἄλλα δ' ἐμβάλλον-
τες ἰσχυρὰ καὶ συμπηγνύντες οὕτως ὥστε καὶ τοῖς φι-
λοσόφοις εἰς τὸν αὐξόμενον λόγον ἀμφιδοξούμενον παρά-
δειγμα τὸ πλοῖον εἶναι, τῶν μὲν ὡς τὸ αὐτό, τῶν δ' ὡς
οὐ τὸ αὐτὸ διαμένοι λεγόντων. 2 Ἄγουσι δὲ καὶ τὴν
τῶν Ὠσχοφορίων ἑορτὴν Θησέως καταστήσαντος. 3 Οὐ
γὰρ ἁπάσας αὐτὸν ἐξαγαγεῖν τὰς λαχούσας τότε παρθέ-
νους, ἀλλὰ τῶν συνήθων νεανίσκων δύο θηλυφανεῖς μὲν
ὀφθῆναι καὶ νεαρούς, ἀνδρώδεις δὲ ταῖς ψυχαῖς καὶ προ- d
θύμους, λουτροῖς τε θερμοῖς καὶ σκιατροφίαις καὶ ταῖς

22. 5 [2] γίνεσθαι Schaefer : γενέσθαι codd. ‖ [3] περιόντα : παριόντα I ‖ 6 [1] εἰρσεσιώνην I ‖ 7 [1] φέρει Clem. Suid. Etym. M. schol. Aristoph. Plut. 1054 Eustath. : φέρειν codd. ‖ [2] μέλιτος κοτύλην Etym. M. Eustath. ‖ [2] ἀναψήσασθαι libri Plutarchi Clem. schol. Aristoph. Equit. 729 : ἀποψήσασθαι schol. Aristoph. Plut. 1054 Etym. M. Suid. ἐπικρήσασθαι Eustath. ‖ [3] εὐζώροιο ἵνα καὶ μεθύουσα Etym. M. ‖ [3] ὡς ἂν : ἵνα Eustath. ὅπως Suid. ‖ [3] καθεύδῃς Suid. schol. Aristoph. Plut. 1054 ‖ 7 [4] γίνεσθαι Sint. : γενέσθαι codd. ‖ **23.** 1 [8] διαμένει I ‖ 3 [5] τε καὶ θερμοῖς D.

rures appliquées à leurs cheveux, à leur peau lisse, à leur teint, il les transforma autant qu'il put, il leur apprit aussi à imiter la voix, le maintien, la démarche des jeunes filles, de manière à les rendre le plus possible semblables à elles sans en différer en rien, puis il les glissa au nombre des jeunes filles, et personne ne s'en aperçut. A son retour, il conduisit lui-même la procession avec les jeunes gens habillés comme le sont à présent ceux qui portent les rameaux. 4 On porte ces rameaux pour complaire à Dionysos et à Ariane, à cause de la légende qui les concerne, ou plutôt parce que les jeunes gens revinrent au temps de la récolte des fruits*. Des femmes, appelées *dipnophores* (porteuses de repas), sont associées à la fête et prennent part au sacrifice, où elles représentent les mères des enfants désignés par le sort (celles-ci, en effet, étaient venues leur apporter des aliments et du pain), et elles y débitent des fables, parce que ces mères aussi, pour encourager et consoler leurs enfants, leur en avaient racontées. 5 C'est notamment à Démon que nous devons ces renseignements. On fit don à Thésée d'un enclos qui lui fut consacré, et il ordonna aux familles qui avaient fourni le tribut d'y apporter leurs contributions pour le sacrifice offert en son honneur, dont il confia le soin aux Phytalides, en récompense de l'hospitalité qu'il avait reçue d'eux*.

Le synœcisme et l'organisation de l'État athénien. — **24.** 1 Après la mort d'Égée, il conçut un grand et merveilleux dessein : il réunit les habitants de l'Attique en une seule cité et fit qu'il y eut un seul État pour un seul peuple. Jusqu'alors, en effet, ils vivaient dispersés et il était difficile de les convoquer en vue du bien public commun à tous ; parfois même, ils étaient en conflit et se faisaient la guerre les uns aux autres*. 2 Donc, Thésée se rendit dans chaque bourg et dans chaque famille pour les gagner à son projet. Les hommes du peuple et les pauvres répondirent vite à son appel. Aux notables, il promit un gouvernement sans roi, une démocratie où il ne serait, lui, que le chef de guerre et le gardien des lois et où, pour tout le reste, les droits seraient

περὶ τὴν κόμην καὶ λειότητα καὶ χροιὰν ἀλοιφαῖς καὶ κοσμήσεσιν, ὡς ἔστιν ἐξαλλάξαντα κομιδῇ, καὶ διδάξαντα φωνὴν καὶ σχῆμα καὶ βάδισιν, ὡς ἔνι μάλιστα, παρθένοις ὁμοιοῦσθαι καὶ μηδὲν φαίνεσθαι διαφέροντας, ἐμβαλεῖν εἰς τὸν τῶν παρθένων ἀριθμὸν καὶ διαλαθεῖν ἅπαντας· ἐπεὶ δ' ἐπανῆλθεν, αὐτόν τε πομπεῦσαι καὶ τοὺς νεανίσκους οὕτως ἀμπεχομένους ὡς νῦν ἀμπέχονται τοὺς ὤσχους φέροντες. 4 Φέρουσι δὲ Διονύσῳ καὶ Ἀριάδνῃ χαριζόμενοι διὰ τὸν μῦθον, ἢ μᾶλλον ὅτι συγκομιζομένης ὀπώρας ἐπανῆλθον· αἱ δὲ δειπνοφόροι παραλαμβάνονται καὶ κοινωνοῦσι τῆς θυσίας, ἀπομιμούμεναι e
τὰς μητέρας ἐκείνων τῶν λαχόντων· ἐπεφοίτων γὰρ αὐτοῖς ὄψα καὶ σιτία κομίζουσαι· καὶ μῦθοι λέγονται διὰ τὸ κἀκείνας εὐθυμίας ἕνεκα καὶ παρηγορίας μύθους διεξιέναι τοῖς παισί. 5 Ταῦτα μὲν οὖν καὶ Δήμων ἱστόρηκεν. Ἐξῃρέθη δὲ καὶ τέμενος αὐτῷ, καὶ τοὺς ἀπὸ τῶν παρασχόντων τὸν δασμὸν οἴκων ἔταξεν εἰς θυσίαν αὐτῷ τελεῖν ἀποφοράς· καὶ τῆς θυσίας ἐπεμελοῦντο Φυταλίδαι, Θησέως ἀποδόντος αὐτοῖς ἀμοιβὴν τῆς φιλοξενίας.

24. 1 Μετὰ δὲ τὴν Αἰγέως τελευτὴν μέγα καὶ θαυμαστὸν ἔργον εἰς νοῦν βαλόμενος συνῴκισε τοὺς τὴν Ἀττικὴν κατοικοῦντας εἰς ἓν ἄστυ, καὶ μιᾶς πόλεως ἕνα f
δῆμον ἀπέφηνε τέως σποράδας ὄντας καὶ δυσανακλήτους πρὸς τὸ κοινὸν πάντων συμφέρον, ἔστι δ' ὅτε καὶ διαφερομένους ἀλλήλοις καὶ πολεμοῦντας. 2 Ἐπιὼν οὖν ἔπειθε κατὰ δήμους καὶ γένη, τῶν μὲν ἰδιωτῶν καὶ πενήτων ἐνδεχομένων ταχὺ τὴν παράκλησιν αὐτοῦ, τοῖς δὲ 11
δυνατοῖς ἀβασίλευτον πολιτείαν προτείνων καὶ δημοκρατίαν αὐτῷ μόνον ἄρχοντι πολέμου καὶ νόμων φύλακι

23. 3 [7] ἀλλάξαντα D || [13] ὄσχους vel ὤσχους prop. Br. : οἴσχους codd. || 4 [8] παισίν A || 5 [3] ἔταξεν codd. : ἔταξαν Wil. || [4] Φυταλίδας U || 24. 1 [2] βαλλόμενος codd. || [2] συνῴκησε I || 2 [1] οὖν ἔπειθε Madv. : ἀνέπειθε codd.

également partagés entre tous. Les uns se laissèrent persuader ; les autres, redoutant sa puissance déjà considérable et son caractère résolu, se résignèrent à le suivre plutôt que de s'y voir contraints de force. 3 Alors il fit abattre dans chaque bourg les prytanées et les salles de conseil, abolit les magistratures locales et fit élever un prytanée et une salle de conseil communs à tous à l'endroit où se trouve la ville actuelle. Il donna à la cité le nom d'Athènes, et il institua un sacrifice commun, celui des Panathénées. 4 Il établit aussi, le seize du mois Hécatombaïon, le sacrifice des *Métœcia*, que l'on célèbre encore aujourd'hui[1]. Puis, ayant abdiqué la royauté, comme il en était convenu, il procéda à l'organisation de l'État, en commençant par se tourner vers les dieux. Il consulta l'oracle de Delphes au sujet de la ville et il en reçut cette réponse :

5 « O Thésée, fils d'Égée, petit-fils de Pitthée,
Les destins et la fin de nombreuses cités
Par mon père ont été liés à votre ville.
Ne fatigue donc pas ton âme à méditer :
Comme une outre, sur les vagues tu flotteras. »

6 Et, plus tard, la Sibylle aussi, raconte-t-on, fit entendre ce vers en s'adressant à la ville :

« Outre, tu peux tomber à l'eau, mais non sombrer. »*

25. 1 Pour agrandir encore la ville, il y appela tout le monde en promettant à tous l'égalité des droits, et la proclamation du héraut : « Venez tous ici, peuples », fut employée, dit-on, par Thésée lorsqu'il songeait à fondre les immigrants en un peuple unique. 2 Mais il ne laissa pas cette foule mêlée qui envahissait la ville porter le désordre et la confusion dans la démocratie ; le premier, il sépara les citoyens en trois classes : les nobles (Eupatrides), les paysans (Géomores) et les ouvriers (Démiurges). Il chargea les nobles de connaître des choses divines, de fournir les magistrats, d'enseigner les lois,

1. La fête des *Métoccia*, ou plutôt des *Synoecia* (cf. Thucydide, 2, 15, 2), tombait douze jours avant le début des Panathénées, qui commençaient le 28 d'Hécatombaïon.

χρησομένην, τῶν δ᾽ ἄλλων παρέξουσαν ἅπασιν ἰσομοιρίαν, τοὺς μὲν ταῦτ᾽ ἔπειθεν, οἱ δὲ τὴν δύναμιν αὐτοῦ δεδιότες μεγάλην οὖσαν ἤδη καὶ τὴν τόλμαν, ἐβούλοντο πειθόμενοι μᾶλλον ἢ βιαζόμενοι ταῦτα συγχωρεῖν. 3 Καταλύσας οὖν τὰ παρ᾽ ἑκάστοις πρυτανεῖα καὶ βουλευτήρια καὶ ἀρχάς, ἓν δὲ ποιήσας ἅπασι κοινὸν ἐνταῦθα πρυτανεῖον καὶ βουλευτήριον ὅπου νῦν ἵδρυται τὸ ἄστυ, τήν τε πόλιν Ἀθήνας προσηγόρευσε καὶ Παναθήναια
θυσίαν ἐποίησε κοινήν. 4 Ἔθυσε δὲ καὶ Μετοίκια τῇ b
ἕκτῃ ἐπὶ δέκα τοῦ Ἑκατομβαιῶνος, ἣν ἔτι νῦν θύουσι. Καὶ τὴν βασιλείαν ἀφεὶς ὥσπερ ὡμολόγησε, διεκόσμει τὴν πολιτείαν ἀπὸ θεῶν ἀρχόμενος· ἧκε γὰρ αὐτῷ χρησμὸς ἐκ Δελφῶν μαντευομένῳ περὶ τῆς πόλεως·

5 « Αἰγείδη Θησεῦ, Πιτθηίδος ἔκγονε κούρης,
πολλαῖς τοι πολίεσσι πατὴρ ἐμὸς ἐγκατέθηκε
τέρματα καὶ κλωστῆρας ἐν ὑμετέρῳ πτολιέθρῳ.
Ἀλλὰ σὺ μή τι λίην πεπονημένος ἔνδοθι θυμὸν
βουλεύειν· ἀσκὸς γὰρ ἐν οἴδματι ποντοπορεύσει. »

6 Τοῦτο δὲ καὶ Σίβυλλαν ὕστερον ἀποστοματίσαι πρὸς
τὴν πόλιν ἱστοροῦσιν ἀναφθεγξαμένην· c

« Ἀσκὸς βαπτίζῃ· δῦναι δέ τοι οὐ θέμις ἐστίν. »

25. 1 Ἔτι δὲ μᾶλλον αὐξῆσαι τὴν πόλιν βουλόμενος ἐκάλει πάντας ἐπὶ τοῖς ἴσοις, καὶ τὸ « Δεῦρ᾽ ἴτε πάντες λεῴ » κήρυγμα Θησέως γενέσθαι φασὶ πανδημίαν τινὰ καθιστάντος. 2 Οὐ μὴν ἄτακτον οὐδὲ μεμιγμένην περιεῖδεν ὑπὸ πλήθους ἐπιχυθέντος ἀκρίτου γενομένην τὴν δημοκρατίαν, ἀλλὰ πρῶτος ἀποκρίνας χωρὶς Εὐπατρίδας καὶ Γεωμόρους καὶ Δημιουργούς, Εὐπατρίδαις δὲ γινώσκειν τὰ θεῖα καὶ παρέχειν ἄρχοντας ἀποδοὺς καὶ νόμων
διδασκάλους εἶναι καὶ ὁσίων καὶ ἱερῶν ἐξηγητάς, τοῖς d

24. 3 [4] Παναθήναια : Παραθήναια D || 5 [2] πολέεσσι I || [2] ἐγκατέθεικε s. s. A || [5] ποντοπορεύσεις D || 25. 2 [4] Εὐπατρίδαις δέ : μέν I.

d'interpréter les coutumes profanes et religieuses. Il établit ainsi entre les trois ordres une sorte d'égalité, les nobles l'emportant, semble-t-il, en dignité, les paysans en utilité et les ouvriers par le nombre. 3 Il fut, comme le dit Aristote, le premier qui inclina vers la foule et qui renonça à la royauté ; Homère paraît aussi en témoigner, lorsque, dans le Catalogue des vaisseaux, il donne aux seuls Athéniens le nom de peuple.* Il frappa une monnaie, où il fit graver un bœuf, soit à cause du taureau de Marathon ou du chef de l'armée de Minos, soit pour inviter les citoyens à l'agriculture. De là viennent, dit-on, les expressions : « de la valeur de cent bœufs » ou « de dix bœufs ».*

Les jeux isthmiques. — 4 Il agrandit l'Attique en lui annexant solidement la Mégaride, et c'est alors qu'il fit dresser à l'isthme la fameuse stèle dont l'inscription, en deux trimètres, délimitait la frontière ; le premier trimètre désignait le pays situé à l'est :

« Ici finit le Péloponnèse et commence l'Ionie »,

et l'autre, le pays situé à l'ouest :

« Ici commence le Péloponnèse et finit l'Ionie. »*

5 Et, le premier, il y établit un concours, par émulation à l'égard d'Héraclès : son ambition était d'y voir les Grecs, qui célébraient les jeux olympiques en l'honneur de Zeus à cause de ce héros, célébrer les jeux isthmiques en l'honneur de Posidon, à cause de lui. En effet, le concours institué en mémoire de Mélicertès s'y déroulait de nuit et il avait plutôt l'air d'une cérémonie secrète que d'un spectacle et d'une fête publique*. 6 Quelques-uns disent que les jeux isthmiques furent fondés en l'honneur de Sciron, dont Thésée voulait expier le meurtre, parce qu'il était son parent, Sciron étant, selon eux, fils de Canéthos et d'Héniochè, fille de Pitthée. D'autres, enfin, nomment Sinis, au lieu de Sciron, et disent que c'est pour celui-là, et non pour celui-ci, que Thésée fonda ces jeux. 7 Quoi qu'il en soit, il régla et définit avec les Corinthiens les droits des Athéniens qui viendraient assister aux jeux : les Corinthiens leur céderaient autant

ἄλλοις πολίταις ὥσπερ εἰς ἴσον κατέστησε, δόξῃ μὲν Εὐπατριδῶν, χρείᾳ δὲ Γεωμόρων, πλήθει δὲ Δημιουργῶν ὑπερέχειν δοκούντων. 3 Ὅτι δὲ πρῶτος ἀπέκλινε πρὸς τὸν ὄχλον, ὡς Ἀριστοτέλης φησί, καὶ ἀφῆκε τὸ μοναρχεῖν, ἔοικε μαρτυρεῖν καὶ Ὅμηρος ἐν νεῶν καταλόγῳ μόνους Ἀθηναίους δῆμον προσαγορεύσας. Ἔκοψε δὲ καὶ νόμισμα, βοῦν ἐγχαράξας ἢ διὰ τὸν Μαραθώνιον ταῦρον ἢ διὰ τὸν Μίνω στρατηγὸν ἢ πρὸς γεωργίαν τοὺς πολίτας παρακαλῶν. Ἀπ' ἐκείνου δέ φασι τὸ ἑκατόμβοιον καὶ τὸ δεκάβοιον ὀνομασθῆναι.

4 Προσκτησάμενος δὲ τῇ Ἀττικῇ τὴν Μεγαρικὴν e
βεβαίως, τὴν θρυλουμένην ἐν Ἰσθμῷ στήλην ἔστησεν, ἐπιγράψας τὸ διορίζον ἐπίγραμμα τὴν χώραν δυσὶ τριμέτροις, ὧν ἔφραζε τὰ μὲν πρὸς ἕω·

« Τάδ' οὐχὶ Πελοπόννησος, ἀλλ' Ἰωνία· »

τὰ δὲ πρὸς ἑσπέραν·

« Τάδ' ἐστὶ Πελοπόννησος, οὐκ Ἰωνία. »

5 Καὶ τὸν ἀγῶνα πρῶτος ἔθηκε κατὰ ζῆλον Ἡρακλέους, ὡς δι' ἐκεῖνον Ὀλύμπια τῷ Διὶ καὶ δι' αὐτὸν Ἴσθμια τῷ Ποσειδῶνι φιλοτιμηθεὶς ἄγειν τοὺς Ἕλληνας. Ὁ γὰρ ἐπὶ Μελικέρτῃ τεθεὶς αὐτόθι νυκτὸς ἐδρᾶτο, τελετῆς f
ἔχων μᾶλλον ἢ θέας καὶ πανηγυρισμοῦ τάξιν. 6 Ἔνιοι δέ φασιν ἐπὶ Σκείρωνι τὰ Ἴσθμια τεθῆναι, τοῦ Θησέως ἀφοσιουμένου τὸν φόνον διὰ τὴν συγγένειαν· Σκείρωνα γὰρ υἱὸν εἶναι Κανήθου καὶ Ἡνιόχης τῆς Πιτθέως. Οἱ δὲ Σίνιν, οὐ Σκείρωνα, καὶ τὸν ἀγῶνα τεθῆναι διὰ τοῦτον ὑπὸ Θησέως, οὐ δι' ἐκεῖνον. 7 Ἔταξεν οὖν καὶ 12
διωρίσατο πρὸς τοὺς Κορινθίους, Ἀθηναίων τοῖς ἀφικνουμένοις ἐπὶ τὰ Ἴσθμια παρέχειν προεδρίαν ὅσον ἂν

25. 2 [7] ἄλλοις δὲ πολίταις I || [8] τῶν Δημιουργῶν codd. || 3 [7] φασι : φησι U || 4 [1] προσκτισάμενος B || [2] θρυλλουμένην PB (apogr. I + vlm) || [5] Πελοπόνησος UI || [6] πρός om. U || 6 [2] Σκίρωνι I || [5] Σίννιν codd. || [5] οὐχὶ Σκείρωνα I.

de places de premier rang que pourrait en couvrir, une fois déployée, la voile du vaisseau qui aurait amené leurs théores. C'est Hellanicos et Andron d'Halicarnasse qui l'attestent dans leurs Histoires.

Antiope et les Amazones. — **26.** 1 Il s'embarqua pour le Pont-Euxin, à ce que disent Philochore et quelques autres, pour accompagner Héraclès dans son expédition contre les Amazones, et on lui fit don d'Antiope pour honorer sa valeur. Mais, selon la plupart des historiens, entre autres Phérécyde, Hellanicos et Hérodore, c'est seulement après Héraclès que Thésée partit avec une flotte à lui et fit prisonnière l'Amazone. Ce récit est le plus vraisemblable, 2 car on ne voit pas dans les livres des historiens qu'aucun autre de ses compagnons d'armes ait fait une Amazone prisonnière. Bion même dit qu'il l'enleva par ruse : d'après lui, les Amazones, qui aiment naturellement les hommes [1], loin de s'enfuir quand Thésée aborda dans leur pays, lui envoyèrent même des présents d'hospitalité ; il engagea celle qui les lui apportait à monter dans son vaisseau et, dès qu'elle y fut montée, il gagna le large. 3 Mais un certain Ménécratès, qui a publié une histoire de la ville de Nicée en Bithynie, raconte que Thésée, ayant avec lui Antiope, fit quelque séjour dans ces parages [2] ; or, il était accompagné dans cette expédition de trois jeunes Athéniens, qui étaient frères : Eunéon, Thoas et Soloïs ; 4 ce dernier s'était épris d'Antiope ; tous l'ignoraient, sauf un de ses compagnons qui en reçut de lui la confidence et qui en parla à Antiope ; celle-ci repoussa vivement cette tentative de séduction, mais prit la chose avec prudence et douceur et ne la révéla pas à Thésée. 5 Soloïs, désespéré, se jeta dans un fleuve et s'y noya. Thésée, ayant appris la cause de cette mort et la passion du jeune homme, en fut affligé, et, dans son chagrin, se rappela un oracle de la

1. Plutarque se souvient sans doute ici d'Hérodote, 4, 110-114.

2. Ainsi, d'après Ménécratès de Nysa, Thésée, en revenant du pays des Amazones, situé dans le Pont près de Trapézonte (Trébizonde), aurait fait escale en Propontide et, du port de Cius (Prusias), serait monté à Nicée.

τόπον ἐπίσχῃ καταπετασθὲν τὸ τῆς θεωρίδος νεὼς ἱστίον,
ὡς Ἑλλάνικος καὶ Ἄνδρων ὁ Ἁλικαρνασσεὺς ἱστορή-
κασιν.

26. 1 Εἰς δὲ τὸν Πόντον ἔπλευσε τὸν Εὔξεινον, ὡς
μὲν Φιλόχορος καί τινες ἄλλοι λέγουσι, μεθ' Ἡρακλέους
ἐπὶ τὰς Ἀμαζόνας συστρατεύσας καὶ γέρας Ἀντιόπην
ἔλαβεν· οἱ δὲ πλείους, ὧν ἐστι καὶ Φερεκύδης καὶ Ἑλλά-
νικος καὶ Ἡρόδωρος, ὕστερόν φασιν Ἡρακλέους ἰδιόστο-
λον πλεῦσαι τὸν Θησέα καὶ τὴν Ἀμαζόνα λαβεῖν αἰχμά- b
λωτον, πιθανώτερα λέγοντες. 2 Οὐδεὶς γὰρ ἄλλος
ἱστόρηται τῶν μετ' αὐτοῦ στρατευσάντων Ἀμαζόνα
λαβεῖν αἰχμάλωτον. Βίων δὲ καὶ ταύτην παρακρουσά-
μενον οἴχεσθαι λαβόντα· φύσει γὰρ οὔσας τὰς Ἀμαζόνας
φιλάνδρους οὐ φυγεῖν τὸν Θησέα προσβάλλοντα τῇ
χώρᾳ, ἀλλὰ καὶ ξένια πέμπειν· τὸν δὲ τὴν κομίζουσαν
ἐμβῆναι παρακαλεῖν εἰς τὸ πλοῖον· ἐμβάσης δ' ἀναχ-
θῆναι. 3 Μενεκράτης δέ τις ἱστορίαν περὶ Νικαίας τῆς
ἐν Βιθυνίᾳ πόλεως ἐκδεδωκώς, Θησέα φησὶ τὴν Ἀντιόπην
ἔχοντα διατρῖψαι περὶ τούτους τοὺς τόπους· τυγχάνειν c
δὲ συστρατεύοντας αὐτῷ τρεῖς νεανίσκους ἐξ Ἀθηνῶν
ἀδελφοὺς ἀλλήλων, Εὔνεων καὶ Θόαντα καὶ Σολόεντα.
4 Τοῦτον οὖν ἐρῶντα τῆς Ἀντιόπης καὶ λανθάνοντα
τοὺς ἄλλους ἐξειπεῖν πρὸς ἕνα τῶν συνήθων· ἐκείνου δὲ
περὶ τούτων ἐντυχόντος τῇ Ἀντιόπῃ, τὴν μὲν πεῖραν
ἰσχυρῶς ἀποτρίψασθαι, τὸ δὲ πρᾶγμα σωφρόνως ἅμα
καὶ πρᾴως ἐνεγκεῖν καὶ πρὸς τὸν Θησέα μὴ κατηγορῆσαι.
5 Τοῦ δὲ Σολόεντος ὡς ἀπέγνω ῥίψαντος ἑαυτὸν εἰς
ποταμόν τινα καὶ διαφθαρέντος, ᾐσθημένον τότε τὴν
αἰτίαν καὶ τὸ πάθος τοῦ νεανίσκου τὸν Θησέα βαρέως d

25. 7 [5] ὁ Λικαρνασεύς D (α s. s. apogr. + I) || **26.** 1 [3] συστρατεῦ-σαι I || [3] γέρας [ἀριστεῖον] Cob. || 2 [2] αὐτῷ D || [3] ταύτη codd. || [5] οὐ Lindskog : οὔτε codd. || [6] τὸν δέ : ὁ δέ I || 3 [5] ἀλλήλους D.

Pythie, qui lui avait ordonné à Delphes, quand il se sentirait très contrarié et très affligé sur une terre étrangère, d'y fonder une ville et d'y laisser pour la gouverner quelques hommes de sa suite. 6 C'est pour cela qu'il donna à la ville qu'il fonda le nom de Pythopolis, qui rappelait celui du dieu, et qu'il appela le fleuve voisin Soloïs en l'honneur du jeune homme. 7 Il y laissa aussi les frères de celui-ci pour gouverner la cité et lui donner des lois, et avec eux Hermos, un des Eupatrides d'Athènes. C'est d'après Hermos que les habitants de Pythopolis appellent un endroit de leur ville maison d'Hermès, prononçant à tort la seconde syllabe de son nom avec un accent circonflexe et faisant ainsi passer à un dieu l'honneur dû à un héros [1].

27. 1 Telle fut donc la cause de la guerre des Amazones. Et cette guerre, à ce qu'il paraît, ne fut pas une petite affaire ni une besogne de femmes. En effet, elles n'auraient pas campé dans la ville et n'auraient pas engagé un combat, qui fut un corps à corps, près de la Pnyx et du Mouséion, si elles ne s'étaient pas rendues maîtresses du pays et si elles n'avaient pas hardiment pénétré dans la ville. 2 Qu'elles soient venues après avoir passé sur la glace le Bosphore cimmérien, comme l'a raconté Hellanicos, c'est une chose difficile à croire*. Mais qu'elles aient campé presque au milieu de la ville, c'est un fait attesté par les noms des lieux et par les tombes de ceux qui périrent. Pendant longtemps, les deux partis hésitèrent et tardèrent à engager l'action ; mais, à la fin, Thésée, après avoir, sur l'ordre d'un oracle, sacrifié à la Peur, les attaqua. 3 La bataille eut lieu pendant le mois Boèdromion et c'est en mémoire du combat que les Athéniens offrent encore aujourd'hui le sacrifice des Boèdromia*. Clidémos, qui s'est attaché à en raconter tous les détails, rapporte que l'aile gauche des Amazones s'étendait vers le lieu qu'on appelle encore aujourd'hui Amazonion, et que leur aile droite arrivait

1. Au génitif, les noms Hermès et Hermos ne diffèrent que par l'accent : Ἑρμοῦ et Ἕρμου.

ἐνεγκεῖν, καὶ δυσφοροῦντα λόγιόν τι πυθόχρηστον ἀνε-
νεγκεῖν πρὸς ἑαυτόν· εἶναι γὰρ αὐτῷ προστεταγμένον ἐν
Δελφοῖς ὑπὸ τῆς Πυθίας, ὅταν ἐπὶ ξένης ἀνιαθῇ μάλιστα
καὶ περίλυπος γένηται, πόλιν ἐκεῖ κτίσαι καὶ τῶν ἀμφ'
αὐτόν τινας ἡγεμόνας καταλιπεῖν. 6 Ἐκ δὲ τούτου τὴν
μὲν πόλιν ἣν ἔκτισεν ἀπὸ τοῦ θεοῦ Πυθόπολιν προσαγο-
ρεῦσαι, Σολόεντα δὲ τὸν πλησίον ποταμὸν ἐπὶ τιμῇ τοῦ
νεανίσκου. 7 Καταλιπεῖν δὲ καὶ τοὺς ἀδελφοὺς αὐτοῦ
οἷον ἐπιστάτας καὶ νομοθέτας, καὶ σὺν αὐτοῖς Ἕρμον,
ἄνδρα τῶν Ἀθήνησιν Εὐπατριδῶν· ἀφ' οὗ καὶ τόπον
Ἑρμοῦ καλεῖν οἰκίαν τοὺς Πυθοπολίτας, οὐκ ὀρθῶς τὴν e
δευτέραν συλλαβὴν περισπῶντας καὶ τὴν δόξαν ἐπὶ
θεὸν ἀφ' ἥρωος μετατιθέντας.

27. 1 Πρόφασιν μὲν οὖν ταύτην ὁ τῶν Ἀμαζόνων πό-
λεμος ἔσχε· φαίνεται δὲ μὴ φαῦλον αὐτοῦ μηδὲ γυναι-
κεῖον γενέσθαι τὸ ἔργον. Οὐ γὰρ ἂν ἐν ἄστει κατεστρατο-
πέδευσαν οὐδὲ τὴν μάχην συνῆψαν ἐν χρῷ περὶ τὴν
Πνύκα καὶ τὸ Μουσεῖον, εἰ μὴ κρατοῦσαι τῆς χώρας ἀδεῶς
τῇ πόλει προσέμιξαν. 2 Εἰ μὲν οὖν, ὡς Ἑλλάνικος
ἱστόρηκε, τῷ Κιμμερικῷ Βοσπόρῳ παγέντι διαβᾶσαι περι-
ῆλθον, ἔργον ἐστὶ πιστεῦσαι· τὸ δ' ἐν τῇ πόλει σχεδὸν
αὐτὰς ἐνστρατοπεδεῦσαι μαρτυρεῖται καὶ τοῖς ὀνόμασι f
τῶν τόπων καὶ ταῖς θήκαις τῶν πεσόντων. Πολὺν δὲ
χρόνον ὄκνος ἦν καὶ μέλλησις ἀμφοτέροις τῆς ἐπιχειρή-
σεως· τέλος δὲ Θησεὺς κατά τι λόγιον τῷ Φόβῳ σφα-
γιασάμενος συνῆψεν αὐταῖς. 3 Ἡ μὲν οὖν μάχη Βοη-
δρομιῶνος ἐγένετο μηνὸς ἐφ' ᾗ τὰ Βοηδρόμια μέχρι νῦν
Ἀθηναῖοι θύουσιν. Ἱστορεῖ δὲ Κλείδημος ἐξακριβοῦν τὰ
καθ' ἕκαστα βουλόμενος, τὸ μὲν εὐώνυμον τῶν Ἀμαζό-
νων κέρας ἐπιστρέφειν πρὸς τὸ νῦν καλούμενον Ἀμαζό-

26 5 [4] καὶ δυσφ. — ἀνενεγκεῖν om. U || [7] τὸν ἀμφ' αὐτόν D || **27.** 1 [3] ἂν om. D || 2 [4] μαρτυρεῖνται U || [7] Φοίβῳ B.

jusqu'à Chrysa, près de la Pnyx. 4 Le combat contre cette aile fut mené par les Athéniens qui partirent du Mouséion pour attaquer les Amazones, et les tombeaux de ceux qui furent tués se trouvent dans la grande rue qui mène à la Porte appelée aujourd'hui Porte du Pirée, près du monument du héros Chalcodon. 5 De ce côté, ils furent repoussés jusqu'au sanctuaire des Euménides et reculèrent devant ces femmes. Mais, du côté du Palladion, d'Ardettos et du Lycée, ils assaillirent leur aile droite et la refoulèrent jusque dans leur camp en leur infligeant de lourdes pertes. Le quatrième mois, la paix fut conclue par l'entremise d'Hippolytè, car Clidémos appelle Hippolytè, et non Antiope, l'Amazone qui vivait avec Thésée. 6 D'aucuns disent que cette femme, combattant dans l'armée de Thésée, fut tuée d'un coup de javelot par Molpadia, et que c'est sur sa tombe qu'est placée la stèle qu'on voit près du sanctuaire de la Terre Olympienne. Au reste, dans des événements si anciens, ces incertitudes de l'histoire n'ont rien d'étonnant. On raconte même que les Amazones blessées furent envoyées secrètement à Chalcis par Antiope, qu'elles y furent soignées et que quelques-unes y furent enterrées à l'endroit qu'on appelle encore aujourd'hui Amazonion. 7 Mais que la guerre ait fini par un traité, nous en avons une preuve dans le nom du lieu qui avoisine le sanctuaire de Thésée, et qu'on appelle Horcômosion (le lieu du serment), et dans le sacrifice qui se fait depuis longtemps en l'honneur des Amazones avant les fêtes de Thésée*. 8 Les Mégariens aussi montrent chez eux un tombeau des Amazones sur la route qui va de l'agora à l'endroit nommé Rhous, là où se trouve le monument *rhomboïde*[1]. On dit qu'il en mourut d'autres à Chéronée et qu'elles furent ensevelies au bord du ruisseau qui s'appelait autrefois Thermodon, paraît-il, et qu'on nomme aujourd'hui Haimon ; j'en ai parlé dans la Vie de Démosthène[2]. 9 Il est certain qu'elles ne traversèrent pas non plus la Thessalie sans encombre, car on montre

1. C'est-à-dire, peut-être : en forme de losange. Voir Pausanias 1, 41, 2 et 7.
2. *Démosthène*, chap. 19.

νειον, τῷ δὲ δεξιῷ πρὸς τὴν Πνύκα κατὰ τὴν Χρύσαν
ἥκειν. 4 Μάχεσθαι δὲ πρὸς τοῦτο τοὺς Ἀθηναίους ἀπὸ 13
τοῦ Μουσείου ταῖς Ἀμαζόσι συμπεσόντας, καὶ τάφους
τῶν πεσόντων περὶ τὴν πλατεῖαν εἶναι τὴν φέρουσαν ἐπὶ
τὰς πύλας παρὰ τὸ Χαλκώδοντος ἡρῷον, ἃς νῦν Πει-
ραϊκὰς ὀνομάζουσι. 5 Καὶ ταύτῃ μὲν ἐκβιασθῆναι
μέχρι τῶν Εὐμενίδων καὶ ὑποχωρῆσαι ταῖς γυναιξίν,
ἀπὸ δὲ Παλλαδίου καὶ Ἀρδηττοῦ καὶ Λυκείου προσβα-
λόντας ὤσασθαι τὸ δεξιὸν αὐτῶν ἄχρι τοῦ στρατοπέδου
καὶ πολλὰς καταβαλεῖν. Τετάρτῳ δὲ μηνὶ συνθήκας γε-
νέσθαι διὰ τῆς Ἱππολύτης· Ἱππολύτην γὰρ οὗτος ὀνο-
μάζει τὴν τῷ Θησεῖ συνοικοῦσαν, οὐκ Ἀντιόπην. b
6 Ἔνιοι δέ φασι μετὰ τοῦ Θησέως μαχομένην πεσεῖν
τὴν ἄνθρωπον ὑπὸ Μολπαδίας ἀκοντισθεῖσαν, καὶ τὴν
στήλην τὴν παρὰ τὸ τῆς Γῆς τῆς Ὀλυμπίας ἱερὸν ἐπὶ
ταύτῃ κεῖσθαι. Καὶ θαυμαστὸν οὐκ ἔστιν ἐπὶ πράγμασιν
οὕτω παλαιοῖς πλανᾶσθαι τὴν ἱστορίαν, ἐπεὶ καὶ τὰς
τετρωμένας φασὶ τῶν Ἀμαζόνων ὑπ' Ἀντιόπης εἰς Χαλ-
κίδα λάθρα διαπεμφθείσας τυγχάνειν ἐπιμελείας, καὶ
ταφῆναί τινας ἐκεῖ περὶ τὸ νῦν Ἀμαζόνειον καλούμενον.
7 Ἀλλὰ τοῦ γε τὸν πόλεμον εἰς σπονδὰς τελευτῆσαι
μαρτύριόν ἐστιν ἥ τε τοῦ τόπου κλῆσις τοῦ παρὰ τὸ
Θησεῖον, ὅνπερ Ὁρκωμόσιον καλοῦσιν, ἥ τε γινομένη c
πάλαι θυσία ταῖς Ἀμαζόσι πρὸ τῶν Θησείων. 8 Δεικ-
νύουσι δὲ καὶ Μεγαρεῖς Ἀμαζόνων θήκην παρ' αὐτοῖς
ἐπὶ τὸν καλούμενον Ῥοῦν βαδίζουσιν ἐξ ἀγορᾶς, ὅπου
τὸ Ῥομβοειδές. Λέγεται δὲ καὶ περὶ Χαιρώνειαν ἑτέρας
ἀποθανεῖν καὶ ταφῆναι παρὰ τὸ ῥευμάτιον, ὃ πάλαι μέν,
ὡς ἔοικε, Θερμώδων, Αἵμων δὲ νῦν καλεῖται· περὶ ὧν ἐν
τῷ Δημοσθένους βίῳ γέγραπται. 9 Φαίνονται δὲ μηδὲ
Θεσσαλίαν ἀπραγμόνως αἱ Ἀμαζόνες διελθοῦσαι· τάφοι

27. 5 [2] καὶ μέχρι I || [3] Λευκείου U || 6 [3] παρὰ : περί D || [8] τὸν νῦν U || 8 [4] Χερώνειαν D || 9 [1] μηδέ : μή B.

encore aujourd'hui des tombes d'Amazones à Scotoussa et dans les monts Cynoscéphales.

Phèdre et Hippolyte. — **28.** 1 Voilà au sujet des Amazones les faits dignes de mémoire. D'après l'auteur du poème de la *Théséide*, la cause de l'entrée en guerre des Amazones aurait été le mariage de Thésée avec Phèdre, et Antiope, avec ses Amazones, aurait attaqué Thésée pour se venger de lui, mais elles auraient été tuées par Héraclès. Ce récit est manifestement une fable, une pure fiction[1]. 2 Thésée n'épousa Phèdre qu'après la mort d'Antiope, dont il avait un fils, Hippolyte, que Pindare appelle Démophon*. 3 Quant aux malheurs que Thésée éprouva du fait de son fils et de Phèdre, comme les historiens ne contredisent en rien les poètes tragiques, il faut croire qu'ils sont arrivés comme ceux-ci les ont représentés unanimement.

Autres amours et autres exploits de Thésée. — **29.** 1 Il court, cependant, sur les amours de Thésée d'autres récits qui n'ont pas été mis à la scène, et qui n'ont ni des commencements honnêtes ni des fins heureuses. Ainsi, l'on dit qu'il enleva une certaine Anaxo de Trézène et qu'après avoir tué Sinis et Cercyon, il fit violence à leurs filles, qu'il épousa Périboia, mère d'Ajax, puis Phéréboia et Iopè, fille d'Iphiclès. 2 On lui reproche aussi, je l'ai dit, d'avoir par amour pour Aiglé, fille de Panopée, abandonné Ariane, d'une façon qui n'était ni belle ni honorable. Enfin, l'enlèvement d'Hélène remplit l'Attique des fureurs de la guerre et aboutit pour lui à l'exil et à la mort, comme je le raconterai un peu plus loin[2].

3 Alors que les héros de ce temps-là se signalèrent par de nombreuses entreprises, Thésée, au rapport d'Hérodore, ne prit part à aucune, hormis à la lutte des Lapithes contre les Centaures. Cependant, selon d'autres, il

1. La *Théséide*, mentionnée avec dédain par Aristote, *Poét.* 8, 2, ne doit pas remonter plus haut que le VIe siècle.

2. Pour Aiglé, voir ci-dessus, 20, 1-2, et comparer, pour tout ce passage, Athénée 13, 557 a-b.

γὰρ αὐτῶν ἔτι καὶ νῦν δείκνυνται περὶ τὴν Σκοτουσ-
σαίαν καὶ τὰς Κυνὸς κεφαλάς.

28. 1 Ταῦτα μὲν οὖν ἄξια μνήμης περὶ τῶν Ἀμαζό- d
νων. Ἣν γὰρ ὁ τῆς Θησηίδος ποιητὴς Ἀμαζόνων ἐπα-
νάστασιν γέγραφε, Θησεῖ γαμοῦντι Φαίδραν τῆς Ἀντιό-
πης ἐπιτιθεμένης καὶ τῶν μετ' αὐτῆς Ἀμαζόνων ἀμυνο-
μένων καὶ κτείνοντος αὐτὰς Ἡρακλέους, περιφανῶς
ἔοικε μύθῳ καὶ πλάσματι. 2 Τῆς δ' Ἀντιόπης ἀποθα-
νούσης ἔγημε Φαίδραν, ἔχων υἱὸν Ἱππόλυτον ἐξ Ἀντιό-
πης, ὡς δὲ Πίνδαρός φησι, Δημοφῶντα. 3 Τὰς δὲ περὶ
ταύτην καὶ τὸν υἱὸν αὐτοῦ δυστυχίας, ἐπεὶ μηδὲν ἀντι-
πίπτει παρὰ τῶν ἱστορικῶν τοῖς τραγικοῖς, οὕτως ἔχειν
θετέον ὡς ἐκεῖνοι πεποιήκασιν ἅπαντες. e

29. 1 Εἰσὶ μέντοι λόγοι περὶ γάμων Θησέως καὶ ἕτε-
ροι, τὴν σκηνὴν διαπεφευγότες, οὔτ' ἀρχὰς εὐγνώμονας
οὔτ' εὐτυχεῖς τελευτὰς ἔχοντες. Καὶ γὰρ Ἀναξώ τινα
Τροιζηνίαν ἁρπάσαι λέγεται, καὶ Σίνιν ἀποκτείνας καὶ
Κερκυόνα συγγενέσθαι βίᾳ ταῖς θυγατράσιν αὐτῶν·
γῆμαι δὲ καὶ Περίβοιαν τὴν Αἴαντος μητέρα καὶ Φερέ-
βοιαν αὖθις καὶ Ἰόπην τὴν Ἰφικλέους· 2 καὶ διὰ τὸν
Αἴγλης ἔρωτα τῆς Πανοπέως, ὥσπερ εἴρηται, τὴν Ἀριάδ-
νης ἀπόλειψιν αἰτιῶνται μὴ καλὴν γενέσθαι μηδὲ πρέ-
πουσαν· ἐπὶ πᾶσι δὲ τὴν Ἑλένης ἁρπαγὴν πολέμου μὲν
ἐμπλῆσαι τὴν Ἀττικήν, αὐτῷ δ' εἰς φυγὴν καὶ ὄλεθρον f
τελευτῆσαι· περὶ ὧν ὀλίγον ὕστερον εἰρήσεται.

3 Πολλῶν δὲ τότε τοῖς ἀρίστοις ἄθλων γενομένων
Ἡρόδωρος μὲν οὐδενὸς οἴεται τὸν Θησέα μετασχεῖν,
ἀλλὰ μόνοις Λαπίθαις τῆς κενταυρομαχίας· ἕτεροι δὲ

27. 9 [3] Σκουτουσσαίαν B || 28. 1 [4] ἐπιτιθεμένης U : ἐπιθεμένης cet. || [4] ἀμεινομένων D || [5] κτείνοντας D || 2 [2] υἱὸν om. D || 3 [2] τὸν υἱόν : τῶν υἱῶν D || 29. 1 [4] Σίννιν codd. || [6] Φερέβιαν U || 2 [5] αὐτῷ : αὐτός D || 3 [2] ἡρ†όδωρος U, post γενομένων, ἄθλων iterat I.

accompagna Jason en Colchide et aida Méléagre à tuer le sanglier ; de là serait venu le dicton : « Rien sans Thésée » ; on ajoute d'ailleurs que, sans avoir besoin d'aucun allié, il accomplit une foule de glorieux exploits, qui firent que l'on s'accoutuma à dire de lui : « C'est un second Héraclès. » 4 Il aida aussi Adraste à enlever les corps des guerriers tombés au pied de la Cadmée, non pas, comme l'a représenté Euripide dans l'une de ses tragédies, en gagnant une bataille sur les Thébains, mais en les persuadant de conclure une trêve. C'est du moins ce que disent la plupart des auteurs, et Philochore ajoute même que cette trêve fut la première qui eût été conclue pour l'enlèvement des morts. 5 Mais c'est Héraclès, comme il est dit dans la Vie de ce héros, qui, le premier, rendit les morts aux ennemis. Les tombeaux des soldats d'Adraste se voient à Éleuthères et ceux des chefs à Éleusis[1], autre faveur accordée à Adraste par Thésée. Ce qu'Euripide avance à ce sujet dans ses *Suppliantes* est contredit par Eschyle dans ses *Éleusiniens*, où il fait dire à Thésée ce que je viens de rapporter.*

Pirithoüs et les Lapithes. — **30.** 1 Quant à son amitié avec Pirithoüs, elle commença, dit-on, de la façon suivante. Comme Thésée était très réputé pour sa force et sa vaillance, Pirithoüs voulut les éprouver et en faire l'essai ; il enleva donc à Marathon des bœufs qui appartenaient à Thésée, et, lorsqu'il apprit que ce héros avait pris les armes pour le poursuivre, au lieu de fuir, il revint sur ses pas et se porta à sa rencontre. 2 Mais, dès qu'ils se trouvèrent en présence l'un de l'autre, ils furent frappés réciproquement d'admiration pour leur beauté et leur air de hardiesse et ils renoncèrent à se combattre. Pirithoüs, le premier, tendit la main droite à Thésée et le pria d'arbitrer le dommage causé par l'enlèvement des bœufs, ajoutant qu'il se soumettrait volontairement à la peine qu'il fixerait. Thésée non seulement l'en tint quitte, mais sollicita son amitié et son alliance et ils scellèrent cette amitié par un serment. 3 Dans la suite, comme

1. M. G. E. Mylonas pense avoir retrouvé à Éleusis les tombes des Chefs : voir *Bull. Corr. Hell.* 78 (1954), p. 111, et 79 (1955), 220 sq.

καὶ μετ' Ἰάσονος ἐν Κόλχοις γενέσθαι καὶ Μελεάγρῳ
συνεξελεῖν τὸν κάπρον, καὶ διὰ τοῦτο παροιμίαν εἶναι
τὴν « Οὐκ ἄνευ Θησέως »· αὐτὸν μέντοι μηδενὸς συμ- 14
μάχου δεηθέντα πολλοὺς καὶ καλοὺς ἄθλους κατεργά-
σασθαι, καὶ τὸν « Ἄλλος οὗτος Ἡρακλῆς » λόγον ἐπ'
ἐκείνου κρατῆσαι. 4 Συνέπραξε δὲ καὶ Ἀδράστῳ τὴν
ἀναίρεσιν τῶν ὑπὸ τῇ Καδμείᾳ πεσόντων, οὐχ ὡς Εὐρι-
πίδης ἐποίησεν ἐν τραγῳδίᾳ, μάχῃ τῶν Θηβαίων κρατή-
σας, ἀλλὰ πείσας καὶ σπεισάμενος· οὕτω γὰρ οἱ πλεῖστοι
λέγουσι· Φιλόχορος δὲ καὶ σπονδὰς περὶ νεκρῶν ἀναι-
ρέσεως γενέσθαι πρώτας ἐκείνας. 5 Ὅτι δ' Ἡρακλῆς
πρῶτος ἀπέδωκε νεκροὺς τοῖς πολεμίοις, ἐν τοῖς περὶ
Ἡρακλέους γέγραπται. Ταφαὶ δὲ τῶν μὲν πολλῶν ἐν
Ἐλευθεραῖς δείκνυνται, τῶν δ' ἡγεμόνων περὶ Ἐλευ- b
σῖνα, καὶ τοῦτο Θησέως Ἀδράστῳ χαρισαμένου. Κατα-
μαρτυροῦσι δὲ τῶν Εὐριπίδου Ἱκετίδων οἱ Αἰσχύλου
Ἐλευσίνιοι, ἐν οἷς καὶ ταῦτα λέγων ὁ Θησεὺς πεποίηται.

30. 1 Τὴν δὲ πρὸς Πειρίθουν φιλίαν τοῦτον τὸν τρό-
πον αὐτῷ γενέσθαι λέγουσι. Δόξαν εἶχεν ἐπὶ ῥώμῃ καὶ
ἀνδρείᾳ μεγίστην· βουλόμενος οὖν ὁ Πειρίθους ἐξελέγξαι
καὶ λαβεῖν διάπειραν ἠλάσατο βοῦς ἐκ Μαραθῶνος αὐ-
τοῦ, καὶ πυθόμενος διώκειν μετὰ τῶν ὅπλων ἐκεῖνον
οὐκ ἔφυγεν, ἀλλ' ἀναστρέψας ἀπήντησεν. 2 Ὡς δ'
εἶδεν ἅτερος τὸν ἕτερον καὶ τὸ κάλλος ἐθαύμασε καὶ τὴν
τόλμαν ἠγάσθη, μάχης μὲν ἔσχοντο, Πειρίθους δὲ πρό- c
τερος τὴν δεξιὰν προτείνας ἐκέλευσεν αὐτὸν γενέσθαι
δικαστὴν τὸν Θησέα τῆς βοηλασίας· ἑκὼν γὰρ ὑφέξειν
ἣν ἂν ὁρίσῃ δίκην ἐκεῖνος· Θησεὺς δὲ καὶ τὴν δίκην ἀφῆ-
κεν αὐτῷ καὶ προὐκαλεῖτο φίλον εἶναι καὶ σύμμαχον·
ἐποιήσαντο δὲ τὴν φιλίαν ἔνορκον. 3 Ἐκ δὲ τούτου

29. 3 [6] τήν om. U ‖ [6] οὐκ ἄνευ γε Θησέως Zenob. Suid. ‖ 4 [4] πείσας Marc. 385 : σπείσας cet. ‖ 5 [5] χαρισαμένου : χαρισαμένῳ UAD ‖ 30. 1 [2] αὐτόν D ‖ [3] ἀνδρίᾳ B.

Pirithoüs allait épouser Déidamie*, il invita Thésée à ses noces et l'engagea à venir visiter son pays et à séjourner chez les Lapithes. Il se trouva qu'il avait invité aussi au festin les Centaures, qui s'y conduisirent avec impudence et brutalité et, une fois ivres, perdirent tout respect pour les femmes ; en défendant celles-ci, les Lapithes tuèrent une partie des Centaures, et, dans la suite, ayant vaincu les autres dans une bataille, ils les chassèrent du pays, avec l'aide de Thésée qui prit part à la guerre. 4 Hérodore, il est vrai, prétend que les choses ne se passèrent pas ainsi, mais que la guerre était déjà commencée lorsque Thésée vint porter secours aux Lapithes, et que ce fut à cette occasion qu'il vit Héraclès pour la première fois, s'étant arrangé pour le rencontrer à Trachis, où celui-ci se reposait de ses courses et de ses travaux alors terminés ; il ajoute qu'ils se donnèrent dans cette entrevue de grands témoignages d'estime et d'amitié et se comblèrent réciproquement d'éloges. 5 Mais il vaut mieux s'en rapporter aux auteurs qui disent que ces deux héros se rencontrèrent plusieurs fois, qu'Héraclès fut initié aux mystères grâce à Thésée et qu'il lui dut aussi la purification qui eut lieu avant cette initiation et dont il avait besoin pour certaines fautes qu'il avait commises involontairement*.

L'enlèvement d'Hélène et ses suites. — **31.** 1 Thésée avait déjà cinquante ans, au dire d'Hellanicos, lorsqu'il se conduisit comme on sait à l'égard d'Hélène, sans tenir compte de leurs âges respectifs. Aussi, quelques écrivains, pour le disculper de cette faute, la plus grande de celles qu'on lui reproche, affirment que ce ne fut pas lui qui enleva Hélène, mais qu'Idas et Lyncée, ses ravisseurs, la déposèrent entre ses mains et qu'il la garda sans vouloir la rendre aux Dioscures qui la lui réclamaient. On va même, par Zeus ! jusqu'à dire que c'est Tyndare qui la lui confia, parce qu'il craignait Énarsphoros, fils d'Hippocoon, qui voulait prendre Hélène de force, bien qu'elle fût encore dans l'enfance*. 2 Mais le récit le plus vraisemblable et le mieux attesté est le suivant. Thésée et Pirithoüs allèrent ensemble à Sparte, et, comme

γαμῶν ὁ Πειρίθους Δηιδάμειαν ἐδεήθη τοῦ Θησέως ἐλθεῖν καὶ τὴν χώραν ἱστορῆσαι καὶ συγγενέσθαι τοῖς Λαπίθαις. Ἐτύγχανε δὲ καὶ τοὺς Κενταύρους κεκληκὼς ἐπὶ τὸ δεῖπνον. Ὡς δ᾽ ἠσέλγαινον ὕβρει καὶ μεθύοντες οὐκ ἀπείχοντο τῶν γυναικῶν, ἐτράποντο πρὸς ἄμυναν οἱ Λαπίθαι· καὶ τοὺς μὲν ἔκτειναν αὐτῶν, τοὺς δὲ πολέμῳ d κρατήσαντες ὕστερον ἐξέβαλον ἐκ τῆς χώρας, τοῦ Θησέως αὐτοῖς συμμαχομένου καὶ συμπολεμοῦντος. 4 Ἡρόδωρος δὲ ταῦτα πραχθῆναί φησιν οὐχ οὕτως, ἀλλὰ τοῦ πολέμου συνεστῶτος ἤδη τὸν Θησέα βοηθοῦντα τοῖς Λαπίθαις παραγενέσθαι, καὶ τότε πρῶτον ὄψει γνωρίσαι τὸν Ἡρακλέα, ποιησάμενον ἔργον ἐντυχεῖν αὐτῷ περὶ Τραχῖνα πεπαυμένῳ πλάνης ἤδη καὶ ἄθλων· γενέσθαι δὲ μετὰ τιμῆς καὶ φιλοφροσύνης καὶ πολλῶν ἐπαίνων ἀμφοτέροις τὴν ἔντευξιν. 5 Οὐ μὴν ἀλλὰ μᾶλλον ἄν τις πρόσσχοι τοῖς πολλάκις ἐντυχεῖν αὐτοὺς ἀλλήλοις ἱστοροῦσι· καὶ τὴν μύησιν Ἡρακλεῖ γενέσθαι e Θησέως σπουδάσαντος καὶ τὸν πρὸ τῆς μυήσεως καθαρμὸν ὡς δεομένῳ διά τινας πράξεις ἀβουλήτους.

31. 1 Ἤδη δὲ πεντήκοντα ἔτη γεγονώς, ὥς φησιν Ἑλλάνικος, ἔπραξε τὰ περὶ τὴν Ἑλένην, οὐ καθ᾽ ὥραν. Ὅθεν ὡς δὴ μέγιστον ἐπανορθούμενοι τοῦτο τῶν ἐγκλημάτων ἔνιοι λέγουσιν οὐκ αὐτὸν ἁρπάσαι τὴν Ἑλένην, ἀλλ᾽ Ἴδα καὶ Λυγκέως ἁρπασάντων παρακαταθήκην λαβόντα τηρεῖν καὶ μὴ προΐεσθαι τοῖς Διοσκούροις ἀπαιτοῦσιν· ἢ νὴ Δία Τυνδάρεω παραδόντος αὐτοῦ, φοβηθέντος Ἐναρσφόρον τὸν Ἱπποκόωντος, ἔτι νηπίαν οὖσαν βιαζόμενον τὴν Ἑλένην λαβεῖν. 2 Τὰ δ᾽ εἰκότα f καὶ πλείστους ἔχοντα μάρτυρας τοιαῦτά ἐστιν. Ἦλθον

30. 4 [5] πεπαυμένον D || 5 [2] πρόσσχοι U : πρόσχοι codd. || [4] καθαρμῶν hab. vid. U || **31.** 1 [5] Λυγγέως BI || [6] Διοσκόροις I || [7] Τυνδάρεῶς D || [7] αὐτῷ D (+ Par. 1673) || [8] Ἱπποκόοντος P || 2 [2] ἦλθο interl. ν (m[3]) μὲν U.

la fillette dansait dans le sanctuaire d'Artémis Orthia, ils l'enlevèrent et s'enfuirent. Ceux qui furent envoyés à leur poursuite n'allèrent pas au delà de Tégée. Quand ils eurent traversé le Péloponnèse, se voyant en sûreté, ils convinrent de tirer Hélène au sort, le gagnant devant l'avoir pour femme, mais à charge d'aider son ami à se procurer une autre femme. 3 Le tirage au sort ayant eu lieu conformément à cet accord, ce fut Thésée qu'il désigna. Il prit la fillette, qui n'était pas encore en âge d'être mariée et la conduisit à Aphidnai. Il installa sa mère auprès d'elle et les confia à un de ses amis, Aphidnos, en lui recommandant de veiller et de garder le secret. 4 Quant à lui, pour payer Pirithoüs de retour, il se rendit avec lui en Épire afin d'y enlever la fille d'Aïdôneus, roi des Molosses ; celui-ci avait donné à sa femme le nom de Perséphone, à sa fille celui de Corè et à son chien celui de Cerbère ; il ordonnait aux prétendants de la jeune fille de combattre l'animal, avec promesse de la donner au vainqueur[1]. 5 Mais, averti que Pirithoüs et son compagnon n'étaient pas venus pour la demander en mariage, mais pour l'enlever, il se saisit d'eux, fit sur-le-champ dévorer Pirithoüs par le chien et retint Thésée prisonnier.

32. 1 Pendant ce temps-là, Ménesthée, fils de Pétéos, lui-même fils d'Ornée et petit-fils d'Érechthée, le premier, dit-on, qui ait entrepris de faire de la démagogie et de pérorer pour gagner les bonnes grâces de la multitude, s'était mis à provoquer par ses excitations une coalition des notables, déjà mal disposés à l'égard de Thésée ; en effet, c'est par lui qu'ils se voyaient dépouillés du pouvoir et de la royauté que chaque Eupatride exerçait dans son dème et tous enfermés dans une seule ville, où il les traitait en sujets et en esclaves. Ménesthée excitait aussi le peuple et accusait Thésée de ne lui avoir donné la liberté qu'en rêve, tandis qu'il

1. Transposition de la légende, empruntée à Philochore, de tendance « évhémériste ». Corè, fille d'Aïdoneus-Hadès, était le nom de Perséphone elle-même avant sa descente aux enfers. La localisation au pays des Molosses vient peut-être simplement du renom de férocité des chiens « molosses », émules de Cerbère.

μὲν εἰς Σπάρτην ἀμφότεροι, καὶ τὴν κόρην ἐν ἱερῷ Ἀρτέμιδος Ὀρθίας χορεύουσαν ἁρπάσαντες ἔφυγον. Τῶν δὲ πεμφθέντων ἐπὶ τὴν δίωξιν οὐ πορρωτέρω Τεγέας ἐπακολουθησάντων, ἐν ἀδείᾳ γενόμενοι καὶ διελθόντες τὴν Πελοπόννησον ἐποιήσαντο συνθήκας, τὸν μὲν λαχόντα κλήρῳ τὴν Ἑλένην ἔχειν γυναῖκα, συμπράττειν δὲ θατέρῳ γάμον ἄλλον. 3 Ἐπὶ ταύταις δὲ κληρουμένων ταῖς ὁμολογίαις, ἔλαχε Θησεὺς καὶ παραλαβὼν τὴν παρθένον οὔπω γάμων ὥραν ἔχουσαν εἰς Ἀφίδνας ἐκόμισε, καὶ τὴν μητέρα καταστήσας μετ' αὐτῆς Ἀφίδνῳ παρέδωκεν ὄντι φίλῳ, διακελευσάμενος φυλάττειν καὶ λανθάνειν τοὺς ἄλλους. 4 Αὐτὸς δὲ Πειρίθῳ τὴν ὑπουργίαν ἀποδιδοὺς εἰς Ἤπειρον συναπεδήμησεν ἐπὶ τὴν Αἰδωνέως θυγατέρα τοῦ Μολοσσῶν βασιλέως, ὃς τῇ γυναικὶ Φερσεφόνην ὄνομα θέμενος, Κόρην δὲ τῇ θυγατρί, τῷ δὲ b κυνὶ Κέρβερον, ἐκέλευε τούτῳ διαμάχεσθαι τοὺς μνωμένους τὴν παῖδα, καὶ λαβεῖν τὸν κρατήσαντα. 5 Τοὺς μέντοι περὶ τὸν Πειρίθουν οὐ μνηστῆρας ἥκειν, ἀλλ' ἁρπασομένους πυνθανόμενος συνέλαβε· καὶ τὸν μὲν Πειρίθουν εὐθὺς ἠφάνισε διὰ τοῦ κυνός, τὸν δὲ Θησέα καθείρξας ἐφύλαττεν.

32. 1 Ἐν δὲ τῷ χρόνῳ τούτῳ Μενεσθεὺς ὁ Πετεῶ τοῦ Ὀρνέως τοῦ Ἐρεχθέως, πρῶτος, ὥς φασιν, ἀνθρώπων ἐπιθέμενος τῷ δημαγωγεῖν καὶ πρὸς χάριν ὄχλῳ διαλέγεσθαι, τούς τε δυνατοὺς συνίστη καὶ παρώξυνε, πάλαι βαρυνομένους τὸν Θησέα καὶ νομίζοντας ἀρχὴν καὶ βασιλείαν ἀφῃρημένον ἑκάστου τῶν κατὰ δῆμον εὐπατρι- c δῶν, εἰς ἓν ἄστυ συνείρξαντα πάντας, ὑπηκόοις χρῆσθαι καὶ δούλοις, τούς τε πολλοὺς διετάραττε καὶ διέβαλλεν,

31. 2 [5] ἐπακολουθησάντων Steph. : ἔτι ἀκολουθησάντων codd. || [6] (γενόμενοι καὶ ποιήσαντες συνθήκας ὡς διῆλθον τὴν Πελοπόννησον · τ. μ. λ. Par. 1673) || 32. 1 [1] Μενευσθεύς hic et postea UADB || [7] ὑπηκόους D || [8] διετάρασσε D.

le privait effectivement de ses terres et de ses cultes ancestraux, et substituait à plusieurs rois légitimes et bons un despote unique, un étranger nouveau venu à Athènes, à qui seul ils devaient obéir. 2 Et ce qui fit fortement pencher la balance en faveur de la révolution à laquelle il poussait par ses manœuvres, ce fut la guerre des Tyndarides, qui envahirent alors l'Attique. Quelques auteurs affirment même qu'ils y avaient été appelés par Ménesthée. Tout d'abord, ils ne commirent aucune violence et se contentèrent de réclamer leur sœur, 3 puis, les habitants de la ville ayant répondu qu'ils ne l'avaient pas et qu'ils ignoraient où elle se trouvait, ils se disposaient à faire la guerre, quand Académos, qui avait, on ne sait comment, découvert sa retraite, leur révéla qu'on l'avait cachée à Aphidnai. 4 De là viennent les honneurs que les Tyndarides lui rendirent durant sa vie, et c'est pour cela que, dans la suite, les Lacédémoniens, dans leurs fréquentes incursions en Attique, où ils ravageaient tout le pays, ne touchaient pas à l'Académie, en souvenir d'Académos[1]. 5 Dicéarque, il est vrai, prétend que deux Arcadiens, Echédémos et Marathos, accompagnèrent les Tyndarides dans leur expédition et que c'est du premier que vient le nom d'Echédémie, remplacé aujourd'hui par celui d'Académie, tandis que le nom du dème de Marathon vient du second, qui, pour accomplir un oracle, s'offrit volontairement à être immolé avant le combat[2]. 6 Les Dioscures s'étant donc rendus à Aphidnai remportèrent la victoire et détruisirent la place. C'est alors aussi, dit-on, que périt Halycos, le fils de Sciron, qui servait dans l'armée des Dioscures : de là vient qu'un lieu de la Mégaride où il fut enterré s'appelle de son nom Halycos. 7 Héréas raconte qu'il fut tué par Thésée lui-même à Aphidnai, et il en donne comme preuve ces vers relatifs à Halycos :

« Dans la vaste campagne où s'étend Aphidnai,

1. Le gymnase de l'Académie, où enseigna Platon, était dans la banlieue ouest d'Athènes. — Comparer Hérodote 9, 73.

2. Sur l'Arcadien Échédémos (ou Echémos?), voir Hérodote 9, 26.

ὡς ὄναρ ἐλευθερίας ὁρῶντας, ἔργῳ δ' ἀπεστερημένους
πατρίδων καὶ ἱερῶν, ὅπως ἀντὶ πολλῶν καὶ ἀγαθῶν καὶ
γνησίων βασιλέων πρὸς ἕνα δεσπότην ἔπηλυν καὶ ξένον
ἀποβλέπωσι. 2 Ταῦτα δ' αὐτοῦ πραγματευομένου με-
γάλην ῥοπὴν ὁ πόλεμος τῷ νεωτερισμῷ προσέθηκε τῶν
Τυνδαριδῶν ἐπελθόντων· οἱ δὲ καὶ ὅλως φασὶν ὑπὸ τού-
του πεισθέντας ἐπελθεῖν. Τὸ μὲν οὖν πρῶτον οὐδὲν ἠδί-
κουν, ἀλλ' ἀπῄτουν τὴν ἀδελφήν. 3 Ἀποκριναμένων
δὲ τῶν ἐν ἄστει μήτ' ἔχειν μήτε γινώσκειν ὅπου κατα- d
λέλειπται, πρὸς πόλεμον ἐτράποντο. Φράζει δ' αὐτοῖς
Ἀκάδημος ᾐσθημένος ᾧ δή τινι τρόπῳ τὴν ἐν Ἀφίδναις
κρύψιν αὐτῆς. 4 Ὅθεν ἐκείνῳ τε τιμαὶ ζῶντι παρὰ τῶν
Τυνδαριδῶν ἐγένοντο, καὶ πολλάκις ὕστερον εἰς τὴν
Ἀττικὴν ἐμβαλόντες Λακεδαιμόνιοι καὶ πᾶσαν ὁμοῦ τὴν
χώραν τέμνοντες τῆς Ἀκαδημίας ἀπείχοντο διὰ τὸν
Ἀκάδημον. 5 Ὁ δὲ Δικαίαρχος Ἐχεδήμου φησὶ καὶ
Μαράθου συστρατευσάντων τότε τοῖς Τυνδαρίδαις ἐξ
Ἀρκαδίας, ἀφ' οὗ μὲν Ἐχεδημίαν προσαγορευθῆναι τὴν
νῦν Ἀκαδημίαν, ἀφ' οὗ δὲ Μαραθῶνα τὸν δῆμον, ἐπιδόν-
τος ἑαυτὸν ἑκουσίως κατά τι λόγιον σφαγιάσασθαι πρὸ e
τῆς παρατάξεως. 6 Ἐλθόντες οὖν ἐπὶ τὰς Ἀφίδνας καὶ
μάχῃ κρατήσαντες ἐξεῖλον τὸ χωρίον. Ἐνταῦθά φασι καὶ
Ἁλυκὸν πεσεῖν τὸν Σκείρωνος υἱόν, συστρατευόμενον
τότε τοῖς Διοσκούροις, ἀφ' οὗ καὶ τόπον τῆς Μεγαρικῆς
Ἁλυκὸν καλεῖσθαι τοῦ σώματος ἐνταφέντος. 7 Ἡρέας
δ' ὑπὸ Θησέως αὐτοῦ περὶ Ἀφίδνας ἀποθανεῖν τὸν Ἁλυ-
κὸν ἱστόρηκε, καὶ μαρτύρια ταυτὶ τὰ ἔπη παρέχεται περὶ
τοῦ Ἁλυκοῦ·

« Τὸν ἐν εὐρυχόρῳ ποτ' Ἀφίδνῃ

32. 2 [2] τῶν νεωτερισμῶν D ‖ 5 [1] Ἐχεδήμου : Ἐχέμου codd. ‖ [3] ἀφ' οὗ μὲν Μαραθῶνα etc... (add. mg. Ἐχεδ. πρ. τ. ν. Ἀκ.) D ‖ 6 [4] Διοσκούροις Vat. 1007, 2175, Laur. 69, 4 : Διοσκουρίδαις cet. ‖ [5] ἐνταφέντος : ταφέντος B (Par. 1675, Urb. 96) ‖ 7 [5] εὐρυχόρῳ Aem. Portus : εὐρυχώρῳ codd.

Au fort du combat pour Hélène aux beaux cheveux,
De la main de Thésée il périt. »

Mais il n'est pas vraisemblable que, si Thésée avait été présent, sa mère eût été faite prisonnière et Aphidnai prise.

33. 1 Comme la prise d'Aphidnai avait éveillé la crainte chez les habitants d'Athènes, Ménesthée persuada au peuple de recevoir les Tyndarides dans la ville et de les traiter en amis, vu qu'ils ne faisaient la guerre qu'au seul Thésée, qui les avait outragés le premier, et qu'ils étaient pour tous les autres hommes des bienfaiteurs et des protecteurs. Leur conduite justifia son témoignage ; car, devenus maîtres d'Athènes, ils ne réclamèrent pas autre chose que d'être initiés aux mystères, comme parents des Athéniens au même degré qu'Héraclès. 2 Cette demande leur fut accordée et Aphidnos les adopta pour fils, comme l'avait fait Pylios pour Héraclès. Ils obtinrent même les honneurs divins sous le nom d'Anakès, soit à cause de la trêve intervenue (ἀνοχαί), soit à cause du soin et de la peine qu'ils prirent d'éviter que personne n'eût à souffrir de la présence d'une armée si nombreuse à l'intérieur de la ville, car on dit que ceux-là se comportent avec sollicitude (ἀνακῶς), qui ont le soin ou la garde de quelque chose que ce soit, et c'est pour cela peut-être que les rois sont appelés Sires (ἄνακτες). 3 Mais certains prétendent que c'est à cause de l'apparition de leurs astres qu'on les appelle Anakès ; car les Athéniens désignent ce qui est en haut par le terme *anékas* et ce qui vient d'en haut par le mot *anékathen**.

34. 1 On dit qu'Aithra, la mère de Thésée, fut faite prisonnière et emmenée à Lacédémone, et de là à Troie avec Hélène, et l'on en voit la preuve dans le vers d'Homère qui donne à Hélène comme suivantes :

« Aithra, la fille de Pitthée, et Clymène aux grands [yeux. »

2 Mais certains rejettent ce vers comme suspect*, ainsi

μαρνάμενον Θησεὺς Ἑλένης ἕνεκ' ἠυκόμοιο
κτεῖνεν. »

Οὐ μὴν εἰκὸς αὐτοῦ Θησέως παρόντος ἁλῶναι τήν τε μητέρα καὶ τὰς Ἀφίδνας. f

33. 1 Ἐχομένων δ' οὖν τῶν Ἀφιδνῶν καὶ τῶν ἐν ἄστει δεδιότων, ἔπεισε τὸν δῆμον ὁ Μενεσθεὺς δέχεσθαι τῇ πόλει καὶ φιλοφρονεῖσθαι τοὺς Τυνδαρίδας, ὡς μόνῳ Θησεῖ βίας ὑπάρξαντι πολεμοῦντας, τῶν δ' ἄλλων εὐεργέτας ὄντας ἀνθρώπων καὶ σωτῆρας. Ἐμαρτύρει δ' αὐτῷ 16 καὶ τὰ παρ' ἐκείνων· οὐδὲν γὰρ ἠξίωσαν ἁπάντων κρατοῦντες ἀλλ' ἢ μυηθῆναι, μηδὲν ἧττον Ἡρακλέους τῇ πόλει προσήκοντες. 2 Καὶ τοῦτ' οὖν ὑπῆρξεν αὐτοῖς, Ἀφίδνου ποιησαμένου παῖδας, ὡς Πύλιος Ἡρακλέα· καὶ τιμὰς ἰσοθέους ἔσχον Ἄνακες προσαγορευθέντες, ἢ διὰ τὰς γενομένας ἀνοχὰς ἢ διὰ τὴν ἐπιμέλειαν καὶ κηδεμονίαν τοῦ μηδένα κακῶς παθεῖν, στρατιᾶς τοσαύτης ἔνδον οὔσης· ἀνακῶς γὰρ ἔχειν τοὺς ἐπιμελομένους ἢ φυλάττοντας ὁτιοῦν· καὶ τοὺς βασιλεῖς ἴσως ἄνακτας διὰ τοῦτο καλοῦσιν. 3 Εἰσὶ δ' οἱ λέγοντες διὰ τὴν τῶν ἀστέρων ἐπιφάνειαν Ἄνακας ὀνομάζεσθαι· τὸ γὰρ ἄνω τοὺς Ἀττικοὺς ἀνεκὰς ὀνομάζειν καὶ ἀνέκαθεν τὸ ἄνωθεν. b

34. 1 Αἴθραν δὲ τὴν Θησέως μητέρα γενομένην αἰχμάλωτον ἀπαχθῆναι λέγουσιν εἰς Λακεδαίμονα κἀκεῖθεν εἰς Τροίαν μεθ' Ἑλένης· καὶ μαρτυρεῖν Ὅμηρον ἕπεσθαι τῇ Ἑλένῃ φάμενον

« Αἴθρην Πιτθῆος θύγατρα Κλυμένην τε βοῶπιν. »

2 Οἱ δὲ καὶ τοῦτο τὸ ἔπος διαβάλλουσι καὶ τὴν περὶ

32. 7 [9] Ἀφίδνας mg. Vat. 1007 et Xyl. : Ἀθήνας codd. ‖ **33.** 1 [4] ὑπάρξαντι : (mg. P : ἀντὶ τοῦ κατάρξαντος) ‖ [5] ἀνθρώπων ὄντας D ‖ 2 [5] στρατιᾶς Bryan : στρατείας codd. ‖ 3 [2] ἐπιφα U^1 (fin. fol.) ‖ **34.** 1 [5] θύγατρα : θυγατέρα codd. ‖ 2 [1] δὲ *καί* : *καί* om. UA.

que la fable relative à Mounychos, qu'on prétend être né de l'union clandestine de Démophon et de Laodice et avoir été élevé à Ilion par Aithra[1]. 3 Istros, au treizième livre de son ouvrage sur l'Attique, fait au sujet d'Aithra un récit particulier et complètement aberrant[2]. Il rapporte, d'après certains auteurs, que, Pâris-Alexandre ayant été vaincu au combat par Achille et Patrocle sur les bords du Sperchios, Hector s'empara de la ville de Trézène, la pilla et emmena Aithra, qui y était restée. Mais ce récit est tout à fait absurde.

La fin de Thésée. — **35.** 1 Aïdoneus le Molosse, recevant chez lui Héraclès, lui parla par hasard de Thésée et de Pirithoüs et lui raconta dans quel dessein ils étaient venus et comment, les ayant pris sur le fait, il les avait punis. Héraclès fut très affligé de la mort honteuse que l'un avait déjà subie et que l'autre attendait. 2 Pour Pirithoüs, il pensa qu'il ne gagnerait rien à se plaindre ; mais il demanda la grâce de Thésée et pria le roi de lui accorder cette faveur. 3 Aïdoneus y consentit, et Thésée délivré retourna à Athènes, où ses amis n'étaient pas encore entièrement écrasés. Tous les enclos sacrés qui lui avaient été précédemment attribués par la ville, il les dédia à Héraclès, à l'exception de quatre, à ce que dit Philochore, et il changea leur nom de Théséia en celui d'Héracléia[3]. 4 Puis, tout aussitôt, il voulut gouverner comme auparavant et diriger les affaires, mais il se heurta à des séditions et à des troubles ; il s'aperçut que ceux qui le haïssaient avant son départ, ne le craignant plus, avaient ajouté le mépris à la haine et que le peuple, profondément corrompu, voulait être flatté, au lieu d'exécuter en silence ce qu'on lui commandait. 5 Alors

1. Mounychos est le héros éponyme du port de Mounychie, à l'est du Pirée. Démophon est un fils de Thésée : voir ci-dessus, 28, 2.

2. Istros, élève de Callimaque, écrivit ses Ἀττικά au IIIe siècle av. J.-C.

3. Comparer Euripide, *Héraclès*, v. 1326-1337. Il a été question plus haut, en 23, 5, d'un τέμενος offert à Thésée. Historiquement, ce sont, au contraire, les sanctuaires d'Héraclès, plus anciens, qui ont pu être par la suite attribués à Thésée.

Μουνύχου μυθολογίαν, ὃν ἐκ Δημοφῶντος Λαοδίκης
κρύφα τεκούσης ἐν Ἰλίῳ συνεκθρέψαι τὴν Αἴθραν λέ-
γουσιν. 3 Ἴδιον δέ τινα καὶ παρηλλαγμένον ὅλως
λόγον ὁ Ἴστρος ἐν τῇ τρισκαιδεκάτῃ τῶν Ἀττικῶν ἀνα-
φέρει περὶ Αἴθρας, ὡς ἐνίων λεγόντων, Ἀλέξανδρον μὲν
[τὸν ἐν Θεσσαλίᾳ] Πάριν ὑπ' Ἀχιλλέως καὶ Πατρόκλου c
μάχῃ κρατηθῆναι παρὰ τὸν Σπερχειόν, Ἕκτορα δὲ τὴν
Τροιζηνίων πόλιν λαβόντα διαρπάσαι καὶ τὴν Αἴθραν
ἀπάγειν ἐκεῖ καταληφθεῖσαν. Ἀλλὰ τοῦτο μὲν ἔχει πολ-
λὴν ἀλογίαν.

35. 1 Ἀιδωνέως δὲ τοῦ Μολοσσοῦ ξενίζοντος Ἡρα-
κλέα, καὶ τῶν περὶ τὸν Θησέα καὶ Πειρίθουν κατὰ τύχην
μνησθέντος ἅ τε πράξοντες ἦλθον καὶ ἃ φωραθέντες
ἔπαθον, βαρέως ἤνεγκεν ὁ Ἡρακλῆς, τοῦ μὲν ἀπολωλό-
τος ἀδόξως, τοῦ δ' ἀπολλυμένου. 2 Καὶ περὶ Πειρίθου
μὲν οὐδὲν ᾤετο ποιήσειν πλέον ἐγκαλῶν, τὸν δὲ Θησέα
παρῃτεῖτο καὶ χάριν ἠξίου ταύτην αὐτῷ δοθῆναι.
3 Συγχωρήσαντος δὲ τοῦ Ἀιδωνέως λυθεὶς ὁ Θησεὺς d
ἐπανῆλθε μὲν εἰς τὰς Ἀθήνας, οὐδέπω παντάπασι τῶν
φίλων αὐτοῦ κεκρατημένων, καὶ ὅσ' ὑπῆρχε τεμένη πρό-
τερον αὐτῷ τῆς πόλεως ἐξελούσης, ἅπαντα καθιέρωσεν
Ἡρακλεῖ καὶ προσηγόρευσεν ἀντὶ Θησείων Ἡράκλεια,
πλὴν τεσσάρων, ὡς Φιλόχορος ἱστόρηκεν· 4 εὐθὺς δὲ
βουλόμενος, ὡς πρότερον, ἄρχειν καὶ καθηγεῖσθαι τοῦ
πολιτεύματος, εἰς στάσεις ἐνέπεσε καὶ ταραχάς, οὓς μὲν
ἀπέλιπε μισοῦντας αὐτόν, εὑρίσκων τὸ μὴ φοβεῖσθαι τῷ
μισεῖν προσειληφότας, ἐν δὲ τῷ δήμῳ πολὺ τὸ διεφθαρ- e
μένον ὁρῶν καὶ θεραπεύεσθαι βουλόμενον ἀντὶ τοῦ
ποιεῖν σιωπῇ τὸ προσταττόμενον. 5 Ἐπιχειρῶν οὖν

34. 3 [4] τὸν ἐν Θεσσαλίᾳ del. Lindskog : ἐν Θεσσαλίᾳ τὸν Cor. || **35.** 2 [1] Πειρίθου : Περίθου U || 4 [3] στάσεις codd. s. s. m[2] U || [3] ἐνέπεσε : ἐνέπιπτε B || [4] τὸ μὴ φοβ. τῷ μισ. Xyl. : τῷ... τό codd.

il eut recours à la force, mais il fut combattu par les démagogues et les factieux et, à la fin, désespérant de la situation, il envoya secrètement ses enfants en Eubée auprès d'Éléphénor, fils de Chalcodon, et lui-même se rendit à Gargettos, où il lança des malédictions contre les Athéniens dans un lieu qui porte encore aujourd'hui le nom d'Aratérion (lieu des malédictions), puis il s'embarqua pour Scyros, où il comptait ne trouver que des amis; il avait aussi dans cette île des domaines qui lui venaient de son père. 6 Lycomédès était alors roi des Scyriens*. Arrivé chez lui, Thésée le pria donc de lui rendre ses terres pour s'y établir; d'autres prétendent qu'il lui demanda du secours contre les Athéniens. Mais Lycomédès, soit que la réputation d'un tel homme lui inspirât de la crainte, soit qu'il voulût faire plaisir à Ménesthée, le mena au point le plus élevé du pays, sous prétexte de lui montrer de là ses possessions, et le fit périr en le précipitant du haut des rochers. 7 Mais certains prétendent que Thésée fit un faux pas et tomba de lui-même, en se promenant après le repas comme il en avait l'habitude*. Sur le moment, personne ne fit attention à sa mort; Ménesthée régna sur Athènes, tandis que les fils de Thésée vivaient en simples particuliers chez Éléphénor, qu'ils accompagnèrent à la guerre de Troie. 8 Ménesthée étant mort sous Ilion, ils rentrèrent à Athènes et y recouvrèrent la royauté.

Le culte de Thésée. — Dans la suite des temps, les Athéniens honorèrent Thésée comme un héros; entre plusieurs motifs qui les y déterminèrent, le principal fut qu'à la bataille de Marathon contre les Mèdes, beaucoup de soldats crurent voir le spectre de Thésée en armes qui s'élançait à leur tête contre les barbares*.

36. 1 Après les guerres médiques, sous l'archontat de Phaidon*, la Pythie, consultée par les Athéniens, leur ordonna de recueillir les ossements de Thésée, de les déposer chez eux et de les y conserver avec honneur. Mais il était difficile de les emporter, et même de trouver la tombe, à cause de l'humeur insociable et farouche des

βιάζεσθαι κατεδημαγωγεῖτο καὶ κατεστασιάζετο· καὶ
τέλος ἀπογνοὺς τὰ πράγματα τοὺς μὲν παῖδας εἰς Εὔ-
βοιαν ὑπεξέπεμψε πρὸς Ἐλεφήνορα τὸν Χαλκώδοντος,
αὐτὸς δὲ Γαργηττοῖ κατὰ τῶν Ἀθηναίων ἀρὰς θέμενος,
οὗ νῦν ἔστι τὸ καλούμενον Ἀρατήριον, εἰς Σκῦρον ἐξέ-
πλευσεν, οὔσης αὐτῷ πρὸς τοὺς ἐκεῖ φιλίας, ὡς ᾤετο,
καὶ χωρίων ἐν τῇ νήσῳ πατρῴων. 6 Ἐβασίλευε δὲ
Λυκομήδης τότε τῶν Σκυρίων. Πρὸς τοῦτον οὖν ἀφικό- f
μενος ἐζήτει τοὺς ἀγροὺς ἀπολαβεῖν, ὡς αὐτόθι κατοι-
κήσων· ἔνιοι δέ φασι παρακαλεῖν αὐτὸν βοηθεῖν ἐπὶ
τοὺς Ἀθηναίους. Ὁ δὲ Λυκομήδης, εἴτε δείσας τὴν δόξαν
τοῦ ἀνδρὸς εἴτε τῷ Μενεσθεῖ χαριζόμενος, ἐπὶ τὰ ἄκρα
τῆς χώρας ἀναγαγὼν αὐτόν, ὡς ἐκεῖθεν ἐπιδείξων τοὺς
ἀγρούς, ὦσε κατὰ τῶν πετρῶν καὶ διέφθειρεν. 7 Ἔνιοι 17
δ' ἀφ' ἑαυτοῦ πεσεῖν φασι σφαλέντα, μετὰ δεῖπνον,
ὥσπερ εἰώθει, περιπατοῦντα. Καὶ παραυτίκα μὲν οὐδεὶς
ἔσχεν αὐτοῦ λόγον οὐδένα τεθνηκότος, ἀλλὰ τῶν μὲν
Ἀθηναίων ἐβασίλευσε Μενεσθεύς, οἱ δὲ παῖδες ἰδιω-
τεύοντες Ἐλεφήνορι συνεστράτευσαν εἰς Ἴλιον. 8 Ἐκεῖ
δὲ Μενεσθέως ἀποθανόντος ἐπανελθόντες αὐτοὶ τὴν
βασιλείαν ἀνεκομίσαντο.

Χρόνοις δ' ὕστερον Ἀθηναίους ἄλλα τε παρέστησεν ὡς
ἥρωα τιμᾶν Θησέα. καὶ τῶν ἐν Μαραθῶνι πρὸς Μήδους
μαχομένων ἔδοξαν οὐκ ὀλίγοι φάσμα Θησέως ἐν ὅπλοις
καθορᾶν πρὸ αὐτῶν ἐπὶ τοὺς βαρβάρους φερόμενον.

36. 1 Μετὰ δὲ τὰ Μηδικὰ Φαίδωνος ἄρχοντος μαν- b
τευομένοις τοῖς Ἀθηναίοις ἀνεῖλεν ἡ Πυθία τὰ Θησέως
ἀναλαβεῖν ὀστᾶ καὶ θεμένους ἐντίμως παρ' αὐτοῖς φυλάτ-
τειν. Ἦν δὲ καὶ λαβεῖν ἀπορία καὶ γνῶναι τὸν τάφον

35. 5 [5] γαργητοῖ D || [8] χωρίου U || 6 [2] τότε Λυκομήδης I || [4] φασιν D || 7 [2] δὲ ἀφ' ἑαυτοῦ codd., om. m[1] add. m[3] U || [3] περιπατοῦντα codd., corr. m[3] U (ἔνιοι — καὶ παρ. om. Par. 1673) || 8 [1] ἐκεῖ codd. : ἐκεῖθεν Lindsk. || [6] πρὸ αὐτῶν : πρὸς αὐτῶν D.

Dolopes qui habitaient l'île. 2 Cependant, Cimon l'ayant conquise, comme je l'ai dit dans sa Vie[1], employa tout son zèle à cette recherche. Ayant aperçu, dit-on, un aigle qui, par une circonstance providentielle, frappait à coups de bec une élévation de terrain et la fouillait avec ses serres, il comprit l'indication et fit creuser la terre à cet endroit. On y découvrit le cercueil d'un homme de grande taille avec une pointe de lance et une épée de bronze à ses côtés. 3 Cimon rapporta ces restes sur sa trière, et les Athéniens, ravis, les accueillirent avec des processions et des sacrifices magnifiques, comme si Thésée en personne revenait dans la ville. 4 Il est enterré au milieu de la cité, près de l'endroit où est maintenant le gymnase. C'est un lieu d'asile pour les esclaves et pour tous les humbles qui ont à craindre les puissants, et la raison en est que Thésée s'était conduit en protecteur et en défenseur des faibles, dont il accueillait avec humanité les prières. On lui offre un sacrifice particulièrement solennel le huit de Pyanepsion, jour auquel il était revenu de Crète avec les jeunes gens[2]. 5 On l'honore également le huit de chaque mois, soit parce qu'il arriva pour la première fois de Trézène le huit d'Hécatombaïon, comme le raconte Diodore le Périégète, soit parce qu'on croit que ce quantième lui convient mieux que tout autre, à cause de la tradition qui fait de lui un fils de Posidon ; 6 en effet, on honore Posidon le huit de chaque mois ; c'est que le nombre huit, étant le premier cube du premier nombre pair et le double du premier carré, représente de la manière la plus adéquate la stabilité et la solidité de la puissance de ce dieu que nous appelons Asphalios (stable) et Gaïéochos (qui tient la terre)[3].

1. *Cimon*, chap. 8. Il s'agissait aussi, pour Cimon, de châtier les Dolopes de Scyros, en exécution d'un décret amphictionique.

2. Être enterré au milieu de la cité est un privilège des héros, les tombeaux des morts ordinaires se trouvant toujours, sauf à Sparte, en dehors des villes. Sur cette « translation des reliques » de Thésée, voir Pfister, *Der Reliquienkult im Altertum* (Giessen, 1909), p. 198 sqq. — Plus haut, en 22, 4, Plutarque fixait au *sept* de Pyanepsion le jour du retour de Thésée. — Le gymnase voisin du sanctuaire de Thésée fut fondé par Ptolémée Philadelphe.

3. Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 84-85.

ἀμιξίᾳ καὶ χαλεπότητι τῶν ἐνοικούντων Δολόπων. 2 Οὐ
μὴν ἀλλὰ καὶ Κίμων ἑλὼν τὴν νῆσον, ὡς ἐν τοῖς περὶ
ἐκείνου γέγραπται, καὶ φιλοτιμούμενος ἐξανευρεῖν, ἀετοῦ
τινα τόπον βουνοειδῆ κόπτοντος, ὥς φασι, τῷ στόματι
καὶ διαστέλλοντος τοῖς ὄνυξι, θείᾳ τινὶ τύχῃ συμφρονή-
σας ἀνέσκαψεν. Εὑρέθη δὲ θήκη τε μεγάλου σώματος
αἰχμή τε παρακειμένη χαλκῆ καὶ ξίφος. 3 Κομισθέν-
των δὲ τούτων ὑπὸ Κίμωνος ἐπὶ τῆς τριήρους, ἡσθέντες c
οἱ Ἀθηναῖοι πομπαῖς τε λαμπραῖς ἐδέξαντο καὶ θυσίαις
ὥσπερ αὐτὸν ἐπανερχόμενον εἰς τὸ ἄστυ. 4 Καὶ κεῖται
μὲν ἐν μέσῃ τῇ πόλει παρὰ τὸ νῦν γυμνάσιον· ἔστι δὲ
φύξιμον οἰκέταις καὶ πᾶσι τοῖς ταπεινοτέροις καὶ δεδιόσι
κρείττονας, ὡς καὶ τοῦ Θησέως προστατικοῦ τινος καὶ
βοηθητικοῦ γενομένου καὶ προσδεχομένου φιλανθρώπως
τὰς τῶν ταπεινοτέρων δεήσεις. Θυσίαν δὲ ποιοῦσιν αὐτῷ
τὴν μεγίστην ὀγδόῃ Πυανεψιῶνος, ἐν ᾗ μετὰ τῶν ἠιθέων
ἐκ Κρήτης ἐπανῆλθεν. 5 Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ ταῖς ἄλλαις
ὀγδόαις τιμῶσιν αὐτόν, ἢ διὰ τὸ πρῶτον ἐκ Τροιζῆνος d
ἀφικέσθαι τῇ ὀγδόῃ τοῦ Ἑκατομβαιῶνος, ὡς ἱστόρηκε
Διόδωρος ὁ περιηγητής, ἢ νομίζοντες ἑτέρου μᾶλλον
ἐκείνῳ προσήκειν τὸν ἀριθμὸν τοῦτον ἐκ Ποσειδῶνος γεγο-
νέναι λεγομένῳ· 6 καὶ γὰρ Ποσειδῶνα ταῖς ὀγδόαις
τιμῶσιν· ἡ γὰρ ὀγδοὰς κύβος ἀπ' ἀρτίου πρῶτος οὖσα
καὶ τοῦ πρώτου τετραγώνου διπλασία τὸ μόνιμον καὶ
δυσκίνητον οἰκεῖον ἔχει τῆς τοῦ θεοῦ δυνάμεως, ὃν
Ἀσφάλιον καὶ Γαιήοχον προσονομάζομεν.

36. 1 [5] ἀμιξίᾳ codd. : ἀμειξίᾳ || [5] Δολόπων : βαρβάρων I || 2 [4] τῷ στόματι : τό U || 4 [2] μέσῃ : μέσει D || [2] δέ om. I || [3] φύξιον codd. || 5 [4] Διώδωρος U || [4] περιγητής D || 6 [5] προσομάζομεν I.

VIE DE ROMULUS

NOTICE

A première vue, Romulus peut apparaître comme un personnage plus « historique » que Thésée : le récit de ses actions figure dans toutes les histoires romaines que nous ont laissées les anciens, et il a vécu, d'après la tradition, au VIIIe siècle av. J.-C., c'est-à-dire cinq siècles après Thésée, puisque Rome aurait été fondée en 753 av. J.-C. Mais on sait que la période proprement historique, dont la connaissance s'appuie sur des documents contemporains des événements, commence beaucoup plus tard pour Rome que pour la Grèce. D'ailleurs, l'histoire romaine antérieure au début du IVe siècle ne repose que sur des traditions dont la plupart sont invérifiables, parce que tous les documents plus anciens périrent dans l'incendie allumé par les Gaulois vers 387 av. J.-C. Aussi Plutarque a-t-il eu certainement raison, dans sa Préface aux *Vies* de Thésée et de Romulus, d'assimiler sur ce point le cas du fondateur de Rome à celui du roi d'Athènes et de laisser entendre que les récits relatifs à Romulus, autant que ceux qui concernent Thésée, ressemblent aux *terrae ignotae* des géographes, « pays des prodiges et des légendes tragiques, habité par les poètes et les mythologues ».

Une légende comme celle de Romulus, où se combinent étroitement des éléments indigènes et une affabulation due aux écrivains grecs, ne s'est pas constituée en un jour,

ni même peut-être en un siècle. Son élaboration a certainement été longue, et nous pouvons y apercevoir au moins deux étapes. Les deux premiers chapitres de Plutarque, joints aux renseignements fournis par d'autres auteurs, nous ont conservé le souvenir des premières tentatives, inégalement heureuses, faites par les Grecs pour donner à la puissance naissante de Rome ses titres de noblesse[1]. Il n'y est question d'abord que d'un fondateur, *Romus*, *Romanus* ou *Romis*, ou d'une fondatrice, *Romè*. « Ces récits ne divergent que par le détail : constitués au v[e] siècle, si nous plaçons vers 400 av. J.-C. l'activité littéraire de Damaste de Sigée et d'Agathocle de Cyzique, qui déjà les avaient contés, ils ont pour but d'expliquer par un éponyme unique le nom de Rome, sont exclusifs du dédoublement de ses *conditores*, et continuèrent de circuler après qu'il eut été accompli : dans la seconde moitié du iv[e] siècle av. J.-C., Aristote attribuait toujours à une captive troyenne, nommée Romè, le brûlement des vaisseaux, cause indirecte de la colonisation grecque du Latium (ap. Den. Hal. I, 72, 3), et, au iii[e] siècle av. J.-C., un certain Antigonos (ap. Festus, p. 266 M., 326 Lindsay) narrait encore, pour la plus grande gloire des Romains, que Romos, bâtard de Jupiter, avait seul fondé sur le Palatin la ville à laquelle il imposa son nom[2]. »

Le second stade de cette formation légendaire est beaucoup plus mystérieux ; c'est celui qui a abouti à la tradition, devenue ensuite officielle, de la fondation de

1. Les deux récits conservés par Plutarque, *Rom.* 2, 2-8, ont justement ceci d'intéressant qu'ils sont comme des ébauches de la légende qui deviendra officielle : cf. J. Perret, *Les origines de la légende troyenne de Rome*, p. 462. — Sur la part de vérité que peuvent contenir les légendes de la colonisation arcadienne sur le Palatin, de la colonisation héracléenne sur le Capitole ou de la venue des Troyens dans le Latium, cf. J. Bérard, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile*[2], p. 439 sqq.

2. J. Carcopino, *La Louve du Capitole* (cf. *Bull. de l'Ass. G. Budé*, juillet 1924, octobre 1924 et janvier 1925), p. 55.

Rome par les deux jumeaux, fils de Mars et d'Ilia ou Rhéa Silvia. De cette tradition, nous dit Plutarque au chap. 3, « Dioclès de Péparéthos a le premier exposé l'essentiel en Grèce, et Fabius Pictor l'a généralement suivie » ; il ajoute, au chap. 8, qu'il s'appuie sur le témoignage de Fabius et de Dioclès, « qui le premier, je crois, a publié l'histoire de la fondation de Rome ». Le rôle de Dioclès, qui vivait, semble-t-il, dans la seconde moitié du IVe siècle ou dans la première moitié du IIIe [1], a donc été sans doute important, mais pouvons-nous croire que la légende de Romulus et de Rémus soit sortie tout entière de son cerveau? Assurément, non. D'abord, des récits où apparaissent déjà les deux jumeaux, notamment celui d'un certain Promathion, préparaient la synthèse qui devait les éclipser [2]. Puis la tradition relative à la naissance et à l'enfance de Romulus et de Rémus est intimement liée à trop d'éléments topographiques et religieux qui sont spécifiquement romains pour admettre qu'ils ont tous été ajoutés par la suite à un canevas d'origine purement grecque [3]. J. Bayet parle de ces Grecs « qui, entre Timée et les premiers annalistes romains, recueillirent ou forgèrent les traditions de la grande ville de l'Occident [4] ». Dioclès fut l'un d'eux, et non le moindre, mais il me semble qu'en ce qui le concerne, on devrait écrire plutôt qu'il « recueillit *et* forgea » à la fois ces traditions, car sa tâche dut être l'élaboration systématique en une fable conçue à la manière grecque de croyances et de faits principalement latins.

En effet, la critique de Mommsen, reprise par E. Païs, paraît vraiment trop radicale lorsqu'elle prétend que la légende de Romulus et de Rémus n'aurait pris naissance

1. Cf. R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 85-87.
2. Voir ci-dessus, p. 48, la note 1.
3. Voir le relevé de ces éléments romains dans l'article *Romulus et Rémus* du *Dict. des Ant.* (par J. A. Hild).
4. J. Bayet, *Les origines de l'Hercule romain*, p. 165.

que dans la seconde moitié du ɪvᵉ siècle[1]. J. Carcopino me semble avoir montré que l'admirable statue de la Louve du Capitole fut sculptée vers la fin de la première moitié du vᵉ siècle[2] et que, par conséquent, dès 450 environ, les Romains pouvaient contempler le groupe des deux enfants allaités par la louve. Peu importe que ce monument ait illustré seulement, comme le pense J. Carcopino, les croyances des Sabins et leur culte du loup et que ceux qui l'érigèrent n'aient nullement songé à représenter sous les mamelles de la bête les futurs fondateurs de Rome : toute œuvre d'art peut agir par elle-même, indépendamment des intentions de ceux qui l'ont créée.

La version de Dioclès de Péparéthos fut ensuite revue, remaniée et surtout augmentée[3] de traits nouveaux par les annalistes, dont le premier en date, en ce qui concerne l'élaboration de cette légende, semble avoir été Fabius Pictor, né vers 254 av. J.-C., et qui écrivait en grec. Le récit de la reconnaissance de Rémus par Numitor et de la mort d'Amulius me semble avoir, chez Plutarque (chap. 7-8) et aussi chez Denys d'Halicarnasse (1, 80-83), un tour dramatique qui atteste l'influence d'une pièce de théâtre[4] ; or, nous savons que Nævius com-

1. Mommsen, *Hermes* 16 (1881), p. 1-23 : la légende de Romulus et de Rémus aurait été élaborée consciemment pour accentuer la ressemblance entre le régime royal disparu, mais non encore impopulaire, et le consulat républicain, celui-ci gagnant à sa ressemblance avec la dualité primitive une légitimité plus grande. Cf. E. Pais, *Storia critica di Roma* 1, p. 282 sqq. Par contre, G. De Sanctis, *Storia dei Romani* 1, p. 220 et 376-377, soutient que les légendes de l'époque royale, dans leurs éléments essentiels, sont toutes antérieures au ɪvᵉ siècle.

2. J. Carcopino, *La Louve du Capitole*, p. 53.

3. Plutarque lui-même l'indique assez nettement, me semble-t-il, dans la phrase du chap. 3, 1, que j'ai déjà citée, en écrivant τὰ κυριώτατα, « l'essentiel ».

4. Plutarque lui-même écrit, chap. 8 : ὕποπτον μὲν ἐνίοις ἐστὶ τὸ δραματικὸν καὶ πλασματῶδες, et Denys d'Halicarnasse, 1, 84 : δραματικῆς μεστὸν ἀτοπίας. Cf. E. Païs, *Storia critica di Roma* 1, p. 292, note 1.

posa au moins une tragédie sur ce sujet[1]; Plutarque ne l'avait peut-être pas lue, mais il en retrouvait l'écho chez certains des auteurs qu'il utilisait.

Quant aux faits et gestes de Romulus pendant son règne, qui aurait duré trente-huit ans, il est évident qu'il s'agit presque uniquement de la projection dans le passé d'événements et d'institutions bien postérieurs, projection destinée à les auréoler d'un plus grand prestige. La fondation même de la ville de Rome, c'est-à-dire le synœcisme des villages préexistants en une véritable cité, que la tradition date du 21 avril 753, est abaissée aujourd'hui de cent cinquante ans environ par beaucoup d'historiens qui la placent dans la période étrusque[2]. En ce qui concerne les guerres que Romulus aurait menées contre les Sabins, puis contre les Étrusques de Fidènes et de Véies, on ne peut voir là qu'une anticipation des luttes soutenues par Rome pendant le Iᵉʳ siècle de la République[3]. D'ailleurs, les hésitations des « historiens » sont significatives à cet égard, même lorsqu'ils donnent une précision topographique : l'origine du lac Curtius, au forum, est rapportée à la guerre entre Romulus et les Sabins par Plutarque, chap. 18, 5-6, comme par Denys d'Halicarnasse et Tite-Live, mais le même Tite-Live, en un autre endroit de son œuvre, 7, 6, la place en l'année 362 av. J.-C., tandis que Varron, *De lingua latina*, 5, 150, la rapporte à 445... De même, nous ne sommes nullement obligés de croire que l'organisation du patriciat, du sénat, des curies (chap. 13) date de l'époque de Romulus. Certaines des lois qui lui sont attribuées (chap. 22) passent plus souvent pour être l'œuvre de Numa, et il est même fort douteux qu'elles remontent

1. Cf. J. Carcopino, *La Louve du Capitole*, p. 59, note 1.

2. Voir A. Grenier, *Le génie romain*, p. 12-21, et R. Bloch, *Les origines de Rome* (1946), p. 59-66.

3. Voir J. B. Carter, dans le *Lexicon* de Roscher, s. v. *Romulus*, col. 191 : Schwegler, *Röm. Gesch.* 1, p. 519, remarquait déjà que les guerres de Romulus sont « ein Abklatsch von Vorfällen der historischen Zeit ». Cf. E. Païs, *Studia critica di Roma* 1, p. 420 sqq.

toutes à l'époque royale[1]. Certaines institutions religieuses, qui viennent certainement d'un très lointain passé, sont attribuées arbitrairement au fondateur de la ville. De ce nombre sont, par exemple, les Lupercales (chap. 21). Romulus aurait créé aussi, nous dit-on, le collège des Vestales (chap. 22), que l'on rapporte ordinairement à Numa, mais sa propre mère était déjà une Vestale (chap. 3) ! Il serait facile de multiplier les exemples de ce genre.

On aurait tort cependant de tenir pour négligeables toutes les données de cette légende. D'abord, il est intéressant de savoir comment les Romains de la grande époque s'imaginaient le passé le plus ancien de leur ville. Puis, s'il est indéniable que cette légende a projeté dans une époque reculée des institutions et des événements plus récents, il est très probable qu'elle a conservé aussi d'authentiques souvenirs de choses très anciennes, dont certaines peuvent remonter jusqu'à la préhistoire indo-européenne. C'est du moins ce que tendent à démontrer les livres si suggestifs de G. Dumézil. Celui-ci affirme que « la plus vieille histoire romaine nous a gardé l'équivalent de ce qui, sous d'autres climats, se présente comme mythes divins », et que, « à côté de dieux très pâles et à peu près dépourvus d'aventures, la vraie mythologie romaine est une mythologie de héros, à forme épique »[2]. Romulus apparaît alors comme le dieu Luperque, le dieu de la guerre et de la *celeritas*, opposé au législateur Numa, le dieu pacifique de la *Fides* et de la *gravitas*. Et, surtout, la division du peuple romain en trois tribus (*Ramnenses*, *Tatienses*, *Lucerenses* : *Rom.*, chap. 20, 2), rapprochée par G. Dumézil des noms et des attributions des trois flamines majeurs de Jupiter, de Mars et de Quirinus, semble conserver un vestige de

1. Cf. J. Carcopino, *Mélanges de l'École de Rome*, 54 (1937), p. 344-376 : Les prétendues « lois royales ».
2. G. Dumézil, *Mitra-Varuna* (*Bibl. de l'École des Hautes-Études*, LVI, 1940), p. 123.

l'antique classification fonctionnelle et religieuse de la société indo-européenne en trois castes : celles des rois-prêtres, des guerriers et des éleveurs-agriculteurs [1]. On est seulement surpris de constater que Romulus, roi-prêtre et, accessoirement, guerrier, qui devrait logiquement être assimilé à Jupiter ou peut-être à Mars (dont il est le fils), reçoit précisément après sa mort le nom de Quirinus ! G. Dumézil ne méconnaît nullement l'importance de cette objection, à laquelle il a fait une réponse très ingénieuse [2], qui pourtant laisse place au doute.

* * *

A propos de Dioclès et de Fabius Pictor, qu'il semble avoir consultés directement, nous avons déjà effleuré la question des sources de Plutarque dans la *Vie de Romulus*.

Comme pour la *Vie de Thésée*, il a été longtemps de mode de supposer que l'auteur de la *Vie de Romulus* s'est contenté de démarquer un de ses prédécesseurs, qu'ici, d'ailleurs, il est impossible de nommer. Dans un volume de la *Realenzyclopädie* de Pauly-Wissowa, paru en 1920, à l'article *Romulus* (de Rosenberg), il est encore question de la « Zusammensetzung des unbekannten Gelehrten, den Plutarch im Leben des R. benutzt ». Cette hypothèse est à la fois gratuite, inutile et invraisemblable.

On a vu plus haut que les généalogies de *Romus* et de *Romè*, par lesquelles s'ouvre la *Vie de Romulus*, remontaient probablement à Damaste de Sigée et à Agathocle de Cyzique. Le premier de ces auteurs, cité par Denys d'Halicarnasse, 1, 72, à propos de ces mêmes généalogies, est mentionné dans la *Vie de Camille*, 19, 7, par Plutarque, qui le connaissait donc, tandis que le second n'est nommé nulle part dans les *Vies*. Je croirais volontiers

1. G. Dumézil, *Jupiter, Mars, Quirinus* (*N. R. F.*, 1941), *passim.*
2. *Idem, Naissance de Rome* (*N. R. F.*, 1944), p. 194-221.

qu'ici Plutarque s'est documenté chez Denys d'Halicarnasse, dont l'ouvrage était certainement sous ses yeux lorsqu'il écrivait cette *Vie*, puisque, au chap. 16, 7, il signale que Denys, 2, 34, s'est trompé en représentant Romulus triomphant sur un char. C'était une habitude fort répandue chez les auteurs anciens de mettre à profit les ouvrages de leurs prédécesseurs en ne les citant nommément que lorsqu'ils pouvaient être pris en faute : Hérodote, déjà, par exemple, en usait ainsi à l'égard d'Hécatée de Milet. Sans doute beaucoup des ressemblances, si nombreuses, entre le récit de Plutarque et celui de Denys doivent-elles s'expliquer par l'identité des sources auxquelles ils puisaient, par exemple quand ils suivent tous les deux Fabius Pictor ; toutefois, en plusieurs endroits, notamment dans l'exposé des devoirs réciproques des patrons et des clients (Plut., chap. 13 ; Denys, 2, 10), on a l'impression que Plutarque s'est contenté de résumer le passage parallèle de Denys, toujours prolixe et plus abondant en détails. D'ailleurs, même si Plutarque utilise parfois Denys, il conserve à son égard une entière liberté d'appréciation : on le voit non seulement par la rectification qu'il lui apporte à propos du triomphe de Romulus, mais surtout par la façon dont il s'écarte de lui chaque fois que Denys est conduit par son admiration béate des Romains à embellir la tradition en leur faveur, par exemple en refusant d'admettre que Romulus ait accueilli dans sa bande même des esclaves (1, 89 ; cf. Plut., chap. 9).

A la différence du récit de Denys, celui de Tite-Live, 1, 4-16, est un résumé succinct et assez sec de la vie de Romulus. Plutarque le connaissait peut-être, mais ne semble guère l'avoir utilisé, non plus que les pages, encore plus rapides, de Cicéron dans le *De Republica*, 2, 2-11.

En revanche sa curiosité est vivement attirée par tout ce qui s'écarte de la tradition officielle et présente un caractère d'étrangeté, même de bizarrerie, tel le récit

relatif à Tarchétius (chap. 2), qu'il doit avoir emprunté directement à l'*Histoire d'Italie* de Promathion.

Bien que Plutarque sût assez mal le latin[1], il n'en a pas moins utilisé des auteurs romains autres que Fabius Pictor (qui, lui, avait écrit en grec, comme tous les premiers annalistes de Rome). En premier lieu, il est certain qu'en rédigeant sa *Vie de Romulus*, il avait constamment sous les yeux les ouvrages de Varron, et notamment le *De Lingua Latina*[2]. C'est, en effet, à Varron, appelé par lui en 12, 3 : ὁ φιλόσοφος..., ἀνὴρ Ῥωμαίων ἐν ἱστορίᾳ βυβλιακώτατος, qu'il emprunte presque toutes les nombreuses étymologies de mots latins qui figurent dans cette *Vie* : celles, notamment, de *Cermalus* (3, 6), *Velabrum* (5, 4-5), *pomerium* (11, 4, et le paragraphe 5, ensuite, est également emprunté à Varron, comme le prouve *Aetia Rom.* 271 a : καθάπερ ἔγραψε Βάρρων), *legio* (13, 1), *senatus* (13, 3), *comitium* (19, 10) *februatus* (21, 5), *Poplifugia* et *Caprotinae* (29, 2). Pour l'expression *spolia opima*, Plutarque rejette l'étymologie de Varron (*ops*) et lui en substitue une autre (*opus*), qui est peut-être de son cru (16, 6). Il est bien probable aussi que Plutarque a lu chez Varron plutôt que chez Cicéron (*De divinatione* 2, 47) l'histoire concernant l'horoscope de la naissance de Romulus, tiré par Tarutius, « ami de Varron » (12).

Il cite encore Valerius Antias (14). C. Acilius (21) et le roi Juba (14, 15 et 17) avaient écrit en grec. Il faut noter que la dernière des trois citations de Juba n'est qu'un renvoi à une opinion de Sulpicius Galba, dont Plutarque nous dit honnêtement qu'il la connaissait seulement pour l'avoir vue mentionnée par Juba.

La culture essentiellement grecque de Plutarque se révèle quand il emprunte tel détail à Hérodore du Pont

1. Voir la préface des *Vies de Démosthène et de Cicéron*, chap. 2.
2. D'après H. Peter, *Die Quellen Plutarchs in den Biogr. d. Römer*, p. 171, Varron est la source principale des *Vies de Romulus* et de *Numa*.

(9), à Zénodote de Trézène (14) ou à Antigone (de Carystos?) (17), mais surtout quand il cite Eschyle (9) ou des poètes peu connus, comme Simylos, à propos de Tarpéia (17), et Boutas, à propos des Lupercales (21).

Plutarque, bien qu'il mérite sans doute lui-même l'épithète de βυβλιακώτατος qu'il accole au nom de Varron, ne s'en tient pas aux renseignements fournis par les livres. A l'occasion, il consultait ses amis dans l'une de ces réunions érudites dont les *Propos de table* nous ont conservé le souvenir; Sextius Sylla de Carthage lui a fourni ainsi oralement une interprétation particulière du cri *Thalassio* que les Romains poussaient dans les mariages; Plutarque est visiblement heureux de la rapporter et de profiter de l'occasion pour saluer au passage son ami en des termes très flatteurs : οὔτε μουσῶν οὔτε χαρίτων ἐπιδεὴς ἀνήρ (15, 3).

On voit combien les sources de Plutarque sont nombreuses et diverses : c'est vraiment méconnaître l'évidence que de le croire capable seulement de suivre de bout en bout une œuvre antérieure en la démarquant !

* * *

D'ailleurs la personnalité de notre auteur, moraliste et philosophe beaucoup plus qu'historien, transparaît à maintes reprises dans la *Vie de Romulus*, qui contient des digressions plus nombreuses et plus significatives à cet égard que la *Vie de Thésée*. Au chap. 6, Plutarque esquisse en quelques traits la psychologie de Romulus et de Rémus adolescents, puis, au chap. 26, il décrit l'évolution des manières et de l'esprit de Romulus, grisé par sa propre grandeur : que l'on compare, sur ces deux points, son texte avec celui de Denys d'Halicarnasse (1, 79, et 2, 56), et l'on s'apercevra que Denys, ordinairement beaucoup plus long que Plutarque et souvent diffus, est ici beaucoup plus sec, car il ne se soucie guère

d'étudier l'âme humaine et de montrer chez ses héros l'effet de lois psychologiques applicables à tous les hommes. De même, au chap. 17, le récit de la trahison de Tarpéia est interrompu par des réflexions morales, renforcées de deux exemples historiques, sur les sentiments contradictoires qu'inspirent les traîtres à ceux qui les emploient.

Plutarque, au chap. 8, admet, comme tous les anciens et notamment Tite-Live (Préface, 7), que la puissance plus qu'humaine de Rome est garante de la vérité des récits qui courent sur son origine. Cependant, malgré cette déclaration de principe, la tendance « évhémériste » que nous avons signalée dans la *Vie de Thésée*[1] n'est pas absente de la *Vie de Romulus* : au chap. 4, Plutarque préfère visiblement la version selon laquelle Rhéa Silvia aurait été enceinte des œuvres d'un homme, Amulius, plutôt que de celles du dieu Mars[2], et il semble aussi accorder ses suffrages à l'interprétation qui substitue à la louve nourricière des jumeaux une femme, Acca Laurentia, appelée *lupa* à cause de ses mœurs.

Beaucoup de digressions de Plutarque n'ont qu'une valeur d'érudition et de curiosité (par exemple, au chap. 9, à propos du rôle des vautours dans la divination), mais d'autres sont révélatrices de ses idées et de ses croyances. On sait que l'astrologie était considérée par presque tous ses contemporains comme une science exacte et certaine ; or, au chap. 12, après avoir rapporté l'étrange histoire de l'horoscope rétrospectif de Tarutius, il laisse percer son scepticisme et le dédain qu'il professe à l'égard des astrologues, exprimant même la crainte que cette anecdote n'ait importuné ses lecteurs διὰ τὸ μυθῶδες.

Mais c'est surtout la version officielle de la mort de

1. Ci-dessus, p. 9-10.
2. De même que, pour lui, Thésée était fils d'Égée, et non de Posidon.

Romulus qui provoque de sa part des commentaires bien personnels (28). C'est qu'ici ses convictions à la fois rationalistes et spiritualistes étaient blessées par la croyance que le corps de Romulus était passé au ciel en même temps que son âme. Il mentionne d'abord trois cas analogues, pris chez les Grecs, où un cadavre aurait disparu miraculeusement : ceux d'Aristéas, de Cléomédès et d'Alcmène. Puis il exprime assez longuement ses idées sur la question, en un exposé qui serait mieux à sa place dans un traité philosophique, utilisant une citation de Pindare, une autre d'Héraclite et surtout la doctrine platonicienne, à laquelle il se réfère implicitement. Il nous dit aussi à cette occasion ce qu'il pense de l' « apothéose » et de la façon dont un homme juste peut devenir après sa mort un héros, puis un génie, et peut-être, dans certains cas tout à fait rares et exceptionnels, un dieu.

Un autre passage, enfin, est fortement teinté de platonisme : c'est celui où, dans la Σύγκρισις de Thésée et de Romulus, 1, 6-7, Plutarque cite la définition de l'amour que donnait le philosophe platonicien Polémon, et l'applique avec esprit, en jouant un peu sur les mots, au cas de Thésée et d'Ariane. Ces lignes ont scandalisé certain traducteur de Plutarque[1]; contentons-nous d'y reconnaître un de ces nombreux passages des *Vies* où le sage de Chéronée nous découvre ses convictions philosophiques ou religieuses, moins longuement sans doute, mais tout aussi clairement que dans ses *Œuvres morales*.

1. Ricard, dans une note à sa traduction, morigène ainsi Plutarque : « Peut-il regarder comme belle et honnête l'action d'une jeune princesse qui, se passionnant pour un étranger à la première vue, trahit sa patrie et abandonne tout pour le suivre? Rien peut-il faire excuser une passion qui porte à fouler aux pieds tous les devoirs et toutes les bienséances? »

ROMULUS

Traditions diverses sur l'origine du nom de Rome. — **1.** 1 Ce grand nom de Rome, dont la gloire a fait le tour du monde, d'où vient-il et pour quelle raison l'a-t-on donné à la ville qui le porte? C'est un point sur lequel les historiens ne sont pas d'accord. Les uns disent que les Pélasges, après avoir parcouru la plus grande partie de la terre habitée et avoir vaincu un grand nombre de peuples, s'établirent sur l'emplacement de cette ville, et que, pour marquer la force (*romè*) de leurs armes, ils lui donnèrent ce nom de Rome. D'autres prétendent que des Troyens, après la prise de leur ville, s'échappèrent sur des navires qu'ils trouvèrent et que, portés par les vents, ils abordèrent en Étrurie et mouillèrent près de l'embouchure du Tibre; 2 mais que, leurs femmes étant épuisées et excédées par la navigation, l'une d'elles, nommée Romè, qui passait pour la plus noble et la plus sage de toutes, leur proposa de mettre le feu aux vaisseaux. Elles le firent en effet; leurs maris en furent d'abord irrités, puis, cédant à la nécessité, ils s'établirent près de Pallantion. Ils ne tardèrent pas à s'y trouver mieux qu'ils ne l'avaient espéré; car ils éprouvèrent vite la qualité du sol et furent bien accueillis par leurs voisins*. Aussi rendirent-ils des honneurs à Romè, et même ils donnèrent son nom à la ville, comme si elle eût été fondée par elle. 3 C'est de là que vient, dit-on, la coutume des femmes romaines d'embrasser les hommes de leur famille et de leur parenté sur la bouche, parce que c'est ainsi que les Troyennes, après avoir incendié les vaisseaux, avaient embrassé et cajolé leurs maris, en les priant d'apaiser leur colère[1].

1. Sur ce *jus osculi*, voir *Virt. mul.* 243 F et *Aetia Rom.* 265 B-E, où Plutarque indique sa source : Aristote.

ΡΩΜΥΛΟΣ

1. 1 Τὸ μέγα τῆς Ῥώμης ὄνομα καὶ δόξῃ διὰ πάντων e
ἀνθρώπων κεχωρηκὸς ἀφ' ὅτου καὶ δι' ἣν αἰτίαν τῇ πόλει
γέγονεν, οὐχ ὡμολόγηται παρὰ τοῖς συγγραφεῦσιν.
Ἀλλ' οἱ μὲν Πελασγοὺς ἐπὶ πλεῖστα τῆς οἰκουμένης
πλανηθέντας ἀνθρώπων τε πλείστων κρατήσαντας αὐ- f
τόθι κατοικῆσαι καὶ διὰ τὴν ἐν τοῖς ὅπλοις ῥώμην οὕ-
τως ὀνομάσαι τὴν πόλιν, οἱ δὲ Τροίας ἁλισκομένης δια-
φυγόντας ἐνίους καὶ πλοίων ἐπιτυχόντας ὑπὸ πνευμάτων
τῇ Τυρρηνίᾳ προσπεσεῖν φερομένους καὶ περὶ τὸν Θύμ- 18
βριν ποταμὸν ὁρμίσασθαι· 2 ταῖς δὲ γυναιξὶν αὐτῶν
ἀπορουμέναις ἤδη καὶ δυσανασχετούσαις πρὸς τὴν
θάλασσαν ὑποθέσθαι μίαν, ἣ καὶ γένει προὔχειν καὶ
φρονεῖν ἐδόκει μάλιστα, Ῥώμην ὄνομα, καταπρῆσαι τὰ
πλοῖα. Πραχθέντος δὲ τούτου πρῶτον μὲν ἀγανακτεῖν
τοὺς ἄνδρας, ἔπειτα δι' ἀνάγκην ἱδρυνθέντας περὶ τὸ
Παλλάντιον, ὡς ὀλίγῳ χρόνῳ κρεῖττον ἐλπίδος ἔπραττον,
ἀγαθῆς τε πειρώμενοι χώρας καὶ δεχομένων αὐτοὺς τῶν
προσοίκων, ἄλλην τε τιμὴν ἀπονέμειν τῇ Ῥώμῃ καὶ τὴν
πόλιν ἀπ' αὐτῆς, ὡς αἰτίας, προσαγορεύειν. 3 Ἐξ
ἐκείνου τε παραμένειν λέγουσι τὸ τοὺς συγγενεῖς τὰς b
γυναῖκας καὶ οἰκείους ἄνδρας ἀσπάζεσθαι τοῖς στόμασι·
καὶ γὰρ ἐκείνας, ὅτε τὰ πλοῖα κατέπρησαν, οὕτως ἀσπά-
ζεσθαι καὶ φιλοφρονεῖσθαι τοὺς ἄνδρας, δεομένας αὐτῶν
καὶ παραιτουμένας τὴν ὀργήν.

ΡΩΜΥΛΟΣ. Θησεύς. Ἔτι ϐω̅τ̅ε̅. Σὺν ἄμφω Ῥωμύλῳ U.

1. 1 [2] ἀνθρώπων om. Marc. 385, Par. 1675, post κεχωρηκός P. 1673 || [4] τῆς οἰκ. : τοῖς U || [9] Θίμϐριν Par. 1673 et Su. || 2 [2] δυσανασχετού-σαις I.

2. 1 D'aucuns disent que la ville doit son nom à Romè, fille d'Italus et de Leucaria, ou, selon d'autres, fille de Télèphe, fils d'Héraclès, et femme d'Énée, ou, d'après une autre tradition, fille d'Ascagne, le fils d'Énée. D'autres encore prétendent que la ville eut pour fondateur Romanus, fils d'Ulysse et de Circé, ou bien Romus, fils d'Émathion, envoyé de Troie par Diomède, ou Romis, roi des Latins, qui la bâtit après avoir chassé du pays les Tyrrhéniens, qui avaient passé de Thessalie en Lydie et de Lydie en Italie[1]. 2 Même ceux qui soutiennent l'opinion la plus plausible, à savoir que ce fut Romulus qui donna son nom à la ville, même ceux-là ne sont pas d'accord entre eux sur l'origine de ce héros. Les uns, en effet, prétendent qu'il était fils d'Énée et de Dexithéa, fille de Phorbas, qu'il fut apporté tout petit en Italie, avec son frère Rémus, que, le fleuve débordé ayant englouti les autres bateaux, celui où se trouvaient les enfants fut poussé doucement sur une rive accueillante et qu'ils furent sauvés contre toute espérance, de sorte qu'ils donnèrent à ce lieu le nom de Rome. 3 D'autres disent que Romè, fille de cette même Troyenne Dexithéa, fut mariée à Latinus, fils de Télémaque, dont elle eut Romulus ; d'autres soutiennent que celui-ci dut le jour à l'union d'Aimulia, fille d'Énée et de Lavinie, avec le dieu Mars*. D'autres, enfin, rapportent sur son origine un conte entièrement fabuleux. 4 D'après eux, Tarchétius, roi des Albains, le plus scélérat et le plus cruel des hommes, eut dans sa demeure une apparition surnaturelle : un phallus qui se dressa hors du foyer et resta là plusieurs jours. Il existait alors en Tyrrhénie un oracle de Téthys, d'où vinrent à Tarchétius l'ordre d'accoupler une jeune fille à ce phallus et l'annonce qu'il naîtrait d'elle un fils très illustre, qui se signalerait par son courage, sa fortune et sa force (*romè*). 5 Tarchétius fit part de l'oracle à une de ses filles et lui ordonna de s'accoupler au phallus ; mais elle jugea la chose indigne d'elle et envoya une servante à sa place. Tarchétius, l'ayant

1. Sur Romanus et Romus, voir J. Perret, *Les origines de la légende troyenne*, p. 466 sqq. — Sur les migrations des Tyrrhéniens (Étrusques), plus ou moins assimilés aux Pélasges, comparer Hérodote, 1, 57 et 94.

2. 1 Ἄλλοι δὲ Ῥώμην Ἰταλοῦ θυγατέρα καὶ Λευκα-
ρίας, οἱ δὲ Τηλέφου τοῦ Ἡρακλέους, Αἰνείᾳ γαμηθεῖσαν,
οἱ δ' Ἀσκανίου τοῦ Αἰνείου, λέγουσι τοὔνομα θέσθαι
τῇ πόλει· οἱ δὲ Ῥωμανόν, Ὀδυσσέως παῖδα καὶ Κίρκης,
οἰκίσαι τὴν πόλιν· οἱ δὲ Ῥῶμον ἐκ Τροίας ὑπὸ Διομήδους
ἀποσταλέντα τὸν Ἠμαθίωνος, οἱ δὲ Ῥῶμιν Λατίνων
τύραννον, ἐκβαλόντα Τυρρηνοὺς τοὺς εἰς Λυδίαν μὲν ἐκ
Θετταλίας, ἐκ δὲ Λυδίας εἰς Ἰταλίαν παραγενομένους. c
2 Οὐ μὴν οὐδ' οἱ Ῥωμύλον τῷ δικαιοτάτῳ τῶν λόγων
ἀποφαίνοντες ἐπώνυμον τῆς πόλεως ὁμολογοῦσι περὶ
τοῦ γένους αὐτοῦ. Οἱ μὲν γὰρ Αἰνείου καὶ Δεξιθέας τῆς
Φόρβαντος υἱὸν ὄντα νήπιον εἰς Ἰταλίαν κομισθῆναι καὶ
τὸν ἀδελφὸν αὐτοῦ Ῥῶμον· ἐν δὲ τῷ ποταμῷ πλημμύ-
ραντι τῶν ἄλλων σκαφῶν διαφθαρέντων, ἐν ᾧ δ' ἦσαν οἱ
παῖδες εἰς μαλακὴν ἀποκλινθέντος ὄχθην ἀτρέμα, σωθέν-
τας ἀπροσδοκήτως ὄνομα θεῖναι Ῥώμην. 3 Οἱ δὲ
Ῥώμην θυγατέρα τῆς Τρῳάδος ἐκείνης, Λατίνῳ τῷ Τηλε-
μάχου γαμηθεῖσαν, τεκεῖν τὸν Ῥωμύλον· οἱ δ' Αἰμυλίαν d
τὴν Αἰνείου καὶ Λαβινίας Ἄρει συγγενομένην· οἱ δὲ
μυθώδη παντάπασι περὶ τῆς γενέσεως διεξίασι. 4 Ταρ-
χετίῳ γὰρ Ἀλβανῶν βασιλεῖ παρανομωτάτῳ καὶ ὠμο-
τάτῳ φάσμα δαιμόνιον οἴκοι γενέσθαι· φαλλὸν γὰρ ἐκ
τῆς ἑστίας ἀνασχεῖν καὶ διαμένειν ἐπὶ πολλὰς ἡμέρας·
εἶναι δὲ Τηθύος ἐν Τυρρηνίᾳ χρηστήριον, ἀφ' οὗ κομισ-
θῆναι τῷ Ταρχετίῳ χρησμὸν ὥστε συμμῖξαι τῷ φάσματι
παρθένον· ἔσεσθαι γὰρ ἐξ αὐτῆς παῖδα κλεινότατον,
ἀρετῇ καὶ τύχῃ καὶ ῥώμῃ διαφέροντα. 5 Φράσαντος
οὖν τὸ μάντευμα τοῦ Ταρχετίου μιᾷ τῶν θυγατέρων καὶ e
συγγενέσθαι τῷ φαλλῷ προστάξαντος, αὐτὴν μὲν ἀπα-
ξιῶσαι, θεράπαιναν δ' εἰσπέμψαι. Τὸν δὲ Ταρχέτιον, ὡς

2. 1 [3] οἱ δ' αὖ Ἀσκανίου D : οἱ δ' ἀπ' Ἀσκανίου A : οἱ δ' Ἀσκανίῳ Xyl. ‖ [5] οἰκῆσαι U ‖ [6] Λατῖνον D ‖ 2 [8] ὄνομα θεῖναι Petavius : ὀνομαθῆναι U : ὀνομασθῆναι cet. ‖ 3 [2] Λατίνων U ‖ [2] Τηλεμάχῳ UPB ‖ 5 [4] τὸν δὲ Ταρχέτιον : τὸν δὲ ἀρχέτιον (T om. rubric. U) UADB.

su, en fut tellement irrité qu'il les fit saisir toutes les deux pour les mettre à mort. Mais Vesta lui apparut pendant son sommeil et lui défendit de les tuer. Alors il leur donna une toile à tisser dans leur prison, leur promettant de les marier, lorsqu'elles l'auraient achevée. 6 Mais, quand elles avaient tissé tout le jour, d'autres femmes venaient, par ordre de Tarchétius, défaire le tissu pendant la nuit. Cependant, la servante ayant eu du phallus deux jumeaux, Tarchétius les remit à un certain Tératius avec ordre de les tuer. 7 Cet homme les porta au bord du fleuve et les y déposa ; alors une louve vint régulièrement les allaiter, et des oiseaux de toute espèce apportèrent la becquée aux nouveau-nés, jusqu'au jour où un bouvier les vit et, frappé d'étonnement, osa s'approcher des petits enfants et les emporta. 8 C'est ainsi qu'ils furent sauvés. Quand ils eurent grandi, ils attaquèrent Tarchétius et le vainquirent. Voilà ce que rapporte un certain Promathion, auteur d'une Histoire de l'Italie[1].

Enfance de Romulus et de Rémus. — **3.** 1 Mais la tradition la plus digne de foi et la plus généralement attestée est celle dont Dioclès de Péparéthos a le premier publié l'essentiel en Grèce et que Fabius Pictor suit dans ses grandes lignes[2]. Elle comporte aussi des variantes ; mais en voici la teneur générale. 2 La succession des rois d'Albe issus d'Énée échut à deux frères, Numitor et Amulius[3]. Amulius ayant fait deux parts de leur héritage et mis d'un côté la royauté, de l'autre les biens et l'or apportés de Troie, Numitor choisit la royauté ; 3 Amulius eut les richesses, et, devenu de ce fait plus puissant que Numitor, lui enleva facilement la royauté ; comme il

1. Ce Promathion est inconnu par ailleurs, et il faut se garder de le confondre avec Promachidas d'Héraclée.

2. Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 85-87.

3. Comparer Tite-Live 1, 3 : Ascagne, fils d'Énée, avait fondé Albe-la-Longue, et Proca, père de Numitor et d'Amulius, serait son douzième descendant. Cette dynastie devait combler l'intervalle entre la prise de Troie (1184 av. J.-C.) et la fondation de Rome (753). — Le « bon roi » Numitor est peut-être un doublet de Numa.

ἔγνω, χαλεπῶς φέροντα συλλαβεῖν μὲν ἀμφοτέρας ἐπὶ θανάτῳ, τὴν δ' Ἑστίαν ἰδόντα κατὰ τοὺς ὕπνους ἀπαγορεύουσαν αὐτῷ τὸν φόνον, ἱστόν τινα παρεγγυῆσαι ταῖς κόραις ὑφαίνειν δεδεμέναις, ὡς ὅταν ἐξυφήνωσι τότε δοθησομένας πρὸς γάμον. 6 Ἐκείνας μὲν οὖν δι' ἡμέρας ὑφαίνειν, ἑτέρας δὲ νύκτωρ τοῦ Ταρχετίου κελεύοντος ἀναλύειν τὸν ἱστόν. Ἐκ δὲ τοῦ φαλλοῦ τῆς θεραπαινίδος τεκούσης δίδυμα, δοῦναί τινι Τερατίῳ τὸν Ταρχέτιον ἀνελεῖν κελεύσαντα. 7 Τὸν δὲ θεῖναι φέροντα τοῦ ποταμοῦ πλησίον· εἶτα λύκαιναν μὲν ἐπιφοιτᾶν μαστὸν ἐνδι- f
δοῦσαν, ὄρνιθας δὲ παντοδαποὺς ψωμίσματα κομίζοντας ἐντιθέναι τοῖς βρέφεσιν, ἄχρι οὗ βουκόλον ἰδόντα καὶ θαυμάσαντα τολμῆσαι προσελθεῖν καὶ ἀνελέσθαι τὰ παιδία. 8 Τοιαύτης δὲ τῆς σωτηρίας αὐτοῖς γενομένης ἐκτραφέντας ἐπιθέσθαι τῷ Ταρχετίῳ καὶ κρατῆσαι. Ταῦτα μὲν οὖν Προμαθίων τις Ἱστορίαν Ἰταλικὴν συντεταγμένος 19
εἴρηκε.

3. 1 Τοῦ δὲ πίστιν ἔχοντος λόγου μάλιστα καὶ πλείστους μάρτυρας τὰ μὲν κυριώτατα πρῶτος εἰς τοὺς Ἕλληνας ἐξέδωκε Διοκλῆς Πεπαρήθιος, ᾧ καὶ Φάβιος ὁ Πίκτωρ ἐν τοῖς πλείστοις ἐπηκολούθηκε. Γεγόνασι δὲ καὶ περὶ τούτων ἕτεραι διαφοραί· τύπῳ δ' εἰπεῖν τοιοῦτός ἐστι. 2 Τῶν ἀπ' Αἰνείου γεγονότων ἐν Ἄλβῃ βασιλέων εἰς ἀδελφοὺς δύο, Νομήτορα καὶ Ἀμούλιον, ἡ διαδοχὴ καθῆκεν. Ἀμουλίου δὲ νείμαντος τὰ πάντα δίχα, τῇ δὲ βασιλείᾳ τὰ χρήματα καὶ τὸν ἐκ Τροίας κομισθέντα χρυσὸν ἀντιθέντος, εἵλετο τὴν βασιλείαν ὁ Νομήτωρ.
3 Ἔχων οὖν ὁ Ἀμούλιος τὰ χρήματα καὶ πλέον ἀπ' b
αὐτῶν δυνάμενος τοῦ Νομήτορος, τήν τε βασιλείαν

2. 7 [2] ἐνδιδοῦσαν : ἐκδιδοῦσαν D : διδοῦσαν I (Ald. Junt.) || [4] ἄχρι οὖν U et ante ras. A || 8 [2] ἐκτραφέντες (α s. l.) D || 3. 1 [3] ὁ Πίκτωρ mg. Ambr. 831 : οὐίκτωρ codd. || 2 [4] δέ om. I || [5] ἀντιτιθέντος I || 3 [1] ἀμουλίας P.

craignait que la fille de son frère n'eût des enfants, il la fit prêtresse de Vesta, pour qu'elle restât toute sa vie vierge et sans mari. Cette fille s'appelait Ilia, suivant d'autres Rhéa, et suivant d'autres encore Silvia[1]. 4 On s'aperçut, peu de temps après, qu'elle était enceinte, contrairement à la loi établie pour les vestales. Elle était irrémédiablement perdue, si la fille du roi, Anthô, n'avait, par ses prières, obtenu sa grâce de son père ; mais il la fit enfermer et mettre au secret, pour qu'elle ne pût accoucher à son insu. Elle mit au monde deux jumeaux, d'une taille et d'une beauté extraordinaires, 5 ce qui redoubla les craintes d'Amulius ; aussi ordonna-t-il à un de ses serviteurs d'aller les prendre et de les exposer. Certains disent que ce serviteur s'appelait Faustulus ; d'autres prétendent que ce n'était pas lui qui portait ce nom, mais celui qui les recueillit. Il mit donc les nouveau-nés dans une corbeille et descendit au fleuve pour les y abandonner ; mais, voyant le courant gonflé et houleux, il n'osa pas s'en approcher, il les déposa sur la berge et se retira. 6 Le fleuve continuant à grossir, le flot souleva la corbeille, l'éleva doucement et la porta dans un endroit assez accueillant, qu'on nomme aujourd'hui Cermalus, mais qui s'appelait autrefois Germanus, apparemment parce que les Romains donnent aussi aux frères le nom de « germains »[2].

4. 1 Il y avait près de là un figuier sauvage qu'on appelait Ruminal, soit à cause de Romulus, comme on le croit généralement, soit parce que les animaux ruminants allaient au milieu du jour s'y reposer à l'ombre, soit plutôt parce que les nouveau-nés y furent allaités, car les anciens appelaient la mamelle *ruma*, et l'on nomme Rumina une déesse qui passe pour prendre soin de la nourriture des petits enfants et en l'honneur de qui l'on fait des libations sans vin et l'on répand du lait sur les

1. Tite-Live, 1, 3, appelle Rhéa-Silvia la fille de Numitor, mais Ilia (« la Troyenne »?) semble être le nom le plus ancien.

2. Le *Cermalus* était la partie occidentale du mont Palatin. Varron, *De lingua latina*, 5, 54 (voir l'édition avec commentaire de Jean Collart, 1954), fait dériver *Cermalus* de *germani*, comme Plutarque, dont il est sans doute la source.

ἀφείλετο ῥᾳδίως καὶ φοβούμενος ἐκ τῆς θυγατρὸς αὐ-
τοῦ γενέσθαι παῖδας ἱέρειαν τῆς Ἑστίας ἀπέδειξεν, ἄγα-
μον καὶ παρθένον ἀεὶ βιωσομένην. Ταύτην οἱ μὲν Ἰλίαν,
οἱ δὲ Ῥέαν, οἱ δὲ Σιλουΐαν ὀνομάζουσι. 4 Φωρᾶται δὲ
μετ' οὐ πολὺν χρόνον κυοῦσα παρὰ τὸν καθεστῶτα ταῖς
Ἑστιάσι νόμον. Καὶ τὸ μὲν ἀνήκεστα μὴ παθεῖν αὐτὴν
ἡ τοῦ βασιλέως θυγάτηρ Ἀνθὼ παρῃτήσατο, δεηθεῖσα
τοῦ πατρός· εἴρχθη δὲ καὶ δίαιταν εἶχεν ἀνεπίμικτον,
ὅπως μὴ λάθοι τεκοῦσα τὸν Ἀμούλιον. Ἔτεκε δὲ δύο c
παῖδας ὑπερφυεῖς μεγέθει καὶ κάλλει. 5 Δι' ὃ καὶ
μᾶλλον ὁ Ἀμούλιος φοβηθεὶς ἐκέλευσεν αὐτοὺς ὑπη-
ρέτην λαβόντα ῥῖψαι. Τοῦτον ἔνιοι Φαιστύλον ὀνομά-
ζεσθαι λέγουσιν, οἱ δ' οὐ τοῦτον, ἀλλὰ τὸν ἀνελόμενον.
Ἐνθέμενος οὖν εἰς σκάφην τὰ βρέφη κατέβη μὲν ἐπὶ τὸν
ποταμὸν ὡς ῥίψων, ἰδὼν δὲ κατιόντα πολλῷ ῥεύματι καὶ
τραχυνόμενον ἔδεισε προσελθεῖν, ἐγγὺς δὲ τῆς ὄχθης
καταθεὶς ἀπηλλάσσετο. 6 Τοῦ δὲ ποταμοῦ κατακλύ-
ζοντος ἡ πλημμύρα τὴν σκάφην ὑπολαβοῦσα καὶ μετεω- d
ρίσασα πρᾴως κατήνεγκεν εἰς χωρίον ἐπιεικῶς μαλθακόν,
ὃ νῦν Κερμαλὸν καλοῦσι, πάλαι δὲ Γερμανόν, ὡς ἔοικεν
ὅτι καὶ τοὺς ἀδελφοὺς γερμανοὺς ὀνομάζουσιν.

4. 1 Ἦν δὲ πλησίον ἐρινεός, ὃν Ῥωμινάλιον ἐκάλουν, ἢ διὰ τὸν Ῥωμύλον ὡς οἱ πολλοὶ νομίζουσιν, ἢ διὰ τὸ τὰ μηρυκώμενα τῶν θρεμμάτων ἐκεῖ διὰ τὴν σκιὰν ἐνδιάζειν, ἢ μάλιστα διὰ τὸν τῶν βρεφῶν θηλασμόν, ὅτι τήν τε θηλὴν ῥοῦμαν ὠνόμαζον οἱ παλαιοὶ καὶ θεόν τινα τῆς ἐκτροφῆς τῶν νηπίων ἐπιμελεῖσθαι δοκοῦσαν ὀνομάζουσι Ῥουμῖναν, καὶ θύουσιν αὐτῇ νηφάλια καὶ γάλα τοῖς ἱε-

3. 4 [2] τὸν καθεστῶτα : τῶν U ‖ [6] λάθοι UAD : λάθῃ cet. Zon. ‖ 5 [3] Φαιστύλον hic et postea codd., cf. Dion. Hal., Nic. Dam. : φαυστύλον Strab., Cass. Dio. ‖ 6 [4] Κερμαλὸν Xyl : Κερμανόν codd. ‖ [5] ὀνομάζουσι D ‖ 4. 1 [3] θερμάτων U ‖ [3] ἐνδιάζειν Xyl : ἐνδιαζόντων codd. (exc. Vatic. 2176 : ἐνδιάζοντα) ‖ [7] Ῥουμῖναν Ziegler : Ῥουμιλίαν codd.

victimes[1]. 2 On raconte que les enfants déposés à terre en cet endroit furent allaités par la louve et qu'un pivert venait l'aider à les nourrir et à les protéger. Ces animaux passent pour être consacrés à Mars, et le pivert est honoré et vénéré tout particulièrement par les Latins[2]. De là surtout vient la confiance qu'inspira la mère des enfants lorsqu'elle affirma les avoir eus du dieu Mars. 3 On dit que, si elle le pensait, c'est qu'elle avait été trompée par Amulius, qui lui était apparu en armes quand il l'avait saisie et violentée[3]. D'autres prétendent que c'est une ambiguïté sur le nom de la nourrice qui permit à l'histoire de dégénérer en fable, 4 car les Latins appelaient louves les femelles des loups, mais aussi les prostituées ; or, tel était le cas, disent-ils, de la femme de Faustulus qui avait recueilli les enfants pour les élever : elle se nommait Acca Larentia*. 5 Les Romains lui offrent des sacrifices ; le prêtre de Mars lui apporte des libations funéraires au mois d'avril et l'on donne à cette fête le nom de Larentia*.

5. 1 Ils honorent aussi une autre Larentia, pour la raison que je vais dire. Le gardien du temple d'Hercule, qui, semble-t-il, ne savait à quoi employer ses loisirs, eut l'idée de proposer au dieu de faire une partie de dés, en stipulant que, s'il gagnait, il obtiendrait du dieu quelque faveur, et que, s'il perdait, il servirait au dieu un abondant repas et lui amènerait une belle femme pour partager son lit. 2 Cela convenu, il jeta les dés pour le dieu, puis pour lui-même, et il apparut qu'il était le perdant. Alors, pour tenir sa parole et observer les conditions fixées, ainsi qu'il lui semblait juste, il prépara un repas pour le dieu, fit venir, moyennant salaire, Larentia, une femme qui était belle, mais non encore illustre, lui dressa un lit dans le sanctuaire et lui servit à dîner ; après le repas, il l'enferma pour que le dieu pût jouir d'elle.

1. Comparer Tite-Live 1, 4 et Plutarque, *De fort. Rom.* 320 D et *Aetia Rom.* 278 C.
2. Comparer *Aetia Rom.* 268 F. *Picus* est une ancienne divinité agricole, souvent assimilée à Mars (*Martius Picus*).
3. Cette version est rapportée par Denys d'Halicarnasse, 1, 77.

ροῖς ἐπισπένδουσιν. 2 Ἐνταῦθα δὴ τοῖς βρέφεσι κει- e
μένοις τήν τε λύκαιναν ἱστοροῦσι θηλαζομένην καὶ δρυο-
κολάπτην τινὰ παρεῖναι συνεκτρέφοντα καὶ φυλάττοντα.
Νομίζεται δ' Ἄρεως ἱερὰ τὰ ζῷα· τὸν δὲ δρυοκολάπτην
καὶ διαφερόντως Λατῖνοι σέβονται καὶ τιμῶσιν· ὅθεν οὐχ
ἥκιστα πίστιν ἔσχεν ἡ τεκοῦσα τὰ βρέφη τεκεῖν ἐξ Ἄρεως
φάσκουσα. 3 Καίτοι τοῦτο παθεῖν αὐτὴν ἐξαπατη-
θεῖσαν λέγουσιν, ὑπὸ τοῦ Ἀμουλίου διαπαρθενευθεῖσαν
ἐν ὅπλοις ἐπιφανέντος αὐτῇ καὶ συναρπάσαντος. Οἱ δὲ
τοὔνομα τῆς τροφοῦ δι' ἀμφιβολίαν ἐπὶ τὸ μυθῶδες
ἐκτροπὴν τῇ φήμῃ παρασχεῖν· 4 λούπας γὰρ ἐκάλουν
οἱ Λατῖνοι τῶν τε θηρίων τὰς λυκαίνας καὶ τῶν γυναικῶν f
τὰς ἑταιρούσας· εἶναι δὲ τοιαύτην τὴν Φαιστύλου γυ-
ναῖκα τοῦ τὰ βρέφη θρέψαντος, Ἄκκαν Λαρεντίαν ὄνομα.
5 Ταύτῃ δὲ καὶ θύουσι Ῥωμαῖοι καὶ χοὰς ἐπιφέρει τοῦ
Ἀπριλίου μηνὸς ὁ τοῦ Ἄρεως ἱερεύς, καὶ Λαρεντίαν κα-
λοῦσι τὴν ἑορτήν.

5. 1 Ἑτέραν δὲ τιμῶσι Λαρεντίαν ἐξ αἰτίας τοιαύτης. Ὁ νεωκόρος τοῦ Ἡρακλέους ἀλύων, ὡς ἔοικεν, ὑπὸ σχολῆς προὔθετο πρὸς τὸν θεὸν διακυβεύειν, ὑπειπὼν ὅτι νικήσας μὲν αὐτὸς ἕξει τι παρὰ τοῦ θεοῦ χρηστόν, ἡττηθεὶς δὲ τῷ θεῷ τράπεζαν ἄφθονον παρέξει καὶ γυναῖκα καλὴν συναναπαυσομένην. 2 Ἐπὶ τούτοις τὰς μὲν ὑπὲρ τοῦ θεοῦ τιθείς, τὰς δ' ὑπὲρ αὑτοῦ ψήφους ἀνεφάνη νικώμενος. Εὐσυνθετεῖν δὲ βουλόμενος καὶ δικαιῶν ἐμμένειν τοῖς ὁρισθεῖσι, δεῖπνόν τε τῷ θεῷ παρεσκεύασε καὶ τὴν Λαρεντίαν οὖσαν ὡραίαν, οὔπω δ' ἐπιφανῆ, μισθωσάμενος, εἱστίασεν ἐν τῷ ἱερῷ κλίνην ὑποστορέσας, καὶ μετὰ τὸ δεῖπνον συνεῖρξεν ὡς δὴ τοῦ θεοῦ ἕξοντος αὐτήν.

4. 2 [2] δρυοκλάπτην D || [4] Ἄρεος I || 3 [1] ἐξαπατηθεῖσαν αὐτήν B || 4 [4] ἀκκαλαρεντίαν codd. : Λαρεντίαν Par. 1673 || 5 [2] Ἀπριλίου U : Ἀπριλλίου cet. (A cum λ s. s.) || [2] καὶ ἀκκαλαρεντίαν I || 5. 2 [5] οὔπω δ' ἐπιφανῆ : ἐμφανῶς ἑταιροῦσαν mor. 273 a.

3 On dit qu'en effet le dieu s'unit à cette femme et lui ordonna de se rendre au point du jour sur la place publique et d'aborder le premier homme qu'elle rencontrerait pour en faire son ami. Or, celui des habitants de la ville qu'elle trouva sur son chemin était avancé en âge et possesseur d'une grande fortune ; il n'avait pas d'enfant, ayant toujours vécu célibataire ; il s'appelait Tarrutius. Il s'unit à Larentia, l'aima et lui laissa en mourant un bel et riche héritage, dont elle donna par testament la plus grande partie au peuple. 4 On dit que, devenue célèbre et connue pour être l'amie d'un dieu, elle disparut à l'endroit où la première Larentia était enterrée[1]. Ce lieu porte aujourd'hui le nom de Vélabre, parce que, comme le fleuve débordait souvent, on le passait en bateau à cet endroit pour gagner le forum ; or, cette traversée s'appelle *Velatura.* 5 Quelques-uns disent que, lorsqu'on donne des jeux, on part de là pour tapisser de toiles le passage qui mène du forum au cirque. Or, en latin, la toile porte le nom de *velum*[2]. Telle est l'origine des honneurs que la deuxième Larentia reçoit chez les Romains.

6. 1 Faustulus, porcher d'Amulius, prit chez lui les enfants à l'insu de tout le monde. Cependant, quelques-uns, plus soucieux de la vraisemblance, prétendent que Numitor le savait et qu'il fournissait secrètement des vivres à leurs parents nourriciers. 2 On dit que les enfants furent conduits à Gabies, où ils apprirent les lettres et tout ce qu'on doit savoir quand on est bien né. On rapporte qu'ils furent appelés Romulus et Rémus, du nom de la mamelle (*ruma*), parce qu'on les avait vus téter la mamelle de la louve[3]. 3 Dès leur première enfance, la noblesse de leur extérieur révélait, tant

1. Comparer *Aetia Rom.* 272 F ; Aulu-Gelle, *Nuits att.* 6, 7 ; Macrobe, *Saturn.* 1, 10, et voir J. Bayet, *Les origines de l'Hercule romain*, p. 348 sq. ; G. Dumézil, *Tarpéia*, p. 190 sq.

2. Voir Varron, *De lingua lat.*, 5, 44 : *Velabrum a vehendo. Velaturam facere etiam nunc dicuntur qui id mercede faciunt.* Le *Circus maximus*, que Plutarque appelle « l'hippodrome », était contigu au Vélabre. Sur l'usage du *velum* ou *velarium*, voir Pline, *Hist. Nat.* 9, 23.

3. Pour le séjour des jumeaux à Gabies, voir Denys d'Hal., 1, 84. Pour l'étymologie à partir de *ruma*, comparer ci-dessus, 4, 1.

3 Καὶ μέντοι καὶ τὸν θεὸν ἐντυχεῖν λέγεται τῇ γυναικὶ
καὶ κελεῦσαι βαδίζειν ἕωθεν ἐπὶ τὴν ἀγορὰν καὶ τὸν
ἀπαντήσαντα πρῶτον ἀσπασαμένην ποιεῖσθαι φίλον. b
Ἀπήντησεν οὖν αὐτῇ τῶν πολιτῶν ἀνὴρ ἡλικίας τε πόρρω
ἥκων καὶ συνειλοχὼς οὐσίαν ἱκανήν, ἄπαις δὲ καὶ βε-
βιωκὼς ἄνευ γυναικός, ὄνομα Ταρρούτιος. Οὗτος ἔγνω
τὴν Λαρεντίαν καὶ ἠγάπησε, καὶ τελευτῶν ἀπέλιπε κλη-
ρονόμον ἐπὶ πολλοῖς καὶ καλοῖς κτήμασιν, ὧν ἐκείνη τὰ
πλεῖστα τῷ δήμῳ κατὰ διαθήκας ἔδωκε. 4 Λέγεται δ' αὐ-
τὴν ἔνδοξον οὖσαν ἤδη καὶ θεοφιλῆ νομιζομένην ἀφανῆ
γενέσθαι περὶ τοῦτον τὸν τόπον ἐν ᾧ καὶ τὴν προτέραν
ἐκείνην Λαρεντίαν κεῖσθαι. Καλεῖται δὲ νῦν ὁ τόπος Βή- c
λαυρον, ὅτι τοῦ ποταμοῦ πολλάκις ὑπερχεομένου διε-
περαιοῦντο πορθμείοις κατὰ τοῦτο τὸ χωρίον εἰς ἀγοράν·
τὴν δὲ πορθμείαν βηλατούραν καλοῦσιν. 5 Ἔνιοι δὲ
λέγουσι τὴν εἰς τὸν ἱππόδρομον φέρουσαν ἐξ ἀγορᾶς
πάροδον ἱστίοις καταπεταννύναι τοὺς τὴν θέαν παρέχον-
τας, ἐντεῦθεν ἀρχομένους· ῥωμαϊστὶ δὲ τὸ ἱστίον βῆλον
ὀνομάζουσι. Διὰ ταῦτα μὲν ἔχει τιμὰς ἡ δευτέρα Λαρεν-
τία παρὰ Ῥωμαίοις.

6. 1 Τὰ δὲ βρέφη Φαιστύλος Ἀμουλίου συφορβὸς
ἀνείλετο λαθὼν ἅπαντας, ὡς δ' ἔνιοί φασι τῶν εἰκότων
ἐχόμενοι μᾶλλον, εἰδότος τοῦ Νομήτορος καὶ συγχορη- d
γοῦντος τροφὰς κρύφα τοῖς τρέφουσι. 2 Καὶ γράμματα
λέγονται καὶ τἆλλα μανθάνειν οἱ παῖδες εἰς Γαβίους
κομισθέντες, ὅσα χρὴ τοὺς εὖ γεγονότας. Κληθῆναι δὲ
καὶ τούτους ἀπὸ τῆς θηλῆς ἱστοροῦσι Ῥωμύλον καὶ
Ῥέμον, ὅτι θηλάζοντες ὤφθησαν τὸ θηρίον. 3 Ἡ μὲν
οὖν ἐν τοῖς σώμασιν εὐγένεια καὶ νηπίων ὄντων εὐθὺς
ἐξέφαινε μεγέθει καὶ ἰδέᾳ τὴν φύσιν· αὐξόμενοι δὲ θυμοει-

5. 3 [8] πολλοῖς καλοῖς D : καλλοῖς U ‖ 4 [4] Βήλαυρον UI : βί-
λαυρον cet. ‖ [6] πορθμίοις I ‖ [7] βηλατούραν B : βιλατούραν cet. ‖
6. 2 [5] Ῥέμον : Ῥῶμον hic et postea D, A in ras.

ils étaient grands et beaux, celle de leur nature. En avançant en âge, ils devinrent tous les deux résolus et courageux ; ils montraient en face des dangers une intrépidité et une audace à toute épreuve. Cependant, Romulus passait pour être supérieur à son frère en intelligence et en capacité politique : dans les rapports qu'il avait avec ses voisins au sujet des pâturages et des chasses, il faisait bien voir qu'il était naturellement plus fait pour commander que pour obéir. 4 Aussi étaient-ils aimés de leurs égaux et de leurs inférieurs. Quant aux intendants, aux surveillants royaux et aux chefs des troupeaux, voyant que ceux-ci ne les surpassaient nullement en mérite, Romulus et Rémus les méprisaient et ne tenaient aucun compte de leurs menaces ni de leurs colères. 5 Leur genre de vie et leurs occupations étaient ceux des hommes libres, à qui conviennent, pensaient-ils, non pas le loisir et l'inaction, mais les exercices, la chasse, la course, le zèle à repousser les brigands, à prendre les voleurs et à défendre les opprimés contre la violence. C'est pour cela qu'ils étaient renommés.

Romulus et Rémus rendent le pouvoir à Numitor. — **7** 1 Les bouviers de Numitor s'étant pris de querelle avec ceux d'Amulius et leur ayant enlevé des têtes de bétail, Romulus et Rémus, outrés de cette violence, les rouèrent de coups, les mirent en fuite et reprirent une bonne partie du butin[1]. Ils se soucièrent peu du mécontentement de Numitor. Ils rassemblèrent même et s'adjoignirent beaucoup de pauvres et beaucoup d'esclaves, et, leur inspirant de l'audace et de la fierté, ils leur suggérèrent des idées de révolte. 2 Mais, tandis que Romulus était retenu ailleurs par un sacrifice (car il aimait les cérémonies religieuses et les pratiques de la divination), les bergers de Numitor, étant tombés sur Rémus qui cheminait en petite compagnie, engagèrent la bataille. Il y eut des coups et des blessures de part et d'autre ; mais les gens de Numitor eurent le dessus et firent Rémus prisonnier. 3 Ils le conduisirent à Numi-

1. Pour tout ce récit, comparer Tite-Live, 1, 5 et Denys d'Hal., 1, 79.

δεῖς ἦσαν ἀμφότεροι καὶ ἀνδρώδεις καὶ φρονήματα πρὸς
τὰ φαινόμενα δεινὰ καὶ τόλμαν ὅλως ἀνέκπληκτον ἔχον-
τες· ὁ δὲ Ῥωμύλος γνώμῃ τε χρῆσθαι μᾶλλον ἐδόκει καὶ e
πολιτικὴν ἔχειν σύνεσιν, ἐν ταῖς περὶ νομὰς καὶ κυνηγίας
πρὸς τοὺς γειτνιῶντας ἐπιμιξίαις πολλὴν ἑαυτοῦ παρέ-
χων κατανόησιν ἡγεμονικοῦ μᾶλλον ἢ πειθαρχικοῦ φύσει
γεγονότος. 4 Διὸ τοῖς μὲν ὁμοφύλοις ἢ ταπεινοτέροις
προσφιλεῖς ἦσαν, ἐπιστάτας δὲ καὶ διόπους βασιλικοὺς
καὶ ἀγελάρχας ὡς μηδὲν αὐτῶν ἀρετῇ διαφέροντας ὑπερ-
φρονοῦντες, οὔτ' ἀπειλῆς ἐφρόντιζον οὔτ' ὀργῆς.
5 Ἐχρῶντο δὲ διαίταις καὶ διατριβαῖς ἐλευθερίοις, οὐ
τὴν σχολὴν ἐλευθέριον ἡγούμενοι καὶ τὴν ἀπονίαν, ἀλλὰ
γυμνάσια καὶ θήρας καὶ δρόμους καὶ τὸ λῃστὰς ἀλέξα-
σθαι καὶ κλῶπας ἑλεῖν καὶ βίας ἐξελέσθαι τοὺς ἀδικου- f
μένους. Ἦσαν δὴ διὰ ταῦτα περιβόητοι.

7. 1 Γενομένης δέ τινος πρὸς τοὺς Νομήτορος βουκό-
λους τοῖς Ἀμουλίου διαφορᾶς καὶ βοσκημάτων ἐλάσεως,
οὐκ ἀνασχόμενοι συγκόπτουσι μὲν αὐτοὺς καὶ τρέπονται,
ἀποτέμνονται δὲ τῆς λείας συχνήν. Ἀγανακτοῦντος δὲ
τοῦ Νομήτορος ὠλιγώρουν· συνῆγον δὲ καὶ προσεδέχοντο
πολλοὺς μὲν ἀπόρους, πολλοὺς δὲ δούλους, θράσους
ἀποστατικοῦ καὶ φρονήματος ἀρχὰς ἐνδιδόντες. 2 Τοῦ
δὲ Ῥωμύλου πρός τινα θυσίαν ἀποτραπομένου (καὶ γὰρ
ἦν φιλοθύτης καὶ μαντικός), οἱ τοῦ Νομήτορος βοτῆρες
τῷ Ῥέμῳ μετ' ὀλίγων βαδίζοντι προστυχόντες ἐμάχοντο.
Καὶ γενομένων πληγῶν καὶ τραυμάτων ἐν ἀμφοτέροις, 21
ἐκράτησαν οἱ τοῦ Νομήτορος καὶ συνέλαβον ζῶντα τὸν
Ῥέμον. 3 Ἀναχθέντος οὖν αὐτοῦ πρὸς τὸν Νομήτορα

6. 4 [2] διόπους : διόπτας Par. 1675 || 5 [1] διατριβαῖς καὶ διαίταις I || [2] ἀπονοίαν UDBI || [3] ἀλέξασθαι : ἀμύνασθαι D || **7.** 1 [2] τοῖς : τῆς D || [4] λείας codd. : ἀγέλης Zon. || [5] ὠλιγόρουν I || 2 [4] Ῥέμῳ : Ῥώμῳ et postea DI || [4] μετ' ὀλίγον U || 3 [1] ἀναχθέντος : καὶ ἀπήγαγον Zon. Cf. Dion. Hal. 1, 79, 14.

tor, à qui ils exposèrent leurs griefs ; celui-ci ne le châtia point, parce qu'il craignait la colère d'Amulius, mais il alla le trouver et lui demanda justice, vu qu'il était son frère et qu'il avait été outragé par ses serviteurs, forts de la protection royale. 4 Comme les Albains partageaient son indignation, persuadés qu'il avait été indignement traité en dépit de son rang, Amulius se laissa fléchir et lui permit de disposer de Rémus à son gré. 5 Il emmena donc le jeune homme, et, quand il fut de retour à la maison, il fut soudain frappé de voir qu'il surpassait en taille et en force tous ceux de son âge, que son visage respirait la résolution et la hardiesse et qu'il restait fier et impassible devant le danger dont il était menacé ; d'ailleurs, ce qu'il avait appris de sa conduite et de ses actions répondait à ce qu'il voyait. Mais le plus extraordinaire, semble-t-il, c'est que Numitor, par l'inspiration d'un dieu qui était là présent et qui jetait les fondements de grandes choses, eut une heureuse intuition et pressentit la vérité ; il demanda au jeune homme qui il était, quelle était son origine, et, par la douceur de sa voix et la bienveillance de son regard, il lui donna de la confiance et de l'espoir[1]. 6 Aussi répondit-il avec assurance : « Eh bien ! je ne te cacherai rien ; car tu me parais plus digne de régner qu'Amulius : tu écoutes et tu interroges avant de punir, tandis que lui, il livre les gens au supplice sans les entendre. Jusqu'ici nous avions cru être fils de Faustulus et de Larentia, serviteurs du roi (nous sommes deux jumeaux). Mais, depuis que nous sommes accusés devant toi par des calomniateurs et que notre vie est en jeu, nous entendons dire de nous des choses étonnantes. Sont-elles dignes de foi, c'est ce que le danger où nous sommes va, je crois, permettre de décider. 7 Notre naissance est, dit-on, mystérieuse et la manière dont nous avons été nourris et allaités quand nous étions des nouveau-nés est plus étrange encore : jetés en pâture aux oiseaux et aux bêtes fauves, nous avons été nourris par eux ; une louve nous a allaités, un pivert nous a donné la becquée, quand on nous eut expo-

1. Comparer, ici encore, le récit de Denys d'Hal., 1, 81.

καὶ κατηγορηθέντος, αὐτὸς μὲν οὐκ ἐκόλασε χαλεπὸν ὄντα δεδιὼς τὸν ἀδελφόν, ἐλθὼν δὲ πρὸς ἐκεῖνον ἐδεῖτο τυχεῖν δίκης, ἀδελφὸς ὢν καὶ καθυβρισμένος ὑπ᾽ οἰκετῶν ἐκείνου βασιλέως ὄντος. 4 Συναγανακτούντων δὲ τῶν ἐν Ἄλβῃ καὶ δεινὰ πάσχειν οἰομένων τὸν ἄνδρα παρ᾽ ἀξίαν, κινηθεὶς ὁ Ἀμούλιος αὐτῷ παραδίδωσι τῷ Νομήτορι τὸν Ῥέμον ὅ τι βούλοιτο χρήσασθαι. 5 Παραλαβὼν δ᾽ ἐκεῖνος, ὡς ἧκεν οἴκαδε, θαυμάζων μὲν ἀπὸ τοῦ b
σώματος τὸν νεανίσκον ὑπερφέροντα μεγέθει καὶ ῥώμῃ πάντας, ἐνορῶν δὲ τῷ προσώπῳ τὸ θαρραλέον καὶ ἰταμὸν τῆς ψυχῆς ἀδούλωτον καὶ ἀπαθὲς ὑπὸ τῶν παρόντων, ἔργα δ᾽ αὐτοῦ καὶ πράξεις ὅμοια τοῖς βλεπομένοις ἀκούων, τὸ δὲ μέγιστον, ὡς ἔοικε, θεοῦ συμπαρόντος καὶ συνεπευθύνοντος ἀρχὰς μεγάλων πραγμάτων, ἁπτόμενος ἐπινοίᾳ καὶ τύχῃ τῆς ἀληθείας ἀνέκρινεν ὅστις εἴη καὶ ὅθεν γένοιτο, φωνῇ τε πρᾳείᾳ καὶ φιλανθρώπῳ βλέμματι πίστιν αὐτῷ μετ᾽ ἐλπίδος ἐνδιδούς. 6 Ὁ δὲ θαρρῶν ἔλεγεν· « Ἀλλ᾽ οὐδὲν ἀποκρύψομαί σε· καὶ γὰρ εἶναι δοκεῖς Ἀμουλίου βασιλικώτερος. Ἀκούεις γὰρ καὶ c
ἀνακρίνεις πρὶν ἢ κολάζειν· ὁ δ᾽ ἀκρίτους ἐκδίδωσι. Πρότερον μὲν ἑαυτοὺς οἰκετῶν βασιλέως Φαιστύλου καὶ Λαρεντίας ἠπιστάμεθα παῖδας — ἐσμὲν δὲ δίδυμοι —, γενόμενοι δ᾽ ἐν αἰτίᾳ πρὸς σὲ καὶ διαβολαῖς καὶ τοῖς περὶ ψυχῆς ἀγῶσιν ἀκούομεν μεγάλα περὶ ἑαυτῶν· εἰ δὲ πιστά, κρινεῖν ἔοικε νῦν ὁ κίνδυνος. 7 Γοναὶ μὲν γὰρ ἡμῶν ἀπόρρητοι λέγονται, τροφαὶ δὲ καὶ τιθηνήσεις ἀτοπώτεραι νεογνῶν, οἷς ἐρρίφημεν οἰωνοῖς καὶ θηρίοις, ὑπὸ τούτων τρεφόμενοι, μαστῷ λυκαίνης καὶ δρυοκολάπτου ψωμίσμασιν, ἐν σκάφῃ τινὶ κείμενοι παρὰ τὸν μέγαν

7. 4 [2] κ. δ. πάσχειν τὸν ἄνδρα παρ᾽ ἀξίαν ἡγουμένων Par. 1673 ‖ 5 [9] ἐπινοίᾳ καὶ τύχῃ I : ἐπινοίᾳ τινὶ καὶ τύχῃ B (ἐπινοίᾳ ἵνα τύχῃ Vat. 1007, Laur. 69, 4) : ἐπινοίᾳ τύχῃ cet. ‖ [10] ὅθεν Zon. : ὅπως codd. ‖ 6 [5] πρώτερον U ‖ [7] ἐν αἰτίᾳ : primum ἀναιτίᾳ U ‖ 7 [4] δρυοκλάπτου A[1]D.

sés dans une auge au bord du grand fleuve. 8 Cette auge existe encore : on l'a conservée avec les inscriptions à demi effacées qui ont été gravées sur son armature de bronze et qui seront peut-être un jour pour nos parents des signes de reconnaissance inutiles, si l'on nous fait périr. » 9 En réfléchissant à ces paroles et en rapprochant l'âge que paraissait avoir le jeune homme avec l'époque de son exposition, Numitor ne se déroba point à l'espoir qui le flattait ; il chercha le moyen d'avoir une entrevue secrète avec sa fille pour lui faire part de tout cela, car elle était encore étroitement gardée.

8. 1 Cependant, Faustulus, ayant appris que Rémus avait été fait prisonnier et livré à Numitor, pressa Romulus de se porter à son secours et, à cette occasion, lui découvrit entièrement le secret de sa naissance. Jusque-là, il ne leur en avait parlé qu'en termes énigmatiques, et ce qu'il leur avait donné à entendre était juste suffisant pour éveiller leur attention et leur inspirer des sentiments élevés. Pour lui, prenant l'auge, il courut précipitamment chez Numitor, animé par la crainte du péril où était Rémus. 2 Aussi inspira-t-il des soupçons aux gardes du roi stationnés aux portes de la ville. Suspecté par eux et troublé par leurs questions, il ne put tenir cachée l'auge qu'il dissimulait sous son manteau. Par hasard, il y avait justement parmi eux un de ceux qui avaient pris les enfants pour les abandonner et qui avaient assisté à leur exposition. 3 En voyant l'auge, cet homme la reconnut à sa forme et aux caractères qui y étaient gravés, et il soupçonna la vérité. Il ne s'en tint pas là ; il rapporta la chose au roi et lui amena Faustulus pour le soumettre à un interrogatoire. 4 En butte à de si grands et si nombreux périls, Faustulus ne sut point conserver jusqu'au bout son sang-froid, mais il ne se laissa pas pourtant intimider entièrement ; il avoua que les enfants étaient vivants, mais il déclara qu'ils faisaient paître des troupeaux loin d'Albe, et que, lui, il allait porter cette auge à Ilia, qui avait souvent désiré la voir et la toucher, pour affermir l'espoir qu'elle avait au sujet de ses enfants. 5 Ce que ressentent ordinairement ceux qui sont trou-

ποταμόν. 8 Ἔστι δ' ἡ σκάφη καὶ σῴζεται, χαλκοῖς d
ὑποζώσμασι γραμμάτων ἀμυδρῶν ἐγκεχαραγμένων, ἃ γένοιτ' ἂν ὕστερον ἴσως ἀνωφελῆ γνωρίσματα τοῖς τοκεῦσιν ἡμῶν ἀπολομένων ». 9 Ὁ μὲν οὖν Νομήτωρ ἔκ τε τῶν λόγων τούτων καὶ πρὸς τὴν ὄψιν εἰκάζων τὸν χρόνον, οὐκ ἔφευγε τὴν ἐλπίδα σαίνουσαν, ἀλλ' ἐφρόντιζεν ὅπως τῇ θυγατρὶ περὶ τούτων κρύφα συγγενόμενος φράσειεν· ἐφρουρεῖτο γὰρ ἔτι καρτερῶς.

8. 1 Ὁ δὲ Φαιστύλος ἀκούσας τήν τε σύλληψιν τοῦ Ῥέμου καὶ τὴν παράδοσιν, τὸν μὲν Ῥωμύλον ἠξίου βοηθεῖν, τότε σαφῶς διδάξας περὶ τῆς γενέσεως· πρότερον δ' ὑπῃνίττετο καὶ παρεδήλου τοσοῦτον ὅσον προσέχοντας μὴ μικρὸν φρονεῖν· αὐτὸς δὲ τὴν σκάφην κομίζων e
ἐχώρει πρὸς τὸν Νομήτορα, σπουδῆς καὶ δέους μεστὸς ὢν διὰ τὸν καιρόν. 2 Ὑποψίαν οὖν τοῖς περὶ τὰς πύλας φρουροῖς τοῦ βασιλέως παρέχων καὶ ὑφορώμενος ὑπ' αὐτῶν καὶ ταραττόμενος πρὸς τὰς ἀνακρίσεις, οὐκ ἔλαθε τὴν σκάφην τῷ χλαμυδίῳ περικαλύπτων. Ἦν δέ τις ἐν αὐτοῖς ἀπὸ τύχης τῶν τὰ παιδάρια ῥῖψαι λαβόντων καὶ γεγονότων περὶ τὴν ἔκθεσιν. 3 Οὗτος ἰδὼν τὴν σκάφην τότε καὶ γνωρίσας τῇ κατασκευῇ καὶ τοῖς γράμμασιν, ἔτυχεν ὑπονοίᾳ τοῦ ὄντος καὶ οὐ παρημέλησεν, ἀλλὰ φράσας τὸ πρᾶγμα τῷ βασιλεῖ κατέστησεν εἰς ἔλεγχον.
4 Ἐν δὲ πολλαῖς καὶ μεγάλαις ἀνάγκαις ὁ Φαιστύλος f
οὔτ' ἀήττητον ἑαυτὸν διεφύλαξεν, οὔτε παντάπασιν ἐκβιασθεὶς σῴζεσθαι μὲν ὡμολόγησε τοὺς παῖδας, εἶναι δ' ἄπωθεν τῆς Ἄλβης ἔφη νέμοντας· αὐτὸς δὲ τοῦτο πρὸς τὴν Ἰλίαν φέρων βαδίζειν, πολλάκις ἰδεῖν καὶ θιγεῖν ἐπ' ἐλπίδι βεβαιοτέρᾳ τῶν τέκνων ποθήσασαν. 5 Ὅπερ οὖν οἱ ταραττόμενοι καὶ μετὰ δέους ἢ πρὸς

7. 9 [2] τε om. D || [3] ἔφυγε I || 8. 2 [3] πρός : περί Zon. || [3] ἀποκρίσεις Zon. || 4 [2] ἑαυτὸν παντάπασιν διεφ. οὔτε καθάπαξ ἐκβ. etc... Par. 1673 || [4] ἄποθεν UPI || [6] βεβαιωτέρᾳ I.

blés et qui font quelque chose sous l'empire de la crainte ou de la colère, Amulius, précisément alors, l'éprouva. Il envoya précipitamment un homme, d'ailleurs honnête et ami de Numitor, avec ordre de lui demander s'il n'avait pas entendu dire que les enfants d'Ilia étaient vivants*. 6 En arrivant, l'homme vit Numitor qui tenait presque Rémus dans ses bras pour lui témoigner son affection : il les affermit dans leur espoir, les engagea à s'emparer vivement du pouvoir et se joignit à eux pour les seconder. 7 La circonstance ne leur permettait d'ailleurs pas de temporiser, même s'ils l'avaient voulu. Car Romulus déjà approchait de la ville, et un grand nombre de citoyens, qui haïssaient et craignaient Amulius, en sortaient en courant pour le joindre. Il amenait de son côté un grand corps de troupes divisé en compagnies de cent hommes, dont chacune était conduite par un capitaine qui tenait en l'air au haut d'une pique une brassée d'herbe et de brindilles. Les Latins appellent ces enseignes manipules. De là vient qu'encore aujourd'hui dans leurs armées ils donnent aux soldats de ces compagnies le nom de manipulaires*. 8 De son côté, Rémus gagnait à son parti les citoyens restés à l'intérieur, tandis que Romulus s'avançait du dehors. Alors le tyran, perplexe et troublé, se laissa prendre sans agir, sans arrêter aucune mesure pour assurer son salut, et il fut mis à mort. 9 La plupart de ces faits ont été rapportés par Fabius et Dioclès de Péparéthos, qui, le premier, je crois, a publié l'histoire de la fondation de Rome ; mais ils sont suspects à quelques écrivains, à cause de leur caractère dramatique et fabuleux. Il ne faut pourtant pas se refuser à les croire, quand on voit de quels ouvrages la Fortune est l'artisan et que l'on réfléchit à la grandeur de Rome, qui ne serait jamais arrivée à un tel degré de puissance, si, au lieu d'une origine divine, elle n'avait eu que des débuts dépourvus de grandeur et de merveilleux.

Fondation de Rome. — **9.** 1 Après la mort d'Amulius et le rétablissement de l'ordre, les deux frères ne voulurent ni habiter Albe sans y régner ni régner du vivant

ὀργὴν πράττοντες ὁτιοῦν ἐπιεικῶς πάσχουσι, συνέπεσε 22
παθεῖν τὸν Ἀμούλιον. Ἄνδρα γὰρ ἄλλῃ τε χρηστὸν καὶ
τοῦ Νομήτορος φίλον ὑπὸ σπουδῆς ἔπεμψε, διαπυθέσθαι
τοῦ Νομήτορος κελεύσας, εἴ τις ἥκοι λόγος εἰς αὐτὸν
ὑπὲρ τῶν παίδων ὡς περιγενομένων. 6 Ἀφικόμενος
οὖν ὁ ἄνθρωπος καὶ θεασάμενος ὅσον οὔπω τὸν Ῥέμον
ἐν περιβολαῖς καὶ φιλοφροσύναις τοῦ Νομήτορος, τήν τε
πίστιν ἰσχυρὰν ἐποίησε τῆς ἐλπίδος καὶ παρεκελεύσατο
τῶν πραγμάτων ὀξέως ἀντιλαμβάνεσθαι, καὶ συνῆν αὐτοῖς
ἤδη καὶ συνέπραττεν. 7 Ὁ δὲ καιρὸς οὐδὲ βουλο-
μένοις ὀκνεῖν παρεῖχεν. Ὁ γὰρ Ῥωμύλος ἐγγὺς ἦν
ἤδη, καὶ πρὸς αὐτὸν ἐξέθεον οὐκ ὀλίγοι τῶν πολιτῶν
μίσει καὶ φόβῳ τοῦ Ἀμουλίου. Πολλὴν δὲ καὶ σὺν αὐτῷ b
δύναμιν ἦγε συλλελοχισμένην εἰς ἑκατοστύας· ἑκάστης
δ' ἀνὴρ ἀφηγεῖτο χόρτου καὶ ὕλης ἀγκαλίδα κοντῷ
περικειμένην ἀνέχων. Μανίπλα ταύτας Λατῖνοι καλοῦ-
σιν· ἀπ' ἐκείνου δὲ καὶ νῦν ἐν τοῖς στρατεύμασι τούτους
μανιπλαρίους ὀνομάζουσιν. 8 Ἅμα δὲ τοῦ μὲν Ῥέμου
τοὺς ἐντὸς ἀφιστάντος, τοῦ δὲ Ῥωμύλου προσάγοντος
ἔξωθεν, οὔτε πράξας οὐδὲν ὁ τύραννος οὔτε βουλεύσας
σωτήριον ἑαυτῷ διὰ τὸ ἀπορεῖν καὶ ταράττεσθαι κατα-
ληφθεὶς ἀπέθανεν. 9 Ὧν τὰ πλεῖστα καὶ Φαβίου λέ-
γοντος καὶ τοῦ Πεπαρηθίου Διοκλέους, ὃς δοκεῖ πρῶτος c
ἐκδοῦναι Ῥώμης κτίσιν, ὕποπτον μὲν ἐνίοις ἐστὶ τὸ δρα-
ματικὸν καὶ πλασματῶδες, οὐ δεῖ δ' ἀπιστεῖν, τὴν τύχην
ὁρῶντας οἵων ποιημάτων δημιουργός ἐστι, καὶ τὰ Ῥω-
μαίων πράγματα λογιζομένους, ὡς οὐκ ἂν ἐνταῦθα
προὔβη δυνάμεως, μὴ θείαν τιν' ἀρχὴν λαβόντα καὶ
μηδὲν μέγα μηδὲ παράδοξον ἔχουσαν.

9. 1 Ἀμουλίου δ' ἀποθανόντος καὶ τῶν πραγμάτων καταστάντων, Ἄλβην μὲν οὔτ' οἰκεῖν μὴ ἄρχοντες οὔτ'

8. 7 [7] παρακειμένην D || [7] ταῦτα I || [8] δέ : δή AD || 9 [3] ἐκδοῦ... ῥώμης I || 9. 1 [2] ἄρχοντος I.

de leur grand-père. Aussi, après avoir rétabli Numitor dans sa dignité royale et rendu à leur mère les honneurs qui lui étaient dus, ils résolurent de s'établir à part et de fonder une ville dans les lieux mêmes où ils avaient été nourris à leur naissance : ce fut là, du moins, parmi les motifs de leur décision, celui qui avait la meilleure apparence. 2 Mais peut-être aussi était-ce pour eux un parti nécessaire, car, comme un grand nombre d'esclaves et de hors la loi s'étaient amassés auprès d'eux, ils devaient ou bien perdre toute leur puissance, si ces troupes venaient à se disperser, ou bien aller s'établir à l'écart avec eux. Les habitants d'Albe, en effet, ne voulaient pas permettre à des hors la loi de se mêler à eux, ni les accueillir comme concitoyens. Nous en avons une première preuve dans l'enlèvement des Sabines, qui ne fut pas un coup d'audace et de violence, mais une nécessité imposée par le manque de femmes qui consentissent à les épouser ; car, après les avoir ravies, ils leur témoignèrent les plus grands égards. 3 Une deuxième preuve, c'est que les premiers fondements de la ville étaient à peine posés qu'ils établirent un sanctuaire où les hors la loi trouvèrent un refuge et qu'ils appelèrent le sanctuaire du dieu Asile. Ils y recevaient tout le monde et ne rendaient ni l'esclave à son maître, ni le pauvre à ses créanciers, ni le meurtrier aux magistrats ; ils assuraient que ce droit d'asile général avait été confirmé par un oracle de la Pythie*. C'est ainsi que la ville, qui, d'abord, n'avait pas compté, dit-on, plus de mille foyers, accrut rapidement sa population. Mais je reviendrai là-dessus.

4 Les deux frères s'apprêtèrent à réunir leurs bandes en une seule ville, mais ils furent tout de suite en désaccord sur l'emplacement. Romulus, qui avait fondé ce qu'on appelle la Rome *quadrata*, c'est-à-dire carrée, voulait y placer la ville, tandis que Rémus avait choisi sur l'Aventin une solide position qui fut appelée de son nom Rémorium et qu'on nomme aujourd'hui Rignarium*. 5 Ils convinrent de s'en rapporter aux augures fournis par des oiseaux pour arbitrer leur querelle. Ils s'installèrent donc séparément et l'on dit que six vautours apparurent à Rémus, et le double à Romulus. Mais d'autres

ἄρχειν ἐβούλοντο τοῦ μητροπάτορος ζῶντος· ἀποδόντες δὲ τὴν ἡγεμονίαν ἐκείνῳ καὶ τῇ μητρὶ τιμὰς πρεπούσας ἔγνωσαν οἰκεῖν καθ' ἑαυτούς, πόλιν ἐν οἷς χωρίοις ἐξ d
ἀρχῆς ἐνετράφησαν κτίσαντες· αὕτη γὰρ εὐπρεπεστάτη τῶν αἰτιῶν ἐστιν. 2 Ἦν δ' ἴσως ἀναγκαῖον, οἰκετῶν καὶ ἀποστατῶν πολλῶν ἠθροισμένων πρὸς αὐτούς, ἢ καταλυθῆναι παντάπασι τούτων διασπαρέντων ἢ συνοικεῖν ἰδίᾳ μετ' αὐτῶν. Ὅτι γὰρ οὐκ ἠξίουν οἱ τὴν Ἄλβην οἰκοῦντες ἀναμιγνύναι τοὺς ἀποστάτας ἑαυτοῖς οὐδὲ προσδέχεσθαι πολίτας, ἐδήλωσε πρῶτον μὲν τὸ περὶ τὰς γυναῖκας ἔργον, οὐχ ὕβρει τολμηθὲν ἀλλὰ δι' ἀνάγκην, ἑκουσίων ἀπορίᾳ γάμων· ἐτίμησαν γὰρ αὐτὰς ἁρπάσαντες περιττῶς. 3 Ἔπειτα τῆς πόλεως τὴν πρώτην ἵδρυσιν λαμβανούσης, ἱερόν τι φύξιμον τοῖς ἀφισταμένοις e
κατασκευάσαντες, ὃ Θεοῦ Ἀσυλαίου προσηγόρευον, ἐδέχοντο πάντας, οὔτε δεσπόταις δοῦλον οὔτε θῆτα χρήσταις οὔτ' ἄρχουσιν ἀνδροφόνον ἐκδιδόντες, ἀλλὰ μαντεύματι πυθοχρήστῳ πᾶσι βεβαιοῦν τὴν ἀσυλίαν φάσκοντες, ὥστε πληθῦσαι ταχὺ τὴν πόλιν· ἐπεὶ τάς γε πρώτας ἑστίας λέγουσι τῶν χιλίων μὴ πλείονας γενέσθαι. Ταῦτα μὲν οὖν ὕστερον.

4 Ὁρμήσασι δὲ πρὸς τὸν συνοικισμὸν αὐτοῖς εὐθὺς ἦν διαφορὰ περὶ τοῦ τόπου. Ῥωμύλος μὲν οὖν τὴν καλουμένην Ῥώμην κουαδράταν, ὅπερ ἐστὶ τετράγωνον, ἔκτισε καὶ ἐκεῖνον ἐβούλετο πολίζειν τὸν τόπον, Ῥέμος δὲ χωρίον τι τοῦ Ἀβεντίνου καρτερόν, ὃ δι' ἐκεῖνον μὲν ὠνο- f
μάσθη Ῥεμώριον, νῦν δὲ Ῥιγνάριον καλεῖται. 5 Συνθεμένων δὲ τὴν ἔριν ὄρνισιν αἰσίοις βραβεῦσαι καὶ καθεζομένων χωρίς, ἓξ φασι τῷ Ῥέμῳ, διπλασίους δὲ τῷ Ῥωμύλῳ προφανῆναι γῦπας· οἱ δὲ τὸν μὲν Ῥέμον ἀληθῶς

9. 2 [8] ἑκουσίων Bryan : ἑκουσίως codd. || 3 [5] ματεύματι I || [8] γίνεσθαι A || 4 [3] κουαδράταν UA : κουαδράτην I : κουαδράτων D (κουανδρατον Vat. 1007, Laur. 69, 4 : κουανδράτων Vat. 2175, 2190, Marc. 385) || [6] Ῥεμώριον Zie : ῥεμώνιον codd. || 5 [4] Ῥέμονα ληθῶς D.

prétendent que, si Rémus vit réellement les siens, Romulus, lui, trompa son frère et que ce fut seulement à l'arrivée de Rémus que les douze vautours apparurent à Romulus. Voilà pourquoi aujourd'hui encore les Romains se servent surtout des vautours pour prendre les augures. 6 Hérodore du Pont rapporte qu'Héraclès aussi aimait à voir un vautour quand il s'engageait dans une entreprise. C'est, en effet, de tous les animaux, celui qui fait le moins de tort aux hommes, car il ne s'en prend ni aux semailles, ni aux plantes, ni aux bêtes des pâturages, et ne se nourrit que de cadavres. Il ne tue ni n'endommage rien de ce qui est vivant et, par respect pour son espèce, il ne touche même pas aux oiseaux morts, tandis que les aigles, les hiboux et les éperviers frappent leurs congénères vivants et les tuent. Or, comme le dit Eschyle :

« L'oiseau reste-t-il pur, qui mange chair d'oiseau? »[1]

7 De plus, les autres oiseaux vont et viennent pour ainsi dire sous nos yeux et se laissent voir en tout temps ; mais il est rare d'apercevoir un vautour et nous savons qu'on ne trouve pas facilement ses petits. Quelques-uns même, à cause de la rareté et du caractère sporadique de leurs apparitions, ont conçu l'étrange opinion qu'ils viennent chez nous de loin et d'un climat étranger ; ils seraient donc comparables à ces phénomènes qui, n'étant pas dans l'ordre de la nature et ne se présentant pas d'eux-mêmes, sont considérés par les devins, quand ils se produisent, comme envoyés par les dieux*.

10. 1 Quand Rémus apprit que son frère l'avait trompé, il en fut si fâché qu'en voyant Romulus creuser le fossé dont le rempart devait être entouré, tantôt il se moquait de l'ouvrage et tantôt essayait d'y mettre obstacle. 2 Enfin, il sauta par-dessus le fossé ; frappé alors, selon les uns, par Romulus lui-même, selon les autres, par un de ses compagnons, Céler, il tomba mort sur place. Faustulus périt aussi dans la rixe qui se produisit alors, ainsi que Plistinus, son frère, qui, dit-on,

1. Eschyle, *Suppliantes*, v. 226 ; traduction P. Mazon.

ἰδεῖν, ψεύσασθαι δὲ τὸν Ῥωμύλον· ἐλθόντος δὲ τοῦ Ῥέμου, τότε τοὺς δώδεκα τῷ Ῥωμύλῳ φανῆναι. Διὸ καὶ νῦν μάλιστα χρῆσθαι γυψὶ Ῥωμαίους οἰωνιζομένους.
6 Ἡρόδωρος δ' ὁ Ποντικὸς ἱστορεῖ καὶ τὸν Ἡρακλέα 23
χαίρειν γυπὸς ἐπὶ πράξει φανέντος. Ἔστι μὲν γὰρ ἀβλαβέστατον ζῴων ἁπάντων, μηδὲν ὧν σπείρουσιν ἢ φυτεύουσιν ἢ νέμουσιν ἄνθρωποι σινόμενον, τρέφεται δ' ἀπὸ νεκρῶν σωμάτων, ἀποκτίννυσι δ' οὐδὲν οὐδὲ λυμαίνεται ψυχὴν ἔχον, πτηνοῖς δὲ διὰ συγγένειαν οὐδὲ νεκροῖς πρόσεισιν. Ἀετοὶ δὲ καὶ γλαῦκες καὶ ἱέρακες ζῶντα κόπτουσι τὰ ὁμόφυλα καὶ φονεύουσι· καίτοι κατ' Αἰσχύλον

« Ὄρνιθος ὄρνις πῶς ἂν ἁγνεύοι φαγών; »

7 Ἔτι τἆλλα μὲν ἐν ὀφθαλμοῖς, ὡς ἔπος εἰπεῖν, ἀναστρέφεται καὶ παρέχει διὰ παντὸς αἴσθησιν ἑαυτῶν· ὁ δὲ γὺψ b
σπάνιόν ἐστι θέαμα, καὶ νεοσσοῖς γυπὸς οὐ ῥᾳδίως ἴσμεν ἐντετυχηκότες· ἀλλὰ καὶ παρέσχεν ἐνίοις ἄτοπον ὑπόνοιαν, ἔξωθεν αὐτοὺς ἀφ' ἑτέρας τινὸς γῆς καταίρειν ἐνταῦθα, τὸ σπάνιον καὶ μὴ συνεχές, οἷον οἱ μάντεις ἀξιοῦσιν εἶναι τὸ μὴ κατὰ φύσιν μηδ' ἀφ' αὑτοῦ, πομπῇ δὲ θείᾳ φαινόμενον.

10. 1 Ἐπεὶ δ' ἔγνω τὴν ἀπάτην ὁ Ῥέμος, ἐχαλέπαινε, καὶ τοῦ Ῥωμύλου τάφρον ὀρύττοντος ᾗ τὸ τεῖχος ἔμελλε κυκλοῦσθαι, τὰ μὲν ἐχλεύαζε τῶν ἔργων, τοῖς δ' ἐμποδὼν ἐγένετο. 2 Τέλος δὲ διαλλόμενον αὐτὸν οἱ μὲν αὐτοῦ Ῥωμύλου πατάξαντος, οἱ δὲ τῶν ἑταίρων
τινὸς Κέλερος, ἐνταῦθα πεσεῖν λέγουσιν. Ἔπεσε δὲ καὶ c
Φαιστύλος ἐν τῇ μάχῃ καὶ Πλειστῖνος, ὃν ἀδελφὸν ὄντα Φαιστύλου συνεκθρέψαι τοὺς περὶ τὸν Ῥωμύλον ἱστο-

9. 7 [2] παρέχοι I ‖ [6] τὸ σπάνιον : τῷ AD ‖ **10.** 1 [4] ἐγίνετο codd. exc. I ‖ 2 [1] διαλόμενον AD ‖ [4] Πλειστῖνος : Φαυστῖνος Dion. Hal. 1, 80.

l'avait aidé à élever les jumeaux[1]. 3 Ce Céler s'exila en Tyrrhénie, et c'est de son nom que les Romains appellent *celeres* les gens rapides et vifs, et qu'ils ont donné le surnom de Céler à Quintus Metellus, parce qu'à la mort de son père il organisa en peu de jours un combat de gladiateurs et provoqua l'étonnement par la promptitude de ses préparatifs[2].

11. 1 Après avoir enseveli Rémus et ses pères nourriciers ensemble dans la Rémoria[3], Romulus se mit à bâtir la ville. Il avait fait venir de Tyrrhénie des hommes pour le guider et lui enseigner en détail les rites et les formules à observer, comme dans une cérémonie religieuse[4]. 2 On creusa vers l'endroit qu'on appelle aujourd'hui le Comice une fosse circulaire où l'on déposa les prémices de tout ce dont l'usage est légitimé par la loi ou rendu nécessaire par la nature. A la fin, chacun y jeta une poignée de terre apportée du pays d'où il était venu et on mêla le tout ensemble. Ils donnent à cette fosse le nom de *mundus*, le même qu'à l'Olympe*. Puis on traça autour de ce centre l'enceinte de la ville, en lui donnant la forme d'un cercle. 3 Le fondateur, ayant mis à sa charrue un soc d'airain, y attelle un bœuf et une vache, puis les conduit en creusant sur la ligne circulaire qu'on a tracée un sillon profond. Des hommes le suivent, qui sont chargés de rejeter en dedans les mottes que la charrue soulève et de n'en laisser aucune en dehors. 4 C'est cette ligne qui marque le contour des murailles ; elle porte le nom de *pomerium*, mot syncopé qui signifie « derrière ou après la muraille ». Là où l'on veut intercaler une porte, on retire le soc, on soulève la charrue et on laisse un intervalle*. 5 Aussi considère-t-on comme sacré le mur tout entier, à l'exception des portes. Si l'on tenait les portes pour sacrées, on ne pourrait, sans craindre la colère divine, y faire passer ni les choses nécessaires

1. Comparer Tite-Live, 1, 7, et Denys d'Hal., 1, 87.
2. Sur les *Celeres*, voir ci-dessous, 26, 2, Denys d'Hal., 2, 13, et Tite-Live, 1, 15 ; sur Q. Metellus Celer, la *Vie de Coriolan*, 11, 4.
3. Voir ci-dessus, 9, 4 et la note.
4. Comparer Varron, *De lingua lat.* 5, 143 ; Festus, *s. v. Rituales*.

ροῦσιν. 3 Ὁ μὲν οὖν Κέλερ εἰς Τυρρηνίαν μετέστη, καὶ ἀπ' ἐκείνου τοὺς ταχεῖς οἱ Ῥωμαῖοι καὶ ὀξεῖς κέλερας ὀνομάζουσι· καὶ Κόιντον Μέτελλον, ὅτι τοῦ πατρὸς ἀποθανόντος ἀγῶνα μονομάχων ἡμέραις ὀλίγαις ἐποίησε, θαυμάσαντες τὸ τάχος τῆς παρασκευῆς Κέλερα προσηγόρευσαν.

11. 1 Ὁ δὲ Ῥωμύλος ἐν τῇ Ῥεμωρίᾳ θάψας τὸν Ῥέ-
μον ὁμοῦ καὶ τοὺς τροφεῖς ᾤκιζε τὴν πόλιν, ἐκ Τυρρηνίας
μεταπεμψάμενος ἄνδρας ἱεροῖς τισι θεσμοῖς καὶ γράμ- d
μασιν ὑφηγουμένους ἕκαστα καὶ διδάσκοντας ὥσπερ ἐν τελετῇ. 2 Βόθρος γὰρ ὠρύγη περὶ τὸ νῦν Κομίτιον κυκλοτερής, ἀπαρχαί τε πάντων, ὅσοις νόμῳ μὲν ὡς καλοῖς ἐχρῶντο, φύσει δ' ὡς ἀναγκαίοις, ἀπετέθησαν ἐνταῦθα. Καὶ τέλος ἐξ ἧς ἀφῖκτο γῆς ἕκαστος ὀλίγην κομίζων μοῖραν ἔβαλλον εἰς ταῦτα καὶ συνεμίγνυον. Καλοῦσι δὲ τὸν βόθρον τοῦτον ᾧ καὶ τὸν ὄλυμπον ὀνόματι μοῦνδον. Εἶθ' ὥσπερ κύκλον κέντρῳ περιέγραψαν τὴν πόλιν. 3 Ὁ δ' οἰκιστὴς ἐμβαλὼν ἀρότρῳ χαλκῆν ὕνιν, ὑποζεύξας δὲ βοῦν ἄρρενα καὶ θήλειαν, αὐτὸς μὲν ἐπάγει
περιελαύνων αὔλακα βαθεῖαν τοῖς τέρμασι· τῶν δ' ἑπο- e
μένων ἔργον ἐστὶν ἃς ἀνίστησι βώλους τὸ ἄροτρον καταστρέφειν εἴσω καὶ μηδεμίαν ἔξω περιορᾶν ἐκτρεπομένην. 4 Τῇ μὲν οὖν γραμμῇ τὸ τεῖχος ἀφορίζουσι, καὶ καλεῖται κατὰ συγκοπὴν πωμήριον, οἷον ὄπισθεν τείχους ἢ μετὰ τεῖχος· ὅπου δὲ πύλην ἐμβαλεῖν διανοοῦνται, τὴν ὕνιν ἐξελόντες καὶ τὸ ἄροτρον ὑπερθέντες διάλειμμα ποιοῦσιν. 5 Ὅθεν ἅπαν τὸ τεῖχος ἱερὸν πλὴν τῶν πυλῶν νομίζουσι· τὰς δὲ πύλας ἱερὰς νομίζοντας οὐκ ἦν

10. 3 [1] Κέλερ : κέρερ I : κέλερ' A (κέλερος Laur. c. s. 169 et Marc. 384) || **11.** 1 [1] Ῥεμωρίᾳ : Ῥεμωνίᾳ PB : ῥεμορίᾳ Dion. Hal. 1, 85 || 2 [6] ᾧ : ὃ I || [6] ὀνόματι om. P || 3 [1] ὕννιν Vat. 1007, Laur. 69, 4, Marc. 385, Zon. || 4 [2] οἷον : οἷς U || [2] ὄπισθε PBI.

qui entrent dans la ville ni les choses impures qu'on en rejette[1].

12. 1 La ville fut fondée le onzième jour avant les calendes de mai : c'est un point sur lequel on s'accorde, et les Romains célèbrent ce jour, qu'ils appellent le jour natal de leur patrie. Anciennement, ils n'y sacrifiaient, dit-on, aucun être vivant ; ils pensaient que la fête consacrée à la naissance de leur patrie devait rester pure et n'être pas ensanglantée. 2 Cependant, même avant la fondation de la ville, ils célébraient ce jour-là une fête pastorale, qu'ils appelaient *Parilia*[2]. Aujourd'hui, les mois ne commencent pas du tout chez les Romains en même temps que chez les Grecs, et l'on prétend que le jour où Romulus fonda la ville se trouva être exactement le trentième jour du mois, et que la conjonction de la lune et du soleil produisit ce jour-là une éclipse, qu'on croit avoir été connue d'Antimaque, le poète épique de Téos, et qui eut lieu la troisième année de la sixième olympiade[3]. 3 Du temps du savant Varron, qui fut à Rome le plus érudit des historiens, vivait son ami Tarutius, qui était également un savant et un mathématicien, mais qui s'occupait aussi par curiosité de recherches astrologiques et passait pour y être extrêmement habile. 4 Varron lui suggéra de fixer, en remontant dans le passé, le jour et l'heure de la naissance de Romulus, en fondant son calcul relativement à ce héros sur ce qu'on appelle les déterminations des astres*, suivant la manière dont on résout les problèmes de géométrie. Il prétendait qu'il appartient à la même science de prédire la vie d'un homme quand on connaît le moment de sa naissance, et, sa vie étant donnée, de rechercher le temps où il est né. 5 Tarutius fit donc ce qu'on lui demandait, et, après

1. Parmi ces « impuretés » figurent au premier rang les cadavres, comme on le voit par le passage parallèle des *Aetia Rom.* 271 A, qui nous indique aussi la source de Plutarque : Varron.

2. Le 21 avril, jour des *Parilia* (de **Palilia*, fête de Palès?), est donné à peu près unanimement comme celui de la fondation de Rome.

3. L'ère des Olympiades commençant en 776, il s'agit de l'année 753 avant J.-C. — Sur Antimaque de Téos, voir Christ, *Gesch. Griech. Lit.*[6] 1, p. 95 et p. 138, n. 4.

ἄνευ δεισιδαιμονίας τὰ μὲν δέχεσθαι, τὰ δ' ἀποπέμπειν
τῶν ἀναγκαίων καὶ μὴ καθαρῶν.

12. 1 Ὅτι μὲν οὖν ἡ κτίσις ἡμέρᾳ γένοιτο τῇ πρὸ ἕν- f
δεκα καλανδῶν Μαΐων ὁμολογεῖται· καὶ τὴν ἡμέραν
ταύτην ἑορτάζουσι Ῥωμαῖοι, γενέθλιον τῆς πατρίδος
ὀνομάζοντες. Ἐν ἀρχῇ δ' ὥς φασιν οὐδὲν ἔμψυχον ἔθυον,
ἀλλὰ καθαρὰν καὶ ἀναίμακτον ᾤοντο δεῖν τῇ πατρίδι
τὴν ἐπώνυμον τῆς γενέσεως ἑορτὴν φυλάττειν. 2 Οὐ 24
μὴν ἀλλὰ καὶ πρὸ τῆς κτίσεως βοτηρική τις ἦν αὐτοῖς
ἑορτὴ κατὰ ταύτην τὴν ἡμέραν, καὶ Παρίλια προσηγό-
ρευον αὐτήν. Νῦν μὲν οὖν οὐδὲν αἱ Ῥωμαϊκαὶ νουμηνίαι
πρὸς τὰς Ἑλληνικὰς ὁμολογούμενον ἔχουσιν· ἐκείνην δὲ
τὴν ἡμέραν ᾗ τὴν πόλιν ὁ Ῥωμύλος ἔκτιζεν, ἀτρεκῆ τρια-
κάδα τυχεῖν λέγουσι· καὶ σύνοδον ἐκλειπτικὴν ἐν αὐτῇ
γενέσθαι σελήνης πρὸς ἥλιον, ἣν εἰδέναι καὶ Ἀντίμαχον
οἴονται τὸν Τήιον ἐποποιόν, ἔτει τρίτῳ τῆς ἕκτης ὀλυμ-
πιάδος συμπεσοῦσαν. 3 Ἐν δὲ τοῖς κατὰ Βάρρωνα τὸν
φιλόσοφον χρόνοις, ἄνδρα Ῥωμαίων ἐν ἱστορίᾳ βυβλια-
κώτατον ἦν Ταρούτιος ἑταῖρος αὐτοῦ, φιλόσοφος μὲν b
ἄλλως καὶ μαθηματικός, ἁπτόμενος δὲ τῆς περὶ τὸν πί-
νακα μεθόδου θεωρίας ἕνεκα καὶ δοκῶν ἐν αὐτῇ περιτ-
τὸς εἶναι. 4 Τούτῳ προὔβαλεν ὁ Βάρρων ἀναγαγεῖν τὴν
Ῥωμύλου γένεσιν εἰς ἡμέραν καὶ ὥραν, ἐκ τῶν λεγομέ-
νων ἀποτελεσμάτων περὶ τὸν ἄνδρα ποιησάμενον τὸν
συλλογισμόν, ὥσπερ αἱ τῶν γεωμετρικῶν ὑφηγοῦνται
προβλημάτων ἀναλύσεις. Τῆς γὰρ αὐτῆς θεωρίας εἶναι,
χρόνον τε λαβόντας ἀνθρώπου γενέσεως βίον προειπεῖν
καὶ βίῳ δοθέντι θηρεῦσαι χρόνον. 5 Ἐποίησεν οὖν τὸ

11. 5 4 τῶν τε ἀναγκαίων codd. || **12.** 2 3 Παρήλια codd. : em. Leopold || 5 τὰς Ἑλληνικάς : τοὺς Ἕλληνας D || 3 2 Ῥωμαῖον codd. || 2 βιβλιακώτατον DB || 4 1 προὔβαλλεν I || 1 τὴν Ῥωμ. : τοῦ D || 4 inter συλλογισμόν et ὥσπερ αἱ τῶν γεωμ. add. mg. U3, AD : καὶ γὰρ οἱ γεωμέτραι διδομένου τοῦ ἐμβαδοῦ εὑρίσκουσι τὴν πλευρὰν καὶ τῆς πλευρᾶς αὖθις διδομένης τὸ ἐμβαδόν.

avoir considéré ce qui était arrivé à Romulus et ce qu'il avait fait, et rapproché ensemble la durée de sa vie, son genre de mort et tous les événements de cette nature, il prononça avec une belle audace et une magnifique assurance que la mère de Romulus l'avait conçu la première année de la deuxième olympiade[1], le vingt-trois du mois égyptien Choïac à la troisième heure, au moment d'une éclipse totale de soleil, qu'il était venu au monde le vingt et un du mois Thoüth, au lever du soleil, 6 et qu'il avait fondé Rome le neuf du mois Pharmouthi, entre la deuxième et la troisième heure*. Ces astrologues croient que la fortune d'une ville, comme celle d'un particulier, comporte une durée déterminée, que l'on découvre en observant la position des astres au moment de son origine. Peut-être de tels propos séduiront-ils les lecteurs par leur étrangeté et leur singularité plus qu'ils ne les rebuteront par leur caractère fabuleux.

Premières institutions établies par Romulus. — **13.** 1 Quand il eut fondé la ville, il divisa d'abord l'ensemble des hommes qui avaient l'âge de porter les armes en corps militaires, dont chacun comprenait trois mille fantassins et trois cents cavaliers ; ces corps furent appelés légions, parce qu'ils étaient formés d'hommes triés (λογάδες) entre tous pour leurs qualités guerrières[2]. 2 Ensuite, de tous les autres habitants, Romulus fit le peuple, et cette foule fut appelée *populus*. Il prit les cent meilleurs pour en composer son conseil ; il leur donna le nom de patriciens et au corps ainsi formé celui de sénat. 3 Ce mot de sénat signifie exactement conseil des anciens*, et ces sénateurs furent appelés patriciens parce que, suivant les uns, ils étaient pères d'enfants légitimes, ou plutôt, selon d'autres, parce qu'ils pouvaient désigner leurs pères, ce que ne pouvaient faire beaucoup des premiers étrangers qui avaient afflué dans la ville. Suivant d'autres encore, le mot dérive de celui de patronat : 4 c'est ainsi qu'on appelait et qu'on

1. C'est-à-dire en 771 avant J.-C. : Romulus passait pour avoir eu dix-huit ans lorsqu'il fonda Rome en 753.

2. *Legio*, en effet, signifie d'abord « choix » : cf. Ernout-Meillet, *s. v.*

προσταχθὲν ὁ Ταρούτιος, καὶ τά τε πάθη καὶ τὰ ἔργα c τοῦ ἀνδρὸς ἐπιδών, καὶ χρόνον ζωῆς καὶ τρόπον τελευτῆς καὶ πάντα τὰ τοιαῦτα συνθείς, εὖ μάλα τεθαρρηκότως καὶ ἀνδρείως ἀπεφήνατο τὴν μὲν ἐν τῇ μητρὶ τοῦ Ῥωμύλου γεγονέναι σύλληψιν ἔτει πρώτῳ τῆς δευτέρας ὀλυμπιάδος ἐν μηνὶ κατ' Αἰγυπτίους Χοιὰκ τρίτῃ καὶ εἰκάδι τρίτης ὥρας, καθ' ἣν ὁ ἥλιος ἐξέλιπε παντελῶς, τὴν δ' ἐμφανῆ γέννησιν ἐν μηνὶ Θωὺθ ἡμέρᾳ πρώτῃ μετ' εἰκάδα περὶ ἡλίου ἀνατολάς· 6 κτισθῆναι δὲ τὴν Ῥώμην ὑπ' αὐτοῦ τῇ ἐνάτῃ Φαρμουθὶ μηνὸς ἱσταμένου μεταξὺ δευτέρας ὥρας καὶ τρίτης· ἐπεὶ καὶ πόλεως τύχην d ὥσπερ ἀνθρώπου κύριον ἔχειν οἴονται χρόνον, ἐκ τῆς πρώτης γενέσεως πρὸς τὰς τῶν ἀστέρων ἐποχὰς θεωρούμενον. Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ἴσως καὶ τὰ τοιαῦτα τῷ ξένῳ καὶ περιττῷ προσάξεται μᾶλλον ἢ διὰ τὸ μυθῶδες ἐνοχλήσει τοὺς ἐντυγχάνοντας αὐτοῖς.

13. 1 Κτισθείσης δὲ τῆς πόλεως, πρῶτον μὲν ὅσον ἦν ἐν ἡλικίᾳ πλῆθος εἰς συντάγματα στρατιωτικὰ διεῖλεν· ἕκαστον δὲ σύνταγμα πεζῶν τρισχιλίων ἦν καὶ τριακοσίων ἱππέων. Ἐκλήθη δὲ λεγεὼν τῷ λογάδας εἶναι τοὺς μαχίμους ἐκ πάντων. 2 Ἔπειτα τοῖς μὲν ἄλλοις ἐχρῆτο δήμῳ, καὶ ποπούλους ὠνομάσθη τὸ πλῆθος· ἑκατὸν δὲ τοὺς ἀρίστους ἀπέδειξε βουλευτάς, καὶ αὐτοὺς μὲν e πατρικίους, τὸ δὲ σύστημα σενᾶτον προσηγόρευσεν. 3 Ὁ μὲν οὖν σενᾶτος ἀτρεκῶς γερουσίαν σημαίνει· πατρικίους δὲ τοὺς βουλευτὰς κληθῆναι λέγουσιν, οἱ μὲν ὅτι παίδων γνησίων πατέρες ἦσαν, οἱ δὲ μᾶλλον ὡς αὐτοὺς ἔχοντας ἑαυτῶν ἀποδεῖξαι πατέρας, ὅπερ οὐ πολλοῖς ὑπῆρξε τῶν πρώτων εἰς τὴν πόλιν συρρεόντων· οἱ δ' ἀπὸ τῆς πατρωνείας. 4 Οὕτω γὰρ ἐκάλουν τὴν

12. 5 [4] τεθαρρηκότως — ἀπεφήνατο om. B. || [9] γένεσιν I || [9] Θώθ PBI || 6 [2] ἐνάτῃ : ὑπ' αὐτῇ D || **13.** 1 [1] ἦν : δή D || 2 [2] πωπούλους I || 3 [5] πολλοῖς : πολλῆς D.

appelle encore aujourd'hui la protection accordée par un grand ; on croyait qu'un des compagnons d'Évandre, nommé Patron, qui prenait soin des petites gens et venait à leur secours, avait laissé son nom à cette fonction protectrice[1]. 5 Mais la supposition la plus vraisemblable, c'est que Romulus les nomma ainsi parce qu'à ses yeux il appartenait aux premiers et aux plus puissants des citoyens d'avoir une sollicitude et un soin paternels pour les humbles et qu'en même temps il voulait apprendre aux autres à ne pas craindre les grands et à ne point se fâcher des honneurs qu'on leur rend, à les aimer, au contraire, à les regarder comme leurs pères et à leur en donner le titre. 6 Et, en effet, aujourd'hui encore, les étrangers donnent le nom de chefs à ceux qui font partie du sénat, tandis que les Romains, eux, les appellent Pères conscrits, nom qui marque l'extrême considération et les honneurs qu'on leur accorde, sans les exposer aucunement à l'envie. Au début, on les appela simplement pères ; dans la suite, leur nombre s'étant accru, on les appela Pères conscrits*. 7 C'est la dénomination qui parut à Romulus la plus honorable pour distinguer du peuple le corps sénatorial. Il sépara aussi d'une autre manière les puissants de la foule, en les appelant patrons, ce qui veut dire « protecteurs », et les autres, clients, ce qui veut dire « personnes de l'entourage » ; en même temps, il leur inspira à l'égard les uns des autres un merveilleux bon vouloir, qui devait être fondé sur de grandes obligations réciproques. 8 Les patrons expliquaient les lois à leurs clients, les défendaient en justice, les conseillaient et les aidaient dans toutes leurs affaires. De leur côté, les clients montraient leur dévouement à leurs patrons, non seulement en les honorant, mais encore en aidant ceux qui étaient pauvres à établir leurs filles et à payer leurs dettes. Il n'y avait point de loi ni de magistrat qui pût forcer le patron à déposer contre son client ou le client contre son patron. 9 La plupart de ces

1. L'Arcadien Évandre, fils d'Hermès et d'une nymphe, soixante ans environ avant la guerre de Troie, serait venu fonder Pallantion (nommée ci-dessus, 1, 2) sur l'emplacement futur de Rome, mais Patron est inconnu par ailleurs.

προστασίαν καὶ καλοῦσιν ἄχρι νῦν, οἰόμενοι Πάτρωνά τινα τῶν σὺν Εὐάνδρῳ παραγενομένων, κηδεμονικὸν τῶν ὑποδεεστέρων ὄντα καὶ βοηθητικόν, ἀφ' αὐτοῦ τῷ πράγματι ταύτην τὴν προσηγορίαν ἀπολιπεῖν. 5 Μάλιστα δ' ἂν τις τυγχάνοι τοῦ εἰκότος, εἰ νομίζοι τὸν Ῥωμύλον f ἀξιοῦντα τοὺς πρώτους καὶ δυνατωτάτους πατρικῇ κηδεμονίᾳ καὶ φροντίδι προσήκειν ἐπιμελεῖσθαι τῶν ταπεινοτέρων, ἅμα δὲ τοὺς ἄλλους διδάσκοντα μὴ δεδιέναι μηδ' ἄχθεσθαι ταῖς τῶν κρειττόνων τιμαῖς, ἀλλὰ χρῆσθαι μετ' εὐνοίας καὶ νομίζοντας καὶ προσαγορεύοντας πατέρας οὕτως ὀνομάσαι. 6 Καὶ γὰρ ἄχρι νῦν τοὺς ἐν συγκλήτῳ τελοῦντας οἱ μὲν ἔξωθεν ἄνδρας ἡγεμόνας καλοῦσιν, αὐτοὶ δὲ Ῥωμαῖοι πατέρας συγγεγραμμένους, τῷ μέγιστον μὲν ἀξίωμα καὶ τιμήν, ἥκιστα δὲ φθόνον ἔχοντι χρώμενοι τῶν ὀνομάτων. Ἐν ἀρχῇ μὲν οὖν πατέρας αὐτοὺς μόνον, ὕστερον δὲ πλειόνων προσαναλαμβανομένων πατέρας συγγεγραμμένους προσηγόρευσαν. 7 Καὶ τοῦτο μὲν ἦν ὄνομα σεμνότερον αὐτῷ τῆς πρὸς τὸ δημοτικὸν τοῦ βουλευτικοῦ διαφορᾶς· ἑτέροις δὲ τοὺς δυνατοὺς ἀπὸ τῶν πολλῶν διῄρει πάτρωνας ὀνομάζων, ὅπερ ἐστὶ προστάτας, ἐκείνους δὲ κλίεντας, ὅπερ ἐστὶ πελάτας· ἅμα δὲ πρὸς ἀλλήλους θαυμαστὴν εὔνοιαν αὐτοῖς καὶ μεγάλων δικαίων ὑπάρξουσαν b ἐνεποίησεν. 8 Οὗτοι μὲν γὰρ ἐξηγητάς τε τῶν νομίμων καὶ προστάτας δικαζομένοις συμβούλους τε πάντων καὶ κηδεμόνας ἑαυτοὺς παρεῖχον, ἐκεῖνοι δὲ τούτους ἐθεράπευον οὐ μόνον τιμῶντες ἀλλὰ καὶ πενομένοις θυγατέρας συνεκδιδόντες καὶ χρέα συνεκτίνοντες· καταμαρτυρεῖν τε πελάτου προστάτην ἢ προστάτου πελάτην οὔτε νόμος οὐδεὶς οὔτ' ἄρχων ἠνάγκαζεν. 9 Ὕστερον

18. 4 [4] πράγματι : προστάγματι D || 6 [2] τοὺς — τελοῦντας Par. 1673 : τῶν — τελούντων cet. || 7 [3] ἑτέροις ante ras. U : ἑτέρους U post ras. et cet. || 8 [2] δικαζόμενος U[1] δικαζόμενοι U[2] || [2] συβούλους D || [5] συνεκτίννοντες U : συνεκτιννύοντες I.

droits ont toujours subsisté; mais, dans la suite, on regarda comme une honte et une bassesse que les puissants reçoivent de l'argent des petits*. Mais en voilà assez sur ce sujet.

Enlèvement des Sabines. — **14.** 1 Ce fut le quatrième mois après la fondation de la ville, suivant Fabius, qu'eut lieu l'audacieux enlèvement des Sabines.* D'après quelques auteurs, c'est parce que Romulus aimait naturellement la guerre et qu'il était persuadé, sur la foi de certains oracles, que la destinée réservait à Rome, si elle était nourrie et élevée dans les armes, la plus grande puissance, qu'il prit l'initiative des hostilités contre les Sabins et qu'il n'enleva qu'un petit nombre de jeunes filles, trente seulement, vu qu'il avait besoin de guerre plutôt que de mariages. Mais cette assertion n'est pas vraisemblable. 2 En réalité, s'il attaqua les Sabins, c'est parce qu'il voyait sa ville, dès sa fondation, remplie d'étrangers dont quelques-uns seulement avaient des femmes et dont la majorité était un ramassis de gens pauvres et obscurs, qui étaient méprisés et ne semblaient devoir posséder ni cohésion ni stabilité, et parce que, d'autre part, il espérait que cette violence amènerait en quelque sorte un début de fusion et de communauté avec les Sabins, quand les ravisseurs auraient apprivoisé leurs femmes. Voici comment il s'y prit. 3 Il commença par faire répandre le bruit qu'il avait découvert, caché sous la terre, l'autel d'un dieu. Le nom de ce dieu était Consus, c'est-à-dire conseiller (car les Romains appellent encore aujourd'hui leur assemblée délibérante du nom de conseil, et leurs plus hauts magistrats du nom de consuls, c'est-à-dire conseillers). Selon d'autres, ce dieu était Neptune équestre, 4 parce que l'autel, placé dans le Cirque maxime, reste toujours couvert, sauf pendant les concours hippiques, où on le découvre. D'autres affirment que, l'habitude étant de tenir conseil dans le secret, loin des yeux du public, il était normal que l'autel consacré à ce dieu fût caché sous terre*. 5 Quand il eut été mis au jour, Romulus fit annoncer qu'il offrirait sur cet autel un brillant sacrifice, accompagné d'un concours et d'un

δὲ τῶν ἄλλων δικαίων μενόντων, τὸ λαμβάνειν χρήματα τοὺς δυνατοὺς παρὰ τῶν ταπεινοτέρων αἰσχρὸν ἐνομίσθη καὶ ἀγεννές. Ταῦτα μὲν οὖν περὶ τούτων.

14. 1 Τετάρτῳ δὲ μηνὶ μετὰ τὴν κτίσιν, ὡς Φάβιος ἱστορεῖ, τὸ περὶ τὴν ἁρπαγὴν ἐτολμήθη τῶν γυναικῶν. c Καὶ λέγουσι μὲν ἔνιοι τὸν Ῥωμύλον αὐτὸν τῇ φύσει φιλοπόλεμον ὄντα καὶ πεπεισμένον ἔκ τινων ἄρα λογίων ὅτι τὴν Ῥώμην πέπρωται πολέμοις τρεφομένην καὶ αὐξομένην γενέσθαι μεγίστην, βίας ὑπάρξαι πρὸς τοὺς Σαβίνους· οὐδὲ γὰρ πολλὰς ἀλλὰ τριάκοντα μόνας παρθένους λαβεῖν αὐτόν, ἅτε δὴ πολέμου μᾶλλον ἢ γάμων δεόμενον. 2 Τοῦτο δ' οὐκ εἰκός· ἀλλὰ τὴν μὲν πόλιν ὁρῶν ἐποίκων εὐθὺς ἐμπιπλαμένην, ὧν ὀλίγοι γυναῖκας εἶχον, οἱ δὲ πολλοὶ μιγάδες ἐξ ἀπόρων καὶ ἀφανῶν ὄντες d ὑπερεωρῶντο καὶ προσεδοκῶντο μὴ συμμενεῖν βεβαίως, ἐλπίζων δὲ πρὸς τοὺς Σαβίνους τρόπον τινὰ συγκράσεως καὶ κοινωνίας ἀρχὴν αὐτοῖς τὸ ἀδίκημα ποιήσειν ἡμερωσαμένοις τὰς γυναῖκας, ἐπεχείρησε τῷ ἔργῳ τόνδε τὸν τρόπον. 3 Διεδόθη λόγος ὑπ' αὐτοῦ πρῶτον ὡς θεοῦ τινος ἀνευρήκοι βωμὸν ὑπὸ γῆς κεκρυμμένον. Ὠνόμαζον δὲ τὸν θεὸν Κῶνσον, εἴτε βουλαῖον ὄντα (κωνσίλιον γὰρ ἔτι νῦν τὸ συμβούλιον καλοῦσι καὶ τοὺς ὑπάτους κώνσουλας οἷον προβούλους), εἴθ' ἵππιον Ποσειδῶ. 4 Καὶ γὰρ ὁ βωμὸς ἐν τῷ μείζονι τῶν ἱπποδρόμων ἐστίν, ἀφανὴς τὸν ἄλλον χρόνον, ἐν δὲ τοῖς ἱππικοῖς ἀγῶσιν e ἀνακαλυπτόμενος. Οἱ δὲ καὶ ὅλως φασὶ τοῦ βουλεύματος ἀπορρήτου καὶ ἀφανοῦς ὄντος ὑπόγειον οὐκ ἀλόγως τῷ θεῷ βωμὸν γενέσθαι κεκρυμμένον. 5 Ὡς δ' ἀνεφάνη, θυσίαν τε λαμπρὰν ἐπ' αὐτῷ καὶ ἀγῶνα καὶ θέαν ἐκ

13. 9 [4] ἀγενές U ‖ **14.** 1 [5] πέπρωται : πέπρωτο B ‖ [7] οὐ γάρ U ‖ [8] γάμου P ‖ 2 [4] συμμένειν codd. ‖ [6] ἀρχὴν τὸ ἀδίκημα ποιήσειν αὐτοῖς ἡμερ. I ‖ [7] ἡμερωσαμένοις codd. : ὁμηρευσαμένοις Br. cf. **16.** 1 ‖ 3 [5] προβούλους : προβόλους D.

spectacle public. On y vint en foule. Romulus se plaça lui-même au premier rang avec les principaux citoyens, vêtu d'un manteau de pourpre. Il devait donner le signal de l'attaque en se levant et en écartant les plis de son manteau pour s'en envelopper de nouveau. 6 Un grand nombre d'hommes armés d'épées tenaient leurs yeux attachés sur lui. Au signal convenu, ils tirèrent leurs épées et, se précipitant à grands cris, enlevèrent les filles des Sabins, mais laissèrent ceux-ci prendre la fuite, sans les poursuivre. 7 Les uns disent qu'il n'y en eut que trente d'enlevées, lesquelles donnèrent leurs noms aux curies ; mais Valérius Antias en porte le nombre à cinq cent vingt-sept et Juba à six cent quatre-vingt-trois jeunes filles[1]. La meilleure justification de la conduite de Romulus, c'est qu'on ne prit qu'une seule femme mariée, Hersilia, et encore par erreur, ce qui prouve que ce n'était pas pour violenter ni outrager les Sabins que les Romains se portèrent à cet enlèvement, mais qu'ils le firent dans l'intention de mélanger et d'unir les deux peuples en un seul par les liens les plus étroits. 8 Quant à Hersilia, les uns disent qu'elle fut mariée à Hostilius, un Romain des plus en vue[2] ; d'autres, qu'elle épousa Romulus lui-même, qui eut d'elle deux enfants, une fille, qui fut appelée Prima, parce qu'elle naquit la première, et un fils, qu'il appela Aollius, en souvenir du rassemblement des citoyens provoqué par lui, et qui fut nommé dans la suite Avillius. Mais ces détails, dus à l'historien Zénodote de Trézène, sont contredits par beaucoup d'auteurs*.

15. 1 On raconte que, parmi ceux qui enlevèrent les Sabines, se trouvait un groupe de gens de condition obscure qui emmenaient une jeune fille de beaucoup supérieure aux autres en beauté et en taille. 2 Des hommes d'un plus haut rang les rencontrèrent et essayèrent de la leur enlever. Ils crièrent alors qu'ils la

1. Comparer Denys d'Hal., 2, 30 et 47. L'*Histoire de Rome* de Valérius Antias fut écrite vers l'époque de Sylla ; celle de Juba (en grec) autour de l'ère chrétienne. Le Numide Juba, roi de Mauritanie, est appelé par Plutarque, *Sertorius* 9, 10, ὁ πάντων ἱστορικώτατος βασιλέων.
2. Voir ci-dessous, 18, 6, et Denys d'Hal. 3, 1 : cet Hostilius serait le grand-père de Tullius Hostilius, troisième roi de Rome.

καταγγελίας ἐπετέλει πανηγυρικήν. Καὶ πολλοὶ μὲν
ἄνθρωποι συνῆλθον, αὐτὸς δὲ προὐκάθητο μετὰ τῶν
ἀρίστων ἁλουργίδι κεκοσμημένος. Ἦν δὲ τοῦ καιροῦ τῆς
ἐπιχειρήσεως σύμβολον, ἐξαναστάντα τὴν ἁλουργίδα
πτύξαι καὶ περιβαλέσθαι πάλιν. 6 Ἔχοντες οὖν ξίφη
πολλοὶ προσεῖχον αὐτῷ, καὶ τοῦ σημείου γενομένου
σπασάμενοι τὰ ξίφη καὶ μετὰ βοῆς ὁρμήσαντες ἥρπαζον f
τὰς θυγατέρας τῶν Σαβίνων, αὐτοὺς δὲ φεύγοντας εἴων
καὶ παρίεσαν. 7 Ἁρπασθῆναι δέ φασιν οἱ μὲν τριά-
κοντα μόνας, ἀφ' ὧν καὶ τὰς φρατρίας ὀνομασθῆναι,
Οὐαλέριος δ' Ἀντίας ἑπτὰ καὶ εἴκοσι καὶ πεντακοσίας,
Ἰόβας δὲ τρεῖς καὶ ὀγδοήκοντα καὶ ἑξακοσίας παρθέ-
νους· ὃ μέγιστον ἦν ἀπολόγημα τῷ Ῥωμύλῳ· γυναῖκα
γὰρ οὐ λαβεῖν ἀλλ' ἢ μίαν Ἑρσιλίαν, διαλαθοῦσαν 26
αὐτούς, ἅτε δὴ μὴ μεθ' ὕβρεως μηδ' ἀδικίας ἐλθόντας
ἐπὶ τὴν ἁρπαγήν, ἀλλὰ συμμῖξαι καὶ συναγαγεῖν εἰς
ταὐτὸ τὰ γένη ταῖς μεγίσταις ἀνάγκαις διανοηθέντας.
8 Τὴν δ' Ἑρσιλίαν οἱ μὲν Ὁστίλιον γῆμαι λέγουσιν,
ἄνδρα Ῥωμαίων ἐπιφανέστατον, οἱ δ' αὐτὸν Ῥωμύλον,
καὶ γενέσθαι καὶ παῖδας αὐτῷ, μίαν μὲν θυγατέρα Πρίμαν,
τῇ τάξει τῆς γενέσεως οὕτω προσαγορευθεῖσαν, ἕνα δ'
υἱὸν μόνον, ὃν Ἀόλλιον μὲν ἐκεῖνος ἀπὸ τῆς γενομένης
ἀθροίσεως ὑπ' αὐτοῦ τῶν πολιτῶν ὠνόμασεν, οἱ δ' ὕστε-
ρον Ἀβίλλιον. Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ἱστορῶν Ζηνόδοτος ὁ
Τροιζήνιος πολλοὺς ἔχει τοὺς ἀντιλέγοντας.

15. 1 Ἐν δὲ τοῖς ἁρπάζουσι τὰς παρθένους τότε
τυχεῖν λέγουσι τῶν οὐκ ἐπιφανῶν τινας ἄγοντας κόρην b
τῷ τε κάλλει πολὺ καὶ τῷ μεγέθει διαφέρουσαν. 2 Ἐπεὶ
δ' ἀπαντῶντες ἔνιοι τῶν κρειττόνων ἐπεχείρουν ἀφαι-

14. 5 [6] ἐπιχειρήσεως : ἐξαναστάσεως B ‖ [7] πτύξαι codd. : διαπτύξαι Lindsk. (διάπτυξιν Zon.) ‖ 6 [3] ξίφοι I ‖ 7 [3] Οὐαλλέριος ADPB ‖ [4] ἑξακοσίους I ‖ 8 [3] μία U^1 ‖ [3] πρίμναν D : πρόμαν B ‖ [4] τῆς : γῆς U ‖ [7] μέν s. s. I ‖ **15.** 2 [2] ἕνοι D.

menaient à Talasius, qui était un jeune homme d'une grande renommée et d'un haut mérite. En entendant cela, les autres marquèrent leur approbation par des acclamations et des applaudissements ; quelques-uns mêmes, retournant sur leurs pas, les accompagnèrent pour témoigner leur amitié et leur désir de plaire à Talasius, en répétant à grands cris son nom. 3 De là vient qu'encore aujourd'hui, lors des noces, les Romains célèbrent dans leurs chants Talasius, comme les Grecs Hyménée. En effet, le mariage de Talasius avec cette femme fut très heureux. Sextius Sylla, de Carthage, homme également favorisé des Muses et des Grâces, m'a dit que Romulus avait donné ce nom comme signal de l'enlèvement ;[1] 4 aussi tous ceux qui emmenaient les jeunes filles criaient « Talasius ! », et c'est pour cela que l'habitude de ce cri s'est conservé dans les noces. Mais la plupart des auteurs, entre autres Juba, pensent que c'était un encouragement et une exhortation à travailler et à filer la laine (*talasia*), tellement les mots grecs se trouvaient alors répandus dans la langue latine*. Si cela est vrai, si les Romains se servaient alors comme nous du mot *talasia*, on peut imaginer pour cette coutume une origine plus vraisemblable, que voici. 5 Quand les Sabins, après la guerre, se furent réconciliés avec les Romains, une clause concernant les femmes porta qu'elles ne seraient, à l'égard de leurs maris, assujetties à aucun service, si ce n'est à filer de la laine. De là vient l'usage qui se perpétua dès lors dans les noces, que ceux qui marient une fille, ou l'accompagnent, ou simplement assistent à la cérémonie crient le nom de Talasius par plaisanterie, attestant ainsi que la femme qu'on conduit à son époux ne sera astreinte à aucun autre service que le travail de la laine.* 6 Il y a aussi une coutume qui s'observe encore, c'est que l'épousée ne franchit pas d'elle-même le seuil pour se rendre à la chambre nuptiale, mais qu'on l'y porte en la soulevant, parce qu'alors les Sabines y furent portées de

1. Voir Tite-Live, 1, 9, où le cri poussé aux noces est orthographié *Thalassio* « par faux hellénisme » (note de J. Bayet). Voir aussi *Aetia Rom.* 271 F-272 A et *Pompée* 4, 6-10. — Sextius Sylla, grand ami de Plutarque, l'avait reçu dans sa maison de Rome : *Quaest. Conv.* 727 B.

ρεῖσθαι, βοᾶν τοὺς ἄγοντας ὡς Ταλασίῳ κομίζοιεν αὐτήν,
ἀνδρὶ νέῳ μέν, εὐδοκίμῳ δὲ καὶ χρηστῷ· τοῦτ᾽ οὖν ἀκού-
σαντας εὐφημεῖν καὶ κροτεῖν ἐπαινοῦντας, ἐνίους δὲ καὶ
παρακολουθεῖν ἀναστρέψαντας εὐνοίᾳ καὶ χάριτι τοῦ
Ταλασίου μετὰ βοῆς τοὔνομα φθεγγομένους. 3 Ἀφ᾽ οὗ
δὴ τὸν Ταλάσιον ἄχρι νῦν, ὡς Ἕλληνες τὸν Ὑμέναιον,
ἐπᾴδουσι Ῥωμαῖοι τοῖς γάμοις· καὶ γὰρ εὐτυχίᾳ φασὶ
χρήσασθαι περὶ τὴν γυναῖκα τὸν Ταλάσιον. Σέξτιος δὲ c
Σύλλας ὁ Καρχηδόνιος, οὔτε μουσῶν οὔτε χαρίτων ἐπι-
δεὴς ἀνήρ, ἔλεγεν ἡμῖν ὅτι τῆς ἁρπαγῆς σύνθημα τὴν
φωνὴν ἔδωκε ταύτην ὁ Ῥωμύλος· 4 ἅπαντες οὖν
ἐβόων τὸν Ταλάσιον οἱ τὰς παρθένους κομίζοντες· καὶ
διὰ τοῦτο τοῖς γάμοις παραμένειν τὸ ἔθος. Οἱ δὲ πλεῖστοι
νομίζουσιν, ὧν καὶ ὁ Ἰόβας ἐστί, παράκλησιν εἶναι καὶ
παρακέλευσιν εἰς φιλεργίαν καὶ ταλασίαν, οὕτω τότε
τοῖς Ἑλληνικοῖς ὀνόμασι τῶν Ἰταλικῶν ἐπικεχυμένων.
Εἰ δὲ τοῦτο μὴ λέγεται κακῶς, ἀλλ᾽ ἐχρῶντο Ῥωμαῖοι
τότε τῷ ὀνόματι τῆς ταλασίας καθάπερ ἡμεῖς, ἑτέραν ἄν
τις αἰτίαν εἰκάσειε πιθανωτέραν. 5 Ἐπεὶ γὰρ οἱ Σαβῖνοι d
πρὸς τοὺς Ῥωμαίους πολεμήσαντες διηλλάγησαν, ἐγέ-
νοντο συνθῆκαι περὶ τῶν γυναικῶν, ὅπως μηδὲν ἄλλο
ἔργον τοῖς ἀνδράσιν ἢ τὰ περὶ τὴν ταλασίαν ὑπουργῶσι.
Παρέμεινεν οὖν καὶ τοῖς αὖθις γαμοῦσι τοὺς διδόντας ἢ
παραπέμποντας ἢ ὅλως παρόντας ἀναφωνεῖν τὸν Τα-
λάσιον μετὰ παιδιᾶς, μαρτυρομένους ὡς ἐπ᾽ οὐδὲν ἄλλο
ὑπούργημα τῆς γυναικὸς ἢ ταλασίαν εἰσαγομένης.
6 Διαμένει δὲ μέχρι νῦν τὸ τὴν νύμφην αὐτὴν ἀφ᾽ αὑτῆς
μὴ ὑπερβαίνειν τὸν οὐδὸν εἰς τὸ δωμάτιον, ἀλλ᾽ αἰρομένην
εἰσφέρεσθαι, διὰ τὸ καὶ τότε κομισθῆναι βιασθείσας, e

15. 3 [7] φωνὴν ταύτην ἔδωκεν UP || 4 [2] τὸν Ταλάσιον ἐβόων D || [3] παραμένει D || [4] ὁ Ἰόβας : ὁ omis. ADPB || [5] οὕτω : οὔπω codd. || [7] ἐχρῶν U[1] (+ τὸ m[3]) || [9] εἰκάσειεν D || 5 [5] παρέμεινεν οὖν : παρέμεινε γοῦν D (+ Laur. c. s. 169, Marc. 384) || [7] μαρτυρουμένους AD || 6 [1] διαμένει δέ : μέν D.

force et n'y entrèrent pas volontairement[1]. 7 Quelques-uns disent que l'usage de diviser avec la pointe d'une javeline les cheveux de la mariée signifie que les premiers mariages se firent par le combat et par la guerre. J'en ai parlé plus au long dans les Questions romaines[2]. Cet audacieux enlèvement eut lieu le dix-huit du mois qu'on appelait alors Sextilis et qui est devenu le mois d'août, jour où l'on célèbre la fête de Consus[3].

Guerre contre les Sabins. — **16.** 1 Les Sabins étaient nombreux et belliqueux ; ils habitaient des bourgs sans murailles, parce que, en qualité de colons lacédémoniens, ils se croyaient tenus à nourrir de hauts sentiments et à ne rien craindre*. Néanmoins, comme ils se voyaient liés par de précieux otages et craignaient pour leurs filles, ils envoyèrent à Romulus des ambassadeurs porteurs de propositions équitables et modérées ; ils demandaient qu'il leur rendît leurs filles, qu'il réparât son acte de violence, et qu'il réalisât ensuite l'amitié et l'alliance des deux peuples par la persuasion et les voies légales. 2 Romulus ayant refusé de rendre les jeunes filles et exhorté les Sabins à accepter l'union avec Rome, ceux-ci passèrent beaucoup de temps à délibérer et à se préparer à la guerre. Mais Acron, roi des Céninètes*, homme emporté et habile à la guerre, qui avait suspecté les premières entreprises de l'audacieux Romulus, jugea, après l'enlèvement des femmes, qu'il devenait redoutable à tous les peuples et que sa conduite finirait par être intolérable si on ne le châtiait pas. Aussi prit-il l'initiative de la guerre ; il marcha avec une nombreuse armée contre Romulus, qui, de son côté, sortit à sa rencontre. 3 Quand ils furent en présence et se furent mesurés des yeux, ils se provoquèrent à lutter en combat singulier, tandis que leurs armées resteraient en repos sous les armes. Alors Romulus fit vœu, s'il était vainqueur et abattait son adversaire, de

1. Voir *Aetia Rom.* 271 D.
2. *Aetia Rom.* 285 B-C, où Plutarque propose, en effet, trois autres explications de cet usage.
3. Voir la note (en fin de volume, p. 229) à *Rom.* 14, 1.

μὴ εἰσελθεῖν. 7 Ἔνιοι δὲ λέγουσι καὶ τὸ τὴν κόμην τῆς γαμουμένης αἰχμῇ διακρίνεσθαι δορατίου σύμβολον εἶναι τοῦ μετὰ μάχης καὶ πολεμικῶς τὸν πρῶτον γάμον γενέσθαι· περὶ ὧν ἐπὶ πλέον ἐν τοῖς Αἰτίοις εἰρήκαμεν. Ἐτολμήθη μὲν οὖν ἡ ἁρπαγὴ περὶ τὴν ὀκτωκαιδεκάτην ἡμέραν τοῦ τότε Σεξτιλίου μηνός, Αὐγούστου δὲ νῦν, ἐν ᾗ τὴν τῶν Κωνσαλίων ἑορτὴν ἄγουσιν.

16. 1 Οἱ δὲ Σαβῖνοι πολλοὶ μὲν ἦσαν καὶ πολεμικοί,
κώμας δ' ᾤκουν ἀτειχίστους, ὡς προσῆκον αὐτοῖς μέγα
φρονεῖν καὶ μὴ φοβεῖσθαι Λακεδαιμονίων ἀποίκοις οὖ-
σιν. Οὐ μὴν ἀλλ' ὁρῶντες αὐτοὺς ἐνδεδεμένους μεγάλοις f
ὁμηρεύμασι καὶ δεδιότες περὶ τῶν θυγατέρων, πρέσβεις
ἀπέστειλαν ἐπιεικῆ καὶ μέτρια προκαλούμενοι, τὸν Ῥω-
μύλον ἀποδόντα τὰς κόρας αὐτοῖς καὶ λύσαντα τὸ τῆς
βίας ἔργον, εἶτα πειθοῖ καὶ νόμῳ πράττειν τοῖς γένεσι
φιλίαν καὶ οἰκειότητα. 2 Τοῦ δὲ Ῥωμύλου τὰς μὲν
κόρας μὴ προϊεμένου, παρακαλοῦντος δὲ τὴν κοινωνίαν
δέχεσθαι τοὺς Σαβίνους, οἱ μὲν ἄλλοι βουλευόμενοι καὶ
παρασκευαζόμενοι διέτριβον, Ἄκρων δὲ βασιλεὺς Και-
νινητῶν, ἀνὴρ θυμοειδὴς καὶ δεινὸς ἐν τοῖς πολεμικοῖς,
τά τε πρῶτα τολμήματα τοῦ Ῥωμύλου δι' ὑποψίας εἶχε, 27
καὶ τῷ πραχθέντι περὶ τὰς γυναῖκας ἤδη φοβερὸν ἡγούμε-
νος πᾶσιν εἶναι καὶ οὐκ ἀνεκτὸν εἰ μὴ κολασθείη, προεξ-
ανέστη τῷ πολέμῳ καὶ μετὰ πολλῆς ἐχώρει δυνάμεως
ἐπ' αὐτόν, καὶ ὁ Ῥωμύλος ἐπ' ἐκεῖνον. 3 Γενόμενοι δ'
ἐν ὄψει καὶ κατιδόντες ἀλλήλους προὐκαλοῦντο μάχεσ-
θαι, τῶν στρατευμάτων ἐν τοῖς ὅπλοις ἀτρεμούντων.
Εὐξάμενος οὖν ὁ Ῥωμύλος, εἰ κρατήσειε καὶ καταβάλοι,

15. 6 [4] μὴ εἰσελθεῖν codd. : μὴ ⟨ἑκούσας⟩ εἰσελθεῖν Zie. Cf. mor. 271 d || 7 [4] ἐπὶ πλέον : ἔτι πλέον D || **16.** 1 [6] καί om. A || [7] ἀποδόντα Sint. : ἀποδιδόντα codd. || 2 [4] Καινινητῶν : κενινητῶν codd. (καινηνιτῶν Zon.) || [10] ὁ Ῥωμ. : ὁ om. D || 3 [2] κατιδόντες : κατατιδόντες U || [3] τοῖς om. I || [4] καταβαλεῖ I.

rapporter et de consacrer à Jupiter les armes d'Acron. Il le vainquit et le tua, puis, la bataille s'étant engagée, il mit l'armée ennemie en déroute et s'empara même de Cénina, mais il ne fit d'autre mal à ceux qui y furent pris que de les obliger à détruire leurs maisons et à le suivre à Rome, pour y jouir des mêmes droits que ses citoyens[1]. Rien ne contribua plus à l'agrandissement de Rome que ce procédé toujours employé par les Romains de s'annexer et d'incorporer les peuples vaincus. 4 Quant à Romulus, voulant s'acquitter de son vœu d'une manière qui fût la plus agréable pour Jupiter et qui charmât les yeux de ses concitoyens, il fit couper dans son camp un chêne gigantesque, le fit tailler en forme de trophée et y suspendit, en les ajustant chacune à sa place, les armes d'Acron; puis il revêtit son costume d'apparat[2] et couronna de laurier son abondante chevelure. 5 Ensuite, prenant le trophée et le tenant droit, appuyé à son épaule droite, il s'avança en entonnant un péan de victoire, qui fut repris par l'armée qui le suivait en armes; le peuple l'accueillit avec des démonstrations de joie et d'admiration. Cette procession fut l'origine et le modèle des triomphes postérieurs. Le trophée fut désigné sous le nom d'offrande à Jupiter Férétrien, 6 du mot *ferire*, qui, chez les Romains, veut dire frapper, parce que Romulus avait demandé à Jupiter de frapper et d'abattre son ennemi. Varron prétend que ces dépouilles furent appelées opimes, du mot *ops*, qui signifie richesse; mais il est plus vraisemblable de faire venir cette expression du mot *opus*, qui veut dire œuvre, car c'est au général qui a accompli de sa propre main l'exploit de tuer le général ennemi, que l'on permet de consacrer des dépouilles opimes.[3] 7 Cette chance n'est arrivée qu'à trois généraux romains : à Romulus d'abord, qui tua le roi des Céninètes, Acron, ensuite à Cornélius Cossus, qui tua l'Étrusque Tolumnius, et enfin

1. Comparer les récits de Tite-Live, 1, 10, et de Denys d'Hal., 2, 32-34, qui comportent quelques variantes.
2. Il s'agit sans doute de l'ἁλουργίς (robe ou manteau de pourpre) mentionnée plus haut, en 14, 5; voir Denys d'Hal., 2, 34.
3. Comparer *Marcellus* 8, 7-10, et voir Ernout-Meillet, s. v. *Feretrius* et *opimus*.

τῷ Διὶ φέρων ἀναθήσειν αὐτὸς τὰ ὅπλα τοῦ ἀνδρός,
αὐτόν τε καταβάλλει κρατήσας καὶ τρέπεται τὸ στρά-
τευμα μάχης γενομένης, αἱρεῖ δὲ καὶ τὴν πόλιν· οὐ μὴν
ἠδίκησε τοὺς ἐγκαταληφθέντας, ἀλλ' ἢ τὰς οἰκίας ἐκέ- b
λευσε καθελόντας ἀκολουθεῖν εἰς Ῥώμην, ὡς πολίτας ἐπὶ
τοῖς ἴσοις ἐσομένους. Τούτου μὲν οὖν οὐκ ἔστιν ὅ τι
μᾶλλον ηὔξησε τὴν Ῥώμην, ἀεὶ προσποιοῦσαν ἑαυτῇ καὶ
συννέμουσαν ὧν κρατήσειεν. 4 Ὁ δὲ Ῥωμύλος, ὡς ἂν
μάλιστα τὴν εὐχὴν τῷ τε Διὶ κεχαρισμένην καὶ τοῖς πολί-
ταις ἰδεῖν ἐπιτερπῆ παράσχοι σκεψάμενος, ἐπὶ στρατο-
πέδου δρῦν ἔτεμεν ὑπερμεγέθη καὶ διεμόρφωσεν ὥσπερ
τρόπαιον, καὶ τῶν ὅπλων τοῦ Ἄκρωνος ἕκαστον ἐν τάξει
περιήρμοσε καὶ κατήρτησεν· αὐτὸς δὲ τὴν μὲν ἐσθῆτα
περιεζώσατο, δάφνῃ δ' ἐστέψατο τὴν κεφαλὴν κομῶσαν.
5 Ὑπολαβὼν δὲ τῷ δεξιῷ τὸ τρόπαιον ὤμῳ προσερειδό- c
μενον ὀρθόν, ἐβάδιζεν ἐξάρχων ἐπινικίου παιᾶνος ἐν
ὅπλοις ἑπομένῃ τῇ στρατιᾷ, δεχομένων τῶν πολιτῶν
μετὰ χαρᾶς καὶ θαύματος. Ἡ μὲν οὖν πομπὴ τῶν αὖθις
θριάμβων ἀρχὴν καὶ ζῆλον παρέσχε· τὸ δὲ τρόπαιον
ἀνάθημα Φερετρίου Διὸς ἐπωνομάσθη· 6 τὸ γὰρ πλῆξαι
φερῖρε Ῥωμαῖοι καλοῦσιν· εὔξατο δὲ πλῆξαι τὸν ἄνδρα
καὶ καταβαλεῖν· ὀπίμια δὲ τὰ σκῦλα, φησὶ Βάρρων,
καθότι καὶ τὴν περιουσίαν ὄπεμ λέγουσι. Πιθανώτερον
δ' ἂν τις εἴποι διὰ τὴν πρᾶξιν· ὄπους γὰρ ὀνομάζεται τὸ
ἔργον· αὐτουργῷ δ' ἀριστείας στρατηγῷ στρατηγὸν ἀνε-
λόντι δέδοται καθιέρωσις ὀπιμίων. 7 Καὶ τρισὶ μόνοις d
τούτου τυχεῖν ὑπῆρξε Ῥωμαίοις ἡγεμόσι, πρώτῳ Ῥω-
μύλῳ κτείναντι τὸν Καινινήτην Ἄκρωνα, δευτέρῳ Κορ-
νηλίῳ Κόσσῳ Τυρρηνὸν ἀνελόντι Τολούμνιον, ἐπὶ πᾶσι

16. 4 [6] κατήρτησεν : κατήργησεν D : κατήρτισεν Urb. 96, Laur. c. s. 169, Marc. 384 || 5 [5] θριάμβων om. U[1] || 6 [2] φερῖρε : φερι + ras. D : φερι (+ ρε corr.) Ambr. 831, P : φερί cet. (φέρε Vat. 1007, 2190, Laur. 69, 4) || [4] ὄπεμ : ὄπιεμ UI || [6] στρατηγῷ στρατηγῶν στρατιγόν U || 7 [3] Καινινήτην : κεκινήτην U : κενινήτην cet.

à Claudius Marcellus, qui triompha de Britomartus, roi des Gaulois. Cossus et Marcellus entrèrent à Rome sur un char attelé de quatre chevaux, en portant eux-mêmes leurs trophées ; quant à Romulus, Denys se trompe quand il le fait entrer aussi sur un char[1]. 8 Les historiens disent, en effet, que Tarquin, fils de Démarate, fut le premier roi qui éleva le triomphe à cette pompe et à cette magnificence ; d'autres prétendent que Publicola fut le premier triomphateur qui parut sur un char. Pour Romulus, on peut voir à Rome les statues qui le représentent portant le trophée : elles sont toutes pédestres*.

17. 1 Après la prise de Cénina, tandis que les autres Sabins étaient encore occupés à leurs préparatifs, les habitants de Fidène, de Crustumérium et d'Antemna attaquèrent ensemble les Romains et leur livrèrent bataille*. Tout comme les Céninètes, ils furent vaincus et ne purent empêcher Romulus de prendre leurs villes, de partager leurs terres et de les transférer eux-mêmes à Rome. 2 Romulus répartit entre les citoyens le territoire des vaincus et ne laissa la jouissance de leurs terres qu'à ceux dont les filles avaient été enlevées.

Les autres Sabins, indignés de tout cela, désignèrent alors Tatius comme leur général et marchèrent sur Rome. L'accès de la ville n'était pas aisé, parce qu'elle était protégée par la colline qu'on appelle aujourd'hui le Capitole, où se tenait une garnison commandée par Tarpéius, et non pas par une jeune fille du nom de Tarpéia, comme quelques-uns le disent, qui nous représentent ainsi Romulus comme un simple d'esprit ! Mais Tarpéia, qui était fille du commandant de la garnison, livra la place aux Sabins dans son désir d'avoir les bracelets d'or qu'elle avait vus à leur bras : elle demanda pour récompense de sa trahison « ce qu'ils portaient à leur bras gauche ». 3 Tatius ayant accepté la condition, elle ouvrit une des portes pendant la nuit et fit entrer les Sabins. Beaucoup d'hommes, je crois, pensent comme Antigone, disant qu'il aimait ceux qui trahissaient, mais

1. Denys d'Halicarnasse, 2, 34 : τεθρίππῳ παρεμβεβηκώς.

δὲ Κλαυδίῳ Μαρκέλλῳ Βριτομάρτου κρατήσαντι Γαλατῶν βασιλέως. Κόσσος μὲν οὖν καὶ Μάρκελλος ἤδη τεθρίπποις εἰσήλαυνον αὐτοὶ τὰ τρόπαια φέροντες· Ῥωμύλον δ' οὐκ ὀρθῶς φησιν ἅρματι χρήσασθαι Διονύσιος. 8 Ταρκύνιον γὰρ ἱστοροῦσι τὸν Δημαράτου τῶν βασιλέων πρῶτον εἰς τοῦτο τὸ σχῆμα καὶ τὸν ὄγκον ἐξᾶραι τοὺς θριάμβους· ἕτεροι δὲ πρῶτον ἐφ' ἅρματος θριαμβεῦσαι Ποπλικόλαν. Τοῦ δὲ Ῥωμύλου τὰς εἰκόνας ὁρᾶν e
ἔστιν ἐν Ῥώμῃ τὰς τροπαιοφόρους πεζὰς ἁπάσας.

17. 1 Μετὰ δὲ τὴν Καινινητῶν ἅλωσιν ἔτι τῶν ἄλλων Σαβίνων ἐν παρασκευαῖς ὄντων συνέστησαν οἱ Φιδήνην καὶ Κρουστουμέριον καὶ Ἀντέμναν οἰκοῦντες ἐπὶ τοὺς Ῥωμαίους· καὶ μάχης γενομένης ἡττηθέντες ὁμοίως, τάς τε πόλεις Ῥωμύλῳ παρῆκαν ἑλεῖν καὶ τὴν χώραν δάσασθαι καὶ μετοικίσαι σφᾶς αὐτοὺς εἰς Ῥώμην. 2 Ὁ δὲ Ῥωμύλος τὴν μὲν ἄλλην κατένειμε χώραν τοῖς πολίταις, ὅσην δ' εἶχον οἱ τῶν ἡρπασμένων παρθένων πατέρες, αὐτοὺς ἔχειν ἐκείνους εἴασεν.

Ἐπὶ τούτοις βαρέως φέροντες οἱ λοιποὶ Σαβῖνοι Tά- f
τιον ἀποδείξαντες στρατηγὸν ἐπὶ τὴν Ῥώμην ἐστράτευσαν· ἦν δὲ δυσπρόσοδος ἡ πόλις ἔχουσα πρόβλημα τὸ νῦν Καπιτώλιον, ἐν ᾧ φρουρὰ καθειστήκει καὶ Ταρπήιος ἡγεμὼν αὐτῆς, οὐχὶ Ταρπηία παρθένος, ὡς ἔνιοι λέγουσιν, εὐήθη τὸν Ῥωμύλον ἀποδεικνύοντες. Ἀλλὰ θυγάτηρ ἡ Ταρπηία τοῦ ἄρχοντος οὖσα προὔδωκε τοῖς Σαβίνοις, ἐπιθυμήσασα τῶν χρυσῶν βραχιονιστήρων οὓς εἶδε περικειμένους, καὶ ᾔτησε μισθὸν τῆς προδοσίας ἃ φοροῖεν 28
ἐν ταῖς ἀριστεραῖς χερσί. 3 Συνθεμένου δὲ τοῦ Τατίου, νύκτωρ ἀνοίξασα πύλην μίαν ἐδέξατο τοὺς Σαβίνους. Οὐ μόνος οὖν, ὡς ἔοικεν, Ἀντίγονος ἔφη προδιδόντας μὲν

16. 7 [8] οὐκ ὀρθῶς : οὐ | θῶς U[1] || 17. 1 [1] Κενινητῶν codd. || [6] μετοικῆσαι D || 2 [9] οὐχὶ Ταρπηία : οὐχ ἡ D.

qu'il haïssait ceux qui avaient trahi, ou comme Auguste, disant, à propos du Thrace Rhœmétalcès, qu'il aimait la trahison, mais qu'il haïssait le traître [1], car c'est là un sentiment commun qu'éprouvent à l'égard des méchants ceux qui ont besoin d'eux, comme on a besoin du venin et du fiel de certaines bêtes sauvages : on les aime au moment où l'on se sert d'eux ; on déteste leur méchanceté, quand on en a tiré profit. 4 C'est ce qu'éprouva Tatius à l'égard de Tarpéia : il ordonna aux Sabins de ne pas oublier les engagements pris envers elle et de ne rien lui refuser de « ce qu'ils portaient au bras gauche ». Et lui-même, le premier, retirant son bracelet de son poignet, il le lui lança à la tête en même temps que son bouclier. Tous ses hommes firent de même, et la jeune fille, frappée par les bijoux d'or et écrasée sous l'amoncellement des boucliers, périt sous le nombre et le poids de ces projectiles. 5 Tarpéius lui-même, poursuivi en justice par Romulus, fut condamné pour trahison, s'il faut en croire le récit de Sulpicius Galba, cité par Juba [2]. Il y a sur Tarpéia d'autres traditions ; mais on ne saurait ajouter foi aux historiens qui disent qu'elle était fille de Tatius, général des Sabins, et qu'elle agit comme elle fit, parce qu'elle habitait par force avec Romulus, et qu'elle fut punie par son père. Antigone est un de ces historiens*.
6 Le poète Simylos, lui, divague tout à fait, quand il pense que ce n'est pas aux Sabins, mais aux Celtes, qu'elle livra le Capitole par amour pour leur roi. Voici ce qu'il dit :

« Tarpéia demeurait près du haut Capitole ;
Des murs de Rome elle causa la perte,
Elle qui, désirant le lit du roi des Celtes,
Ne garda pas les maisons de ses pères. »

7 Et, un peu plus loin, au sujet de sa mort :

« Les hordes des Boïens et des Celtes, joyeuses,
Aux flots du Pô ne l'ont pas immergée ;

1. Comparer Pseudo-Plutarque, *Reg. et Imp. Apophthegmata*, 207 A. Pour le nom de ce roi de Thrace, mal transmis par les manuscrits, voir l'inscription *Syll.*^{3} 798, l. 6.

2. Sur Juba, voir ci-dessus p. 76, la note 1. L'historien Sulpicius Galba fut le grand-père de l'empereur Galba.

φιλεῖν, προδεδωκότας δὲ μισεῖν, οὐδὲ Καῖσαρ, εἰπὼν ἐπὶ
τοῦ Θρᾳκὸς Ῥοιμητάλκου, φιλεῖν μὲν προδοσίαν, προ-
δότην δὲ μισεῖν· ἀλλὰ κοινόν τι τοῦτο πάθος ἐστὶ πρὸς
τοὺς πονηροὺς τοῖς δεομένοις αὐτῶν, ὥσπερ ἰοῦ καὶ
χολῆς ἐνίων θηρίων δέονται· τὴν γὰρ χρείαν ὅτε λαμβά-
νουσιν ἀγαπῶντες, ἐχθαίρουσι τὴν κακίαν ὅταν τύχωσι.
4 Τοῦτο καὶ πρὸς τὴν Ταρπηίαν τότε παθὼν ὁ Τάτιος b
ἐκέλευσε μεμνημένους τῶν ὁμολογιῶν τοὺς Σαβίνους
μηδενὸς αὐτῇ φθονεῖν ὧν ἐν ταῖς ἀριστεραῖς ἔχουσι.
Καὶ πρῶτος ἅμα τὸν βραχιονιστῆρα τῆς χειρὸς περιελὼν
καὶ τὸν θυρεὸν ἐπέρριψε. Πάντων δὲ τὸ αὐτὸ ποιούντων
βαλλομένη τε τῷ χρυσῷ καὶ καταχωσθεῖσα τοῖς θυρεοῖς
ὑπὸ πλήθους καὶ βάρους ἀπέθανεν. 5 Ἑάλω δὲ καὶ
Ταρπήιος προδοσίας ὑπὸ Ῥωμύλου διωχθείς, ὡς Ἰόβας
φησὶ Γάλβαν Σουλπίκιον ἱστορεῖν. Τῶν δ' ἄλλα περὶ
Ταρπηίας λεγόντων ἀπίθανοι μέν εἰσιν οἱ Τατίου θυγα-
τέρα τοῦ ἡγεμόνος τῶν Σαβίνων οὖσαν αὐτήν, Ῥωμύλῳ
δὲ βίᾳ συνοικοῦσαν, ἱστοροῦντες ταῦτα ποιῆσαι καὶ c
παθεῖν ὑπὸ τοῦ πατρός· ὧν καὶ Ἀντίγονός ἐστι. 6 Σιμύ-
λος δ' ὁ ποιητὴς καὶ παντάπασι ληρεῖ μὴ Σαβίνοις οἰό-
μενος, ἀλλὰ Κελτοῖς τὴν Ταρπηίαν προδοῦναι τὸ Καπι-
τώλιον ἐρασθεῖσαν αὐτῶν τοῦ βασιλέως. Λέγει δὲ ταῦτα·

« Ἡ δ' ἀγχοῦ Τάρπεια παραὶ Καπιτώλιον αἶπος
ναίουσα Ῥώμης ἔπλετο τειχολέτις,
Κελτῶν ἣ στέρξασα γαμήλια λέκτρα γενέσθαι
σκηπτούχῳ, πατέρων οὐκ ἐφύλαξε δόμους. »

7 Καὶ μετ' ὀλίγα περὶ τῆς τελευτῆς·

« Τὴν δ' οὔτ' ἄρ' Βόιοί τε καὶ ἔθνεα μυρία Κελτῶν d
χηράμενοι ῥείθρων ἐντὸς ἔθεντο Πάδου·

17. 3 [5] Ῥοιμητάλκου C. Keil, cf. *Syll. inscr. gr.*[3] 798, 799 : Ῥυμιτάλκου codd. : Ῥυμετάλκης mor. 207 a ‖ 6 [1] Σιμ. δέ : δέ om. D ‖ [5] Ταρπηΐα παρά codd. ‖ [6] τειχωλέτις Par. 1673 : τειχολέτης cet., em. Steph. ‖ [7] λέκρα B ‖ [8] σκηπτούχων : em. Rei. ‖ 7 [2] Βόιοί : βιοί U ‖ [3] χειράμενοι ῥείθρῳ D ‖ [3] ἐντὸς ἔθεντο : ἔνθεντο (s. s. δον ἐ) I.

Ces guerriers ont lancé sur l'odieuse fille
Leurs boucliers, sa mortelle parure. »[1]

18. 1 Tarpéia fut ensevelie à l'endroit même, qui fut appelé la cime Tarpéienne, jusqu'au moment où le roi Tarquin consacra ce lieu à Jupiter ; les restes de Tarpéia furent alors transportés ailleurs et son nom fut oublié, si ce n'est qu'on appelle encore aujourd'hui « Tarpéienne » la roche du Capitole d'où l'on précipitait les criminels.[2] 2 Voyant la citadelle occupée par les Sabins, Romulus, transporté de colère, les défia au combat et Tatius accepta hardiment le défi, sûr d'avoir un solide refuge, au cas où les Sabins auraient le dessous. 3 Le lieu qui les séparait et où ils devaient combattre était resserré entre plusieurs collines, et la difficulté du terrain semblait devoir rendre la bataille vive et dure pour les deux partis, qui n'avaient qu'un espace étroit pour fuir et pour poursuivre. 4 Enfin, le fleuve, qui avait débordé quelques jours auparavant, avait laissé sur le terrain plat où est aujourd'hui le forum une couche de boue profonde et si peu apparente qu'elle était difficile à voir et à éviter, d'autant plus dangereuse qu'elle était dissimulée sous une croûte de terre. Les Sabins, qui ne connaissaient pas le terrain, se portaient vers cette fondrière, lorsqu'une chance heureuse les sauva. 5 Un de leurs hommes les plus en vue, Curtius, fier de sa renommée et de son courage, s'était avancé à cheval bien en avant des autres. Son cheval s'enfonça dans le bourbier ; il essaya d'abord de l'en faire sortir en le frappant et en l'encourageant ; mais, voyant qu'il ne pouvait y réussir, il abandonna sa monture et se sauva lui-même. 6 L'endroit se nomme encore aujourd'hui de son nom le lac Curtius. Les Sabins, ayant évité ce danger, engagèrent vigoureusement la bataille. Elle resta longtemps indécise, malgré la mort d'un grand nombre de combattants, parmi lesquels Hostilius. C'était, dit-on, le mari d'Hersilia et le

1. Sur le poète élégiaque Simylos, presque inconnu par ailleurs, cf. Christ, *Gesch. Griech. Lit.*[6], II, p. 324 et 332.

2. Comparer Tite-Live, 1, 11, et Denys d'Hal., 2, 39 sq. (d'après l'annaliste Pison). Le patriotisme romain chercha à innocenter Tarpéia, qui, disait-on, aurait voulu tromper Tatius.

ὅπλα δ' ἐπιπροβαλόντες ἀρειμανέων ἀπὸ χειρῶν
κούρῃ ἐπὶ στυγερῇ κόσμον ἔθεντο φόνου. »

18. 1 Τῆς μέντοι Ταρπηίας ἐκεῖ ταφείσης ὁ λόφος
ὠνομάζετο Ταρπήιος, ἄχρι οὗ Ταρκυνίου βασιλέως Διὶ
τὸν τόπον καθιεροῦντος ἅμα τε τὰ λείψανα μετηνέχθη καὶ
τοὔνομα τῆς Ταρπηίας ἐξέλιπε· πλὴν πέτραν ἔτι νῦν ἐν
τῷ Καπιτωλίῳ Ταρπηίαν καλοῦσιν, ἀφ' ἧς ἐρρίπτουν
τοὺς κακούργους. 2 Ἐχομένης δὲ τῆς ἄκρας ὑπὸ τῶν
Σαβίνων, ὅ τε Ῥωμύλος ὑπ' ὀργῆς εἰς μάχην αὐτοὺς
προὐκαλεῖτο, καὶ ὁ Τάτιος ἐθάρρει, καρτερὰν εἰ βιασθεῖεν e
ἀναχώρησιν ὁρῶν αὐτοῖς ὑπάρχουσαν. 3 Ὁ γὰρ με-
ταξὺ τόπος ἐν ᾧ συμπίπτειν ἔμελλον, ὑπὸ πολλῶν λόφων
περιεχόμενος ἀγῶνα μὲν ὀξὺν ἐδόκει καὶ χαλεπὸν ὑπὸ
δυσχωρίας ἀμφοτέροις παρέξειν, φυγὰς δὲ καὶ διώξεις ἐν
στενῷ βραχείας. 4 Ἔτυχε δὲ τοῦ ποταμοῦ λιμνάσαντος
οὐ πολλαῖς πρότερον ἡμέραις ἐγκαταλελεῖφθαι τέλμα
βαθὺ καὶ τυφλὸν ἐν τόποις ἐπιπέδοις κατὰ τὴν νῦν οὖσαν
ἀγοράν· ὅθεν οὐκ ἦν ὄψει πρόδηλον οὐδ' εὐφύλακτον,
ἄλλως δὲ χαλεπὸν καὶ ὕπουλον. Ἐπὶ τοῦτο τοῖς Σαβί-
νοις ἀπειρίᾳ φερομένοις εὐτύχημα γίγνεται. 5 Κούρ- f
τιος γὰρ ἀνὴρ ἐπιφανής, δόξῃ καὶ φρονήματι γαῦρος,
ἵππον ἔχων πολὺ πρὸ τῶν ἄλλων ἐχώρει· δεξαμένου δὲ τοῦ
βαράθρου τὸν ἵππον ἄχρι μέν τινος ἐπειρᾶτο πληγῇ καὶ
παρακελεύσει χρώμενος ἐξελαύνειν, ὡς δ' ἦν ἀμήχανον,
ἐάσας τὸν ἵππον ἑαυτὸν ἔσῳζεν. 6 Ὁ μὲν οὖν τόπος δι'
ἐκεῖνον ἔτι νῦν Κούρτειος λάκκος ὀνομάζεται· φυλαξά-
μενοι δὲ τὸν κίνδυνον οἱ Σαβῖνοι μάχην καρτερὰν ἐμα-
χέσαντο κρίσιν οὐ λαβοῦσαν, καίτοι πολλῶν πεσόντων 29
ἐν οἷς ἦν καὶ Ὁστίλιος. Τοῦτον Ἑρσιλίας ἄνδρα καὶ

17. 7 [5] κόσμον AD : κόρην cet. || 18. 1 [5] ἀφ' ἧς : ἀφ' ᾗ U || 3 [2] ἔμελλεν codd. || [2] λόφων : ὄφων D || 4 [2] ἐγκατελελεῖφθαι AD || [5] ἐπὶ τοῦτο : ἐπὶ τούτοις U : ἐπὶ τούτῳ I || 6 [2] νῦν om. B || [2] Κούρτιος I (cf. Den. Hal.) ὀνομάζεται λάκκος P || [5] Ὁστίλιος Marc. 385 : Ὁστίλλιος cet., sic postea.

grand-père d'Hostilius qui régna après Numa[1]. 7 Il y eut sans doute encore plusieurs engagements en peu de temps ; mais on en mentionne un surtout, le dernier, où Romulus, frappé d'une pierre à la tête, faillit tomber et dut renoncer à combattre. Alors les Romains lâchèrent pied devant les Sabins et, chassés de la plaine, s'enfuirent vers le Palatin. 8 Mais, à ce moment, Romulus, remis de sa blessure, voulut reprendre ses armes pour arrêter les fuyards, à qui il commandait à grands cris de tenir ferme et de combattre. Voyant que la panique se répandait tout autour de lui et que personne n'osait faire volte-face, il leva les mains vers le ciel et pria Jupiter d'arrêter ses troupes, de ne pas permettre à la puissance romaine de s'effondrer, mais de la redresser. 9 Dès qu'il eut achevé cette prière, un grand nombre de fuyards eurent honte de leur conduite en présence du roi et leur frayeur fit soudain place au courage. Ils s'arrêtèrent d'abord à l'endroit où s'élève aujourd'hui le temple de Jupiter Stator, c'est-à-dire « qui arrête »; puis, s'étant regroupés en rangs serrés, ils repoussèrent les Sabins jusqu'à l'actuelle Regia et au sanctuaire de Vesta[2].

19. 1 Là, comme les adversaires se préparaient à recommencer le combat, ils furent arrêtés par un spectacle surprenant et au delà de toute expression. 2 On vit les filles des Sabins qui avaient été enlevées accourir de tous côtés, en criant et en hurlant, et, comme si elles étaient possédées par un dieu, se précipiter au milieu des armes et des morts vers leurs maris et leurs pères, les unes avec de petits enfants dans les bras, les autres avec leurs cheveux épars sur le visage, et toutes appelant des

1. Tite-Live, 1, 12, raconte différemment l'épisode de Mettius Curtius ; voir aussi Denys d'Hal., 2, 42. D'autres légendes couraient au sujet du lac Curtius, qui n'a jamais été, semble-t-il, qu'un puits sacré, infernal, un *mundus* : voir Tite-Live, 7, 6, et Varron, *De lingua lat.* 5, 148-150. — Sur Hersilia, voir ci-dessus, 14, 8.

2. Comparer Tite-Live, 1, 12 (avec la note de l'éd. J. Bayet), et Denys d'Hal., 2, 50. Voir aussi, chez Tite-Live, 10, 36 sq., un doublet de cette histoire, justifiant la consécration d'un temple à Jupiter Stator en 294 avant J.-C. — La *Regia*, qui fut plus tard la résidence du grand pontife, était toute voisine du temple rond de Vesta.

πάππον Ὁστιλίου τοῦ μετὰ Νομᾶν βασιλεύσαντος γε-
νέσθαι λέγουσιν. 7 Αὖθις δὲ πολλῶν ἀγώνων ἐν βραχεῖ
συνισταμένων ὡς εἰκός, ἑνὸς μάλιστα τοῦ τελευταίου
μνημονεύουσιν, ἐν ᾧ Ῥωμύλου τὴν κεφαλὴν πληγέντος
λίθῳ καὶ πεσεῖν ὀλίγον δεήσαντος τοῦ τ᾽ ἀντέχειν ὑφε-
μένου, τοῖς Σαβίνοις ἐνέδωκαν οἱ Ῥωμαῖοι καὶ φυγῇ
πρὸς τὸ Παλάτιον ἐχώρουν ἐξωθούμενοι τῶν ἐπιπέδων.
8 Ἤδη δ᾽ ὁ Ῥωμύλος ἐκ τῆς πληγῆς ἀναφέρων ἐβούλετο
μὲν εἰς τὰ ὅπλα χωρεῖν τοῖς φεύγουσιν ἐναντίως, καὶ
μέγα βοῶν ἵστασθαι καὶ μάχεσθαι παρεκάλει. Πολλῆς δὲ b
τῆς φυγῆς αὐτῷ περιχεομένης καὶ μηδενὸς ἀναστρέφειν
τολμῶντος, ἀνατείνας εἰς οὐρανὸν τὰς χεῖρας ηὔξατο τῷ
Διὶ στῆσαι τὸ στράτευμα καὶ τὰ Ῥωμαίων πράγματα
πεσόντα μὴ περιιδεῖν, ἀλλ᾽ ὀρθῶσαι. 9 Γενομένης δὲ τῆς
εὐχῆς αἰδώς τε τοῦ βασιλέως ἔσχε πολλούς, καὶ θάρσος
ἐκ μεταβολῆς παρέστη τοῖς φεύγουσιν. Ἔστησαν οὖν
πρῶτον οὗ νῦν ὁ τοῦ Διὸς τοῦ Στάτορος ἵδρυται νεώς,
ὃν Ἐπιστάσιον ἄν τις ἑρμηνεύσειεν· εἶτα συνασπίσαντες
πάλιν ἔωσαν ὀπίσω τοὺς Σαβίνους ἐπὶ τὴν νῦν Ῥήγιαν
προσαγορευομένην καὶ τὸ τῆς Ἑστίας ἱερόν.

19. 1 Ἐνταῦθα δ᾽ αὐτοὺς ὥσπερ ἐξ ὑπαρχῆς μάχε- c
σθαι παρασκευαζομένους ἐπέσχε δεινὸν ἰδεῖν θέαμα καὶ
λόγου κρείττων ὄψις. 2 Αἱ γὰρ ἡρπασμέναι θυγατέρες
τῶν Σαβίνων ὤφθησαν ἀλλαχόθεν ἄλλαι μετὰ βοῆς καὶ
ἀλαλαγμοῦ διὰ τῶν ὅπλων φερόμεναι καὶ τῶν νεκρῶν,
ὥσπερ ἐκ θεοῦ κάτοχοι, πρός τε τοὺς ἄνδρας αὐτῶν καὶ
τοὺς πατέρας, αἱ μὲν παιδία κομίζουσαι νήπια πρὸς ταῖς
ἀγκάλαις, αἱ δὲ τὴν κόμην προϊσχόμεναι λελυμένην,

18. 7 [4] ὀλίγον : ὀλίγῳ D (ὀλίγου Par. 1673, Laur. c. .s. 169, Marc. 384) || [6] Παλάτιον : Παλάντιον UAB || 8 [4] περιχεομένης : περιεχομένης UBD || [4] ἀναστρέφειν : ἀντιστρέφειν I || 9 [4] Στάτωρος AD || [6] Ῥήγιαν Cor. : ῥήγειαν codd. || **19.** 1 [1] δ᾽ Bens. : δή codd. || [3] κρεῖττον D || 2 [3] ἀλαλαγμοῦ codd. : ὀλολυγμοῦ Zon.

noms les plus tendres, tantôt les Sabins, tantôt les Romains. 3 Les deux partis en furent touchés et s'écartèrent pour les laisser pénétrer entre leurs formations de combat. Leurs gémissements parvenaient aux oreilles de tous, et c'était une grande pitié de les voir et, plus encore, de les entendre, quand, après de justes et libres remontrances, elles finirent par des supplications et des prières : 4 « Quelle terrible et cruelle offense vous avons-nous faite, disaient-elles, pour avoir souffert et pour souffrir encore des maux si effroyables? Enlevées par force et injustement par les hommes à qui nous appartenons à présent, après cet enlèvement nous avons été négligées si longtemps par nos frères, nos pères et nos proches qu'unies à nos pires ennemis par les liens les plus étroits, nous en sommes maintenant au point de craindre pour ceux de ces criminels ravisseurs qui ont les armes à la main et de pleurer ceux d'entre eux qui sont morts. 5 Vous n'êtes pas venus nous défendre contre cette injustice, quand nous étions encore vierges, et maintenant vous voulez arracher des femmes à leurs maris et des mères à leurs enfants, nous apportant ainsi, malheureuses que nous sommes, un secours plus déplorable que votre négligence et votre abandon. 6 Voilà comme nos ravisseurs nous ont aimées! Voilà comme vous avez pitié de nous! Même si vous combattiez pour un autre motif, vous devriez cesser la lutte, puisque par nous vous êtes devenus leurs beaux-pères, leurs aïeuls, leurs proches ; 7 mais si c'est pour nous que vous faites la guerre, emmenez-nous avec vos gendres et vos petits-enfants, et rendez-nous nos pères et nos proches, sans nous enlever nos fils et nos maris. Nous vous en supplions, ne nous rendez pas une seconde fois captives. » Telles furent, entre beaucoup d'autres, les paroles d'Hersilia.[1] Soutenues par les prières de toutes les Sabines, elles amenèrent une suspension d'armes, et les généraux entrèrent en pourparlers. 8 Pendant ce temps, les femmes présentaient leurs maris et leurs enfants à leurs pères et à leurs frères, elles apportaient à manger et à boire à ceux qui en avaient besoin, et soignaient les blessés qu'elles faisaient

1. Voir ci-dessus, 14, 8 et 18, 6.

πᾶσαι δ' ἀνακαλούμεναι τοῖς φιλτάτοις ὀνόμασι ποτὲ μὲν
τοὺς Σαβίνους, ποτὲ δὲ τοὺς Ῥωμαίους. 3 Ἐπεκλά-
σθησαν οὖν ἀμφότεροι, καὶ διέσχον αὐταῖς ἐν μέσῳ κα-
ταστῆναι τῆς παρατάξεως· καὶ κλαυθμὸς ἅμα διὰ πάντων d
ἐχώρει, καὶ πολὺς οἶκτος ἦν πρός τε τὴν ὄψιν καὶ τοὺς
λόγους ἔτι μᾶλλον, εἰς ἱκεσίαν καὶ δέησιν ἐκ δικαιολογίας
καὶ παρρησίας τελευτῶντας· 4 « Τί γάρ, ἔφασαν. ὑμᾶς
δεινὸν ἢ λυπηρὸν ἐργασάμεναι, τὰ μὲν ἤδη πεπόνθαμεν,
τὰ δὲ πάσχομεν τῶν σχετλίων κακῶν; Ἡρπάσθημεν ὑπὸ
τῶν νῦν ἐχόντων βίᾳ καὶ παρανόμως, ἁρπασθεῖσαι δ' ἠ-
μελήθημεν ὑπ' ἀδελφῶν καὶ πατέρων καὶ οἰκείων χρόνον
τοσοῦτον ὅσος ἡμᾶς πρὸς τὰ ἔχθιστα κεράσας ταῖς
μεγίσταις ἀνάγκαις πεποίηκε νῦν ὑπὲρ τῶν βιασαμένων
καὶ παρανομησάντων δεδιέναι μαχομένων καὶ κλαίειν e
θνῃσκόντων. 5 Οὐ γὰρ ἤλθετε τιμωρήσοντες ἡμῖν παρ-
θένοις οὔσαις ἐπὶ τοὺς ἀδικοῦντας, ἀλλὰ νῦν ἀνδρῶν
ἀποσπᾶτε γαμετὰς καὶ τέκνων μητέρας, οἰκτροτέραν
βοήθειαν ἐκείνης τῆς ἀμελείας καὶ προδοσίας βοηθοῦντες
ἡμῖν ταῖς ἀθλίαις. 6 Τοιαῦτα μὲν ἠγαπήθημεν ὑπὸ
τούτων, τοιαῦτα δ' ὑφ' ὑμῶν ἐλεούμεθα. Καὶ γὰρ εἰ δι'
ἄλλην αἰτίαν ἐμάχεσθε, παύσασθαι δι' ἡμᾶς πενθεροὺς
γεγονότας καὶ πάππους καὶ οἰκείους ὄντας ἐχρῆν. 7 Εἰ
δ' ὑπὲρ ἡμῶν ὁ πόλεμός ἐστι, κομίσασθε ἡμᾶς μετὰ
γαμβρῶν καὶ τέκνων, καὶ ἀπόδοτε ἡμῖν πατέρας καὶ οἰ-
κείους, μηδ' ἀφέλησθε παῖδας καὶ ἄνδρας. Ἱκετεύομεν f
ὑμᾶς μὴ πάλιν αἰχμάλωτοι γενέσθαι. » Τοιαῦτα πολλὰ
τῆς Ἑρσιλίας προαγορευούσης καὶ τῶν ἄλλων δεομένων,
ἐσπείσθησαν ἀνοχαὶ καὶ συνῆλθον εἰς λόγους οἱ ἡγεμό-
νες. 8 Αἱ δὲ γυναῖκες ἐν τούτῳ τοῖς πατράσι καὶ τοῖς
ἀδελφοῖς τοὺς ἄνδρας προσῆγον καὶ τέκνα, προσέφερόν
τε τροφὴν καὶ ποτὸν τοῖς δεομένοις καὶ τοὺς τετρωμέ-

19. 3 [3] κλαυθμός : κλαθμός D || 7 [2] ἡμᾶς : ὑμᾶς D || [6] προ σ erasum αγορευούσης U : προσαγορευούσης B : προσαγορεύσης P || [7] ἐσπείσθησαν : ἐπείσθησαν U.

transporter dans leurs maisons ; elles montraient aussi qu'elles étaient maîtresses dans leur ménage, que leurs maris avaient des attentions pour elles et les traitaient avec honneur et affection. 9 Là-dessus, la paix fut conclue aux conditions suivantes : les femmes qui le voudraient resteraient avec leurs maris, étant exemptées, comme je l'ai déjà dit[1], de toute besogne et de tout service autre que le travail de la laine ; les Romains et les Sabins habiteraient la ville en commun, la ville serait appelée Rome, du nom de Romulus, et tous les Romains Quirites, du nom de la patrie de Tatius ; enfin, ces rois régneraient tous les deux ensemble et partageraient le commandement des armées. 10. L'endroit où le traité fut conclu s'appelle encore aujourd'hui le *Comitium*, parce que les Romains, pour dire « s'assembler », emploient le mot *comire**.

Institutions, fêtes et lois de Rome. — **20.** 1 La ville ayant été doublée, on choisit parmi les Sabins cent nouveaux patriciens* et les légions furent portées à six mille fantassins et six cents cavaliers. 2 On institua trois tribus, dont les membres furent appelés, les uns Ramnenses, du nom de Romulus, les autres Tatienses, du nom de Tatius, et les troisièmes Lucerenses, du bois sacré où le droit d'asile avait attiré beaucoup de gens, qui obtinrent ensuite le droit de cité, car ils appellent *lucus* les bois sacrés. Que tel ait été le nombre des tribus, leur nom en porte toujours témoignage ; car elles gardent toujours ce nom de *tribus*, et leurs chefs celui de tribuns. 3 Chaque tribu comprenait dix curies, qui, au dire de certains auteurs, tiraient leurs noms des Sabines enlevées. C'est, à mon avis, une erreur ; car beaucoup de curies prirent leur nom des lieux de leur résidence*. 4 Toutefois, on accorda à ces femmes plusieurs privilèges honorifiques, entre autres ceux-ci : on devait leur céder le pas dans la rue, ne proférer en leur présence aucune parole déshonnête, ne pas se montrer nu devant elles, ne pas les faire comparaître devant les tribunaux établis pour juger les meurtres ; en outre, leurs enfants

1. Voir ci-dessus, en 15, 5.

νους ἐθεράπευον οἴκαδε κομίζουσαι· καὶ παρεῖχον ὁρᾶν ἀρχούσας μὲν αὐτὰς τοῦ οἴκου, προσέχοντας δὲ τοὺς ἄνδρας αὐταῖς καὶ μετ' εὐνοίας τιμὴν ἅπασαν νέμοντας. 9 Ἐκ τούτου συντίθενται τῶν μὲν γυναικῶν τὰς βουλομέ- 30
νας συνοικεῖν τοῖς ἔχουσιν, ὥσπερ εἴρηται παντὸς ἔργου καὶ πάσης λατρείας πλὴν ταλασίας ἀφειμένας· οἰκεῖν δὲ κοινῇ τὴν πόλιν Ῥωμαίους καὶ Σαβίνους, καὶ καλεῖσθαι μὲν Ῥώμην ἐπὶ Ῥωμύλῳ τὴν πόλιν, Κυρίτας δὲ Ῥωμαίους ἅπαντας ἐπὶ τῇ Τατίου πατρίδι, βασιλεύειν δὲ κοινῇ καὶ στρατηγεῖν ἀμφοτέρους. 10 Ὅπου δὲ ταῦτα συνέθεντο μέχρι νῦν Κομίτιον καλεῖται· κομῖρε γὰρ Ῥωμαῖοι τὸ συνελθεῖν καλοῦσι.

20. 1 Διπλασιασθείσης δὲ τῆς πόλεως, ἑκατὸν μὲν ἐκ Σαβίνων πατρίκιοι προσκατελέχθησαν, αἱ δὲ λεγεῶνες ἐγένοντο πεζῶν μὲν ἑξακισχιλίων, ἱππέων δ' ἑξακοσίων. b
2 Φυλὰς δὲ τρεῖς καταστήσαντες ὠνόμασαν τοὺς μὲν ἀπὸ Ῥωμύλου Ῥαμνήνσης, τοὺς δ' ἀπὸ Τατίου Τατιήνσης, τρίτους δὲ Λουκερήνσης διὰ τὸ ἄλσος εἰς ὃ πολλοὶ καταφυγόντες, ἀσυλίας δεδομένης, τοῦ πολιτεύματος μετέσχον· τὰ δ' ἄλση λούκους ὀνομάζουσιν. Ὅτι δ' ἦσαν αἱ φυλαὶ τοσαῦται, τοὔνομα μαρτυρεῖ· τρίβους γὰρ ἔτι νῦν τὰς φυλὰς καλοῦσι καὶ τριβούνους τοὺς φυλάρχους. 3 Ἑκάστη δὲ φυλὴ δέκα φρατρίας εἶχεν, ἃς ἔνιοι λέγουσιν ἐπωνύμους εἶναι ἐκείνων τῶν γυναικῶν. Τοῦτο δὲ δοκεῖ ψεῦδος εἶναι· πολλαὶ γὰρ ἔχουσιν ἀπὸ χωρίων τὰς προσ- c
ηγορίας. 4 Ἄλλα μέντοι πολλὰ ταῖς γυναιξὶν εἰς τιμὴν ἀπέδωκαν, ὧν καὶ ταῦτ' ἐστίν· ἐξίστασθαι μὲν ὁδοῦ βαδιζούσαις, αἰσχρὸν δὲ μηδένα μηδὲν εἰπεῖν παρούσης γυναικός, μηδ' ὀφθῆναι γυμνόν, ἢ δίκην φεύγειν παρὰ τοῖς ἐπὶ τῶν φονικῶν καθεστῶσι, φορεῖν δὲ καὶ τοὺς παῖ-

19. 10 [2] κομῖρε s. s. κοῖρε P || 20. 1 [2] λεγέῶνες D : λεγιῶνες A || 2 [3] Λουκερήνσης Cor. : λουκερνήνσες U : λουκερνήνσης cet. || [4] διδομένης I || 3 [1] φρατρίας : φατρίας ADI : Φατρίας B.

eurent le droit de porter la *bulla* (bijou que l'on suspend au cou, ainsi nommé d'après sa forme, pareille à une bulle), et aussi une robe bordée de pourpre*.

5 Les rois ne se réunissaient pas d'emblée pour délibérer ; chacun des deux commençait par examiner les affaires séparément avec ses cent sénateurs, après quoi ils siégeaient tous ensemble en un même lieu. Tatius habitait à l'endroit où se trouve à présent le temple de Monéta, et Romulus à côté des degrés de ce qu'on appelle l'Escalier de Cacus, c'est-à-dire près de la descente du Palatin vers le Cirque Maxime[1]. 6 C'est là qu'on voyait aussi, dit-on, le cornouiller sacré dont la légende rapporte ainsi l'origine : Romulus, pour éprouver sa force, lança du haut de l'Aventin un javelot dont le bois était de cornouiller. La pointe s'enfonça si profondément qu'on ne put, malgré de multiples tentatives, la retirer. La terre, qui était fertile, recouvrait le bois, qui jeta des pousses et donna naissance à une belle et grande tige de cornouiller. 7 Les successeurs de Romulus conservèrent cet arbre comme un monument des plus sacrés, en firent un objet de vénération et l'entourèrent d'un mur. Si quelqu'un en passant trouvait que l'arbre n'était pas vigoureux ni vert, et qu'il paraissait s'atrophier et dépérir, sur-le-champ il donnait à pleine voix l'alarme aux gens qu'il rencontrait. Ceux-ci se précipitaient aussitôt, comme à un incendie, demandaient de l'eau à grands cris et accouraient de toutes parts vers cet endroit avec des récipients pleins d'eau. 8 Mais lorsque Gaïus César, dit-on, fit réparer les degrés, les ouvriers, en creusant près de l'arbre, endommagèrent par mégarde ses racines, à tel point que l'arbre se dessécha*.

21. 1 Les Sabins adoptèrent les mois des Romains : ce qu'il y avait d'intéressant à dire à ce sujet, je l'ai rapporté dans la *Vie de Numa*[2]. Romulus, de son côté, emprunta aux Sabins la forme de leurs boucliers et changea son équipement et celui des Romains, qui, aupara-

1. Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 88-89.
2. Voir *Numa*, 18-19.

δας αὐτῶν τὴν καλουμένην βοῦλλαν ἀπὸ τοῦ σχήματος,
ὅμοιον πομφόλυγι περιδέραιόν τι, καὶ περιπόρφυρον.
5 Ἐβουλεύοντο δ' οἱ βασιλεῖς οὐκ εὐθὺς ἐν κοινῷ μετ'
ἀλλήλων, ἀλλ' ἑκάτερος πρότερον ἰδίᾳ μετὰ τῶν ἑκατόν,
εἶθ' οὕτως εἰς ταὐτὸν ἅπαντας συνῆγον. Ὤικει δὲ Τάτιος
μὲν ὅπου νῦν ὁ τῆς Μονήτης ναός ἐστι, Ῥωμύλος δὲ παρὰ d
τοὺς λεγομένους βαθμοὺς Σκάλης Κακίας. Οὗτοι δ' εἰσὶ
περὶ τὴν εἰς τὸν ἱππόδρομον τὸν μέγαν ἐκ Παλατίου κατά-
βασιν. 6 Ἐνταῦθα δὲ καὶ τὴν κράνειαν ἔφασαν τὴν
ἱερὰν γεγονέναι, μυθολογοῦντες ὅτι πειρώμενος ὁ Ῥωμύ-
λος αὑτοῦ λόγχην ἀκοντίσειεν ἀπὸ τοῦ Ἀουεντίνου τὸ
ξυστὸν ἔχουσαν κρανείας· καταδύσης δὲ τῆς αἰχμῆς εἰς
βάθος, ἀνασπάσαι μὲν οὐδεὶς πειρωμένων πολλῶν ἴσχυσε,
τὸ δὲ ξύλον ἔστεξεν ἡ γῆ ζώφυτος οὖσα, καὶ βλαστοὺς
ἀνῆκε καὶ στέλεχος εὐμέγεθες κρανείας ἔθρεψε. 7 Τοῦτο
δ' οἱ μετὰ Ῥωμύλον ὡς ἕν τι τῶν ἁγιωτάτων ἱερῶν φυλάτ-
τοντες καὶ σεβόμενοι περιετείχισαν. Ὅτῳ δὲ προσιόντι e
δόξειε μὴ θαλερὸν εἶναι μηδὲ χλωρόν, ἀλλ' οἷον ἀτροφεῖν
καὶ φθίνειν, ὁ μὲν εὐθὺς ἔφραζε κραυγῇ τοῖς προστυγχά-
νουσιν, οἱ δ' ὥσπερ ἐμπρησμῷ βοηθοῦντες ἐβόων ὕδωρ καὶ
συνέτρεχον πανταχόθεν ἀγγεῖα πλήρη κομίζοντες ἐπὶ τὸν
τόπον. 8 Γαΐου δὲ Καίσαρος, ὥς φασι, τὰς ἀναβάσεις
ἐπισκευάζοντος καὶ τῶν τεχνιτῶν περιορυττόντων τὰ πλη-
σίον, ἔλαθον αἱ ῥίζαι κακωθεῖσαι παντάπασι καὶ τὸ φυτὸν
ἐμαράνθη.

21. 1 Μῆνας μὲν οὖν οἱ Σαβῖνοι τοὺς Ῥωμαίων ἐδέ-
ξαντο, καὶ περὶ αὐτῶν ὅσα καλῶς εἶχεν ἐν τῷ Νομᾶ βίῳ
γέγραπται· θυρεοῖς δὲ τοῖς ἐκείνων ὁ Ῥωμύλος ἐχρήσατο f
καὶ μετέβαλε τὸν ὁπλισμὸν ἑαυτοῦ τε καὶ τῶν Ῥωμαίων,

20. 4 [7] περιδέρραιον UADI ‖ 5 [5] Σκάλης Κακίης Bethm. (Κακίας Flac.) : καλῆς ἀκτῆς codd. ‖ [6] Παλαντίου codd. ‖ 6 [1] καί om. U ‖ [3] Ἀουεντίνου Muret : Ἀκεντίνου Laur. 69, 1 : λοεντίνου I : λουεντίνου cet. ‖ 7 [2] ὡς ἕν τι Rei : ὡς ὄν τι codd. ‖ 21. 1 [1] τούς Ῥωμαίους D.

vant, portaient des boucliers argiens. Ils prenaient part aux fêtes et aux sacrifices les uns des autres, et, sans retrancher aucune des cérémonies que les deux peuples célébraient auparavant, ils en instituèrent de nouvelles. De ce nombre est la fête des *Matronalia*, fondée en l'honneur des Sabines, parce qu'elles avaient fait cesser la guerre, et celle des *Carmentalia**. 2 Carmenta, suivant l'opinion de quelques écrivains, est la Parque qui préside à la naissance des hommes et qui, pour cette raison, est honorée particulièrement par les mères. D'autres disent que c'était la femme de l'Arcadien Évandre, qu'elle avait le don de la divination et qu'inspirée par Phoebos, elle rendait des oracles en vers, d'où le surnom de Carmenta qui lui fut donné, parce que les Romains appellent les vers *carmina* ; mais son vrai nom était Nicostratè. 3 On s'accorde là-dessus ; néanmoins, quelques auteurs expliquent le mot Carmenta d'une manière plus vraisemblable : il veut dire, selon eux, « privée de sens », à cause du délire que cause l'inspiration divine ; car, en latin, être privé se dit *carere* et l'on appelle *mentem* le sens*. J'ai déjà parlé des *Parilia*[1]. 4 Les Lupercales, à en juger par l'époque de leur célébration, peuvent sembler être une fête de purification ; car elles se font pendant les jours néfastes du mois de février, dont le nom peut se traduire par « purificateur », et le jour de la fête s'appelait anciennement *Februata.* Son nom grec, *Lycaia*, signifie fête des loups, ce qui semble prouver qu'elle est très ancienne et qu'elle remonte aux Arcadiens qui accompagnèrent Évandre. 5 C'est du moins l'opinion commune, mais ce nom peut venir de la louve. Nous voyons, en effet, que les Luperques commencent leurs courses à partir de l'endroit où l'on dit que Romulus fut exposé*. 6 Quant aux rites auxquels ils se livrent, il est difficile d'en comprendre les raisons. Ils égorgent des chèvres, puis on leur amène deux jeunes garçons de famille noble : les uns leur touchent le front avec un couteau ensanglanté, et d'autres le leur essuient aussitôt en le frottant avec de la laine imbibée de lait. 7 Une fois essuyés,

1. Ci-dessus, en 12, 2, p. 72.

Ἀργολικὰς πρότερον ἀσπίδας φορούντων. Ἑορτῶν δὲ
καὶ θυσιῶν ἀλλήλοις μετεῖχον, ἃς μὲν ἦγε τὰ γένη πρό-
τερον οὐκ ἀνελόντες, ἑτέρας δὲ θέμενοι καινάς, ὧν ἥ τε
τῶν Ματρωναλίων ἐστί, δοθεῖσα ταῖς γυναιξὶν ἐπὶ τῇ τοῦ
πολέμου καταλύσει, καὶ ἡ τῶν Καρμενταλίων. 2 Τὴν
δὲ Καρμένταν οἴονταί τινες Μοῖραν εἶναι κυρίαν ἀνθρώ-
πων γενέσεως· διὸ καὶ τιμῶσιν αὐτὴν αἱ μητέρες. Οἱ δὲ 31
τὴν τοῦ Εὐάνδρου τοῦ Ἀρκάδος γυναῖκα, μαντικήν τινα
καὶ φοιβαστικὴν ἐμμέτρων χρησμῶν γενομένην, Καρ-
μένταν ἐπονομασθῆναι (τὰ γὰρ ἔπη κάρμινα καλοῦσι)·
Νικοστράτη δ' ἦν ὄνομα κύριον αὐτῇ. 3 Καὶ τοῦτο μὲν
ὁμολογεῖται· τὴν δὲ Καρμένταν ἔνιοι πιθανώτερον ἀφερ-
μηνεύουσιν οἷον ἐστερημένην νοῦ διὰ τὰς ἐν τοῖς ἐνθου-
σιασμοῖς παραφροσύνας. Τὸ μὲν γὰρ στέρεσθαι καρῆρε,
μέντεμ δὲ τὸν νοῦν ὀνομάζουσι. Περὶ δὲ τῶν Παριλίων
προείρηται. 4 Τὰ δὲ Λουπερκάλια τῷ μὲν χρόνῳ δόξειεν
ἂν εἶναι καθάρσια· δρᾶται γὰρ ἐν ἡμέραις ἀποφράσι τοῦ
Φεβρουαρίου μηνός, ὃν καθάρσιον ἄν τις ἑρμηνεύσειε,
καὶ τὴν ἡμέραν ἐκείνην τὸ παλαιὸν ἐκάλουν Φεβράτην· b
τοὔνομα δὲ τῆς ἑορτῆς ἑλληνιστὶ σημαίνει Λύκαια, καὶ
δοκεῖ διὰ τοῦτο παμπάλαιος ἀπ' Ἀρκάδων εἶναι τῶν περὶ
Εὔανδρον. 5 Ἀλλὰ τοῦτο μὲν κοινόν ἐστι· δύναται γὰρ
ἀπὸ τῆς λυκαίνης γεγονέναι τοὔνομα. Καὶ γὰρ ἀρχομέ-
νους τῆς περιδρομῆς τοὺς Λουπέρκους ὁρῶμεν ἐντεῦθεν
ὅπου τὸν Ῥωμύλον ἐκτεθῆναι λέγουσι. 6 Τὰ δὲ δρώ-
μενα τὴν αἰτίαν ποιεῖ δυστόπαστον· σφάττουσι γὰρ
αἶγας, εἶτα μειρακίων δυοῖν ἀπὸ γένους προσαχθέντων
αὐτοῖς, οἱ μὲν ᾑμαγμένῃ μαχαίρᾳ τοῦ μετώπου θιγγά-
νουσιν, ἕτεροι δ' ἀπομάττουσιν εὐθύς, ἔριον βεβρεγμένον
γάλακτι προσφέροντες. 7 Γελᾶν δὲ δεῖ τὰ μειράκια μετὰ c

21. 2 [6] κάρμινα Steph. : κάρμενα codd. || 3 [3] ἐν τοῖς om. D || [5] μέντεμ Aldina : μέντε codd. || [5] περὶ δὲ : δέ om. U^1 (add. m^3) || [5] Παρηλίων codd. || 4 [3] ἑρμηνεύσειεν D (ὀνομάσειε Vat. 1007, Laur. 69, 4) || [6] περὶ Εὔανδρον : παρ' codd.

il faut que ces garçons se mettent à rire. Ensuite, ils découpent les peaux de chèvres en lanières et courent à travers la ville, nus avec un simple pagne, et frappent avec ces lanières quiconque se trouve sur leur chemin. Les femmes en âge d'être mères n'évitent pas leurs coups, persuadées qu'ils contribuent à les rendre fécondes et à les faire accoucher heureusement. 8 Une particularité de cette fête, c'est que les Luperques y sacrifient aussi un chien*. Un certain Boutas, qui a exposé en vers élégiaques les origines fabuleuses des usages romains, rapporte que la troupe de Romulus, après sa victoire sur Amulius, courut, transportée de joie, au lieu où la louve avait tendu sa mamelle aux deux enfants nouveau-nés, que la fête était une imitation de cette course et que les garçons de famille noble couraient ainsi,

« En frappant les passants, comme, le glaive au poing,
D'Albe accouraient Romulus et Rémus »[1].

9 Il ajoute que l'épée ensanglantée qu'on approche du front symbolise le meurtre commis alors et les dangers encourus, et que le nettoyage opéré avec du lait rappelle la manière dont furent nourris les jumeaux. Gaïus Acilius, lui, raconte qu'avant la fondation de la ville, les troupeaux des bergers de Romulus avaient disparu, qu'après avoir prié Faunus, ils coururent tout nus à leur recherche, afin de n'être pas incommodés par la sueur, et que c'est pour cela que les Luperques sont nus lorsqu'ils courent*. 10 Quant au chien, on pourrait dire que, si le sacrifice est une purification, on l'immole en vue de se purifier. Les Grecs aussi, en effet, dans les cérémonies de purification, apportent des petits chiens et pratiquent en maint endroit ce qu'on appelle *périskylakisme* (sacrifice de jeunes chiens). Mais s'il s'agit d'un sacrifice de reconnaissance envers la louve, pour avoir nourri et sauvé Romulus, ce n'est pas sans raison qu'on égorge le chien, puisqu'il est l'ennemi des loups, à moins que, ma foi, l'on ne punisse cet animal parce qu'il gêne les Luperques dans leurs courses.

1. Ces deux vers sont tout ce qui nous reste des Αἴτια du poète élégiaque Boutas.

τὴν ἀπόμαξιν. Ἐκ δὲ τούτου τὰ δέρματα τῶν αἰγῶν κατατεμόντες διαθέουσιν ἐν περιζώσμασι γυμνοί, τοῖς σκύτεσι τὸν ἐμποδὼν παίοντες. Αἱ δ' ἐν ἡλικίᾳ γυναῖκες οὐ φεύγουσι τὸ παίεσθαι, νομίζουσαι πρὸς εὐτοκίαν καὶ κύησιν συνεργεῖν. 8 Ἴδιον δὲ τῆς ἑορτῆς τὸ καὶ κύνα θύειν τοὺς Λουπέρκους. Βούτας δέ τις αἰτίας μυθώδεις ἐν ἐλεγείοις περὶ τῶν Ῥωμαϊκῶν ἀναγράφων φησὶ τοῦ Ἀμουλίου τοὺς περὶ τὸν Ῥωμύλον κρατήσαντας ἐλθεῖν δρόμῳ μετὰ χαρᾶς ἐπὶ τὸν τόπον ἐν ᾧ νηπίοις οὖσιν αὐτοῖς ἡ λύκαινα θηλὴν ὑπέσχε, καὶ μίμημα τοῦ τε δρόμου τὴν d
ἑορτὴν ἄγεσθαι καὶ τρέχειν τοὺς ἀπὸ γένους τοὺς

« Ἐμποδίους τύπτοντας, ὅπως τότε φάσγαν' ἔχοντες
ἐξ Ἄλβης ἔθεον Ῥωμύλος ἠδὲ Ῥέμος. »

9 Καὶ τὸ μὲν ξίφος ᾑμαγμένον προσφέρεσθαι τῷ μετώπῳ τοῦ τότε φόνου καὶ κινδύνου σύμβολον, τὴν δὲ διὰ τοῦ γάλακτος ἀποκάθαρσιν ὑπόμνημα τῆς τροφῆς αὐτῶν εἶναι. Γάιος δ' Ἀκίλιος ἱστορεῖ πρὸ τῆς κτίσεως τὰ θρέμματα τῶν περὶ τὸν Ῥωμύλον ἀφανῆ γενέσθαι· τοὺς δὲ τῷ Φαύνῳ προσευξαμένους ἐκδραμεῖν γυμνοὺς ἐπὶ τὴν ζήτησιν, ὅπως ὑπὸ τοῦ ἱδρῶτος μὴ ἐνοχλοῖντο· καὶ διὰ τοῦτο γυμνοὺς περιτρέχειν τοὺς Λουπέρκους. 10 Τὸν e
δὲ κύνα φαίη τις ἄν, εἰ μὲν ἡ θυσία καθαρμός ἐστι, θύεσθαι καθαρσίῳ χρωμένων αὐτῷ· καὶ γὰρ Ἕλληνες ἔν τε τοῖς καθαρσίοις σκύλακας ἐκφέρουσι καὶ πολλαχοῦ χρῶνται τοῖς λεγομένοις περισκυλακισμοῖς. Εἰ δὲ τῇ λυκαίνῃ χαριστήρια ταῦτα καὶ τροφεῖα καὶ σωτήρια Ῥωμύλου τελοῦσιν, οὐκ ἀτόπως ὁ κύων σφάττεται· λύκοις γάρ ἐστι πολέμιος· εἰ μὴ νὴ Δία κολάζεται τὸ ζῷον ὡς παρενοχλοῦν τοὺς Λουπέρκους ὅταν περιθέωσι.

21. 7 3 ἐν περιζώσμασι : ἐμπεριζώσμασι D ‖ 8 8 τύπτοντας : τύπτοντες codd. ‖ 9 Ῥῶμος I ‖ 9 1 προσφέρεσθαι τῷ μετώπῳ om. I ‖ 7 ἐνοχλοῖτο U ‖ 10 3 αὐτῷ : αὐτῶν codd.

22. 1 On dit que Romulus établit aussi le premier le culte du feu et y préposa des vierges consacrées qu'on appelle Vestales. D'autres rapportent cette institution à Numa*, mais conviennent, d'ailleurs, que Romulus fut un homme très religieux, et même adonné à la divination, en vue de laquelle il portait ce qu'on appelle le *lituus*. C'est un bâton recourbé avec lequel les augures, à chaque séance de divination par le vol des oiseaux, délimitent dans le ciel les zones d'observation. 2 Ce bâton, que l'on conservait au Palatin, disparut, dit-on, lors de la prise de la ville par les Gaulois ; mais, quand les barbares eurent été chassés, on le retrouva sous une couche épaisse de cendres ; il n'avait pas souffert du feu, tandis que tout le reste alentour était consumé et détruit*. 3 Romulus établit aussi plusieurs lois, entre autres une loi rigoureuse qui défendait à la femme d'abandonner son mari, mais permettait au mari de répudier sa femme, pour cause d'empoisonnement d'enfant ou de substitution de clefs, et pour cause d'adultère. S'il la renvoyait pour un autre motif, la loi ordonnait qu'une partie de son bien fût dévolue à sa femme et l'autre consacrée à Déméter ; s'il avait répudié sa femme, il devait offrir un sacrifice aux dieux infernaux* 4 Une autre particularité de la législation de Romulus, c'est qu'il ne fixa aucune peine pour les parricides, mais donna le nom de parricide à toute espèce d'homicide, regardant donc celui-ci comme inexpiable et celui-là comme impossible. 5 Et, durant plusieurs siècles, il sembla qu'il avait eu raison de ne pas croire à un tel forfait ; car, près de six cents ans s'écoulèrent sans que personne à Rome commît un crime de ce genre. Lucius Hostius, qui vivait après la guerre d'Annibal, fut, dit-on, le premier parricide*. Mais en voilà assez sur ce sujet.

Mort de Tatius. Guerres de Romulus. — **23.** 1 La cinquième année du règne de Tatius, des amis et des parents de ce roi, ayant rencontré des ambassadeurs qui se rendaient de Laurente à Rome, les attaquèrent en chemin pour leur prendre de force leur argent, et comme ceux-ci, au lieu de céder, se défendaient, ils les tuèrent.

22. 1 Λέγεται δὲ καὶ τὴν περὶ τὸ πῦρ ἁγιστείαν
Ῥωμύλον καταστῆσαι πρῶτον, ἀποδείξαντα παρθένους
ἱερὰς Ἑστιάδας προσαγορευομένας. Οἱ δὲ τοῦτο μὲν εἰς f
Νομᾶν ἀναφέρουσι, τὰ δ' ἄλλα τὸν Ῥωμύλον θεοσεβῆ
διαφερόντως, ἔτι δὲ μαντικὸν ἱστοροῦσι γενέσθαι, καὶ
φορεῖν ἐπὶ μαντικῇ τὸ καλούμενον λίτυον· ἔστι δὲ καμ-
πύλη ῥάβδος, ᾗ τὰ πλινθία καθεζομένους ἐπ' οἰωνῶν δια-
γράφειν. 2 Τοῦτο δ' ἐν Παλατίῳ φυλαττόμενον ἀφανι-
σθῆναι περὶ τὰ Κελτικὰ τῆς πόλεως ἁλούσης· εἶτα μέντοι
τῶν βαρβάρων ἐκπεσόντων εὑρεθῆναι κατὰ τέφρας βα-
θείας ἀπαθὲς ὑπὸ τοῦ πυρὸς ἐν πᾶσι τοῖς ἄλλοις ἀπολω-
λόσι καὶ διεφθαρμένοις. 3 Ἔθηκε δὲ καὶ νόμους τινάς,
ὧν σφοδρὸς μέν ἐστιν ὁ γυναικὶ μὴ διδοὺς ἀπολείπειν
ἄνδρα, γυναῖκα δὲ διδοὺς ἐκβάλλειν ἐπὶ φαρμακείᾳ
τέκνων ἢ κλειδῶν ὑποβολῇ καὶ μοιχευθεῖσαν· εἰ δ' ἄλλως 32
τις ἀποπέμψαιτο, τῆς οὐσίας αὐτοῦ τὸ μὲν τῆς γυναικὸς
εἶναι, τὸ δὲ τῆς Δήμητρος ἱερὸν κελεύων· τὸν δ' ἀπο-
δόμενον γυναῖκα θύεσθαι χθονίοις θεοῖς. 4 Ἴδιον δὲ τὸ
μηδεμίαν δίκην κατὰ πατροκτόνων ὁρίσαντα πᾶσαν ἀν-
δροφονίαν πατροκτονίαν προσειπεῖν, ὡς τούτου μὲν ὄν-
τος ἐναγοῦς, ἐκείνου δ' ἀδυνάτου. 5 Καὶ μέχρι χρόνων
πολλῶν ἔδοξεν ὀρθῶς ἀπογνῶναι τὴν τοιαύτην ἀδικίαν·
οὐδεὶς γὰρ ἔδρασε τοιοῦτον οὐδὲν ἐν Ῥώμῃ σχεδὸν ἐτῶν
ἑξακοσίων διαγενομένων, ἀλλὰ πρῶτος μετὰ τὸν Ἀννι-
βιακὸν πόλεμον ἱστορεῖται Λεύκιος Ὅστιος πατροκτόνος
γενέσθαι. Ταῦτα μὲν οὖν ἱκανὰ περὶ τούτων. b

23. 1 Ἔτει δὲ πέμπτῳ τῆς Τατίου βασιλείας οἰκεῖοί
τινες αὐτοῦ καὶ συγγενεῖς πρέσβεσιν ἀπὸ Λαυρέντου
βαδίζουσιν εἰς Ῥώμην ἐντυχόντες καθ' ὁδὸν ἐπεχείρουν
ἀφαιρεῖσθαι τὰ χρήματα βίᾳ, καὶ μὴ προϊεμένους, ἀλλ'

22. 1 [5] διαφερόντως θεοσεβῆ I || [7] οἰωνῶν : οἰνῶν I || 2 [1] Παλαντίῳ codd. || 3 [3] ἐκβαλεῖν codd. : em. Cor.

2 A la nouvelle de cet affreux coup d'audace, Romulus était d'avis de punir sur-le-champ les agresseurs, mais Tatius refusa et traîna l'affaire en longueur. Ce fut la seule occasion où on les vit ouvertement en désaccord ; jusque-là, ils s'étaient toujours entendus tous les deux aussi bien que possible, et avaient administré les affaires en commun et en plein accord. 3 Les proches de ceux qui avaient été tués, se voyant frustrés de toute poursuite légale par la volonté de Tatius, se jetèrent sur lui au moment où il faisait un sacrifice avec Romulus à Lavinium, et le tuèrent ; mais, reconnaissant en Romulus un homme juste, ils le reconduisirent et n'eurent pour lui que de bonnes paroles. Il rapporta le corps de Tatius, lui fit des obsèques honorables et l'enterra sur l'Aventin en un lieu appelé Armilustrium ; mais il négligea totalement de venger sa mort. 4 Quelques écrivains racontent que la ville de Laurente, prise de peur, lui livra les assassins de Tatius, mais qu'il les renvoya en disant que le meurtre était payé par le meurtre. 5 Cette conduite fit soupçonner et dire qu'il était bien aise d'être débarrassé de son collègue, mais elle ne causa aucun trouble dans l'État ni aucune sédition chez les Sabins. Les uns, par l'amour qu'ils avaient pour lui, les autres, par crainte de sa puissance, d'autres, enfin, parce qu'ils le voyaient protégé en tout par la faveur des dieux, lui conservèrent leur vénération[1]. 6 Il était vénéré aussi chez beaucoup d'étrangers. Les Latins aborigènes lui envoyèrent des ambassadeurs et conclurent avec lui un traité d'alliance et d'amitié. Il s'empara de Fidènes, ville voisine de Rome. Les uns disent qu'il y envoya soudain ses cavaliers avec ordre de couper les gonds des portes, puis qu'il apparut lui-même à l'improviste ; d'autres prétendent que les Fidénates envahirent les premiers le territoire romain, emmenèrent du butin et firent beaucoup de déprédations dans la campagne et la banlieue de Rome ; mais que Romulus, leur ayant tendu une

1. Comparer Tite-Live, 1, 14 ; Denys d'Hal., 2, 51 sq. ; Varron, *De lingua lat.* 5, 152-153. *Armilustrium* était le nom à la fois de ce lieu-dit sur l'Aventin (voir A. Merlin, *L'Aventin dans l'Ant.*, p. 65 sq. et p. 104) et de la cérémonie religieuse de « purification des armes » du 19 octobre.

ἀμυνομένους ἀνεῖλον. 2 Ἔργου δὲ δεινοῦ τολμηθέντος,
ὁ μὲν Ῥωμύλος εὐθὺς δεῖν ᾤετο κολάζεσθαι τοὺς ἀδική-
σαντας, ὁ δὲ Τάτιος ἐξέκρουε καὶ παρῆγε. Καὶ τοῦτο
μόνον αὐτοῖς ὑπῆρξεν αἴτιον ἐμφανοῦς διαφορᾶς· τὰ δ'
ἄλλα κατακοσμοῦντες ἑαυτοὺς ὡς ἔνι μάλιστα κοινῶς
ἐχρῶντο καὶ μεθ' ὁμονοίας τοῖς πράγμασιν. 3 Οἱ δὲ c
τῶν ἀνῃρημένων οἰκεῖοι πάσης ἐξειργόμενοι δίκης νομί-
μου διὰ τὸν Τάτιον ἀποκτιννύουσιν αὐτὸν ἐν Λαβινίῳ
θύοντα μετὰ Ῥωμύλου προσπεσόντες, τὸν δὲ Ῥωμύλον
ὡς δίκαιον ἄνδρα προὔπεμψαν εὐφημοῦντες. Ὁ δὲ τὸ μὲν
σῶμα τοῦ Τατίου κομίσας ἐντίμως ἔθαψε, καὶ κεῖται περὶ
τὸ καλούμενον Ἀρμιλούστριον ἐν Ἀυεντίνῳ, τῆς δὲ δίκης
τοῦ φόνου παντάπασιν ἠμέλησεν. 4 Ἔνιοι δὲ τῶν
συγγραφέων ἱστοροῦσι τὴν μὲν πόλιν τῶν Λαυρεντίων
φοβηθεῖσαν ἐκδιδόναι τοὺς αὐτόχειρας Τατίου, τὸν δὲ
Ῥωμύλον ἀφεῖναι φήσαντα φόνον φόνῳ λελύσθαι.
5 Τοῦτο δὲ λόγον μέν τινα παρέσχε καὶ ὑποψίαν ὡς d
ἀσμένῳ γέγονεν αὐτῷ τὸ τοῦ συνάρχοντος ἀπαλλαγῆναι,
τῶν δὲ πραγμάτων οὐδὲν διετάραξεν, οὐδὲ διεστασίασε
τοὺς Σαβίνους, ἀλλ' οἱ μὲν εὐνοίᾳ τῇ πρὸς αὐτόν, οἱ δὲ
φόβῳ τῆς δυνάμεως, οἱ δ' ὡς θεῶν χρώμενον εἰς πᾶν
εὐνοίᾳ θαυμάζοντες διετέλουν. 6 Ἐθαύμαζον δὲ πολλοὶ
καὶ τῶν ἐκτὸς ἀνθρώπων τὸν Ῥωμύλον· οἱ δὲ προγενέστε-
ροι Λατῖνοι πέμψαντες αὐτῷ φιλίαν ἐποιήσαντο καὶ
συμμαχίαν. Φιδήνας δ' εἷλεν, ἀστυγείτονα τῆς Ῥώμης
πόλιν, ὡς μὲν ἔνιοί φασιν, ἐξαίφνης τοὺς ἱππέας πέμψας
καὶ κελεύσας ὑποτεμεῖν τῶν πυλῶν τοὺς στρόφιγγας, e
εἶτ' ἐπιφανεὶς αὐτὸς ἀπροσδοκήτως· ἕτεροι δὲ λέγουσι
προτέρους ἐκείνους ἐμβαλόντας ἐλάσασθαί τε λείαν καὶ
καθυβρίσαι πολλὰ τὴν χώραν καὶ τὸ προάστειον, ἐνέ-
δρας δὲ τὸν Ῥωμύλον θέμενον αὐτοῖς καὶ διαφθείραντα

23. 3 [3] Λαβινίῳ : Λαβίνῳ D ‖ [7] Ἀουεντίνῳ, cf. 20, 6 : αὐεντίνῳ codd. : ἀβεντίνῳ I ‖ 5 [2] ἀσμένῳ Rei. : ἀσμένως codd. ‖ [5] ὡς θεῷ χρώμενοι εἰς πᾶσαν εὔνοιαν codd.

embuscade, en tua beaucoup et prit leur ville. 7 Cependant, il ne la détruisit ni ne la rasa, mais il en fit une colonie romaine, en y envoyant pour l'habiter deux mille cinq cents citoyens, aux ides d'avril[1].

24. 1 A la suite de cette expédition survint une épidémie qui emportait les gens subitement et sans maladie, et qui frappa de stérilité la terre et les animaux. Il plut des gouttes de sang sur la ville, en sorte qu'à ces maux inévitables vint s'ajouter une grande frayeur superstitieuse. 2 Les mêmes calamités s'étant abattues sur les habitants de Laurente, tous pensèrent alors que la colère divine poursuivait les deux villes, parce qu'elles avaient enfreint les règles de la justice dans le meurtre de Tatius et des ambassadeurs. Dès que les meurtriers eurent été de part et d'autre livrés et punis, on vit le mal se relâcher. Romulus purifia les deux villes par des sacrifices expiatoires, qui, dit-on, sont encore célébrés aujourd'hui à la porte Férentine[2]. 3 Avant que l'épidémie eût cessé, les habitants de Caméria, persuadés que les Romains étaient hors d'état de se défendre, à cause du fléau, les attaquèrent et firent des incursions sur leur territoire. 4 Aussitôt, Romulus marcha contre eux, les défit, en tua six mille, et, s'étant emparé de leur ville, il transféra à Rome la moitié des survivants et fit passer à Caméria deux fois autant de Romains qu'il était resté d'habitants. Le fait se passa aux calendes d'août. 5 On voit combien, depuis seize ans environ qu'il avait fondé Rome, la population s'en était accrue ![3] Entre autres dépouilles, Romulus amena de Caméria un quadrige d'airain, qu'il consacra dans le sanctuaire de Vul-

1. Les Latins aborigènes ou « vieux Latins » (οἱ προγενέστεροι Λατῖνοι), ce sont les *Prisci Latini* de Tite-Live, 1, 38. Sur la guerre avec Fidènes — ville étrusque située sur la rive gauche du Tibre — voir Tite-Live, 1, 14 ; Denys d'Hal., 2, 53 ; Polyen, 8, 3, 2.

2. *Ferentinum* est une ville du Latium située sur la *via Latina*, mais la « porte Férentine » semble inconnue par ailleurs ; Plutarque désignerait-il ainsi la *porta Latina*?

3. Caméria est une ville du nord du Latium. Comparer Tite-Live, 1, 38, et Denys d'Hal., 2, 50 et 54 ; ce dernier parle de deux expéditions successives contre Caméria. Sur la population de Rome aux origines, voir ci-dessus, 9, 3.

πολλοὺς λαβεῖν τὴν πόλιν. 7 Οὐ μὴν ἀνεῖλεν οὐδὲ κατέσκαψεν, ἀλλὰ Ῥωμαίων ἐποίησεν ἀποικίαν δισχιλίους καὶ πεντακοσίους ἀποστείλας οἰκήτορας εἰδοῖς Ἀπριλίαις.

24. 1 Ἐκ τούτου λοιμὸς ἐμπίπτει, θανάτους μὲν
αἰφνιδίους ἀνθρώποις ἄνευ νόσων ἐπιφέρων, ἁπτόμενος
δὲ καὶ καρπῶν ἀφορίας καὶ θρεμμάτων ἀγονίας. Ὕσθη
δὲ καὶ σταγόσιν αἵματος ἡ πόλις, ὥστε πολλὴν προσγε- f
νέσθαι τοῖς ἀναγκαίοις πάθεσι δεισιδαιμονίαν. 2 Ἐπεὶ
δὲ καὶ τοῖς τὸ Λαύρεντον οἰκοῦσιν ὅμοια συνέβαινεν,
ἤδη παντάπασιν ἐδόκει τῶν ἐπὶ Τατίῳ συγκεχυμένων
δικαίων ἐπί τε τοῖς πρέσβεσι φονευθεῖσι, μήνιμα δαιμόνιον
ἀμφοτέρας ἐλαύνειν τὰς πόλεις. Ἐκδοθέντων δὲ τῶν
φονέων καὶ κολασθέντων παρ' ἀμφοτέροις ἐλώφησεν
ἐπιδήλως τὰ δεινά· καὶ καθαρμοῖς ὁ Ῥωμύλος ἥγνισε
τὰς πόλεις, οὓς ἔτι νῦν ἱστοροῦσιν ἐπὶ τῆς Φερεντίνης
πύλης συντελεῖσθαι. 3 Πρὶν δὲ λῆξαι τὸν λοιμόν,
ἐπέθεντο Καμερῖνοι Ῥωμαίοις καὶ κατέδραμον τὴν χώραν 33
ὡς ἀδυνάτων ἀμύνεσθαι διὰ τὸ πάθος. 4 Εὐθὺς οὖν ὁ Ῥωμύλος ἐστράτευσεν ἐπ' αὐτοὺς καὶ μάχῃ κρατήσας ἑξακισχιλίους ἀπέκτεινε· καὶ τὴν πόλιν ἑλών, τοὺς μὲν ἡμίσεις τῶν περιγενομένων εἰς Ῥώμην ἐξῴκισε, τῶν δ' ὑπομενόντων διπλασίους ἐκ Ῥώμης κατῴκισεν εἰς τὴν Καμερίαν Σεξτιλίαις καλάνδαις. 5 Τοσοῦτον αὐτῷ περιῆν πολιτῶν ἑκκαίδεκα ἔτη σχεδὸν οἰκίσαντι τὴν Ῥώμην. Ἐν δὲ τοῖς ἄλλοις λαφύροις καὶ χαλκοῦν ἐκόμισε τέθριππον ἐκ Καμερίας· τοῦτο δ' ἀνέστησεν ἐν τῷ ἱερῷ

23. 7 [4] Ἀπριλίαις U : ἀπριλλίαις cet. ‖ 24. 1 [1] ἐκπίπτει cum μ scripto supra κ U ‖ [3] ἀφορίας codd. : ἀφορίαις Rei ‖ [3] ἀγόνίας codd. : ἀγονίαις Rei. ‖ [4] προγενέσθαι D ‖ 2 [2] τό : τόν U ‖ [3] συγεχυμένων I ‖ [4] πρέσβευσι I ‖ [6] ἐλόφησεν I ‖ 3 [2] Καμερῖνοι : Καμέριοι codd., sed μ vid. υ esse in D inde καβέριοι cum μ scripto supra β Marc. 385, καμβέριοι Vat. 1007, Laur. 69, 4 ‖ 5 [2] οἰκίσαντι corr. : οἰκοῦντι codd. ‖ [4] τοῦτο ἀνέστησεν D.

cain, et il y fit placer sa propre statue, couronnée par la Victoire*.

25. 1 Tandis que la puissance romaine se fortifiait ainsi, les voisins les plus faibles courbaient la tête devant elle, satisfaits de se trouver en sûreté ; mais les puissants, cédant à la crainte et à la jalousie, ne crurent pas devoir rester indifférents et voulurent mettre obstacle à son accroissement et amoindrir Romulus. 2 Les premiers parmi les Tyrrhéniens, les Véiens, qui possédaient un vaste territoire et habitaient une grande ville, prirent l'initiative de la guerre, en réclamant Fidènes comme une ville qui leur était apparentée[1]. C'était une prétention non seulement injuste, mais ridicule, de la part de gens qui, n'ayant pas secouru les Fidénates dans les dangers de la guerre qu'ils soutenaient contre les Romains, avaient laissé périr leurs soldats, et qui venaient réclamer des maisons et des terres passées en d'autres mains. 3 Romulus leur ayant répondu avec un mépris insultant, ils se partagèrent en deux corps ; avec l'un, ils attaquèrent la garnison de Fidènes, avec l'autre ils se portèrent à la rencontre de Romulus. A Fidènes, ils eurent l'avantage et tuèrent deux mille Romains ; mais, vaincus par Romulus, ils perdirent plus de huit mille des leurs. 4 Un nouveau combat eut lieu près de Fidènes, où, de l'aveu de tous, la victoire fut due presque entièrement à Romulus lui-même, qui fit preuve d'une audace et d'une habileté consommées et déploya une force et une agilité qui parurent tout à fait surhumaines. Mais il faut tenir pour entièrement fabuleuse, ou plutôt pour tout à fait incroyable, l'assertion de quelques historiens, qui disent que, sur quatorze mille hommes tombés sur le champ de bataille, Romulus en avait tué de sa main plus de la moitié. On pense, en effet, que les Messéniens se vantent, quand ils disent d'Aristoménès qu'il célébra trois fois le sacrifice de l'hécatomphonie, pour avoir tué chaque fois cent Lacédémoniens*. 5 Après avoir mis les Véiens en déroute, Romulus laissa fuir les survivants et marcha sur leur ville. Les habitants ne reprirent pas courage après

1. Comparer Tite-Live, 1, 15.

τοῦ Ἡφαίστου, ποιησάμενος ἑαυτὸν ὑπὸ Νίκης στεφα-
νούμενον.

25. 1 Οὕτω δὲ ῥωννυμένοις τοῖς πράγμασιν οἱ μὲν b
ἀσθενέστεροι τῶν προσοίκων ὑπεδύοντο καὶ τυγχάνον-
τες ἀδείας ἠγάπων· οἱ δὲ δυνατοὶ δεδιότες καὶ φθονοῦν-
τες οὐκ ᾤοντο δεῖν περιορᾶν, ἀλλ' ἐνίστασθαι τῇ αὐξή-
σει καὶ κολούειν τὸν Ῥωμύλον. 2 Πρῶτοι δὲ Τυρρηνῶν
Βήιοι, χώραν κεκτημένοι πολλὴν καὶ πόλιν μεγάλην οἰ-
κοῦντες, ἀρχὴν ἐποιήσαντο πολέμου Φιδήνας ἀπαιτεῖν
ὡς προσήκουσαν αὐτοῖς. Τὸ δ' οὐκ ἄδικον ἦν μόνον, ἀλλὰ
καὶ γελοῖον, ὅτι κινδυνεύουσι τότε καὶ πολεμουμένοις
οὐ προσαμύναντες, ἀλλ' ἐάσαντες ἀπολέσθαι τοὺς ἄνδρας,
οἰκίας καὶ γῆν ἀπαιτοῖεν ἄλλων ἐχόντων. 3 Καθυ- c
βρισθέντες οὖν ὑπὸ τοῦ Ῥωμύλου ἐν ταῖς ἀποκρίσεσι,
δίχα διεῖλον ἑαυτούς, καὶ τῷ μὲν ἐπέκειντο τῷ Φιδηνῶν
στρατεύματι, τῷ δὲ πρὸς Ῥωμύλον ἀπήντων. Πρὸς μὲν
οὖν Φιδήναις δισχιλίους Ῥωμαίων κρατήσαντες ἀπέκτει-
ναν, ὑπὸ Ῥωμύλου δὲ νικηθέντες ὑπὲρ ὀκτακισχιλίους
ἀπέβαλον. 4 Αὖθις δὲ περὶ Φιδήνην ἐμαχέσαντο· καὶ τὸ
μὲν πλεῖστον ἔργον αὐτοῦ Ῥωμύλου γενέσθαι, τέχνην τε
μετὰ τόλμης πᾶσαν ἐπιδειξαμένου ῥώμῃ τε καὶ ποδωκείᾳ
πολὺ δόξαντος ἀνθρωπίνης κρείττονι κεχρῆσθαι, πάντες
ὁμολογοῦσι· τὸ δ' ὑπ' ἐνίων λεγόμενον κομιδῇ μυθῶδές
ἐστι, μᾶλλον δ' ὅλως ἄπιστον, ὅτι μυρίων καὶ τετρα- d
κισχιλίων πεσόντων ὑπερημίσεις ἦσαν οὓς αὐτὸς ἰδίᾳ
χειρὶ Ῥωμύλος ἔκτεινεν, ὅπου καὶ Μεσσήνιοι κόμπῳ χρή-
σασθαι δοκοῦσι περὶ Ἀριστομένους λέγοντες ὡς τρὶς
ἑκατομφόνια θύσειεν ἀπὸ Λακεδαιμονίων. 5 Γενομένης
δὲ τῆς τροπῆς ἀφεὶς φεύγειν τοὺς περιόντας ὁ Ῥωμύλος
ἐπ' αὐτὴν ἐχώρει τὴν πόλιν· οἱ δ' οὐκ ἠνέσχοντο μεγά-

25. 2 [2] Βήιοι : Οὐήιοι codd. || 3 [5] Φιδήναις : Φιδήνας codd. : Φηδίνας I || 4 [10] ἑκατομφόνια Steph. : ἑκατὸν φόνια codd. Cf. mor. 159 e.

ce grave échec ; ils recoururent aux prières et obtinrent un traité d'amitié pour cent ans, à condition de livrer aux Romains une portion considérable de leur territoire, appelée Septempagium, c'est-à-dire la septième partie, de leur céder les salines qui bordaient le fleuve et de leur donner en otage cinquante de leurs principaux citoyens*. 6 A la suite de cette victoire, Romulus triompha le jour des ides d'octobre ; il menait dans son cortège un grand nombre de prisonniers, entre autres le chef des Véiens, un vieillard qui semblait n'avoir pas dirigé les affaires avec la sagesse et l'expérience qu'on pouvait attendre de son âge. 7 De là vient qu'aujourd'hui encore, lorsqu'on célèbre un sacrifice en actions de grâces pour une victoire, on mène au Capitole, en traversant le forum, un vieillard vêtu d'une robe bordée de pourpre et ayant au cou une bulle, comme celle que portent les enfants, tandis que le héraut crie : « Sardiens à vendre ! » En effet, les Tyrrhéniens passent pour être des colons venus de Sardes, et Véies est une ville tyrrhénienne*.

Changement de caractère et mort de Romulus. — **26.** 1 Ce fut la dernière guerre que fit Romulus. Dès lors, ce qui arrive à beaucoup de ceux (ou, pour mieux dire, à presque tous ceux) qui, par des succès considérables et inattendus, se sont élevés au faîte de la puissance, il ne sut pas, lui non plus, y échapper. Enhardi par la prospérité et plein d'un orgueil insupportable, il perdit ses façons démocratiques et, en échange, se mit à prendre les manières d'un monarque, choquant et blessant chacun en premier lieu par l'apparat dont il s'entourait : 2 il était vêtu d'une tunique de pourpre et portait une toge également bordée de pourpre. Il donnait ses audiences sur un trône à dossier incliné. Puis il avait toujours autour de lui ces jeunes gens qu'on appelait *celeres*, à cause de leur célérité à le servir[1]. 3 D'autres marchaient devant lui, qui écartaient la foule avec des bâtons et portaient comme ceintures des courroies, dont ils liaient sur-le-champ ceux qu'il leur ordonnait d'arrê-

1. Voir ci-dessus, 10, 3, et Denys d'Hal., 2, 56.

λης συμφορᾶς γενομένης, ἀλλὰ δεηθέντες ὁμολογίαν
ἐποιήσαντο καὶ φιλίαν εἰς ἔτη ἑκατόν, χώραν τε πολλὴν
προέμενοι τῆς ἑαυτῶν, ἣν Σεπτεμπάγιον καλοῦσιν, ὅπερ
ἐστὶν ἑπταμόριον, καὶ τῶν παρὰ τὸν ποταμὸν ἐκστάντες
ἁλοπηγίων καὶ πεντήκοντα τῶν ἀρίστων ὁμήρους ἐγχει- e
ρίσαντες. 6 Ἐθριάμβευσε δὲ καὶ ἀπὸ τούτων εἰδοῖς
Ὀκτωβρίαις, ἄλλους τε πολλοὺς αἰχμαλώτους ἔχων καὶ
τὸν ἡγεμόνα τῶν Βηίων, ἄνδρα πρεσβύτην, ἀφρόνως
δόξαντα καὶ παρ᾽ ἡλικίαν ἀπείρως τοῖς πράγμασι κεχρῆ-
σθαι. 7 Διὸ καὶ νῦν ἔτι θύοντες ἐπινίκια, γέροντα μὲν
ἄγουσι δι᾽ ἀγορᾶς εἰς Καπιτώλιον ἐν περιπορφύρῳ, βοῦλ-
λαν αὐτῷ παιδικὴν ἅψαντες, κηρύττει δ᾽ ὁ κῆρυξ « Σαρ-
διανοὺς ὠνίους ». Τυρρηνοὶ γὰρ ἄποικοι Σαρδιανῶν λέ-
γονται, Τυρρηνικὴ δὲ πόλις οἱ Βήιοι.

26. 1 Τοῦτον ἔσχατον πόλεμον ὁ Ῥωμύλος ἐπολέ-
μησεν. Εἶθ᾽ ὃ πολλοί, μᾶλλον δὲ πλὴν ὀλίγων πάσχουσι
πάντες οἱ μεγάλαις καὶ παραλόγοις ἀρθέντες εὐτυχίαις f
εἰς δύναμιν καὶ ὄγκον, οὐδ᾽ αὐτὸς διέφυγε παθεῖν, ἀλλ᾽
ἐκτεθαρρηκὼς τοῖς πράγμασι καὶ βαρυτέρῳ φρονήματι
χρώμενος, ἐξίστατο τοῦ δημοτικοῦ, καὶ παρήλλαττεν εἰς
μοναρχίαν ἐπαχθῆ καὶ λυποῦσαν ἀπὸ τοῦ σχήματος πρῶ-
τον ᾧ κατεσχημάτιζεν ἑαυτόν. 2 Ἁλουργῆ μὲν γὰρ 34
ἐνεδύετο χιτῶνα καὶ τήβεννον ἐφόρει περιπόρφυρον, ἐν
θρόνῳ δ᾽ ἀνακλίτῳ καθήμενος ἐχρημάτιζεν. Ἦσαν δὲ περὶ
αὐτὸν ἀεὶ τῶν νέων οἱ καλούμενοι Κέλερες ἀπὸ τῆς περὶ
τὰς ὑπουργίας ὀξύτητος. 3 Ἐβάδιζον δὲ πρόσθεν ἕτεροι
βακτηρίαις ἀνείργοντες τὸν ὄχλον, ὑπεζωσμένοι δ᾽ ἱμάν-
τας ὥστε συνδεῖν εὐθὺς οὓς προστάξειε. Τὸ δὲ δῆσαι

25. 5 [6] Σεπτεμπάγιον Xyl. : Σεπτεματιον U[a] : σεπτέμάγιον cet. (σεπταμάγιον Vat. 1007, Laur. 69, 4, Marc. 385) || [7] παρά : περὶ breviatum vid. AD || 6 [8] Βηίων : ηίων B : οὐίων D : οὐηίων cet. || 7 [3] ἅψαντες codd. : ἐνάψαντες Br. Cf. mor. 277 c || [5] Τυρρ. δέ : γάρ U[a]I || [5] οἱ Οὐήιοι DB.

ter. Les Latins disaient autrefois *ligare* pour lier ; ils disent maintenant *alligare*. De là vient le nom de *licteurs* donné à ces porteurs de baguettes et celui de *bacilla* donné à leurs baguettes, parce qu'ils se servaient alors de bâtons. 4 Mais il est vraisemblable que le *c* du nom actuel de licteurs résulte d'une insertion et qu'on disait auparavant *liteurs*, en grec *liturges* ; car les Grecs désignent encore aujourd'hui le service de l'État par le mot *léïton* et le peuple par le mot *laos*[1].

27. 1 Numitor, son grand-père, étant mort à Albe, c'est à Romulus que revenait la succession de ce roi ; mais, pour plaire au peuple, il lui laissa le gouvernement, et se contenta de nommer chaque année un magistrat suprême à Albe. Il apprit ainsi aux notables de Rome à désirer un État sans roi et se gouvernant lui-même, où ils obéiraient et commanderaient tour à tour. 2 Car même ceux qu'on appelait patriciens n'avaient point de part aux affaires ; il ne leur restait plus qu'un titre et une position honorifiques, et, s'ils se réunissaient au sénat, c'était plutôt pour obéir à la coutume que pour émettre leur avis. Une fois assemblés, ils écoutaient en silence les ordres du roi et se retiraient ensuite, n'ayant sur le peuple d'autre avantage que d'être informés les premiers des décisions royales. 3 Mais tous leurs autres griefs étaient peu de chose en comparaison de celui-ci : Romulus partagea de lui-même aux soldats le territoire conquis par la guerre et rendit aux Véiens leurs otages, sans l'approbation et même contre la volonté des sénateurs : ils se crurent alors indignement outragés. Aussi tombèrent-ils sous le coup des soupçons et des propos accusateurs, lorsque peu de temps après il disparut d'une manière inattendue. 4 Le fait eut lieu aux nones du mois qu'on appelle maintenant juillet et qu'on appelait alors *quintilis*[2], sans qu'on puisse rien dire de sûr ni qu'on s'accorde sur les circonstances de sa mort, en dehors du jour

1. Sur *ligare-alligare* et l'étymologie du mot *lictor*, voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 92-93.

2. Lorsque l'année commençait avec le mois de mars, juillet était le cinquième mois : *quintilis* ; son nom fut changé en l'honneur de Jules César.

Λατῖνοι πάλαι μὲν λιγâρε νῦν δ' ἀλλιγâρε καλοῦσιν·
ὅθεν οἵ τε ῥαβδοῦχοι λικτώρεις αἵ τε ῥάβδοι βάκιλα κα-
λοῦνται διὰ τὸ χρῆσθαι τότε βακτηρίαις. 4 Εἰκὸς δὲ
λικτώρεις ἐντιθεμένου τοῦ κάππα νῦν ὀνομάζεσθαι, πρό- b
τερον [γὰρ] λιτώρεις, ἑλληνιστὶ δὲ λειτουργοὺς ὄντας·
λήιτον γὰρ τὸ δημόσιον ἔτι νῦν Ἕλληνες καὶ λαὸν τὸ
πλῆθος ὀνομάζουσιν.

27. 1 Ἐπεὶ δὲ τοῦ πάππου Νομήτορος ἐν Ἄλβῃ
τελευτήσαντος, αὐτῷ βασιλεύειν προσῆκον, εἰς μέσον
ἔθηκε τὴν πολιτείαν δημαγωγῶν καὶ κατ' ἐνιαυτὸν ἀπε-
δείκνυεν ἄρχοντα τοῖς Ἀλβανοῖς, ἐδίδαξε δὲ καὶ τοὺς ἐν
Ῥώμῃ δυνατοὺς ἀβασίλευτον ζητεῖν καὶ αὐτόνομον πολι-
τείαν, ἀρχομένους ἐν μέρει καὶ ἄρχοντας. 2 Οὐδὲ γὰρ
οἱ καλούμενοι πατρίκιοι πραγμάτων μετεῖχον, ἀλλ'
ὄνομα καὶ σχῆμα περιῆν ἔντιμον αὐτοῖς, ἔθους ἕνεκα μᾶλ-
λον ἢ γνώμης ἀθροιζομένοις εἰς τὸ βουλευτήριον. Εἶτα c
σιγῇ προστάττοντος ἠκροῶντο καὶ τῷ πρότεροι τὸ δε-
δογμένον ἐκείνῳ πυθέσθαι τῶν πολλῶν πλέον ἔχοντες
ἀπηλλάττοντο. 3 Καὶ τἆλλα μὲν ἦν ἐλάττονα· τῆς δὲ
γῆς τὴν δορίκτητον αὐτὸς ἐφ' ἑαυτοῦ δασάμενος τοῖς
στρατιώταις καὶ τοὺς ὁμήρους τοῖς Βηίοις ἀποδούς, οὔτε
πεισθέντων οὔτε βουλομένων ἐκείνων, ἔδοξε κομιδῇ τὴν
γερουσίαν προπηλακίζειν. Ὅθεν εἰς ὑποψίαν καὶ δια-
βολὴν ἐνέπεσε, παραλόγως ἀφανισθέντος αὐτοῦ μετ'
ὀλίγον χρόνον. 4 Ἠφανίσθη δὲ νώναις Ἰουλίαις ὡς
νῦν ὀνομάζουσιν, ὡς δὲ τότε, Κυιντιλίαις, οὐδὲν εἰπεῖν
βέβαιον οὐδ' ὁμολογούμενον πυθέσθαι περὶ τῆς τελευτῆς

26. 3 [5] λικτώρεις : λικτωρας cum η scripto supra α D || [6] βακτη-
ρίας D || 4 [4] τὸν δῆμον ἔτι νῦν καί codd. || [4] Ἕλληνες λαόν UPAD ||
27. 1 [4] Ἀλβανοῖς Xyl. : Σαβίνοις codd. || 2 [5] τὸ δεδογμένον ἐκείνῳ
Zon. : τὸ πεπραγμένον ἐκεῖνοι P : τὸ πεπραγμένον ἐκείνους cet. || 3 [2]
δορυμτήτου I || [3] Οὐηίοις codd. || [3] ἀποδιδούς I || [4] κομιδῇ om. I ||
4 [1] νώναις : νόναις U[s]I : νόνναις P || [2] Κυιντιλίαις, cf. Cam. 30, 1 :
Κυντιλίαις, codd.

où elle arriva, comme je viens de le dire ; car ce jour-là est encore aujourd'hui marqué par la célébration de plusieurs fêtes qui rappellent cet événement[1]. 5 Il ne faut d'ailleurs pas s'étonner de cette incertitude, puisque, Scipion l'Africain étant mort en son logis après dîner, on ne put jamais savoir de science sûre comment il avait péri ; les uns disent qu'étant de constitution maladive, il mourut de mort naturelle, d'autres qu'il s'était empoisonné lui-même ; d'autres, enfin, qu'il fut étranglé par ses ennemis qui avaient pénétré chez lui pendant la nuit. Et cependant le corps de Scipion fut exposé à la vue du public, et chacun put chercher des yeux sur le cadavre des traces et des indices de ce qui s'était produit*. 6 Mais Romulus, lui, disparut tout à coup sans qu'aucune partie de son corps ni de ses vêtements restât exposée à la vue. Les uns conjecturèrent que les sénateurs s'étaient jetés sur lui dans le sanctuaire de Vulcain et l'avaient tué, puis qu'ayant mis en pièces son cadavre, chacun d'eux en avait caché une partie dans les plis de sa robe et l'avait emportée. D'autres croient que ce ne fut point dans le sanctuaire de Vulcain ni en présence des seuls sénateurs que sa disparition eut lieu, mais que Romulus se trouvait hors de la ville et tenait une assemblée dans un lieu appelé le marais de la Chèvre, lorsque tout à coup des troubles prodigieux, impossibles à décrire, éclatèrent dans l'air et le bouleversèrent d'une manière incroyable. 7 La lumière du soleil s'éclipsa et le ciel fut envahi par une nuit, non pas douce et paisible, mais sillonnée de terribles éclairs et agitée par des vents qui soufflaient en tempête de tous les côtés. Alors la foule se dispersa et s'enfuit* ; mais les sénateurs se rapprochèrent les uns des autres en un groupe serré. 8 Quand l'ouragan fut passé et que la lumière reparut, la foule revint au même endroit ; elle chercha et réclama le roi, qu'on ne voyait plus, mais les sénateurs ne la laissèrent pas s'informer ni se mêler d'enquêter : ils ordonnèrent à tout le monde d'honorer et de vénérer Romulus, qui, disaient-ils, avait été enlevé parmi les dieux et qui,

1. Ces fêtes, comme on le verra au chap. 29, sont les *Poplifugia* et les *Nonae Caprotinae*.

ἀπολιπών, ἀλλ' ἢ τὸν χρόνον, ὡς προείρηται. Δρᾶται d
γὰρ ἔτι νῦν ὅμοια τῷ τότε πάθει πολλὰ κατὰ τὴν ἡμέραν
ἐκείνην. 5 Οὐ δεῖ δὲ θαυμάζειν τὴν ἀσάφειαν, ὅπου
Σκηπίωνος Ἀφρικανοῦ μετὰ δεῖπνον οἴκοι τελευτήσαντος
οὐκ ἔσχε πίστιν οὐδ' ἔλεγχον ὁ τρόπος τῆς τελευτῆς, ἀλλ'
οἱ μὲν αὐτομάτως ὄντα φύσει νοσώδη καμεῖν λέγουσιν,
οἱ δ' αὐτὸν ὑφ' ἑαυτοῦ φαρμάκοις ἀποθανεῖν, οἱ δὲ τοὺς
ἐχθροὺς τὴν ἀναπνοὴν ἀπολαβεῖν αὐτοῦ νύκτωρ παρεισ-
πεσόντας. Καίτοι Σκηπίων ἔκειτο νεκρὸς ἐμφανὴς ἰδεῖν
πᾶσι, καὶ τὸ σῶμα παρεῖχε πᾶσιν ὁρώμενον ὑποψίαν τινὰ
τοῦ πάθους καὶ κατανόησιν· 6 Ῥωμύλου δ' ἄφνω με-
ταλλάξαντος οὔτε μέρος ὤφθη σώματος οὔτε λείψανον
ἐσθῆτος. Ἀλλ' οἱ μὲν εἴκαζον ἐν τῷ ἱερῷ τοῦ Ἡφαίστου e
τοὺς βουλευτὰς ἐπαναστάντας αὐτῷ καὶ διαφθείραντας,
νείμαντας τὸ σῶμα καὶ μέρος ἕκαστον ἐνθέμενον εἰς τὸν
κόλπον ἐξενεγκεῖν· ἕτεροι δ' οἴονται μήτ' ἐν τῷ ἱερῷ τοῦ
Ἡφαίστου μήτε μόνων τῶν βουλευτῶν παρόντων γενέ-
σθαι τὸν ἀφανισμόν, ἀλλὰ τυχεῖν μὲν ἔξω περὶ τὸ καλού-
μενον αἰγὸς [ἢ ζορκὸς] ἕλος ἐκκλησίαν ἄγοντα τὸν Ῥω-
μύλον, ἄφνω δὲ θαυμαστὰ καὶ κρείττονα λόγου περὶ τὸν
ἀέρα πάθη γενέσθαι καὶ μεταβολὰς ἀπίστους· 7 τοῦ
μὲν γὰρ ἡλίου τὸ φῶς ἐπιλιπεῖν, νύκτα δὲ κατασχεῖν οὐ
πρᾳεῖαν οὐδ' ἥσυχον, ἀλλὰ βροντάς τε δεινὰς καὶ πνοὰς f
ἀνέμων ζάλην ἐλαυνόντων πανταχόθεν ἔχουσαν. Ἐν δὲ
τούτῳ τὸν μὲν πολὺν ὄχλον σκεδασθέντα φυγεῖν, τοὺς δὲ
δυνατοὺς συστραφῆναι μετ' ἀλλήλων· 8 ἐπεὶ δ' ἔληξεν
ἡ ταραχὴ καὶ τὸ φῶς ἐξέλαμψε, καὶ τῶν πολλῶν εἰς ταὐτὸ
πάλιν συνερχομένων ζήτησις ἦν τοῦ βασιλέως καὶ πόθος,
οὐκ ἐᾶν τοὺς δυνατοὺς ἐξετάζειν οὐδὲ πολυπραγμονεῖν,
ἀλλὰ τιμᾶν παρακελεύεσθαι πᾶσι καὶ σέβεσθαι Ῥωμύ-
λον, ὡς ἀνηρπασμένον εἰς θεοὺς καὶ θεὸν εὐμενῆ γενησό-

27. 5 [5] ὑφ' ἑαυτοῦ : ἐφ' U^s ‖ 6 [9] ἢ ζορκός om. Par. 1673, Zon. ‖ 8 [4] ἐᾶν : ἐᾶν δέ U^sADB ‖ [4] ἐξετάζειν om. I ‖ [6] θεὸν — βασιλέως om. D.

après avoir été un roi bienfaisant, allait devenir pour eux un dieu propice. 9 La plupart des gens les crurent et se retirèrent joyeux et pleins de belles espérances, en adorant le nouveau dieu. Mais il y en eut qui, poursuivant l'affaire avec une haineuse âpreté, inquiétèrent les patriciens en les accusant d'avoir fait accepter à la foule des contes stupides et d'avoir assassiné eux-mêmes le roi de leurs propres mains[1].

28. 1 On dit qu'alors un des patriciens, l'un des plus nobles par sa naissance et des plus estimés pour son caractère, et de plus fidèle ami de Romulus, et qui était venu d'Albe avec lui, Julius Proculus[2], s'avança au milieu du forum et, tenant la main sur les objets les plus sacrés, jura devant tout le monde que, tandis qu'il cheminait, il avait vu Romulus venir à lui, plus beau et plus grand qu'il ne l'avait jamais vu auparavant, et paré d'armes brillantes comme le feu. Frappé de stupeur par ce spectacle : 2 « Ô roi, lui dit-il, que t'est-il arrivé? Dans quel dessein nous as-tu laissés, nous, en butte à des accusations injustes et méchantes, et la ville entière orpheline et plongée dans un abîme de deuil? » « Les dieux, répondit Romulus, ont voulu, Proculus, que nous habitions pendant un temps fixé parmi les hommes, et qu'après avoir fondé une ville qui s'élèvera à l'empire et à la gloire la plus haute, nous retournions habiter le ciel d'où nous sommes venu. 3 Mais adieu, va dire aux Romains qu'en pratiquant la tempérance et en exerçant leur courage, ils parviendront au plus haut degré de la puissance humaine. Quant à moi, je serai pour vous, sous le nom de Quirinus, un génie tutélaire. » Ces paroles parurent dignes de foi aux Romains à cause du caractère de l'homme qui leur parlait et à cause de son serment. En même temps, ils furent saisis d'une sorte d'enthousiasme inspiré par les dieux, si bien que personne ne contredit Proclus et que, rejetant tout soupçon et toute

1. Voir Tite-Live, 1, 16, 4, et la note de J. Bayet.

2. Voir Tite-Live, 1, 16, 5, et la note de J. Bayet. Comparer aussi Cicéron, *De divinatione* 2, 10.

μενον αὐτοῖς ἐκ χρηστοῦ βασιλέως. 9 Τοὺς μὲν οὖν
πολλοὺς ταῦτα πειθομένους καὶ χαίροντας ἀπαλλάτ-
τεσθαι μετ' ἐλπίδων ἀγαθῶν προσκυνοῦντας· εἶναι δέ
τινας οἳ τὸ πρᾶγμα πικρῶς καὶ δυσμενῶς ἐξελέγχοντες
ἐτάραττον τοὺς πατρικίους καὶ διέβαλλον ὡς ἀβέλτερα
τὸν δῆμον ἀναπείθοντας, αὐτοὺς δὲ τοῦ βασιλέως αὐτό-
χειρας ὄντας.

28. 1 Οὕτως οὖν ἄνδρα τῶν πατρικίων γένει πρῶτον
ἤθει τε δοκιμώτατον αὐτῷ τε Ῥωμύλῳ πιστὸν καὶ συνήθη,
τῶν ἀπ' Ἄλβης ἐποίκων, Ἰούλιον Πρόκλον, εἰς ἀγορὰν
παρελθόντα καὶ τῶν ἁγιωτάτων ἔνορκον ἱερῶν ἁψάμενον b
εἰπεῖν ἐν πᾶσιν, ὡς ὁδὸν αὐτῷ βαδίζοντι Ῥωμύλος ἐξ
ἐναντίας προσιὼν φανείη, καλὸς μὲν ὀφθῆναι καὶ μέγας
ὡς οὔποτε πρόσθεν, ὅπλοις δὲ λαμπροῖς καὶ φλέγουσι
κεκοσμημένος. Αὐτὸς μὲν οὖν ἐκπλαγεὶς πρὸς τὴν ὄψιν·
2 « Ὦ βασιλεῦ, φάναι, τί δὴ παθὼν ἢ διανοηθεὶς ἡμᾶς
μὲν ἐν αἰτίαις ἀδίκοις καὶ πονηραῖς, πᾶσαν δὲ τὴν πόλιν
ὀρφανὴν ἐν μυρίῳ πένθει προλέλοιπας ; » Ἐκεῖνον δ' ἀπο-
κρίνασθαι · « Θεοῖς ἔδοξεν, ὦ Πρόκλε, τοσοῦτον ἡμᾶς γενέ-
σθαι μετ' ἀνθρώπων χρόνον, καὶ πόλιν ἐπ' ἀρχῇ καὶ δόξῃ
μεγίστῃ κτίσαντας αὖθις οἰκεῖν οὐρανὸν ἐκεῖθεν ὄντας.
3 Ἀλλὰ χαῖρε καὶ φράζε Ῥωμαίοις ὅτι σωφροσύνην c
μετ' ἀνδρείας ἀσκοῦντες ἐπὶ πλεῖστον ἀνθρωπίνης ἀφί-
ξονται δυνάμεως. Ἐγὼ δ' ὑμῖν εὐμενὴς ἔσομαι δαίμων
Κυρῖνος. » Ταῦτα πιστὰ μὲν εἶναι τοῖς Ῥωμαίοις ἐδόκει
διὰ τὸν τρόπον τοῦ λέγοντος καὶ διὰ τὸν ὅρκον· οὐ μὴν
ἀλλὰ καὶ δαιμόνιόν τι συνεφάψασθαι πάθος ὅμοιον ἐνθου-
σιασμῷ· μηδένα γὰρ ἀντειπεῖν, ἀλλὰ πᾶσαν ὑπόνοιαν καὶ

27. 9 [2] πειθομένους : πυθομένους U[s]I || 28. 1 [4] παρελθόντα Sint. : προελθόντα codd. || [6] ὠφθῆναι I || [7] δὲ λαμπροῖς — ὄψιν om. U[s] || 2 [2] ἐν Par. 1673, Zon. : ἐν om. cet. || [5] χρόνον ἐκεῖθεν ὄντας καὶ πόλιν codd. : ἐκεῖθεν ὄντας transp. Dac. Cf. Zon. || 3 [2] ἀνδρίας codd. || [5] διὰ τ. ὅρκ. : διά om. I.

accusation, ils se mirent à prier et à invoquer Quirinus. 4 Cette histoire ressemble aux fables que les Grecs racontent sur Aristéas de Proconnèse et sur Cléomédès d'Astypalée. Ils disent qu'Aristéas étant mort dans l'atelier d'un foulon, ses amis vinrent pour enlever son corps, mais qu'il avait disparu, et que des gens qui aussitôt après arrivèrent de voyage affirmèrent qu'ils avaient rencontré Aristéas se rendant à Crotone*. 5 Quant à Cléomédès, qui était d'une force et d'une taille extraordinaires, mais d'un esprit stupide et sujet à des accès de folie, après avoir commis beaucoup de violences, il avait à la fin, dans une école où des enfants étaient réunis, frappé d'un coup de poing et brisé par le milieu une colonne qui soutenait le plafond, de sorte que le toit s'était écroulé 6 et que les enfants avaient péri. Poursuivi, il se réfugia dans un grand coffre, qu'il ferma et dont il maintint le couvercle, de l'intérieur, si fortement que plusieurs personnes réunissant leurs efforts ne parvinrent pas à l'ouvrir. On brisa le coffre, mais on ne trouva l'homme ni vivant ni mort. Stupéfaits, les Astypaléens envoyèrent des délégués consulter l'oracle de Delphes. La Pythie leur fit cette réponse :

« Cléomédès sera le dernier des héros. »[1]

7 On dit aussi que le corps d'Alcmène disparut, comme on la portait en terre, et qu'on ne trouva plus sur son lit qu'une pierre[2]. Bref, on fait ainsi beaucoup d'autres contes, qui tendent à assimiler contre toute vraisemblance des êtres de nature mortelle aux êtres divins. Il est vrai que refuser à la vertu toute participation à la nature divine serait une preuve d'impiété et de bassesse morale ; mais il serait stupide de confondre la terre avec le ciel. 8 Il faut donc, si l'on s'en tient à ce qui est certain, admettre avec Pindare que

« Le corps de tous subit l'irrésistible mort,

1. L'histoire de Cléomédès d'Astypalée est racontée avec plus de détails par Pausanias, 6, 9, 6-8 ; ce Cléomédès avait participé aux jeux olympiques de 496 avant J.-C.

2. Comparer *Lysandre* 28, 8 et *De genio Socratis* 577 E sqq. ; Pausanias, 1, 41, 1 et 9, 16, 7 ; Phérécyde, *Fragm. Hist. Gr.* 1, p. 82, n° 39.

διαβολὴν ἀφέντας εὔχεσθαι Κυρίνῳ καὶ θεοκλυτεῖν ἐκεῖ-
νον. 4 Ἔοικε μὲν οὖν ταῦτα τοῖς ὑφ' Ἑλλήνων περί τ' Ἀ-
ριστέου τοῦ Προικοννησίου καὶ Κλεομήδους τοῦ Ἀστυ-
παλαιέως μυθολογουμένοις. Ἀριστέαν μὲν γὰρ ἔν τινι
κναφείῳ τελευτῆσαί φασι, καὶ τὸ σῶμα μετιόντων αὐτοῦ d
τῶν φίλων ἀφανὲς οἴχεσθαι· λέγειν δέ τινας εὐθὺς ἐξ ἀπο-
δημίας ἥκοντας ἐντυχεῖν Ἀριστέᾳ τὴν ἐπὶ Κρότωνος πο-
ρευομένῳ. 5 Κλεομήδη δὲ ῥώμῃ καὶ μεγέθει σώματος
ὑπερφυᾶ γενόμενον ἔμπληκτόν τε τῷ τρόπῳ καὶ μανικὸν
ὄντα, πολλὰ δρᾶν βίαια, καὶ τέλος ἔν τινι διδασκαλείῳ
παίδων τὸν ὑπερείδοντα τὴν ὀροφὴν κίονα πατάξαντα τῇ
χειρὶ κλάσαι μέσον καὶ τὴν στέγην καταβαλεῖν. 6 Ἀπο-
λομένων δὲ τῶν παίδων διωκόμενον εἰς κιβωτὸν κατα-
φυγεῖν μεγάλην καὶ τὸ πῶμα κατακλείσαντα συνέχειν
ἐντός, ὥστ' ἀποσπάσαι μὴ δύνασθαι πολλοὺς ὁμοῦ βιαζο- e
μένους· κατασχίσαντας δὲ τὴν κιβωτὸν οὔτε ζῶντα τὸν
ἄνθρωπον εὑρεῖν οὔτε νεκρόν. Ἐκπλαγέντας οὖν ἀποστεῖ-
λαι θεοπρόπους εἰς Δελφούς, οἷς τὴν Πυθίαν εἰπεῖν·

« Ἔσχατος ἡρώων Κλεομήδης Ἀστυπαλαιεύς. »

7 Λέγεται δὲ καὶ τὸν Ἀλκμήνης ἐκκομιζομένης νεκρὸν
ἄδηλον γενέσθαι, λίθον δὲ φανῆναι κείμενον ἐπὶ τῆς
κλίνης. Καὶ ὅλως πολλὰ τοιαῦτα μυθολογοῦσι, παρὰ τὸ
εἰκὸς ἐκθειάζοντες τὰ θνητὰ τῆς φύσεως ἅμα τοῖς θείοις.
Ἀπογνῶναι μὲν οὖν παντάπασι τὴν θειότητα τῆς ἀρετῆς
ἀνόσιον καὶ ἀγεννές, οὐρανῷ δὲ μιγνύειν γῆν ἀβέλτερον. f
8 Ἐατέον οὖν, ἐχομένοις τῆς ἀσφαλείας, κατὰ Πίνδα-
ρον, ὡς

« σῶμα μὲν πάντων ἕπεται θανάτῳ περισθενεῖ,

28. 4 [2] Προικοννησίου : Προικονησίου Laur. C. S. 169, Marc. 384 : Προκοννησίου AB || [4] φασι — εὐθύς om. Laur. C. S. 169, Marc. 384 : φασι καὶ τῶν φίλων αὐτοῦ μετιόντων τὸ σῶμα ἀφανὲς οἴχεσθαι Vat. 1007, Laur. 69, 4 || 5 [2] τὸν τρόπον D || [5] βίαια : βία P || 6 [5] τὸν ἄνθρωπον ζῶντα A || [8] Ἔσχατος codd. : ὕστατος Paus. 6, 9, 8 || 7 [4] θείοις Br. : θεοῖς codd. || 8 [1] Ἐατέον : φατέον Madv. : ἐᾶτε οὖν D.

Mais il laisse après lui, vivante, son image
D'éternité, car seule elle émane des dieux. »*

Elle est, en effet, venue du ciel et elle y remontera, non pas avec le corps, mais seulement lorsqu'elle s'en sera le plus possible dégagée et séparée, lorsqu'elle sera devenue tout à fait pure, désincarnée et sainte. 9 C'est là ce qu'Héraclite appelle « l'âme sèche et la plus parfaite, qui s'élance hors du corps, comme l'éclair de la nue », tandis que l'âme qui est amalgamée au corps et toute pleine de lui, est comme une vapeur lourde et brumeuse et a grand'peine à s'enflammer et à monter. 10 Gardons-nous donc d'envoyer d'un coup au ciel, contrairement aux lois naturelles, les corps des hommes de bien, mais soyons fermement persuadés que leurs âmes et leurs vertus, conformément aux lois de la nature et à la justice divine, s'élèvent de l'ordre des hommes à celui des héros, puis de celui des héros à celui des génies, et enfin que, si elles ont été parfaitement purifiées et sanctifiées, comme dans une initiation, et ont laissé loin d'elles tout élément mortel et sensible, elles montent, non par l'effet du décret d'un État, mais en toute vérité et suivant une logique naturelle, de l'ordre des génies à celui des dieux, où elles atteignent la plénitude du bonheur le plus beau*.

Romulus - Quirinus. Fêtes en son honneur. — **29.** 1 Le nom de Quirinus donné à Romulus est, suivant certains auteurs, le même que celui d'Enyalios ; selon d'autres, il vient de *Quirites*, nom que portaient alors les citoyens. D'autres encore disent que les anciens appelaient *curis* la pointe de la lance ou la lance elle-même, et que la statue de Junon, nommée Quiritis, reposait sur le sommet d'une pique ; enfin, que la lance qui était déposée dans la *Regia* était appelée Mars et qu'on récompensait par le don d'une lance ceux qui se distinguaient dans les combats ; qu'en conséquence, Romulus avait été nommé Quirinus, parce qu'il était une sorte de dieu armé de la lance et analogue à Mars*. 2 On lui aménagea un sanctuaire sur la colline appelée Quirinale, d'après son surnom. Le jour où il disparut

ζῷον δ' ἔτι λείπεται αἰῶνος εἴδωλον·
τὸ γάρ ἐστι μόνον ἐκ θεῶν.»

Ἥκει γὰρ ἐκεῖθεν, ἐκεῖ δ' ἄνεισιν, οὐ μετὰ σώματος, ἀλλ' ἐὰν ὅτι μάλιστα σώματος ἀπαλλαγῇ καὶ διακριθῇ καὶ γένηται καθαρὸν παντάπασι καὶ ἄσαρκον καὶ ἁγνόν.
9 «Αὕτη γὰρ ψυχὴ ξηρὴ καὶ ἀρίστη, καθ' Ἡράκλειτον, 36
ὥσπερ ἀστραπὴ νέφους διαπταμένη τοῦ σώματος.» Ἡ δὲ σώματι πεφυρμένη καὶ περίπλεως σώματος, οἷον ἀναθυμίασις ἐμβριθὴς καὶ ὁμιχλώδης, δυσέξαπτός ἐστι καὶ δυσανακόμιστος. 10 Οὐδὲν οὖν δεῖ τὰ σώματα τῶν ἀγαθῶν συναναπέμπειν παρὰ φύσιν εἰς οὐρανόν, ἀλλὰ τὰς ἀρετὰς καὶ τὰς ψυχὰς παντάπασιν οἴεσθαι κατὰ φύσιν καὶ δίκην θείαν ἐκ μὲν ἀνθρώπων εἰς ἥρωας, ἐκ δ' ἡρώων εἰς δαίμονας, ἐκ δὲ δαιμόνων, ἂν τέλεον ὥσπερ ἐν τελετῇ καθαρθῶσι καὶ ὁσιωθῶσιν ἅπαν ἀποφυγοῦσαι τὸ θνητὸν καὶ παθητικόν, οὐ νόμῳ πόλεως, ἀλλ' ἀληθείᾳ καὶ κατὰ τὸν b
εἰκότα λόγον εἰς θεοὺς ἀναφέρεσθαι, τὸ κάλλιστον καὶ μακαριώτατον τέλος ἀπολαβούσας.

29. 1 Τὴν δὲ γενομένην ἐπωνυμίαν τῷ Ῥωμύλῳ τὸν Κυρῖνον οἱ μὲν Ἐνυάλιον προσαγορεύουσιν· οἱ δ' ὅτι καὶ τοὺς πολίτας Κυρίτας ὠνόμαζον· οἱ δὲ τὴν αἰχμὴν ἢ τὸ δόρυ τοὺς παλαιοὺς κῦριν ὀνομάζειν, καὶ Κυρίτιδος Ἥρας ἄγαλμα καλεῖν ἐπ' αἰχμῆς ἱδρυμένον, ἐν δὲ τῇ Ῥηγίᾳ δόρυ καθιδρυμένον Ἄρεα προσαγορεύειν καὶ δόρατι τοὺς ἐν πολέμοις ἀριστεύοντας γεραίρειν· ὡς οὖν ἀρήιόν τινα τὸν Ῥωμύλον ἢ αἰχμητὴν θεὸν ὀνομασθῆναι Κυρῖνον. 2 Ἱερὸν μὲν οὖν αὐτοῦ ἐστι κατεσκευασμένον ἐν τῷ λόφῳ τῷ Κυρίνᾳ προσαγορευομένῳ δι' ἐκεῖνον· ἡ c
δ' ἡμέρα ᾗ μετήλλαξεν ὄχλου φυγὴ καλεῖται καὶ νῶναι

28. 9 [1] καί om. codd. ‖ [3] πεφυρμένης I ‖ [4] δισεξαπτός I ‖ 29. 1 [2] Κυρῖνον codd., cf. mor. 285 c : Κῦριν Dac. ‖ 2 [2] Κυρίνᾳ AD : Κυρίνῳ cet. ‖ [2] ᾗ δ' ἡμέρᾳ μετήλλαξεν Lindsk. : ἡ δ' ἡμέρα ᾗ μετήλλαξεν codd. ‖ [3] νῶναι : νόναι U[8]I (νόνναι Vat. 2175, 1007, Laur. 69, 4, Marc. 385, Par. 1675).

s'appelle « fuite du peuple » et « nones Caprotines », parce qu'on descend de la ville au marais de la Chèvre pour y faire un sacrifice, et le nom latin de la chèvre est *capra*[1].
3 En sortant pour sacrifier, ils prononcent en criant beaucoup de noms indigènes, tels que Marcus, Lucius, Gaïus, pour imiter la panique qui eut lieu dans cette occasion et les appels que les gens s'adressaient les uns aux autres dans la crainte et le trouble où ils étaient.
4 Mais, suivant certains auteurs, il s'agirait de l'imitation, non d'une fuite, mais d'une course hâtive et précipitée, qu'ils font remonter à la cause que voici. Quand les Celtes qui avaient pris Rome en eurent été chassés par Camille, la ville eut bien de la peine à se remettre de l'état de faiblesse où elle était, et elle fut alors attaquée par plusieurs peuples latins qui avaient pour chef Livius Postumius. 5 Celui-ci, ayant établi son camp non loin de Rome, envoya un héraut dire aux Romains que les Latins voulaient resserrer les antiques liens d'alliance et de parenté qu'ils avaient avec eux et qui commençaient à se distendre, en mêlant encore une fois les deux peuples par de nouveaux mariages, 6 et qu'ainsi, s'ils leur envoyaient un grand nombre de jeunes filles et les femmes qui se trouvaient sans mari, la paix et l'amitié régneraient entre eux, de la même façon et par les mêmes moyens qu'autrefois entre Romains et Sabins. En entendant ces propositions, les Romains se trouvèrent partagés entre la crainte de la guerre et le sentiment que livrer leurs femmes ne valait pas mieux que d'être emmenés en captivité. 7 Comme ils ne savaient quel parti prendre, une esclave appelée Philotis, ou, selon d'autres, Tutula, leur conseilla de ne s'arrêter ni à l'un ni à l'autre, mais de recourir à la ruse, afin d'éviter à la fois de faire la guerre et de donner des otages. Cette ruse était d'envoyer aux ennemis Philotis elle-même et, avec elle, les plus belles esclaves, vêtues en femmes de condition libre ; au cours de la nuit, Philotis élèverait un flambeau et les Romains, accourant avec leurs armes, mettraient à profit le sommeil des ennemis. 8 Ce plan fut exécuté,

1. Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 100-101.

Καπρατῖναι διὰ τὸ θύειν εἰς τὸ τῆς αἰγὸς ἕλος ἐκ πόλεως
κατιόντας· τὴν γὰρ αἶγα κάπραν ὀνομάζουσιν. 3 Ἐξιόν-
τες δὲ πρὸς τὴν θυσίαν πολλὰ τῶν ἐπιχωρίων ὀνομάτων
φθέγγονται μετὰ βοῆς, οἷον Μάρκου Λουκίου Γαΐου, μι-
μούμενοι τὴν τότε τροπὴν καὶ ἀνάκλησιν ἀλλήλων μετὰ
δέους καὶ ταραχῆς. 4 Ἔνιοι μέντοι τὸ μίμημα τοῦτό
φασι μὴ φυγῆς, ἀλλ' ἐπείξεως εἶναι καὶ σπουδῆς, εἰς
αἰτίαν τοιαύτην ἀναφέροντες τὸν λόγον. Ἐπεὶ Κελτοὶ τὴν
Ῥώμην καταλαβόντες ἐξεκρούσθησαν ὑπὸ Καμίλλου καὶ
δι' ἀσθένειαν ἡ πόλις οὐκέτι ῥᾳδίως ἑαυτὴν ἀνελάμβανεν, d
ἐστράτευσαν ἐπ' αὐτὴν πολλοὶ τῶν Λατίνων ἄρχοντα
Λίβιον Ποστούμιον ἔχοντες. 5 Οὗτος δὲ καθίσας τὸν
στρατὸν οὐ πρόσω τῆς Ῥώμης ἔπεμπε κήρυκα, βού-
λεσθαι λέγων τοὺς Λατίνους ἐκλιποῦσαν ἤδη τὴν πα-
λαιὰν οἰκειότητα καὶ συγγένειαν ἐκζωπυρῆσαι, καιναῖς
αὖθις ἀνακραθέντων ἐπιγαμίαις τῶν γενῶν. 6 Ἂν οὖν
πέμψωσι παρθένους τε συχνὰς καὶ γυναικῶν τὰς ἀνάν-
δρους, εἰρήνην ἔσεσθαι καὶ φιλίαν αὐτοῖς, ὡς ὑπῆρξε
πρὸς Σαβίνους πρότερον ἐκ τῶν ὁμοίων. Ταῦτ' ἀκούσαν-
τες οἱ Ῥωμαῖοι τόν τε πόλεμον ἐφοβοῦντο καὶ τὴν παρά-
δοσιν τῶν γυναικῶν οὐδὲν αἰχμαλωσίας ἐπιεικέστερον
ἔχειν ἐνόμιζον. 7 Ἀποροῦσι δ' αὐτοῖς θεράπαινα Φιλω- e
τίς, ὡς δ' ἔνιοι λέγουσι Τουτόλα καλουμένη, συνεβού-
λευσε μηδέτερα ποιεῖν, ἀλλὰ χρησαμένους δόλῳ δια-
φυγεῖν ἅμα τὸν πόλεμον καὶ τὴν ἐξομήρευσιν. Ἦν δ' ὁ
δόλος, αὐτήν τε τὴν Φιλωτίδα καὶ σὺν αὐτῇ θεραπαινίδας
εὐπρεπεῖς κοσμήσαντας ὡς ἐλευθέρας ἀποστεῖλαι πρὸς
τοὺς πολεμίους· εἶτα νύκτωρ τὴν Φιλωτίδα πυρσὸν ἆραι,
τοὺς δὲ Ῥωμαίους ἐπελθεῖν μετὰ τῶν ὅπλων καὶ χρή-
σασθαι κοιμωμένοις τοῖς πολεμίοις. 8 Ταῦτα δ' ἐδρᾶτο f

29. 3 [3] Μάρκου Λουκίου Γαΐου Xyl. cf. Cam. **33**, 7 : Μαρκέλ-
λου καὶ Γαΐου codd. || 6 [3] ὑπῆρξε προσσαμίνους U[s] || [4] πρότερον
πρὸς Σαβίνους I || 7 [2] Τουτόλα cum ου scripto super ο P || [5] τήν om.
AD.

les magistrats romains s'étant laissés persuader. Philotis éleva son flambeau au haut d'un figuier sauvage qu'elle couvrit par derrière d'un voile et de tentures, de façon que la lumière fût invisible aux ennemis et ne pût être aperçue que des Romains. Ceux-ci ne l'eurent pas plus tôt vue qu'ils s'empressèrent de sortir en s'interpellant sans arrêt les uns les autres, dans leur hâte, aux portes de la ville[1]. 9 Ils tombèrent à l'improviste sur les ennemis et les battirent, et c'est en souvenir de cette victoire qu'on célèbre la fête du jour appelé nones Caprotines, à cause du figuier sauvage, que les Romains nomment *caprificus*. On y offre un festin aux femmes hors de la ville, à l'ombre de branches de figuier. 10 Les servantes font une quête en parcourant la ville et en s'amusant ; puis elles se donnent des coups et se lancent des pierres, en souvenir de l'assistance qu'elles prêtèrent aux Romains dans le combat. 11 Mais peu d'historiens sont d'accord là-dessus : cette manière de crier des noms en plein jour, cette sortie vers le marais de la Chèvre pour aller y sacrifier[2] semblent mieux s'ajuster à la première interprétation, à moins que, ma foi, les deux événements ne soient arrivés le même jour à des époques différentes.

12 Romulus avait, dit-on, cinquante-quatre ans et était dans la trente-huitième année de son règne quand il disparut de ce monde[3].

COMPARAISON DE THÉSÉE ET DE ROMULUS

***Supériorités de Thésée sur Romulus.* — 30 (1).** 1 Voilà les faits dignes de mémoire que nous avons pu apprendre au sujet de Romulus et de Thésée. Comme on le voit d'abord, c'est par choix et sans y être forcé que Thésée, qui, héritier d'un royaume non dépourvu de

1. Pour tout ce récit, comparer *Camille* 33, où la même histoire est racontée avec plus de détails, et Macrobe, *Sat.* 1, 11, 36-40. La jeune esclave est appelée *Tutela seu Philotis* chez Macrobe.

2. Le mot θάλατταν que donnent les manuscrits n'offre pas ici de sens acceptable ; comparer ci-dessus, 29, 2-3.

3. Comparer Denys d'Hal., 2, 46, et Tite-Live, 1, 21, 6.

πεισθέντων τῶν ἀρχόντων, καὶ τὸν πυρσὸν ἀνέσχεν ἡ Φιλωτὶς ἔκ τινος ἐρινεοῦ περισχοῦσα προκαλύμματι καὶ παραπετάσμασιν ὄπισθεν, ὥστε τοῖς πολεμίοις ἀόρατον εἶναι τὸ φῶς, τοῖς δὲ Ῥωμαίοις κατάδηλον. Ὡς οὖν ἐπεῖδον, εὐθὺς ἐξῄεσαν ἐπειγόμενοι καὶ διὰ τὴν ἔπειξιν ἀλλήλους περὶ τὰς πύλας ἀνακαλοῦντες πολλάκις. 9 Ἐμπεσόντες δὲ τοῖς πολεμίοις ἀπροσδοκήτως καὶ κρατήσαντες ἐπινίκιον ἄγουσι τὴν ἑορτήν. Καὶ Καπρατῖναι μὲν αἱ νῶναι καλοῦνται διὰ τὸν ἐρινεὸν καπρίφικον ὑπὸ Ῥωμαίων ὀνομαζόμενον. Ἑστιῶσι δὲ τὰς γυναῖκας ἔξω συκῆς κλάδοις σκιαζομένας. 10 Αἱ δὲ θεραπαινίδες ἀγείρουσι περιιοῦσαι καὶ παίζουσιν, εἶτα πληγαῖς καὶ 37
βολαῖς λίθων χρῶνται πρὸς ἀλλήλας, ὡς καὶ τότε τοῖς Ῥωμαίοις παραγενόμεναι καὶ συναγωνισάμεναι μαχομένοις. 11 Ταῦτ' οὐ πολλοὶ προσίενται τῶν συγγραφέων, ἀλλὰ καὶ τὸ μεθ' ἡμέραν χρῆσθαι τῇ ἀνακλήσει τῶν ὀνομάτων καὶ τὸ πρὸς τὸ ἕλος τὸ τῆς αἰγὸς ὡς ἐπὶ θυσίαν βαδίζειν ἔοικε τῷ προτέρῳ λόγῳ προστίθεσθαι μᾶλλον, εἰ μὴ νὴ Δία τῆς αὐτῆς ἡμέρας ἐν χρόνοις ἑτέροις ἀμφότερα τὰ πάθη συνέτυχε γενέσθαι.

12 Λέγεται δὲ Ῥωμύλος τέσσαρα μὲν ἔτη καὶ πεντήκοντα γεγονώς, ὄγδοον δὲ βασιλεύων ἐκεῖνο καὶ τριακοστὸν ἐξ ἀνθρώπων ἀφανισθῆναι.

ΘΗΣΕΩΣ ΚΑΙ ΡΩΜΥΛΟΥ ΣΥΓΚΡΙΣΙΣ

30 [**1**]. 1 Ἃ μὲν οὖν ἄξια μνήμης πυθέσθαι περὶ b
Ῥωμύλου καὶ Θησέως συμβέβηκεν ἡμῖν, ταῦτ' ἐστί. Φαίνεται δὲ πρῶτον ὁ μὲν ἐκ προαιρέσεως, οὐδενὸς ἀναγ-

29. 8 [2] ἀρχόντων Lindskog (cf. Cam. **33**, 5) : Λατίνων codd. || [3] προκαλύμματι codd. : προκαλύμμασι Steph. || [6] ἐξῄεσαν : ἐξίεσαν I || 9 [3] νῶναι B : νῶνναι A D : νόνναι U[s]P : νόναι I (+ Par. 1673) || [3] καπρίφικον P : καὶ πρόφικον U[s] : καπρόφικον cet. || 11 [1] προσιέναι D || [4] θυσίαν Xyl., cf. 29, 3 : θάλατταν codd. || [4] βαδίζειν Lindsk. : βαδίζοντας codd.

gloire, pouvait régner à Trézène en toute tranquillité, entreprit de son propre mouvement de grandes actions, tandis que ce fut au contraire par nécessité, pour échapper à l'esclavage où il se trouvait et au châtiment dont il était menacé, que Romulus, selon le mot de Platon, devenu seulement « brave sous l'effet de la peur »[1] et par crainte du dernier supplice, se résolut à faire de grandes choses. 2 En outre, le plus grand exploit de Romulus, c'est d'avoir supprimé un seul tyran, celui d'Albe, tandis que les victoires de Thésée sur Sciron, Sinis, Procuste, Corynétès ne furent que des accessoires et des préludes dans sa carrière. En les tuant et en les punissant, il délivra la Grèce de terribles tyrans, avant d'être connu de ceux dont il était le libérateur. 3 Ajoutons que Thésée aurait pu voyager sans encombre par mer, sans rien craindre des brigands, tandis que Romulus ne pouvait éviter les dangers, tant qu'Amulius était en vie. Une grande preuve de la supériorité de Thésée, c'est que, sans avoir été lésé dans ses intérêts, il attaqua les méchants dans l'intérêt d'autrui, alors que Romulus et Rémus, tant qu'ils n'eurent pas à souffrir du fait du tyran, le laissèrent opprimer tout le monde. 4 Si, d'ailleurs, il est glorieux d'avoir été blessé en combattant contre les Sabins, d'avoir tué Acron et d'avoir vaincu à la guerre un grand nombre d'ennemis, on peut opposer à ces exploits la lutte contre les Centaures et contre les Amazones. 5 Puis, quand on pense à ce que Thésée osa faire en ce qui concerne le tribut payé à la Crète, quand on le voit s'embarquer volontairement avec les jeunes filles et les jeunes garçons et s'exposer ainsi à servir de pâture à un monstre, ou à être immolé sur le tombeau d'Androgée, ou, ce qui était le risque le plus léger de ceux dont on parle, à subir un vil et honteux esclavage sous des maîtres insolents et cruels[2], on ne saurait dire à quel point il porta l'audace et la grandeur d'âme, ou la

1. Platon, *Phédon* 68 d. Plutarque, citant de mémoire, écrit ὑπὸ δέους au lieu de δέει. Selon la conception platonicienne, Romulus n'aurait donc eu que la vertu vulgaire, non purifiée par la réflexion, tandis que Thésée aurait possédé la vertu « philosophique ».

2. Ces trois hypothèses correspondent aux différentes versions de la légende rapportées ci-dessus, *Thésée* 15 et 16.

κάζοντος, ἀλλ' ἐξὸν ἀδεῶς ἐν Τροιζῆνι βασιλεύειν διαδεξάμενον ἀρχὴν οὐκ ἄδοξον, αὐτὸς ἀφ' ἑαυτοῦ μεγάλων ὀρεχθείς· ὁ δὲ δουλείας φυγῇ παρούσης καὶ τιμωρίας ἐπιφερομένης, ἐκεῖνο τὸ τοῦ Πλάτωνος, ἀτεχνῶς ὑπὸ δέους ἀνδρεῖος γενόμενος, καὶ φόβῳ τοῦ τὰ ἔσχατα παθεῖν, ἐπὶ τὸ δρᾶν μεγάλα δι' ἀνάγκην παραγενόμενος.
2 Ἔπειτα τούτου μὲν ἔργον ἐστὶ τὸ μέγιστον, ἀνελεῖν ἕνα τὸν Ἄλβης τύραννον, ἐκείνου δὲ πάρεργα καὶ προάγωνες ἦσαν ὁ Σκείρων, ὁ Σίνις, ὁ Προκρούστης, ὁ Κο- c
ρυνήτης· οὓς ἀναιρῶν καὶ κολάζων ἀπήλλαττε τὴν Ἑλλάδα δεινῶν τυράννων, πρὶν ὅστις ἐστὶ γινώσκειν τοὺς ὑπ' αὐτοῦ σῳζομένους. 3 Καὶ τῷ μὲν παρῆν ἀπραγμόνως κομίζεσθαι διὰ θαλάττης ἀδικουμένῳ μηδὲν ὑπὸ τῶν λῃστῶν, Ῥωμύλῳ δ' οὐ παρῆν μὴ πράγματα ἔχειν Ἀμουλίου ζῶντος. Μέγα δὲ τούτου τεκμήριον· ὁ μὲν γὰρ οὐδὲν αὐτὸς ἀδικούμενος ὥρμησεν ὑπὲρ ἄλλων ἐπὶ τοὺς πονηρούς, οἱ δ' ὅσον αὐτοὶ κακῶς οὐκ ἔπασχον ὑπὸ τοῦ τυράννου, περιεώρων ἀδικοῦντα πάντας. 4 Καὶ μὴν εἰ μέγα τὸ τρωθῆναι μαχόμενον Σαβίνοις καὶ ἀνελεῖν Ἄκρωνα καὶ πολλῶν μάχῃ κρατῆσαι πολεμίων, τούτοις μὲν ἔστι τοῖς ἔργοις κενταυρομαχίαν καὶ τὰ πρὸς Ἀμαζό- d
νας παραβάλλειν. 5 Ὃ δ' ἐτόλμησε Θησεὺς περὶ τὸν Κρητικὸν δασμόν, εἴτε τινὶ θηρίῳ βοράν, εἴτε πρόσφαγμα τοῖς Ἀνδρόγεω τάφοις, εἴθ' — ὃ κουφότατόν ἐστι τῶν λεγομένων — λατρεύειν παρ' ἀνδράσιν ὑβρισταῖς καὶ δυσμενέσιν ἀκλεῆ λατρείαν καὶ ἄτιμον ἐπιδοὺς ἑαυτόν, ἑκουσίως μετὰ παρθένων πλεύσας καὶ παίδων νέων, οὐκ ἂν εἴποι τις ἡλίκης ἐστὶ τόλμης ἢ μεγαλοφροσύνης ἢ

30 (1). 1 [4] διαδεξάμενος I || [5] ἀφ' : ἐφ' U^BABD || 2 [3] Σκείρων : Σκίρων I : Σκλείρων DA (λ postea erasum) : (σκίρρων Vat. 1007, Laur. 69, 4) || [3] Σίνις : Σίννις hic et postea codd. || [5] γιγνώσκειν U^BPB || [6] ὑπ' αὐτοῦ : ὑφ' ἑαυτοῦ codd. || 3 [1] παρῆν : παρεῖν U^B || [4] Ἀμουλίου : Ἀβουλίου U^B || 5 [6] πλεύσας Sint. : πλεῦσαι codd.

passion de la justice et du bien public, ou le désir de la gloire et de la vertu. 6 Aussi me semble-t-il que les philosophes définissent assez bien l'amour comme « un service des dieux orienté vers l'intérêt et le salut des jeunes gens »*. L'amour d'Ariane, en effet, me paraît avoir été avant tout l'ouvrage d'un dieu et un moyen de sauver le héros. 7 Et il ne faut pas la blâmer de s'être éprise de lui, mais plutôt s'étonner que tous les hommes et toutes les femmes n'aient pas eu pour lui la même affection. Si elle fut la seule à l'éprouver, je crois bien pouvoir dire avec raison qu'elle méritait l'amour d'un dieu pour avoir été éprise du beau et du bien et passionnée pour ce qu'il y a de plus grand.

31 (2). 1 Thésée et Romulus étaient nés tous les deux pour gouverner, mais ils ne surent ni l'un ni l'autre garder jusqu'au bout leur caractère de roi. Ils s'en écartèrent et changèrent la royauté, l'un en démocratie, l'autre en tyrannie, tombant ainsi dans la même faute par des chemins contraires. 2 Car le premier devoir d'un chef est de sauvegarder l'autorité elle-même, et, pour cela, il doit autant s'abstenir de ce qui ne convient pas que s'attacher à ce qui convient. 3 Celui qui relâche ou raidit trop son pouvoir cesse d'être un roi et un chef pour devenir démagogue ou despote et n'inspirer plus que haine ou mépris à son peuple. Mais le premier de ces défauts semble procéder de la mansuétude et de l'humanité et le second de l'égoïsme et de la dureté.

32 (3). 1 Si les malheurs des hommes ne doivent pas être attribués uniquement à la divinité et s'il faut chercher en eux l'effet des corruptions du caractère et des tendances morales, bien que l'emportement échappe à la raison et que la colère soudaine n'admette pas la réflexion, n'absolvons pas Romulus de sa conduite à l'égard de son frère, ni Thésée de celle qu'il eut envers son fils. Mais la cause qui provoque la colère rend celle-ci plus excusable chez l'homme qui, bouleversé par le motif le plus grave, a reçu pour ainsi dire un coup plus rude. 2 C'est à la suite d'un conseil et d'une délibération sur

δικαιοσύνης περὶ τὸ κοινὸν ἢ πόθου δόξης καὶ ἀρετῆς.
6 Ὥστ' ἔμοιγε φαίνεται μὴ κακῶς ὁρίζεσθαι τοὺς φιλο-
σόφους τὸν ἔρωτα « θεῶν ὑπηρεσίαν πρὸς ἐπιμέλειαν καὶ
σωτηρίαν νέων. » Ὁ γὰρ Ἀριάδνης ἔρως παντὸς μᾶλλον e
ἔοικεν ἔργον θεοῦ καὶ μηχανὴ γενέσθαι σωτηρίας ἕνεκα
τοῦ ἀνδρός. 7 Καὶ οὐκ ἄξιον αἰτιᾶσθαι τὴν ἐρασθεῖσαν,
ἀλλὰ θαυμάζειν εἰ μὴ πάντες οὕτω καὶ πᾶσαι διετέθησαν·
εἰ δ' ἐκείνη μόνη τοῦτ' ἔπαθεν, εἰκότως ἔγωγε φαίην ἂν
αὐτὴν ἀξιέραστον θεῷ γεγονέναι, φιλόκαλον καὶ φιλά-
γαθον καὶ τῶν ἀρίστων ἐρωτικὴν οὖσαν.

31 [2]. 1 Ἀμφοτέρων τοίνυν τῇ φύσει πολιτικῶν
γεγονότων οὐδέτερος διεφύλαξε τὸν βασιλικὸν τρόπον,
ἐξέστη δὲ καὶ μετέβαλε μεταβολὴν ὁ μὲν δημοτικήν, ὁ δὲ
τυραννικήν, ταὐτὸν ἀπ' ἐναντίων παθῶν ἁμαρτόντες.
2 Δεῖ γὰρ τὸν ἄρχοντα σῴζειν πρῶτον αὐτὴν τὴν ἀρχήν·
σῴζεται δ' οὐχ ἧττον ἀπεχομένη τοῦ μὴ προσήκοντος ἢ f
περιεχομένη τοῦ προσήκοντος. 3 Ὁ δ' ἐνδιδοὺς ἢ
ἐπιτείνων οὐ μένει βασιλεὺς οὐδ' ἄρχων, ἀλλ' ἢ δημα-
γωγὸς ἢ δεσπότης γιγνόμενος ἐμποιεῖ τὸ μισεῖν ἢ κατα-
φρονεῖν τοῖς ἀρχομένοις. Οὐ μὴν ἀλλ' ἐκεῖνο μὲν ἐπιει-
κείας δοκεῖ καὶ φιλανθρωπίας εἶναι, τοῦτο δὲ φιλαυτίας
ἁμάρτημα καὶ χαλεπότητος.

32 [3]. 1 Εἰ δὲ δεῖ καὶ τὰ δυστυχηθέντα μὴ παντά-
πασι ποιεῖσθαι δαίμονος, ἀλλ' ἠθικὰς καὶ παθητικὰς 88
ζητεῖν ἐν αὐτοῖς διαφθοράς, θυμοῦ μὲν ἀλογίστου καὶ
τάχος ἐχούσης ἄβουλον ὀργῆς μήτε τις ἐκεῖνον ἐν τοῖς
πρὸς τὸν ἀδελφὸν ἀπολυέτω μήτε τοῦτον ἐν τοῖς πρὸς
τὸν υἱόν. Ἡ δὲ κινήσασα τὸν θυμὸν ἀρχὴ μᾶλλον παραι-
τεῖται τὸν ὑπὸ μείζονος αἰτίας ὥσπερ ὑπὸ πληγῆς χαλε-
πωτέρας ἀνατραπέντα· 2 Ῥωμύλῳ μὲν γὰρ ἐκ βουλῆς

30 (1). 5 [8] τὸ κοινὸν : τὸν κ. AD || 7 [5] ἐρωτικόν D || **32 (3).** 1 [3] ζη-τεῖν : ποιεῖν I || [3] διαφθοράς AD : διαφοράς cet.

les intérêts de l'État que Romulus eut une querelle avec son frère, et l'on ne conçoit pas que son âme ait éprouvé si soudainement une telle agitation, tandis qu'en s'emportant contre son fils, Thésée fut égaré par des influences auxquelles très peu de gens ont su échapper : l'amour, la jalousie et les calomnies d'une femme. 3 Et ce qui est encore plus à considérer, c'est que l'emportement de Romulus alla jusqu'aux effets et lui fit commettre une action dont l'issue fut un grand malheur, tandis que la colère de Thésée se borna à des paroles, à des injures et à des malédictions de vieillard ; ce qui arriva ensuite au jeune homme semble n'être imputable qu'à la fortune*. Aussi pourrions-nous sur tous ces points accorder à Thésée nos suffrages.

Supériorités de Romulus sur Thésée. — **33 (4).** 1 Mais Romulus a un premier avantage important, c'est qu'il partit de très bas pour s'élever jusqu'au pouvoir. 2 Traités, lui et son frère, d'esclaves et de fils de porcher, avant de devenir libres, ils délivrèrent, peu s'en faut, tous les Latins et acquirent en un même moment tous les plus beaux titres à la fois, ceux de meurtriers de leurs ennemis, de sauveurs de leurs parents, de rois du peuple, de fondateurs de ville, et non de simples assembleurs de bourgs, comme Thésée, qui réunit et fit habiter ensemble la population de nombreuses localités en détruisant beaucoup de villages qui portaient les noms de rois et de héros antiques. 3 Il est vrai que Romulus agit de même par la suite, en forçant ses ennemis à jeter bas et à détruire leurs propres villes pour venir habiter avec les vainqueurs. Mais, au début, il ne transféra pas ni n'agrandit une ville déjà existante ; c'est en en créant une de toutes pièces qu'il s'acquit à la fois une terre, une patrie, un royaume, des familles, des femmes, des alliances, et cela, sans supprimer ni faire périr personne, mais en devenant, au contraire, le bienfaiteur des gens sans feu ni lieu qui voulurent bien former un peuple et devenir citoyens. 4 Il ne tua pas de brigands ni de malfaiteurs, mais il annexa des peuples par la guerre, soumit des villes et mena en triomphe des rois et des généraux.

καὶ σκέψεως περὶ κοινῶν συμφερόντων διαφορᾶς γενο-
μένης οὐκ ἂν ἠξίωσέ τις ἄφνω τὴν διάνοιαν ἐν τηλικούτῳ
πάθει γενέσθαι· Θησέα δὲ πρὸς τὸν υἱόν, ἃ πάμπαν ὀλί-
γοι τῶν ὄντων διαπεφεύγασιν, ἔρως καὶ ζηλοτυπία καὶ
διαβολαὶ γυναικὸς ἔσφηλαν. 3 Ὃ δὲ μεῖζόν ἐστιν, ὁ b
μὲν Ῥωμύλου θυμὸς εἰς ἔργον ἐξέπεσε καὶ πρᾶξιν οὐκ
εὐτυχὲς ἔχουσαν τέλος, ἡ δὲ Θησέως ὀργὴ μέχρι λόγου
καὶ βλασφημίας καὶ κατάρας πρεσβυτικῆς προῆλθε, τὰ
δ' ἄλλα φαίνεται τῇ τύχῃ χρήσασθαι τὸ μειράκιον. Ὥστε
ταύτας μὲν ἄν τις ἀποδοίη τῷ Θησεῖ τὰς ψήφους.

33 [4]. 1 Ἐκείνῳ δὲ πρῶτον μὲν ὑπάρχει μέγα τὸ μι-
κροτάτας λαβεῖν ἀρχὰς ἐπὶ τὰ πράγματα. 2 Δοῦλοι
γὰρ δὴ καὶ συφορβῶν παῖδες ὀνομαζόμενοι, πρὶν ἐλεύ-
θεροι γενέσθαι, πάντας ὀλίγου δεῖν ἠλευθέρωσαν Λατί-
νους, ἑνὶ χρόνῳ τῶν καλλίστων ὀνομάτων ἅμα τυχόντες,
φονεῖς ἐχθρῶν καὶ σωτῆρες οἰκείων καὶ βασιλεῖς ἐθνῶν c
καὶ οἰκισταὶ πόλεων, οὐ μετοικισταί, καθάπερ ἦν ὁ
Θησεύς, ἐκ πολλῶν συντιθεὶς καὶ συνοικοδομῶν ἓν οἰκη-
τήριον, ἀναιρῶν δὲ πολλὰς πόλεις ἐπωνύμους βασιλέων
καὶ ἡρώων παλαιῶν. 3 Ῥωμύλος δὲ ταῦτα μὲν ὕστερον
ἔδρα, τοὺς πολεμίους ἀναγκάζων τὰ οἰκεῖα καταβάλλον-
τας καὶ ἀφανίζοντας τοῖς νενικηκόσι προσνέμεσθαι· τὸ
δὲ πρῶτον οὐ μετατιθεὶς οὐδ' αὔξων τὴν ὑπάρχουσαν,
ἀλλὰ ποιῶν ἐξ οὐχ ὑπαρχόντων καὶ κτώμενος ἑαυτῷ
χώραν ὁμοῦ πατρίδα, βασιλείαν, γένη, γάμους, οἰκειότη-
τας, ἀνῄρει μὲν οὐδένα οὐδ' ἀπώλλυεν, εὐεργέτει δὲ τοὺς
ἐξ ἀοίκων καὶ ἀνεστίων δῆμον ἐθέλοντας εἶναι καὶ πολί- d
τας. 4 Λῃστὰς δὲ καὶ κακούργους οὐκ ἀπέκτεινεν, ἀλλ'
ἔθνη προσηγάγετο πολέμῳ καὶ πόλεις κατεστρέψατο καὶ
βασιλεῖς ἐθριάμβευσε καὶ ἡγεμόνας.

33 (4). 2 [2] συφορβῶν U[s] ante corr. : συοφορβῶν codd. || [3] ἠλευθέρωσαν : -λευ- om. D || 3 [3] νενικηκόσι : νενικοσι cum κη supra scripto A : νενικοκόσι B || 4 [2] ἔθνη : ἔθνει cum η supra scr. D.

34 (5). 1 En outre, en ce qui concerne la mort de Rémus, on n'est pas d'accord sur le meurtrier et l'on rejette la plus grande part de responsabilité sur d'autres que Romulus. Par contre, il est certain qu'il sauva sa mère et qu'il replaça sur le trône d'Énée son grand-père, qui menait une existence d'esclave sans gloire et sans honneur ; il lui rendit aussi volontairement beaucoup de services et ne lui fit aucun tort, même involontaire. 2 Par contre, l'oubli et la négligence de Thésée pour la recommandation de son père relativement à la voile ne saurait, selon moi, échapper à l'accusation de parricide, même après une longue défense et devant des juges débonnaires. Aussi certain auteur attique, voyant qu'il était extrêmement difficile, même si on le voulait, de le justifier, imagine-t-il qu'à l'approche du vaisseau, Égée courut précipitamment à l'acropole pour le voir et qu'il fit un faux pas et tomba, comme s'il avait été seul et sans escorte, ou que, pressé de se rendre à la mer, il n'eût été accompagné d'aucune suite*.

35 (6). 1 Quant aux fautes qu'ils commirent en enlevant des femmes, on ne leur trouve, en ce qui concerne Thésée, aucune excuse plausible. D'abord, il s'en rendit coupable à plusieurs reprises, puisqu'il enleva Ariane, Antiope, Anaxo de Trézène, et, après toutes celles-là, Hélène, qui n'était pas encore adulte et n'était qu'une enfant loin de la maturité, alors que lui-même était vieux et avait passé l'âge de contracter des unions, même légitimes. Puis on ne peut l'excuser sur le motif qui le faisait agir, car les filles de Trézène et de Sparte et les Amazones, qu'il prenait sans mariage, n'étaient pas plus dignes de lui donner des enfants que les Athéniennes qui descendaient d'Érechthée et de Cécrops, 2 et sa conduite laisse soupçonner qu'il n'agissait ainsi que par amour de la violence et du plaisir. Le cas de Romulus est bien différent : d'abord, après avoir enlevé près de huit cents femmes*, il ne prit pour lui, dit-on, que la seule Hersilia et répartit les autres entre les citoyens qui n'avaient pas d'épouse ; puis, grâce au respect, à l'affection et à l'équité que l'on montra envers

34 [5]. 1 Καὶ τὸ μὲν Ῥέμου πάθος ἀμφισβητούμενον
ἔχει τὸν αὐτόχειρα, καὶ τὸ πλεῖστον εἰς ἑτέρους τῆς αἰ-
τίας τρέπουσι· τὴν δὲ μητέρα διολλυμένην ἔσωσε περι-
φανῶς καὶ τὸν πάππον ἀκλεῶς δουλεύοντα καὶ ἀτίμως
εἰς τὸν Αἰνείου θρόνον ἐκάθισε. Καὶ πολλὰ μὲν ἑκὼν εὐ-
εργέτησεν, ἔβλαψε δ' αὐτὸν οὐδ' ἄκων. 2 Τὴν δὲ Θη-
σέως λήθην καὶ ἀμέλειαν τῆς περὶ τὸ ἱστίον ἐντολῆς,
μόλις ἂν οἶμαι μακρᾷ τινι παραιτήσει καὶ ἐν ῥᾳθύμοις
δικασταῖς αἰτίαν ἀποφυγεῖν πατροκτονίας· ὃ δὴ καὶ συν- e
ιδών τις Ἀττικὸς ἀνὴρ ὡς παγχάλεπόν ἐστι βουλομένοις
ἀπολογεῖσθαι, πλάττει τὸν Αἰγέα τῆς νεὼς προσφερο-
μένης ὑπὸ σπουδῆς ἀνατρέχοντα πρὸς τὴν ἀκρόπολιν
θέας ἕνεκα καὶ σφαλλόμενον καταπεσεῖν, ὥσπερ ὀπαδῶν
ἔρημον ἢ τῆς ἐπὶ θάλατταν ὁδοῦ σπεύδοντι μὴ παρούσης
τινὸς θεραπείας.

35 [6]. 1 Καὶ μὴν τὰ περὶ τὰς ἁρπαγὰς τῶν γυναι-
κῶν ἡμαρτημένα Θησεῖ μὲν εὐσχήμονος ἐνδεᾶ προφάσεως
γέγονε. Πρῶτον μὲν ὅτι πολλάκις· ἥρπασε γὰρ Ἀριά-
δνην καὶ Ἀντιόπην καὶ Ἀναξὼ τὴν Τροιζηνίαν, ἐπὶ πά-
σαις δὲ τὴν Ἑλένην, παρηκμακὼς οὐκ ἀκμάζουσαν, ἀλλὰ
νηπίαν καὶ ἄωρον αὐτὸς ὥραν ἔχων ἤδη γάμων πεπαῦ- f
σθαι καὶ νομίμων· ἔπειτα διὰ τὴν αἰτίαν· οὐ γὰρ ἀξιώ-
τεραί γε παιδοποιοὶ τῶν Ἀθήνησιν Ἐρεχθηΐδων καὶ
Κεκροπίδων αἱ Τροιζηνίων καὶ Λακώνων καὶ Ἀμαζόνων
ἀνέγγυοι θυγατέρες ἦσαν· 2 ἀλλὰ ταῦτα μὲν ὑποψίαν
ἔχει πρὸς ὕβριν καὶ καθ' ἡδονὴν πεπρᾶχθαι. Ῥωμύλος δὲ
πρῶτον μὲν ὀκτακοσίων ὀλίγον ἀριθμῷ δεούσας ἁρπά- 89
σας, οὐ πάσας, ἀλλὰ μίαν, ὥς φασιν, Ἑρσιλίαν ἔλαβε, τὰς
δ' ἄλλας διένειμε τοῖς ἀγάμοις τῶν πολιτῶν· ἔπειτα τῇ

34 (5). 1 [1] Ῥώμου I ‖ [2] τῆς : τάς I ‖ [5] εὐηργέτησεν I ‖ 2 [3] μακρᾷ : μικρᾷ U^{8} ‖ [8] σφαλόμενον P ‖ 35 (6). 1 [5] Ἑλλέννην D ‖ [8] Ἐρεχθιδῶν ID^{1} (η s. s. m^{2}) ‖ [10] θυγατέρες : θυγατέραις U^{8} ‖ 2 [4] φησιν U^{8} ‖ [4] Ἑλσιλίαν I ‖ [5] ἀγάμοις Sint. : ἀγαθοῖς codd.

ces femmes, cette violence, cette injustice apparut finalement comme l'acte le plus sage et le plus politique qu'il pût accomplir en vue de l'union des deux peuples. 3 En les mêlant et les amalgamant ainsi l'un à l'autre, il procura à l'État la source de la prospérité et de la puissance qui s'y développèrent par la suite. Le temps porte témoignage de la pudeur, de l'affection, de la stabilité qu'il fit régner dans ces mariages ; 4 car dans l'espace de deux cent trente ans, pas un homme, pas une femme n'osa abandonner la communauté conjugale : de même que chez les Grecs les gens très érudits peuvent nommer le premier homme qui tua son père ou sa mère, ainsi tous les Romains savent que Carvilius Spurius fut le premier d'entre eux qui divorça, en invoquant comme motif la stérilité de sa femme*. 5 Le témoignage d'une si longue suite d'années est confirmé, d'ailleurs, par les événements. C'est, en effet, par suite de ces mariages que les rois partagèrent l'autorité et que les deux peuples jouirent des mêmes droits civiques. Les amours de Thésée, par contre, ne procurèrent aux Athéniens aucun pacte d'amitié ni d'alliance avec personne ; ils ne leur rapportèrent que des haines, des guerres et des meurtres de citoyens ; à la fin même, ils perdirent Aphidnai et ce fut à grand'peine et grâce à la compassion de leurs ennemis (qu'ils adorèrent et reconnurent pour dieux) qu'ils échappèrent aux malheurs que les Troyens souffrirent à cause d'Alexandre*. 6 Et la mère de Thésée, elle, n'en fut pas quitte pour le risque, mais elle endura réellement le même sort qu'Hécube, son fils l'ayant abandonnée et oubliée, à moins que sa captivité ne soit une invention mensongère, comme il serait à désirer qu'elle le fût, ainsi que tant d'autres traits de la vie de Thésée. 7 En effet, ce que l'on raconte de l'intervention de la divinité à leur égard met entre ces deux héros une grande différence : Romulus ne dut son salut qu'à l'insigne bienveillance des dieux, tandis que l'oracle qui défendait à Égée de s'approcher d'aucune femme sur la terre étrangère semble prouver que Thésée vint au monde contre leur volonté*.

μετὰ ταῦτα τιμῇ καὶ ἀγαπήσει καὶ δικαιοσύνῃ περὶ τὰς
γυναῖκας ἀπέδειξε τὴν βίαν ἐκείνην καὶ τὴν ἀδικίαν κάλ-
λιστον ἔργον καὶ πολιτικώτατον εἰς κοινωνίαν γενομέ-
νην. 3 Οὕτω συνέμιξεν ἀλλήλοις καὶ συνέπηξε τὰ γένη
καὶ παρέσχε πηγὴν τῆς εἰς αὖθις εὐροίας καὶ δυνάμεως
τοῖς πράγμασιν. Αἰδοῦς δὲ καὶ φιλίας καὶ βεβαιότητος,
ἣν εἰργάσατο περὶ τοὺς γάμους, ὁ χρόνος ἐστὶ μάρτυς.
4 Ἐν γὰρ ἔτεσι τριάκοντα καὶ διακοσίοις οὔτ' ἀνὴρ
ἐτόλμησε γυναικὸς οὔτε γυνὴ κοινωνίαν ἀνδρὸς ἐγκα- b
ταλιπεῖν, ἀλλ' ὥσπερ ἐν Ἕλλησιν οἱ σφόδρα περιττοὶ τὸν
πρῶτον ἔχουσιν εἰπεῖν πατροκτόνον ἢ μητροφόνον, οὕτω
Ῥωμαῖοι πάντες ἴσασιν ὅτι Καρβίλιος Σπόριος ἀπε-
πέμψατο γυναῖκα πρῶτος ἀπαιδίαν αἰτιασάμενος. 5 Τῷ
δὲ τοσούτῳ χρόνῳ συμμαρτυρεῖ καὶ τὰ ἔργα. Καὶ γὰρ
ἀρχῆς ἐκοινώνησαν οἱ βασιλεῖς καὶ πολιτείας τὰ γένη
διὰ τὴν ἐπιγαμίαν ἐκείνην· ἀπὸ δὲ τῶν Θησέως γάμων
Ἀθηναίοις φιλικὸν μὲν οὐδὲν οὐδὲ κοινωνικὸν ὑπῆρξε
πρὸς οὐδένα συμβόλαιον, ἔχθραι δὲ καὶ πόλεμοι καὶ φόνοι
πολιτῶν καὶ τέλος Ἀφίδνας ἀπολέσαι ⟨καὶ⟩ μόλις ὑπ' c
οἴκτου τῶν πολεμίων, προσκυνήσαντας καὶ θεοὺς ἀνει-
πόντας, ⟨μὴ⟩ παθεῖν ἃ Τρῶες ἔπαθον δι' Ἀλέξανδρον.
6 Ἡ μέντοι μήτηρ ἡ Θησέως οὐκ ἐκινδύνευσεν, ἀλλ'
ἔπαθε τὰ τῆς Ἑκάβης, ἐγκαταλιπόντος καὶ προεμένου
τοῦ παιδός, εἴγε μὴ πέπλασται τὰ τῆς αἰχμαλωσίας, ὡς
ἔδει γε καὶ τοῦτο ψεῦδος εἶναι καὶ τὰ πλεῖστα τῶν ἄλλων.
7 Ἐπεὶ καὶ τὰ περὶ τοῦ θείου μυθολογούμενα πολλὴν
ποιεῖ διαφοράν. Ῥωμύλῳ μὲν γὰρ ἡ σωτηρία μετὰ πολ-
λῆς ὑπῆρξε θεῶν εὐμενείας, ὁ δ' Αἰγεῖ δοθεὶς χρησμός,
ἀπέχεσθαι γυναικὸς ἐπὶ ξένης, ἔοικεν ἀποφαίνειν παρὰ
γνώμην θεῶν γεγονέναι τὴν Θησέως τέκνωσιν.

35 (6). 3 [2] εὐροίας saepe ap. Plut., cf. Per. 20, 4, Aem. 36, 5, mor. 323 e, etc... : εὐνοίας codd. || 4 [5] Καρβίλιος Marc. 385 : Σκαρβίλιος cet. || 5 [5] κοινωνικόν — πολιτῶν om. U[8] (add. post. mg.) || [7] ⟨καί⟩ add. Mur. || [9] ⟨μή⟩ add. Mur. || 7 [1] πολλήν om. U[8].

LYCURGUE — NUMA

VIE DE LYCURGUE

NOTICE

« Sur Lycurgue le législateur, on ne peut absolument rien dire qui ne soit douteux. » Cette déclaration qu'il inscrit en tête de sa *Vie de Lycurgue*, Plutarque la confirme ensuite en maints endroits : on ne sait si Lycurgue a vécu au xe, au ixe ou au viiie siècle avant J.-C. (1, 2-7), s'il était fils d'Eunomos ou de Prytanis (1, 8), s'il a vraiment fait tous les voyages qu'on lui prête (4), s'il est l'auteur de l'institution de la cryptie (28), s'il mourut à Delphes, à Kirrha, à Élis ou en Crète (31, 7).

Et encore Plutarque semble-t-il admettre comme établis bien des points sur lesquels l'accord n'était pas unanime : pour lui, Lycurgue est un Eurypontide et il fut tuteur de son neveu, le roi Charilaos, mais, pour Hérodote, 1, 65, c'était un Agiade et son neveu et pupille s'appelait Léobotas. Le même Hérodote, *ibid.*, attribue à Lycurgue l'institution des éphores, que Plutarque lui refuse (7). Il y a plus grave encore : Thucydide, 1, 18, parle de la réforme constitutionnelle de Sparte sans mentionner le nom de Lycurgue, et nous savons que l'historien Hellanicos, contemporain d'Hérodote, attribuait toute l'organisation de Lacédémone aux rois Eurysthénès et Proclès (Strabon, 8, 5, 5), tandis que Pindare ne connaît que l'antique législateur dorien Aigimios (*Pyth.*, 1, 64). Il est assez probable que la légende de Lycurgue ne s'est constituée définitivement qu'au ive siècle, en

même temps que se poursuivait l'idéalisation de Sparte, commencée au siècle précédent[1].

Enfin, les historiens modernes, utilisant les résultats des fouilles archéologiques, observent qu'à l'origine la grande cité dorienne ne différait pas tellement des autres villes grecques, et que c'est seulement dans le cours du VIe siècle avant J.-C., sous l'influence de son aristocratie dirigeante, qu'elle a pris cet aspect original, rude et fermé qu'elle devait conserver si jalousement par la suite. Ainsi, « si l'on suit la tradition en plaçant le prétendu législateur quelque part entre le Xe et le VIIIe siècle, on ne peut rien dire de sa législation, et, si l'on s'en écarte, on est amené à des combinaisons arbitraires. Telle cette hypothèse récemment proposée : au VIe siècle, l'éphore Chilon aurait mis sous le nom et le patronage de Lycurgue toute une série de réformes dont il était lui-même l'inspirateur et qui donnèrent à l'État spartiate la rigide armature que nous lui connaissons »[2].

Il semble en tout cas probable que l'œuvre et la personnalité de Lycurgue sont des projections dans le passé d'institutions et de faits beaucoup plus récents[3]. Quand sa figure émergea de l'ombre, la liste des rois de Sparte était déjà close, et c'est pourquoi il dut se contenter d'être le tuteur d'un roi.

Avant de devenir le législateur de Sparte, qu'était donc Lycurgue? On ne peut faire ici que des hypothèses.

1. Voir, par exemple, F. Ollier, *Le mirage spartiate*, I, p. 106-107, et G. Glotz, *Hist. gr.*, I, p. 336-339.

2. P. Roussel, *Sparte* (De Boccard, 1939), p. 52-53. Cette hypothèse est de V. Ehrenberg, *Neugründer des Staates* (München, 1925), p. 5-54, notamment p. 49 : « Der Gesetzgeber Lykurg ist eine Schöpfung des wahren Gesetzgebers von 550. »

3. Cependant, pour Mme Chrimes-Atkinson, *Ancient Sparta* (Manchester, 1949), Lycurgue a existé et il a réformé l'État spartiate exactement en 809 avant J.-C. : voir le compte-rendu de cet ouvrage audacieux par A. Aymard, *Rev. Ét. Gr.* 64 (1951), p. 342-346. W. der Boer, *Laconian Studies* (Amsterdam, 1954), admet, lui aussi, l'historicité de Lycurgue, qui aurait réformé Sparte au VIIIe siècle (voir mon compte-rendu, *Rev. Ét. Anc.* 57 (1955), p. 370-373).

Certains voient en lui un héros ou un prêtre[1], mais il est plus probable qu'il fut d'abord une hypostase divine : la Pythie déjà se demandait s'il n'était pas « un dieu plutôt qu'un homme » (5, 4), et les Spartiates lui consacrèrent après sa mort, nous dit Plutarque, « un sanctuaire où ils lui offraient tous les ans des sacrifices comme à un dieu » (21, 4)[2].

Le nom même de Λυκοῦργος a fait l'objet de plusieurs tentatives d'explication, le premier élément pouvant être *lux* (cf. λευκός, λύχνος) ou λύκος, et le second ἔργον ou ὀργή, selon que Λυκοῦργος viendrait de *Λυκόεργος ou de *Λυκόοργος. Les uns l'interprètent comme signifiant « le faiseur de lumière » et l'assimilent à des épithètes cultuelles de Zeus et d'Apollon telles que Λύκαιος et Λύκειος[3]. D'autres y voient « celui qui fait les œuvres ou célèbre les orgies du loup » ; ils rapprochent ce dieu-loup de Lycurgue, fils de Dryas, et de l'Arcadien Lycurgue de l'*Iliade* VI, v. 130-140, et VII, v. 142-149, ainsi que des *Lycaia* d'Arcadie et des *Lupercales* de Rome, et ils supposent l'existence d'un Lycurgue lycanthrope, à masque de loup, sorte de « croquemitaine » qui aurait joué un rôle important dans les cérémonies d'initiation des enfants spartiates[4].

* * *

La composition de la *Vie de Lycurgue*, claire et logique, comprend quatre parties : I, ce que l'on sait de

1. Wilamowitz, *Homer. Untersuchungen*, p. 269 ; H. Gelzer, *Rhein. Museum*, 38 (1873), p. 1 sqq. : *Lykurgos und die delphische Priesterschaft.*
2. Le dieu Lycurgue est éponyme à Sparte dans des inscriptions de l'époque impériale : cf. A. M. Woadward, *Annual British School Athens*, 14 (1907-1908), p. 112-119 : *The Patronomate of the Divine Lycurgus*, et L. Robert, *Hellenica*, II, p. 57-58.
3. Éd. Meyer, *Forschungen zur alten Geschichte*, I, p. 281-283 ; Beloch, *Gr. Gesch.*[2], I, 2, p. 254.
4. H. Jeanmaire, *Couroï et Courètes*, p. 575-588.

Lycurgue avant sa réforme de Sparte (1–5, 9) ; II, trois institutions fondamentales : le sénat, la monnaie de fer, les repas en commun (5, 10–13) ; III, l'ἀγωγή spartiate de la naissance (et même de la procréation) jusqu'à la mort (14-28) ; IV, la fin de Lycurgue (29-31).

S'il est facile de déterminer le plan suivi par Plutarque, il est, au contraire, très malaisé de démêler l'importance respective de ses sources. C'est qu'il disposait, pour cette *Vie*, d'un matériel particulièrement abondant. A partir du IVe siècle, Lycurgue, considéré par la plupart des Grecs comme le meilleur de tous les législateurs, et la constitution de Sparte, qui leur apparaissait comme un modèle inégalable, firent l'objet d'une immense littérature, sans cesse accrue jusqu'à l'époque romaine. Comme toujours, les Allemands, friands de *Quellenforschung*, ont prétendu établir quelle fut la source principale de la *Vie de Lycurgue*, et ils ont nommé parfois le philosophe péripatéticien Hermippos, auteur de Βίοι au IIIe siècle avant J.-C.[1]. Hermippos est cité effectivement deux fois par Plutarque (5, 7 ; 23, 3), mais rien ne nous permet d'affirmer qu'il l'ait suivi plus fidèlement que plusieurs autres auteurs, comme Aristoxène de Tarente (31, 7), qui, lui aussi, avait écrit des Βίοι, et peut-être un Βίος Λυκούργου.

La plus grande partie de la *Vie de Lycurgue* est consacrée à décrire les institutions de Sparte. Ici, il est certain que Plutarque s'est adressé en premier lieu aux nombreux auteurs de Λακεδαιμονίων ou Λακωνικαὶ Πολιτεῖαι. Il en cite cinq : celle de Xénophon (1, 5), la seule qui nous ait été conservée et à laquelle il fait ensuite, sans la nommer à nouveau, de fréquents emprunts (en 9, 2 ; 12, 14 ; 15 ; 22, 4 ; 26, 2), — celle d'Aristote, qu'il mentionne six fois (1, 2 ; 5, 12 ; 6, 4 ; 28, 2 et 7 ; 31, 4), et dont il paraît avoir aussi utilisé parfois la *Politique* (en 7, 2), — celle de Critias (9, 7, et, sans nommer sa source, 28, 11),

1. Éd. Meyer, *Forschungen...*, I, p. 214, n. 1, et Kessler, *Plutarchs Leben von Lykurgos* (Berlin, 1910), p. 105-106.

— celle de Dioscoride (11, 9), — et celle de Sphaîros (5, 12). Si Platon n'avait pas écrit de Λακεδαιμονίων Πολιτεία, il s'était du moins souvent référé, dans ses écrits politiques, à la constitution de Sparte, dont il s'inspire visiblement beaucoup dans la *République* et dans les *Lois*, et c'est pourquoi Plutarque a fréquemment l'occasion de citer son maître (5, 10 ; 7, 1 ; 15, 1, et, sans le nommer, 15, 15 ; 16, 6 ; sans le nommer, 20, 16, et 27, 8 ; enfin, 28, 2). Il est probable que le traité Περὶ Πολιτειῶν d'Héraclide du Pont a été utilisé aussi par Plutarque, bien qu'il ne cite pas nommément cet auteur dans la *Vie de Lycurgue*. Il a dû se référer également, sans les mentionner, à Phylarque[1], Éphore (3 et 4, 2) et Polybe (5, 11).

Plutarque cite encore, à propos de détails plus ou moins importants, Tyrtée (6, 10), Simonide de Céos (1, 8), Terpandre, Pindare et Alcman (21), Thucydide (27, 7 ; 28, 6), Timée (1, 4 ; 31, 7), Dieu(ty)chidas de Mégare (1, 8), Antisthène le Socratique (30, 7 ; voir 16, 5, et la note à ce passage), Hippias d'Élis et Philostéphanos de Cyrène (23, 1), Démétrios de Phalère (23, 2), les chronographes Ératosthène et Apollodore (1, 3), Aristocratès de Sparte (4, 8 ; 31, 10), Sosibios de Sparte (25, 4), et même un auteur totalement inconnu par ailleurs : Apollothémis (31, 7).

Est-ce là un vain étalage d'érudition? Je ne le pense pas. Plutarque s'était rendu compte de la difficulté de son sujet, qui tenait surtout à l'incertitude des faits rapportés au sujet de Lycurgue. Il écrit en 1, 7 : « Malgré ces flottements de l'histoire, nous n'essaierons pas moins, en nous attachant dans ce qu'on a écrit sur Lycurgue aux faits les moins contestés, à ceux qui sont attestés par les témoins les mieux connus, de raconter sa vie. » Honnêtement, il a donc pensé s'entourer du maximum de garanties en lisant tout ce qu'il pouvait atteindre, afin de déterminer les faits généralement admis.

1. Cf. Kessler, *Plutarchs Leben von Lykurgos*, p. 107.

Il fait preuve aussi d'un certain esprit critique : il n'est pas dupe de grossières falsifications comme celle que constituaient les lettres attribuées à Lycurgue, bien qu'il leur emprunte certains traits (19, 10-13). Surtout, il met volontiers à profit les documents rassemblés par Aristote, comme l'inscription du disque d'Olympie (1, 2) et le texte de l'antique *rhètra* (6, 2-4). Cependant, il n'hésite pas à rejeter une assertion du même philosophe (14, 2), et une autre qu'il trouvait à la fois chez Aristote et chez Platon (28, 1-2), parce qu'elles lui paraissaient rabaisser Lycurgue.

Plutarque s'est donc informé avec beaucoup de conscience et de soin, mais il est indéniable que le choix qu'il opère entre ses sources et les jugements qu'il porte lui sont dictés surtout par la conception personnelle qu'il se faisait du législateur et de son œuvre, et pouvait-il procéder autrement, s'il est vrai que Lycurgue n'est pas réellement un personnage historique ?

* * *

Cette conception personnelle de Plutarque est bien simple : Lycurgue est le sage parfait et le parfait législateur. Or, le sage parfait, selon le cœur de Plutarque, est plein de justice, de modération, de douceur et d'amour de la paix, et le philosophe de Chéronée n'a pas hésité à façonner Lycurgue à sa propre image, tel qu'il était lui-même ou qu'il rêvait d'être. La vie du législateur de Sparte (si peu fournie de détails qu'elle soit, même au terme de ce long travail d'élaboration qui durait depuis plusieurs siècles) contient plusieurs traits de maîtrise de soi et de mansuétude que Plutarque se complaît visiblement à rapporter : d'abord sa conduite si désintéressée et généreuse à l'égard de son neveu Charilaos avant même qu'il fût né, conduite qui ne lui attire que des calomnies et des persécutions (3), puis sa douceur extra-

ordinaire à l'égard d'Alcandre qui lui avait crevé un œil et que sa longanimité finit par « convertir » (11). Enfin, sa mort, digne de sa vie et expressément voulue pour le bonheur de ses concitoyens, est un modèle d'abnégation et de grandeur d'âme (29, 6-9).

Plutarque, fidèle à son dessein, rejette en bloc tout ce qui, dans la tradition, représentait Lycurgue comme l'auteur des institutions militaires de Sparte, cette ville que l'on a pu comparer à un camp ou à une vaste caserne. Hérodote, 1, 65, plaçait les *syssities* parmi les institutions ayant trait à la guerre (τὰ ἐς πόλεμον ἔχοντα), et il est manifeste que les repas pris en commun avaient pour origine la vie des soldats en campagne et pour but de maintenir chez eux, même en temps de paix, l'esprit de corps[1]; d'ailleurs, ils étaient sous la dépendance des polémarques; cependant, selon Plutarque, ils n'avaient d'autre effet que de développer chez les Spartiates l'esprit d'amitié et d'affection mutuelle (φιδίτια = φιλίτια), ainsi que le goût de la frugalité et de l'économie (12, 1). Ce qui prouve à ses yeux que, dans son œuvre de législateur, Lycurgue s'est toujours montré πρᾶος καὶ πρὸς εἰρήνην οἰκείως ἔχων (23, 2), c'est une phrase de Démétrios de Phalère, dont le sens semble avoir été majoré[2], et la tradition incertaine qui fait de lui le collaborateur d'Iphitos dans l'institution, éminemment pacifique, de la trêve olympique. Aussi Plutarque a-t-il décidé de mettre Lycurgue en parallèle avec le paisible Numa, alors qu'il eût semblé peut-être plus indiqué de le comparer au belliqueux Romulus, comme le fait, par exemple, Denys d'Halicarnasse, 2, 23, qui pense que, sur beaucoup de points, le premier organisateur de Rome n'a fait qu'imiter celui de Sparte.

Du moment que Lycurgue est non seulement un sage, mais un législateur parfait, les institutions de Sparte,

1. Voir Platon, *Lois*, 625 c-e.
2. Cf. Kessler, *op. cit.*, p. 82.

qui lui sont presque toutes attribuées, ne peuvent comporter aucun défaut. Les dispositions relatives au mariage et au « prêt » des épouses (15, 11-18), à la sélection des nouveau-nés (16, 1-3) ou au dressage des enfants au vol (17, 5-6) sont approuvées en bloc par Plutarque, malgré les graves réserves morales qu'elles appellent et qu'il aurait sans doute formulées ailleurs. Car, ainsi que le remarque F. Ollier, « nous apercevons dans les *Œuvres morales* certaines résistances à l'encontre de Sparte, dont on ne découvre plus rien ici... C'est parce que Plutarque voulait écrire la vie d'un personnage qu'il regardait comme le plus éminent des sages et des législateurs qu'il a été amené à hausser Sparte tout entière jusqu'au niveau de son héros. Il se serait montré sans aucun doute plus mesuré dans l'éloge s'il avait composé purement et simplement une Λακεδαιμονίων πολιτεία. C'est ainsi que le personnage légendaire de Lycurgue, auquel les institutions de Lacédémone avaient peut-être jadis donné naissance et qui leur avait dû ses qualités personnelles, leur rendait avec usure chez Plutarque ce qu'il avait reçu d'elles, en leur imprimant à son tour la marque brillante de sa propre perfection ».[1]

Il est pourtant une institution de Sparte, une seule, que Plutarque ne consent pas à approuver : c'est la chasse aux hilotes pratiquée au cours de la *cryptie*. Aussi refuse-t-il d'en attribuer à Lycurgue la paternité. Il suggère qu'elle n'est pas antérieure au tremblement de terre et au soulèvement des hilotes de 464 avant J.-C., et il prétend justifier son opinion par ce seul argument : « Je ne saurais imputer à Lycurgue une pratique aussi horrible que la cryptie, quand je juge son caractère d'après sa mansuétude et sa justice en tout le reste, et que je vois la divinité elle-même ajouter son témoignage en sa faveur » (28, 13).

Cette divinité, c'est, bien entendu, Apollon Pythien,

1. F. Ollier, *Le mirage spartiate*, II, p. 212-213.

que Lycurgue consulta au début et à la fin de sa carrière, et il est certain que la dévotion de Plutarque, prêtre de Delphes, pour son dieu a contribué à cette exaltation d'un personnage dont la Pythie faisait tant de cas. Mais une raison plus importante encore de cette attitude de Plutarque, c'est, comme l'écrit aussi F. Ollier, qu' « il était précédé par toute une énorme idéalisation de la cité dorienne. Il se sentait en quelque sorte porté, dirigé par ce flot puissant. Il le laissait agir en la circonstance, sans tenter de lui opposer aucune résistance, puisque la nature de l'ouvrage qu'il avait entrepris lui dictait véritablement cette conduite... L'auteur de la *Vie de Lycurgue* a eu pour nombreux collaborateurs tous ceux qui avaient écrit élogieusement sur Sparte dans les siècles antérieurs, mais il a apporté en propre son âme généreuse et enthousiaste ».[1]

Et cette idéalisation fervente de Sparte et de Lycurgue atteint son apogée dans les chapitres 29-31 : là, Plutarque compare la joie de Lycurgue constatant que son œuvre est bonne et qu'elle fonctionne par elle-même, à celle du dieu du *Timée* quand il eut formé le monde et l'eut vu répondre à son impulsion initiale, puis il brosse de Sparte, pendant les cinq cents ans où elle observa les lois de Lycurgue et fut ainsi la première cité de la Grèce, un tableau idyllique. Enfin, revenant à Lycurgue, Plutarque le place très au-dessus de tous les meilleurs philosophes, y compris Platon, qui ont décrit la cité idéale, mais n'ont pas su la réaliser, ce que lui seul a été capable de faire.

Est-ce à dire que ce panégyrique de Lycurgue et de Sparte n'a aucune valeur historique et qu'il peut nous renseigner seulement sur les idées et les sentiments de son auteur, et, si l'on veut, sur l'étrange phénomène que constitue le « mirage spartiate »? Assurément non. Parmi toutes les œuvres que l'antiquité nous a laissées

1. F. Ollier, *op. cit.*, II, p. 213-215.

et qui nous parlent de Lacédémone, aucune ne nous en donne une image aussi complète et aussi saisissante, et son caractère visiblement tendancieux n'empêche pas la *Vie de Lycurgue*, moyennant quelques corrections faciles à faire, d'être pour les historiens une source abondante et précieuse entre toutes. Qu'on la compare, par exemple, à la *République des Lacédémoniens*, ce médiocre traité de Xénophon : comme on est alors reconnaissant à Plutarque d'avoir attaché moins d'intérêt à l'évolution des unités spartiates à la manœuvre et au combat, et beaucoup plus aux traits caractéristiques des institutions de Sparte, ainsi qu'à la conception générale de la vie qui s'y exprime ! H. Jeanmaire, commençant un article sur la cryptie, écrit : « Les renseignements les plus explicites sur cette coutume lacédémonienne nous sont fournis par Plutarque »,[1] et l'on peut en dire autant de la plupart des autres institutions de la grande cité laconienne. C'est presque constamment à la *Vie de Lycurgue* que se réfère le livre de P. Roussel sur Sparte. Peut-être dira-t-on qu'il était facile à Plutarque, avec toutes les sources dont il disposait, de dresser ce tableau détaillé et presque complet de la constitution et de la παιδεία lacédémoniennes, mais l'abondance même de la bibliographie et la diversité des opinions exprimées constituaient un écueil, en rendant malaisée la rédaction d'un ouvrage à la fois clair, précis et vivant comme celui que nous devons à Plutarque.

Cet ouvrage, suivant la manière habituelle de l'auteur, est émaillé de nombreuses citations poétiques et d'autres ornements qui ne sont pas rapportés artificiellement, mais qui servent à souligner l'indication de tel ou tel aspect de Sparte : par exemple l'alliance de mots de Théophraste, en 10, 2, ou la plaisanterie du citharède Stratonicos, en 30, 7. On y trouve aussi de nombreux apophtegmes lacédémoniens, héroïques ou familiers, aux-

1. *Rev. Ét. Gr.*, 26 (1913), p. 121.

quels Plutarque a conservé presque toujours, par souci de fidélité et d'exactitude, les formes du dialecte dorien. Enfin, beaucoup d'images rendent l'expression plus concrète ; je n'en citerai qu'une, qui peut paraître banale, mais qui accuse du moins avec force le caractère communautaire de la vie lacédémonienne, sur lequel Plutarque insiste à maintes reprises : « En général, Lycurgue accoutumait les citoyens à ne pas vouloir ni savoir vivre en leur particulier, à toujours faire corps, ainsi que les abeilles, avec la communauté, comme pelotonnés tous ensemble autour du chef, et à sortir d'eux-mêmes, en quelque sorte, sous l'effet de l'enthousiasme et du zèle, pour se donner tout entiers à leur patrie » (25, 5).

LYCURGUE

Époque et famille de Lycurgue. — 1. 1 Sur Lycurgue le législateur on ne peut absolument rien dire qui ne soit douteux. Son origine, son séjour à l'étranger, sa mort, enfin l'établissement même de ses lois et de sa constitution sont rapportés diversement par les historiens ; mais c'est sur le temps où il vécut que le désaccord est le plus grand. 2 Les uns disent qu'il fut exactement contemporain d'Iphitos et qu'ils instituèrent ensemble la trêve olympique ; de ce nombre est Aristote, le philosophe, qui en donne pour preuve le disque olympique sur lequel est resté gravé le nom de Lycurgue[1]. 3 D'autres, comme Ératosthène et Apollodore, fondant leur chronologie sur la succession des rois de Sparte, le donnent comme antérieur d'un grand nombre d'années à la première Olympiade[2]. 4 Timée soupçonne qu'il y eut à Sparte deux Lycurgue en des temps différents, que les actions de l'un et de l'autre furent attribuées à l'un des deux, à cause de sa gloire, et que le plus ancien n'était pas éloigné de l'époque d'Homère ; quelques-uns pensent même qu'il put voir ce poète[3]. 5 Xénophon aussi donne lieu de supposer qu'il remonte à une haute antiquité, lorsqu'il dit que Lycurgue vécut au temps des Héraclides ; 6 à la vérité, les plus récents rois de Sparte étaient aussi des Héraclides de race ; mais il est vraisemblable que Xénophon a voulu désigner les premiers Héraclides, ceux qui étaient encore très voisins

1. Voir ci-dessous, 23, 3-4, et Pausanias, 5, 4, 5 ; c'est en 776 avant J.-C. qu'auraient été institués les jeux et la trêve olympiques. — Pausanias, 5, 20, 1, avait encore pu voir à Olympie ce disque, qu'Aristote mentionnait sans doute sans sa Λακεδαιμονίων Πολιτεία.

2. Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 391-393.

3. L'historien Timée de Tauroménion essayait ainsi, évidemment, de concilier les dates données par Aristote (776) et par Ératosthène (888).

ΛΥΚΟΥΡΓΟΣ

1. 1 Περὶ Λυκούργου τοῦ νομοθέτου καθόλου μὲν 39
οὐδὲν ἔστιν εἰπεῖν ἀναμφισβήτητον, οὗ γε καὶ γένος καὶ
ἀποδημία καὶ τελευτὴ καὶ πρὸς ἅπασιν ἡ περὶ τοὺς νό- e
μους αὐτοῦ καὶ τὴν πολιτείαν πραγματεία διαφόρους
ἔσχηκεν ἱστορίας, ἥκιστα δ' οἱ χρόνοι καθ' οὓς γέγονεν ὁ
ἀνὴρ ὁμολογοῦνται. 2 Οἱ μὲν γὰρ Ἰφίτῳ συνακμάσαι
καὶ συνδιαθεῖναι τὴν Ὀλυμπιακὴν ἐκεχειρίαν λέγουσιν
αὐτόν, ὧν ἐστι καὶ Ἀριστοτέλης ὁ φιλόσοφος, τεκμήριον
προφέρων τὸν Ὀλυμπίασι δίσκον ἐν ᾧ τοὔνομα τοῦ Λυ-
κούργου διασῴζεται καταγεγραμμένον· 3 οἱ δὲ ταῖς
διαδοχαῖς τῶν ἐν Σπάρτῃ βεβασιλευκότων ἀναλεγόμενοι
τὸν χρόνον, ὥσπερ Ἐρατοσθένης καὶ Ἀπολλόδωρος, οὐκ
ὀλίγοις ἔτεσι πρεσβύτερον ἀποφαίνουσι τῆς πρώτης
Ὀλυμπιάδος. 4 Τίμαιος δ' ὑπονοεῖ, δυεῖν ἐν Σπάρτῃ
γεγονότων Λυκούργων οὐ κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον, τῷ f
ἑτέρῳ τὰς ἀμφοῖν πράξεις διὰ τὴν δόξαν ἀνακεῖσθαι· καὶ
τόν γε πεσβύτερον οὐ πόρρω τῶν Ὁμήρου γεγονέναι
χρόνων, ἔνιοι δέ, καὶ κατ' ὄψιν ἐντυχεῖν Ὁμήρῳ. 5 Δί-
δωσι δὲ καὶ Ξενοφῶν ὑπόνοιαν ἀρχαιότητος ἐν οἷς τὸν 40
ἄνδρα λέγει γεγονέναι κατὰ τοὺς Ἡρακλείδας. 6 Γένει
μὲν γὰρ Ἡρακλεῖδαι δήπουθεν ἦσαν καὶ οἱ νεώτατοι τῶν
ἐν Σπάρτῃ βασιλέων, ὁ δ' ἔοικε βουλομένῳ τοὺς πρώ-
τους ἐκείνους καὶ σύνεγγυς Ἡρακλέους ὀνομάζειν Ἡρα-

1. 1 [2] γε om. F ‖ 2 [1] Ἰφίτω F ἀμφίτω mg. ‖ [2] Ὀλυμπιακήν : Ὀλυμπίαν F ‖ [4] προφέρων GF : προσφέρον L : προσφέρων LA ‖ 3 [2] διαδοχαῖς F : διδαχαῖς mg. : ‖ [2] βεβασιλευκότων : βεβουλευκότων F ‖ [3] Ἀπωλόδωρος F ‖ 4 [1] δυοῖν F (Par. 1673, 1679) : δυεῖν cet. (inter quos Par. 2955) ‖ [3] τὰς αὐτῶν πράξεις LA ‖ 4 [4-5] χρόνων γεγονέναι LA ‖ 5 [2] ἐν οι (mg. οἷς) τ. ἀ. λ. γεγ. καί (mg. κατά) Ἡρακλ. F : τὸν ἄνδρα γεγονέναι τοὺς Ἡρακλείδας LA.

d'Héraclès[1]. 7 Cependant, malgré ces flottements de l'histoire, nous n'essaierons pas moins, en nous attachant dans ce qu'on a écrit sur Lycurgue aux faits les moins contestés, à ceux qui sont attestés par les témoins les mieux connus, de raconter sa vie.

8 Le poète Simonide affirme que Lycurgue n'était pas fils d'Eunomos, mais qu'Eunomos et Lycurgue étaient tous deux fils de Prytanis. Cependant, la plupart des historiens donnent une généalogie assez différente : ils disent que de Proclès, fils d'Aristodémos, naquit Soos, de Soos Eurypon et de ce dernier Prytanis ; de Prytanis Eunomos, d'Eunomos et de sa première femme Polydectès, et d'une seconde femme qui s'appelait Dionassè, Lycurgue, comme le rapporte Dieutychidas. Lycurgue était ainsi le sixième descendant à partir de Proclès et le onzième à partir d'Héraclès[2].

2. 1 Parmi ses ancêtres, le plus admiré fut Soos, sous le règne duquel les Spartiates réduisirent les hilotes en servitude et prirent aux Arcadiens un territoire considérable qu'ils s'annexèrent[3]. 2 On raconte que Soos, assiégé dans un endroit difficile et sans eau par les Cleitoriens, convint avec eux de leur abandonner le territoire conquis, s'ils le laissaient boire, lui et tous les siens, à une source voisine. 3 La convention une fois conclue sous la foi du serment, il rassembla ses gens et promit de donner la royauté à celui qui ne boirait pas. Mais aucun n'en eut le courage et tous burent. Lui-même, étant des-

1. Xénophon, *Rep. Lac.* 10, 8 ; voir le commentaire de F. Ollier dans son édition de ce traité, p. 53. Hérodote, 1, 65, fait de Lycurgue le tuteur de Léobotas, petit-fils d'Agis et septième descendant d'Héraclès (cf. Hérodote, 7, 204).

2. Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 393-394.

3. Hérodote, 8, 131, ignore Soos, qui n'est encore pour Platon, *Cratyle* 412 b, qu'un ἀνὴρ Λακωνικὸς τῶν εὐδοκιμῶν. Beloch, *Gr. Gesch.*[2] I, 2, p. 171, indique qu'Éphore connaissait déjà Soos parce qu'il faisait de Lycurgue le sixième descendant à partir de Proclès (Strabon, 10, 4, 18), mais cela est faux, puisque Strabon, 8, 5, 5, écrit, d'après Éphore : Εὐρυπῶντος τοῦ Προκλέους. Éphore, comme Hérodote, devait intercaler Polydectès entre Prytanis et Eunomos. Voir le *Pauly-Wissowa*, s. v. *Soos*, et E. Kessler, *Plut. Leben des Lykurgos*, p. 9-11.

κλεῖδας. 7 Οὐ μὴν ἀλλὰ καίπερ οὕτω πεπλανημένης
τῆς ἱστορίας, πειρασόμεθα τοῖς βραχυτάτας ἔχουσιν
ἀντιλογίας ἢ γνωριμωτάτους μάρτυρας ἑπόμενοι τῶν
γεγραμμένων, περὶ τοῦ ἀνδρὸς ἀποδοῦναι τὴν διήγησιν.
8 Ἐπεὶ καὶ Σιμωνίδης ὁ ποιητὴς οὐκ Εὐνόμου λέγει τὸν
Λυκοῦργον πατρός, ἀλλὰ Πρυτάνιδος καὶ τὸν Λυκοῦρ-
γον καὶ τὸν Εὔνομον, οἱ πλεῖστοι σχεδὸν οὐχ οὕτω γενεα-
λογοῦσιν, ἀλλὰ Προκλέους μὲν τοῦ Ἀριστοδήμου γενέσ- b
θαι Σόον, Σόου δ' Εὐρυπῶντα, τούτου δὲ Πρύτανιν, ἐκ
τούτου δ' Εὔνομον, Εὐνόμου δὲ Πολυδέκτην ἐκ προτέρας
γυναικός, Λυκοῦργον δὲ νεώτερον ἐκ Διωνάσσης, ὡς
Διευτυχίδας ἱστόρηκεν, ἕκτον μὲν ἀπὸ Προκλέους, ἑνδέ-
κατον δ' ἀφ' Ἡρακλέους.

2. 1 Τῶν δὲ προγόνων αὐτοῦ μάλιστα μὲν ἐθαυμάσθη
Σόος, ἐφ' οὗ καὶ τοὺς εἵλωτας ἐποιήσαντο δούλους οἱ
Σπαρτιᾶται, καὶ χώραν προσεκτήσαντο πολλὴν Ἀρκά-
δων ἀποτεμόμενοι. 2 Λέγεται δὲ τὸν Σόον ἐν χωρίῳ
χαλεπῷ καὶ ἀνύδρῳ πολιορκούμενον ὑπὸ Κλειτορίων,
ὁμολογῆσαι τὴν δορίκτητον γῆν αὐτοῖς ἀφήσειν, εἰ πίοι c
καὶ αὐτὸς καὶ οἱ μετ' αὐτοῦ πάντες ἀπὸ τῆς πλησίον
πηγῆς. 3 Γενομένων δὲ τῶν ὁρκίων ὁμολογιῶν, συνα-
γαγόντα τοὺς μεθ' ἑαυτοῦ, διδόναι τῷ μὴ πιόντι τὴν
βασιλείαν· οὐδενὸς δὲ καρτερήσαντος, ἀλλὰ πάντων

1. 7 [2] πειρασόμεθα : πειρασώμεθα FA[1] (s. s. o) || 8 [5] Σῶον, Σώου hic et postea F || [5] Εὐρυπῶντα Valck. : Εὐρυτίωνα GLA : Εὐτίωνα F || [7] Διωνάσσης Sint. ex schol. Plat. Rep. 599 d : Διονάσσης GLA : Διανάσσης F || [8] Διευτυχίδας Br. : δὲ εὐτυχίδας codd. (e vet. corrupt. Cf. Schol. Aristoph. Vesp. 875 et Pind. Nem. IX 30) : Διευχίδας Inscript., cf. Fouilles de Delphes III, V p. 92 || 2. 1 [1] μέν om. LA || [1] ἐθαυμάσθη : ἐθαυμαστώθω cum η s. s. F || [2] ἐφ' : ἀφ' F || [2] δούλας F || 2 [2] Κλειτορίων Léop. : Κλιτορίων codd. || [3] δορύκτητον AF || [3] πίοι : πίει A || [4] καί om. ante αὐτός F, cf. mor. 232 A : Σόον λέγεται ἐν χ. χαλεπῷ etc., ὁμολογῆσαι τ. δορ. αὐτοῖς ⟨ἂν⟩ ἀφεῖναι γῆν εἰ πίοιεν ⟨οἱ⟩ μετ' αὐτοῦ πάντες ἀπὸ τῆς πλησίον πηγῆς· ἐφρούρουν δ' αὐτὴν οἱ πολέμιοι· γενομένων δὲ τῶν ὅρκων etc. ὡς μὴ πιόντα. || 3 [1] ὁρκίων ὁμολογιῶν GLA : ὁρκέων καὶ ὁμολογιῶν F.

cendu le dernier à la source, s'y lava en présence des ennemis et se retira ; il garda ainsi le territoire sous prétexte que tous n'avaient pas bu[1]. 4 Mais, bien qu'on l'admirât pour cela, ce n'est pas son nom que l'on donne à sa dynastie, et ses descendants furent appelés Eurypontides, du nom de son fils, parce que, paraît-il, Eurypon fut le premier qui relâcha la vigueur excessive du pouvoir monarchique pour complaire au peuple et gagner ses bonnes grâces[2]. 5 Ce relâchement enhardit le peuple, et les rois qui succédèrent à Eurypon ou bien s'attirèrent la haine de la multitude en voulant la contraindre par la force, ou bien plièrent devant elle soit par condescendance, soit par faiblesse, de sorte que Sparte fut longtemps en proie à la licence et à l'anarchie[3]. 6 Ce fut même la cause de la mort du roi, père de Lycurgue : comme il voulait séparer des gens qui se battaient, il reçut un coup de couteau de cuisine et mourut, laissant le trône à son fils aîné, Polydectès.

Lycurgue roi, puis tuteur de son neveu. — 3. 1 Celui-ci aussi étant mort peu de temps après, tout le monde estima que c'était à Lycurgue de devenir roi, et il régna, en effet, jusqu'à ce que l'on s'aperçût que la femme de son frère était enceinte. 2 Aussitôt qu'il le sut, il déclara que la royauté appartenait à l'enfant qui allait naître, si c'était un garçon, et ce fut dès lors en qualité de tuteur qu'il administra le royaume. Les tuteurs des rois orphelins portaient à Lacédémone le nom de *prodicoï*[4]. 3 Cependant, sa belle-sœur lui envoya secrètement des émissaires et lui fit dire qu'elle avait dessein de faire périr l'enfant avant sa naissance pour que lui, Lycurgue, continuât à régner, s'il consentait à l'épouser. Il eut horreur de sa scélératesse, mais ne rejeta point sa proposi-

1. Pour cette histoire, rapprocher les *Apophthegmata Laconica* 232 A, et voir Wilamowitz, *Hermes* 40 (1905), p. 145 sqq.

2. Comparer Pausanias, 3, 7, 1, et Strabon, 8, 5, 5, et voir Ed. Meyer, *Forsch. zur alten Gesch.* 1, p. 283 sqq.

3. Cf. Hérodote, 1, 65 ; Thucydide, 1, 18, 1 ; Justin, 3, 3, 10.

4. *Prodicos* veut dire : « qui défend les droits ». Cf. Xénophon, *Hell.* 4, 2, 9, et Hésychius : προδικεῖν· ἐπιτροπεύειν.

πιόντων, αὐτὸν ἐπὶ πᾶσι καταβάντα καὶ περιρρανάμενον,
ἔτι τῶν πολεμίων παρόντων, ἀπελθεῖν καὶ τὴν χώραν
κατασχεῖν, ὡς μὴ πάντων πιόντων. 4 Ἀλλὰ καίπερ ἐπὶ
τούτοις θαυμάζοντες αὐτόν, οὐκ ἀπὸ τούτου τὴν οἰκίαν,
ἀλλὰ τοῦ παιδὸς αὐτοῦ προσηγόρευσαν Εὐρυπωντίδας,
ὅτι δοκεῖ πρῶτος Εὐρυπῶν τὸ ἄγαν μοναρχικὸν ἀνεῖναι
τῆς βασιλείας, δημαγωγῶν καὶ χαριζόμενος τοῖς πολ- d
λοῖς. 5 Ἐκ δὲ τῆς τοιαύτης ἀνέσεως τοῦ μὲν δήμου
θρασυνομένου, τῶν δ' ὕστερον βασιλέων τὰ μὲν ἀπεχθα-
νομένων τῷ βιάζεσθαι τοὺς πολλούς, τὰ δὲ πρὸς χάριν
ἢ δι' ἀσθένειαν ὑποφερομένων, ἀνομία καὶ ἀταξία κα-
τέσχε τὴν Σπάρτην ἐπὶ πολὺν χρόνον· 6 ὑφ' ἧς καὶ
τὸν πατέρα τοῦ Λυκούργου βασιλεύοντα συνέβη τελευ-
τῆσαι· διερύκων γὰρ ἀψιμαχίαν τινά, μαγειρικῇ κοπίδι
πληγεὶς ἀπέθανε, τῷ πρεσβυτέρῳ παιδὶ Πολυδέκτῃ κατα-
λιπὼν τὴν βασιλείαν.

3. 1 Ἀποθανόντος δὲ καὶ τούτου μετ' ὀλίγον χρόνον,
ἔδει βασιλεύειν, ὡς πάντες ᾤοντο, τὸν Λυκοῦργον· καὶ
πρίν γε τὴν γυναῖκα τοῦ ἀδελφοῦ φανερὰν γενέσθαι
κύουσαν, ἐβασίλευεν. 2 Ἐπεὶ δὲ τοῦτο τάχιστ' ᾔσθετο, e
τὴν μὲν βασιλείαν ἀπέφηνε τοῦ παιδὸς οὖσαν, ἄνπερ
ἄρρην γένηται, τὴν δ' ἀρχὴν αὐτὸς ὡς ἐπίτροπος διεῖπε·
τοὺς δὲ τῶν ὀρφανῶν βασιλέων ἐπιτρόπους Λακεδαιμό-
νιοι προδίκους ὠνόμαζον. 3 Ὡς δ' ἡ γυνὴ προσέπεμπε
κρύφα καὶ λόγους ἐποιεῖτο, βουλομένη διαφθεῖραι τὸ
βρέφος ἐπὶ τῷ συνοικεῖν ἐκείνῳ βασιλεύοντι τῆς Σπάρ-
της, τὸ μὲν ἦθος αὐτῆς ἐμίσησε, πρὸς δὲ τὸν λόγον αὐτὸν
οὐκ ἀντεῖπεν, ἀλλ' ἐπαινεῖν καὶ δέχεσθαι προσποιούμε-

2. 3 [4] περιρρανάμενον : περιρανάμενον A || 4 [2] αὐτόν : αὐτήν cum o s. s. F || [3] Εὐρυπωντίδας Valck. : Εὐρυτιωντίδας GLA : Εὐρυτιωνίδας F || [4] Εὐρυπῶν : Εὐρυτίων codd. || [4] ἀνεῖναι GLA et mg. F : εἶναι text. F || 5 [3] τῷ : τό F || 3. 1 [3] γενέσθαι Rei : ἔσεσθαι codd. || 2 [5] ὠνομάζουσι, mg. : -ζον A || 3 [1] προέπεμπε F || [3] τῷ : τό F.

tion : il fit semblant de l'approuver et de l'accepter et lui fit dire qu'elle ne devait pas se faire avorter et, en se droguant, ruiner sa santé et risquer la mort ; qu'il aurait soin lui-même de se débarrasser de l'enfant, dès qu'il serait né. 4 C'est ainsi qu'il abusa la veuve jusqu'au terme de sa grossesse. Quand il apprit qu'elle ressentait les douleurs de l'enfantement, il envoya des gens pour assister à ses couches et la surveiller, avec ordre, si elle accouchait d'une fille, de la remettre entre les mains des femmes, et, si c'était d'un garçon, de le lui apporter, quelles que fussent ses occupations. 5 Il était en train de dîner avec les magistrats, lorsqu'elle mit au monde un garçon. Les serviteurs vinrent lui apporter le nouveau-né. 6 On raconte qu'en le recevant, il dit aux assistants : « Il vous est né un roi, Spartiates », et qu'il le déposa sur le siège royal et le nomma Charilaos, parce que tous les convives, admirant sa grandeur d'âme et sa justice, étaient au comble de la joie (περιχαρεῖς)[1]. Il n'avait régné en tout que huit mois. 7 Mais ses qualités attiraient sur lui les regards de tous ses concitoyens, et la plupart mettaient un zèle empressé à exécuter ses ordres, bien plus par respect de sa vertu que parce qu'il fallait lui obéir en tant que tuteur du roi et détenteur du pouvoir royal. 8 Mais il avait aussi des envieux qui, pendant sa jeunesse, s'employèrent à faire obstacle à son avancement. Les principaux étaient les parents et les amis de la mère du roi, qui se croyait sa victime. Le frère de cette femme, Léonidas, l'insulta un jour audacieusement et lui laissa entendre qu'il savait très bien qu'il régnerait un jour. Il voulait le rendre suspect et le calomniait à l'avance en faisant croire que, s'il arrivait quelque chose au roi, c'est lui qui aurait tramé sa mort. La veuve, de son côté, faisait courir les mêmes bruits. 9 Lycurgue, chagriné par ces rumeurs et craignant l'avenir incertain, résolut de quitter le pays[2] pour échapper au

1. Charilaos signifie « la joie du peuple ». Comparer Aristote, *Pol.* 2, 10, 1271 b, 25 ; Strabon, 10, 4, 19 (d'après Éphore) ; Justin, 3, 2, 5, et voir F. Ollier, *Le mirage spartiate*, 1, p. 93.

2. Comparer Strabon, à l'endroit cité dans la note précédente.

νος, οὐκ ἔφη δεῖν ἀμβλίσκουσαν αὐτὴν καὶ φαρμακευο-
μένην διαλυμαίνεσθαι τὸ σῶμα καὶ κινδυνεύειν· αὐτῷ f
γὰρ μελήσειν ὅπως εὐθὺς ἐκποδὼν ἔσται τὸ γεννηθέν.
4 Οὕτω δὲ παραγαγὼν ἄχρι τοῦ τόκου τὴν ἄνθρωπον,
ὡς ᾔσθετο τίκτουσαν, εἰσέπεμψε παρέδρους ταῖς ὠδῖσιν
αὐτῆς καὶ φύλακας, οἷς ἦν προστεταγμένον, ἐὰν μὲν
θῆλυ τεχθῇ, παραδοῦναι ταῖς γυναιξίν, ἐὰν δ' ἄρρεν,
κομίσαι πρὸς ἑαυτόν, ὅ τι ἂν τύχῃ πράττων. 5 Ἔτυχε 41
δὲ δειπνοῦντος αὐτοῦ μετὰ τῶν ἀρχόντων ἀποκυηθὲν
ἄρρεν· καὶ παρῆσαν οἱ ὑπηρέται τὸ παιδάριον αὐτῷ κο-
μίζοντες. 6 Ὁ δὲ δεξάμενος, ⟨ὡς⟩ λέγεται, καὶ πρὸς
τοὺς παρόντας εἰπών· « βασιλεὺς ὑμῖν γέγονεν, ὦ Σπαρ-
τιᾶται », κατέκλινεν ἐν τῇ βασιλικῇ χώρᾳ, καὶ Χαρίλαον
ὠνόμασε διὰ τὸ τοὺς πάντας εἶναι περιχαρεῖς, ἀγαμέ-
νους αὐτοῦ τὸ φρόνημα καὶ τὴν δικαιοσύνην. Ἐβασί-
λευσε δὲ μῆνας ὀκτὼ τὸ σύμπαν. 7 Ἦν δὲ καὶ τἆλλα
περίβλεπτος ὑπὸ τῶν πολιτῶν, καὶ πλείονες ἐγένοντο
τῶν ὡς ἐπιτρόπῳ βασιλέως καὶ βασιλικὴν ἐξουσίαν ἔχοντι
πειθομένων οἱ δι' ἀρετὴν προσέχοντες αὐτῷ καὶ ποιεῖν b
ἐθέλοντες ἑτοίμως τὸ προσταττόμενον. 8 Ἦν δέ τι καὶ
τὸ φθονοῦν καὶ πρὸς τὴν αὔξησιν ὄντι νέῳ πειρώμενον
ἐνίστασθαι, μάλιστα μὲν οἱ συγγενεῖς καὶ οἰκεῖοι τῆς
τοῦ βασιλέως μητρὸς ὑβρίσθαι δοκούσης· ὁ δ' ἀδελφὸς
αὐτῆς Λεωνίδας καὶ θρασύτερόν ποτε τῷ Λυκούργῳ
λοιδορηθεὶς ὑπεῖπεν ὡς εἰδείη σαφῶς μέλλοντα βασι-
λεύειν αὐτόν, ὑπόνοιαν διδοὺς καὶ προκαταλαμβάνων
διαβολῇ τὸν Λυκοῦργον, εἴ τι συμβαίη τῷ βασιλεῖ πα-
θεῖν, ὡς ἐπιβεβουλευκότα· τοιοῦτοι δέ τινες λόγοι καὶ
παρὰ τῆς γυναικὸς ἐξεφοίτων. 9 Ἐφ' οἷς βαρέως
φέρων καὶ δεδοικὼς τὸ ἄδηλον, ἔγνω φυγεῖν ἀποδημίᾳ c

3. 4 [3] μὲν om. F ‖ 6 [1] ὡς add. Steph. ‖ [1] καὶ om. F ‖ [2] ἡμῖν F ‖ [3] Χαρίλαον : Χάριλλον G mg. ‖ [4] τό om. F ‖ [5] Ἐβασίλευε A ‖ 7 [5] ἑτοίμως : προθύμως F ‖ 8 [2] καί om. F ‖ [2] πειρώμενον Rei. : πειρώμενοι codd. ‖ [4] ὑβρίζεσθαι F.

soupçon et de voyager jusqu'au jour où son neveu, parvenu à l'âge d'homme, aurait un fils pour lui succéder sur le trône.

Voyages. — 4. 1 Il partit donc et se rendit d'abord en Crète. Il y observa les institutions et eut des entretiens avec les hommes les plus réputés. Il admira et recueillit certaines de ces lois pour les rapporter et les mettre en usage dans son pays ; il en dédaigna d'autres[1]. 2 Parmi les hommes qui passaient là-bas pour sages et habiles politiques, il y en avait un qu'il détermina par ses avances et ses témoignages d'amitié à se rendre à Sparte. Il se nommait Thalès et passait pour être un poète lyrique ; mais son art n'était pour lui qu'un prétexte : en réalité, il faisait œuvre d'excellent législateur[2]. 3 Car ses odes étaient des exhortations à la docilité et à la concorde sur des airs et des rythmes fort propres à inspirer l'amour de la règle et de l'ordre. A l'insu même des auditeurs, ces chants adoucissaient leurs mœurs et les habituaient à aimer la bonté au lieu de la méchanceté qui régnait alors dans le pays entre les citoyens. C'est ainsi qu'il fraya en quelque sorte la voie à Lycurgue pour former les Spartiates.

4 De Crète, Lycurgue navigua vers l'Asie, dans le dessein, dit-on, de comparer avec le régime simple et austère des Crétois le luxe, les délices de l'Ionie, comme les médecins comparent aux corps sains les corps atteints de maladies apparentes ou cachées, et d'observer la différence de leurs façons de vivre et de leurs institutions politiques. Ce fut là qu'il prit pour la première fois connaissance des poèmes d'Homère, conservés, paraît-il, chez les descendants de Créophylos[3] ; 5 jugeant que, s'ils renferment des passages composés en vue du plaisir et de la

1. Comparer Hérodote, 1, 65 ; Aristote, *Pol.* 2, 10, 1271 b, 22 sqq. ; Polybe, 6, 46-47 ; Lucien, *Anacharsis*, 39.

2. Voir ce que dit Plutarque d'un autre musicien (Damon) dans la *Vie de Périclès* 4, 2. Sur ce Thalès ou Thalétas de Gortyne, cf. R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 394-396.

3. Sur Créophylos de Samos (ou de Chios, ou d'Ios?), disciple et ami, ou, selon d'autres, gendre d'Homère, voir, par exemple, P. Mazon, *Introduction à l'Iliade*, p. 259 (où l'on trouvera toutes les références utiles).

τὴν ὑπόνοιαν καὶ πλανηθῆναι, μέχρις ἂν ὁ ἀδελφιδοῦς ἐν ἡλικίᾳ γενόμενος τεκνώσῃ διάδοχον τῆς βασιλείας.

4. 1 Οὕτως ἀπάρας πρῶτον μὲν εἰς Κρήτην ἀφίκετο· καὶ τὰς αὐτόθι πολιτείας κατανοήσας, καὶ συγγενόμενος τοῖς πρωτεύουσι κατὰ δόξαν ἀνδράσι, τοὺς μὲν ἐζήλωσε καὶ παρέλαβε τῶν νόμων, ὡς οἴκαδε μετοίσων καὶ χρησόμενος, ἔστι δ' ὧν κατεφρόνησεν. 2 Ἕνα δὲ τῶν νομιζομένων ἐκεῖ σοφῶν καὶ πολιτικῶν χάριτι καὶ φιλίᾳ πείσας ἀπέστειλεν εἰς τὴν Σπάρτην, Θάλητα, ποιητὴν μὲν δοκοῦντα λυρικῶν μελῶν καὶ πρόσχημα τὴν τέχνην ταύτην πεποιημένον, ἔργῳ δ' ἅπερ οἱ κράτιστοι τῶν νομο- d θετῶν διαπραττόμενον. 3 Λόγοι γὰρ ἦσαν αἱ ᾠδαὶ πρὸς εὐπείθειαν καὶ ὁμόνοιαν ἀνακλητικοὶ διὰ μελῶν ἅμα καὶ ῥυθμῶν, πολὺ τὸ κόσμιον ἐχόντων καὶ καταστατικόν· ὧν ἀκροώμενοι κατεπραΰνοντο λεληθότως τὰ ἤθη, καὶ συνῳκειοῦντο τῷ ζήλῳ τῶν καλῶν ἐκ τῆς ἐπιχωριαζούσης τότε πρὸς ἀλλήλους κακοθυμίας, ὥστε τρόπον τινὰ τῷ Λυκούργῳ προοδοποιεῖν τὴν παίδευσιν αὐτῶν ἐκεῖνον.

4 Ἀπὸ δὲ τῆς Κρήτης ὁ Λυκοῦργος ἐπ' Ἀσίαν ἔπλευσε, βουλόμενος, ὡς λέγεται, ταῖς Κρητικαῖς διαίταις, εὐτελέσιν οὔσαις καὶ αὐστηραῖς, τὰς Ἰωνικὰς πολυτελείας καὶ τρυφάς, ὥσπερ ἰατρὸς σώμασιν ὑγιεινοῖς ὕπουλα καὶ νοσώδη παραβαλών, ἀποθεωρῆσαι τὴν δια- e φορὰν τῶν βίων καὶ τῶν πολιτειῶν. Ἐκεῖ δὲ καὶ τοῖς Ὁμήρου ποιήμασιν ἐντυχὼν πρῶτον, ὡς ἔοικε, παρὰ τοῖς ἐκγόνοις τοῖς Κρεοφύλου διατηρουμένοις, 5 καὶ κατιδὼν ἐν αὐτοῖς ταῖς πρὸς ἡδονὴν καὶ ἀκρασίαν δια-

3. 9 ³ ὁ om. LA ‖ 4. 1 ² καὶ συγγ. : καί om. F ‖ ³ τούς μέν Rei. : τὰ μέν codd. ‖ 4 ¹ ἀπό : ἐκ F ‖ ⁵ παραβαλών Iunt. : παραλαβών codd. ‖ ⁵ διαφοράν : συμφοράν t., διαφοράν mg. F ‖ ⁶ καὶ τ. Ὁμ. : καί om. F ‖ ⁸ Κρεοφύλου : Κρεοφίλου F ‖ 5 ² ταῖς... διατριβαῖς Rei. : τῆς... διατριβῆς codd. (τῆς om. t., add. mg. F).

jouissance, ils contiennent aussi des préceptes de politique et d'éducation qui valent beaucoup mieux, il s'empressa de les copier et de les rassembler pour les porter dans son pays. 6 Les Grecs en avaient déjà une faible connaissance, quelques personnes possédant certaines parties détachées de ces poèmes dispersés au hasard, mais Lycurgue fut le premier qui les fit connaître entièrement[1].

7 Les Égyptiens croient que Lycurgue vint aussi chez eux, et que, frappé surtout de voir les gens de guerre séparés des autres classes, il transporta cette institution à Sparte, où il mit à part les ouvriers et les artisans, établissant ainsi une constitution véritablement belle et pure. 8 Sur ce point, quelques écrivains grecs sont d'accord avec les Égyptiens[2]. Mais que Lycurgue soit allé aussi en Libye et en Ibérie et que, lors d'un voyage dans l'Inde, il ait conversé avec les gymnosophistes, personne, à ma connaissance, ne l'a dit, hormis Aristocratès de Sparte, fils d'Hipparque[3].

La réforme de Sparte. — 5. 1 Cependant, les Lacédémoniens regrettaient l'absence de Lycurgue et lui mandaient souvent de revenir : ils pensaient que leurs rois, sauf pour le titre et les honneurs, ne différaient en rien des autres citoyens, tandis que Lycurgue avait le don du commandement et savait agir sur l'esprit des hommes. 2 Les rois eux-mêmes n'étaient nullement opposés à son retour, dans l'espoir que sa présence mettrait un frein à l'insolence du peuple à leur égard. 3 Étant donc revenu et trouvant les esprits si bien disposés, il entreprit aussitôt de changer l'état de choses et d'établir une autre constitution, persuadé que les lois partielles sont sans effet ni utilité, et qu'il fallait, comme pour un corps

1. Sur cette tradition, qui semble venir d'Éphore, voir P. Mazon, *Introduction à l'Iliade*, p. 268, note 5.

2. Ce sont Hérodote, 2, 164 sqq. ; Isocrate, *Busiris* 17 sqq. ; Strabon, 10, 4, 19 (d'après Éphore) ; Diodore de Sicile, 1, 98, 1 (d'après Hécatée d'Abdère).

3. Les gymnosophistes ou « sages nus » sont des Indiens de la première caste, des brahmanes : voir Sylvain Lévi, *L'Inde civilisatrice*, p. 22 sqq. et 45 sqq. — Aristocratès avait écrit des Λακωνικά au IIe ou au Ier siècle avant J.-C. : cf. *Fragm. Hist. Gr.* 4, p. 332.

τριβαῖς τὸ πολιτικὸν καὶ παιδευτικὸν οὐκ ἐλάττονος
ἄξιον σπουδῆς ἀναμεμιγμένον, ἐγράψατο προθύμως καὶ
συνήγαγεν ὡς δεῦρο κομιῶν. 6 Ἦν γάρ τις ἤδη δόξα
τῶν ἐπῶν ἀμαυρὰ παρὰ τοῖς Ἕλλησιν· ἐκέκτηντο δ᾽ οὐ
πολλοὶ μέρη τινά, σποράδην τῆς ποιήσεως, ὡς ἔτυχε,
διαφερομένης· γνωρίμην δ᾽ αὐτὴν καὶ μάλιστα πρῶτος
ἐποίησε Λυκοῦργος.

7 Αἰγύπτιοι δὲ καὶ πρὸς αὐτοὺς ἀφικέσθαι τὸν Λυ- f
κοῦργον οἴονται, καὶ τὴν ἀπὸ τῶν ἄλλων γενῶν τοῦ
μαχίμου διάκρισιν μάλιστα θαυμάσαντα μετενεγκεῖν εἰς
τὴν Σπάρτην, καὶ χωρίσαντα τοὺς βαναύσους καὶ χει-
ροτέχνας, ἀστεῖον ὡς ἀληθῶς τὸ πολίτευμα καὶ καθαρὸν
ἀποδεῖξαι. 8 Ταῦτα μὲν οὖν Αἰγυπτίοις ἔνιοι καὶ τῶν
Ἑλληνικῶν συγγραφέων μαρτυροῦσιν. Ὅτι δὲ καὶ Λι- 42
βύην καὶ Ἰβηρίαν ἐπῆλθεν ὁ Λυκοῦργος, καὶ περὶ τὴν
Ἰνδικὴν πλανηθεὶς τοῖς Γυμνοσοφισταῖς ὡμίλησεν, οὐ-
δένα πλὴν Ἀριστοκράτη τὸν Ἱππάρχου Σπαρτιάτην
εἰρηκότα γινώσκομεν.

5. 1 Οἱ δὲ Λακεδαιμόνιοι τὸν Λυκοῦργον ἐπόθουν
ἀπόντα καὶ μετεπέμποντο πολλάκις, ὡς τοὺς μὲν βασι-
λεῖς ὄνομα καὶ τιμήν, ἄλλο δὲ μηδὲν ᾧ διαφέρουσι τῶν
πολλῶν ἔχοντας, ἐν ἐκείνῳ δὲ φύσιν ἡγεμονικὴν καὶ
δύναμιν ἀνθρώπων ἀγωγὸν οὖσαν. 2 Οὐ μὴν οὐδὲ
τοῖς βασιλεῦσιν ἦν ἀβούλητος ἡ παρουσία τοῦ ἀν-
δρός, ἀλλ᾽ ἤλπιζον ἐκείνου συμπαρόντος ἧττον ὑβρί-
ζουσι χρῆσθαι τοῖς πολλοῖς. 3 Ἐπανελθὼν οὖν πρὸς b
οὕτω διακειμένους, εὐθὺς ἐπεχείρει τὰ παρόντα κινεῖν
καὶ μεθιστάναι τὴν πολιτείαν, ὡς τῶν κατὰ μέρος νόμων
οὐδὲν ἔργον οὐδ᾽ ὄφελος, εἰ μή τις ὥσπερ σώματι πονηρῷ

4. 7 [4] χωρήσαντα cum ι s. s. F ‖ 8 [1] ἐν Αἰγυπτίοις A ‖ [2] Ἑλληνικῶν : Ἑλλήνων καὶ LA ‖ [5] Σπαρτιάτην : στρατιώτην G (Par. 1672) ‖ [6] γιγνώσκομεν G ‖ 5. 1 [3] ᾧ διαφ. om. LA : διαφέρον Par. 1673 ‖ [5] ἀγωγήν cum ον s. s. F ‖ 3 [3] μέρος : μέρους LA.

malsain et plein de maladies de toutes sortes dont on chasse les humeurs pour en transformer le tempérament par des drogues et des purges, inaugurer un régime tout nouveau*. 4 Ayant ce projet en tête, il commença par se rendre à Delphes et, après avoir sacrifié au dieu et consulté l'oracle, il en rapporta cette célèbre réponse par laquelle la Pythie le déclarait l'ami des dieux, et dieu lui-même plutôt qu'homme ; puis, comme il demandait de bonnes lois, la Pythie l'assura que le dieu lui accordait et lui garantissait une constitution qui serait de beaucoup la meilleure de toutes[1]. 5 Encouragé par ces oracles, il amena à ses vues les meilleurs citoyens et les engagea à mettre la main à l'œuvre avec lui. D'abord, il en conféra secrètement avec ses amis, puis, de proche en proche, il toucha de même un plus grand nombre de gens et les réunit en vue de l'action. 6 Quand le moment favorable fut venu, il ordonna à trente d'entre eux, qu'il choisit parmi les plus importants, de se rendre à la place publique au point du jour avec leurs armes, afin d'en imposer par la crainte à ceux qui lui faisaient de l'opposition. 7 Sur ces trente, Hermippos a conservé les noms des vingt citoyens les plus illustres. Celui qui prit le plus de part aux actes de Lycurgue et qui le seconda le mieux dans l'établissement de ses lois se nommait Arthmiadas. 8 Au premier moment du trouble ainsi provoqué, le roi Charilaos, croyant que toute l'affaire était dirigée contre lui, prit peur et se réfugia dans le temple de la Chalciœcos* ; puis, se rendant aux assurances qu'on lui donna et aux serments qu'on lui fit, il sortit du temple et il s'associa même à l'entreprise, car il était doux de son naturel. 9 On rapporte, en effet, qu'un jour le roi Archélaos, son collègue, comme on lui faisait l'éloge de ce jeune homme, répondit : « Comment Charilaos serait-il homme de bien, lui dont les méchants eux-mêmes n'ont pas à redouter la sévérité ? »*

Première série d'institutions : le sénat et l'éphorat. — 10 Des nombreuses innovations faites par Lycurgue, la première et la plus importante fut l'établissement du

1. Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 396-397.

καὶ γέμοντι παντοδαπῶν νοσημάτων τὴν ὑπάρχουσαν
ἐκτήξας καὶ μεταβαλὼν κρᾶσιν ὑπὸ φαρμάκων καὶ κα-
θαρμῶν, ἑτέρας ἄρξεται καινῆς διαίτης. 4 Διανοηθεὶς
δὲ ταῦτα, πρῶτον μὲν ἀπεδήμησεν εἰς Δελφούς· καὶ τῷ
θεῷ θύσας καὶ χρησάμενος, ἐπανῆλθε τὸν διαβόητον
ἐκεῖνον χρησμὸν κομίζων, ᾧ θεοφιλῆ μὲν αὐτὸν ἡ Πυθία
προσεῖπε καὶ θεὸν μᾶλλον ἢ ἄνθρωπον, εὐνομίας δὲ
χρῄζοντι διδόναι καὶ καταινεῖν ἔφη τὸν θεὸν ᾗ πολὺ κρα- c
τίστη τῶν ἄλλων ἔσται πολιτειῶν. 5 Ἐπαρθεὶς δὲ τού-
τοις, προσῆγε τοὺς ἀρίστους καὶ συνεφάπτεσθαι παρε-
κάλει, κρύφα διαλεγόμενος τοῖς φίλοις πρῶτον, εἶθ'
οὕτως κατὰ μικρὸν ἁπτόμενος πλειόνων καὶ συνιστὰς
ἐπὶ τὴν πρᾶξιν. 6 Ὡς δ' ὁ καιρὸς ἧκε, τριάκοντα τοὺς
πρώτους ἐκέλευσε μετὰ τῶν ὅπλων ἕωθεν εἰς ἀγορὰν
προελθεῖν, ἐκπλήξεως ἕνεκα καὶ φόβου πρὸς τοὺς ἀντι-
πράττοντας. 7 Ὧν εἴκοσι τοὺς ἐπιφανεστάτους Ἕρ-
μιππος ἀνέγραψε· τὸν δὲ μάλιστα τῶν Λυκούργου
ἔργων κοινωνήσαντα πάντων καὶ συμπραγματευσάμενον
τὰ περὶ τοὺς νόμους Ἀρθμιάδαν ὀνομάζουσιν. 8 Ἀρχο-
μένης δὲ τῆς ταραχῆς, ὁ βασιλεὺς Χαρίλαος φοβηθείς, d
ὡς ἐπ' αὐτὸν ὅλης τῆς πράξεως συνισταμένης, κατέφυγε
πρὸς τὴν Χαλκίοικον· εἶτα πεισθεὶς καὶ λαβὼν ὅρκους,
ἀνέστη καὶ μετεῖχε τῶν πραττομένων, φύσει πρᾶος ὤν·
9 ὥς που καὶ λέγεται συμβασιλεύοντα τὸν Ἀρχέλαον
αὐτῷ πρὸς τοὺς ἐγκωμιάζοντας τὸν νεανίσκον εἰπεῖν·
« Πῶς δ' ἂν [οὐκ] εἴη Χαρίλαος ἀνὴρ ἀγαθὸς ὃς οὐδὲ τοῖς
πονηροῖς χαλεπός ἐστι; »

10 Πλειόνων δὲ καινοτομουμένων ὑπὸ τοῦ Λυκούρ-
γου, πρῶτον ἦν καὶ μέγιστον ἡ κατάστασις τῶν γερόν-

5. 3 [5] τὴν : τόν F || [6] μεταβαλών F : καταβαλών LA || [7] ἄρξεται Schaef. : ἄρξηται codd. || [7] κενῆς F || 4 [8] χρησάμενος καὶ θύσας LA || [7] ἔσται om. F || 6 [1] ἧκε in ras. A || [2] ἐκέλευσε : ἐκάλεσε F || 7 [2] μάλιστα τῶν Λυκούργου ἔργων GLA : μάλιστα Λυκοῦργον ἔργω F || [3] συμπραγματευσάμενον : -γμα- s. s. A || [4] Ἀρθμιάδαν : Ἀριθμιαδᾶν F || 8 [3] πράξεως : παρατάξεως F || 9 [3] οὐκ del. Gataker.

sénat, qui, tempérant, selon l'expression de Platon, le pouvoir hypertrophié des rois[1] par un suffrage égal au leur pour les décisions les plus importantes, fut la principale cause du salut de l'État et de la modération du gouvernement. 11 Celui-ci, toujours oscillant, inclinait tantôt du côté des rois vers la tyrannie, tantôt du côté du peuple vers la démocratie. Placé entre les deux, le sénat fut comme un lest et un contrepoids qui le tint en équilibre et lui assura la sécurité, l'ordre et la fixité, car les vingt-huit sénateurs qui le composaient se rangeaient toujours du côté des rois, quand il fallait faire échec à la démocratie, et venaient, au contraire, renforcer le peuple, le cas échéant, pour empêcher la tyrannie[2]. 12 Aristote dit que leur nombre fut fixé à vingt-huit, parce que, sur les trente premiers qui avaient soutenu Lycurgue, il y en eut deux à qui la peur fit abandonner l'entreprise. Mais Sphaîros assure que, dès le début, il n'y en eut que vingt-huit qui prirent part aux délibérations. 13 Peut-être aussi est-ce parce que ce nombre est produit par la multiplication de quatre par sept et que, étant égal à la somme de ses diviseurs, il forme après six un nombre parfait[3]. 14 Pour moi, je crois plutôt que Lycurgue s'arrêta à ce nombre pour qu'en ajoutant aux vingt-huit vieillards les deux rois, le sénat fût composé de trente membres en tout.

6. 1 Lycurgue attachait à ce Conseil tant d'importance qu'il rapporta de Delphes à ce sujet un oracle appelé *rhétra*. 2 En voici le texte : « Fonde un sanctuaire de Zeus Scyllanios et d'Athéna Scyllania ; distribue les tribus et arrondis les arrondissements ; institue un Sénat

1. Métaphore médicale que Plutarque emprunte, en effet, à Platon, *Lois*, 3, 691 e.

2. Hérodote déjà, 1, 65, attribuait à Lycurgue l'institution de la γερουσία ; cf. Isocrate, *Panath.* 153 sqq. ; Aristote, *Pol.* 2, 6, 1265 b, 33 sqq. et 9, 1270 b, 35 sqq. ; Polybe, 6, 10.

3. En effet, 6 = 1 + 2 + 3, et 28 = 1 + 2 + 4 + 7 + 14, et aucun nombre inférieur à 28, en dehors de 6, ne présente cette particularité ; voir Jean Bousquet, *Rev. Ét. Gr.* 64 (1951), p. 466. — Sur le philosophe Sphaîros le Borysthénite, disciple de Zénon, auteur de traités Περὶ Λακωνικῆς Πολιτείας et Περὶ Λυκούργου καὶ Σωκράτους, voir F. Ollier, *Rev. Ét. Gr.* 49 (1936), p. 536 sqq., et *Le mirage spartiate*, 2, p. 99 sqq., et surtout p. 112.

των, ἣν φησιν ὁ Πλάτων τῇ τῶν βασιλέων ἀρχῇ φλεγ-
μαινούσῃ μιχθεῖσαν καὶ γενομένην ἰσόψηφον εἰς τὰ e
μέγιστα, σωτηρίαν ἅμα καὶ σωφροσύνην παρασχεῖν.
11 Αἰωρουμένη γὰρ ἡ πολιτεία καὶ ἀποκλίνουσα νῦν
μὲν ὡς τοὺς βασιλεῖς ἐπὶ τυραννίδα, νῦν δ' ὡς τὸ πλῆθος
ἐπὶ δημοκρατίαν, οἷον ἕρμα τὴν τῶν γερόντων ἀρχὴν ἐν
μέσῳ θεμένη καὶ ἰσορροπήσασα, τὴν ἀσφαλεστάτην
τάξιν ἔσχε καὶ κατάστασιν, ἀεὶ τῶν ὀκτὼ καὶ εἴκοσι
γερόντων τοῖς μὲν βασιλεῦσι προστιθεμένων ὅσον ἀντι-
βῆναι πρὸς δημοκρατίαν, αὖθις δ' ὑπὲρ τοῦ μὴ γενέσθαι
τυρραννίδα τὸν δῆμον ἀναρρωννύντων. 12 Τοσούτους
δέ φησι κατασταθῆναι τοὺς γέροντας Ἀριστοτέλης ὅτι
τριάκοντα τῶν πρώτων μετὰ Λυκούργου γενομένων, δύο f
τὴν πρᾶξιν ἐγκατέλιπον ἀποδειλιάσαντες· ὁ δὲ Σφαῖρος
ἐξ ἀρχῆς φησι τοσούτους γενέσθαι τοὺς τῆς γνώμης
μετασχόντας. 13 Εἴη δ' ἄν τι καὶ τὸ τοῦ ἀριθμοῦ
δι' ἑβδομάδος τετράδι πολλαπλασιασθείσης ἀποτελου-
μένου, καὶ ὅτι τοῖς αὑτοῦ μέρεσιν ἴσος ὢν μετὰ τὴν
ἑξάδα τέλειός ἐστιν. 14 Ἐμοὶ δὲ δοκεῖ μάλιστα τοσού-
τους ἀποδεῖξαι τοὺς γέροντας ὅπως οἱ πάντες εἶεν
τριάκοντα, τοῖς ὀκτὼ καὶ εἴκοσι τοῖν δυοῖν βασιλέοιν **43**
προστιθεμένοιν.

6. 1 Οὕτω δὲ περὶ ταύτην ἐσπούδασε τὴν ἀρχὴν ὁ Λυκοῦργος ὥστε μαντείαν ἐκ Δελφῶν κομίσαι περὶ αὐτῆς, ἣν ῥήτραν καλοῦσιν. 2 Ἔχει δ' οὕτως· « Διὸς Σκυλλανίου καὶ Ἀθανᾶς Σκυλλανίας ἱερὸν ἱδρυσάμενον, φυλὰς φυλάξαντα καὶ ὠβὰς ὠβάξαντα, τριάκοντα γερου-

5. 10 [3] τῇ τῶν om. F (τό add. corr.) || 11 [3] ἕρμα Cas. : ἔρυμα codd. (ἔρημα cum υ s. s. F) || 12 [1] Τοσούτοις F || [2] κατασταθῆναί φησι AF || 13 [2] ἀποτελουμένου Latte : ἀποτελούμενον AF || 6. 2 [2] Σκυλλανίου... Σκυλλανίας Mein. : Συλλανίου... Συλλανίας codd. || [2] Ἀθηνᾶς codd. || [2] ἱδρυσάμενον Br. : ἱδρυσάμενος codd.

de trente personnes avec les chefs suprêmes ; de saison en saison, réunis l'*apella* entre Babyca et Cnacion ; ainsi consulte et dissous, mais le peuple aura le pouvoir de contredire et de décider. »[1] 3 Dans ce texte, les mots « distribuer les tribus » et « arrondir les arrondissements » signifient diviser et répartir la masse des citoyens en sections dont il appela les unes *phylai* et les autres *obai*. Les « chefs suprêmes », ce sont les rois. « Réunir l'*apella* », c'est tenir l'assemblée, parce qu'il rattacha au Pythien l'origine et la cause première de sa constitution[2]. 4 Babyca et Cnacion sont appelés maintenant.......... et Œnous. Aristote dit que Cnacion est le nom d'une rivière et Babyca celui d'un pont.* C'est entre les deux qu'on tenait les assemblées, sans qu'il y eût de portique ni aucun autre bâtiment. 5 Car Lycurgue pensait qu'un édifice n'est d'aucune utilité pour bien délibérer, mais qu'il est plutôt nuisible, parce qu'il rend ceux qui se réunissent frivoles et distraits en les occupant de vaines pensées, lorsque, pendant la séance de l'assemblée, ils contemplent les statues, les peintures, les ornements des scènes de théâtre[3] ou des salles de délibération décorées avec un luxe excessif. 6 Quand la foule des citoyens était assemblée, personne n'avait le droit d'émettre une proposition, sinon les sénateurs et les rois, qui proposaient les mesures sur lesquelles le peuple était maître de se prononcer. 7 Cependant, comme dans la suite le peuple en vint à déformer et fausser d'autorité les propositions par des retranchements ou des additions, les rois Polydore et Théopompe* ajoutèrent à la *rhétra* cet article : 8 « Si le peuple décide de travers, les sénateurs et les chefs suprêmes lèveront la séance », c'est-à-dire ne ratifieront pas, mais résolument se retireront et renver-

1. Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 397-398, et ajouter W. den Boer, *Laconian Studies*, p. 153-196, et A. G. Tsopanakis, *La Rhètre de Lycurgue, l'annexe-Tyrtée* (Ἑλληνικά, Salonique, 1954).

2. Le Pythien, c'est Apollon, qui se nomme Ἀπέλλων en Laconie, mais ce rapport étymologique, que suppose Plutarque, entre ἄπελλα et Ἀπέλλων est loin d'être certain.

3. Il s'agit du mur orné de bas-reliefs qui soutenait la scène de nombreux théâtres à l'époque romaine ; on sait qu'à Athènes l'assemblée du peuple se réunissait assez souvent au théâtre de Dionysos.

σίαν σὺν ἀρχαγέταις καταστήσαντα, ὥρας ἐξ ὥρας ἀπελ-
λάζειν μεταξὺ Βαβύκας τε καὶ Κνακιῶνος, οὕτως εἰσφέ-
ρειν τε καὶ ἀφίστασθαι· δάμῳ δ' ἀνταγορίαν ἦμεν καὶ
κράτος. » 3 Ἐν τούτοις τὸ μὲν φυλὰς φυλάξαι καὶ
ὠβὰς ὠβάξαι διελεῖν ἐστι καὶ κατανεῖμαι τὸ πλῆθος εἰς b
μερίδας, ὧν τὰς μὲν φυλάς, τὰς δ' ὠβὰς προσηγόρευκεν.
Ἀρχαγέται δ' οἱ βασιλεῖς λέγονται, τὸ δ' ἀπελλάζειν
ἐκκλησιάζειν, ὅτι τὴν ἀρχὴν καὶ τὴν αἰτίαν τῆς πολι-
τείας εἰς τὸν Πύθιον ἀνῆψε. 4 Τὴν δὲ Βαβύκαν... καὶ
τὸν Κνακιῶνα νῦν Οἰνοῦντα προσαγορεύουσιν· Ἀριστο-
τέλης δὲ τὸν μὲν Κνακιῶνα ποταμόν, τὴν δὲ Βαβύκαν
γέφυραν. Ἐν μέσῳ δὲ τούτων τὰς ἐκκλησίας ἦγον, οὔτε
παστάδων οὐσῶν οὔτ' ἄλλης τινὸς κατασκευῆς. 5 Οὐ-
θὲν γὰρ ᾤετο ταῦτα πρὸς εὐβουλίαν εἶναι, μᾶλλον δὲ
βλάπτειν, φλυαρώδεις ἀπεργαζόμενα καὶ χαύνους φρο- c
νήματι κενῷ τὰς διανοίας τῶν συμπορευομένων, ὅταν
εἰς ἀγάλματα καὶ γραφὰς ἢ προσκήνια θεάτρων ἢ στέγας
βουλευτηρίων ἠσκημένας περιττῶς ἐκκλησιάζοντες ἀπο-
βλέπωσι. 6 Τοῦ δὲ πλήθους ἀθροισθέντος, εἰπεῖν μὲν
οὐδενὶ γνώμην τῶν ἄλλων ἐφεῖτο, τὴν δ' ὑπὸ τῶν γερόν-
των καὶ τῶν βασιλέων προτεθεῖσαν ἐπικρῖναι κύριος ἦν
ὁ δῆμος. 7 Ὕστερον μέντοι τῶν πολλῶν ἀφαιρέσει καὶ
προσθέσει τὰς γνώμας διαστρεφόντων καὶ παραβιαζο-
μένων, Πολύδωρος καὶ Θεόπομπος οἱ βασιλεῖς τάδε τῇ
ῥήτρᾳ παρενέγραψαν· 8 « Αἰ δὲ σκολιὰν ὁ δᾶμος
αἱροῖτο, τοὺς πρεσβυγενέας καὶ ἀρχαγέτας ἀποστατῆ-
ρας ἦμεν », τοῦτ' ἔστι μὴ κυροῦν, ἀλλ' ὅλως ἀφίστασθαι d

6. 2 [4] ἀπελάζειν F ‖ [5] Βαβύκας : Βεβύκας A ‖ [6] δάμῳ δ' ἀνταγορίαν ἦμεν Treu : γαμωδᾶν γορίαν ἢ μήν G : γαμωδᾶν γορίαν ἢ μην LA : γαμωδᾶν γοριανίμην F ‖ 3 [1] τούτοις : τοσούτοις A ‖ [2] διελεῖν : διέχειν codd. ‖ 4 [1] Καί τ. δ. Βαβ. L[1]A ‖ 5 [1] Οὐθέν : ὅθεν LA (mg. οὐδέν) ‖ [5] καί om. F ‖ [5] ἢ προσκήνια — περιττῶς om. t., add mg. F ‖ 6 [2] ἐφεῖτο Br. : ὑφεῖτο codd. ‖ 7 [2] διασταφέντων F ‖ 8 [1] αἱ : ἅ LA ‖ [2] αἱροῖτο Rei. : ἔροιτο codd. ‖ [3] ἦμεν Bekk. : εἶμεν codd. ‖ [3] μὴ κυροῦν : μικροῦν F.

ront le peuple, s'il entend changer et altérer une proposition contrairement au bien de l'État. 9 Et eux aussi persuadèrent aux citoyens que cette disposition avait été ajoutée par ordre du dieu, comme Tyrtée semble l'avoir rappelé dans ces vers :

10 « De Pythô, où Phœbos parle, ils ont rapporté
Ces vers du dieu, cet infaillible oracle :
Que décident d'abord les rois aimés des dieux,
Qui ont souci de Sparte la charmante,
Puis les vieux sénateurs, puis les hommes du peuple
Aux justes lois devant obéissance. »[1]

7. 1 C'est ainsi que Lycurgue avait équilibré sa constitution. Cependant, ceux qui vinrent après lui, s'apercevant que l'oligarchie, trop forte et trop puissante encore, regorgeait d'un excès de sève et d'ardeur, comme dit Platon, lui donnèrent pour frein l'autorité des éphores, dont les premiers, Élatos et ses collègues, furent nommés, cent trente ans à peu près après Lycurgue, par le roi Théopompe[2]. 2 On raconte que, sa femme lui faisant des reproches parce qu'il laisserait ainsi à ses enfants la royauté moindre qu'il ne l'avait reçue : « Non, dit-il, mais plus grande parce que plus durable. »[3] 3 Et, effectivement, en renonçant à ce qu'elle avait d'excessif, elle échappa à l'envie, et aussi au danger de subir les tribulations que les rois de Messénie et d'Argos éprouvèrent de la part de leurs sujets, parce qu'ils avaient refusé de rien céder ni relâcher de leur pouvoir en faveur de la démocratie. 4 On s'aperçoit surtout de la sagesse et de la prévoyance de Lycurgue*, quand on considère les conflits des peuples et des rois et les vices du gouvernement chez les Messéniens et les Argiens, parents et voisins des

1. Tyrtée, chef de guerre et poète, vivait au temps de la seconde guerre de Messénie (deuxième moitié du VIIe siècle) ; ces vers sont tirés de son poème élégiaque Εὐνομία, dont Diodore de Sicile, 7, 12, 6, donne de plus larges extraits.

2. Voir Platon, *Lois* 3, 692 a. Plutarque suit ici la chronologie d'Ératosthène et d'Apollodore (cf. 1, 3), qui plaçaient Lycurgue vers 880 et l'institution de l'éphorat en 755.

3. Comparer Aristote, *Pol.* 5, 11, 1313 a 25 sqq. ; Valère-Maxime, 4, 1, *ext. par.* 8.

καὶ διαλύειν τὸν δῆμον, ὡς ἐκτρέποντα καὶ μεταποιοῦντα τὴν γνώμην παρὰ τὸ βέλτιστον. 9 Ἔπεισαν δὲ καὶ αὐτοὶ τὴν πόλιν ὡς τοῦ θεοῦ ταῦτα προστάσσοντος, ὥς που Τυρταῖος ἐπιμέμνηται διὰ τούτων·

10 « Φοίβου ἀκούσαντες Πυθωνόθεν οἴκαδ' ἔνεικαν
μαντείας τε θεοῦ καὶ τελέεντ' ἔπεα
ἄρχειν μὲν βουλῆς θεοτιμήτους βασιλῆας,
οἷσι μέλει Σπάρτας ἱμερόεσσα πόλις,
πρεσβύτας τε γέροντας, ἔπειτα δὲ δημότας ἄνδρας,
εὐθείαις ῥήτραις ἀνταπαμειβομένους. »

7. 1 Οὕτω τὸ πολίτευμα τοῦ Λυκούργου μίξαντος,
ὅμως ἄκρατον ἔτι τὴν ὀλιγαρχίαν καὶ ἰσχυρὰν οἱ μετ' e
αὐτὸν ὁρῶντες σπαργῶσαν καὶ θυμουμένην, ὥς φησιν ὁ
Πλάτων, οἷον ψάλιον ἐμβάλλουσιν αὐτῇ τὴν τῶν ἐφόρων
δύναμιν, ἔτεσί που μάλιστα τριάκοντα καὶ ἑκατὸν μετὰ
Λυκοῦργον, πρώτων τῶν περὶ Ἔλατον ἐφόρων καταστα-
θέντων ἐπὶ Θεοπόμπου βασιλεύοντος· 2 ὃν καί φασιν
ὑπὸ τῆς ἑαυτοῦ γυναικὸς ὀνειδιζόμενον ὡς ἐλάττω παρα-
δώσοντα τοῖς παισὶ τὴν βασιλείαν ἢ παρέλαβε· « Μείζω
μὲν οὖν, εἰπεῖν, ὅσῳ χρονιωτέραν ». 3 Τῷ γὰρ ὄντι τὸ
ἄγαν ἀποβαλοῦσα, μετὰ τοῦ φθόνου διέφυγε τὸν κίνδυ-
νον, ὥστε μὴ παθεῖν ἃ Μεσσήνιοι καὶ Ἀργεῖοι τοὺς παρ' f
αὐτοῖς βασιλεῖς ἔδρασαν, μηδὲν ἐνδοῦναι μηδὲ χαλάσαι
τῆς ἐξουσίας ἐπὶ τὸ δημοτικὸν ἐθελήσαντας. 4 Ὃ καὶ
μάλιστα τὴν Λυκούργου σοφίαν καὶ πρόνοιαν ἐποίησε
φανερὰν εἰς τὰς Μεσσηνίων καὶ Ἀργείων, συγγενῶν καὶ

6. 10 [1] Πειθωνόθεν F ‖ [1] οἴκαδ' ἔνεικαν Amyot : οἱ τάδε νικᾶν codd. ‖ [2] τε θεοῦ : τοῦ θεοῦ F ‖ [3] ἄρχειν : ἔχειν F (mg. ἄρχειν) ‖ [3] βουλῆς : τιμῆς F ‖ [5] δημώτας F ‖ 7. 1 [2] καί om. t., add. mg. F ‖ [4] ψάλιον ἐμβάλλουσιν αὐτῇ : ψέλλιον αὐτῇ ἐμβάλλουσι F ‖ [6] πρώτων Rei. : πρῶτον codd. ‖ [6] Ἔλατον : Ἔλαττον GA ‖ [7] Θεοπόμπτου F ‖ 2 [2] παραδώσαντα L[1] ‖ [3] ἤ : ἧς mor. 779 E ‖ [4] χρονιωτέραν : καὶ βεβαιοτέραν mor. 779 E (diuturniorem Val. Max.) ‖ 3 [3] Μεσήνιοι hic et postea F ‖ [5] ἐθελήσαντας : ἐθελήσαντος G.

Lacédémoniens. 5 Ils avaient obtenu au début les mêmes avantages que ces derniers, ils passaient même pour avoir eu un lot meilleur dans le partage des terres[1]; cependant, ils ne furent pas longtemps heureux : les abus de pouvoir des rois et le manque de docilité des peuples troublèrent profondément l'ordre établi, et ils faisaient voir ainsi que ce fut pour les Spartiates une chance véritablement divine d'avoir eu un législateur qui sût si bien harmoniser et pondérer leur constitution. Mais je reviendrai sur ce sujet[2].

Deuxième série : le partage des terres et la monnaie. — 8. 1 La deuxième réforme de Lycurgue et la plus audacieuse fut le nouveau partage des terres. 2 Si grande était devenue l'inégalité des fortunes que les gens sans avoir ni ressources affluaient en foule dans la ville, tandis que la richesse était entièrement tombée entre les mains d'un petit nombre. 3 Lycurgue, pour bannir de Sparte l'insolence, l'envie, le vice, le luxe et les maladies sociales plus anciennes encore et plus graves que celles-là, à savoir la richesse et la pauvreté, persuada aux citoyens de mettre tout le pays en commun, d'en faire d'abord un nouveau partage, puis de vivre tous égaux entre eux avec les mêmes lots pour se nourrir et de ne rechercher d'autre distinction que la vertu, 4 dans la pensée qu'il n'y a aucune différence ni inégalité d'un homme à un autre, si ce n'est celle qui découle du blâme des mauvaises actions et de l'éloge des bonnes. 5 Joignant l'acte à la parole, il divisa la Laconie en trente mille lots pour les périèques et le territoire tributaire de la ville de Sparte en neuf mille parts qui furent allouées à autant de Spartiates. 6 Quelques-uns disent que Lycurgue ne fit que six mille parts et que Polydore en ajouta ensuite trois mille; selon d'autres, la moitié des neuf mille parts remonterait à Polydore et l'autre moitié à Lycurgue[3].

1. La Messénie au moins est notablement plus fertile que la Laconie.
2. Voir, ci-dessous, les chapitres 28 et 29.
3. Le roi Polydore est le collègue de Théopompe, déjà cité en 6, 7. Pour ce partage des terres, comparer Polybe, 6, 45, et Justin, 3, 3, 3.

γειτόνων, δήμων καὶ βασιλέων στάσεις καὶ κακοπολι-
τείας ἀφορῶσιν. 5 Οἱ τῶν ἴσων ἀπ' ἀρχῆς τετυχηκό-
τες, ἐν δὲ τῷ κλήρῳ καὶ πλέον ἔχειν ἐκείνων δόξαντες,
οὐκ ἐπὶ πολὺν χρόνον εὐδαιμόνησαν, ἀλλ' ὕβρει μὲν τῶν
βασιλέων, οὐκ εὐπειθείᾳ δὲ τῶν ὄχλων, τὰ καθεστῶτα 44
συνταράξαντες, ἔδειξαν ὅτι θεῖον ἦν ὡς ἀληθῶς εὐτύχημα
τοῖς Σπαρτιάταις ὁ τὴν πολιτείαν ἁρμοσάμενος καὶ
κεράσας παρ' αὐτοῖς. Ταῦτα μὲν οὖν ὕστερον.

8. 1 Δεύτερον δὲ τῶν Λυκούργου πολιτευμάτων καὶ
νεανικώτατον ὁ τῆς γῆς ἀναδασμός ἐστι. 2 Δεινῆς γὰρ
οὔσης ἀνωμαλίας, καὶ πολλῶν ἀκτημόνων καὶ ἀπόρων
ἐπιφερομένων τῇ πόλει, τοῦ δὲ πλούτου παντάπασιν εἰς
ὀλίγους συνερρυηκότος, 3 ὕβριν καὶ φθόνον καὶ κα-
κουργίαν καὶ τρυφὴν καὶ τὰ τούτων ἔτι πρεσβύτερα καὶ
μείζω νοσήματα πολιτείας, πλοῦτον καὶ πενίαν, ἐξελαύ-
νων, συνέπεισε τὴν χώραν ἅπασαν εἰς μέσον θέντας, ἐξ
ἀρχῆς ἀναδάσασθαι καὶ ζῆν μετ' ἀλλήλων ἅπαντας b
ὁμαλεῖς καὶ ἰσοκλήρους τοῖς βίοις γενομένους, τὸ δὲ
πρωτεῖον ἀρετῇ μετιόντας, 4 ὡς ἄλλης ἑτέρῳ πρὸς
ἕτερον οὐκ οὔσης διαφορᾶς οὐδ' ἀνισότητος, πλὴν ὅσην
αἰσχρῶν ψόγος ὁρίζει καὶ καλῶν ἔπαινος. 5 Ἐπάγων
δὲ τῷ λόγῳ τὸ ἔργον, ἔνειμε τὴν μὲν ἄλλην τοῖς περιοί-
κοις Λακωνικὴν τρισμυρίους κλήρους, τὴν δ' εἰς τὸ ἄστυ
τὴν Σπάρτην συντελοῦσαν ἐνακισχιλίους· τοσοῦτοι γὰρ
ἐγένοντο κλῆροι Σπαρτιατῶν. 6 Ἔνιοι δέ φασι τὸν μὲν
Λυκοῦργον ἑξακισχιλίους νεῖμαι, τρισχιλίους δὲ μετὰ
ταῦτα προσθεῖναι Πολύδωρον· οἱ δὲ τοὺς μὲν ἡμίσεις c
τῶν ἐνακισχιλίων τοῦτον, τοὺς δ' ἡμίσεις Λυκοῦργον.

7. 5 [5] ἀληθῶς — καί om. F || 8. 2 [4] ὀλίγον συνερυκότος cum ρυη s. s. F || 3 [1] φόνον t., φθόνον mg. F || 5 [2] ἔνειμε : διένειμε LA || [4] τὴν Σπάρτην Ald. : τῇ Σπάρτῃ G : τὴν Σπάρτη A : τῆς Σπάρτης F || [4] συντελοῦσαν om. F || [4] ἐννακισχιλίους hic et postea GLA || 6 [1] τόν : τοῖς t., τόν mg. F || [2] εἶναι t., νεῖμαι mg. F || [4] Λυκοῦργον : Λυκούργῳ LA.

7 La grandeur de chaque lot était calculée de façon à rapporter soixante-dix médimnes d'orge pour l'homme et douze pour la femme, avec des fruits et des légumes en proportion. 8 Il pensait qu'ils auraient ainsi assez de nourriture pour maintenir leur force et leur santé et qu'ils n'avaient pas besoin d'autre chose[1]. 9 On raconte que plus tard, traversant, au retour d'un voyage à l'étranger, le pays qui venait d'être moissonné, à la vue des tas de gerbes alignés et égaux, il se mit à sourire et dit à ceux qui l'accompagnaient que la Laconie tout entière ressemblait à un héritage que de nombreux frères viendraient de se partager.

9. 1 Pour supprimer entièrement l'inégalité et les différences entre les citoyens, il entreprit aussi de partager les biens mobiliers. Mais, voyant qu'ils supportaient mal qu'on les leur enlevât ouvertement, il prit un chemin détourné et arrêta des dispositions propres à leur ôter le désir d'en posséder plus que les autres. 2 Il commença par décider que la monnaie d'or et d'argent n'aurait plus cours et que l'on n'emploierait plus que la monnaie de fer, et encore ne lui donna-t-il qu'une faible valeur pour un poids et un volume considérables, de telle sorte que, si l'on recevait une somme de dix mines, il fallait un attelage pour la transporter et une grande salle dans sa maison pour la garder. 3 Cette monnaie, en se répandant, bannit de Lacédémone une foule d'injustices. Qui, en effet, aurait voulu dérober, recevoir pour prix d'une forfaiture, ravir ou enlever ce métal impossible à cacher, dont la possession n'était pas enviable, et qui, même découpé en morceaux, n'était d'aucune utilité?[2] Car Lycurgue ordonnait, dit-on, que ce fer, une fois rougi au feu, fût trempé et refroidi dans du vinaigre, ce qui lui

1. Comparer Platon, *Lois* 5, 737 d.

2. Voir *Lysandre* 17, 4. L'une des sources de Plutarque est ici Xénophon, *Rep. Lac.* 7, 5. On racontait que Lycurgue avait rapporté de Delphes un oracle disant que Sparte ne pourrait se perdre que par la φιλοχρηματία : Diodore de Sicile, 7, 12, 5. Sur le traitement du fer dont il est question ensuite, voir la Σύγκρισις d'Aristide et de M. Caton, 3, 1 ; Pseudo-Platon, *Eryxias* 400 b ; Polybe, 6, 49.

7 Ὁ δὲ κλῆρος ἦν ἑκάστου τοσοῦτος ὥστ' ἀποφορὰν
φέρειν ἀνδρὶ μὲν ἑβδομήκοντα κριθῶν μεδίμνους, γυναικὶ
δὲ δώδεκα, καὶ τῶν ὑγρῶν καρπῶν ἀναλόγως τὸ πλῆθος.
8 Ἀρκέσειν γὰρ ᾤετο τοσοῦτον αὐτοῖς τροφῆς πρὸς
εὐεξίαν καὶ ὑγείαν ἱκανῆς, ἄλλου μηδενὸς δεησομένοις.
9 Λέγεται δ' αὐτὸν ὕστερόν ποτε χρόνῳ τὴν χώραν
διεξερχόμενον ἐξ ἀποδημίας ἄρτι τεθερισμένην, ὁρῶντα
τοὺς σωροὺς παραλλήλους καὶ ὁμαλεῖς, μειδιᾶσαι καὶ
εἰπεῖν πρὸς τοὺς παρόντας ὡς ἡ Λακωνικὴ φαίνεται d
πᾶσα πολλῶν ἀδελφῶν εἶναι νεωστὶ νενεμημένων.

9. 1 Ἐπιχειρήσας δὲ καὶ τὰ ἔπιπλα διαιρεῖν, ὅπως
παντάπασιν ἐξέλοι τὸ ἄνισον καὶ ἀνώμαλον, ἐπεὶ χαλε-
πῶς ἑώρα προσδεχομένους τὴν ἄντικρυς ἀφαίρεσιν,
ἑτέρᾳ περιῆλθεν ὁδῷ καὶ κατεπολιτεύσατο τὴν ἐν τού-
τοις πλεονεξίαν. 2 Πρῶτον μὲν γὰρ ἀκυρώσας πᾶν
νόμισμα χρυσοῦν καὶ ἀργυροῦν, μόνῳ χρῆσθαι τῷ σιδηρῷ
προσέταξε· καὶ τούτῳ δ' ἀπὸ πολλοῦ σταθμοῦ καὶ ὄγκου
δύναμιν ὀλίγην ἔδωκεν, ὥστε δέκα μνῶν ἀμοιβὴν ἀποθή-
κης τε μεγάλης ἐν οἰκίᾳ δεῖσθαι καὶ ζεύγους ἄγοντος. e
3 Τούτου δ' ἐπιχυθέντος, ἐξέπεσεν ἀδικημάτων γένη
πολλὰ τῆς Λακεδαίμονος. Τίς γὰρ ἢ κλέπτειν ἔμελλεν ἢ
δωροδοκεῖν ἢ ἀποστερεῖν ἢ ἁρπάζειν ὃ μήτε κατακρύψαι
δυνατὸν ἦν, μήτε κεκτῆσθαι ζηλωτόν, ἀλλὰ μηδὲ κατα-
κόψαι λυσιτελές; Ὄξει γάρ, ὡς λέγεται, διαπύρου σιδή-
ρου τὸ στόμωμα κατασβέσας, ἀφείλετο τὴν εἰς τἆλλα

8. 8 [1] τοσοῦτον αὐτοῖς τῆς τροφῆς GLA : τοσούτοις τὸν αὐτοῖς τροφῆς (τοις... οῖς add. in ras. m[2]) F (τοσούτοις τὸν αὐτῆς τροφῆς Par. 2955) τοσοῦτον τροφῆς Porph. || [2] ἱκανῆς codd. : ἱκανήν Porph. || [2] ἄλλου δὲ μηδενός GF || [2] δεησομένοις (ις in ras.) F : (δεησόμενον Par. 2955) : δεόμενος Porph. || 9 [2] διεξερχόμενον codd. (διερχόμενον mor. 226 B et Porph.) || 9. 1 [3] προσδεχομένους : προσδεξομένους mor. 226 C || 2 [1] γάρ om. LA || [2] χρυσοῦ καὶ ἀργύρου Porph. || [3] τούτῳ : τοῦτο GF et Porph. : δέ om. Porph. || [4] ἔδωκαν F || [5] τε om. Porph. || 3 [1] ἐπιχυθέντος codd. : κυρωθέντος Porph. || [5] γάρ post λέγεται LA || [5] διαλέγεται F[2] || [6] στόμα cum μω s. s. F.

enlevait toute valeur pour un autre usage en le rendant fragile et difficile à travailler. 4 Ensuite il bannit, comme étrangers à Sparte, les arts inutiles et superflus. Si même personne ne les eût chassés, la plupart d'entre eux, je suppose, étaient condamnés à disparaître, à cause de la monnaie commune qui empêchait l'écoulement des objets fabriqués. 5 La monnaie de fer, en effet, n'était pas transportable chez les autres Grecs, qui n'en faisaient aucun cas et s'en moquaient, en sorte que les Spartiates ne pouvaient même pas acheter une marchandise étrangère, si mince qu'elle fût. Il n'entrait pas de vaisseaux marchands dans leurs ports ; il ne venait en Laconie ni rhéteur, ni devin charlatan, ni proxénète, ni fabricant de bijoux d'or ou d'argent, parce qu'il n'y avait pas de monnaie d'échange.* 6 Par là le luxe, dépouillé peu à peu de ce qui l'animait et l'alimentait, se flétrit de lui-même. Ceux qui possédaient du numéraire en abondance n'avaient rien de plus que les autres, parce que les richesses, n'ayant aucune issue dans le public, restaient confinées et inutiles dans les maisons. 7 C'est aussi pourquoi les meubles communs et indispensables, tels que les lits, les sièges, les tables étaient chez eux très bien travaillés ; on vantait surtout, au dire de Critias, le gobelet laconien appelé cothon, en usage dans les expéditions militaires.[1] 8 Son enduit empêchait de distinguer la malpropreté de l'eau que les soldats sont forcés de boire et dont la vue les dégoûterait ; en outre, la boue qui souillait le liquide était retenue à l'intérieur par les rebords du gobelet, et l'eau arrivait ainsi plus pure à la bouche. 9 C'est aussi à leur législateur qu'ils durent ces avantages, car les ouvriers, affranchis des ouvrages inutiles, employèrent toute leur habileté à perfectionner les objets nécessaires à la vie.

Troisième série : les syssities. — **10.** 1 Dans le des-

1. Critias, le chef des Trente, avait écrit une Λακεδαιμονίων Πολιτεία : cf. Athénée, 483 B, qui a conservé, précisément, le passage auquel Plutarque fait ici allusion. — Les fouilles ont montré que Sparte a connu un remarquable essor artistique jusqu'à la fin du VIe siècle avant J.-C.

χρείαν καὶ δύναμιν, ἀδρανοῦς καὶ δυσέργου γενομένου.
4 Μετὰ δὲ τοῦτο τῶν ἀχρήστων καὶ περισσῶν ἐποιεῖτο
τεχνῶν ξενηλασίαν. Ἔμελλον δέ που, καὶ μηδενὸς ἐξε-
λαύνοντος, αἱ πολλαὶ τῷ κοινῷ νομίσματι συνεκπεσεῖσ- f
θαι, διάθεσιν τῶν ἔργων οὐκ ἐχόντων. 5 Τὸ γὰρ σιδη-
ροῦν ἀγώγιμον οὐκ ἦν πρὸς τοὺς ἄλλους Ἕλληνας,
οὐδ' εἶχε τιμὴν καταγελώμενον, ὥστ' οὐδὲ πρίασθαί τι
τῶν ξενικῶν καὶ ῥωπικῶν ὑπῆρχεν οὐδ' εἰσέπλει φόρτος
ἐμπορικὸς εἰς τοὺς λιμένας· οὐδ' ἐπέβαινε τῆς Λακω-
νικῆς οὐ σοφιστὴς λόγων, οὐ μάντις ἀγυρτικός, οὐχ
ἑταιρῶν τροφεύς, οὐ χρυσῶν τις, οὐκ ἀργυρῶν καλλω-
πισμάτων δημιουργός, ἅτε δὴ νομίσματος οὐκ ὄντος.
6 Ἀλλ' οὕτως ἀπερημωθεῖσα κατὰ μικρὸν ἡ τρυφὴ τῶν
ζωπυρούντων καὶ τρεφόντων αὐτὴ δι' αὑτῆς ἐμαραίνετο· 45
καὶ πλεῖον οὐδὲν ἦν τοῖς πολλὰ κεκτημένοις, ὁδὸν οὐκ
ἐχούσης εἰς μέσον τῆς εὐπορίας, ἀλλ' ἐγκατῳκοδομη-
μένης καὶ ἀργούσης. 7 Διὸ καὶ τὰ πρόχειρα τῶν σκευῶν
καὶ ἀναγκαῖα ταῦτα, κλιντῆρες καὶ δίφροι καὶ τράπεζαι,
βέλτιστα παρ' αὐτοῖς ἐδημιουργεῖτο, καὶ κώθων ὁ Λακω-
νικὸς εὐδοκίμει μάλιστα πρὸς τὰς στρατείας, ὥς φησι
Κριτίας. 8 Τὰ γὰρ ἀναγκαίως πινόμενα τῶν ὑδάτων
καὶ δυσωποῦντα τὴν ὄψιν ἀπεκρύπτετο τῇ χρόᾳ, καὶ τοῦ
θολεροῦ προσκόπτοντος ἐντὸς καὶ προσισχομένου τοῖς
ἄμβωσι, καθαρώτερον ἐπλησίαζε τῷ στόματι τὸ πινό-
μενον. 9 Αἴτιος δὲ καὶ τούτων ὁ νομοθέτης· ἀπηλλαγ- b
μένοι γὰρ οἱ δημιουργοὶ τῶν ἀχρήστων, ἐν τοῖς ἀναγκαίοις
ἐπεδείκνυντο τὴν καλλιτεχνίαν.

10. 1 Ἔτι δὲ μᾶλλον ἐπιθέσθαι τῇ τρυφῇ καὶ τὸν

9. 5 [5] ἐμπορικός : ἐμφορικός L^{1}A ‖ [7] οὐκ ἀργυρῶν : οὐ χαλκῶν Porph. ‖ 6 [2] αὐτή Porph. : αὑτήν codd. ‖ [3] πολλά Porph. : τὰ πολλά codd. ‖ [4] ἐγκατῳκοδομημένης Porph. L^{2} : ἐγκατωκοδομουμένης G : ἐγκατοδομουμένης L^{1}F ‖ 7 [4] ὥς φησι Κριτίας ante Λακωνικός Porph. (ὁ om.) ‖ 8 [3] ἐντός om. Porph. ‖ [3] προισχομένου LAF.

sein d'attaquer encore plus efficacement le luxe et de supprimer l'amour des richesses, il introduisit aussi sa troisième et sa plus belle réforme, l'institution des repas pris en commun. Les citoyens durent se réunir ensemble pour manger le même pain et la même pitance réglés par la loi[1]. Il leur fut interdit de manger chez eux, couchés sur des lits somptueux devant des tables magnifiques, s'engraissant dans l'ombre, grâce au travail des cuisiniers et des pâtissiers, comme des animaux gloutons, gâtant leurs âmes en même temps que leurs corps, s'abandonnant à tous leurs désirs et se gavant au point d'avoir besoin ensuite de beaucoup de sommeil, de bains chauds, d'un long repos et de soins journaliers, comme s'ils étaient malades[2]. 2 C'était là un résultat important; un autre plus important encore, ce fut d'empêcher que la richesse ne fût un objet d'envie et, comme le dit Théophraste, de l'avoir pour ainsi dire appauvrie par la communauté des repas et la frugalité du régime[3]. 3 Car la magnificence d'une table luxueuse devenait hors d'usage; on ne pouvait plus en tirer du plaisir, ni la montrer, ni l'étaler, puisque le riche venait partager le même repas que le pauvre. 4 Ainsi Sparte était-elle la seule ville sous le soleil où l'on pût vérifier, selon l'adage très répandu, que Ploutos est aveugle et inerte comme un tableau, inanimé et immobile[4]. 5 Il n'était pas permis de dîner chez soi et de s'y rassasier avant d'aller aux repas publics; les autres observaient soigneusement celui qui ne buvait et ne mangeait pas avec eux, et ils lui reprochaient son intempérance et la délicatesse qui lui faisait dédaigner le régime commun.

1. Par σιτία, il faut entendre le pain d'orge (μᾶζα) et, par ὄψα essentiellement le fameux brouet noir : ration de viande de porc et de sauce composée de sang, de vinaigre et de sel : voir *De tuenda sanit. praecepta*, 128 C.

2. Hérodote, 1, 65, estime que les *syssities* furent instituées en vue de la guerre (elles étaient présidées par les polémarques : voir ci-dessous, 12, 5), mais déjà Xénophon, *Rep. Lac.* 5, 2, en attribue la raison d'être à un dessein moral du législateur.

3. Ce que Plutarque emprunte à Théophraste ici et *De cupiditate* 527 B, c'est l'alliance de mots ἄπλουτος ὁ πλοῦτος.

4. Voir par exemple Aristophane, *Ploutos*, v. 90.

ζῆλον ἀφελέσθαι τοῦ πλούτου διανοηθείς, καὶ τὸ τρίτον
πολίτευμα καὶ κάλλιστον ἐπῆγε, τὴν τῶν συσσιτίων
κατασκευήν, ὥστε δειπνεῖν μετ' ἀλλήλων συνιόντας ἐπὶ
κοινοῖς καὶ τεταγμένοις ὄψοις καὶ σιτίοις, οἴκοι δὲ μὴ
διαιτᾶσθαι κατακλινέντας εἰς στρωμνὰς πολυτελεῖς καὶ
τραπέζας, χερσὶ δημιουργῶν καὶ μαγείρων ὑπὸ σκότος
ὥσπερ ἀδηφάγα ζῷα πιαινομένους, καὶ διαφθείροντας
ἅμα τοῖς ἤθεσι τὰ σώματα, πρὸς πᾶσαν ἐπιθυμίαν ἀνει-
μένα καὶ πλησμονήν, μακρῶν μὲν ὕπνων, θερμῶν δὲ c
λουτρῶν, πολλῆς δ' ἡσυχίας καὶ τρόπον τινὰ νοσηλείας
καθημερινῆς δεομένην. 2 Μέγα μὲν οὖν καὶ τοῦτ' ἦν,
μεῖζον δὲ τὸ τὸν πλοῦτον ἄζηλον, ὥς φησι Θεόφραστος,
καὶ ἄπλουτον ἀπεργάσασθαι τῇ κοινότητι τῶν δείπνων
καὶ τῇ περὶ τὴν δίαιταν εὐτελείᾳ. 3 Χρῆσις γὰρ οὐκ
ἦν οὐδ' ἀπόλαυσις οὐδ' ὄψις ὅλως ἢ ἐπίδειξις τῆς πολλῆς
παρασκευῆς, ἐπὶ τὸ αὐτὸ δεῖπνον τῷ πένητι τοῦ πλου-
σίου βαδίζοντος· 4 ὥστε, τοῦτο δὴ τὸ θρυλούμενον, ἐν
μόνῃ τῶν ὑπὸ τὸν ἥλιον πόλεων τῇ Σπάρτῃ σῴζεσθαι
τυφλὸν ὄντα τὸν Πλοῦτον καὶ κείμενον ὥσπερ γραφὴν
ἄψυχον καὶ ἀκίνητον. 5 Οὐδὲ γὰρ οἴκοι προδειπνήσαν- d
τας ἐξῆν βαδίζειν ἐπὶ τὰ συσσίτια πεπληρωμένους, ἀλλ'
ἐπιμελῶς οἱ λοιποὶ παραφυλάττοντες τὸν μὴ πίνοντα
μηδ' ἐσθίοντα μετ' αὐτῶν ἐκάκιζον ὡς ἀκρατῆ καὶ πρὸς
τὴν κοινὴν ἀπομαλακιζόμενον δίαιταν.

10. 1 [1-2] τῷ ζήλῳ F ‖ [3] συσσιτίων : συσ- om. F ‖ [5] κοινῆς cum οι s. s. F ‖ [5] δέ om. LA ‖ [6] καταλινέντας εἰς Sint. (e κατακλίναντας εἰς Porph.) : διαιτᾶσθαι ἢ στρωμνάς codd. ‖ [7] χερσί : ἐν χερσί codd. ‖ [8] ἀδηφάγα : ἀδηφαγεία F, Porph. ‖ [9] ἀνειμένα : ἀνιέμενα Porph. ‖ [11] νοσηλίας G ‖ [12] καθημερινῆς : καθεζομένης Porph. ‖ [12] δεομένην Porph. : δεομένων codd. ‖ 2 [2] post μεῖζον δέ add. τούτου Porph. ‖ [2] πλοῦτον ἄσυλον μᾶλλον δὲ ἄζηλον LA (τοῦτ' ἦν· τὸν πλοῦτον ἄσυλον μᾶλλον δὲ ἄζηλον Par. 1673) ‖ [3] ἄπλουτον : ἄπλυτον F ‖ 3 [2] πολλῆς : ὅλης Porph. ‖ 4 [1] δὴ τοῦτο F ‖ [1] θρηλούμενον F ‖ [2] σῴζεσθαι codd. : βλέπεσθαι Porph. ‖ 5 [1] Οὐ γάρ F ‖ [2] συμ ante πεπληρωμένους add. Porph. ‖ [3] φυλάττοντες Porph. ‖ [3] πιόντα ἢ φαγόντα mor. 226 F ‖ [5] ἀπομαλακιζόμενον mor. : -ος L : μαλθακιζόμενον Porph.

11. 1 Ce fut, dit-on, cette institution qui souleva le plus de haine chez les riches contre Lycurgue. Ils s'assemblèrent et vinrent en masse lui manifester avec des huées leur mécontentement, si bien qu'assailli par beaucoup d'entre eux, il se sauva en courant de la place publique, 2 et il était déjà parvenu à les devancer et à se réfugier dans un sanctuaire[1], lorsque l'un de ceux qui le poursuivaient, un tout jeune homme, qui, d'ailleurs, n'était pas d'un mauvais naturel[2], mais vif et emporté, Alcandre, le rejoignit, et, comme Lycurgue se retournait vers lui, le frappa de son bâton et lui creva un œil. 3 Lycurgue ne se laissa pas aller à la douleur, mais, se tournant face à ses concitoyens, il leur montra son visage ensanglanté et son œil crevé. 4 Cette vue les remplit de honte et de confusion, au point qu'ils lui livrèrent Alcandre et l'accompagnèrent jusqu'à sa maison, en lui témoignant leur indignation. 5 Après les avoir remerciés, Lycurgue les congédia et fit entrer Alcandre chez lui, et, sans le maltraiter ni l'injurier, ayant éloigné ses serviteurs et ses domestiques habituels, il lui ordonna de le servir. 6 Le jeune homme, dont le caractère n'était pas sans noblesse, exécutait ses ordres en silence. Comme il restait toujours près de Lycurgue et partageait son existence, observant sa mansuétude, sa grandeur d'âme, l'austérité de son régime et son endurance infatigable au travail, il changea merveilleusement de sentiments à son égard et il répétait à ses familiers et à ses amis que, loin qu'il fût dur et fier, personne que lui n'était aussi bon et doux pour autrui. 7 Tel fut le châtiment d'Alcandre et la peine qu'il subit ; après avoir été un adolescent méchant et orgueilleux, il devint un homme plein de modération et de sagesse. 8 En sou-

1. D'après les *Apophthegmata Laconica* 227 A (qui, d'ailleurs, ne semblent pas être de Plutarque), Lycurgue se serait réfugié alors au sanctuaire d'Athéna Chalciœcos, comme le fera plus tard Pausanias (Thucydide, 1, 134).

2. Il faut préparer l'histoire édifiante de la « conversion » d'Alcandre. Cette anecdote était célèbre : cf. Élien, *Varia Hist.* 13, 23 ; Valère Maxime, 5, 3 *ext.* 2. Épictète la citait à l'appui de sa maxime ἀπέχου καὶ ἀνέχου, et la πρᾳότης de Lycurgue était passée en proverbe. Voir Kessler, *Plutarchs Leben des Lykurgos*, p. 53.

11. 1 Διὸ καὶ μάλιστά φασι τῷ Λυκούργῳ πρὸς
τοῦτο τὸ πολίτευμα χαλεποὺς γενέσθαι τοὺς εὐπόρους,
καὶ συστάντας ἐπ' αὐτὸν ἀθρόους καταβοᾶν καὶ ἀγα-
νακτεῖν· τέλος δὲ βαλλόμενος ὑπὸ πολλῶν ἐξέπεσε τῆς
ἀγορᾶς δρόμῳ. 2 Καὶ τοὺς μὲν ἄλλους ἔφθασεν εἰς
ἱερὸν καταφυγών· εἷς δέ τις νεανίσκος, ἄλλως μὲν οὐκ e
ἀφυής, ὀξὺς δὲ καὶ θυμοειδής, Ἄλκανδρος, ἐπικείμενος
καὶ διώκων, ἐπιστραφέντος αὐτοῦ τῇ βακτηρίᾳ πατάξας
τὸν ὀφθαλμὸν ἐξέκοψεν. 3 Ὁ μὲν οὖν Λυκοῦργος οὐδὲν
ἐνδοὺς πρὸς τὸ πάθος, ἀλλὰ στὰς ἐναντίος, ἔδειξε τοῖς
πολίταις τὸ πρόσωπον ᾑμαγμένον καὶ διεφθαρμένην τὴν
ὄψιν· 4 αἰδὼς δὲ πολλὴ καὶ κατήφεια τοὺς ἰδόντας
ἔσχεν, ὥστε παραδοῦναι τὸν Ἄλκανδρον αὐτῷ καὶ προ-
πέμψαι μέχρι τῆς οἰκίας συναγανακτοῦντας. 5 Ὁ δὲ
Λυκοῦργος ἐκείνους μὲν ἐπαινέσας ἀφῆκε, τὸν δ' Ἄλ-
κανδρον εἰσαγαγὼν οἴκαδε κακὸν μὲν οὐδὲν οὔτ' ἐποίησεν
οὔτ' εἶπεν, ἀπαλλάξας δὲ τοὺς συνήθεις ὑπηρέτας καὶ f
θεραπευτῆρας, ἐκεῖνον ἐκέλευσεν ὑπηρετεῖν. 6 Ὁ δ'
οὐκ ὢν ἀγεννής, ἐποίει τὸ προστασσόμενον σιωπῇ, καὶ
παραμένων ἅμα τῷ Λυκούργῳ καὶ συνδιαιτώμενος, ἐν τῷ
κατανοεῖν τὴν πρᾳότητα καὶ τὸ βάθος αὐτοῦ τῆς ψυχῆς
καὶ τὸ περὶ τὴν δίαιταν αὐστηρὸν καὶ τὸ πρὸς τοὺς
πόνους ἄκαμπτον, αὐτός τε δεινῶς διετέθη περὶ τὸν
ἄνδρα, καὶ πρὸς τοὺς συνήθεις καὶ φίλους ἔλεγεν ὡς
οὐ σκληρὸς οὐδ' αὐθάδης ὁ Λυκοῦργος, ἀλλὰ μόνος 46
ἐκεῖνος ἥμερος καὶ πρᾷός ἐστι τοῖς ἄλλοις. 7 Οὕτω
μὲν οὖν οὗτος ἐκεκόλαστο, καὶ τοιαύτην ὑπεσχήκει
δίκην, ἐκ πονηροῦ δὴ νέου καὶ αὐθάδους ἐμμελέστατος
ἀνὴρ καὶ σωφρονικώτατος γενόμενος. 8 Τοῦ δὲ πάθους

11. 1 ² χαλεπῶς GF ‖ 2 ⁵ ἐξέκοψεν F, cf. mor. 227 A, Sol. 16, 2 : ἀπέκοψεν GLA ‖ 3 ³ τό om. F ‖ 5 ² ἐπαινέτας cum σ s. s. F ‖ ³ οὔτε ante ἐποίησεν om. LA ‖ ⁴ ὑπηρέτας post θεραπευτῆρας LA ‖ 6 ² ἀγενής F ‖ ⁴ βάθος Rei : πάθος codd. ‖ ⁹ ἐκεῖνος om. GLA ‖ 7 ³ δή om. Par. 2955, etc. ‖ 8 ¹ τὸ δὲ πάθος A ante corr.

venir de cet événement, Lycurgue érigea un sanctuaire à Athéna, surnommée par lui Optillétis ; car les Doriens de ce pays appellent les yeux *optilles*[1]. 9 Cependant, quelques écrivains, entre autres Dioscoride, auteur d'un traité sur la Constitution Laconienne, disent qu'il fut frappé, mais ne perdit pas l'œil, et que ce fut en reconnaissance de sa guérison qu'il éleva ce sanctuaire à la déesse[2]. 10 Après cet incident, les Spartiates cessèrent de porter un bâton dans leurs assemblées.

12. 1 Les repas publics sont appelés *andries* chez les Crétois et *phidities* chez les Lacédémoniens, soit parce qu'ils entretiennent l'amitié et l'affection entre eux, si l'on admet que le *d* se soit substitué à l'*l* (*phidities* pour *philities*), soit parce qu'ils habituent à la frugalité et à l'économie (*pheidô*)*. 2 Mais rien n'empêche aussi qu'on ait, comme certains le prétendent, ajouté la première lettre (φ) au mot *édities*, qui signifie régime de vie et nourriture (*édôdè*). 3 Ils se réunissaient par tables de quinze personnes ou d'un peu plus ou d'un peu moins. Chacun des convives apportait par mois un médimne d'orge, huit conges de vin, cinq mines de fromage, deux mines et demie de figues, et, avec cela, un tout petit peu de monnaie pour acheter d'autres denrées. 4 D'ailleurs, quand l'un d'eux faisait un sacrifice, il envoyait à sa table les prémices de la victime, ou, s'il avait été à la chasse, une portion de son gibier ; car on avait le droit de dîner chez soi, quand le sacrifice ou la chasse avaient fini trop tard ; mais les autres devaient être présents. 5 L'habitude des repas pris en commun se conserva longtemps sans aucun changement. C'est ainsi que le roi Agis, au retour d'une expédition où il avait défait les Athéniens, désirant dîner avec sa femme et demandant qu'on lui envoyât ses portions, se les vit refuser par les

1. Comparer Pausanias, 3, 18, 2 : cette anecdote était un αἴτιον destiné à expliquer l'épithète Ὀφθαλμῖτις d'Athéna, que Pausanias nous donne sous sa forme attique et Plutarque sous sa forme dorienne. Le mot ὀπτίλλος figure, par exemple, sur les stèles des guérisons miraculeuses d'Épidaure, *Syll.*[3] 1168, lignes 40, 75, 90, 125.

2. Sur ce Dioscoride, probablement identique au disciple d'Isocrate qui portait ce nom, voir F. Ollier, *Le mirage spartiate*, 2, p. 58 sqq.

ὑπόμνημα Λυκοῦργος ἱδρύσατο τῆς Ἀθηνᾶς ἱερόν, ἣν
Ὀπτιλλέτιν προσηγόρευσε· τοὺς γὰρ ὀφθαλμοὺς ὀπτίλ-
λους οἱ τῇδε Δωριεῖς καλοῦσιν. 9 Ἔνιοι μέντοι τὸν
Λυκοῦργον, ὧν καὶ Διοσκορίδης ἐστὶν ὁ συντεταγμέ-
νος τὴν Λακωνικὴν Πολιτείαν, πληγῆναι μέν φασιν,
οὐ τυφλωθῆναι δὲ τὸν ὀφθαλμόν, ἀλλὰ καὶ τὸ ἱερὸν τῇ b
θεῷ τῆς ἀκέσεως χαριστήριον ἱδρύσασθαι. 10 Τὸ μέντοι
φέρειν βακτηρίαν ἐκκλησιάζοντες οἱ Σπαρτιᾶται μετὰ
τὴν συμφορὰν ἐκείνην ἀπέμαθον.

12. 1 Τὰ δὲ συσσίτια Κρῆτες μὲν ἀνδρεῖα, Λακεδαι-
μόνιοι δὲ φιδίτια προσαγορεύουσιν, εἴθ' ὡς φιλίας καὶ
φιλοφροσύνης ὑπαρχόντων, ἀντὶ τοῦ λ τὸ δ λαμβάνον-
τες, εἴθ' ὡς πρὸς εὐτέλειαν καὶ φειδὼ συνεθιζόντων.
2 Οὐδὲν δὲ κωλύει καὶ τὸν πρῶτον ἔξωθεν ἐπικεῖσθαι
φθόγγον, ὥσπερ ἔνιοί φασιν, ἐδιτίων παρὰ τὴν δίαιταν
καὶ τὴν ἐδωδὴν λεγομένων. 3 Συνήρχοντο δ' ἀνὰ πεν-
τεκαίδεκα καὶ βραχεῖ τούτων ἐλάττους ἢ πλείους. Ἔφερε
δ' ἕκαστος κατὰ μῆνα τῶν συσσίτων ἀλφίτων μέδιμνον,
οἴνου χόας ὀκτώ, τυροῦ πέντε μνᾶς, σύκων ἡμίμνεα c
πέντε, πρὸς δὲ τούτοις εἰς ὀψωνίαν μικρόν τι κομιδῇ
νομίσματος. 4 Ἄλλως δὲ καὶ θύσας τις ἀπαρχὴν καὶ
θηρεύσας μέρος ἔπεμπεν εἰς τὸ συσσίτιον. Ἐξῆν γὰρ
οἴκοι δειπνεῖν, ὁπότε θύσας τις ἢ κυνηγῶν ὀψίσειε, τοὺς
δ' ἄλλους ἔδει παρεῖναι. 5 Καὶ μέχρι γε πολλοῦ τὰς
συσσιτήσεις ἀκριβῶς διεφύλαττον· Ἄγιδος γοῦν τοῦ
βασιλέως, ὡς ἐπανῆλθεν ἀπὸ τῆς στρατείας καταπεπο-
λεμηκὼς Ἀθηναίους, βουλομένου παρὰ τῇ γυναικὶ

11. 8 [3] Ὀπτιλλέτιν... ὀπτίλλους : ὀπτιλέτιν... ὀπτίλους codd. (ὀπτιλλέτην F) || 9 [5] ἀκέσεως : ἀσκήσεως F || 12. 1 [1] ἀνδρεῖα Cob. : ἀνδρία codd. || [3] ὑπάρχοντα αἴτια Porph. || [3] προσλαμβάνοντες G || 3 [2] βραχεῖ τούτων : βραχυτάτων F : βραχεῖα L[1] : βραχεῖς Porph. || [3] συσσιτίων GLAF || [4] χίας cum ο s. s. F || [5] καὶ κομιδῇ Porph. || 4 [2] ἔπεμψεν GLA || [3] ὀψήσειε LA || 5 [2] σιτήσεις codd. || [3] τῆς om. mor. 226 F.

polémarques. Comme, le lendemain, par dépit, il omit un sacrifice qu'il devait faire, ils le mirent à l'amende[1]. 6 Même les enfants assistaient souvent à ces repas ; on les y menait comme à une école de tempérance ; ils y entendaient parler de la politique et y assistaient à des amusements dignes d'hommes libres ; ils s'habituaient eux-mêmes à plaisanter et à railler sans mauvais goût et à subir la raillerie sans se fâcher[2]. 7 Car supporter la raillerie passait aussi pour une qualité particulière des Laconiens. Si on ne la tolérait pas, on pouvait prier le railleur de s'arrêter, et il cessait aussitôt. 8 A chacun de ceux qui entraient, le plus âgé disait, en montrant la porte : « Il ne sort rien par là de ce qui se dit ici. »* 9 La candidature de celui qui voulait entrer dans un groupe de convives était examinée, dit-on, de la façon suivante. Chacun des commensaux prenait dans sa main une boulette de mie de pain, qu'il jetait sans mot dire, comme un bulletin de vote, dans un vase qu'un serviteur portait sur sa tête. Celui qui agréait le postulant, la laissait telle quelle ; celui qui le repoussait l'aplatissait fortement entre ses doigts ; la boulette aplatie avait ainsi le même effet que le jeton percé[3]. 10 S'ils en trouvent une seule de cette sorte, ils ne reçoivent pas le candidat ; car ils veulent que tous les convives soient contents d'être ensemble. 11 On dit que le candidat ainsi exclu a été « *caddizé* », parce qu'on appelle « *caddichos* » le vase où l'on jette les boulettes[4]. 12 Parmi les mets, le plus réputé chez eux est le brouet noir ; c'est au point que les vieillards ne demandent même pas de viande ; ils la cèdent

1. Comparer *Apopht. Lac.* 226 F. Ce roi Agis, fils d'Archidamos, régna pendant la guerre du Péloponnèse, de 427 à 400.

2. Xénophon, *Rep. Lac.* 3, 5 et 5, 5, parle aussi des enfants admis aux *syssities*, mais en leur prêtant une attitude assez différente.

3. Sur ces ἀπομαγδαλίαι, appelées aussi κυνάδες (boulettes jetées aux chiens), voir Polémon, chez Athénée, 9, 409 d. Plutarque fait allusion aux ψῆφοι des juges athéniens, petits disques métalliques traversés en leur centre par une tige pleine ou creuse.

4. Le mot dorien κάδδιχος (en attique, on a κάδος et καδίσκος) désignait à la fois une forme de vase et une mesure, car Hésychius glose ce mot par ἡμίεκτον ἢ μέτρον. Le verbe καδίζω fait penser, par sa formation, à ψηφίζω ou ὀστρακίζω.

δειπνεῖν καὶ μεταπεμπομένου τὰς μερίδας, οὐκ ἔπεμψαν
οἱ πολέμαρχοι. Τοῦ δὲ μεθ' ἡμέραν ὑπ' ὀργῆς μὴ θύσαν-
τος ἣν ἔδει θυσίαν, ἐζημίωσαν αὐτόν. 6 Εἰς δὲ τὰ d
συσσίτια καὶ οἱ παῖδες ἐφοίτων, ὥσπερ εἰς διδασ-
καλεῖα σωφροσύνης ἀγόμενοι, καὶ λόγων ἠκροῶντο
πολιτικῶν καὶ παιδιὰς ἐλευθερίους ἑώρων, αὐτοί τε
παίζειν εἰθίζοντο καὶ σκώπτειν ἄνευ βωμολοχίας καὶ
σκωπτόμενοι μὴ δυσχεραίνειν. 7 Σφόδρα γὰρ ἐδόκει
καὶ τοῦτο Λακωνικὸν εἶναι, σκώμματος ἀνέχεσθαι· μὴ
φέροντα δ' ἐξῆν παραιτεῖσθαι, καὶ ὁ σκώπτων πέπαυτο.
8 Τῶν δ' εἰσιόντων ἑκάστῳ δείξας ὁ πρεσβύτατος τὰς
θύρας· « διὰ τούτων, φησίν, ἔξω λόγος οὐκ ἐκπορεύε-
ται ». 9 Δοκιμάζεσθαι δὲ τὸν βουλόμενον τοῦ συσσι-
τίου μετασχεῖν οὕτω φασί. Λαβὼν τῶν συσσίτων ἕκαστος
ἀπομαγδαλίαν εἰς τὴν χεῖρα, τοῦ διακόνου φέροντος e
ἀγγεῖον ἐπὶ τῆς κεφαλῆς, ἔβαλλε σιωπῇ καθάπερ
ψῆφον, ὁ μὲν δοκιμάζων ἁπλῶς, ὁ δ' ⟨ἐκ⟩κρίνων σφόδρα τῇ
χειρὶ πιέσας· ἡ γὰρ πεπιεσμένη τὴν τῆς τετρημένης ἔχει
δύναμιν. 10 Κἂν μίαν εὕρωσι τοιαύτην, οὐ προσδέ-
χονται τὸν ἐπεισιόντα, βουλόμενοι πάντας ἡδομένους
ἀλλήλοις συνεῖναι. 11 Τὸν δ' οὕτως ἀποδοκιμασθέντα
κεκαδδίσθαι λέγουσι· κάδδιχος γὰρ καλεῖται τὸ ἀγ-
γεῖον εἰς ὃ τὰς ἀπομαγδαλίας ἐμβάλλουσι. 12 Τῶν δ'
ὄψων εὐδοκιμεῖ μάλιστα παρ' αὐτοῖς ὁ μέλας ζωμός,
ὥστε μηδὲ κρεαδίου δεῖσθαι τοὺς πρεσβυτέρους ἀλλὰ

12. 6 [2] οἱ ante παῖδες add. Porph. || [4] παιδιάς Herw. (cf. παιδείας Porph.) : παιδευτάς codd. || [4] ἐλευθερίους codd. (ἐλευθερίας Marc. 385 et Porph.) || [5] εἰθίζοντο : ἠθίζοντο Porph. : εἴθιζον codd. || 7 [2] σκώματος F || [2] ἀνασχέσθαι Porph. || [3] δ' : δέ τι F || [3] πέπαυτο GL : ἐπέπαυτο A : πέπαυται F || 9 [2] φησί codd. || [2] συσσίτων LF,A in ras. : συσσιτίων G || [2] ἕκαστον L[1] || [4] ἔβαλλε G : ἔβαλε cet. || [5] ⟨ἐκ⟩-κρίνων Rei. || [6] ἡ μὲν γάρ F || [6] τὴν τῆς τετρημένης : τὴν om. LA : τετριμμένης F || 10 [1] Κἄν : καί L || [3] συνεῖναι : συνιέναι codd. || 11 [2] κεκαδδίσθαι Steph. : κεκαδδεῖσθαι codd. || [2] κάδδιχος : κάδδος F || 12 [2] μέγας t., μέλας mg. F || [3] μηδέ Rei. : μή τε codd. || [3] θεῖσθαι t., δεῖσθαι mg. F.

aux jeunes gens, et eux font leur repas du brouet qu'on leur verse. 13 On raconte que, pour manger de ce brouet, un roi du Pont acheta un cuisinier laconien, puis que, ayant goûté ce plat, il le trouva mauvais. « O roi, lui dit alors le cuisinier, ce brouet ne doit se manger qu'après un bain pris dans l'Eurotas. »[1] 14 Après avoir bu modérément, ils se retirent sans lumière, car il ne leur est pas permis de s'éclairer ni pour rentrer chez eux, ni pour tout autre trajet ; il faut qu'ils s'habituent à marcher hardiment et sans peur dans les ténèbres et dans la nuit[2]. Tel est le règlement des repas pris en commun.

Trois rhètres. — 13. 1 Lycurgue ne mit pas ses lois par écrit, et cela fit l'objet d'une de ses ordonnances qu'on appelle *rhètres*. 2 Il était persuadé que les prescriptions les plus considérables et les plus importantes pour le bonheur de la cité et la pratique de la vertu demeureraient fixes et inébranlables si elles étaient implantées dans les mœurs des citoyens par l'entraînement auquel ils étaient soumis, parce qu'elles auraient ainsi un lien plus ferme que la contrainte, à savoir la volonté éveillée chez les jeunes gens par l'éducation, qui réalise pour chacun d'eux l'ordre établi par le législateur. 3 Quant aux règlements de moindre importance, qui ne concernent que les biens matériels et qui doivent changer avec les besoins, tantôt dans un sens et tantôt dans un autre, il vaut mieux, pensait-il, ne pas les assujettir à des formules écrites et à des normes immuables, mais permettre d'y faire les additions et les suppressions que les gens compétents jugeraient convenables. Aussi fit-il dépendre toute son œuvre législative de l'éducation. 4 Une de ses *rhètres* interdisait, je l'ai dit, d'avoir des lois écrites[3].
5 Une autre proscrivait le luxe et ordonnait de n'employer que la hache pour faire le plafond de chaque mai-

1. Comparer *Apopht. Lac.* 236 F, où ce roi du Pont est remplacé par Denys, le tyran de Syracuse, de même que chez Cicéron, *Tuscul.* 5, 98.
2. Voir Xénophon, *Rep. Lac.* 5, 4 et 7, avec le commentaire de F. Ollier.
3. Comparer *Numa* 22, 3. Ce que Plutarque donne ici pour des réflexions de Lycurgue, ce sont des idées de Platon et d'Aristote : voir Kessler, *Plut. Leben des Lyk.*, p. 55-58.

παραχωρεῖν τοῖς νεανίσκοις, αὐτοὺς δὲ τοῦ ζωμοῦ κατα- f
χεομένους ἑστιᾶσθαι. 13 Λέγεται δέ τινα τῶν Ποντικῶν
βασιλέων ἕνεκα τοῦ ζωμοῦ καὶ πρίασθαι Λακωνικὸν
μάγειρον· εἶτα γευσάμενον δυσχερᾶναι καὶ τὸν μάγειρον
εἰπεῖν· « Ὦ βασιλεῦ, τοῦτον δεῖ τὸν ζωμὸν ἐν τῷ Εὐρώτᾳ
λελουμένους ἐποψᾶσθαι ». 14 Πιόντες δὲ μετρίως,
ἀπίασι δίχα λαμπάδος. Οὐ γὰρ ἔξεστι πρὸς φῶς βαδίζειν
οὔτε ταύτην οὔτ' ἄλλην ὁδόν, ὅπως ἐθίζωνται σκότου καὶ 47
νυκτὸς εὐθαρσῶς καὶ ἀδεῶς ὁδεύειν. Τὰ μὲν οὖν συσσίτια
τοιαύτην ἔχει τάξιν.

13. 1 Νόμους δὲ γεγραμμένους ὁ Λυκοῦργος οὐκ
ἔθηκεν, ἀλλὰ μία τῶν καλουμένων ῥητρῶν ἐστιν αὕτη.
2 Τὰ μὲν οὖν κυριώτατα καὶ μέγιστα πρὸς εὐδαιμονίαν
πόλεως καὶ ἀρετὴν ἐν τοῖς ἤθεσιν ᾤετο καὶ ταῖς ἀγωγαῖς
τῶν πολιτῶν ἐγκατεστοιχειωμένα μένειν ἀκίνητα καὶ
βέβαια, ἔχοντα τὴν προαίρεσιν δεσμὸν ἰσχυρότερον τῆς
ἀνάγκης [καὶ] ἣν ⟨ἡ⟩ παίδευσις ἐμποιεῖ τοῖς νέοις, νομοθέ-
του διάθεσιν ἀπεργαζομένη περὶ ἕκαστον αὐτῶν. 3 Τὰ
δὲ μικρὰ καὶ χρηματικὰ συμβόλαια καὶ μεταπίπτοντα
ταῖς χρείαις ἄλλοτ' ἄλλως βέλτιον ἦν μὴ καταλαμβάνειν b
ἐγγράφοις ἀνάγκαις μηδ' ἀκινήτοις ἔθεσιν, ἀλλ' ἐᾶν ἐπὶ
τῶν καιρῶν προσθέσεις λαμβάνοντα καὶ ἀφαιρέσεις, ἃς
ἂν οἱ πεπαιδευμένοι δοκιμάσωσι. Τὸ γὰρ ὅλον καὶ πᾶν
τῆς νομοθεσίας ἔργον εἰς τὴν παιδείαν ἀνῆψε. 4 Μία
μὲν οὖν τῶν ῥητρῶν ἦν, ὥσπερ εἴρηται, μὴ χρῆσθαι νό-
μοις ἐγγράφοις.

5 Ἑτέρα δὲ πάλιν κατὰ τῆς πολυτελείας, ὅπως οἰκία
πᾶσα τὴν μὲν ὀροφὴν ἀπὸ πελέκεως εἰργασμένην ἔχῃ,

12. 12 [4] καταχεομένους : κατατεταγμένους F || 13 [2] καὶ om. Par. 1673 et mor. 236 F || [4] δεῖ A et mor. ibid. : δή cet. || [5] ἐποψαῦσθαι F || 14 [3] ἐθίζονται σκότους F || **13.** 2 [3] ἐγκαταστοιχειωμένα GL[1]A || [4] βέβαια Rei. : βεβαίαν codd. || [4] ἰσχυρότατον F || [5] [καὶ] et ⟨ἡ⟩ corr. vet. || [5] ἐμποιεῖ F : ἐποιεῖτο cet. || 3 [6] γάρ ante ὅλον om. LA || [6] πᾶν τῆς Cor. : πάσης codd. || [7] ἀνῆψε : ἀνεῖψε F.

son, et la scie pour les portes, à l'exclusion de tout autre outil. 6 En effet, cette même pensée qu'Épaminondas exprima plus tard, dit-on, à propos de sa table en remarquant qu'un déjeuner comme le sien ne laissait pas de prise à la trahison [1], Lycurgue l'avait eue avant lui, persuadé qu'il était qu'une maison ainsi construite ne laisse aucune place au luxe et à la dépense. Il n'est, en effet, personne qui manque de goût et de bon sens au point d'introduire dans une maison simple et grossière des lits à pieds d'argent, des couvertures de pourpre, des coupes d'or et le luxe qui s'ensuit ; pour que tout soit en harmonie, il faut assortir le lit à la maison, la couverture au lit et à celle-ci tous les autres objets d'ameublement que contient la maison [2]. 7 C'est parce qu'il était habitué à ce genre de maison que Léotychidas l'Ancien, à ce que l'on raconte, dînant à Corinthe et considérant le plafond de la pièce qui était somptueusement orné et lambrissé, demanda à son hôte si, dans son pays, le bois poussait carré [3].

8 On cite encore une troisième *rhètre* de Lycurgue, celle qui interdit de faire la guerre plusieurs fois aux mêmes ennemis, pour empêcher que l'habitude de se défendre ne les aguerrisse. 9 C'est là justement ce qu'on reprocha plus tard au roi Agésilas, qui, par ses fréquentes et continuelles attaques et expéditions contre la Béotie, avait rendu les Thébains capables de tenir tête aux Lacédémoniens. 10 Aussi, Antalcidas, le voyant blessé : « Tu reçois là des Thébains, dit-il, un beau salaire de ton enseignement, toi qui leur as appris à combattre, alors qu'ils ne voulaient ni ne savaient le faire. » [4] 11 Telles sont les prescriptions qu'il appela des *rhètres* pour qu'elles

1. Autrement dit, celui qui savait se contenter d'un tel souper était insensible au gain, et donc incorruptible. Plutarque avait écrit une *Vie d'Épaminondas*, qui est malheureusement perdue.

2. Comparer ci-dessus, 9, 7 ; *Reg. et Imp. Apopht.* 189 E ; *Apopht. Lac.* 227 B-C.

3. Voir *Apopht. Lac.* 210 D-E (où la même anecdote est rapportée à Agésilas) et 227 C. Ce Léotychidas l'Ancien vivait vers 615 avant J.-C., tandis que Léotychidas le Jeune vécut au ve siècle.

4. Voir *Agésilas* 26, 2-3 ; *Pélopidas* 15, 3 ; *Reg. et Imp. Apopht.* 189 E-F ; *Apopht. Lac.* 213 F, 217 E, 227 C-D. Agésilas régna de 400 à 361 avant J.-C. ; Antalcidas est surtout connu comme négociateur de la « paix du Roi » (387 avant J.-C.).

τὰς δὲ θύρας ἀπὸ πρίονος μόνου καὶ μηδενὸς τῶν ἄλλων
ἐργαλείων. 6 Ὅπερ γὰρ ὕστερον Ἐπαμεινώνδαν εἰπεῖν
λέγουσιν ἐπὶ τῆς ἑαυτοῦ τραπέζης ὡς τὸ τοιοῦτον ἄρισ- c
τον οὐ χωρεῖ προδοσίαν, τοῦτο πρῶτος ἐνόησε Λυ-
κοῦργος, ὡς οἰκία τοιαύτη τρυφὴν οὐ χωρεῖ καὶ πολυτέ-
λειαν, οὐδ' ἔστιν οὐδεὶς οὕτως ἀπειρόκαλος καὶ ἀνόητος
ὥστ' εἰς οἰκίαν ἀφελῆ καὶ δημοτικὴν εἰσφέρειν κλίνας
ἀργυρόποδας καὶ στρωμνὰς ἁλουργεῖς καὶ χρυσᾶς κύλι-
κας καὶ τὴν τούτοις ἑπομένην πολυτέλειαν, ἀλλ' ἀνάγκη
συναρμόζεσθαι καὶ συνεξομοιοῦσθαι τῇ μὲν οἰκίᾳ τὴν
κλίνην, τῇ δὲ κλίνῃ τὴν ἐσθῆτα, ταύτῃ δὲ τὴν ἄλλην
χορηγίαν καὶ κατασκευήν. 7 Ἐκ δὲ ταύτης τῆς συνη-
θείας φασὶ καὶ Λεωτυχίδην τὸν πρεσβύτερον, ἐν Κορίνθῳ
δειπνοῦντα καὶ θεασάμενον τῆς στέγης τοῦ οἴκου τὴν
κατασκευὴν πολυτελῆ καὶ φατνωματικήν, ἐρωτῆσαι τὸν
ξένον εἰ τετράγωνα παρ' αὐτοῖς τὰ ξύλα φύεται. d

8 Τρίτην δὲ ῥήτραν διαμνημονεύουσι τοῦ Λυκούργου
τὴν κωλύουσαν ἐπὶ τοὺς αὐτοὺς πολεμίους πολλάκις
στρατεύειν, ἵνα μὴ ἀμύνεσθαι συνεθιζόμενοι πολεμικοὶ
γένωνται. 9 Καὶ τοῦτό γε μάλιστα κατηγόρουν Ἀγη-
σιλάου τοῦ βασιλέως ὕστερον, ὡς ταῖς συνεχέσι καὶ
πυκναῖς εἰς τὴν Βοιωτίαν ἐμβολαῖς καὶ στρατείαις τοὺς
Θηβαίους ἀντιπάλους τοῖς Λακεδαιμονίοις κατασκευά-
σαντος. 10 Διὸ καὶ τετρωμένον αὐτὸν ἰδὼν Ἀνταλ-
κίδας· « Καλά, ἔφη, τὰ διδασκάλια παρὰ Θηβαίων ἀπο-
λαμβάνεις, μὴ βουλομένους αὐτοὺς μηδ' εἰδότας μά-
χεσθαι διδάξας ». 11 Τὰ μὲν οὖν τοιαῦτα νομοθετή-

18. 6 [1] Ἐπαμηνώνδαν F ‖ [4] τρυφῆς A ‖ [4] καί om. L[1]A ‖ [6] ἀφλῆ cum ε s. s. F (ἀσφαλῆ Par. 2955) ‖ [9] συναρμόζεσθσι Rei. : ἴσην ἁρμόζεσθαι codd. ‖ [9] συνεξομοιοῦσθαι : συνεξομοιοῦν codd. ‖ 7 [4] παρασκευήν mor. 227 C ‖ [5] τὰ om. mor. ibid. ‖ 8 [2] πολεμίους : -μι- in ras. F (πολέμους Par. 2955) ‖ [3] μὴ τῷ πολλάκις ἀμ. F ‖ 9 [1] κατηγόρουν Latte : κατηγοροῦσιν codd. ‖ [3] συμβολαῖς F (εἰσβολαῖς mor. 227 C) ‖ [4] τοῖς ante Λακ. om. mor. ibid. ‖ 10 [1] Ἀντλακίδας F ‖ [2] Καλά : κακῶς F.

fussent considérées comme venant du dieu à titre d'oracles.

L'éducation des filles et le mariage. — 14. 1 L'éducation étant à son avis l'œuvre la plus importante et la plus belle du législateur, il la prépara de loin en s'occupant tout d'abord des mariages et des naissances. 2 Car il n'est pas exact, comme le prétend Aristote, qu'ayant entrepris d'assagir les femmes, il y ait renoncé parce qu'il ne pouvait modérer leur grande licence et leur empire sur leurs maris, qui, souvent partis en expédition, étaient contraints de leur abandonner la conduite de leurs maisons, leur témoignaient plus de déférence qu'il ne convenait et leur donnaient le titre de maîtresses[1] : il prit d'elles, au contraire, tout le soin possible. 3 Par son ordre, les jeunes filles s'exercèrent à la course, à la lutte, au lancement du disque et du javelot. Il voulait que la semence de l'homme fortement enracinée dans des corps robustes poussât de plus beaux germes et qu'elles-mêmes fussent assez fortes pour supporter l'enfantement et lutter avec aisance et succès contre les douleurs de l'accouchement[2]. 4 Écartant la mollesse d'une éducation casanière et efféminée, il n'habitua pas moins les jeunes filles que les jeunes gens à paraître nues dans les processions, à danser et à chanter lors de certaines cérémonies religieuses en présence et sous les yeux des garçons[3]. 5 Quelquefois même elles leur lançaient à propos des railleries, lorsqu'ils avaient commis quelque faute, ou, au contraire, elles faisaient dans leurs chants l'éloge de ceux qui en étaient dignes. Elles leur inspiraient ainsi un grand amour de la gloire et une grande émulation pour la vertu. 6 Car celui qui s'était entendu louer pour sa bravoure et qui était renommé parmi les jeunes

1. Comparer Aristote, *Pol.* 2, 6, 5 et 6, 8 ; Platon, *Lois* 6, 781 a. Voir aussi, ci-dessous, la Σύγκρισις de Lycurgue et de Numa, 3, 9.

2. Voir Xénophon, *Rep Lac.* 1, 3-4 ; Platon, *Lois* 7, 804 d et 813 e ; Critias, fragm. 32 de la Πολ. Λακ. chez Diels, *Die Fragm. der Vorsokr.* 2, 1, 623.

3. Les chœurs de jeunes filles de Sparte étaient célèbres et s'exécutaient au chant des παρθενεῖα composés par Alcman.

ματα ῥήτρας ὠνόμασεν, ὡς παρὰ τοῦ θεοῦ νομιζόμενα e
καὶ χρησμοὺς ὄντα.

14. 1 Τῆς δὲ παιδείας, ἣν μέγιστον ἡγεῖτο τοῦ νομο-
θέτου καὶ κάλλιστον ἔργον εἶναι, πόρρωθεν ἀρχόμενος,
εὐθὺς ἐπεσκόπει τὰ περὶ τοὺς γάμους καὶ τὰς γενέσεις.
2 Οὐ γάρ, ὡς Ἀριστοτέλης φησίν, ἐπιχειρήσας σωφρο-
νίζειν τὰς γυναῖκας ἐπαύσατο, μὴ κρατῶν τῆς πολλῆς
ἀνέσεως καὶ γυναικοκρατίας διὰ τὰς πολλὰς στρατείας
τῶν ἀνδρῶν, ἐν αἷς ἠναγκάζοντο κυρίας ἀπολείπειν ἐκεί-
νας, καὶ διὰ τοῦτο μᾶλλον τοῦ προσήκοντος αὐτὰς ἐθε-
ράπευον καὶ δεσποίνας προσηγόρευον· ἀλλὰ καὶ τούτων f
τὴν ἐνδεχομένην ἐπιμέλειαν ἐποιήσατο. 3 Τὰ μέν γε
σώματα τῶν παρθένων δρόμοις καὶ πάλαις καὶ βολαῖς
δίσκων καὶ ἀκοντίων διεπόνησεν, ὡς ἥ τε τῶν γεννωμένων
ῥίζωσις ἰσχυρὰν ἐν ἰσχυροῖς σώμασιν ἀρχὴν λαβοῦσα
βλαστάνοι βέλτιον, αὐταί τε μετὰ ῥώμης τοὺς τόκους
ὑπομένουσαι καλῶς ἅμα καὶ ῥᾳδίως ἀγωνίζοιντο πρὸς
τὰς ὠδῖνας. 4 Ἀφελὼν δὲ θρύψιν καὶ σκιατροφίαν καὶ
θηλύτητα πᾶσαν, οὐδὲν ἧττον εἴθισε τῶν κόρων τὰς κό-
ρας γυμνάς τε πομπεύειν καὶ πρὸς ἱεροῖς τισιν ὀρχεῖσθαι 48
καὶ ᾄδειν, τῶν νέων παρόντων καὶ θεωμένων. 5 Ἔστι δ'
ὅτε καὶ σκώμματα λέγουσαι πρὸς ἕκαστον εὐχρήστως
ἐπελαμβάνοντο τῶν ἁμαρτανομένων· καὶ πάλιν εἰς τοὺς
ἀξίους αὐτῶν ἐγκώμια μετ' ᾠδῆς πεποιημένα διεξιοῦσαι
φιλοτιμίαν πολλὴν καὶ ζῆλον ἐνεποίουν τοῖς νεανίσκοις.
6 Ὁ γὰρ ἐγκωμιασθεὶς ἐπ' ἀνδραγαθίᾳ καὶ κλεινὸς ἐν

13. 11 [3] καί om. F || **14.** 2 [4] κυρίως F || [4] ἀπολείπειν Cor. : ἀπολιπεῖν codd. || [5] μᾶλλον προσηκόντως F || [7] ἐνδεχομένην : ἐκδεχομένην L^1A, ante corr. || 3 [3] γεννωμένων F^2, Par. 2955 : γινομένων cet. || [4] ἰσχυράν (s. s. V) Par. 1673 (cf. mor. 227 D) : ἰσχυρά cet. || [4] ἐν ἰσχ. : καὶ ἰσχυροῖς Par. 2955 || [5] βλαστάνοι : βλαστάνῃ cum οι s. s. Par. 1672 : βλαστάνει GLA : βλαστάνῃ F || [6] ἀνωγίζωνται mor. 227 D || 4 [2] ἤθισε F || [2] κόρων : κολίρων F || [3] πομπεύειν Amyot, cf. 15, 1, et mor. 227 E : πολιτεύειν codd. || 6 [1] ἀνδραγαθίαις F.

filles s'en retournait exalté par les éloges, tandis que la morsure des plaisanteries sarcastiques dont ils étaient l'objet ne leur était pas moins sensible que les réprimandes les plus sérieuses, parce que tous les citoyens, y compris les rois et les sénateurs, se réunissaient pour assister à ces spectacles. 7 La nudité des jeunes filles n'avait rien de déshonnête, car la pudeur l'accompagnait et tout libertinage en était absent ; elle les habituait à la simplicité, les engageait à rivaliser de vigueur et faisait goûter à leur sexe un noble sentiment de fierté, à la pensée qu'elles n'avaient pas moins de part que les hommes à la valeur et à l'honneur. 8 Il arrivait ainsi qu'elles disaient ou pensaient ce qu'on rapporte de Gorgo, femme de Léonidas. Comme une femme, une étrangère sans doute, lui disait : « Vous autres, Lacédémoniennes, vous êtes les seules qui commandiez aux hommes. — C'est que, répondit-elle, nous sommes les seules qui mettions au monde des hommes. »[1]

15. 1 C'était aussi un moyen d'exciter au mariage que ces processions, cette nudité et ces luttes des jeunes filles sous les yeux des jeunes gens, qui se sentaient entraînés, comme dit Platon, par la force contraignante de l'amour, bien différente de celle de la géométrie[2]. Lycurgue attacha, en outre, un caractère infamant au célibat. 2 Les célibataires, en effet, ne pouvaient assister au spectacle des Gymnopédies, et, en hiver, les magistrats les obligeaient à faire tout nus le tour de la place publique et à chanter, en le faisant, une chanson composée contre eux et disant qu'ils étaient punis avec justice, parce qu'ils désobéissaient aux lois[3]. 3 En outre, ils étaient privés des honneurs et des égards que les jeunes gens avaient pour leurs aînés. Aussi personne ne blâma le propos qu'un jeune homme adressa un jour à Dercyllidas, qui était pourtant un général réputé. Ce jeune homme ne

1. Comparer *Apopht. Lac.* 227 E. Sur Gorgo, voir Hérodote, 5, 48 et 51 ; 7, 239.

2. Allusion à la *République*, 5, 458 d.

3. Voir Cléarque de Soles, *Fragm. Hist. Gr.* 2, 319, et Ariston de Chios, *Stoïc. Vet. Fragm.* 1, 89.

ταῖς παρθένοις γεγονώς, ἀπῄει μεγαλυνόμενος ὑπὸ τῶν
ἐπαίνων· αἱ δὲ μετὰ παιδιᾶς καὶ σκωμμάτων δήξεις οὐδὲν
ἀμβλύτεραι τῶν μετὰ σπουδῆς νουθετημάτων ἦσαν, ἅτε
δὴ πρὸς τὴν θέαν ὁμοῦ τοῖς ἄλλοις πολίταις καὶ τῶν b
βασιλέων καὶ τῶν γερόντων συμπορευομένων. 7 Ἡ δὲ
γύμνωσις τῶν παρθένων οὐδὲν αἰσχρὸν εἶχεν, αἰδοῦς μὲν
παρούσης, ἀκρασίας δ' ἀπούσης, ἀλλ' ἐθισμὸν ἀφελείας
καὶ ζῆλον εὐεξίας ἐνειργάζετο, καὶ φρονήματος τὸ θῆλυ
παρέγευεν οὐκ ἀγεννοῦς, ὡς μηδὲν ἧττον αὐτῷ καὶ ἀρετῆς
καὶ φιλοτιμίας μετουσίαν οὖσαν. 8 Ὅθεν αὐταῖς καὶ
λέγειν ἐπῄει καὶ φρονεῖν οἷα καὶ περὶ Γοργοῦς ἱστόρηται
τῆς Λεωνίδου γυναικός. Εἰπούσης γάρ τινος, ὡς ἔοικε,
ξένης πρὸς αὐτὴν ὡς· « Μόναι τῶν ἀνδρῶν ἄρχεθ' ὑμεῖς
αἱ Λάκαιναι », « Μόναι γάρ, ἔφη, τίκτομεν ἄνδρας ».

15. 1 Ἦν μὲν οὖν καὶ ταῦτα παρορμητικὰ πρὸς
γάμον· λέγω δὲ τὰς πομπὰς τῶν παρθένων καὶ τὰς ἀπο- c
δύσεις καὶ τοὺς ἀγῶνας ἐν ὄψει τῶν νέων, ἀγομένων οὐ
γεωμετρικαῖς ἀλλ' ἐρωτικαῖς, ὥς φησιν ὁ Πλάτων, ἀνάγ-
καις· οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ ἀτιμίαν τινὰ προσέθηκε τοῖς
ἀγάμοις. 2 Εἴργοντο γὰρ ἐν ταῖς γυμνοπαιδίαις τῆς
θέας· τοῦ δὲ χειμῶνος οἱ μὲν ἄρχοντες αὐτοὺς ἐκέλευον
ἐν κύκλῳ γυμνοὺς περιιέναι τὴν ἀγοράν, οἱ δὲ περιιόντες
ᾖδον εἰς αὐτοὺς ᾠδήν τινα πεποιημένην ὡς δίκαια πάσ-
χοιεν, ὅτι τοῖς νόμοις ἀπειθοῦσι. 3 Τιμῆς δὲ καὶ θερα-
πείας ἣν νέοι πρεσβυτέροις παρεῖχον ἐστέρηντο· ὅθεν καὶ
τὸ πρὸς Δερκυλλίδαν ῥηθὲν οὐδεὶς ἐμέμψατο, καίπερ
εὐδόκιμον ὄντα στρατηγόν. Ἐπιόντι γὰρ αὐτῷ τῶν νεω- d

14. 6 [3] δήξεις : δείξεις L[1]F ‖ 7 [3] ἀφελείας Rei. : ἀφελῆ codd. ‖ [5] αὐτῶν F ‖ 8 [2] ἱστορεῖται mor. 227 E ‖ [4] ἄρχεται cum ε supra αι scripto F ‖ [5] γάρ s. s. A : γὰρ ἡμεῖς mor. ibid. ‖ **15.** 2 [1] γυμνοπεδίαις L[1] : γυμνοποδίαις F ‖ 3 [2] ἣν : οἱ F ‖ [2] ἐστέρηντο Par. 1673 : ἐστέροντο GLA : om. F ‖ [3] Δερκελλίδαν F.

s'était pas levé à son approche pour lui céder la place, et il lui dit : « Tu n'as pas d'enfant qui puisse un jour me céder la place, à moi. »[1] 4 On se mariait à Sparte en enlevant sa femme, qui ne devait être ni trop petite ni trop jeune, mais dans la force de l'âge et de la maturité.[2] 5 La jeune fille enlevée était remise aux mains d'une femme appelée *nympheutria*, qui lui coupait les cheveux ras, l'affublait d'un habit et de chaussures d'homme et la couchait sur une paillasse, seule et sans lumière. 6 Le jeune marié, qui n'était pas ivre, ni amolli par les plaisirs de la table, mais qui, avec sa sobriété coutumière, avait dîné aux *phidities*, entrait, lui déliait la ceinture et, la prenant dans ses bras, la portait sur le lit. 7 Après avoir passé avec elle un temps assez court, il se retirait décemment et allait, suivant son habitude, dormir en compagnie des autres jeunes gens. 8 Et, dans la suite, il faisait toujours de même : il passait le jour et la nuit avec ses camarades et venait chez sa jeune femme à la dérobée et avec précaution ; il craignait et aurait rougi d'être aperçu par quelqu'un de la maison. De son côté, sa femme usait d'adresse et l'aidait à ménager des occasions de se réunir sans être vus. 9 Et ce manège durait longtemps, si bien que le mari avait parfois des enfants avant d'avoir vu sa femme en plein jour. 10 Cette difficulté de se voir les exerçait à la continence et à la tempérance, et ils conservaient ainsi une fécondité corporelle et une fraîcheur d'amour toujours nouvelles et sans cesse renouvelées, sans connaître ni la satiété ni le déclin du sentiment qu'amène la liberté de relations sans entraves ; ils se laissaient toujours l'un à l'autre un reste d'ardeur qui entretenait en eux le désir et l'amour[3]. 11 Après avoir mis dans les mariages tant de pudeur et d'ordre, il n'eut pas moins de soin d'en bannir la jalousie, sentiment vain et qui n'a rien de viril. Il décida qu'il convenait d'écarter entièrement du mariage la violence

1. Sur Dercyllidas, qui guerroya surtout en Asie de 411 à 394 avant J.-C., voir Thucydide, 8, 61 sqq., et Xénophon, *Hell.* 3, 1-4 ; 4, 3 et 8.
2. Voir *Numa* 26, 1 ; Xénophon, *Rep. Lac.* 1, 6.
3. Comparer Xénophon, *Rep. Lac.* 1, 5, avec le commentaire de F. Ollier, p. 23.

τέρων τις ἕδρας οὐχ ὑπεῖξεν [αὐτῷ] εἰπών· « Οὐδὲ γὰρ
ἐμοὶ σὺ τὸν ὑπείξοντα γεγέννηκας ». 4 Ἐγάμουν δὲ δι'
ἁρπαγῆς, οὐ μικρὰς οὐδ' ἀώρους πρὸς γάμον, ἀλλὰ καὶ
ἀκμαζούσας καὶ πεπείρους· 5 τὴν δ' ἁρπασθεῖσαν ἡ
νυμφεύτρια καλουμένη παραλαβοῦσα, τὴν μὲν κεφαλὴν
ἐν χρῷ περιέκειρεν, ἱματίῳ δ' ἀνδρείῳ καὶ ὑποδήμασιν
ἐνσκευάσασα, κατέκλινεν ἐπὶ στιβάδα μόνην ἄνευ φωτός.
6 Ὁ δὲ νυμφίος οὐ μεθύων οὐδὲ θρυπτόμενος, ἀλλὰ
νήφων ὥσπερ ἀεὶ δεδειπνηκὼς ἐν τοῖς φιδιτίοις, παρεισ-
ελθὼν ἔλυε τὴν ζώνην καὶ μετήνεγκεν ἀράμενος ἐπὶ τὴν
κλίνην. 7 Συνδιατρίψας δὲ χρόνον οὐ πολύν, ἀπῄει e
κοσμίως οὗπερ εἰώθει τὸ πρότερον καθευδήσων μετὰ τῶν
ἄλλων νέων. 8 Καὶ τὸ λοιπὸν οὕτως ἔπραττε, τοῖς μὲν
ἡλικιώταις συνδιημερεύων καὶ συναναπαυόμενος, πρὸς
δὲ τὴν νύμφην κρύφα μετ' εὐλαβείας φοιτῶν, αἰσχυνό-
μενος καὶ δεδοικὼς μή τις αἴσθοιτο τῶν ἔνδον, ἅμα καὶ
τῆς νύμφης ἐπιτεχνωμένης καὶ συνευπορούσης ὅπως ἂν
ἐν καιρῷ καὶ λανθάνοντες ἀλλήλοις συμπορεύοιντο.
9 Καὶ τοῦτ' ἔπραττον οὐκ ὀλίγον χρόνον, ἀλλ' ὥστε καὶ
παῖδας γενέσθαι ἐνίοις πρὶν ἐς ἡμέραν θεάσασθαι τὰς f
ἑαυτῶν γυναῖκας. 10 Ἡ δὲ τοιαύτη σύνοδος οὐ μόνον
ἐγκρατείας καὶ σωφροσύνης ἄσκησις ἦν, ἀλλὰ τοῖς τε
σώμασι γονίμους καὶ τῷ φιλεῖν ἀεὶ καινοὺς καὶ προσφά-
τους ἦγεν ἐπὶ τὴν κοινωνίαν, οὐ δὲ διακορεῖς οὐδ' ἐξιτή-
λους ταῖς ἀνέδην κοινωνίαις, ἀλλ' ἀεί τι λείψανον καὶ
ὑπέκκαυμα πόθου καὶ χάριτος ἐναπολείποντας ἀλλήλοις.
11 Τοσαύτην δὲ τοῖς γάμοις ἐπιστήσας αἰδῶ καὶ τάξιν,
οὐδὲν ἧττον ἐξέβαλε τὴν κενὴν καὶ γυναικώδη ζηλοτυ-
πίαν, ἐν καλῷ καταστήσας ὕβριν μὲν καὶ ἀταξίαν πᾶσαν 49

15. 3 [5] [αὐτῷ] del. Br., cf. mor. 227 F ‖ [6] ὑπείξοντα L[2] mor. ibid. : ὑπείξαντα cet. ‖ [6] ἐγέννησας mor. ibid. ‖ 5 [4] μόνην : μόνον F ‖ 6 [2] δεδειπνικώς GLA ‖ 7 [2] οὗπερ : ὥσπερ F ‖ 8 [3] κρύφα καί mor. 228 A ‖ 10 [2] ἀνάσκησις F ‖ [3] γονίμοις καὶ τὸ φιλ. ἀεὶ καὶ καινῶς καὶ προσφάτως F ‖ [5] ἀνέδην : ἀναίδην F ‖ 11 [2] κενήν F, Ald. : καινήν cet.

et le désordre et de permettre à ceux qui en étaient dignes d'avoir des enfants en commun. Il se moquait de ceux qui, faisant du ménage une société fermée qui n'admet aucun partage, veulent venger la violation de ce principe par des meurtres et des guerres. 12 Il était permis au mari âgé d'une jeune femme d'introduire auprès d'elle un jeune homme bien né qu'il aimait et qu'il estimait et de lui permettre de s'unir à elle pour en avoir un enfant de sang généreux qu'il considérerait comme le sien propre. 13 Il était permis de même à un homme de mérite, s'il admirait une femme féconde et sage mariée à un autre homme, de la lui demander, pour y semer comme dans un terrain fertile et avoir d'elle de bons enfants, nés d'un bon sang et d'une bonne race[1]. 14 D'abord, Lycurgue prétendait que les enfants n'appartenaient pas en propre à leurs pères, mais qu'ils étaient le bien commun de la cité, et c'est pour cela qu'il voulait que les citoyens fussent issus non des premiers venus, mais des meilleurs. 15 Ensuite, il ne voyait que sottise et aveuglement dans les règles établies par les autres législateurs en cette matière. Ils font, disait-il, saillir les chiennes et les juments par les meilleurs mâles, qu'ils demandent à leurs propriétaires de leur prêter par complaisance ou moyennant une somme d'argent ; pour leurs femmes, au contraire, ils les tiennent sous clef et les gardent ; ils veulent qu'elles n'aient des enfants que d'eux seuls, même s'ils sont idiots, vieux ou malades, comme si ceux qui ont et élèvent des enfants n'étaient pas les premiers à souffrir des défauts de ceux-ci, s'ils sont nés de parents défectueux, ou, au contraire, à jouir des qualités qu'ils peuvent tenir de leur hérédité.* 16 Ces usages établis conformément aux lois de la nature et à l'intérêt de l'État étaient si éloignés de la légèreté que les femmes montrèrent, dit-on, dans la suite[2], que chez les Spartiates on ne croyait absolument pas à la possibilité de l'adultère. 17 On cite, à ce propos, un mot d'un Spartiate des plus anciens temps, qui se nommait Géra-

1. Comparer l'histoire racontée par Hérodote, 6, 61-63.
2. Sur la mauvaise réputation des Lacédémoniennes, voir Aristote, *Pol.* 2, 6, 5 (1269 b 12 sqq.).

εἴργειν ἀπὸ τοῦ γάμου, παίδων δὲ καὶ τεκνώσεως κοινω-
νίαν εἶναι τοῖς ἀξίοις, καταγελῶν τῶν ὡς ἄμικτα καὶ
ἀκοινώνητα ταῦτα μετιόντων σφαγαῖς καὶ πολέμοις.
12 Ἐξῆν μὲν γὰρ ἀνδρὶ πρεσβυτέρῳ νέας γυναικός, εἰ
δή τινα τῶν καλῶν καὶ ἀγαθῶν ἀσπάσαιτο νέων καὶ δοκι-
μάσειεν, εἰσαγαγεῖν παρ' αὐτὴν καὶ πλήσαντα γενναίου
σπέρματος ἴδιον αὐτοῦ ποιήσασθαι τὸ γεννηθέν.
13 Ἐξῆν δὲ πάλιν ἀνδρὶ χρηστῷ, τῶν εὐτέκνων τινὰ καὶ
σωφρόνων θαυμάσαντι γυναικῶν ἑτέρῳ γεγαμημένην, b
πείσαντι τὸν ἄνδρα συνελθεῖν, ὥσπερ ἐν χώρᾳ καλλι-
κάρπῳ φυτεύοντα καὶ ποιούμενον παῖδας ἀγαθούς,
ἀγαθῶν ὁμαίμους καὶ συγγενεῖς ἐσομένους. 14 Πρῶ-
τον μὲν γὰρ οὐκ ἰδίους ἡγεῖτο τῶν πατέρων τοὺς παῖδας,
ἀλλὰ κοινοὺς τῆς πόλεως ὁ Λυκοῦργος, ὅθεν οὐκ ἐκ
τῶν τυχόντων, ἀλλ' ἐκ τῶν ἀρίστων ἐβούλετο γεγονότας
εἶναι τοὺς πολίτας. 15 Ἔπειτα πολλὴν ἀβελτερίαν
καὶ τῦφον ἐνεώρα τοῖς περὶ ταῦτα τῶν ἄλλων νομοθετή-
μασιν, οἳ κύνας μὲν καὶ ἵππους ὑπὸ τοῖς κρατίστοις τῶν
ὀχείων βιβάζουσι, χάριτι πείθοντες ἢ μισθῷ τοὺς κυρίους,
τὰς δὲ γυναῖκας ἐγκλεισάμενοι φρουροῦσιν, ἐξ αὐτῶν c
μόνων τίκτειν ἀξιοῦντες, κἂν ἄφρονες ὦσι, κἂν παρήλι-
κες, κἂν νοσώδεις· ὡς οὐχὶ πρώτοις τοῖς κεκτημένοις καὶ
τρέφουσι τῶν παίδων γινομένων πονηρῶν, ἐὰν ἐκ πονηρῶν
γένωνται, καὶ τοὐναντίον χρηστῶν, ἂν τοιαύτης τύχωσι
γενέσεως. 16 Ταῦτα δ' οὕτως πραττόμενα φυσικῶς
καὶ πολιτικῶς τότε τοσοῦτον ἀπεῖχε τῆς ὕστερον λεγο-
μένης γενέσθαι περὶ τὰς γυναῖκας εὐχερείας, ὥσθ' ὅλως
ἄπιστον εἶναι τὸ τῆς μοιχείας παρ' αὐτοῖς. 17 Καὶ
λόγος ἀπομνημονεύεται Γεράδα τινὸς Σπαρτιάτου τῶν

15. 11 [5] καταγελῶν F : καταγελῶντας GLA || 12 [4] αὐτοῦ Cor. : αὐτῆς codd. || 13 [3] πείσαντι We. : πεῖσαι codd. || [4] ποιούμενον : ποιοῦντα μέν F || 15 [4] ὀχετῶν βαδίζουσι F || 16 [2] τῆς... λεγομένης : λεγομένης, at ante corr. videt. γενομένης G : τοῖς... λεγομένοις F[1] || [4] παρ' αὐτοῖς : αὐταῖς mor. 228 B || 17 [2] Γεραδάτα mor. ibid.

das. Comme un étranger lui demandait quel était chez eux le châtiment des adultères : « Étranger, répondit-il, il n'y a pas d'adultère chez nous. — Mais s'il y en avait? reprit l'étranger. — Il serait condamné, dit Géradas, à payer le prix d'achat d'un grand taureau qui, en se penchant du haut du Taygète, pourrait boire dans l'Eurotas. — 18 Est-il possible, dit l'étranger étonné, qu'on puisse trouver un si grand taureau? — Mais est-il possible, répliqua Géradas en riant, qu'on puisse trouver un adultère à Sparte? »[1] Voilà ce que l'on rapporte au sujet du mariage.

L'éducation des garçons et des jeunes gens. — 16. 1 Quand un enfant lui naissait, le père n'était pas maître de l'élever : il le prenait et le portait dans un lieu appelé *leschè*, où siégeaient les plus anciens de la tribu. Ils examinaient le nouveau-né. S'il était bien conformé et robuste, ils ordonnaient de l'élever et lui assignaient un des neuf mille lots de terre. 2 Si, au contraire, il était mal venu et difforme, ils l'envoyaient en un lieu appelé les Apothètes, qui était un précipice du Taygète*. Ils jugeaient, en effet, qu'il valait mieux pour lui-même et pour l'État ne pas le laisser vivre, du moment qu'il était mal doué dès sa naissance pour la santé et pour la force. 3 De là vient aussi que les femmes ne lavaient pas les nouveau-nés avec de l'eau, mais avec du vin : elles voulaient ainsi éprouver leur constitution. On dit, en effet, que ceux qui sont sujets à l'épilepsie et maladifs, sous l'effet du vin pur, meurent de convulsions, tandis que ceux qui ont une complexion saine en reçoivent une meilleure trempe et une vigueur plus grande. 4 Les nourrices, de leur côté, étaient soigneuses et expertes : au lieu d'emmailloter les bébés qu'elles élevaient, elles laissaient entièrement libres leurs membres et tout leur corps ; elles les habituaient à n'être point difficiles ni délicats sur la nourriture, à ne pas s'effrayer des ténèbres, à ne pas craindre la solitude, à s'abstenir des caprices vulgaires, des larmes

1. Comparer *Apopht. Lac.* 228 B-C.

σφόδρα παλαιῶν, ὃς ἐρωτηθεὶς ὑπὸ ξένου, τί πάσχουσιν
οἱ μοιχοὶ παρ' αὐτοῖς, εἶπεν· « Ὦ ξένε, οὐδεὶς γίνεται d
μοιχὸς παρ' ἡμῖν ». Ἐκείνου δ' ὑπολαβόντος· « Ἐὰν οὖν
γένηται; » « Ταῦρον, ἔφη ὁ Γεράδας, ἐκτίνει μέγαν, ὃς
ὑπερκύψας τὸ Ταΰγετον ἀπὸ τοῦ Εὐρώτα πίεται ».
18 Θαυμάσαντος δ' ἐκείνου καὶ φήσαντος· « Πῶς δ' ἂν
γένοιτο βοῦς τηλικοῦτος; » γελάσας ὁ Γεράδας· « Πῶς
δ' ἄν, ἔφη, ἐν Σπάρτῃ μοιχὸς γένοιτο; » Ταῦτα μὲν οὖν
ἱστόρηται περὶ τῶν γάμων.

16. 1 Τὸ δὲ γεννηθὲν οὐκ ἦν κύριος ὁ γεννήσας τρέ-
φειν, ἀλλ' ἔφερε λαβὼν εἰς τόπον τινὰ λέσχην καλούμε-
νον, ἐν ᾧ καθήμενοι τῶν φυλετῶν οἱ πρεσβύτατοι κατα-
μαθόντες τὸ παιδάριον, εἰ μὲν εὐπαγὲς εἴη καὶ ῥωμαλέον,
τρέφειν ἐκέλευον, κλῆρον αὐτῷ τῶν ἐνακισχιλίων προσ- e
νείμαντες· 2 εἰ δ' ἀγεννὲς καὶ ἄμορφον, ἀπέπεμπον
εἰς τὰς λεγομένας Ἀποθέτας, παρὰ τὸ Ταΰγετον βαρα-
θρώδη τόπον, ὡς οὔτ' αὐτῷ ζῆν ἄμεινον οὔτε τῇ πόλει τὸ
μὴ καλῶς εὐθὺς ἐξ ἀρχῆς πρὸς εὐεξίαν καὶ ῥώμην πεφυ-
κός. 3 Ὅθεν οὐδ' ὕδατι τὰ βρέφη, ἀλλ' οἴνῳ περιέλουον
αἱ γυναῖκες, βάσανόν τινα ποιούμεναι τῆς κράσεως
αὐτῶν. Λέγεται γὰρ ἐξίστασθαι τὰ ἐπιληπτικὰ καὶ
νοσώδη πρὸς τὸν ἄκρατον ἀποσφακελίζοντα, τὰ δ'
ὑγιεινὰ μᾶλλον στομοῦσθαι καὶ κρατύνεσθαι τὴν ἕξιν.
4 Ἦν δὲ περὶ τὰς τροφοὺς ἐπιμέλειά τις μετὰ τέχνης,
ὥστ' ἄνευ σπαργάνων ἐκτρεφούσας τὰ βρέφη, τοῖς f
μέλεσι καὶ τοῖς εἴδεσιν ἐλευθέρια ποιεῖν, ἔτι δ' εὔκολα
ταῖς διαίταις καὶ ἄσικχα καὶ ἀθαμβῆ σκότου καὶ πρὸς
ἐρημίαν ἄφοβα καὶ ἄπειρα δυσκολίας ἀγεννοῦς καὶ

15. 17 [3] παλαιῶν ὅς : παλακῶν ὡς F || [4] εἶπεν : εἰπεῖν codd. || [6] ἐκτίνει : ἐκτείνει F || 16. 1 [2] λέσχην : λεύχην F || [3] φυλετῶν : φιλετῶν F || [5] ἐννακισχιλίων GL || 2 [1] ἀγενές F || [2] παρὰ τὸ Ταΰγετον Zie. : παρὰ Ταΰγετον τόν codd. || 3 [4] τὸν ἄκρ. Steph. : τό codd. || 4 [1] τούς (mg. τάς) τροφούς F || [3] ἔτι : ἐστι F.

et des cris. 5 C'est pour cela que certains étrangers achetaient des nourrices lacédémoniennes pour leurs enfants, et Amycla, qui fut la nourrice de l'Athénien Alcibiade, était, dit-on, laconienne[1]; 6 mais Périclès, à ce que dit Platon, lui donna pour surveillant Zopyros, qui ne différait en rien des autres esclaves[2], 7 tandis que Lycurgue ne mit point les enfants des Spartiates sous l'autorité de serviteurs achetés ou salariés et ne permit à personne d'élever et de gouverner son fils à sa fantaisie ; mais, dès qu'ils étaient parvenus à l'âge de sept ans, il les prenait tous lui-même, les répartissait en bandes (*agélaï*), et, les faisant vivre et manger en commun, il les habituait à jouer et à travailler ensemble[3]. 8 A la tête de chaque bande, ils mettaient celui d'entre eux qui était le plus avisé et qui se montrait le plus acharné à la bataille ; ils attachaient les yeux sur lui, exécutaient ses ordres et enduraient sans mot dire les punitions qu'il leur infligeait, si bien que l'éducation était un apprentissage de l'obéissance. 9 Les aînés surveillaient leurs jeux et suscitaient souvent entre eux des querelles et des luttes, afin de connaître à fond en les observant le caractère de chacun d'eux et de savoir s'il serait audacieux et ne se déroberait point dans la bagarre. 10 Leur étude des lettres se bornait au strict nécessaire[4] ; tout le reste de leur instruction consistait à apprendre à bien obéir, à supporter patiemment la fatigue et à vaincre au combat. 11 C'est pourquoi, lorsqu'ils avançaient en âge, on rendait plus dur leur entraînement : on leur rasait la tête et on les habituait à marcher sans chaussure et à jouer nus la plupart du temps. 12 Arrivés à leur douzième année, ils

1. Le nom d'Amycla (à rapprocher de celui de l'antique ville d'Amyclées, près de Sparte) se lisait chez le Socratique Antisthène, comme on le voit dans la *Vie d'Alcibiade*, 1, 3.

2. Platon, premier *Alcibiade*, 122 b. On sait que Périclès fut le tuteur d'Alcibiade.

3. Comparer Xénophon, *Rep. Lac.* 2, 2. Ces bandes d'enfants étaient appelées ἀγέλαι et aussi βοῦαι, « noms expressifs qui s'appliquent au troupeau et au bétail » (P. Roussel, *Sparte*, p. 61). Sur les noms que portait chaque classe d'âge de ces « louveteaux » de sept à onze ans, voir H.-I. Marrou, *Rev. Ét. Anc.* 48 (1946), p. 216-230.

4. Voir Isocrate, *Panath.* 209, et F. Ollier, *Le mir. spart.*, 1, p. 226 sqq.

κλαυθμυρισμῶν. 5 Διὸ καὶ τῶν ἔξωθεν ἔνιοι τοῖς τέκνοις Λακωνικὰς ἐωνοῦντο τίτθας· καὶ τήν γε τὸν Ἀθηναῖον Ἀλκιβιάδην τιτθεύσασαν Ἀμύκλαν ἱστοροῦσι γεγονέναι Λάκαιναν. 6 Ἀλλὰ τούτῳ μέν, ὥς Πλάτων φησί, Ζώπυρον ἐπέστησε παιδαγωγὸν Περικλῆς, οὐδέν τι τῶν ἄλλων διαφέροντα δούλων· 7 τοὺς δὲ Σπαρτιατῶν παῖδας οὐκ ἐπ' ὠνητοῖς οὐδὲ μισθίοις ἐποιήσατο παιδαγωγοῖς ὁ Λυκοῦργος, οὐδ' ἐξῆν ἑκάστῳ τρέφειν οὐδὲ παιδεύειν ὡς ἐβούλετο τὸν υἱόν, ἀλλὰ πάντας εὐθὺς ἑπταετεῖς γενομένους παραλαμβάνων αὐτὸς εἰς ἀγέλας κατελόχιζε, καὶ συννόμους ποιῶν καὶ συντρόφους μετ' ἀλλήλων εἴθιζε συμπαίζειν καὶ συσχολάζειν. 8 Ἄρχοντα δ' αὐτοῖς παρίσταντο τῆς ἀγέλης τὸν τῷ φρονεῖν διαφέροντα καὶ θυμοειδέστατον ἐν τῷ μάχεσθαι· καὶ πρὸς τοῦτον ἀφεώρων, καὶ προστάττοντος ἠκροῶντο, καὶ κολάζοντος ἐκαρτέρουν, ὥστε τὴν παιδείαν εἶναι μελέτην εὐπειθείας. b
9 Ἐπεσκόπουν δ' οἱ πρεσβύτεροι παίζοντας αὐτούς, καὶ τὰ πολλὰ μάχας τινὰς ἐμβάλλοντες ἀεὶ καὶ φιλονεικίας, οὐ παρέργως κατεμάνθανον ὁποῖός ἐστι τὴν φύσιν ἕκαστος αὐτῶν πρὸς τὸ τολμᾶν καὶ μὴ φυγομαχεῖν ἐν ταῖς ἁμίλλαις. 10 Γράμματα μὲν οὖν ἕνεκα τῆς χρείας ἐμάνθανον· ἡ δ' ἄλλη πᾶσα παιδεία πρὸς τὸ ἄρχεσθαι καλῶς ἐγίνετο καὶ καρτερεῖν πονοῦντα καὶ νικᾶν μαχόμενον. 11 Διὸ καὶ τῆς ἡλικίας προερχομένης ἐπέτεινον αὐτῶν τὴν ἄσκησιν, ἐν χρῷ τε κείροντες καὶ βαδίζειν ἀνυποδήτους παίζειν τε γυμνοὺς ὡς τὰ πολλὰ συνε- c
θίζοντες. 12 Γενόμενοι δὲ δωδεκαετεῖς, ἄνευ χιτῶνος

16. 4 [6] κλαθμυρισμῶν F ‖ 5 [1] τοῖς om. F ‖ [2] τὸν Ἀθ. : τῶν (mg. τόν) F ‖ [3] τιθεύσασαν LF ‖ 6 [1] μέν om. F ‖ [2] παιδαγωγόν desin. G ‖ 7 [1] τούς δὲ Σπαρ. Cor. : τῶν codd. ‖ [7] συσχολάζειν : σχολάζειν A ‖ 8 [2] παρίσταντο Madv. : παρίστατο codd. : (ἐφίστα Par. 1673) ‖ [5] παιδίαν F ‖ 9 [2] φιλονεικίας : φιλονικίας ‖ 10 [3] μαχόμενον νικᾶν ἢ ἀποθνήσκειν mor. 237 A ‖ 11 [1] προερχομένης Sint. : προσερχομένης codd. (rubric. Par. 1672 : σ) ‖ [1] ἀπέτεινον LA ‖ [2] κείραντες F.

vivaient dès lors sans tunique et ne recevaient qu'un manteau pour toute l'année. Ils étaient sales et ne connaissaient ni bains ni frictions, sauf à certains jours de l'année, peu nombreux, où on leur permettait ces douceurs. 13 Ils couchaient ensemble par bandes et par troupes[1] sur des sortes de paillasses qu'ils s'étaient confectionnées eux-mêmes avec des roseaux poussés au bord de l'Eurotas, qu'ils avaient cassés près du bout sans l'aide du fer, avec leurs mains. 14 En hiver, ils mettaient sous eux des plantes appelées *lycophons*, qu'ils mêlaient à leurs paillasses, et qui, croyait-on, dégageaient de la chaleur[2].

17. 1 Parvenus à cet âge, les jeunes gens qui avaient bonne renommée trouvaient des amants qui s'attachaient à eux[3]; les aînés, de leur côté, les surveillaient davantage, se rendaient souvent dans les gymnases et assistaient à leurs luttes et aux échanges de railleries qu'ils s'adressaient entre eux. Et, loin de n'exercer qu'un contrôle superficiel, ils se regardaient tous en quelque manière comme les pères, les surveillants et les chefs de tous les jeunes. Il n'y avait pas un seul instant ni un seul endroit où le jeune homme qui commettait une faute ne trouvât un aîné pour le réprimander et le punir. 2 Cependant, on désignait, en outre, un *pédonome*, choisi parmi les hommes de mérite, et chaque bande mettait elle-même à sa tête celui des jeunes gens appelés *irènes*, qui était le plus raisonnable et le plus courageux. 3 On donne ce nom d'*irènes* à ceux qui sont sortis de la classe des enfants depuis au moins un an, et celui de *mellirènes* aux plus âgés des enfants. 4 Cet *irène*, qui est âgé de vingt ans, commande les enfants de sa bande dans les exercices de combat, et, à l'intérieur, les emploie à la préparation des repas. Il ordonne aux plus forts d'appor-

1. Κατ' ἴλην καὶ κατ' ἀγέλην : l'*ila* était peut-être constituée par la réunion de plusieurs *agélaï*, mais peut-être aussi les deux termes étaient-ils synonymes, Plutarque n'employant le second que pour expliquer le premier, ἴλη, beaucoup plus rare.

2. Ce *lycophon*, d'après Hésychius, était une sorte de chardon cotonneux (ἐχινόπους). Comparer *Apopht. Lac.* 237 B.

3. Voir ci-dessous, 18, 8-9, et Xénophon, *Rep. Lac.* 2, 12-14.

ἤδη διετέλουν, ἓν ἱμάτιον εἰς τὸν ἐνιαυτὸν λαμβάνοντες, αὐχμηροὶ τὰ σώματα καὶ λουτρῶν καὶ ἀλειμμάτων ἄπειροι· πλὴν ὀλίγας ἡμέρας τινὰς τοῦ ἐνιαυτοῦ τῆς τοιαύτης φιλανθρωπίας μετεῖχον. 13 Ἐκάθευδον δ' ὁμοῦ κατ' ἴλην καὶ κατ' ἀγέλην ἐπὶ στιβάδων ἃς αὐτοὶ συνεφόρουν, τοῦ παρὰ τὸν Εὐρώταν πεφυκότος καλάμου τὰ ἄκρα ταῖς χερσὶν ἄνευ σιδήρου κατακλάσαντες. 14 Ἐν δὲ τῷ χειμῶνι τοὺς λεγομένους λυκόφονας ὑπεβάλλοντο καὶ κατεμίγνυσαν ταῖς στιβάσι, θερμαντικὸν ἔχειν τι τῆς ὕλης δοκούσης.

17. 1 Ἤδη δὲ τοῖς τηλικούτοις ἐρασταὶ τῶν εὐδο- d
κίμων νέων συνανεστρέφοντο· καὶ προσεῖχον οἱ πρεσβύτεροι καὶ μᾶλλον, ἐπιφοιτῶντες εἰς τὰ γυμνάσια, καὶ μαχομένοις καὶ σκώπτουσιν ἀλλήλους παρατυγχάνοντες, οὐ παρέργως, ἀλλὰ τρόπον τινὰ πάντες οἰόμενοι πάντων καὶ πατέρες εἶναι καὶ παιδαγωγοὶ καὶ ἄρχοντες, ὥστε μήτε καιρὸν ἀπολείπεσθαι μήτε χωρίον ἔρημον τοῦ νουθετοῦντος τὸν ἁμαρτάνοντα καὶ κολάζοντος. 2 Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ παιδονόμος ἐκ τῶν καλῶν καὶ ἀγαθῶν ἀνδρῶν ἐτάττετο, καὶ κατ' ἀγέλας αὐτοὶ προΐσταντο τῶν λεγομένων εἰρένων ἀεὶ τὸν σωφρονέστατον καὶ μαχιμώ-
τατον. 3 Εἴρενας δὲ καλοῦσι τοὺς ἔτος ἤδη δεύ- e
τερον ἐκ παίδων γεγονότας, μελλείρενας δὲ τῶν παίδων τοὺς πρεσβυτάτους. 4 Οὗτος οὖν ὁ εἴρην εἴκοσιν ἔτη γεγονώς, ἄρχει τε τῶν ὑποτεταγμένων ἐν ταῖς μάχαις, καὶ κατ' οἶκον ὑπηρέταις χρῆται πρὸς τὸ δεῖπνον. Ἐπιτάσσει δὲ τοῖς μὲν ἁδροῖς ξύλα φέρειν, τοῖς δὲ μικροτέ-

16. 12 [3] ἄπειροι : κατὰ τὸ πλεῖστον ἀπεχόμενοι mor. 237 B || 13 [2] κατ' ἴλην F : εἴλην LA || [2] κατὰ ante ἀγέλην om. codd. || [2] γέλην A || [2] αὐτοί mor. ibid. : αὐτοῖς codd. || [3] τῷ Εὐρώτᾳ mor. ibid. || 14 [2] λυκόφρονας (mg. -φρονις) F : λυκοφάνας mor. ibid. || [3] καὶ στιβάσι F || **17.** 1 [1] δέ : τε || [1] ἐρασταί Ald. : ἐρασταῖς codd. || [2] συναναστρεφ. F) || [3] καί ante μᾶλλον om. F || [4] ἀλλήλως F || [7] ἀπολείψεσθαι LA || [8] νουθετοῦντος Am. : νομοθετοῦντος codd. || [8] σχολάζοντος LA || 3 [2] μελείρενας LA || 4 [4] ἁδροῖς (at ν eras.) F : ἀνδροις Par. 2955.

ter du bois, aux plus petits, des légumes. 5 Et, pour en apporter, ils doivent voler, les uns, en allant dans les jardins, et les autres en se glissant dans les *syssities* des hommes avec beaucoup d'adresse et de précaution. Si le voleur est pris, il reçoit de nombreux coups de fouet pour s'être montré négligent et maladroit. 6 Ils dérobent toute la nourriture qu'ils peuvent et apprennent ainsi à attaquer habilement ceux qui dorment ou se relâchent de leur surveillance. La punition de celui qui se laisse prendre sur le fait, c'est d'être battu et d'endurer la faim. Car ils ne font qu'un très maigre repas, afin que, se défendant eux-mêmes contre la pénurie d'aliments, ils soient contraints à l'audace et à la ruse[1]. 7 C'est là un des effets de cette parcimonie de nourriture ; mais on dit qu'en outre elle favorise la croissance du corps, qui se développe en hauteur, lorsque la sève de la vie n'est pas fortement retenue et entravée par une masse de nourriture qui la refoule en profondeur et en largeur, mais peut s'élever grâce à sa légèreté ; le corps grandit alors librement et aisément. 8 Cette même parcimonie passe aussi pour contribuer à la beauté ; car les constitutions maigres et déliées se prêtent mieux à la souplesse des articulations, tandis que celles qui sont grosses et pléthoriques s'y opposent à cause de leur lourdeur. On voit de même que les enfants des mères qui se purgent pendant leur grossesse sont, il est vrai, menus, mais beaux et fins, comme si la matière, étant alors moins dense, obéissait davantage au principe qui la façonne*. Quant à la cause qui produit ce résultat, je laisse à d'autres le soin de la chercher.

18. 1 Les enfants qui volent se préoccupent tellement de n'être pas pris que l'un d'eux, qui avait dérobé un renardeau et le tenait caché sous son manteau, laissa, dit-on, la bête lui déchirer le ventre avec ses griffes et ses dents, et, pour n'être pas découvert, soutint la douleur jusqu'à en mourir. 2 Et cela n'a rien d'incroyable, puisque aujourd'hui encore nous avons vu beaucoup

1. Voir Xénophon, *Rep. Lac.* 2, 5-8 ; Isocrate, *Panath.* 211 sqq.

ροις λάχανα. 5 Καὶ φέρουσι κλέπτοντες, οἱ μὲν ἐπὶ
τοὺς κήπους βαδίζοντες, οἱ δ᾽ εἰς τὰ τῶν ἀνδρῶν συσσίτια
παρεισρέοντες, εὖ μάλα πανούργως καὶ πεφυλαγμένως·
ἂν δ᾽ ἁλῷ, πολλὰς λαμβάνει πληγὰς τῇ μάστιγι, ῥᾳθύ-
μως δοκῶν κλέπτειν καὶ ἀτέχνως. 6 Κλέπτουσι δὲ καὶ f
τῶν σιτίων ὅ τι ἂν δύνωνται, μανθάνοντες εὐφυῶς ἐπιτίθεσ-
θαι τοῖς καθεύδουσιν ἢ ῥᾳθύμως φυλάσσουσι· τῷ δ᾽
ἁλόντι ζημία πληγαὶ καὶ τὸ πεινῆν. Γλίσχρον γὰρ αὐ-
τοῖς ἐστι δεῖπνον, ὅπως δι᾽ αὑτῶν ἀμυνόμενοι τὴν ἔνδειαν
ἀναγκάζωνται τολμᾶν καὶ πανουργεῖν. 7 Καὶ τοῦτο
μὲν ἔργον τῆς ὀλιγοσιτίας· πάρεργον δέ φασι τὴν τῶν
σωμάτων αὔξησιν. Φέρεται γὰρ εἰς μῆκος, ὅταν τὸ
πνεῦμα μὴ πολλὴν σχῇ διατριβὴν καὶ ἀσχολίαν, ὑπὸ
πλήθους τροφῆς εἰς βάθος καὶ πλάτος πιεζόμενον, ἀλλ᾽ 51
ἄνω βαδίζῃ διὰ κουφότητα, τοῦ σώματος ἐκλύτως καὶ
ῥᾳδίως ἐπιδιδόντος. 8 Τὸ δ᾽ αὐτὸ τοῦτο καὶ καλοὺς
δοκεῖ ποιεῖν· αἱ γὰρ ἰσχναὶ καὶ διάκενοι μᾶλλον ἕξεις
ὑπακούουσι πρὸς τὴν διάρθρωσιν, αἱ δ᾽ ὀγκώδεις καὶ
πολύτροφοι διὰ βάρος ἀντιβαίνουσιν, ὥσπερ ἀμέλει καὶ
τῶν ἐν τῷ κύειν καθαιρομένων γυναικῶν ἰσχνὰ μὲν εὐειδῆ
δὲ καὶ γλαφυρὰ γίνεται τὰ βρέφη, διὰ τὴν ἐλαφρότητα
τῆς ὕλης κρατουμένης μᾶλλον ὑπὸ τοῦ τυποῦντος.
Ἀλλὰ γὰρ ἡ μὲν αἰτία τοῦ συμβαίνοντος ἐν μέσῳ προ-
κείσθω σκοπεῖν.

18. 1 Οὕτω δὲ κλέπτουσι πεφροντισμένως οἱ παῖδες
ὥστε λέγεταί τις ἤδη σκύμνον ἀλώπεκος κεκλοφὼς καὶ b
τῷ τριβωνίῳ περιστέλλων, σπαρασσόμενος ὑπὸ τοῦ
θηρίου τὴν γαστέρα τοῖς ὄνυξι καὶ τοῖς ὀδοῦσιν, ὑπὲρ
τοῦ λαθεῖν ἐγκαρτερῶν ἀποθανεῖν. 2 Καὶ τοῦτο μὲν
οὐδ᾽ ἀπὸ τῶν νῦν ἐφήβων ἄπιστόν ἐστιν, ὧν πολλοὺς ἐπὶ

17. 7 [2] τήν om. F || [4] μή om. F || [6] βαδίζει F || 8 [1] καλῶς LA || 18. 1 [2] ἤδη om. F || [2] ἀλώπεκος om. A.

d'éphèbes expirer sous les coups devant l'autel d'Orthia [1]. 3 Le dîner fini, l'*irène* encore étendu ordonnait à un des enfants de chanter, puis il proposait à un autre quelque question qui exigeait, pour y répondre, de la réflexion, par exemple quel était le meilleur des hommes de la cité ou ce qu'il pensait de la conduite d'un tel. 4 Par là, on les habituait dès l'enfance à juger des belles actions et à s'intéresser à la vie publique. Si l'enfant à qui l'on avait demandé qui était un bon citoyen ou qui n'était pas estimable ne savait que répondre, on regardait son embarras comme le signe d'une âme nonchalante, peu soucieuse de l'honneur et de la vertu. 5 La réponse devait être donnée avec les raisons qui la justifiaient et formulée en un style bref et concis [2]. Celui qui faisait une mauvaise réponse était puni par l'*irène*, qui lui mordait le pouce. 6 Souvent c'était en présence des aînés et des magistrats que l'*irène* châtiait les enfants : ils voyaient ainsi s'il punissait avec raison et comme il fallait. 7 On ne l'empêchait pas de punir ; mais, quand les enfants s'étaient retirés, il avait des comptes à rendre, s'il avait puni trop rudement ou, au contraire, avec trop d'indulgence et de faiblesse. 8 Les amants partageaient la bonne et la mauvaise réputation des enfants, et l'on rapporte qu'un jour, un enfant ayant laissé échapper en se battant un mot qui témoignait de la bassesse d'âme, c'est son amant qui fut puni par les magistrats. 9 Alors que l'amour était tellement en honneur chez eux que les femmes les plus honnêtes s'y éprenaient elles-mêmes des jeunes filles, on n'y connaissait pas pourtant la rivalité passionnelle : ceux qui étaient épris des mêmes enfants étaient plutôt portés ainsi à s'aimer entre eux et ils ne cessaient de s'appliquer en commun à rendre celui qu'ils aimaient aussi bon que possible*.

19. 1 On apprenait donc aux enfants à tenir des propos piquants, empreints cependant de grâce et don-

1. Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 398-400.
2. Sur le style « laconique », voir Platon, *Protag.* 342 e ; Héraclide, *Fragm. Hist. Gr.* 2, p. 208.

τοῦ βωμοῦ τῆς Ὀρθίας ἑωράκαμεν ἀποθνῄσκοντας ταῖς
πληγαῖς. 3 Δειπνήσας δ' ὁ εἴρην κατακείμενος, τῷ
μὲν ᾆσαι προσέταξε τῶν παίδων, τῷ δ' ἐρώτημά τι προὔ-
βαλε πεφροντισμένης δεόμενον ἀποκρίσεως· οἷον· Ὅστις
ἄριστος ἐν τοῖς ἀνδράσιν; ἢ Ποία τις ἡ τοῦδε πρᾶξις;
4 Ἐκ τούτου δὲ καὶ κρίνειν τὰ καλὰ καὶ πολυπραγμο-
νεῖν εὐθὺς ἐξ ἀρχῆς εἰθίζοντο περὶ τῶν πολιτικῶν. Τὸ γὰρ
ἐρωτηθέντα Τίς πολίτης ἀγαθός; ἢ Τίς οὐκ εὐδόκιμος; c
ἀπορεῖν τοῦ ἀποκρίνασθαι, νωθρᾶς ἐποιοῦντο καὶ πρὸς
ἀρετὴν ἀφιλοτίμου ψυχῆς σημεῖον. 5 Ἔδει δὲ καὶ τὴν
ἀπόκρισιν μετ' αἰτίας εἶναι καὶ ἀποδείξεως, εἰς βραχύν
τινα συνηγμένης λόγον καὶ σύντομον· ὁ δὲ πλημμελῶς
ἀποκρινάμενος ἐκολάζετο, δῆγμα λαμβάνων ὑπὸ τοῦ
εἴρενος εἰς τὸν ἀντίχειρα. 6 Πολλάκις δὲ καὶ πρεσβυ-
τέρων παρόντων καὶ ἀρχόντων ὁ εἴρην ἐκόλαζε τοὺς
παῖδας, ἀπόδειξιν διδοὺς εἰ μετὰ λόγου καὶ ὡς δεῖ κο-
λάζει. 7 Καὶ κολάζων μὲν οὐκ ἐκωλύετο, τῶν δὲ παίδων
ἀπελθόντων εὐθύνας ὑπεῖχεν, εἰ τραχύτερον τοῦ δέοντος d
ἐπετίμησεν, ἢ τοὐναντίον ἐκλελυμένως καὶ ἀτόνως.
8 Ἐκοινώνουν δ' οἱ ἐρασταὶ τοῖς παισὶ τῆς δόξης ἐπ'
ἀμφότερα· καὶ λέγεταί ποτε παιδὸς ἐν τῷ μάχεσθαι
φωνὴν ἀγεννῆ προεμένου, ζημιωθῆναι τὸν ἐραστὴν ὑπὸ
τῶν ἀρχόντων. 9 Οὕτω δὲ τοῦ ἐρᾶν ἐγκεκριμένου παρ'
αὐτοῖς ὥστε καὶ τῶν παρθένων ἐρᾶν τὰς καλὰς καὶ ἀγα-
θὰς γυναῖκας, τὸ ἀντερᾶν οὐκ ἦν, ἀλλὰ μᾶλλον ἀρχὴν
ἐποιοῦντο φιλίας πρὸς ἀλλήλους οἱ τῶν αὐτῶν ἐρασ-
θέντες, καὶ διετέλουν κοινῇ σπουδάζοντες ὅπως ἄρι-
στον ἀπεργάσαιντο τὸν ἐρώμενον

19. 1 Ἐδίδασκον δὲ τοὺς παῖδας καὶ λόγῳ χρῆσθαι
πικρίαν ἔχοντι μεμιγμένην χάριτι καὶ πολλὴν ἀπὸ βρα-

18. 2 [3] Ὀρθίας Xyl. : ὀρνιθείας LA : ὀρνιθίας F || 4 [2] πολιτικῶν Sch. : πολιτῶν codd. || 5 [1] καί post ἀπόκρ. hab. LA || [3] συνειγμένης F || [4] ἀποκρινάμενος L^2F : ἐπιμελόμενος L^1A || [5] εἴρηνος AF.

nant beaucoup à penser dans leur brièveté. 2 Lycurgue, qui, comme je l'ai dit[1], avait donné à sa monnaie de fer une valeur exiguë par rapport à son grand poids, fit le contraire pour la monnaie du discours : dans une parole simple et courte, il voulut qu'on mît un sens riche et profond. Il employa comme moyen un long silence pour rendre les enfants sentencieux et habiles aux reparties[2]. 3 De même, en effet, que la semence des débauchés qui abusent de l'amour est le plus souvent stérile et inféconde, de même l'intempérance de la langue rend le discours vide et dénué de sens[3]. 4 Un jour qu'un Athénien se moquait des épées laconiennes pour leur petitesse et disait que les bateleurs les avalaient facilement dans les théâtres, le roi Agis lui répondit : « Et pourtant, nous, avec ces épées courtes, nous atteignons fort bien nos ennemis. »[4] 5 Pour moi, je trouve de même que, si le style laconique paraît bref, il atteint parfaitement son but et saisit l'esprit des auditeurs.

6 Lycurgue lui-même paraît avoir été concis et sentencieux dans ses paroles, à en juger par les reparties qu'on rapporte de lui. 7 Telle est celle qu'il fit à un homme qui l'incitait à établir un gouvernement démocratique dans la cité : « Commence, lui dit-il, par établir la démocratie dans ta maison »[5]; 8 celle aussi qu'il fit au sujet des sacrifices à quelqu'un qui lui demandait pourquoi il les avait prescrits si petits et si peu coûteux : « C'est, dit-il, pour que nous puissions toujours honorer les dieux », 9 et celle-ci aussi : « Les seules compétitions auxquelles je n'ai pas empêché les citoyens de con-

1. Ci-dessus, 9, 2.

2. « La monnaie du discours » : pour cette métaphore, comparer *De Pythiae orac.* 406 B. Sur le silence habituel des enfants spartiates, cf. Xénophon, *Rep. Lac.* 3, 4-5.

3. Comparer *De garrulitate* 503 B.

4. Les « bateleurs », littéralement les « faiseurs de tours », θαυματοποιοί : voir Louis Robert, *Rev. Ét. Gr.* 42 (1929), p. 433-438. — Cet Athénien serait l'orateur Démade, d'après *Reg. et Imp. Apopht.* 191 E, et *Apopht. Lacon.* 216 C. Le roi Agis serait donc le second de ce nom, qui régna de 339 à 331, en dépit de Kessler, *Plutarchs Leben des Lyk.*, p. 77, n. 2.

5. Comparer *Septem Sap. Conv.* 155 D et *Apopht. Lacon.* 228 C.

χείας λέξεως ἀναθεώρησιν. 2 Τὸ μὲν γὰρ σιδηροῦν e
νόμισμα μικρὰν ἔχειν ἐποίησεν ἀπὸ πολλοῦ σταθμοῦ
δύναμιν ὁ Λυκοῦργος, ὡς εἴρηται, τὸ δὲ τοῦ λόγου νό-
μισμα τοὐναντίον ἀπ' εὐτελοῦς καὶ ὀλίγης λέξεως εἰς πολ-
λὴν καὶ περιττὴν κατεσκεύασε διάνοιαν, τῇ πολλῇ σιωπῇ
τοὺς παῖδας ἀποφθεγματικοὺς καὶ πεπαιδευμένους πρὸς
τὰς ἀποκρίσεις μηχανώμενος. 3 Ὡς γὰρ τὸ σπέρμα
τῶν πρὸς τὰς συνουσίας ἀκολάστων ἄγονον ὡς τὰ πολλὰ
καὶ ἄκαρπόν ἐστιν, οὕτως ἡ πρὸς τὸ λαλεῖν ἀκρασία
κενὸν τὸν λόγον ποιεῖ καὶ ἀνόητον. 4 Ἆγις μὲν οὖν ὁ
βασιλεύς, σκώπτοντος Ἀττικοῦ τινος τὰς Λακωνικὰς f
μαχαίρας εἰς τὴν μικρότητα, καὶ λέγοντος ὅτι ῥᾳδίως
αὐτὰς οἱ θαυματοποιοὶ καταπίνουσιν ἐν τοῖς θεάτροις,
« Καὶ μὴν μάλιστα, εἶπεν, ἡμεῖς ἐφικνούμεθα τοῖς ἐγχει-
ριδίοις τῶν πολεμίων ». 5 Ἐγὼ δὲ καὶ τὸν λόγον ὁρῶ
τὸν Λακωνικὸν βραχὺν μὲν εἶναι δοκοῦντα, μάλιστα δὲ
τῶν πραγμάτων ἐφικνούμενον καὶ τῆς διανοίας ἁπτόμε-
νον τῶν ἀκροωμένων.

6 Καὶ γὰρ αὐτὸς ὁ Λυκοῦργος βραχυλόγος τις ἔοικε 52
γενέσθαι καὶ ἀποφθεγματικός, εἰ δεῖ τεκμαίρεσθαι τοῖς
ἀπομνημονεύμασιν. 7 Οἷόν ἐστι τὸ περὶ τῶν πολι-
τειῶν πρὸς τὸν ἀξιοῦντα ποιεῖν δημοκρατίαν ἐν τῇ πόλει·
« Σὺ γὰρ » ἔφη « πρῶτος ἐν τῇ οἰκίᾳ σου ποίησον δημο-
κρατίαν ». 8 Καὶ τὸ περὶ τῶν θυσιῶν πρὸς τὸν πυθόμενον
διὰ τί μικρὰς οὕτω καὶ εὐτελεῖς ἔταξεν· « Ἵνα μή ποτε,
ἔφη, τιμῶντες τὸ θεῖον διαλίπωμεν ». 9 Καὶ τὸ περὶ τῶν
ἀθλημάτων, ταῦτα μόνα μὴ κωλύσαντος ἀγωνίζεσθαι

19. 2 [2] ἔχον F || 4 [2] τινος Ἀττικοῦ F || [3] σμικρότητα F || [5] μάλιστα mor. 191 E : μόλις codd. || [5] ἐφικνούμεθα AF in ras. : ἐπικνούμεθα L[2] Par. 2955 || 5 [4] ἀκροωμένων om. LA (add. mg. A) || 6 [1] ὁ Λυκοῦργος αὐτός LA || 7 [1] τῶν πολιτειῶν Rei. : τὰς πολιτείας codd. || 8 [1] τό om. LA || [1] πυνθανομένου mor. 228 D || [2] εὐτελεῖς ἔταξεν F : ἐνέταξεν A (ἐπέταξεν Par. 1673) : ἔδοξεν cet. || [3] διαλίπωμεν codd. : διαλείπωμεν mor. ibid. || 9 [1] τό om. A || [2] κωλύσαντα F.

courir sont celles où l'on ne lève pas la main. »[1] 10 On cite aussi de lui d'autres réponses du même genre qu'il fit par lettres adressées aux citoyens : 11 « Comment, lui avait-on demandé, pourrons-nous repousser l'incursion de l'ennemi ? » « En restant pauvres, répondit-il, et en ne désirant pas vous élever l'un au-dessus de l'autre. »[2] 12 Questionné au sujet des remparts : « Une ville ne saurait manquer de remparts, répondit-il, quand les murailles qui la couronnent sont faites d'hommes, et non de briques. »* 13 Il est vrai que pour ces lettres et d'autres pareilles, il n'est pas facile de savoir s'il faut en rejeter ou en admettre l'authenticité.

20. 1 L'aversion des Lacédémoniens pour les longs discours nous est attestée par des apophtegmes comme ceux que voici. Le roi Léonidas, entendant un homme qui discourait sur des affaires importantes, mais à contretemps : « Étranger, lui dit-il, tu tiens hors de propos de bons propos. » 2 Comme on demandait à Charilaos, neveu de Lycurgue, pourquoi celui-ci avait fait peu de lois : « C'est que, répondit-il, ceux qui emploient peu de paroles n'ont besoin aussi que de peu de lois. »[3] 3 Comme on blâmait le sophiste Hécatée qui, admis aux syssities, ne disait rien, Archidamidas fit cette remarque : « Celui qui sait parler sait aussi quand il convient de le faire. »* 4 Quant aux propos mémorables, qui sont piquants, mais empreints de grâce et dont j'ai parlé plus haut[4], en voici des exemples : 5 Un méchant homme harcelait Démarate de questions déplacées et, notamment, ne cessait de lui demander quel était le meilleur des Spartiates : « Celui qui te ressemble le moins », dit-il[5]. 6 Agis, entendant louer les Éléens sur l'honnêteté et la justice dont ils faisaient preuve dans la conduite des jeux olympiques : « Belle merveille, dit-il, que

1. Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 400-401, où l'on ajoutera une référence à Théocrite, *Id.* 22, v. 129-130.
2. Comparer *Apopht. Lacon.* 228 E.
3. Cf. *Apopht. Lac.* 216 F, 224 F, 232 B ; *Reg. et Imp. Apopht.* 189 F.
4. Ci-dessus, en 19, 1.
5. Comparer *Apopht. Lacon.* 216 C.

τοὺς πολίτας ἐν οἷς χεὶρ οὐκ ἀνατείνεται. 10 Φέρονται b
δ' αὐτοῦ καὶ δι' ἐπιστολῶν ἀποκρίσεις τοιαῦται πρὸς
τοὺς πολίτας· 11 « Πῶς ἂν πολεμίων ἔφοδον ἀλεξοί-
μεθα; » « Ἂν πτωχοὶ μένητε καὶ μὴ μέσδων ἅτερος
θατέρω ἐρᾶτε ἦμεν. » 12 Καὶ πάλιν περὶ τῶν τειχῶν·
« Οὐκ ἂν εἴη ἀτείχιστος πόλις ἅτις ἀνδρείοις καὶ οὐ
πλινθίνοις ἐστεφάνωται ». 13 Περὶ μὲν οὖν τούτων καὶ
τῶν τοιούτων ἐπιστολῶν οὔτ' ἀπιστῆσαι ῥᾴδιον οὔτε
πιστεῦσαι.

20 1 Τῆς δὲ πρὸς τὰ μήκη τῶν λόγων διαβολῆς δεί-
γματα τοιαῦτα τῶν ἀποφθεγμάτων ἐστί. Λεωνίδας ὁ
βασιλεὺς ἀκαίρως τινὸς περὶ πραγμάτων οὐκ ἀχρήστων
διαλεχθέντος, « Ὦ ξένε, εἶπεν, οὐκ ἐν δέοντι χρέῃ τῷ
δέοντι ». 2 Χαρίλαος δ' ὁ ἀδελφιδοῦς τοῦ Λυκούργου
περὶ τῆς ὀλιγότητος αὐτοῦ τῶν νόμων ἐρωτηθείς, εἶπεν ὡς c
οἱ λόγοις μὴ χρώμενοι πολλοῖς οὐδὲ νόμων δέονται πολ-
λῶν. 3 Ἀρχιδαμίδας δὲ μεμφομένων τινῶν Ἑκαταῖον
τὸν σοφιστὴν ὅτι παραληφθεὶς εἰς τὸ συσσίτιον οὐδὲν
ἔλεγεν, « Ὁ εἰδώς, ἔφη, λόγον καὶ καιρὸν οἶδεν. » 4 Ἃ
δὲ τῶν πικρῶν ἔφην ἀπομνημονευμάτων οὐκ ἀμοιρεῖν
χάριτος, τοιαῦτ' ἐστί· 5 Δημάρατος, ἀνθρώπου πονη-
ροῦ κόπτοντος αὐτὸν ἀκαίροις ἐρωτήμασι, καὶ δὴ καὶ
τοῦτο πολλάκις ἐρωτῶντος, « Τίς ἄριστος Σπαρτιατῶν; »
ἔφη· « Ὁ τὶν ἀνομοιότατος. » 6 Ἆγις δ', ἐπαινούντων
τινῶν τοὺς Ἠλείους ὡς καλῶς τὰ Ὀλύμπια καὶ δικαίως
ἄγοντας, « Καὶ τί μέγα, ἔφη, Ἠλεῖοι ποιοῦντι, δι' ἐτῶν d

19. 11 [1] ἀλεξοίμεθα LA mg. F, mor. 228 E : ἀποδεξοίμεθα text. F, mg. A ‖ [2] μένητε : μὲν ἦτε F, mg. A : ἦτε mor. ibid. ‖ [2] μέσδων Sint. : μέσδω L[2], A in ras., F : μέδδω L[1] : μεῖζον mor. ‖ 12 [2] ἅτις L[2], A in ras., F : ἅντις L[1] ‖ [2] ἀνδρείοις : ἀνδράσι mor. ‖ [3] πλινθίνοις Rei. : πλίνθοις codd. et mor. ‖ **20.** 1 [4] χρέῃ : χρέω L ‖ 2 [1] Χαρίλαος Iunt. : χάριλλος codd. et mor. 189 F ‖ [3] λόγον Par. 1672, 1679 : λόγου cet. : καὶ τὸν τοῦ λέγειν καιρόν mor. ibid. ‖ 5 [2] κόπτοντος L[2]F (Par. 1673 in ras.) : σκώπτοντος L[1]A ‖ [3] καὶ δὴ τοῦτο LA ‖ [4] τὶν. ν eras. F ‖ 6 [3] ποιοῦντες L[1]A.

les Éléens soient justes un jour unique tous les quatre ans ! »[1] 7 Comme, devant Théopompe, un étranger, qui voulait montrer sa sympathie pour les Lacédémoniens, disait que ses concitoyens l'appelaient l'ami des Laconiens : « Ce qui serait beau, étranger, dit-il, c'est que tu sois appelé l'ami de tes concitoyens. »[2] 8 Un orateur athénien traitait les Lacédémoniens d'ignorants devant Pleistonax, fils de Pausanias : « C'est juste, dit Pleistonax ; car, seuls de tous les Grecs, nous n'avons appris de vous rien de mal. »[3] 9 On demandait à Archidamidas combien ils étaient de Spartiates : « Assez, répondit-il, pour repousser les méchants. »[4] 10 On peut aussi juger de leurs habitudes de langage par les bons mots qu'ils faisaient en plaisantant. 11 On les accoutumait, en effet, à ne jamais tenir de propos oiseux et à ne laisser échapper aucune parole qui ne fût d'une manière ou d'une autre digne d'être méditée. 12 On engageait un Spartiate à écouter un homme qui imitait le rossignol : « J'ai entendu, dit-il, le rossignol lui-même. »[5] 13 Un autre ayant lu cette épitaphe :

« Eux qui naguère avaient éteint la tyrannie,
Arès les a couchés morts devant Sélinonte ».

« Ces hommes, dit-il, méritaient de mourir, car ils auraient dû la laisser brûler tout entière. »[6] 14 On promettait à un jeune homme de lui donner des coqs qui se faisaient tuer en combattant : « Pas ceux-là, dit-il ; donne-moi plutôt des coqs qui tuent leurs adversaires. » 15 Un autre, voyant des gens qui allaient à la selle en s'asseyant sur des sièges, s'écria : « Puisse-t-il ne jamais m'arriver de m'asseoir à une place d'où je ne pourrais me lever pour la céder à un vieillard ! »[7] 16 Voilà le

1. Comparer *Apopht. Lacon.* 215 E-F.
2. Voir *Apopht. Lacon.* 221 D.
3. Voir *Reg. et Imp. Apopht.* 192 B et *Apopht. Lacon.* 217 D et 231 D. Pleistonax régna de 458 à 445, puis de 426 à 408.
4. Voir *Reg. et Imp. Apopht.* 190 D et *Apopht. Lac.* 215 D et 218 A.
5. Voir *Agesilas* 21, 9 ; *Reg. et Imp. Apopht.* 191 B et *Apopht. Lacon.* 212 F et 231 C.
6. Dans les *Apopht. Lacon.* 217 F, ce mot est attribué à Areus.
7. Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 401-402.

πέντε ἁμέρᾳ μιᾷ χρώμενοι τᾷ δικαιοσύνᾳ; » 7 Θεόπομ-
πος δέ, ξένου τινὸς εὔνοιαν ἐνδεικνυμένου, καὶ φάσκοντος
ὡς παρὰ τοῖς αὑτοῦ πολίταις φιλολάκων καλεῖται, « Κα-
λὸν ἦν τοι, εἶπεν, ὦ ξένε, φιλοπολίταν καλεῖσθαι. »
8 Πλειστῶναξ δ' ὁ Παυσανίου, ῥήτορος Ἀθηναίου τοὺς
Λακεδαιμονίους ἀμαθεῖς ἀποκαλοῦντος, « Ὀρθῶς, ἔφη,
λέγεις· μόνοι γὰρ Ἑλλάνων ἄμμες οὐδὲν κακὸν μεμα-
θήκαμεν παρ' ὑμῶν. » 9 Ἀρχιδαμίδας δὲ πρὸς τὸν
πυθόμενον πόσοι εἰσὶ Σπαρτιᾶται, « Ἱκανοί, εἶπεν, ὦ
ξένε, τοὺς κακοὺς ἀπερύκειν ». 10 Ἔστι δὲ καὶ τοῖς
μετὰ παιδιᾶς εἰρημένοις ὑπ' αὐτῶν τεκμήρασθαι τὸν e
ἐθισμόν. 11 Εἰθίζοντο γὰρ μηδέποτε χρῆσθαι τῷ λόγῳ
παρέργως, μηδ' ἀφιέναι φωνὴν ἥτις οὐχ ἁμῶς γέ πως
ἔχοι τινὸς θεωρίας ἀξίαν διάνοιαν. 12 Ὁ μὲν γὰρ ἀκοῦ-
σαι τοῦ μιμουμένου τὴν ἀηδόνα παρακαλούμενος, « Αὐ-
τᾶς, ἔφη, ἄκουκα τήνας. » 13 Ὁ δ' ἀναγνοὺς τὸ ἐπί-
γραμμα τοῦτο·

« Σβεννύντας ποτὲ τούσδε τυραννίδα χάλκεος Ἄρης
εἷλε· Σελινοῦντος δ' ἀμφὶ πύλας ἔθανον »,

« Δικαίως γ', εἶπε, τεθνάκαντι τοὶ ἄνδρες· ἔδει γὰρ ἀφέ-
μεν ὅλαν αὐτὰν κατακαῆμεν. » 14 Νεανίσκος δὲ πρὸς
τὸν ἐπαγγελλόμενον αὐτῷ δώσειν ἀλεκτρυόνας ἀπο-
θνῄσκοντας ἐν τῷ μάχεσθαι, « Μὴ σύ γ', εἶπεν, ἀλλὰ δός f
μοι τῶν ἀποκτεινόντων ἐν τῷ μάχεσθαι. » 15 Ἕτερος
δέ τις ἰδὼν ἐν ἀποχωρήσει θακεύοντας ἐπὶ δίφρων ἀνθρώ-
πους, « Μὴ γένοιτο, εἶπεν, ἐνταῦθα καθίσαι, ὅθεν οὐκ
ἔστιν ὑπεξαναστῆναι πρεσβυτέρῳ. » 16 Τὸ μὲν οὖν

20. 6 [4] ἡμέρᾳ L^{1}A ‖ 7 [4] φιλοπολίτην ἢ φιλολάκωνα mor. 221 D ‖ 8 [1] ῥήτορος Ἀθηναίου : Ἀττικοῦ τινός ῥήτορος mor. 231 D ‖ [3] Ἑλλήνων LA ‖ [3] ἄμμες : inc. S. ‖ 9 [2] ἱκανοί : ὅσοι ἱκανοί mor. ‖ 11 [3] ἔχοι Steph. : ἔχει codd. ‖ 13 [4] Σεληνοῦντος codd. ‖ [4] πύλας : πύλαις A ‖ [5] γε om. L et mor. 217 F ‖ [6] κατακαᾶμεν L ‖ 14 [2] ἀποθνῄσκοντας SF : ἀποδοῦναι θνῄσκοντας LA ‖ 15 [2] ἐν ἀποθακεύοντας χωρήσει L^{1}A : θακέοντας mor. ‖ [4] ἐξαναστῆναι mor.

genre d'apophtegmes qui était le leur. Aussi a-t-on dit assez justement que laconiser, c'était pratiquer l'amour de la sagesse plutôt que celui de la gymnastique.[1]

21. 1 On ne mettait pas moins de soin à leur enseigner la poésie et le chant qu'à leur apprendre à parler avec correction et pureté.[2] Il y avait dans les vers qu'ils chantaient une sorte d'aiguillon qui éveillait le courage et leur communiquait un élan enthousiaste qui les portait à l'action. Le style en était simple et austère, les sujets graves et moraux. 2 C'était le plus souvent l'éloge de ceux qui étaient morts pour Sparte, dont on vantait le bonheur, et la critique des lâches dont on peignait la vie pénible et malheureuse ; c'était aussi, suivant l'âge des chanteurs, l'engagement de se montrer vertueux ou l'affirmation orgueilleuse de l'être. 3 Il n'est pas mauvais, pour en donner l'idée, de citer un exemple. Dans les fêtes, on formait trois chœurs correspondant aux trois âges. Celui des vieillards chantait le premier :

« Nous fûmes autrefois des guerriers valeureux. »

Celui des hommes dans la force de l'âge répondait :

« Nous le sommes ; fais-en l'épreuve, si tu veux. »

Et le troisième, celui des enfants :

« Nous, nous serons un jour bien supérieurs encore. »[3]

4 En somme, si l'on considère les poèmes laconiens, dont quelques-uns se sont conservés jusqu'à nous, et qu'on prenne les rythmes de marche qu'ils exécutaient en les accompagnant sur la flûte, quand ils attaquaient

1. Plutarque se souvient ici de Platon, *Protagoras*, 342 e.

2. Cf. Athénée, 14, 632 f. La poésie lyrique connut à Sparte, « patrie des beaux chœurs de danse », un tel épanouissement qu'elle s'exprima ensuite, même à Athènes, en dialecte dorien.

3. Comparer *Apopht. Lacon.* 238 A-B et *De laude ipsius* 544 E (où le deuxième vers se termine par αὐγάσδεο = αὐγάζου, au lieu de πεῖραν λαβέ). Un fragment de Sosibios, *Fragm. Hist. Gr.* 2, 626, indique qu'on chantait ces vers à la fête des Gymnopédies et que les trois chœurs exécutaient alors des compositions lyriques de Thalétas, d'Alcman et de Dionysodotos.

τῶν ἀποφθεγμάτων εἶδος ἦν τοιοῦτον, ὥστε καὶ λέγειν τινὰς οὐκ ἀτόπως ὅτι μᾶλλόν ἐστι τὸ φιλοσοφεῖν ἢ τὸ φιλογυμναστεῖν λακωνίζειν.

21. 1 Ἡ δὲ περὶ τὰς ᾠδὰς καὶ τὰ μέλη παίδευσις οὐχ 53
ἧττον ἐσπουδάζετο τῆς ἐν τοῖς λόγοις εὐζηλίας καὶ καθαριότητος, ἀλλὰ καὶ τὰ μέλη κέντρον εἶχεν ἐγερτικὸν θυμοῦ καὶ παραστατικὸν ὁρμῆς ἐνθουσιώδους καὶ πραγματικῆς, καὶ ἡ λέξις ἦν ἀφελὴς καὶ ἄθρυπτος ἐπὶ πράγμασι σεμνοῖς καὶ ἠθοποιοῖς. 2 Ἔπαινοι γὰρ ἦσαν ὡς τὰ πολλὰ τῶν τεθνηκότων ὑπὲρ τῆς Σπάρτης εὐδαιμονιζομένων, καὶ ψόγοι τῶν τρεσάντων, ὡς ἀλγεινὸν καὶ κακοδαίμονα βιούντων βίον, ἐπαγγελία τε καὶ μεγαλαυχία πρὸς ἀρετὴν πρέπουσα ταῖς ἡλικίαις. 3 Ὧν
ἕνεκα δείγματος οὐ χεῖρόν ἐστιν ἕν τι προενέγκασθαι· b
τριῶν γὰρ χορῶν κατὰ τὰς τρεῖς ἡλικίας συνισταμένων ἐν ταῖς ἑορταῖς, ὁ μὲν τῶν γερόντων ἀρχόμενος ᾖδεν·

« Ἄμμές ποκ' ἦμες ἄλκιμοι νεανίαι »,

ὁ δὲ τῶν ἀκμαζόντων ἀμειβόμενος ἔλεγεν·

« Ἄμμες δέ γ' εἰμές· αἰ δὲ λῇς, πεῖραν λαβέ »,

ὁ δὲ τρίτος ὁ τῶν παίδων·

« Ἄμμες δέ γ' ἐσσόμεσθα πολλῷ κάρρονες. »

4 Ὅλως δ' ἄν τις ἐπιστήσας τοῖς Λακωνικοῖς ποιήμασιν, ὧν ἔτι καθ' ἡμᾶς ἔνια διεσῴζετο, καὶ τοὺς ἐμβατηρίους ῥυθμοὺς ἀναλαβών, οἷς ἐχρῶντο πρὸς τὸν αὐλὸν

21. 1 [1] τὰ om. SF ‖ [2] καθαρειότητος S^1F ‖ [4] πραγματικῆς : πρακτικῆς mor. 238 A ‖ [5] πράγμασι : γράμμασι SF ‖ 2 [1] ἐπαίνους τῶν γεννικῶς ζησάντων καὶ ὑπὲρ τῆς Σπάρτης ἀποθανόντων καὶ εὐδαιμονιζομένων mor. ibid. ‖ [3] ψόγοι : ψόφοι L^1 (ψόγοι, γ in ras. A) ‖ 3 [3] τριῶν οὖν χορῶν ὄντων κατὰ τ. τρ. ἡλ. καὶ συνισταμένων mor. 238 A ‖ [5] ἄμμες hic et postea codd. : ἅμες mor. 238 A ‖ [5] ἦμεν S^1F ‖ [7] εἰμές : εἰμέν codd. ‖ [9] ἐσσόμεσθα : ἐσσόμεθα L mor. 544 E ‖ [9] πολλῷ mor. 238 A, 544 E : πολλῶν codd. ‖ [9] κάρρονες : κρείσσονες L^1A.

l'ennemi[1], on reconnaîtra que Terpandre et Pindare n'ont pas eu tort d'établir un lien entre la musique et la bravoure. 5 Le premier a parlé ainsi de Sparte dans ses vers :

« C'est là qu'on voit fleurir la jeunesse guerrière,
La Muse claire et la justice en pleine rue. »[2]

6 Pindare dit de son côté :

« Là brillent les vieillards en leurs conseils,
Les jeunes gens dans leurs troupes en armes,
Les chœurs, la Muse et la splendeur des fêtes. »[3]

Ces deux poètes nous représentent donc les Spartiates passionnés à la fois pour la musique et pour la guerre :

« La cithare aux beaux sons et le fer vont ensemble »,

comme l'a dit le poète laconien[4]. 7 Et, en effet, dans les combats, le roi sacrifiait d'abord aux Muses, sans doute pour les faire penser à l'éducation qu'ils avaient reçue et aux jugements qu'on porterait sur eux et les disposer à braver le danger et à accomplir des exploits dignes d'être célébrés[5].

22. 1 Dans ces occasions, on relâchait pour les jeunes gens la rigueur extrême de la règle. On ne les empêchait pas de soigner leur chevelure, d'orner leurs armes et leurs vêtements ; on avait plaisir à les voir pareils à des chevaux qui piaffent et hennissent à l'approche du combat. 2 Ils portaient les cheveux longs à partir de l'âge de l'éphébie, mais ils les soignaient particulièrement dans les dangers ; ils les faisaient briller et

1. Cf. *Apopht. Lacon.* 238 B. Ces ἐμβατήρια ou ἐνόπλια μέλη étaient des couplets de rythme anapestique, accompagnés de flûte, dont certains remontaient à Tyrtée.

2. Terpandre de Lesbos, adopté par Sparte, semble avoir vécu vers la fin du VIIIe siècle.

3. Cf. *An seni resp. ger. sit* 787 C et 789 E ; Pindare, éd. A. Puech, IV, p. 224 (Ἄδηλα, n° 78).

4. Ce poète laconien est Alcman, né à Sardes, mais qui vécut surtout à Sparte.

5. Comparer *Apopht. Lac.* 221 A et 238 B ; *De cohib. ira*, 458 E.

ἐπάγοντες τοῖς πολεμίοις, οὐ κακῶς ἡγήσαιτο καὶ τὸν Τέρπανδρον καὶ τὸν Πίνδαρον τὴν ἀνδρείαν τῇ μουσικῇ συνάπτειν. 5 Ὁ μὲν γὰρ οὕτως πεποίηκε περὶ τῶν c
Λακεδαιμονίων·

« Ἔνθ' αἰχμά τε νέων θάλλει καὶ μοῦσα λίγεια
καὶ δίκα εὐρυάγυια »·

6 Πίνδαρος δέ φησιν·

« Ἔνθα βουλαὶ γερόντων
καὶ νέων ἀνδρῶν ἀριστεύουσιν αἰχμαὶ
καὶ χοροὶ καὶ Μοῦσα καὶ Ἀγλαΐα. »

Μουσικωτάτους γὰρ ἅμα καὶ πολεμικωτάτους ἀποφαίνουσιν αὐτούς·

« Ἕρπει γὰρ ἄντα τῶ σιδάρω τὸ καλῶς κιθαρίδδεν »,

ὡς ὁ Λακωνικὸς ποιητὴς εἴρηκε. 7 Καὶ γὰρ ἐν ταῖς
μάχαις προεθύετο ταῖς Μούσαις ὁ βασιλεύς, ἀναμιμνῄ- d
σκων, ὡς ἔοικε, τῆς παιδείας καὶ τῶν κρίσεων, ἵν' ὦσι πρόχειροι παρὰ τὰ δεινά, καὶ λόγου τινὸς ἀξίας παρέχωσι τὰς πράξεις οἱ μαχόμενοι.

22. 1 Τότε δὲ καὶ τοῖς νέοις τὰ σκληρότατα τῆς ἀγωγῆς ἐπανιέντες, οὐκ ἐκώλυον καλλωπίζεσθαι περὶ κόμην καὶ κόσμον ὅπλων καὶ ἱματίων, χαίροντες ὥσπερ ἵπποις γαυριῶσι καὶ φρυαττομένοις πρὸς τοὺς ἀγῶνας. 2 Διὸ κομῶντες εὐθὺς ἐκ τῆς τῶν ἐφήβων ἡλικίας, μάλιστα παρὰ τοὺς κινδύνους ἐθεράπευον τὴν κόμην, λιπα-

21. 6 [3] ἀριστεύουσι mor. 789 E : ἀριστευόντων codd. || [4] Μοῦσα mor. 787 C : μοῦσαι codd. || [7] σιδάρω : σιδήρω F || [7] κιθαρίδδεν S^1 : κιθαρίσδην S^2 : κιθαρίδδειν L^1 : κιθαρίσδειν L^2 mor. 335 A, Par. 2955 (ἠθαρισδεν F) || 7 [3] ὦσι : ὡς L || [5] οἱ μαχόμενοι mor. 238 F : τῶν μαχομένων codd. || **22.** 1 [1] τότε S^1 : τότε vel πότε cet. || [1] καί om. F || [1] σκληρώτατα F || [4] γαυριῶσι : ταυριῶσι S^1 || 2 [2] παρά Wytt. : περί codd.

les divisaient en deux. Ils se rappelaient un mot de Lycurgue disant qu'une longue chevelure augmente la beauté et rend la laideur plus terrible[1]. 3 Leurs exercices aussi étaient moins rudes, quand ils étaient en campagne, et tout le régime des jeunes gens devenait moins sévère et moins surveillé, si bien qu'ils étaient les seuls au monde pour qui la guerre fût un allégement des exercices qui y préparaient. 4 Quand ils avaient formé la phalange et se trouvaient en vue des ennemis, le roi immolait une jeune chèvre, ordonnait à tous de se couronner la tête et commandait aux flûtistes de jouer l'air de Castor*. 5 En même temps, il entonnait le péan de marche[2], et c'était un spectacle à la fois majestueux et effrayant de les voir s'avancer en cadence au son de la flûte, sans disloquer les rangs de la phalange, sans éprouver de trouble dans le cœur, et marcher au danger tranquillement et joyeusement en suivant la musique. 6 Il était, en effet, naturel que des hommes ainsi disposés ne connussent ni la crainte ni une colère excessive, et qu'ils eussent des âmes fermes, pleines d'espoir et d'audace, comme si la divinité eût été avec eux. 7 Le roi marchait à l'ennemi, ayant avec lui les athlètes vainqueurs dans les concours dont le prix était une couronne. 8 On raconte que l'un d'eux à qui l'on offrait une grosse somme aux jeux Olympiques la refusa et qu'après avoir terrassé son adversaire à la lutte au prix de grands efforts, comme quelqu'un lui demandait : « Lacédémonien, qu'as-tu gagné de plus par ta victoire? », il répondit en souriant : « Je serai placé devant le roi au combat. »[3] 9 Quand ils avaient battu et mis en fuite l'ennemi, ils ne le poursuivaient qu'autant qu'il fallait

1. Voir Hérodote, 7, 208; Xénophon, *Rep. Lac.* 11, 3 et 13, 8, et comparer *Lysandre* 1 ; *Reg. et Imp. Apopht.* 189 E ; *Apopht. Lacon.* 228 E ; *Romulus* 15, 7.

2. Le péan pouvait servir d'ἐμβατήριον (ci-dessus, 21, 4) : voir A. Croiset, *Hist. Litt. Gr.* II³, p. 109.

3. Les concours στεφανῖται (dont le prix était une couronne) étaient beaucoup plus estimés que les concours θεματῖται ou χρηματῖται (où les récompenses avaient une valeur matérielle). C'est pourquoi cet athlète refuse la récompense tangible qu'on lui offre et qui l'aurait frustré d'un privilège réservé aux vainqueurs des ἀγῶνες στεφανῖται. Voir *Quaest. Conv.* 639 E.

ράν τε φαίνεσθαι καὶ διακεκριμένην, ἀπομνημονεύοντές
τινα καὶ Λυκούργου λόγον περὶ τῆς κόμης, ὅτι τοὺς μὲν
καλοὺς εὐπρεπεστέρους ποιεῖ, τοὺς δ' αἰσχροὺς φοβερω-
τέρους. 3 Ἐχρῶντο δὲ καὶ γυμνασίοις μαλακωτέροις e
παρὰ τὰς στρατείας, καὶ τὴν ἄλλην δίαιταν οὐχ οὕτω
κεκολασμένην οὐδ' ὑπεύθυνον τοῖς νέοις παρεῖχον, ὥστε
μόνοις ἀνθρώπων ἐκείνοις τῆς εἰς τὸν πόλεμον ἀσκήσεως
ἀνάπαυσιν εἶναι τὸν πόλεμον. 4 Ἤδη δὲ συντεταγμέ-
νης ἅμα τῆς φάλαγγος αὐτῶν, καὶ τῶν πολεμίων ὁρών-
των, ὁ βασιλεὺς τήν τε χίμαιραν ἐσφαγιάζετο, καὶ στε-
φανοῦσθαι παρήγγελλε πᾶσι, καὶ τοὺς αὐλητὰς αὐλεῖν
ἐκέλευε τὸ Καστόρειον μέλος. 5 Ἅμα δ' ἐξῆρχεν ἐμβα-
τηρίου παιᾶνος, ὥστε σεμνὴν ἅμα καὶ καταπληκτικὴν
τὴν ὄψιν εἶναι, ῥυθμῷ τε πρὸς τὸν αὐλὸν ἐμβαινόντων, f
καὶ μήτε διάσπασμα ποιούντων ἐν τῇ φάλαγγι, μήτε ταῖς
ψυχαῖς θορυβουμένων, ἀλλὰ πρᾴως καὶ ἱλαρῶς ὑπὸ τοῦ
μέλους ἀγομένων ἐπὶ τὸν κίνδυνον. 6 Οὔτε γὰρ φόβον
οὔτε θυμὸν ἐγγίνεσθαι πλεονάζοντα τοῖς οὕτω διακειμέ-
νοις εἰκός ἐστιν, ἀλλ' εὐσταθὲς φρόνημα μετ' ἐλπίδος καὶ
θάρσους, ὡς τοῦ θεοῦ συμπαρόντος. 7 Ἐχώρει δ' ὁ
βασιλεὺς ἐπὶ τοὺς πολεμίους ἔχων μεθ' ἑαυτοῦ ⟨τοὺς⟩
στεφανίτην ἀγῶνα νενικηκότας. 8 Καί φασί γέ τινα 54
χρημάτων πολλῶν ἐν Ὀλυμπίοις διδομένων αὐτῷ, μὴ
δεξάμενον, ἀλλὰ πολλῷ πόνῳ καταπαλαίσαντα τὸν
ἀνταγωνιστήν, ὥς τις εἶπεν αὐτῷ « Τί σοι πλέον, ὦ Λά-
κων, γέγονεν ἀπὸ τῆς νίκης; » φάναι μειδιάσαντα « Πρὸ
τοῦ βασιλέως τεταγμένος μαχοῦμαι τοῖς πολεμίοις. »
9 Τρεψάμενοι δὲ καὶ νικήσαντες, ἐδίωκον ὅσον ἐκβε-

22. 2 [4] καί om. mor. ante Λυκούργου || 4 [2] ὁρώντων SF Xen. (Rep. Lac. 13, 8) : παρόντων LA || [3] post βασιλεύς add. ἅμα S[2]FLA || [5] Καστόριον SF || 5 [1] ἐξῆρχεν : ἔχει t., ἐξῆρχεν mg. F || [3] ἐμβαινόντων : ἐπιβαινόντων codd. || 6 [2] ἐγγίγνεσθαι : ἐγκαινίζεσθαι t., ἐγγίνεσθαι mg. F || [3] εἰκός : ἐοικώς L[1] || [4] θάρσους : θράσους A || 7 [2] ⟨τούς⟩ add. Sint. || [3] νενικηκότας We., mor. : νενικηκότα codd. || 8 [3] τὸν ἀγωνιστήν F || [4] ὥς τις : ὥστε L[1]A || [5] ἀπό S[t]F : διά S[m]L[1]A || 9 [1] ἐδίωκον : ἐπιδιώκειν mor. || [1] ἐκβεβαιώσασθαι Rei. : ἐμ(ν)βεβαιώσασθαι codd.

pour consolider leur victoire en achevant sa déroute, et ils se retiraient aussitôt après, persuadés qu'il n'était ni généreux ni digne d'un peuple grec de frapper et de tuer des gens qui renonçaient à la lutte et leur avaient cédé le terrain. 10 Et cette conduite n'était pas seulement noble et magnanime, elle était, en outre, profitable. Car ceux qui combattaient contre eux, sachant qu'ils faisaient périr ceux qui résistaient et qu'ils épargnaient ceux qui cédaient, trouvaient plus avantageux de fuir que de leur tenir tête[1].

23. 1 Le sophiste Hippias prétend que Lycurgue fut personnellement très belliqueux et qu'il entreprit beaucoup d'expéditions. Philostéphanos lui attribue même la division de la cavalerie en escadrons et dit que ces escadrons, tels qu'il les avait établis, étaient des corps de cinquante cavaliers rangés en carré[2]. 2 Démétrios de Phalère affirme, au contraire, qu'il ne mit la main à aucune entreprise guerrière et qu'il établit sa constitution en pleine paix[3]. Et il semble, en effet, que l'idée d'instituer la trêve olympique n'a pu venir qu'à un homme doux et pacifique. 3 Cependant, quelques-uns disent, à ce que rapporte Hermippos, que Lycurgue, d'abord, ne s'était pas occupé de l'initiative d'Iphitos et n'y avait pris aucune part, mais que, s'étant rendu pour un autre motif à Olympie et se trouvant assister aux jeux, 4 il avait entendu derrière lui une voix, comme celle d'un homme qui le blâmait et s'étonnait de ce qu'il n'engageât pas ses concitoyens à participer à la panégyrie ; il se retourna alors et, ne voyant nulle part celui qui lui avait parlé, il pensa que c'était un avertissement divin. Aussi alla-t-il trouver Iphitos pour réorganiser la fête de concert avec lui et lui donner plus d'éclat et de stabilité[4].

1. Comparer *Apopht. Lac.* 228 F ; Thuc. 5, 73, 4 ; Polyen 1, 16, 3.

2. Cf. Hérodote, 1, 65, et Xénophon, *Rép. Lac.* 11, 1. Philostéphanos de Cyrène, historien et géographe du IIIe siècle avant J.-C., avait écrit un traité Περὶ εὑρημάτων.

3. Le philosophe péripatéticien Démétrios de Phalère, qui gouverna Athènes de 317 à 307, avait écrit un ouvrage *Sur la paix*.

4. Voir ci-dessus, 1, 2, et la note.

βαιώσασθαι τὸ νίκημα τῇ φυγῇ τῶν πολεμίων, εἶτ' εὐθὺς
ἀνεχώρουν, οὔτε γενναῖον οὔθ' Ἑλληνικὸν ἡγούμενοι
κόπτειν καὶ φονεύειν ἀπολεγομένους καὶ παρακεχωρη-
κότας. 10 Ἦν δ' οὐ μόνον καλὸν τοῦτο καὶ μεγαλόψυ- b
χον, ἀλλὰ καὶ χρήσιμον· εἰδότες γὰρ οἱ μαχόμενοι πρὸς
αὐτοὺς ὅτι τοὺς ὑφισταμένους ἀναιροῦσι, φείδονται δὲ
τῶν ἐνδιδόντων, τοῦ μένειν τὸ φεύγειν ἡγοῦντο λυσιτε-
λέστερον.

23. 1 Αὐτὸν δὲ τὸν Λυκοῦργον Ἱππίας μὲν ὁ σοφισ-
τὴς πολεμικώτατόν φησι γενέσθαι καὶ πολλῶν ἔμπειρον
στρατειῶν, Φιλοστέφανος δὲ καὶ τὴν κατ' οὐλαμοὺς τῶν
ἱππέων διανομὴν Λυκούργῳ προστίθησιν· εἶναι δὲ τὸν
οὐλαμὸν ὡς ἐκεῖνος συνέστησεν ἱππέων πεντήκοντα
πλῆθος, ἐν τετραγώνῳ σχήματι τεταγμένων· 2 ὁ δὲ
Φαληρεὺς Δημήτριος οὐδεμιᾶς ἁψάμενον πολεμικῆς c
πράξεως, ἐν εἰρήνῃ καταστήσασθαι τὴν πολιτείαν· ἔοικε
δὲ καὶ τῆς Ὀλυμπιακῆς ἐκεχειρίας ἡ ἐπίνοια πρᾴου καὶ
πρὸς εἰρήνην οἰκείως ἔχοντος ἀνδρὸς εἶναι. 3 Καί-
τοι φασί τινες, ὡς Ἕρμιππος μνημονεύει, τὸν Λυ-
κοῦργον οὐ προσέχειν οὐδὲ κοινωνεῖν ἐν ἀρχῇ τοῖς
περὶ τὸν Ἴφιτον, ἀλλὰ τυγχάνειν ἄλλως ἐπιδημοῦντα καὶ
θεώμενον· 4 ἀκοῦσαι δὲ φωνὴν ὥσπερ ἀνθρώπου τινὸς
ἐξόπισθεν ἐπιτιμῶντος αὐτῷ καὶ θαυμάζοντος ὅτι τοὺς
πολίτας οὐ προτρέπεται κοινωνεῖν τῆς πανηγύρεως· ὡς
δὲ μεταστραφέντος οὐδαμοῦ φανερὸς ὁ φθεγξάμενος ἦν,
θεῖον ἡγησάμενον, οὕτω πρὸς τὸν Ἴφιτον τραπέσθαι, καὶ
συνδιακοσμήσαντα τὴν ἑορτὴν ἐνδοξοτέραν καὶ βεβαιο- d
τέραν καταστῆσαι.

22. 9 [2] τὸ νίκημα post πολεμίων F || 10 [4] λυσιτελέστερον codd. et Polyaen. : ὠφελιμώτερον mor. 228 F || **23.** 1 [3] στρατειῶν : στρατιῶν LA || [4] διανομήν $S^m L^m$ Par. 2955 : διαμονήν S (διαμενήν F) : νομήν LA || [5] συνέστησεν : ἔστησεν LA || [6] τεταγμένον L^1A || 2 [4] καί ante τ. Ὀλυμπ. om. LA || 3 [1] Καίτοι : καί τι F || 4 [5] τὸν Ἴφ. : τόν om. S^1.

La vie des citoyens adultes. — **24.** 1 L'éducation des Spartiates se prolongeait jusqu'à l'âge mûr. Personne n'était libre de vivre à sa guise. La ville était comme un camp où ils menaient un genre de vie fixé par la loi en s'employant au service de l'État. Ils étaient entièrement convaincus qu'ils appartenaient non pas à eux-mêmes, mais à la patrie. Lorsqu'ils n'avaient pas ordre de faire autre chose, ils surveillaient les enfants et leur donnaient quelque leçon utile, ou bien ils s'instruisaient eux-mêmes auprès des vieillards. 2 Car c'était encore une des belles et heureuses institutions de Lycurgue en faveur de ses concitoyens que l'abondance de loisir qu'il leur avait ménagée, en leur défendant absolument de toucher à aucun métier manuel, et, en effet, ils n'avaient aucunement besoin de prendre de la peine et de travailler pour amasser de l'argent, puisque la richesse n'était nullement enviée ni honorée. C'étaient les hilotes qui travaillaient la terre pour eux et leur payaient la redevance que j'ai dite[1]. 3 Un Spartiate, se trouvant à Athènes un jour où les tribunaux fonctionnaient, apprit qu'on venait de condamner pour cause d'oisiveté un citoyen qui s'en retournait chez lui fort triste, accompagné de ses amis qui se désolaient avec lui et partageaient sa peine ; ce Spartiate, alors, pria les gens qui étaient avec lui de lui montrer cet homme, « condamné pour avoir vécu en homme libre », tant les Lacédémoniens étaient convaincus qu'il n'appartient qu'à des esclaves d'exercer un métier et de travailler pour gagner de l'argent !* 4 Les procès disparurent naturellement de Sparte avec l'argent, puisqu'il n'y avait dans cette ville ni richesse ni indigence, que les ressources y étaient égales pour tous et la vie facilitée par la simplicité des mœurs. 5 On ne voyait dans tout le pays que danses, fêtes, banquets, parties de chasse, exercices physiques et conversations dans les lieux de réunion, pendant tout le temps du moins qu'ils ne consacraient pas aux expéditions militaires.

25. 1 Ceux qui avaient moins de trente ans ne

1. Ci-dessus, en 8, 7.

24. 1 Ἡ δὲ παιδεία μέχρι τῶν ἐνηλίκων διέτεινεν.
Οὐδεὶς γὰρ ἦν ἀφειμένος ὡς ἐβούλετο ζῆν, ἀλλ᾽ οἷον ἐν
στρατοπέδῳ τῇ πόλει, καὶ δίαιταν ἔχοντες ὡρισμένην καὶ
διατριβὴν περὶ τὰ κοινά, καὶ ὅλως νομίζοντες οὐχ αὑτῶν
ἀλλὰ τῆς πατρίδος εἶναι διετέλουν, εἰ μή τι πράττειν ἕτε-
ρον εἴη προστεταγμένον, ἐπισκοποῦντες τοὺς παῖδας, καὶ
διδάσκοντές τι τῶν χρησίμων, ἢ αὐτοὶ μανθάνοντες παρὰ
τῶν πρεσβυτέρων. 2 Καὶ γὰρ ἕν τι τοῦτο τῶν καλῶν
ἦν καὶ μακαρίων ἃ παρεσκεύακε τοῖς ἑαυτοῦ πολίταις ὁ
Λυκοῦργος, ἀφθονία σχολῆς, οἷς τέχνης μὲν ἅψασθαι e
βαναύσου τὸ παράπαν οὐκ ἐφεῖτο, χρηματισμοῦ δὲ συνα-
γωγὴν ἔχοντος ἐργώδη καὶ πραγματείαν οὐδ᾽ ὁτιοῦν ἔδει
διὰ τὸ κομιδῇ τὸν πλοῦτον ἄζηλον γεγονέναι καὶ ἄτιμον·
οἱ δ᾽ εἵλωτες αὐτοῖς εἰργάζοντο τὴν γῆν, ἀποφορὰν τὴν
εἰρημένην τελοῦντες. 3 Ἐπιδημῶν δέ τις Ἀθήνησι
δικαστηρίων ὄντων καὶ πυθόμενός τινα δίκην ἀργίας
ὠφληκότα βαδίζειν ἀθυμοῦντα καὶ προπεμπόμενον ὑπὸ
τῶν φίλων, συναχθομένων καὶ βαρέως φερόντων, ἐδεῖτο
δεῖξαι τοὺς συμπαρόντας αὐτῷ, τίς ἐστιν ὁ τὴν ἐλευθε-
ρίας ἑαλωκὼς δίκην· οὕτω δουλοπρεπὲς ἡγοῦντο
τὴν περὶ τὰς τέχνας καὶ τὸν χρηματισμὸν ἀσχολίαν. f
4 Δίκαι δ᾽, ὡς εἰκός, ἐξέλιπον ἅμα τῷ νομίσματι, μήτε
πλεονεξίας μήτ᾽ ἀπορίας αὐτοῖς παρούσης, ἰσότητος δ᾽
ἐν εὐπορίᾳ καὶ ῥᾳστώνης δι᾽ εὐτέλειαν γεγενημένης.
5 Χοροὶ δὲ καὶ θαλίαι καὶ εὐωχίαι καὶ διατριβαὶ περί τε
θήρας καὶ γυμνάσια καὶ λέσχας τὸν ἅπαντα χρόνον
ἐπεχωρίαζον, ὅτε μὴ στρατευόμενοι τύχοιεν.

25. 1 Οἱ μέν γε νεώτεροι τριάκοντ᾽ ἐτῶν τὸ παράπαν

24. 1 [2] ἀφειμένος : ἀφειμένως L[1] ‖ [5] ἕτερον εἴη : εἴη ἕτερον LA ‖ [7] μανθάνοντες αὐτοί LA ‖ 2 [1] τοῦτο : τούτων L Par. 1672, 1674, 1679 ‖ [3] ἀφθονία Steph. : ἀφθονίαν codd. ‖ [4] ἐφεῖτο : ἐφίετο L[1]A ‖ 3 [2] ἀργίας : ἀργείας S : ἀπειρίας cum ο sup. ει scr. F ‖ 4 [2] ἀπορίᾳ cum εὐ sup. ἀ scr. F ‖ 5 [1] καὶ εὐωχίαι om. SF ‖ **25.** 1 [1] γε om. LA.

descendaient jamais au marché ; ils faisaient faire par leurs parents ou leurs amants les achats nécessaires à la vie de la maison. 2 Quant aux plus âgés, ils auraient eu honte de paraître constamment occupés de tels soins et de ne point passer la plus grande partie de la journée au gymnase ou dans ce qu'on appelait les *leschès*[1]. 3 Ils s'y réunissaient pour employer honnêtement leurs loisirs les uns avec les autres, sans parler de rien qui eût trait aux moyens de s'enrichir ou aux affaires du commerce. La plupart de ces entretiens étaient consacrés à l'éloge des belles actions ou à la critique des mauvaises, le tout agrémenté de plaisanteries et de rires qui faisaient passer sous un léger badinage les avertissements et les remontrances. 4 En effet, le caractère sérieux de Lycurgue lui-même n'était pas sans détente, et Sosibios rapporte qu'il fit élever une petite statue du Rire, avec l'intention d'introduire à propos l'enjouement dans les banquets et les passe-temps du même genre comme un assaisonnement destiné à pallier la pénible austérité de leur vie[2]. 5 Mais, en général, il accoutumait les citoyens à ne pas vouloir ni savoir vivre en leur particulier, à toujours faire corps, ainsi que des abeilles, avec la communauté, comme pelotonnés tous ensemble autour du chef et à sortir d'eux-mêmes en quelque sorte sous l'effet de l'enthousiasme et du zèle pour se donner tout entiers à leur patrie. Certains de leurs propos permettent d'apercevoir cette disposition d'esprit. 6 C'est ainsi que Pédaritos, n'ayant pas été admis au nombre des trois cents, s'en retourna le visage radieux, tout heureux que la ville possédât trois cents citoyens meilleurs que lui.* 7 Polystratidas avait été envoyé en ambassade avec d'autres auprès des généraux du roi de Perse. Comme ceux-ci lui demandaient s'ils venaient à titre privé ou s'ils étaient envoyés par l'État, il répondit : « Si nous réussissons, c'est au nom de l'État que nous serons venus ; si nous échouons, c'est en notre propre nom. »[3] 8 Des

1. Sorte de *clubs* ; rapprocher ci-dessus, 16, 1.

2. Le Laconien Sosibios vivait au IIIe siècle avant J.-C. Pour la statuette du Rire, cf. *Agis et Cléomène*, 30, 1.

3. *Apopht. Lac.* 231 F, ce Spartiate est nommé Polycratidas.

οὐ κατέβαινον εἰς ἀγοράν, ἀλλὰ διὰ τῶν συγγενῶν καὶ 55
τῶν ἐραστῶν ἐποιοῦντο τὰς ἀναγκαίας οἰκονομίας.
2 Τοῖς δὲ πρεσβυτέροις αἰσχρὸν ἦν συνεχῶς ὁρᾶσθαι
περὶ ταῦτα διατρίβουσιν, ἀλλὰ μὴ τὸ πλεῖστον τῆς ἡμέ-
ρας περὶ τὰ γυμνάσια καὶ τὰς καλουμένας λέσχας ἀνα-
στρέφεσθαι. 3 Καὶ γὰρ εἰς ταύτας συνιόντες ἐπιεικῶς
ἐσχόλαζον μετ' ἀλλήλων, οὐδενὸς μεμνημένοι τῶν πρὸς
χρηματισμὸν ἢ χρείαν ἀγοραῖον συντελούντων· ἀλλὰ τὸ
πλεῖστον ἦν τῆς τοιαύτης διατριβῆς ἔργον ἐπαινεῖν τι
τῶν καλῶν ἢ τῶν αἰσχρῶν ψέγειν μετὰ παιδιᾶς καὶ γέλω-
τος, ἐλαφρῶς ὑποφέροντος εἰς νουθεσίαν καὶ διόρθωσιν. b
4 Οὐδὲ γὰρ αὐτὸς ἦν ἀκράτως αὐστηρὸς ὁ Λυκοῦργος·
ἀλλὰ καὶ τὸ τοῦ Γέλωτος ἀγαλμάτιον ἐκεῖνον ἱδρύσασθαι
Σωσίβιος ἱστορεῖ, τὴν παιδιὰν ὥσπερ ἥδυσμα τοῦ πόνου
καὶ τῆς διαίτης ἐμβαλόντα κατὰ καιρὸν εἰς τὰ συμπόσια
καὶ τὰς τοιαύτας διατριβάς. 5 Τὸ δ' ὅλον εἴθιζε τοὺς
πολίτας μὴ βούλεσθαι μηδ' ἐπίστασθαι κατ' ἰδίαν ζῆν,
ἀλλ' ὥσπερ τὰς μελίττας τῷ κοινῷ συμφυεῖς ὄντας αἰεί,
καὶ μετ' ἀλλήλων εἱλουμένους περὶ τὸν ἄρχοντα, μικροῦ
δεῖν ἐξεστῶτας ἑαυτῶν ὑπ' ἐνθουσιασμοῦ καὶ φιλοτι-
μίας, ὅλους εἶναι τῆς πατρίδος· ὡς ἔστι καὶ φωναῖς τισιν
αὐτῶν ἀποθεωρῆσαι τὴν διάνοιαν. 6 Ὁ μὲν γὰρ Πεδά- c
ριτος οὐκ ἐγκριθεὶς εἰς τοὺς τριακοσίους, ἀπῄει μάλα
φαιδρός, ὥσπερ χαίρων ὅτι βελτίονας αὑτοῦ τριακοσίους
ἡ πόλις ἔχει. 7 Πολυστρατίδας δ' ὁ πρεσβεύων πρὸς
τοὺς βασιλέως στρατηγοὺς μεθ' ἑτέρων, ἐρομένων αὐτὸν
πότερον ἰδίᾳ πάρεισιν ἢ δημοσίᾳ πεμφθέντες, εἶπεν·
« Αἴκα τύχωμεν, δημοσίᾳ, αἴκα ἀποτύχωμεν, ἰδίᾳ. »

25. 2 [2] μὴ τό Par. 1672 : τὸ μή cet. || 3 [1] ταύτας : ταῦτα SF || [5] παιδείας F || 4 [2] τό om. SF : τοῦτο Par. 2955 || 5 [2] μηδ' Sch. : μήτε codd. || [3] αἰεί S : ἀεί L || 6 [1] Πεδάριτος, cf. mor. 191 F, 231 B, Poralla, Prosopogr. der Laked. 104 : παιδάρητος codd. || [3] φαιδρός : φαιδρῶς LA || 7 [1] Πολυστρατίδας : πολυκρατίδας mor. 231 F || [2] αὐτόν : αὐτῶν mor. ibid. || [3] εἰπεῖν S[1] || [4] Αἴκα[1] : αἴκε Par. 1673, 1679 || [4] αἴδεκαττύχωμεν S : αἴκα Steph. : αἴτε codd. : αἴκεν Par. 1673, 1679.

gens d'Amphipolis étaient venus à Lacédémone rendre visite à Argiléonis, mère de Brasidas[1]. Elle leur demanda si son fils était mort en homme d'honneur et d'une façon digne de Sparte. 9 Ils répondirent, en le comblant d'éloges, que Sparte n'avait pas son pareil : « Ne dites pas cela, étrangers, répliqua-t-elle : Brasidas était un citoyen valeureux, mais Lacédémone en compte beaucoup de meilleurs que lui. »

Les vieillards : le sénat. — 26. 1 Quant au sénat, Lycurgue lui-même l'avait d'abord, comme je l'ai dit[2], composé de ceux qui s'étaient associés à son entreprise. Dans la suite, il prescrivit de remplacer chaque sénateur décédé en choisissant l'homme du plus grand mérite parmi les citoyens ayant dépassé soixante ans. 2 La compétition engagée alors semblait être la plus importante qui fût au monde et la plus digne d'être disputée : car ce n'était pas le plus rapide parmi les rapides ni le plus fort parmi les forts, mais le meilleur et le plus sage parmi les bons et les sages qui devait être choisi, et, en récompense de sa vertu, obtenir pour tout le reste de son existence un pouvoir pour ainsi dire absolu dans le gouvernement, en devenant maître de la vie et de l'honneur de ses concitoyens et, en général, de toutes les affaires les plus importantes*. 3 Voici comment se faisait l'élection. L'assemblée étant réunie, des hommes choisis s'enfermaient dans une maison voisine, d'où ils ne pouvaient voir ni être vus, où ils entendaient seulement les cris des citoyens assemblés. 4 C'était, en effet, par leurs cris, ici comme dans les autres affaires, qu'ils jugeaient les concurrents, qui ne se présentaient pas tous ensemble, mais successivement, suivant le rang que leur avait assigné le sort, chacun traversant l'assemblée en silence. 5 Ceux qui étaient enfermés avaient des tablettes où ils marquaient la force des cris poussés à l'apparition de chaque candidat ; ils ignoraient son nom et savaient seulement qu'il était le premier, ou le second, ou le troisième, et ainsi de suite des candidats introduits.

1. Cf. *Apopht. Lacon.* 219 D et 240 C.
2. Ci-dessus, 5, 10 sqq.

8 Ἡ δὲ Βρασίδου μήτηρ Ἀργιλεωνίς, ὡς ἀφικόμενοί
τινες εἰς Λακεδαίμονα τῶν ἐξ Ἀμφιπόλεως εἰσῆλθον
πρὸς αὐτήν, ἠρώτησεν εἰ καλῶς ὁ Βρασίδας ἀπέθανε καὶ
τᾶς Σπάρτας ἀξίως· 9 μεγαλυνόντων δ' ἐκείνων τὸν d
ἄνδρα, καὶ λεγόντων ὡς οὐκ ἔχει τοιοῦτον ἄλλον ἡ
Σπάρτη· « Μὴ λέγετε, εἶπεν, ὦ ξένοι· καλὸς μὲν γὰρ ἦν
καὶ ἀγαθὸς ὁ Βρασίδας, πολλοὺς δ' ἄνδρας Λακεδαίμων
ἔχει τήνου κάρρονας. »

26. 1 Τοὺς δὲ γέροντας αὐτὸς μέν, ὡς εἴρηται, κατέ-
στησε τὸ πρῶτον ἐκ τῶν μετασχόντων τοῦ βουλεύματος·
ὕστερον δ' ἀντὶ τοῦ τελευτῶντος ἔταξε καθιστάναι τὸν
ἄριστον ἀρετῇ κριθέντα τῶν ὑπὲρ ἑξήκοντ' ἔτη γεγονό-
των. 2 Καὶ μέγιστος ἐδόκει τῶν ἐν ἀνθρώποις ἀγώνων
οὗτος εἶναι καὶ περιμαχητότατος· οὐ γὰρ ἐν ταχέσι
τάχιστον, οὐδ' ⟨ἐν⟩ ἰσχυροῖς ἰσχυρότατον, ἀλλ' ἐν
ἀγαθοῖς καὶ σώφροσιν ἄριστον καὶ σωφρονέστατον ἔδει e
κριθέντα νικητήριον ἔχειν τῆς ἀρετῆς διὰ βίου τὸ σύμ-
παν, ὡς εἰπεῖν, κράτος ἐν τῇ πολιτείᾳ, κύριον ὄντα καὶ
θανάτου καὶ ἀτιμίας καὶ ὅλως τῶν μεγίστων. 3 Ἐγίνετο
δὲ [καὶ] ἡ κρίσις τόνδε τὸν τρόπον· ἐκκλησίας ἀθροισ-
θείσης, ἄνδρες αἱρετοὶ καθείργνυντο πλησίον εἰς οἴκημα,
τὴν μὲν ὄψιν οὐχ ὁρῶντες οὐδ' ὁρώμενοι, τὴν δὲ κραυγὴν
μόνον ἀκούοντες ἐκκλησιαζόντων. 4 Βοῇ γάρ, ὡς
τἆλλα, καὶ τοὺς ἁμιλλωμένους ἔκρινον, οὐχ ὁμοῦ πάν-
των, ἀλλ' ἑκάστου κατὰ κλῆρον εἰσαγομένου, καὶ σιωπῇ
διαπορευομένου τὴν ἐκκλησίαν. 5 Ἔχοντες οὖν οἱ
κατάκλειστοι γραμματεῖα, καθ' ἕκαστον ἐπεσημαίνοντο f
τῆς κραυγῆς τὸ μέγεθος, οὐκ εἰδότες ὅτῳ γένοιτο, πλὴν
ὅτι πρῶτος ἢ δεύτερος ἢ τρίτος ἢ ὁποστοσοῦν εἴη τῶν

25. 9 [5] τήνου κάρρονας : ἐκείνου κρείττονας L^1AS^m || **26.** 1 [1] κατέστησεν ὡς εἴρηται F || 2 [1] μέγιστος : μέγιστον A || 3 [4] ὄψιν μέν LA || 4 [3] καί ante σιωπῇ om. LA || 5 [4] ὅτι : ὅτε F || [4] ὁποστοσοῦν F : ποστοσοῦν A.

Celui pour lequel on avait poussé les acclamations les plus nombreuses et les plus fortes était proclamé élu[1]. 6 Alors il se mettait une couronne sur la tête et faisait le tour des sanctuaires des dieux, suivi d'une foule de jeunes gens qui le comblaient de compliments et de louanges, et d'une foule de femmes qui vantaient sa vertu et célébraient sa conduite par des chants. 7 Chacun de ses parents lui offrait un repas en disant : « La ville t'honore en t'invitant à cette table. » 8 Continuant le cycle de ses visites, il se rendait au réfectoire des *syssities*, où les choses se passaient comme à l'ordinaire, sauf qu'on lui présentait une deuxième portion qu'il prenait et gardait. Après les repas, ses proches parentes se trouvant à la porte de la salle, il appelait celle qu'il estimait le plus et lui donnait la part qu'il avait gardée en disant : « Je te donne à toi cette portion que j'ai reçue comme un prix d'honneur. » Alors, elle aussi était félicitée à l'envi et escortée par les autres femmes.

Les funérailles. — 27. 1 Pour les funérailles aussi Lycurgue leur donna d'excellents règlements. Tout d'abord, pour supprimer toute crainte superstitieuse, il ne défendit pas d'enterrer les morts dans la ville et de placer les tombeaux près des temples. En élevant ainsi les jeunes parmi les tombeaux, il les habitua à ce spectacle, de manière à leur ôter la peur et l'horreur de la mort et l'idée qu'elle souillait ceux qui touchaient un corps mort ou passaient à travers une rangée de tombeaux[2]. 2 Ensuite, il défendit de rien enterrer avec les morts : on se contentait d'envelopper le cadavre dans un manteau de pourpre et des feuilles d'olivier. 3 Il n'était pas permis d'inscrire sur les tombeaux les noms des morts, excepté ceux des hommes tombés à la guerre et des femmes mortes en couches[3]. 4 Il fixa pour le

1. Cf. Thucydide, 1, 87, 2 ; Aristote, *Pol.* 2, 6, 1271 a, 10 et 8, 5, 1306 a, 18.

2. Partout ailleurs, en Grèce, les tombes étaient placées à l'extérieur de la ville, et tout ce qui touchait à la mort était considéré comme cause de souillure : voir, par exemple, Louis Moulinier, *Le pur et l'impur dans la pensée des Grecs* (Klincksieck, 1952), *passim.*

3. Cf. R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 403-405.

εἰσαγομένων. Ὅτῳ δὲ πλείστη γένοιτο καὶ μεγίστη, τοῦ-
τον ἀνηγόρευον. 6 Ὁ δὲ στεφανωσάμενος περιῄει τοὺς
θεούς· εἵποντο δὲ πολλοὶ νέοι, ζηλοῦντες τὸν ἄνδρα καὶ
μεγαλύνοντες, πολλαί τε γυναῖκες, ἐγκωμιάζουσαι δι᾽
ᾠδῆς τὴν ἀρετήν, καὶ τὸν βίον εὐδαιμονίζουσαι. 7 Τῶν 56
δ᾽ ἐπιτηδείων ἕκαστος αὐτῷ δεῖπνον παρατιθείς, ἔλεγεν
ὅτι ταύτῃ ἡ πόλις ⟨σε⟩ τιμᾷ τῇ τραπέζῃ. 8 Περιελθὼν
δ᾽ εἰς τὸ συσσίτιον ἀπῄει· καὶ τὰ μὲν ἄλλ᾽ ἐγίνετο συνή-
θως, δευτέρας δὲ μερίδος αὐτῷ παρατεθείσης, ἐφύλαττεν
ἀράμενος· καὶ μετὰ τὸ δεῖπνον ἐπὶ ταῖς θύραις τοῦ φιδι-
τίου τῶν οἰκείων παρουσῶν γυναικῶν, ἣν μάλιστα τυγχά-
νοι τιμῶν, προσεκαλεῖτο, καὶ διδοὺς τὴν μοῖραν ἔλεγεν
ὅτι ταύτην αὐτὸς λαβὼν ἀριστεῖον ἐκείνῃ δίδωσιν, ὥστε
κἀκείνην ζηλουμένην ὑπὸ τῶν ἄλλων προπέμπεσθαι
γυναικῶν.

27. 1 Καὶ μὴν καὶ τὰ περὶ τὰς ταφὰς ἄριστα διε-
κόσμησεν αὐτοῖς. Πρῶτον μὲν γὰρ ἀνελὼν δεισιδαιμονίαν b
ἅπασαν, ἐν τῇ πόλει θάπτειν τοὺς νεκροὺς καὶ πλησίον
ἔχειν τὰ μνήματα τῶν ἱερῶν οὐκ ἐκώλυσε, συντρόφους
ποιῶν ταῖς τοιαύταις ὄψεσι καὶ συνήθεις τοὺς νέους,
ὥστε μὴ ταράττεσθαι μηδ᾽ ὀρρωδεῖν τὸν θάνατον, ὡς
μιαίνοντα τοὺς ἁψαμένους νεκροῦ σώματος ἢ διὰ τάφων
διελθόντας. 2 Ἔπειτα συνθάπτειν οὐδὲν εἴασεν, ἀλλ᾽
ἐν φοινικίδι καὶ φύλλοις ἐλαίας θέντες τὸ σῶμα περι-
έστελλον. 3 Ἐπιγράψαι δὲ τοὔνομα θάψαντας οὐκ ἐξῆν
τοῦ νεκροῦ, πλὴν ἀνδρὸς ἐν πολέμῳ καὶ γυναικὸς [τῶν] c
λεχοῦς ἀποθανόντων. 4 Χρόνον δὲ πένθους ὀλίγον

26. 5 [5] πλείστη : πλήστη vel πλήσθη S[1] || 7 [2] inter ἕκαστος et αὐτῷ del. αὐτός S || [3] ὅτι ἡ πόλις ταύτῃ τιμᾷ F || 8 [2] συσσίτιον : συ s. s. S[1] || [4] φιδιτίου : φιλιτίου S || [5] τυγχάνει F || [6] τήν ante μοῖραν om. SF || **27.** 1 [1] τά om. LA || [2] αὐτοῖς Br. : αὐτός codd. || [2] ἀνελών : ἀνελθών L[1] || [4] μνήματα : μνημεῖα mor. 238 D || [5] νέους L : νεκρούς SF (mg. : νέους) || 2 [2] φινικίδι F || [2] φύλοις L[1] || 3 [2] τῶν om. F || [3] λεχοῦς Latte : ἱερῶν cum σ supra ν scripto S : ἱερῶν A : ἱερῶς LF.

deuil une courte durée, celle de onze jours ; on devait le quitter le douzième jour, après avoir offert un sacrifice à Déméter[1], 5 car il ne tolérait pas l'oisiveté et l'inaction, et il unissait aux devoirs indispensables l'éloge de la vertu ou le blâme du vice. Il remplissait la ville d'une foule d'exemples qui devaient nécessairement inciter et former à la vertu tous ceux qui les trouvaient sans cesse devant leurs pas et qui vivaient au milieu d'eux.

Conduite à l'égard des étrangers et des hilotes. — 6 C'est pourquoi il ne permit pas aux Spartiates de sortir du pays à leur gré et de voyager au dehors, où ils risquaient de contracter des habitudes étrangères en imitant les mœurs de gens mal formés et en acceptant des principes de gouvernement différents des siens. 7 Il bannit aussi les étrangers qui se glissaient dans la ville et s'y rassemblaient sans aucune utilité, non point, comme le prétend Thucydide[2], par crainte de les voir imiter ses institutions et apprendre ainsi à pratiquer la vertu, mais plutôt de peur qu'ils n'y enseignassent le vice. 8 Car les étrangers, en pénétrant dans une ville, n'y apportent pas que leurs personnes, mais aussi, nécessairement, leurs propos, propos nouveaux qui entraînent des jugements nouveaux, d'où naissent forcément beaucoup de sentiments et de préférences qui, à l'égard de la constitution établie, si on la compare à une harmonie, sont autant de fausses notes qui détonnent. 9 Aussi pensait-il qu'il fallait garder la ville avec plus de soin contre la contagion des mauvaises mœurs, venue du dehors, que contre celle des maladies du corps.*

28. 1 Il n'y a dans tout cela aucune trace de l'esprit d'injustice et de domination, que certains reprochent aux lois de Lycurgue, en disant qu'elles sont très propres à exciter le courage, mais déficientes en ce qui concerne la pratique de la justice. 2 C'est ce qu'on appelle

1. Déméter est une déesse des morts ; on appelle ceux-ci parfois des Δημήτρειοι. A Athènes, le deuil durait trente jours. Les « exemples » dont il s'agit au paragraphe suivant, ce sont les tombeaux.

2. Thucydide, 2, 39, 1. Sur la *xénélasie*, voir ci-dessus, 9, 5, et la note.

προσώρισεν, ἡμέρας ἕνδεκα· τῇ δὲ δωδεκάτῃ θύσαντας ἔδει Δήμητρι λύειν τὸ πένθος. 5 Οὐδὲν γὰρ ἦν ἀργὸν οὐδ' ἀφειμένον, ἀλλὰ πᾶσι κατεμίγνυε[το] τοῖς ἀναγκαίοις ἀρετῆς τινα ζῆλον ἢ κακίας διαβολήν· καὶ κατεπύκνου παραδειγμάτων πλήθει τὴν πόλιν, οἷς ἀναγκαῖον ἦν ἐντυγχάνοντας ἀεὶ καὶ συντρεφομένους ἄγεσθαι καὶ κατασχηματίζεσθαι πάντας πρὸς τὸ καλόν.

6 Ὅθεν οὐδ' ἀποδημεῖν ἔδωκε τοῖς βουλομένοις καὶ πλανᾶσθαι, ξενικὰ συνάγοντας ἤθη καὶ μιμήματα βίων ἀπαιδεύτων καὶ πολιτευμάτων διαφόρων. 7 Ἀλλὰ
καὶ τοὺς ἀθροιζομένους ἐπ' οὐδενὶ χρησίμῳ καὶ παρεισ- d
ρέοντας εἰς τὴν πόλιν ἀπήλαυνεν, οὐχ, ὡς Θουκυδίδης φησί, δεδιὼς μὴ τῆς πολιτείας μιμηταὶ γένωνται καὶ πρὸς ἀρετήν τι χρήσιμον ἐκμάθωσιν, ἀλλὰ μᾶλλον ὅπως μὴ διδάσκαλοι κακοῦ τινος ὑπάρξωσιν. 8 Ἅμα γὰρ ξένοις σώμασιν ἀνάγκη λόγους ἐπεισιέναι ξένους· λόγοι δὲ καινοὶ κρίσεις καινὰς ἐπιφέρουσιν. Ἐξ ὧν ἀνάγκη πάθη πολλὰ φύεσθαι καὶ προαιρέσεις ἀπᾳδούσας πρὸς τὴν καθεστῶσαν πολιτείαν ὥσπερ ἁρμονίαν. 9 Διὸ μᾶλλον ᾤετο χρῆναι φυλάττειν τὴν πόλιν ὅπως ἠθῶν οὐκ ἀναπλησθήσεται πονηρῶν ἢ σωμάτων νοσερῶν ἔξωθεν ἐπεισιόντων.

28. 1 Ἐν μὲν οὖν τούτοις οὐδέν ἐστιν ἀδικίας ἴχνος e
οὐδὲ πλεονεξίας, ἣν ἐγκαλοῦσιν ἔνιοι τοῖς Λυκούργου νόμοις, ὡς ἱκανῶς ἔχουσι πρὸς ἀνδρίαν, ἐνδεῶς δὲ πρὸς δικαιοσύνην. 2 Ἡ δὲ καλουμένη κρυπτεία παρ' αὐτοῖς.

27. 4 [2] προσόρισεν F || [3] πένθος : πάθος L^1A || 5 [2] κατεμιγνύετο corr. Rei. || [4] ἦν ἀναγκαῖον S^1 : ἀναγκαῖον ἦν cet. || [6] πάντας Rei. : ἰόντας codd. || 6 [2] ἤθη : ἐθῶν mor. 233 D || [3] διαφόρων Br. : διαφοράν codd. || 7 [6] ὑπάρχωσιν mor. 238 E || 8 [3] κενοί SF^t (mg. καινοί) || [3] κενάς S : κενας cum αι sup. scr. F || [4] προαιρεύσεις cum ε sup. ευ scr. F || 9 [2] ὅπως : ὡς LA || 28. 1 [1] ἴχνος LAS^mF^m : ἦθος SF^t || [3] ἀνδρείαν A || 2 [1] κρυπτία codd. : κρυππία F.

chez eux la cryptie (si, toutefois, c'est, comme le rapporte Aristote[1], une institution de Lycurgue), qui aurait inspiré à Platon aussi cette opinion sur la constitution de Sparte et sur son auteur. 3 Voici en quoi consistait la cryptie. Les chefs des jeunes gens envoyaient de temps à autre dans la campagne, tantôt ici, tantôt là, ceux qui passaient pour être les plus intelligents, sans leur laisser emporter autre chose que des poignards et les vivres nécessaires. 4 Pendant le jour, ces jeunes gens, dispersés dans des endroits couverts, s'y tenaient cachés et se reposaient ; la nuit venue, ils descendaient sur les routes et égorgeaient ceux des hilotes qu'ils pouvaient surprendre. 5 Souvent aussi, ils se rendaient dans les champs et tuaient les plus forts et les meilleurs. 6 C'est ainsi que Thucydide aussi rapporte dans son histoire de la guerre du Péloponnèse que des hilotes, choisis à cause de leur courage par les Spartiates, se croyant devenus libres, se mirent une couronne sur la tête et firent le tour des sanctuaires des dieux, mais que, peu de temps après, ils disparurent tous, au nombre de plus de deux mille, sans que personne pût dire, ni à ce moment ni dans la suite, comment ils avaient péri[2]. 7 Aristote va même jusqu'à dire que les éphores eux-mêmes, dès qu'ils entraient en charge, déclaraient la guerre aux hilotes, pour qu'on pût les tuer sans contracter de souillure. 8 En tout temps, on les traitait rudement et méchamment : on les forçait à boire beaucoup de vin pur et on les introduisait aux *syssities* pour faire voir aux jeunes gens ce que c'était que l'ivresse.[3] 9 On leur faisait chanter des chansons et danser des danses vulgaires et grotesques, en leur interdisant celles des hommes libres. 10 Aussi raconte-t-on que, plus tard, lors de l'expédition des Thébains en Laconie[4], les hilotes qu'ils avaient faits prisonniers, ayant été invités à chanter les

1. Cette opinion d'Aristote et celle que Plutarque rappelle plus bas au par. 7 devaient se trouver exprimées dans la Λακεδ. Πολιτεία.
2. Thucydide, 4, 80, 3 (Plutarque cite de mémoire, car, d'après l'historien, les Spartiates ordonnèrent aux hilotes de choisir eux-mêmes les plus courageux d'entre eux).
3. Comparer *Démétrios* 1, 5 ; *Apopht. Lacon.* 239 A.
4. A l'époque d'Épaminondas, entre Leuctres et Mantinée (371-362).

εἴ γε δὴ καὶ τοῦτο τῶν Λυκούργου πολιτευμάτων ἕν ἐστιν,
ὡς Ἀριστοτέλης ἱστόρηκε, ταύτην ἂν εἴη καὶ τῷ Πλά-
τωνι περὶ τῆς πολιτείας καὶ τοῦ ἀνδρὸς ἐνειργασμένη
δόξαν. 3 Ἦν δὲ τοιάδε· τῶν νέων οἱ ἄρχοντες διὰ χρό-
νου τοὺς μάλιστα νοῦν ἔχειν δοκοῦντας εἰς τὴν χώραν
⟨ἄλλοτ'⟩ ἄλλως ἐξέπεμπον, ἔχοντας ἐγχειρίδια καὶ
τροφὴν ἀναγκαίαν, ἄλλο δ' οὐδέν· 4 οἱ δὲ μεθ' ἡμέραν f
μὲν εἰς ἀσυνδήλους διασπειρόμενοι τόπους, ἀπέκρυπτον
ἑαυτοὺς καὶ ἀνεπαύοντο, νύκτωρ δὲ κατιόντες εἰς τὰς
ὁδοὺς τῶν εἱλώτων τὸν ἁλισκόμενον ἀπέσφαττον.
5 Πολλάκις δὲ καὶ τοὺς ἀγροὺς ἐπιπορευόμενοι,
τοὺς ῥωμαλεωτάτους καὶ κρατίστους αὐτῶν ἀνῄρουν.
6 Ὥσπερ καὶ Θουκυδίδης ἐν τοῖς Πελοποννησιακοῖς
ἱστορεῖ τοὺς ἐπ' ἀνδρίᾳ προκριθέντας ὑπὸ τῶν Σπαρτια- 57
τῶν στεφανώσασθαι μὲν ὡς ἐλευθέρους γεγονότας καὶ
περιελθεῖν τὰ τῶν θεῶν ἱερά, μικρὸν δ' ὕστερον ἅπαντας
ἀφανεῖς γενέσθαι, πλείονας ἢ δισχιλίους ὄντας, ὡς μήτε
παραχρῆμα μήθ' ὕστερον ἔχειν τινὰ λέγειν ὅτῳ τρόπῳ
διεφθάρησαν. 7 Ἀριστοτέλης δὲ μάλιστά φησι καὶ
τοὺς ἐφόρους, ὅταν εἰς τὴν ἀρχὴν καταστῶσι πρῶτον,
τοῖς εἵλωσι καταγγέλλειν πόλεμον, ὅπως εὐαγὲς ᾖ τὸ
ἀνελεῖν. 8 Καὶ τἆλλα δὲ τραχέως προσεφέροντο καὶ
σκληρῶς αὐτοῖς· οὕς γε καὶ πίνειν ἀναγκάζοντες πολὺν
ἄκρατον εἰς τὰ συσσίτια παρεισῆγον, ἐπιδεικνύμενοι τὸ b
μεθύειν οἷόν ἐστι τοῖς νέοις, 9 καὶ ᾠδὰς ἐκέλευον ᾄδειν
καὶ χορείας χορεύειν ἀγεννεῖς καὶ καταγελάστους, ἀπέ-
χεσθαι δὲ τῶν ἐλευθερίων. 10 Διὸ καί φασιν ὕστερον
ἐν τῇ Θηβαίων εἰς τὴν Λακωνικὴν στρατείᾳ τοὺς ἁλισκο-
μένους εἵλωτας κελευομένους ᾄδειν τὰ Τερπάνδρου καὶ

28. 2 [2] καί ante τοῦτο om. LA ‖ [4] ἐνειργασμένη : ἀνειργασμένην codd. ‖ 3 [1] τοιάδε : τοιαύτη LA ‖ [3] ἄλλοτ' add. Zie. ‖ 4 [2] τόπους : πόνους L^1 ‖ 5 [1] τοὺς ἀγρούς Cor. : τοῖς ἀγροῖς codd. ‖ [2] ἀνῄρουν : ἀνέσφαττον S^1 ‖ 6 [2] ἐπ' ἀνδρ. : ὑπ' F ‖ [6] ὅτῳ Thuc. 4, 80, 3 : τῷ codd. ‖ 7 [3] ᾖ : ἦν A ‖ 8 [2] οὕς γε : ὥστε codd. ‖ [2] καί om. A ‖ 9 [3] ἐλευθερίων Br. : ἐλευθέρων codd. ‖ 10 [2] στρατείᾳ : στρατιᾷ LA.

poèmes de Terpandre, d'Alcman et du Laconien Spendôn, s'y refusèrent, en disant que leurs maîtres ne le permettaient pas. 11 C'est pourquoi ceux qui disent qu'à Lacédémone l'homme libre est plus libre que partout ailleurs, et l'esclave plus esclave, ont bien vu la différence[1]. 12 Pour moi, je pense que les Spartiates n'exercèrent ce genre de cruautés que plus tard, et surtout après le grand tremblement de terre, à la suite duquel les hilotes, dit-on, se réunirent aux Messéniens pour les attaquer, causèrent dans le pays les plus graves dommages et mirent la ville dans un extrême danger[2]. 13 Car je ne saurais imputer à Lycurgue une pratique aussi horrible que la cryptie, quand je juge son caractère d'après sa mansuétude et sa justice en tout le reste, et que je vois la divinité elle-même ajouter son témoignage en sa faveur[3].

La fin de Lycurgue. — 29. 1 Quand il vit que ses lois les plus importantes étaient entrées dans les mœurs et que sa constitution s'était suffisamment fortifiée pour pouvoir se soutenir et se conserver par elle-même, alors, comme Dieu, au dire de Platon, après avoir formé le monde et lui avoir imprimé son premier mouvement, éprouva une grande joie[4], de même Lycurgue, satisfait et ravi de la beauté et de la grandeur de sa législation qu'il voyait en action et en marche, désira, autant que le permettait la prévoyance humaine, la rendre immortelle et immuable dans l'avenir. 2 Il convoqua tous les citoyens en assemblée et leur déclara que sa constitution, dans l'ensemble, était bonne et capable d'assurer la prospérité et l'excellence de la ville, mais qu'il avait encore une chose de première importance à leur communiquer, et qu'il ne pouvait le faire avant d'avoir consulté le dieu. 3 Ils devaient donc observer les lois établies

1. Le mot était de Critias, dans sa Πολιτεία Λακ. ; cf. Diels, *Fragm. d. Vorsokr.* II, p. 624, n° 37.

2. Le terrible tremblement de terre de 464 est raconté par Plutarque, *Cimon* 16, 4 sqq. ; cf. Thucydide, I, 101.

3. La « divinité » est ici Apollon Pythien : 5, 4, et 29, 5-6.

4. Platon, *Timée*, 37 c.

Ἀλκμᾶνος καὶ Σπένδοντος τοῦ Λάκωνος παραιτεῖσθαι,
φάσκοντας οὐκ ἐθέλειν τοὺς δεσποσύνους· 11 ὥστε
τοὺς λέγοντας ἐν Λακεδαίμονι καὶ τὸν ἐλεύθερον μάλιστ'
ἐλεύθερον εἶναι καὶ τὸν δοῦλον μάλιστα δοῦλον, οὐ
φαύλως τεθεωρηκέναι τὴν διαφοράν. 12 Τὰς μὲν οὖν
τοιαύτας χαλεπότητας ὕστερον ἐγγενέσθαι τοῖς Σπαρ-
τιάταις νομίζω, μάλιστα ⟨δὲ⟩ μετὰ τὸν μέγαν σεισμόν, c
ᾧ συνεπιθέσθαι τοὺς εἵλωτας μετὰ Μεσσηνίων ἱστοροῦσι
καὶ πλεῖστα κακὰ τὴν χώραν ἐργάσασθαι καὶ μέγιστον
τῇ πόλει περιστῆσαι κίνδυνον. 13 Οὐ γὰρ ἂν ἔγωγε
προσθείην Λυκούργῳ μιαρὸν οὕτω ⟨τὸ⟩ τῆς κρυπτείας
ἔργον, ἀπὸ τῆς ἄλλης αὐτοῦ πρᾳότητος καὶ δικαιοσύνης
τεκμαιρόμενος τὸν τρόπον, ᾧ καὶ τὸ δαιμόνιον ἐπεμαρ-
τύρησε.

29. 1 Κατειλημμένων δὲ τοῖς ἐθισμοῖς ἤδη τῶν
κυριωτάτων ὑπ' αὐτοῦ, καὶ τῆς πολιτείας ἐκτεθραμμένης
ἱκανῶς, καὶ δυναμένης φέρειν ἑαυτὴν καὶ σῴζειν δι' ἑαυ-
τῆς, ὥσπερ ὁ Πλάτων φησὶν ἐπὶ τῷ κόσμῳ γενομένῳ
καὶ κινηθέντι τὴν πρώτην κίνησιν εὐφρανθῆναι τὸν θεόν, d
οὕτως ἀγασθεὶς καὶ ἀγαπήσας τὸ τῆς νομοθεσίας κάλλος
καὶ μέγεθος ἐν ἔργῳ γενομένης καὶ ὁδῷ βαδιζούσης, ἐπε-
θύμησεν, ὡς ἀνυστὸν ἐξ ἀνθρωπίνης προνοίας, ἀθάνατον
αὐτὴν ἀπολιπεῖν καὶ ἀκίνητον εἰς τὸ μέλλον. 2 Συνα-
γαγὼν οὖν ἅπαντας εἰς ἐκκλησίαν, τὰ μὲν ἄλλα μετρίως
ἔχειν ἔφη καὶ ἱκανῶς πρὸς εὐδαιμονίαν καὶ ἀρετὴν τῆς
πόλεως, ὃ δὲ κυριώτατόν ἐστι καὶ μέγιστον, οὐκ ἂν ἐξε-
νεγκεῖν πρότερον πρὸς αὐτοὺς ἢ χρήσασθαι τῷ θεῷ·
3 δεῖν οὖν ἐκείνους ἐμμένειν τοῖς καθεστῶσι νόμοις,

28. 10 [4] Ἀλκμᾶνος : Ἀλμᾶνος SF ‖ [5] τοὺς δεσπ. : τάς LS[1]F ‖ 11 [3] ἐλεύθερον εἶναι : ἐλευθέριον εἶναι L[1] ‖ 12 [2] ἐγγενέσθαι : γενέσθαι L ‖ [3] ⟨δὲ⟩ Rei. ‖ [5] ἐργάσασθαι Sch. : εἰργάσθαι codd. ‖ 13 [1] ἄν om. L[1] ‖ [2] προσθείην codd. (F[1] προσθύειν) ‖ [2] μιαρόν t., μικρόν mg. F ‖ [2] ⟨τὸ⟩ Rei. ‖ [2] κρυπτίας F ‖ 29. 1 [1] δὲ ἤδη τ. ἐθ. F ‖ [2] ἐκτεθραμμένης Rei. : ἐκτετραμμένης codd. ‖ [9] μέλλον : μᾶλλον L[1] ‖ 3 [1] δεῖν : δεῖ L[1]AF.

sans les changer ni les altérer en rien jusqu'à ce que lui-même fût revenu de Delphes ; il ferait alors ce que le dieu lui aurait ordonné. 4 Ils se déclarèrent tous d'accord et le pressèrent de partir. Après avoir fait prêter serment aux rois et aux sénateurs, puis à tous les autres citoyens de garder et d'observer les lois établies jusqu'à son retour, Lycurgue partit pour Delphes. 5 Arrivé auprès de l'oracle, il sacrifia au dieu et lui demanda si ses lois étaient bonnes et capables d'assurer la prospérité et le bien de la cité. 6 Le dieu ayant répondu que ses lois étaient bonnes et que la ville ne cesserait d'avoir la destinée la plus glorieuse tant qu'elle observerait la constitution de Lycurgue, celui-ci mit l'oracle par écrit et l'envoya à Sparte. 7 Lui-même offrit un second sacrifice au dieu[1], et, après avoir embrassé ses amis et son fils, il jugea bon de ne pas dégager ses concitoyens de leur serment et de mettre volontairement fin à ses jours, à Delphes même, étant arrivé à cet âge où il est temps de choisir si l'on veut continuer ou terminer sa vie, et pensant d'ailleurs qu'il avait eu déjà suffisamment de bonheur dans son existence. 8 Il se laissa donc mourir de faim[2], persuadé qu'un homme d'État a le devoir d'être utile à son pays même par sa mort, et que la fin de sa vie doit servir à quelque chose et comporter une part de mérite et d'efficacité. 9 Il considérait, en effet, qu'après avoir exécuté de si grandes actions, sa mort mettrait véritablement le comble à son bonheur et garantirait à ses concitoyens, qui avaient juré d'observer ses lois jusqu'à son retour, la durée des grands biens qu'il leur avait procurés pendant sa vie. 10 Et il ne se trompa point dans son calcul ; car pendant cinq cents ans[3], Sparte, observant les lois de Lycurgue, fut la première cité de la Grèce par la gloire qu'elle dut à l'excel-

1. Le sacrifice mentionné au paragraphe 5 était la προθυσία, sacrifice préliminaire à toute consultation de l'oracle (cf. ci-dessus, 5, 4) ; celui-ci est un sacrifice d'action de grâces, εὐχαριστήριον.

2. Lycurgue aurait vécu quatre-vingt-cinq ans, d'après le traité sur les Μακρόβιοι attribué à Lucien, par. 27. Éphore rapportait que Lycurgue avait terminé volontairement sa vie en se laissant mourir de faim : cf. Elien, *Varia historia* 13, 3.

3. De Charilaos à Agis (roi de 427 à 400).

καὶ μηδὲν ἀλλάσσειν μηδὲ μετακινεῖν ἕως ἐπάνεισιν ἐκ
Δελφῶν αὐτός· ἐπανελθὼν γὰρ ὅ τι ἂν τῷ θεῷ δοκῇ
ποιήσειν. 4 Ὁμολογούντων δὲ πάντων καὶ κελευόν-
των βαδίζειν, ὅρκους λαβὼν παρὰ τῶν βασιλέων καὶ τῶν e
γερόντων, ἔπειτα παρὰ τῶν ἄλλων πολιτῶν, ἐμμενεῖν καὶ
χρήσεσθαι τῇ καθεστώσῃ πολιτείᾳ μέχρι ἂν ἐπανέλθῃ,
ὁ Λυκοῦργος ἀπῆρεν εἰς Δελφούς. 5 Παραγενόμενος
δὲ πρὸς τὸ μαντεῖον καὶ τῷ θεῷ θύσας, ἠρώτησεν εἰ
καλῶς οἱ νόμοι καὶ ἱκανῶς πρὸς εὐδαιμονίαν καὶ ἀρετὴν
πόλεως κείμενοι τυγχάνουσιν. 6 Ἀποκριναμένου δὲ
τοῦ θεοῦ καὶ τοὺς νόμους καλῶς κεῖσθαι καὶ τὴν πόλιν
ἐνδοξοτάτην διαμενεῖν τῇ Λυκούργου χρωμένην πολι-
τείᾳ, τὸ μάντευμα γραψάμενος εἰς Σπάρτην ἀπέστειλεν.
7 Αὐτὸς δὲ τῷ θεῷ πάλιν θύσας καὶ τοὺς φίλους ἀσπα- f
σάμενος καὶ τὸν υἱόν, ἔγνω μηκέτι τοῖς πολίταις ἀφεῖναι
τὸν ὅρκον, αὐτοῦ δὲ καταλῦσαι τὸν βίον ἑκουσίως, ἡλι-
κίας γεγονὼς ἐν ᾗ καὶ βιοῦν ἔτι καὶ πεπαῦσθαι βουλομέ-
νοις ὡραῖόν ἐστι, καὶ τῶν περὶ αὐτὸν ἱκανῶς πρὸς εὐδαι-
μονίαν ἔχειν δοκούντων. 8 Ἐτελεύτησεν οὖν ἀποκαρ-
τερήσας, ἡγούμενος χρῆναι τῶν πολιτικῶν ἀνδρῶν μηδὲ
τὸν θάνατον ἀπολίτευτον εἶναι, μηδ᾽ ἀργὸν τὸ τοῦ βίου
τέλος, ἀλλ᾽ ἐν ἀρετῆς μερίδι καὶ πράξεως γενόμενον. 58
9 Αὐτῷ τε γὰρ ἐξειργασμένῳ τὰ κάλλιστα τὴν τελευτὴν
ὡς ἀληθῶς ἐπιτελείωσιν εἶναι τῆς εὐδαιμονίας, καὶ τοῖς
πολίταις ὧν διὰ τοῦ βίου παρεσκεύασε καλῶν καὶ ἀγα-
θῶν φύλακα τὸν θάνατον ἀπολείψειν, ὀμωμοκόσι χρήσε-
σθαι τῇ πολιτείᾳ μέχρι ἂν ἐκεῖνος ἐπανέλθῃ. 10 Καὶ οὐ
διεψεύσθη τῶν λογισμῶν· τοσοῦτον ἐπρώτευσεν ἡ πόλις
τῆς Ἑλλάδος εὐνομίᾳ καὶ δόξῃ, χρόνον ἐτῶν πεντακο-

29. 4 [4] χρήσεσθαι Rei. : χρήσασθαι codd. ‖ [4] μέχρις hic et postea LA ‖ 6 [2] πόλιν : πολιτείαν F ‖ 7 [4] ἐν ᾗ : ἐν ᾧ L[1] (ᾗ in ras. A) ‖ 9 [3] καλῶς καὶ ἀγαθῶς cum ν s. s. F ‖ [4] χρήσεσθαι Lind. : χρῆσθαι codd. : χρήσασθαι S[1] ‖ 10 [3] χρόνον Par. 1673, Marc. 385 : χρόνων SF : χρόνῳ LA.

lence de sa constitution. Parmi les quatorze rois qui régnèrent après Lycurgue jusqu'à Agis, fils d'Archidamos, aucun n'y fit de changement, 11 car l'institution des éphores ne fut pas un relâchement, mais un renforcement de la constitution, et, bien qu'elle parût être en faveur du peuple, elle ne fit que rendre l'aristocratie plus forte.

Coup d'œil sur l'avenir de Sparte. — 30. 1 C'est sous le règne d'Agis que l'argent commença à faire irruption dans Sparte, et, avec l'argent, la cupidité et l'envie de s'enrichir y entrèrent grâce à Lysandre, qui, personnellement insensible à la corruption, remplit sa patrie de l'amour de la fortune et du luxe, en y rapportant de la guerre de l'or et de l'argent, conduite qui eut pour effet de renverser les lois de Lycurgue[1]. 2 Tant qu'elles furent en vigueur, Sparte se gouvernait à la façon, non d'une ville, mais de la maison d'un homme entraîné à la sagesse, ou plutôt, comme les poètes racontent qu'avec sa peau de lion et sa massue Héraclès parcourait la terre pour châtier les tyrans iniques et brutaux[2], de même Sparte, avec une simple scytale et un manteau grossier, commandait à la Grèce qui se soumettait volontairement à son empire, détruisait les injustes dominations et les tyrannies qui opprimaient les villes, arbitrait les guerres, apaisait les séditions, souvent même sans remuer un seul bouclier, en se contentant d'envoyer un unique ambassadeur, dont tout le monde exécutait immédiatement les ordres, comme les abeilles, à l'apparition de la reine de la ruche, accourent ensemble et se rangent en ordre autour d'elle ; tant Sparte avait de prestige par l'excellence de ses lois et par sa justice !* 3 Aussi, pour moi, je m'étonne qu'on puisse dire que les Lacédémoniens savaient obéir, mais ne savaient pas commander, et qu'on approuve ce mot du roi Théopompe, à qui l'on disait que Sparte se maintenait grâce au don du commandement que possédaient

1. Voir *Lysandre* 2, 6 et 16-17 ; Diodore, 13, 106.
2. Θηριώδεις : Plutarque suggère peut-être que certains des monstres tués par Héraclès d'après la légende étaient en réalité des hommes puissants et injustes, de même que le Minotaure dont triompha Thésée aurait été un homme nommé Tauros (*Thésée* 16, 1).

σίων τοῖς Λυκούργου χρησαμένη νόμοις, οὓς δεκατεσσάρων βασιλέων μετ' ἐκεῖνον εἰς Ἆγιν τὸν Ἀρχιδάμου γενομένων οὐδεὶς ἐκίνησεν. 11 Ἡ γὰρ τῶν ἐφόρων κατάστασις οὐκ ἄνεσις ἦν, ἀλλ' ἐπίτασις τῆς πολιτείας, b
καὶ δοκοῦσα πρὸς τοῦ δήμου γεγονέναι, σφοδροτέραν ἐποίησε τὴν ἀριστοκρατίαν.

30. 1 Ἄγιδος δὲ βασιλεύοντος εἰσερρύη νόμισμα πρῶτον εἰς τὴν Σπάρτην, καὶ μετὰ τοῦ νομίσματος πλεονεξία καὶ πλούτου ζῆλος ἐπέβη [δι' Ἀλέξανδρον μᾶλλον δὲ] διὰ Λύσανδρον, ὃς αὐτὸς ὢν ἀνάλωτος ὑπὸ χρημάτων ἐνέπλησε τὴν πατρίδα φιλοπλουτίας καὶ τρυφῆς, [καὶ] χρυσὸν καὶ ἄργυρον ἐκ τοῦ πολέμου καταγαγὼν καὶ τοὺς Λυκούργου καταπολιτευσάμενος νόμους. 2 Ὧν ἐπικρατούντων πρότερον οὐ πόλεως ἡ Σπάρτη πολιτείαν, ἀλλ' ἀνδρὸς ἀσκητοῦ καὶ σοφοῦ βίον ἔχουσα, c
μᾶλλον δ', ὥσπερ οἱ ποιηταὶ τὸν Ἡρακλέα μυθολογοῦσι δέρμα καὶ ξύλον ἔχοντα τὴν οἰκουμένην ἐπιπορεύεσθαι, κολάζοντα τοὺς παρανόμους καὶ θηριώδεις τυράννους, οὕτως ἡ πόλις ἀπὸ σκυτάλης μιᾶς καὶ τρίβωνος ἄρχουσα τῆς Ἑλλάδος ἑκούσης καὶ βουλομένης, κατέλυε τὰς ἀδίκους δυναστείας καὶ τυραννίδας ἐν τοῖς πολιτεύμασι, καὶ πολέμους ἐβράβευε, καὶ στάσεις κατέπαυε, πολλάκις οὐδ' ἀσπίδα κινήσασα μίαν, ἀλλ' ἕνα πέμψασα πρεσβευτήν, ᾧ πάντες εὐθὺς ἐποίουν τὸ προστασσόμενον, ὥσπερ αἱ μέλισσαι φανέντος ἡγεμόνος συντρέχοντες καὶ κατακοσμούμενοι. Τοσοῦτον περιῆν εὐνομίας τῇ πόλει καὶ δικαιοσύνης. 3 Ὅθεν ἔγωγε θαυμάζω τῶν λεγόν- d
των ὡς ἄρχεσθαι μὲν ᾔδεσαν, ἄρχειν δ' οὐκ ἠπίσταντο Λακεδαιμόνιοι, καὶ τὸν Θεοπόμπου τοῦ βασιλέως ἐπαινούντων λόγον, ὃς εἰπόντος τινὸς σῴζεσθαι τὴν Σπάρτην

29. 10 [4] δεκατεσσάρως L[1] ‖ **30.** 1 [3] πλούτου : πλούτῳ A, Par. 1672, 1674 ‖ [3] δι' Ἀλ. μ. δ. del. Br. ‖ 2 [6] τρύβωνος F ‖ [7] κατέλυσε L ‖ 3 [4] τήν om. F.

ses rois, et qui répondit : « C'est plutôt grâce au don d'obéissance qu'ont les citoyens. »[1] 4 Car les peuples ne consentent guère à écouter ceux qui sont incapables de les guider : l'obéissance réside dans le talent du chef ; celui qui conduit bien se fait bien suivre, et, de même que l'effet de l'art équestre est de rendre un cheval doux et docile aux rênes, de même celui de l'art royal est de faire obéir les hommes. Mais les Lacédémoniens inspiraient aux autres non seulement l'obéissance, mais aussi le désir de les avoir pour chefs et de se soumettre à leurs ordres. 5 Les étrangers, en effet, ne leur demandaient par leurs envoyés ni vaisseaux, ni argent, ni hoplites, mais simplement un chef spartiate, et, quand ils l'avaient obtenu, ils le traitaient avec honneur et respect. C'est ainsi que les Siciliens firent avec Gylippe, les Chalcidiens avec Brasidas, et tous les Grecs d'Asie avec Lysandre, Callicratidas et Agésilas. On appelait ces Spartiates harmostes et conseillers des peuples et des gouvernants chez qui on les envoyait[2], et l'on avait les yeux fixés sur tout l'État spartiate comme sur un précepteur et un maître dans l'art de se conduire avec honneur et de bien gouverner. 6 C'est à quoi fait allusion sans doute la raillerie de Stratonicos, lorsque, légiférant pour rire, il décida que les Athéniens célébreraient les mystères et feraient les processions, que les Éléens présideraient les jeux, parce qu'ils excellaient dans ce rôle, et que les Lacédémoniens, pour toute faute que commettraient ces deux peuples, seraient roués de coups[3]. 7 Ce n'était là qu'une plaisanterie ; mais Antisthène le Socratique, voyant les Thébains s'enorgueillir à la suite de la bataille de Leuctres, dit qu'ils ressemblaient exactement à des marmots fiers d'avoir battu leur maître.

Lycurgue philosophe et dieu. — **31.** 1 Mais l'objet principal que Lycurgue s'était proposé n'était pas de

1. Cf. *Apopht. Lacon.* 221 E ; *Praecepta ger. reip.* 816 E.
2. Plutarque songe certainement à l'étymologie du mot ἁρμοστής : de ἁρμόζειν, « faire régner l'accord, l'harmonie ».
3. Cf. R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 405-406.

διὰ τοὺς βασιλεῖς ἀρχικοὺς γεγονότας, « Μᾶλλον, εἶπε,
διὰ τοὺς πολίτας πειθαρχικοὺς ὄντας ». 4 Οὐ γὰρ
ἀκούειν ὑπομένουσι τῶν προστατεῖν μὴ δυναμένων, ἀλλ'
ἡ πειθαρχία μάθημα μέν ἐστι τοῦ ἄρχοντος (ἐμποιεῖ γὰρ
ὁ καλῶς ἄγων τὸ καλῶς ἕπεσθαι· καὶ καθάπερ ἱππικῆς
τέχνης ἀποτέλεσμα πρᾷον ἵππον καὶ πειθήνιον παρα-
σχεῖν, οὕτω βασιλικῆς ἐπιστήμης ἔργον ἀνθρώποις εὐ- e
πείθειαν ⟨ἐν⟩εργάσασθαι), Λακεδαιμόνιοι δ' οὐκ εὐπεί-
θειαν, ἀλλ' ἐπιθυμίαν ἐνειργάζοντο τοῖς ἄλλοις τοῦ ἄρχε-
σθαι καὶ ὑπακούειν αὐτοῖς. 5 Ἤτουν γὰρ οὐ ναῦς οὐδὲ
χρήματα παρ' αὐτῶν οὐδ' ὁπλίτας πέμποντες, ἀλλ' ἕνα
Σπαρτιάτην ἡγεμόνα· καὶ λαβόντες ἐχρῶντο μετὰ τιμῆς
καὶ δέους, ὥσπερ Γυλίππῳ Σικελιῶται καὶ Βρασίδᾳ Χαλ-
κιδεῖς, Λυσάνδρῳ δὲ καὶ Καλλικρατίδᾳ καὶ Ἀγησιλάῳ
πάντες οἱ τὴν Ἀσίαν οἰκοῦντες Ἕλληνες, τοὺς μὲν
ἄνδρας ἁρμοστὰς καὶ σωφρονιστὰς τῶν ἑκασταχοῦ δή-
μων καὶ ἀρχόντων ὀνομάζοντες, πρὸς δὲ σύμπασαν τὴν
Σπαρτιατῶν πόλιν ὥσπερ παιδαγωγὸν ἢ διδάσκαλον
εὐσχήμονος βίου καὶ τεταγμένης πολιτείας ἀποβλέ-
ποντες. 6 Εἰς ὃ καὶ Στρατόνικος ἐπισκῶψαι δοκεῖ, μετὰ f
παιδιᾶς νομοθετῶν καὶ κελεύων Ἀθηναίους ἄγειν μυστή-
ρια καὶ πομπάς, Ἠλείους δ' ἀγωνοθετεῖν, ὡς κάλλιστα
τοῦτο ποιοῦντας, Λακεδαιμονίους δ' ἂν ἁμαρτάνωσιν
οὗτοι δέρεσθαι. 7 Καὶ τοῦτο μὲν εἴρηται χάριν τοῦ
γελοίου. Ἀντισθένης δ' ὁ Σωκρατικὸς ἀπὸ τῆς ἐν Λεύκ-
τροις μάχης ὁρῶν τοὺς Θηβαίους μέγα φρονοῦντας, 59
οὐδὲν αὐτοὺς ἔφη διαφέρειν παιδαρίων ἐπὶ τῷ συγκόψαι
τὸν παιδαγωγὸν γαυριώντων.

31. 1 Οὐ μὴν τοῦτό γε τῷ Λυκούργῳ κεφάλαιον ἦν

30. 3 [5] ἀρχικοὺς ὄντας « οὐκ » ἔφη « ἀλλὰ διά mor. 221 E ‖ [5] εἶπε : εἰπεῖν SF ‖ 4 [3] πειθαρχία : πιθαρχία hic S ‖ [3] τοῦ om. LA ‖ [6] ἀνθρώποις om. LA ‖ [7] ἐργάσασθαι codd. ‖ 5 [1] οὐδὲ Sch. : οὔτε codd. ‖ [6] Ἕλληνες om. LA ‖ [8] τήν om. SL.

laisser une ville qui commandât à la plupart des autres ; mais, persuadé que, comme dans la vie d'un individu, dans une cité tout entière, le bonheur naît de la vertu et de l'harmonie intérieure[1], il la régla et la disposa de telle manière que les citoyens, toujours libres et se contentant de ce qu'ils possédaient, se maintinssent le plus longtemps possible dans la pratique de la sagesse. 2 C'est le même principe politique qu'ont suivi Platon, Diogène, Zénon[2] et tous ceux qui, ayant entrepris d'écrire sur cette matière, ont mérité des éloges, mais qui n'ont laissé que des écrits et des discours. 3 Lycurgue, lui, n'a laissé ni écrits ni discours, mais il a mis au jour un gouvernement réel qui est inimitable, il a fait voir à ceux qui croient que le sage, tel qu'on le dépeint en théorie, ne saurait exister, sa cité tout entière pratiquant l'amour de la sagesse, et il a surpassé par là, à bon droit, la renommée de tous ceux qui ont jamais gouverné parmi les Grecs. 4 Voilà pourquoi Aristote dit qu'il méritait plus d'honneurs qu'on ne lui en rend à Lacédémone, bien qu'il y reçoive les plus grands de tous. Car il a un sanctuaire et on lui offre tous les ans des sacrifices comme à un dieu[3]. 5 On dit aussi que, ses restes ayant été rapportés dans sa patrie, la foudre tomba sur son tombeau, ce qui n'est guère arrivé dans la suite à aucun personnage illustre, sauf à Euripide, qui mourut et fut enseveli à Aréthuse en Macédoine : 6 témoignage important et qui justifie l'enthousiasme des admirateurs d'Euripide, qui a seul obtenu après sa mort la même distinction que l'homme le plus aimé des dieux et le plus saint[4]. 7 Les uns disent que Lycurgue mourut à Kirrha ; Apollothémis,

1. Plutarque, ici, se souvient de la *République* de Platon, surtout du livre 4 ; Platon, d'ailleurs, est cité au paragraphe suivant.

2. Ce Diogène est, je crois, le célèbre Diogène de Sinope, le philosophe « au tonneau », à qui l'on attribuait une Πολιτεία, plutôt que Diogène de Séleucie. Quant à l'ouvrage de Zénon de Kittion, fondateur du Portique, Plutarque y fait allusion aussi dans le *De Alex. fort.* 329 A. — Voir F. Ollier, *Le mirage spartiate* 2, p. 15 et 78.

3. C'est sans doute dans sa Λακ. Πολ. qu'Aristote parlait ainsi de Lycurgue, dont il a pourtant critiqué l'œuvre dans sa *Politique*. Pour la déification de Lycurgue, voir ci-dessus, 5, 4, et Pausanias, 3, 16, 6.

4. Voir la *Vie et généalogie d'Euripide*, l. 45, dans l'édition d'Euripide de la *Coll. des Univ. de France*, I, p. 2. On sait qu'Euripide avait

τότε. πλείστων ἡγουμένην ἀπολιπεῖν τὴν πόλιν· ἀλλ' ὥσπερ ἑνὸς ἀνδρὸς βίῳ καὶ πόλεως ὅλης νομίζων εὐδαιμονίαν ἀπ' ἀρετῆς ἐγγίνεσθαι καὶ ὁμονοίας τῆς πρὸς αὑτήν, πρὸς τοῦτο συνέταξε καὶ συνήρμοσεν ὅπως ἐλευθέριοι καὶ αὐτάρκεις γενόμενοι καὶ σωφρονοῦντες ἐπὶ πλεῖστον χρόνον διατελῶσι. 2 Ταύτην καὶ Πλάτων ἔλαβε τῆς πολιτείας ὑπόθεσιν καὶ Διογένης καὶ Ζήνων, καὶ πάντες ὅσοι τι περὶ τούτων ἐπιχειρήσαντες εἰπεῖν ἐπαινοῦνται, γράμματα καὶ λόγους ἀπολιπόντες μόνον. b
3 Ὁ δ' οὐ γράμματα καὶ λόγους, ἀλλ' ἔργῳ πολιτείαν ἀμίμητον εἰς φῶς εἰσενεγκάμενος, καὶ τοῖς ἀνύπαρκτον εἶναι τὴν λεγομένην περὶ τὸν σοφὸν διάθεσιν ὑπολαμβάνουσιν ἐπιδείξας ὅλην τὴν πόλιν φιλοσοφοῦσαν, εἰκότως ὑπερῆρε τῇ δόξῃ τοὺς πώποτε πολιτευσαμένους ἐν τοῖς Ἕλλησι. 4 Δι' ὅπερ καὶ Ἀριστοτέλης ἐλάττονας σχεῖν φησι τιμὰς ἢ προσῆκον ἦν αὐτὸν ἔχειν ἐν Λακεδαίμονι, καίπερ ἔχοντα τὰς μεγίστας· ἱερόν τε γάρ ἐστιν αὐτοῦ, καὶ θύουσι καθ' ἕκαστον ἐνιαυτὸν ὡς θεῷ. 5 Λέγεται δὲ καὶ τῶν λειψάνων αὐτοῦ κομισθέντων οἴκαδε, κεραυνὸν εἰς τὸν τάφον κατασκῆψαι· τοῦτο δ' οὐ ῥᾳδίως c
ἑτέρῳ τινὶ τῶν ἐπιφανῶν πλὴν Εὐριπίδῃ συμπεσεῖν ὕστερον, τελευτήσαντι καὶ ταφέντι τῆς Μακεδονίας περὶ Ἀρέθουσαν. 6 Ὥστ' ἀπολόγημα καὶ μαρτύριον εἶναι μέγα τοῖς ἀγαπῶσι τὸν Εὐριπίδην τὸ μόνῳ συμπεσεῖν αὐτῷ μετὰ τὴν τελευτὴν [γενέσθαι] ἃ τῷ θεοφιλεστάτῳ καὶ ὁσιωτάτῳ πρότερον συνέπεσε. 7 Τελευτῆσαι δ' αὐτὸν οἱ μὲν ἐν Κίρρᾳ λέγουσιν, Ἀπολλόθεμις δ' εἰς

31. 1 [2] πλεῖστον L^1A || [2] ἡγουμένων F || [2] ἀπολείπειν S^1 || 2 [4] ἀπολιπόντες : ἀπολείποντες S^1 || 3 [2] εἰσενεγκάμενος SFL : ἐξενεγκάμενος Zie., cf. Plat. Parm. 128 e, etc. : προσενεγκ.- Par. 1679, Iunt. || [3] διάλυσιν καὶ διάθεσιν LA || [3] ὑπολαμβάνουσιν om. SF || [5] πολιτευομένους S^1 || 4 [1] Δι' ὅπερ καὶ LAS^m : ὁ δέ S^tF || [3] καίπερ ἔχοντα : καὶ παρέχοντι S^1 || 5 [5] ταφέντι : ταφηντι F^t Par. 2955 || 6 [1] εἶναι μέγα S : εἶναι om. L || [3] τήν om. LA || [3] τελευτήν καὶ γενέσθαι LAF || [3] ἃ τῷ : αὐτῷ L^1A || [4] ὁσιωτάτῳ : θειοτάτῳ L^2F || 7 [2] δ' αὐτόν SF : δὲ τὸν Λυκοῦργον LAS^m.

qu'il mourut à Élis, où il s'était fait conduire ; Timée et Aristoxène, qu'il finit sa vie en Crète ; Aristoxène prétend même que les Crétois montraient son tombeau en Pergamie, au bord de la route des étrangers[1]. 8 Il laissa, dit-on, un fils unique, Antiôros, qui mourut sans enfant et avec qui sa race s'éteignit[2]. 9 Mais ses compagnons et ses familiers fondèrent, pour continuer son œuvre, une société qui subsista longtemps et appelèrent Lycurgides les jours où ils se réunissaient. 10 Aristocratès, fils d'Hipparque[3], dit que, Lycurgue étant mort en Crète, ses hôtes brûlèrent son corps et dispersèrent ses cendres dans la mer et que lui-même les avait priés de le faire et avait pris ainsi ses précautions, dans la crainte que, si un jour on rapportait ses restes à Lacédémone, les Spartiates, sous prétexte qu'il y était revenu, ne se crussent déliés de leurs serments et ne changeassent la constitution. Voilà ce que j'avais à dire de Lycurgue.

passé les deux dernières années de sa vie en Macédoine, à la cour du roi Archélaos. La foudre frappant une tombe équivaut à une sorte d'apothéose : voir H. Jeanmaire, *Couroï et Courètes*, p. 584.

1. Aristoxène de Tarente, disciple d'Aristote, est surtout connu pour ses écrits sur la musique, mais il était aussi l'auteur de Βίοι ἀνδρῶν, et peut-être avait-il composé une biographie de Lycurgue.

2. Pausanias, 3, 16, 6, appelle le fils de Lycurgue Eucosmos, nom évidemment allégorique, comme celui d'Eunomos, père du législateur (voir ci-dessus, 1, 8).

3. Sur cet Aristocratès, voir ci-dessus, 4, 8, et la note.

Ἦλιν κομισθέντα, Τίμαιος δὲ καὶ Ἀριστόξενος ἐν Κρήτῃ καταβιώσαντα· καὶ τάφον Ἀριστόξενος αὐτοῦ δείκνυσθαί φησιν ὑπὸ Κρητῶν τῆς Περγαμίας περὶ τὴν ξενικὴν ὁδόν. 8 Υἱὸν δὲ λέγεται μονογενῆ καταλιπεῖν Ἀντίω- d
ρον· οὗ τελευτήσαντος ἀτέκνου, τὸ γένος ἐξέλιπεν. 9 Οἱ δ' ἑταῖροι καὶ οἱ οἰκεῖοι διαδοχήν τινα καὶ σύνοδον ἐπὶ πολλοὺς χρόνους διαμείνασαν κατέστησαν, καὶ τὰς ἡμέρας ἐν αἷς συνήρχοντο Λυκουργίδας προσηγόρευσαν. 10 Ἀριστοκράτης δ' ὁ Ἱππάρχου φησὶ τοὺς ξένους τοῦ Λυκούργου τελευτήσαντος ἐν Κρήτῃ καῦσαι τὸ σῶμα καὶ διασπεῖραι τὴν τέφραν εἰς τὴν θάλατταν, αὐτοῦ δεηθέντος καὶ φυλαξαμένου μή ποτ' ἄρα τῶν λειψάνων εἰς Λακεδαίμονα κομισθέντων, ὡς ἐπανήκοντος αὐτοῦ καὶ τῶν ὅρκων λελυμένων, μεταβάλωσι τὴν πολιτείαν. Ταῦτα e
μὲν οὖν περὶ τοῦ Λυκούργου.

31. 7 [5] ξενικήν : ξένην LA : ξένην cum ικ sup. scr. S ‖ 8 [1] μονογενῆ om. A ‖ 9 [1] οἱ ante οἰκεῖοι om. LAF ‖ 10 [1] τοῦ Ἱππάρχου τελευτήσαντος μᾶλλον δὲ τοῦ Λυκούργου L^1A ‖ [6] μεταβάλλωσι L^1 ‖ [7] τοῦ om. S.

VIE DE NUMA

NOTICE

« Plus loin, quel est cet homme que distingue une couronne d'olivier et qui porte des objets sacrés? Je reconnais la chevelure et la barbe blanche du roi romain qui donnera à la ville naissante le fondement de la loi et à qui sa petite cité de Cures et sa terre pauvre commettront une puissante royauté. »[1]

Celui qu'Anchise montre ainsi à Énée parmi les futurs artisans de la grandeur romaine, c'est Numa, la grande figure du roi-prêtre et législateur, qui représente dans l'histoire, ou plutôt dans la légende des origines romaines, le souverain pacifique opposé à son belliqueux prédécesseur Romulus, le créateur des institutions juridiques et religieuses succédant à l'auteur des institutions militaires. Il aurait régné de 715 à 673 avant J.-C. (ou de 709 à 667).

Il est intéressant de comparer trait pour trait la légende de Numa à celle de Romulus et de montrer ainsi que l'un est l'antithèse de l'autre. M. G. Dumézil l'a fait[2], et il a rapproché ce couple royal du couple divin Mitra-Varuna pour conclure que cette opposition traduit « la conception

1. Virgile, *Énéide*, VI, v. 808-812, trad. A. Bellessort.
2. G. Dumézil, *Mitra-Varuna*, p. 29-34. Voir aussi, du même auteur, *Tarpeia*, p. 161-165.

bipartite de la Souveraineté qui paraît avoir été celle des Indo-Européens ».[1]

Mais Numa a-t-il été cela dès le début ? Il nous est difficile de le dire, parce que le plus ancien témoin littéraire de sa légende, Ennius, écrivait dans la première moitié du IIe siècle avant J.-C., à une époque où cette légende était à peu près définitivement constituée. Je dis « à peu près », car la figure de Numa que nous présente Plutarque marque une nouvelle étape et le dernier aboutissement d'une évolution qui fait de Numa un philosophe couronné, selon l'idéal de Platon.

Pourtant Plutarque lui-même n'a pu éliminer de son récit certains éléments traditionnels qui s'accordent mal avec le portrait ordinaire du philosophe : ces entretiens avec la nymphe-épouse Égérie, qui lui paraissent très suspects (4), et aussi l'étrange histoire, qu'il juge être « le comble de l'absurdité », de la capture que Numa aurait faite des dieux ou génies Picus et Faunus, qui lui auraient enseigné le moyen de faire descendre du ciel Jupiter en personne, afin d'obtenir de lui une consultation (15). De telles anecdotes, dans la mesure même où elles surprenaient et choquaient le raisonnable Plutarque, ont chance d'être plus anciennes que le reste de la légende[2].

E. Païs[3] n'a peut-être pas eu tort de voir en Numa un ancien dieu fluvial du Numicius, qui coule non loin de la source dont Égérie était la nymphe. Selon le même auteur, la légende de Numa ne se serait constituée telle que nous la connaissons qu'au IVe siècle de Rome, et le dieu magicien serait devenu le roi législateur sous l'influence indirecte des milieux grecs, et surtout pythagoriciens, de l'Italie méridionale[4].

1. G. Dumézil, *Mitra-Varuna*, p. IX. Voir, cependant, quelques réserves de P. Boyancé, *Rev. Ét. Anc.*, 43 (1941), p. 86.

2. Cf. K. Glaser, *Realenz.*, s. v. *Numa Pompilius*, col. 1243-1244, et surtout G. Dumézil, *Le festin d'immortalité*, p. 146-156.

3. E. Païs, *Storia critica di Roma*, I, p. 447-453.

4. Le nom même de Numa, d'après certains auteurs, venait du grec : ἀπὸ τῶν νόμων, Servius, comm. de l'*Énéide*, VI, v. 808.

Cela expliquerait en tout cas la singulière et vivace tradition qui fait de Numa un disciple de Pythagore et à laquelle Plutarque, bien qu'il la rejette sous sa forme précise et naïve, attache visiblement une si grande importance. Cet *inveteratus error* — le mot est de Cicéron[1] — contenait sans doute une part de vérité sous-jacente, qu'on l'explique soit par le processus de formation de la légende qui devrait beaucoup aux cercles pythagoriciens de Tarente et d'ailleurs, soit par « le souvenir de l'influence exercée sur Rome par les idées morales et par l'activité législative issues, dans l'Italie méridionale, des enseignements du grand philosophe »[2] de Samos.

Il y eut d'ailleurs à Rome une forte réaction nationale contre la tendance à expliquer par le pythagorisme les institutions que l'on attribuait à Numa, et c'est ainsi qu'à l'image du Numa Pythagoricien que nous présentent Plutarque et Ovide[3] s'oppose celle du vieux Sabin qui ne doit rien aux Grecs et tire tout de son génie propre, ainsi que le veulent Cicéron[4] et Tite-Live[5].

A partir du moment où Numa apparut comme le principal législateur de Rome, les prêtres et les érudits s'empressèrent de mettre sous son nom toutes les institutions anciennes de la ville, sauf, bien entendu, les institutions militaires. Mais cela ne se fit pas sans hésitation ni contradiction, et c'est pourquoi bien souvent la création de tel culte, de telle fête, de tel collège de prêtres ou de prêtresses, de tel détail du calendrier, l'initiative de telle loi ou de telle coutume se trouve rapportée par les uns à Numa et par les autres à Romulus ou à l'un quelconque des cinq autres rois[6]. C'est assez dire combien les fonde-

1. Cicéron, *De Rep.* 2, 15, 29.
2. A. Grenier, *Le Génie Romain*, p. 64. — Sur l'origine sans doute pythagoricienne de certaines « lois royales », cf. J. Carcopino, *Mélanges de l'École de Rome*, 1937, p. 374-376.
3. Ovide, *Mét.* 15, v. 7 sqq. et v. 479 sqq.
4. Cicéron, *De Rep.* 2, 13, 25 et 16, 30.
5. Tite-Live 1, 17-21.
6. Voir E. Païs, *Storia critica di Roma*, I, p. 441-443.

ments historiques du « règne » de Numa sont fragiles et peu assurés[1].

***

Le premier chapitre de la *Vie de Numa* est surprenant : Plutarque y prétend que l'époque à laquelle vécut ce roi est aussi incertaine que celle de Lycurgue. Or, lecteur de Varron, il savait pertinemment que, selon la tradition, Rome avait été fondée « la troisième année de la sixième Olympiade » (*Rom.*, 12, 2 : 753 avant J.-C.), et que, Romulus ayant régné trente-sept ans et sa mort ayant été suivie d'un interrègne d'une année, Numa était devenu roi en l'an 39 de Rome (715 av. J.-C.). D'ailleurs, il précise ici même que le début du règne de Numa coïncide avec la troisième année de la seizième Olympiade (714 av. J.-C.). Pourquoi essaie-t-il donc de révoquer en doute cette date en citant le témoignage d'un chronographe nommé Clodius (peut-être l'annaliste Claudius Quadrigarius), qui jetait la suspicion, avec raison d'ailleurs, sur tous les documents généalogiques antérieurs à l'invasion gauloise? Pourquoi conteste-t-il ensuite l'exactitude de la liste des Olympioniques établie par Hippias d'Élis, d'après laquelle un athlète, nommé Pythagore de Sparte, aurait remporté le prix du stade à Olympie vers le temps où Numa devint roi à Rome? Pourquoi tous ces scrupules chronologiques, alors que notre auteur est d'ordinaire beaucoup moins exigeant en cette matière? Une seule réponse est possible : c'est que, Pythagore de Samos ayant vécu, comme il le dit, « près de cinq générations »

1. On trouvera beaucoup de considérations intéressantes sur Numa dans le récent ouvrage de Jean Gagé, *Apollon Romain* (De Boccard, 1955), notamment aux p. 297-347, dans le chapitre intitulé « Apollon, dieu de Numa ». On lira aussi avec profit l'étude de P. Boyancé sur la théologie de Varron, *Rev. Ét. Anc.* 57 (1955), p. 57 sqq., surtout les p. 67-71, qui sont consacrées aux idées de Varron sur le cas de Numa ; or Varron est un auteur souvent cité et très admiré par Plutarque.

après la date traditionnelle du règne de Numa, Plutarque entend faire planer un doute sur cette date, afin de ménager la possibilité d'une influence de Pythagore sur Numa, influence en faveur de laquelle il accumulera tant de présomptions dans la suite de l'ouvrage.

Le nom de l'athlète Pythagore de Sparte est totalement inconnu en dehors de Plutarque et de Denys d'Halicarnasse, 2, 58, 3, qui ne le mentionne justement qu'à propos du synchronisme établi entre sa victoire à Olympie et le début du règne de Numa. Il me paraît assez vraisemblable que Plutarque, qui lisait l'ouvrage de Denys et le cite expressément dans la *Vie de Romulus*, 16, 7, a puisé là ce renseignement, à partir duquel il suppose gratuitement un voyage de cet athlète en Italie, où il aurait pu instruire Numa, non pas certes des croyances pythagoriciennes, mais du moins des institutions spartiates, qui passaient pour présenter tant d'analogies avec celles de Rome[1].

Je suis même persuadé qu'en écrivant la *Vie de Numa*, Plutarque a eu constamment sous les yeux le livre II de la Ῥωμαϊκὴ Ἀρχαιολογία de Denys. Parfois, il développe en une amplification oratoire, où l'on reconnaît à l'évidence sa manière et ses idées personnelles, un passage de Denys : c'est le cas pour le discours prononcé par les ambassadeurs romains venus offrir la royauté à Numa et pour la réponse de celui-ci (5 : cf. Denys, 2, 60, 1). Mais, le plus souvent, il abrège fortement le récit prolixe et diffus de son prédécesseur, par exemple à propos des Pontifes (9 : cf. Denys, 2, 73), des Vestales (10 : cf. Denys, 2, 67), des Féciaux (12, 4-8 : cf. Denys, 2, 72)[2], du dieu

1. Cf. F. Ollier, *Rev. Ét. Gr.*, 59-60 (1946-1947), p. 139-149.

2. Ici une contre-épreuve est possible : Plutarque fait remonter à Numa la création des Féciaux, comme Denys d'Halicarnasse, tandis que Tite-Live, 1, 35, 2, l'attribue à Ancus Marcius, et Cicéron, *De Rep.* 2, 17, 31, à Tullus Hostilius. Mais Plutarque abrège tellement Denys qu'il ne parle pas du *pater patratus* et rapporte à tout le collège les rites que celui-ci était seul à accomplir.

Terme, de la *Fides* et de l'agriculture (16 : cf. Denys, 2, 74-76), ou lorsqu'il raconte d'après Denys une anecdote merveilleuse qu'il raccourcit au point de la rendre obscure et presque inintelligible (15, 1-2 : cf. Denys, 2, 60, 5-7).

Il arrive aussi à Plutarque de corriger une opinion rapportée par Denys, comme il le fait *Romulus*, 16, 7, mais ici sans le nommer : c'est au chapitre 11, à propos de la forme ronde du temple de Vesta, qui imiterait celle de la terre (cf. Denys, 2, 66), tandis que, pour les Pythagoriciens, approuvés par notre auteur, elle imite plutôt celle de l'univers.

Plutarque se complaît ici, comme dans la *Vie de Romulus*, aux étymologies de mots latins, et sa principale source en cette matière reste Varron. Au chapitre 9, 1-7, par exemple, il a sans doute pris dans le *De lingua latina*, 5, 83, non seulement l'explication de *pontifex* par *pons* qu'accepte Varron (et aussi Denys, 2, 73, 1) et qu'il juge, lui, « ridicule », mais encore celle que Plutarque lui préfère (par *potens*) et que Varron ne cite, d'après le grand pontife Scaevola Quintus, que pour la rejeter. Il en va de même, au chap. 19, pour l'étymologie d'*aprilis* et des autres noms de mois (voir les références à Varron dans les notes à ce passage). Enfin, ce que Plutarque dit de Mamurius Veturius et du chant des Saliens en 13, 11, est certainement emprunté à Varron, *De l. l.*, 6, 45.

Mais il dispose aussi de plusieurs autres sources. Le roi Juba et Valérius Antias, déjà nommés dans la *Vie de Romulus*, sont également cités ici, le premier en 7, 11, et 13, 9, à propos de minces détails, le second en 22, 6, à propos de l' « invention » des livres de Numa. Il est fort probable qu'il a consulté aussi Valérius Antias pour l'histoire de la capture de Picus et de Faunus[1] et pour le calendrier de Numa[2]. Il a lu, enfin, les *Annales* de Calpurnius

1. *Numa*, 15, 3 sqq. : cf. *Hist. Rom. Fragm.*, p. 153.
2. *Numa*, 18, 3 : cf. Macrobe, *Sat.* I, 13, 12-16.

Pison, qu'il cite à propos de la mort de Numa, 21, 7.

En ce qui concerne Pythagore de Samos, Plutarque fait état d'un ouvrage, probablement apocryphe, d'Épicharme (8, 17) et aussi d'une tradition orale qu'il a lui-même recueillie à Rome (8, 20) et que nous trouvons rapportée également chez Pline, *Hist. Nat.*, 34, 26. Il a vu de ses yeux, sur le Quirinal, l'emplacement de la maison de Numa (14, 2).

* * *

Si la *Vie de Numa* ne peut nous apprendre rien de certain sur ce roi légendaire, en revanche elle est très précieuse pour la connaissance de son auteur.

J'ai déjà signalé que la figure du législateur de Rome y apparaît assez différente de celle que nous présentent Cicéron et Tite-Live. C'est que Plutarque non seulement a accepté l'hypothèse d'une influence pythagoricienne sur Numa (tout en reconnaissant les difficultés chronologiques qu'elle soulève), mais encore a constamment parlé de lui en platonicien convaincu. Le personnage se prêtait, d'ailleurs, singulièrement à une transposition ou, si l'on veut, à une idéalisation dans le sens des conceptions de l'Académie.

Ce qui apparaît d'abord chez Numa et qui en fait par anticipation une figure pythagoricienne, c'est « l'union d'une personnalité exemplaire au point de vue moral et religieux et de l'influence politique, union éminemment réalisée chez un Archytas de Tarente »[1]. Mais on sait aussi comment cette notion du roi-philosophe devait être reprise et enrichie par Platon, dont la pensée ne cesse d'être présente à l'esprit de Plutarque.

Et c'est pourquoi Numa fait avant tout figure chez lui de philosophe : « Porté naturellement à toutes les vertus, grâce à un caractère heureusement tempéré, il accrut encore sa maîtrise de lui-même par l'exercice, par la pra-

1. K. Glaser, *Realenz.*, s. v. *Numa Pompilius*, col. 1246.

tique de l'austérité et de la philosophie. Il avait débarrassé son âme non seulement des tendances honteuses, mais encore de celles qui sont estimées chez les barbares, la violence et la cupidité, jugeant que le vrai courage consiste à réprimer en soi les passions sous l'empire de la raison. D'après ce principe, il avait banni du même coup de sa maison le luxe et la magnificence... Il n'usait de ses loisirs que pour honorer les dieux et s'élever par la raison à la contemplation de leur nature et de leur puissance » (3, 7-8). Au chapitre 5, 5, Numa trace de lui-même un portrait qui est bien celui du philosophe consommé, dont Plutarque s'efforçait de reproduire en lui-même les traits : dédain du pouvoir, amour de la paix, goût des études désintéressées, des cérémonies religieuses et des réunions amicales. Ce discours de Numa, Plutarque, assurément, ne le trouvait pas tout fait chez ses prédécesseurs, ni chez Denys d'Halicarnasse, ni chez aucun autre. Au chapitre 20, 8-12, Plutarque rappelle et applique à Numa les idées de l'auteur de la *République* et des *Lois* sur « l'union de la puissance royale et de l'esprit philosophique » qui, seule, peut procurer le bonheur aux cités. De même, lorsque le père de Numa et son parent Marcius pressaient Numa d'accepter le pouvoir qu'on lui offrait, ils employaient comme argument une idée chère à Plutarque et qui semble bien avoir pris naissance à l'Académie : ὑπηρεσία θεοῦ τὸ βασιλεύειν[1]. Enfin, en 26, 13, Plutarque s'élève contre ceux qui prétendent que Rome doit toute sa grandeur à la guerre et il donne raison à Numa, pour qui, dit-il, le bien des États ne consistait pas dans la richesse, le luxe et la domination que procurent les conquêtes, mais, comme pour Platon, dans la sécurité, la mansuétude, la modération et la justice.

Cependant, Plutarque était trop respectueux de la tradition fournie par ses devanciers pour passer complètement sous silence certains traits qui s'accordaient mal

1. *Numa*, 6, 2 ; voir la note à cet endroit.

avec ceux-là et qui viennent brouiller cette idéale figure par des disparates et des contradictions. Il fait finalement bon marché, nous l'avons dit, des entretiens et du mariage de Numa avec la nymphe Égérie, comme de son aventure extraordinaire avec Picus, Faunus et Jupiter, histoires que son rationalisme l'oblige à rejeter. Mais il est surprenant de constater qu'il nous montre parfois Numa, ce parfait philosophe, recourant à la supercherie (comme Pythagore, il est vrai) pour augmenter son prestige (4, 12 ; 8, 10 sqq.) et inclinant les Romains à la superstition (8, 4), si bien que leur esprit, presque abruti par cette singulière éducation religieuse (15, 1), en arrive à admettre les fables les plus invraisemblables et les plus ridicules. L'auteur du Περὶ δεισιδαιμονίας, pour qui la superstition est un mal encore plus pernicieux que l'athéisme, aurait dû en conscience blâmer Numa de ces excès.

Par ailleurs, Plutarque nous donne, à propos de Numa, beaucoup d'indications sur les idées et les usages pythagoriciens et sur ses propres croyances. Le chapitre 4 est un des plus intéressants à cet égard. Discutant la possibilité des rapports de Numa avec Égérie, Plutarque y passe en revue un grand nombre d'exemples pris à la fable et à l'histoire, depuis Attis et Endymion jusqu'à Pindare et Sophocle. On l'y voit notamment se montrer très sceptique à l'égard des amours charnelles des dieux pour les hommes et les femmes, mais admettre que la divinité, qui est par nature φιλάνθρωπος (§ 4), peut avoir pour un mortel un amour « qui ne tende qu'à cultiver les mœurs et la vertu de l'aimé » (§ 7), selon l'idéal platonicien. Cette page a paru importante à P. Boyancé, selon qui elle nous montre « comment il n'y a pas de différence essentielle entre les héros mythiques du passé et les personnages de l'histoire en ce qui concerne la fréquentation des dieux ».[1] Il faut prendre garde, cependant, qu'elle s'achève par un aveu de scepticisme à peine dé-

1. P. Boyancé, *Le culte des Muses chez les philosophes grecs*, p. 275.

guisé (§ 11-12). Selon la méthode de l'Académie, Plutarque s'est contenté d'exposer et de discuter avec nuances une opinion qu'il ne considère nullement comme démontrée, puisque Numa et Lycurgue, dit-il finalement, ont probablement feint ces rapports avec la divinité pour donner plus de crédit à leurs lois.

Le chapitre 8 se terminera, lui aussi, par une conclusion ambiguë, dans la manière de l'Académie. C'est là que Plutarque traite le plus complètement la question des rapports des institutions de Numa avec le pythagorisme. Il y relate complaisamment, aux § 12-14, à propos des statues des dieux et de l'anthropomorphisme, les conceptions purement spiritualistes des Pythagoriciens qui sont aussi les siennes et qu'il suppose avoir été celles de Numa. Puis, au chapitre 11, à propos de la forme ronde du temple de Vesta, il fait une allusion intéressante, quoique rapide, à la cosmologie pythagoricienne et à celle de Platon, dont l'opinion aurait varié au sujet de la place de la terre dans l'univers. Au chapitre 14, il rapproche plusieurs particularités du culte romain, attribuées à Numa, de certaines coutumes religieuses des Pythagoriciens, et l'on sent dans ces pages l'intérêt profond du philosophe-prêtre d'Apollon Pythien pour tout ce qui touche à la prière et aux cérémonies sacrées. Le thème Numa-Pythagore, on le voit, est sous-jacent, comme un *leit-motiv*, à tout l'ouvrage, qui s'ouvre par l'examen de la tradition relative à la rencontre des deux hommes et s'achève par le récit concernant les livres pythagoriciens de Numa (chap. 22). Ce dernier chapitre contient le jugement le plus nuancé sur la tradition que Cicéron et Tite-Live rejetaient complètement : « Il faut se montrer très indulgent pour ceux qui, se fondant sur de telles analogies, prétendent que Pythagore et Numa se sont rencontrés. » C'est sans doute une erreur matérielle de le croire, mais elle correspond à une vérité plus profonde et aide à l'entrevoir[1].

1. Cette attitude de Plutarque n'est pas sans faire penser à celle

On pourrait soutenir sans paradoxe que cet ouvrage, plutôt qu'une *Vie de Numa*, est une suite de considérations philosophiques et théologiques sur les institutions religieuses de Rome, à la manière des *Questions romaines*, où se retrouvent, d'ailleurs, tant des sujets ici traités. Et ces considérations restent rarement objectives et extérieures à leur auteur, qui a mis en elles, selon son habitude, beaucoup de ses idées et de ses sentiments intimes[1].

Il y a mis aussi son talent de conteur (la description du supplice des Vestales infidèles, au chapitre 10, me paraît saisissante) et la marque de sa vaste culture. Au chapitre 9, 13-14, à propos des miroirs concaves dont on se servait pour allumer le feu perpétuel, une courte digression nous rappelle l'intérêt qu'il porte aux sciences, et particulièrement à la physique. Ce ne sont pas seulement des idées qu'il emprunte sans cesse à Platon en le nommant ou sans le nommer, mais aussi des ornements de style, des métaphores, comme cette expression « πόλις φλεγμαίνουσα » (8, 2), qu'il prend à la *République*, 2, 372 e, en la détournant, d'ailleurs, de son sens exact, parce qu'il cite de mémoire. C'est de mémoire aussi, sans doute, qu'il insère dans son ouvrage quelques mots, puis quelques vers de Bacchylide (4, 11 et 20, 6), une raillerie de Timon de

qu'il adopte dans le *De E delphico*, 393 D, à l'égard de la croyance si répandue qui identifiait Apollon au soleil : c'est une erreur sans doute, puisque le soleil appartient au monde visible et le dieu au monde intelligible, mais une erreur excusable, et ceux qui la professent « méritent nos égards et notre attention, à cause de leur noblesse d'esprit, puisque c'est l'objet par excellence de leurs hommages... qu'ils mettent ainsi en rapport avec l'idée du divin ».

1. Un simple mot jeté en passant suffit parfois à nous rappeler toute la théologie qu'il expose et discute dans ses dialogues pythiques ou dans le *De Iside et Osiride*. Il écrit, par exemple, sans s'attarder, au chap. 19, 10, à propos de Janus : εἴτε δαίμων, εἴτε βασιλεύς, montrant ainsi qu'il met en doute le caractère divin du *Bifrons*, l'un des plus grands dieux cependant de la Rome primitive, et qu'il hésite à le classer dans la catégorie des génies ou dans celle des rois bienfaisants qui furent divinisés après leur mort, selon l'interprétation rationaliste popularisée par Évhémère.

Phlious sur Pythagore (8, 9) et, enfin, dans la Σύγκρισις, à propos du vêtement impudique des jeunes filles de Sparte, des citations d'Ibycos, Euripide et Sophocle (25, 6 et 8). Il n'est que de lire la narration monotone et plate de Denys d'Halicarnasse, qu'il a certainement connue et utilisée, pour sentir par comparaison le mérite littéraire de Plutarque[1].

1. Il a commis ici, comme ailleurs, quelques erreurs matérielles, inadvertances ou contradictions qui viennent sans doute de la rapidité de son travail. Je relève, en 20, 2 : Μάρκου Ἀτιλίου, pour Γαΐου Ἀτιλίου (à moins qu'il ne s'agisse d'une erreur de copiste?), — en 22, 7 : τετρακοσίων, où l'on attendrait πεντακοσίων, — en 22, 10 : Ancus Marcius, d'après la tradition, ne semble pas être mort assassiné, comme Plutarque le donne à entendre, — en 24, 10-11 : ce passage paraît être en contradiction avec 16, 4.

NUMA

Incertitudes chronologiques. — **1.** 1 Sur le temps où vécut le roi Numa, les opinions sont aussi très divergentes, malgré l'apparente exactitude des tables généalogiques qui descendent de l'origine jusqu'à lui[1]. 2 Mais un certain Clodius affirme, dans ses *Recherches chronologiques* (c'est ainsi, en effet, qu'il a intitulé son petit ouvrage), que ces anciens documents disparurent dans les ruines de Rome, lors de l'invasion des Gaulois, et que ceux que l'on montre aujourd'hui ont été falsifiés pour complaire à certains citoyens qui voulaient se glisser de force, sans y avoir aucun titre, dans les premières familles et les plus illustres maisons de la ville[2]. 3 Quant à la tradition qui fait de Numa un disciple de Pythagore, les uns soutiennent formellement qu'en réalité il n'eut aucune connaissance de la culture grecque et qu'il était naturellement doué et capable d'arriver à la vertu par ses propres moyens ou que c'est à un barbare supérieur à Pythagore qu'il faut attribuer la formation du roi; 4 les autres affirment que Pythagore est postérieur à Numa et naquit seulement près de cinq générations après lui*, mais qu'un autre Pythagore, qui était de Sparte et qui avait remporté le prix du stade aux jeux Olympiques, dans la seizième Olympiade, dont la troisième année coïncide avec le début du règne de Numa, voyageant en Italie, se rencontra avec Numa et l'aida à organiser la cité, et que c'est par suite des leçons de ce Pythagore que parmi les coutumes romaines se trouvent en assez

1. Cf. R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 406-408.

2. Il n'est pas sûr que ce chronographe Clodius soit identique à l'annaliste Claudius Quadrigarius, qui vivait au temps de Sylla. Sur la falsification des généalogies, cf. *De fort. Rom.* 326 A et Tite-Live 6, 1, 2 et 8, 40.

ΝΟΜΑΣ

---

1. 1 Ἔστι δὲ καὶ περὶ τῶν Νομᾶ τοῦ βασιλέως χρό-
νων καθ' οὓς γέγονε νεανικὴ διαφορά, καίπερ ἐξ ἀρχῆς
εἰς τοῦτον κατάγεσθαι τῶν στεμμάτων ἀκριβῶς δο- f
κούντων. 2 Ἀλλὰ καὶ Κλώδιός τις ἐν Ἐλέγχῳ χρόνων
(οὕτω γάρ πως ἐπιγέγραπται τὸ βιβλίδιον) ἰσχυρίζεται
τὰς μὲν ἀρχαίας ἐκείνας ἀναγραφὰς ἐν τοῖς Κελτικοῖς
πάθεσι τῆς πόλεως ἠφανίσθαι, τὰς δὲ νῦν φαινομένας
οὐκ ἀληθῶς συγκεῖσθαι δι' ἀνδρῶν χαριζομένων τισὶν εἰς
τὰ πρῶτα γένη καὶ τοὺς ἐπιφανεστάτους οἴκους ἐξ οὐ
προσηκόντων εἰσβιαζομένοις. 3 Λεγομένου δ' οὖν ὡς 60
Νομᾶς γεγόνοι Πυθαγόρου συνήθης, οἱ μὲν ὅλως ἀξιοῦσι
μηδὲν Ἑλληνικῆς παιδεύσεως Νομᾷ μετεῖναι, καθάπερ
ἢ φύσει δυνατὸν ⟨ὄντα⟩ καὶ αὐτάρκη γενέσθαι πρὸς
ἀρετήν, ἢ βελτίονι Πυθαγόρου βαρβάρῳ τινὶ τὴν τοῦ
βασιλέως ἀποδοῦναι ⟨δέον⟩ παίδευσιν· 4 οἱ δὲ Πυθα-
γόραν μὲν ὀψὲ γενέσθαι, καὶ τῶν Νομᾶ χρόνων ὁμοῦ τι
πέντε γενεαῖς ἀπολειπόμενον· Πυθαγόραν δὲ τὸν Σπαρ-
τιάτην, Ὀλύμπια νενικηκότα στάδιον ἐπὶ τῆς ἑκκαιδε-
κάτης Ὀλυμπιάδος, ἧς ἔτει τρίτῳ Νομᾶς εἰς τὴν βασι-
λείαν κατέστη, πλανηθέντα περὶ τὴν Ἰταλίαν συγγε-
νέσθαι τῷ Νομᾷ, καὶ συνδιακοσμῆσαι τὴν πολιτείαν· b
ὅθεν οὐκ ὀλίγα τοῖς Ῥωμαϊκοῖς ἐπιτηδεύμασι τῶν Λακω-

Νουμᾶς hic et postea LA.

1. 2 [1] καί om. LA || [2] βιβλίον LA || 3 [1] δ' οὖν : γοῦν SF || [2] γεγό-νοι : γένοιτο codd. (exc. S^1) || [4] ⟨ὄντα⟩ add. Fla. || [6] ⟨δέον⟩ add. Fla. || 4 [2] καί om. LA || [3] πέντε om. LA || [3] γενεᾶς LA || [7] πολιτείαν SF^t : βασιλείαν S^mF^mLA || [8] Λακωνικῶν SF : Λακώνων LA.

grand nombre des usages lacédémoniens[1]. 5 D'ailleurs, Numa était de race sabine, et les Sabins prétendent descendre de colons lacédémoniens[2]. 6 Il est donc difficile de préciser le temps où vécut Numa, particulièrement si l'on remonte pour cela aux Olympioniques, dont la liste, publiée, dit-on, par Hippias d'Élis à une époque tardive, n'inspire aucune confiance, faute d'un point de départ incontestable[3]. 7 Pour nous, tout ce que nous avons recueilli au sujet de Numa et qui nous a paru digne de mémoire, nous allons l'exposer, en commençant par un préambule approprié à notre sujet.

Mort de Romulus et interrègne. — **2.** 1 Il y avait trente-sept ans que Rome était bâtie et que Romulus régnait. Or, le cinquième jour du mois Quintilis, qu'on appelle à présent les Nones Caprotines[4], Romulus offrait un sacrifice public hors de la ville près du marais dit de la Chèvre, en présence du sénat et de la plus grande partie du peuple. 2 Soudain, un grand bouleversement se produisit dans l'atmosphère. Un nuage s'abattit sur la terre dans une bourrasque d'ouragan. La foule, épouvantée, s'enfuit et se dispersa, et Romulus disparut, sans qu'on pût retrouver ni lui ni son cadavre. 3 De violents soupçons s'élevèrent alors contre les patriciens, et le bruit courut parmi le peuple que, fatigués depuis longtemps du pouvoir royal et voulant faire passer l'autorité entre leurs mains, ils avaient tué le roi, qui, en effet, depuis quelque temps, les traitait d'une manière plus rude et plus despotique. 4 Mais ils apaisèrent ces soupçons en élevant Romulus aux honneurs divins et en persuadant au peuple qu'il n'était pas mort, mais qu'il avait

1. Sur Pythagore de Sparte, que mentionne aussi Denys d'Halicarnasse, 2, 58, 3 et 2, 59, voir F. Ollier, *Rev. Ét. Gr.* 59-60 (1946-1947), p. 139-149. Les principaux traits de ressemblance que les Anciens apercevaient entre Sparte et Rome sont : la rudesse militaire, les deux rois et les deux consuls, la γερουσία et le Sénat, les éphores et les tribuns de la plèbe ; voir F. Ollier, *Le mirage spartiate*, 2, p. 163 et 170 sqq.

2. Voir *Romulus* 16, 1 et la note.

3. Le sophiste Hippias a déjà été cité, *Lyc.* 23, 1. A propos de son Ὀλυμπιονικῶν ἀναγραφή, voir W. den Boer, *Lac. Stud.* p. 45 sqq.

4. Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 100-101.

νικῶν ἀναμεμῖχθαι, Πυθαγόρου διδάξαντος. 5 Ἄλλως δὲ Νομᾶς μὲν γένος ἦν ἐκ Σαβίνων, Σαβῖνοι δὲ βούλονται Λακεδαιμονίων ἑαυτοὺς ἀποίκους γεγονέναι. 6 Τοὺς μὲν οὖν χρόνους ἐξακριβῶσαι χαλεπόν ἐστι, καὶ μάλιστα τοὺς ἐκ τῶν Ὀλυμπιονικῶν ἀναγομένους, ὧν τὴν ἀναγραφὴν ὀψέ φασιν Ἱππίαν ἐκδοῦναι τὸν Ἠλεῖον, ἀπ' οὐδενὸς ὁρμώμενον ἀναγκαίου πρὸς πίστιν· 7 ἃ δὲ παρειλήφαμεν ἄξια λόγου περὶ Νομᾶ, διέξιμεν ἀρχὴν οἰκείαν λαβόντες.

2. 1 Ἕβδομον ἐνιαυτὸν ἡ Ῥώμη καὶ τριακοστὸν ἤδη Ῥωμύλου βασιλεύοντος ᾠκεῖτο· πέμπτῃ δ' ἱσταμένου c
⟨Κυντιλίου⟩ μηνός, ἣν νῦν ἡμέραν νώνας Καπρατίνας καλοῦσι, θυσίαν τινὰ δημοτελῆ πρὸ τῆς πόλεως ὁ Ῥωμύλος ἔθυε περὶ τὸ καλούμενον Αἰγὸς ἕλος, καὶ παρῆν ἥ τε βουλὴ καὶ τοῦ δήμου τὸ πλεῖστον. 2 Ἐξαίφνης δὲ μεγάλης περὶ τὸν ἀέρα ταραχῆς γενομένης, καὶ νέφους ἐπὶ τὴν γῆν ἐρείσαντος ἅμα πνεύματι καὶ ζάλῃ, τὸν μὲν ἄλλον ὅμιλον ἐκπλαγέντα συνέβη φυγεῖν καὶ σκεδασθῆναι, τὸν δὲ Ῥωμύλον ἀφανῆ γενέσθαι, καὶ μήτ' αὐτὸν ἔτι μήτε ⟨τὸ⟩ σῶμα τεθνηκότος εὑρεθῆναι, 3 χαλεπὴν δέ τιν' ὑπόνοιαν ἅψασθαι τῶν πατρικίων, καὶ ῥυῆναι λόγον ἐν τῷ δήμῳ κατ' αὐτῶν ὡς πάλαι βαρυνόμενοι τὸ βασιλεύεσθαι καὶ μεταστῆσαι τὸ κράτος εἰς ἑαυτοὺς θέλοντες, ἀνέλοιεν τὸν βασιλέα· καὶ γὰρ ἐδόκει τραχύ- d
τερον ἤδη προσφέρεσθαι καὶ μοναρχικώτερον αὐτοῖς. 4 Ἀλλὰ ταύτην μὲν τὴν ὑποψίαν ἐθεράπευον, εἰς θεῶν τιμὰς ἀνάγοντες ὡς οὐ τεθνηκότα τὸν Ῥωμύλον, ἀλλὰ

1. 4 [9] ἀναμεμῖχθαι : ἀμεμῖχθαι LA || 5 [2] μὲν γένος : γένος μὲν LA || 7 [2] ἄξια λόγου ἡμεῖς LA (ἡμεῖς ex mg. S : γρ. μνήμης ortum cred. Zie). || 2. 1 [3] ⟨Κυντιλίου⟩ add. Rei. || [3] νώνας S : νόνας L : νόν(ν)ας A : νέννας F || [3] Καπρατίνας : καὶ πρατίνας F || 2 [2] ταραχῆς S^{t} : τροπῆς S^{m}LA || [6] τό ante σῶμα add. Par. 1673 || 3 [1] χαλ. δέ τιν' : χαλεπὴν δὲ τὴν ὑπ. LA : χαλεπὴν δὲ τῶν πατρικίων τὴν ὑπ. SF || 4 [2] τεθνηκότος F in ras.

été appelé à une condition meilleure. Proclus même, qui était un homme en vue, jura qu'il avait vu Romulus monter au ciel avec ses armes et qu'il l'avait entendu ordonner qu'on l'appelât Quirinus[1].

5 Mais la ville fut de nouveau en proie aux troubles et aux dissensions à propos du choix du nouveau roi. Les citoyens récemment incorporés n'étaient pas encore entièrement fondus avec les anciens, le peuple restait violemment agité et les patriciens, divisés en deux partis, se suspectaient les uns les autres. 6 Tous, pourtant, étaient d'accord sur la nécessité d'avoir un roi ; mais leur querelle et leur dissentiment portaient, non pas seulement sur l'homme qu'on prendrait pour chef, mais aussi sur le peuple qui le fournirait. 7 Car les premiers qui, avec Romulus, avaient fondé la ville ne supportaient pas l'idée que les Sabins qu'ils avaient admis au partage de leur cité et de leur territoire voulussent à toute force gouverner ceux qui les y avaient reçus. Les Sabins, de leur côté, avaient de bons arguments : ils disaient qu'après la mort de leur roi Tatius, ils ne s'étaient pas soulevés contre Romulus, mais l'avaient laissé régner seul[2], et ils demandaient qu'en retour, le nouveau roi fût pris, cette fois, parmi eux ; 8 ils ajoutaient que, lorsqu'ils s'étaient joints aux Romains, ils ne leur étaient pas inférieurs en force et qu'en s'unissant à eux en si grand nombre, ils avaient augmenté leur puissance et contribué à l'accroissement du prestige de la ville. Voilà donc ce qui les divisait. 9 Pour empêcher les dissensions de bouleverser la ville, tandis qu'elle n'avait pas de chef et que l'exercice du pouvoir était suspendu, les patriciens, qui étaient au nombre de cent cinquante[3], décidèrent que chacun d'eux, à tour de rôle, revêtirait les insignes de la royauté, ferait aux dieux les sacrifices d'usage et réglerait les affaires pendant six heures de jour et six

1. Les événements ici résumés ont été racontés avec plus de détails par Plutarque, *Romulus* 27 et 28.

2. Voir *Romulus* 23, 5, et la note.

3. Si l'on rapproche *Romulus* 13, 2 (premier Sénat de cent membres) et 20, 1 (cent patriciens sabins ajoutés aux Romains), le Sénat aurait dû comprendre alors deux cents membres, mais, d'après Denys d'Halicarnasse, 2, 47, il n'y aurait eu que cinquante Sabins.

κρείττονος ὄντα μοίρας· καὶ Πρόκλος ἀνὴρ ἐπιφανὴς διω-
μόσατο Ῥωμύλον ἰδεῖν εἰς οὐρανὸν σὺν τοῖς ὅπλοις
ἀναφερόμενον, καὶ φωνῆς ἀκοῦσαι κελεύοντος αὐτὸν
ὀνομάζεσθαι Κυρῖνον.

5 Ἑτέρα δὲ ταραχὴ καὶ στάσις κατελάμβανε τὴν πό-
λιν ὑπὲρ τοῦ μέλλοντος ἀποδειχθήσεσθαι βασιλέως,
οὔπω τῶν ἐπηλύδων κομιδῇ τοῖς πρώτοις συγκεκραμένων
πολίταις, ἀλλ' ἔτι τοῦ τε δήμου πολλὰ κυμαίνοντος ἐν e
ἑαυτῷ, καὶ τῶν πατρικίων ἐν ὑποψίαις ἐκ τοῦ διαφόρου
πρὸς ἀλλήλους ὄντων. 6 Οὐ μὴν ἀλλὰ βασιλεύεσθαι
μὲν ἐδόκει πᾶσιν, ἤρισαν δὲ καὶ διέστησαν οὐχ ὑπὲρ
ἀνδρὸς μόνον, ἀλλὰ καὶ γένους, ὁπότερον παρέξει τὸν
ἡγεμόνα. 7 Καὶ γὰρ οἱ μετὰ Ῥωμύλου πρῶτοι συνοι-
κίσαντες τὴν πόλιν οὐκ ἀνασχετὸν ἐποιοῦντο πόλεως
καὶ χώρας τοὺς Σαβίνους μεταλαβόντας ἄρχειν βιάζε-
σθαι τῶν ἐπὶ ταῦτα δεξαμένων, καὶ τοῖς Σαβίνοις ἦν τις
εὐγνώμων λόγος, ἐπεὶ Τατίου τοῦ βασιλέως αὐτῶν ἀπο-
θανόντος οὐκ ἐστασίασαν πρὸς Ῥωμύλον, ἀλλ' εἴασαν
ἄρχειν μόνον, αὖθις ἀξιούντων τὸν ἄρξοντα γενέσθαι
παρ' αὐτῶν· 8 οὔτε γὰρ ἐκ ταπεινοτέρων κρείσσοσι f
προσγενέσθαι, καὶ προσγενόμενοι πλήθει τε ῥῶσαι καὶ
προαγαγεῖν εἰς ἀξίωμα πόλεως ἐκείνους μεθ' ἑαυτῶν.
Ὑπὲρ μὲν οὖν τούτων ἐστασίαζον. 9 Ὅπως δὲ μὴ
σύγχυσιν ἐκ τῆς ἀναρχίας ἡ στάσις ἀπεργάσηται, με-
τεώρου τοῦ πολιτεύματος ὄντος, ἔταξαν οἱ πατρίκιοι,
πεντήκοντα καὶ ἑκατὸν ὄντες, αὐτῶν ἕκαστον ἐν μέρει 61
τοῖς βασιλικοῖς παρασήμοις κοσμούμενον, θύειν τε τοῖς
θεοῖς τὰ νενομισμένα, καὶ χρηματίζειν ἓξ μὲν ὥρας τῆς

2. 4 [5] αὑτόν Br. : αὐτόν codd. || 6 [2] δέ : τε L[1]A || 7 [2] ἀνασχετόν : ἀνεκτόν Zon. || [3] ἄρχ. καὶ βιάζεσθαι SF || [3] βιάζ. post δεξ. Zon. || [6] ἐστασίασαν : -σί s. s. A || [6] εἴασεν cum αν s. s. A || [7] ἄρξοντα Zon. : ἄρχοντα codd. || 9 [3] ὄντος om. L,A[1] (add. mg.) : ὄντες Zon. : ὄντων codd. || [4] ἐν μέρει ἕκαστον LA || [6] τῆς νυκτὸς ὥρας Zon.

heures de nuit. 10 Cette division du temps entre le jour et la nuit parut heureuse aux notables, en raison de l'égalité qu'elle instituait entre eux ; quant au peuple, il cessa d'être envieux en voyant l'autorité passer ainsi de l'un à l'autre, et le même homme qui était roi redevenir simple particulier dans le seul espace d'un jour et d'une nuit.[1] Cette forme de gouvernement s'appelle chez les Romains interrègne.

Élection de Numa. Son caractère. — **3.** 1 Mais les sénateurs, bien que paraissant gouverner ainsi avec modération et dans l'intérêt public, n'en furent pas moins en butte aux soupçons et aux murmures du peuple, qui les accusait de changer la royauté en oligarchie et de concentrer dans leurs mains l'autorité suprême, parce qu'ils ne voulaient pas de roi. 2 A la suite de cela, les deux fractions du peuple[2] décidèrent d'un commun accord que l'une d'elles nommerait un roi en le prenant dans l'autre. Ce moyen leur parut le plus propre à mettre fin sur-le-champ à leurs dissensions et à faire en sorte que le roi qui serait désigné fût impartial envers les uns et les autres : il aimerait les uns pour l'avoir choisi, et il serait bien disposé pour les autres, parce qu'il serait de leur sang. 3 Les Sabins ayant abandonné l'initiative de la décision aux Romains, ceux-ci résolurent de désigner eux-mêmes un Sabin plutôt que de laisser les Sabins élire un Romain. 4 Après avoir délibéré entre eux, ils choisissent le Sabin Numa Pompilius, qui n'était pas de ceux qui étaient venus s'établir à Rome, mais qui, par son mérite, était si connu de tous que, lorsqu'il fut nommé, les Sabins l'accueillirent avec plus d'empressement que ceux-là mêmes qui l'avaient choisi. 5 Après avoir déclaré au peuple ce qui avait été décidé, on envoya en

1. Plutarque est seul à dire que deux sénateurs se succédaient en vingt-quatre heures. Cf. Denys d'Halicarnasse, 2, 57 et 62, 1-3 ; Tite-Live, 1, 17 ; Cicéron, *De Rep.* 2, 23 : chaque sénateur aurait régné pendant cinq jours consécutifs.

2. Αἱ στάσεις : on croirait, d'après ce qui précède, que ce mot désigne la faction patricienne et la faction populaire, mais la suite montre qu'il s'agit du parti « vieux romain » (que Denys d'Halicarnasse appelle albain) et du parti sabin.

νυκτός, ἓξ δὲ τῆς ἡμέρας [Κυρίνῳ]. 10 Καὶ γὰρ ἡ διανομὴ τῶν καιρῶν ἑκατέρου πρὸς ἰσότητα καλῶς ἔχειν ἐδόκει τοῖς ἄρχουσι, καὶ πρὸς τὸν δῆμον ἡ μεταβολὴ τῆς ἐξουσίας ἀφαιρεῖν τὸν φθόνον, ὁρῶντα τῆς αὐτῆς ἡμέρας καὶ νυκτὸς τὸν αὐτὸν ἰδιώτην ἐκ βασιλέως γινόμενον. Τὸ δὲ σχῆμα τοῦτο τῆς ἀρχῆς μεσοβασίλειον Ῥωμαῖοι καλοῦσιν.

3. 1 Ἀλλὰ καίπερ οὕτω πολιτικῶς καὶ ἀνεπαχθῶς
ἀφηγεῖσθαι δοκοῦντες, ὑπονοίαις καὶ θορύβοις περιέ-
πιπτον ὡς μεθιστάντες εἰς ὀλιγαρχίαν τὰ πράγματα καὶ
διαπαιδαγωγοῦντες ἐν σφίσιν αὐτοῖς τὴν πολιτείαν,
βασιλεύεσθαι οὐκ ἐθέλοιεν. 2 Ἐκ τούτου συνέβησαν
ἀμφότεραι πρὸς ἀλλήλας αἱ στάσεις ὥστε τὴν ἑτέραν ἐκ b
τῆς ἑτέρας ἀποδεῖξαι βασιλέα· μάλιστα γὰρ ἂν οὕτως ἔν
τε τῷ παρόντι παύσασθαι τὴν φιλονεικίαν καὶ τὸν ἀπο-
δειχθέντα πρὸς ἀμφοτέρους ἴσον γενέσθαι, τοὺς μὲν ὡς
ἑλομένους ἀγαπῶντα, τοῖς δ' εὔνουν ὄντα διὰ τὴν συγ-
γένειαν. 3 Ἐπιτρεψάντων δὲ προτέροις τοῖς Ῥωμαίοις
τῶν Σαβίνων τὴν αἵρεσιν, ἔδοξε μᾶλλον ἑλέσθαι Σαβῖνον
αὐτοὺς ἀποδείξαντας ἢ παρασχεῖν Ῥωμαῖον ἐκείνων
ἑλομένων. 4 Καὶ βουλευσάμενοι καθ' ἑαυτούς, ἀπο- c
δεικνύουσιν ἐκ Σαβίνων Νομᾶν Πομπίλιον, ἄνδρα τῶν μὲν
εἰς Ῥώμην ἀπῳκισμένων οὐ γενόμενον, γνώριμον δ' οὕτω
δι' ἀρετὴν ὄντα πᾶσιν ὥστε τῶν ἑλομένων προθυμότερον
ὀνομασθέντος αὐτοῦ δέξασθαι τοὺς Σαβίνους. 5 Φρά-
σαντες οὖν τῷ δήμῳ τὰ δεδογμένα, πρέσβεις ἐκπέμπουσι

2. 9 [7] [Κυρίνῳ] om. Zon. : κύριον ὄντα vel κυριεύοντα Aur., Am. || 10 [5] γενόμενον LA || [6] τῆς ἀρχῆς τοῦτο Zon. || [6] μεσοβασιλείαν LA Zon.; s. s. vid. in S || 3. 1 [2] ὑπονοίαις : ἀπονοίαις LA || [2] περιέπιπτον : περιιστᾶν Zon. || [5] δέ post βασιλεύεσθαι codd. || 2 [4] φιλονεικίαν F : φιλονικίαν || [5] ἀμφοτέρους : ἀμφοτέροις L : ἀμφοτέροις cum ους s. s. A || [6] inter διά et συγγ. τήν om. LA || 3 [8] Ῥωμαῖον : Ῥωμαίοις L^1A^t || 4 [8] ἀποικισαμένων LA (mg. ἀπῳκ-).

commun à Numa des ambassadeurs choisis parmi les premiers citoyens de l'une et l'autre fraction pour le prier de venir et de prendre possession de la royauté.

6 Numa était de Cures, ville principale des Sabins, d'où les Romains, après leur réunion avec ce peuple, prirent le nom de Quirites. Fils de Pompon, un homme en vue, il était le plus jeune de quatre frères. Par une circonstance providentielle, il était né le jour même où Romulus fonda Rome, le onzième avant les calendes de mai[1]. 7 Porté naturellement à toutes les vertus, grâce à un caractère heureusement tempéré, il se perfectionna encore, grâce à l'exercice et à la pratique de l'austérité et de la philosophie[2]. Il avait débarrassé son âme non seulement des tendances que l'on s'accorde à blâmer, mais encore de celles qui sont estimées chez les barbares, la violence et la cupidité, jugeant que le vrai courage consiste à réprimer en soi les passions sous l'empire de la raison. 8 D'après ce principe, il avait banni du même coup de sa maison le luxe et la magnificence, et tous, les étrangers comme les citoyens, trouvaient en lui un juge et un conseiller irréprochables. Quant à lui, il n'usait pas de ses loisirs pour s'abandonner à la vie facile ou pour acquérir des richesses, mais pour honorer les dieux et s'élever par la raison à la contemplation de leur nature et de leur puissance. Il s'acquit ainsi tant de renommée et de gloire que Tatius, qui régnait à Rome avec Romulus, et qui n'avait qu'une fille, Tatia, le choisit pour gendre[3]. 9 Cependant, il ne s'enorgueillit pas de cette alliance et n'alla pas habiter chez son beau-père : il resta chez lui, en pays sabin, entourant de soins son vieux père. Tatia elle-même préféra la tranquillité de la vie privée qu'elle menait avec son mari aux honneurs et à la gloire

1. Ce jour est le 21 avril, où l'on célébrait la fête des *Parilia* : cf. *Romulus* 12, 1-2. — Le nom de Quirites, comme ceux de *Quirinus* et de Quirinal, était mis en rapport avec Cures : cf. *Romulus* 19, 9.

2. Ce passage reflète les conceptions morales de Plutarque. Sur κακοπαθεία et φιλοσοφία, voir K. Ziegler, *Rhein. Museum* 76 (1927), p. 27 sqq.

3. Comparer ci-dessous, 21, 1 et 4, et voir E. Païs, *Storia critica di Roma* 1, p. 448.

πρὸς τὸν ἄνδρα κοινῇ τοὺς πρωτεύοντας ἀπ' ἀμφοτέρων, ἥκειν δεησομένους καὶ παραλαβεῖν τὴν βασιλείαν.

6 Ἦν δὲ πόλεως μὲν ὁ Νομᾶς ἐπιφανοῦς ἐν Σαβίνοις
τῆς Κυριτῶν, ἀφ' ἧς καὶ Κυρίτας Ῥωμαῖοι σφᾶς αὐτοὺς
ἅμα τοῖς ἀνακερασθεῖσι Σαβίνοις προσηγόρευσαν· υἱὸς δὲ d
Πόμπωνος, ἀνδρὸς εὐδοκίμου, τεσσάρων ἀδελφῶν νεώτατος· ἡμέρᾳ δὲ γεγονὼς κατὰ δή τινα θείαν τύχην ἐν ᾗ τὴν Ῥώμην ἔκτισαν οἱ περὶ Ῥωμύλον· αὕτη δ' ἐστὶ πρὸ δεκαμιᾶς καλανδῶν Μαΐων. 7 Φύσει δ' εἰς πᾶσαν ἀρετὴν εὖ κεκραμένος τὸ ἦθος, ἔτι μᾶλλον αὐτὸν ἐξημέρωσε διὰ παιδείας καὶ κακοπαθείας καὶ φιλοσοφίας, οὐ μόνον τὰ λοιδορούμενα πάθη τῆς ψυχῆς, ἀλλὰ καὶ τὴν εὐδοκιμοῦσαν ἐν τοῖς βαρβάροις βίαν καὶ πλεονεξίαν ἐκποδὼν ποιησάμενος, ἀνδρείαν δ' ἀληθῆ τὴν ὑπὸ λόγου τῶν ἐπιθυμιῶν ἐν αὑτῷ κάθειρξιν ἡγούμενος. 8 Ἐκ δὲ
τούτου πᾶσαν οἴκοθεν ἅμα τρυφὴν καὶ πολυτέλειαν e
ἐξελαύνων, παντὶ δὲ πολίτῃ καὶ ξένῳ χρῆσθαι παρέχων ἑαυτὸν ἄμεμπτον δικαστὴν καὶ σύμβουλον, αὐτὸς δ' ἑαυτῷ σχολάζοντι χρώμενος οὐδὲν πρὸς ἡδυπαθείας καὶ πορισμούς, ἀλλὰ θεραπείαν θεῶν καὶ θεωρίαν διὰ λόγου φύσεώς τε αὐτῶν καὶ δυνάμεως, ὄνομα μέγα καὶ δόξαν εἶχεν ὥστε καὶ Τάτιον τὸν ἐν Ῥώμῃ συμβασιλεύσαντα Ῥωμύλῳ, μιᾶς αὐτῷ θυγατρὸς οὔσης Τατίας, ποιήσασθαι γαμβρὸν ἐκεῖνον. 9 Οὐ μὴν ἐπήρθη γε τῷ γάμῳ μετοικίσασθαι πρὸς τὸν πενθερόν, ἀλλ' αὐτοῦ περιέπων πατέρα γηραιὸν ἐν Σαβίνοις ὑπέμενεν, ἅμα καὶ τῆς Τατίας ἑλομένης τὴν τοῦ ἀνδρὸς ἰδιώτου ὄντος ἡσυχίαν πρὸ τῆς ἐν Ῥώμῃ διὰ τὸν πατέρα τιμῆς καὶ

3. 5 [3] κοινῇ : κονῇ F || [3] πρωτεύοντας : πρεσβεύοντας LA || 6 [2] καί ante Κυρ. om. L, s. s. A || [4] Πόμπωνος sed γρ. ιου s. s. S : Πομπωνίου LA Zon. : Πομπήν F || [7] δεκαμιᾶς : δεκατριῶν LAS[m] || 7 [1] εἰς : πρός Iunt. || [2] αὑτόν A || [4] ἀλλά om. F || [7] κάθειρξιν : καθέξειν codd. || 8 [5] οὐδέν Rei. : οὐδέ codd. || [8] ὥστε : ὡς Zon. || [8] συμβασιλεύοντα L[1]A || 9 [3] ὑπέμενεν : ἐπέμενεν LA.

dont elle eût pu jouir à Rome, à cause de son père. 10 Elle mourut, dit-on, après douze ans de mariage.

Égérie. Opinions sur les rapports des dieux et des hommes. — **4.** 1 Alors Numa, abandonnant le séjour de la ville, se résolut à vivre à la campagne la plus grande partie du temps et à se promener seul dans les bois des dieux, les prairies sacrées et les lieux déserts. 2 C'est surtout cette retraite qui fit naître le bruit relatif à la déesse : on disait que ce n'était pas par suite d'un dérangement ou d'un égarement d'esprit que ce fameux Numa avait renoncé au commerce des hommes, mais parce qu'il avait goûté à une société plus auguste, parce qu'il avait été jugé digne d'épouser une déesse et qu'il partageait la couche et le séjour de la nymphe Égérie, dont il était aimé, ce qui avait fait de lui un homme bienheureux, instruit des choses divines*. 3 Il n'est pas douteux que cette croyance ressemble à plusieurs fables très anciennes, comme celles que la tradition a fait accepter chez les Phrygiens sur Attis, chez les Bithyniens sur Rhodoïtès, chez les Cariens sur Endymion, et ailleurs sur de nombreux autres hommes qui ont passé pour bienheureux et amis de la divinité*. 4 Et, à la vérité, il est assez raisonnable de penser que Dieu, qui aime, non les chevaux ou les oiseaux, mais les hommes, consent à fréquenter ceux qui se distinguent par leur vertu et qu'il ne repousse ni ne dédaigne la société d'un homme saint et sage. 5 Mais, qu'un dieu ou un démon aille jusqu'à s'éprendre de la beauté d'un corps humain et s'unisse à lui, voilà qui devient difficile à admettre. 6 Les Égyptiens, cependant, font à ce sujet une distinction qui ne semble pas dénuée de fondement : ils disent qu'il n'est pas impossible que le souffle d'un dieu s'approche d'une femme pour y engendrer des principes de fécondité, mais qu'un homme ne peut avoir aucune union corporelle, aucun commerce avec une déesse. Toutefois, ils méconnaissent le fait qu'une substance qui se mêle à une autre lui communique une part d'elle-même égale à celle qu'elle en reçoit. 7 Mais ce qu'on peut raisonnablement croire,

δόξης. 10 Αὕτη μὲν οὖν λέγεται τρίτῳ καὶ δεκάτῳ f
μετὰ τὸν γάμον ἔτει τελευτῆσαι.

4. 1 Ὁ δὲ Νομᾶς ἐκλιπὼν τὰς ἐν ἄστει διατριβὰς
ἀγραυλεῖν τὰ πολλὰ καὶ πλανᾶσθαι μόνος ἤθελεν, ἐν
ἄλσεσι θεῶν καὶ λειμῶσιν ἱεροῖς καὶ τόποις ἐρήμοις
ποιούμενος τὴν δίαιταν. 2 Ὅθεν οὐχ ἥκιστα τὴν ἀρχὴν
ὁ περὶ τῆς θεᾶς ἔλαβε λόγος, ὡς ἄρα Νομᾶς ἐκεῖνος οὐκ 62
ἀδημονίᾳ τινὶ ψυχῆς καὶ πλάνῃ τὸν μετ' ἀνθρώπων ἀπο-
λέλοιπε βίον, ἀλλὰ σεμνοτέρας γεγευμένος ὁμιλίας καὶ
γάμων θείων ἠξιωμένος, Ἠγερίᾳ δαίμονι συνὼν ἐρώσῃ
καὶ συνδιαιτώμενος, εὐδαίμων ἀνὴρ καὶ τὰ θεῖα πεπνυ-
μένος γέγονεν. 3 Ὅτι μὲν οὖν ταῦτα πολλοῖς τῶν πάνυ
παλαιῶν μύθων ἔοικεν, οὓς οἱ Φρύγες τε περὶ Ἄττεω, καὶ
Βιθυνοὶ περὶ Ῥοδοίτου, καὶ περὶ Ἐνδυμίωνος Κᾶρες,
ἄλλων τε πολλῶν εὐδαιμόνων δή τινων καὶ θεοφιλῶν
γενέσθαι δοκούντων παραλαβόντες ἠγάπησαν, οὐκ
ἄδηλόν ἐστι. 4 Καί που λόγον ἔχει τὸν θεὸν οὐ φίλιπ-
πον οὐδὲ φίλορνιν, ἀλλὰ φιλάνθρωπον ὄντα τοῖς διαφε- b
ρόντως ἀγαθοῖς ἐθέλειν συνεῖναι, καὶ μὴ δυσχεραίνειν
μηδ' ἀτιμάζειν ἀνδρὸς ὁσίου καὶ σώφρονος ὁμιλίαν.
5 Ὡς δὲ καὶ σώματος ἀνθρωπίνου καὶ ὥρας ἐστί τις θεῷ
καὶ δαίμονι κοινωνία καὶ χάρις, ἔργον ἤδη καὶ τοῦτο
πεισθῆναι. 6 Καίτοι δοκοῦσιν οὐκ ἀπιθάνως Αἰγύπτιοι
διαιρεῖν ὡς γυναικὶ μὲν οὐκ ἀδύνατον πνεῦμα πλησιάσαι
θεοῦ καί τινας ἐντεκεῖν ἀρχὰς γενέσεως, ἀνδρὶ δ' οὐκ ἔστι
σύμμιξις πρὸς θεὸν οὐδ' ὁμιλία σώματος· ἀγνοοῦσι δ' ὅτι
τὸ μιγνύμενον ᾧ μίγνυται τὴν ἴσην ἀνταποδίδωσι κοινω-
νίαν. 7 Οὐ μὴν ἀλλὰ φιλίαν γε πρὸς ἄνθρωπον εἶναι

3. 9 [6] δόξης S^m et cet. : δυνάμεως S^t || **4.** 1 [4] δίαιταν : δίαιαν F || 2 [3] ἀπολελοίπει SF || [5] Ἠγερίᾳ : ἠγερίδα SF || 3 [3] Ῥοδοίτου Wil. : Ῥοδόττου SF,L^2 : Ἡροδότου L^1A || [3] Κᾶρες corr. : Ἀρκάδες codd. || 4 [1] λόγον Sch. : λόγος codd. μή s. s. S || [4] ὁσίου SF : θείου LA || 6 [1] ἀπειθάνως in ras. A || 7 [1] γε LA : τε SF.

c'est qu'un dieu ait de l'amitié pour un homme et que sur cette amitié se greffe le sentiment qu'on appelle amour, et qui ne tend qu'à cultiver les mœurs et la vertu de l'aimé. 8 C'est en ce sens que les mythographes sont dans le vrai lorsqu'ils racontent que Phorbas, Hyacinthe et Admète ont été aimés d'Apollon, comme aussi Hippolyte de Sicyone, au sujet de qui, dit-on, toutes les fois qu'il faisait la traversée de Sicyone à Kirrha, la Pythie prophétisait, comme si le dieu sentait l'approche du jeune homme et s'en réjouissait, en prononçant ce vers héroïque :

« Voici que prend la mer le très cher Hippolyte. »

On raconte aussi que Pan s'éprit de Pindare et de ses chants*. 9 Archiloque aussi et Hésiode furent honorés par la divinité après leur mort, à cause des Muses*. 10 Une tradition rapporte que Sophocle, de son vivant, reçut Asclépios dans sa maison, et elle est attestée par plusieurs témoignages qui sont parvenus jusqu'à nos jours ; on dit aussi qu'après sa mort un autre dieu lui fit obtenir un tombeau*. 11 Si nous admettons ces faits relatifs à des poètes, est-il juste de nous montrer incrédules quand on nous dit que Zaleucos, Minos, Zoroastre, Numa et Lycurgue, qui gouvernaient des royaumes et organisaient des constitutions, avaient des entretiens avec la divinité?* Ou bien n'est-il pas vraisemblable que les dieux aient conversé sérieusement avec eux pour les instruire et leur donner les meilleurs conseils, s'il est vrai qu'ils se sont amusés à fréquenter des poètes lyriques occupés à fredonner des airs? Toutefois, si quelqu'un est d'un avis différent, je lui dirai avec Bacchylide : « La voie est largement ouverte », 12 car d'autres, dont l'opinion ne manque pas de poids, soutiennent que Lycurgue, Numa et les personnages du même genre, ayant à manier des foules difficiles à contenir et à satisfaire et apportant de grandes nouveautés dans l'État, ont feint qu'ils tenaient de la divinité leurs projets, qui devaient apporter le salut à ceux-là mêmes à qui ils en faisaient ainsi accroire*.

θεῷ, καὶ τὸν ἐπὶ ταύτῃ λεγόμενον ἔρωτα καὶ φυόμενον εἰς ἐπιμέλειαν ἤθους καὶ ἀρετῆς, πρέπον ἂν εἴη. 8 Καὶ οὐ c
πλημμελοῦσιν οἱ τὸν Φόρβαντα καὶ τὸν Ὑάκινθον καὶ τὸν Ἄδμητον ἐρωμένους Ἀπόλλωνος γεγονέναι μυθολογοῦντες, ὥσπερ αὖ καὶ τὸν Σικυώνιον Ἱππόλυτον, ⟨περὶ⟩ οὗ δὴ καί φασιν, ὁσάκις τύχοι διαπλέων εἰς Κίρραν ἐκ Σικυῶνος, τὴν Πυθίαν, οἷον αἰσθανομένου τοῦ θεοῦ καὶ χαίροντος, ἀποθεσπίζειν τόδε τὸ ἡρῷον·

« καὶ δ' αὖθ' Ἱππολύτοιο φίλον κάρα εἰς ἅλα βαίνει. »

Πινδάρου δὲ καὶ τῶν μελῶν ἐραστὴν γενέσθαι τὸν Πᾶνα μυθολογοῦσιν. 9 Ἀπέδωκε δέ τινα τιμὴν καὶ Ἀρχιλόχῳ καὶ Ἡσιόδῳ τελευτήσασι διὰ τὰς Μούσας τὸ δαιμόνιον. 10 Σοφοκλεῖ δὲ καὶ ζῶντι τὸν Ἀσκληπιὸν d
ἐπιξενωθῆναι λόγος ἐστί, πολλὰ μέχρι νῦν διασῴζων τεκμήρια, καὶ τελευτήσαντι τυχεῖν ταφῆς ἄλλος θεὸς ὡς λέγεται παρέσχεν. 11 Ἆρ' οὖν ἄξιόν ἐστι, ταῦτα συγχωροῦντας ἐπὶ τούτων, ἀπιστεῖν εἰ Ζαλεύκῳ καὶ Μίνῳ καὶ Ζωροάστρῃ καὶ Νομᾷ καὶ Λυκούργῳ, βασιλείας κυβερνῶσι καὶ πολιτείας διακοσμοῦσιν, εἰς τὸ αὐτὸ ἐφοίτα τὸ δαιμόνιον, ἢ τούτοις μὲν ⟨οὐκ⟩ εἰκός ἐστι καὶ σπουδάζοντας θεοὺς ὁμιλεῖν, ἐπὶ διδασκαλίᾳ καὶ παραινέσει τῶν βελτίστων, ποιηταῖς δὲ καὶ λυρικοῖς μινυρίζουσιν, εἴπερ ἄρα, χρῆσθαι παίζοντας; Εἰ δὲ λέγει τις ἄλλως, κατὰ Βακχυλίδην, « Πλατεῖα κέλευθος ». e
12 Οὐδὲ γὰρ ἅτερος λόγος ἔχει τι φαῦλον, ὃν περὶ Λυκούργου καὶ Νομᾶ καὶ τοιούτων ἄλλων ἀνδρῶν λέγουσιν, ὡς δυσκάθεκτα καὶ δυσάρεστα πλήθη χειρούμενοι, καὶ μεγάλας ἐπιφέροντες ταῖς πολιτείαις καινοτομίας, προσεποιήσαντο τὴν ἀπὸ τοῦ θεοῦ δόξαν, αὐτοῖς ἐκείνοις πρὸς οὓς ἐσχηματίζοντο σωτήριον οὖσαν.

4. 8 [4] ⟨περί⟩ add. Steph. ‖ [6] inter Σικ. et τὴν Πυθ. αὐτῷ χρᾶν LA ‖ 10 [2] νῦν S[t] : δεῦρο S[m]LA ‖ 11 [2] Μίνῳ : Μίωνι F ‖ [5] ⟨οὐκ⟩ add. Rei. ‖ [9] Βακχυλίδην SF : Βακχυλλίδην cet. ‖ 12 [2] καί ante τοιούτων om. F ‖ [3] πλήθη : πλήθει S[2].

Numa accepte la royauté. — **5.** 1 Donc, Numa achevait déjà sa quarantième année*, lorsque des ambassadeurs vinrent de Rome l'appeler à la royauté. 2 Les discours furent prononcés par Proclus[1] et Vélésus, qui, d'abord, avaient eu des chances d'être désignés par le peuple, l'un ou l'autre, comme roi, le parti de Romulus penchant surtout pour Proclus, et celui de Tatius pour Vélésus. 3 Ils parlèrent brièvement, pensant que Numa serait enchanté d'un si grand bonheur. Mais la chose n'alla point, à ce qu'il paraît, sans difficulté : il fallut longtemps parler et supplier pour persuader et faire changer d'opinion un homme qui avait passé sa vie dans la tranquillité et la paix et l'amener à prendre le gouvernement d'une ville née et grandie en quelque sorte par la guerre. 4 Il répondit, en présence de son père et de Marcius, un de ses parents : « Tout changement dans la vie humaine est dangereux, mais, de plus, pour un homme qui ne manque pas du nécessaire et n'a pas à se plaindre de sa situation présente, c'est pure folie d'ordonner sa vie autrement et de renoncer à ses habitudes, qui, même si elles n'ont pas d'autre avantage, l'emportent du moins en sécurité sur un genre de vie incertain. 5 Que dis-je, incertain? Les inconvénients de la royauté ne sont que trop certains, à en juger par ce qui est arrivé à Romulus, quand on pense à la fois à la mauvaise réputation qui fut la sienne, quand il fut accusé d'avoir tramé la mort de Tatius, son collègue au pouvoir, et à celle qu'il laissa en mourant à ses pairs, soupçonnés de l'avoir tué. 6 Et, pourtant, ceux-ci ne tarissent pas d'éloges sur Romulus, qu'ils célèbrent comme un fils des dieux, miraculeusement nourri et sauvé par une chance incroyable dans sa petite enfance, tandis que, moi, je suis de race mortelle et j'ai été nourri et élevé par des hommes qui vous sont connus. 7 De plus, les qualités qu'on loue en moi sont fort éloignées de celles qu'on demande à un futur roi : c'est un caractère très paisible, l'application à des études désintéressées et ce grand amour, enraciné en moi depuis l'enfance, pour la

1. Le même Julius Proclus que plus haut, 2, 4, et *Rom.* 28, 1-3.

5. 1 Ἀλλὰ γὰρ ἔτος ἤδη διατελοῦντι τῷ Νομᾷ
τεσσαρακοστὸν ἧκον ἀπὸ Ῥώμης οἱ πρέσβεις, παρακα-
λοῦντες ἐπὶ τὴν βασιλείαν. 2 Τοὺς δὲ λόγους ἐποιή-
σαντο Πρόκλος καὶ Οὐέλεσος, ὧν πρότερον ἐπίδοξος ἦν
ὁ δῆμος αἱρήσεσθαι τὸν ἕτερον βασιλέα, Πρόκλῳ μὲν f
τῶν Ῥωμύλου λαῶν, Οὐελέσῳ δὲ τῶν Τατίου μάλιστα
προσεχόντων. 3 Οὗτοι μὲν οὖν βραχέα διελέχθησαν,
οἰόμενοι τῷ Νομᾷ τὴν συντυχίαν ἀσπαζομένῳ γεγονέναι·
ἦν δ' οὐ μικρόν, ὡς ἔοικεν, ἔργον, ἀλλὰ καὶ λόγων πολ-
λῶν καὶ δεήσεως τὸ πεῖσαι καὶ μεταστῆσαι γνώμην
ἀνδρὸς ⟨ἐν⟩ ἡσυχίᾳ καὶ εἰρήνῃ βεβιωκότος εἰς ἀρχὴν πό-
λεως τρόπον τινὰ καὶ γεγενημένης πολέμῳ καὶ συνηυξη-
μένης. 4 Ἔλεγεν οὖν τοῦ τε πατρὸς αὐτοῦ παρόντος 63
καὶ Μαρκίου τῶν συγγενῶν ἑνὸς ὡς « Πᾶσα μὲν ἀνθρω-
πίνου βίου μεταβολὴ σφαλερόν· ᾧ δὲ μήτ' ἄπεστί τι τῶν
ἱκανῶν, μήτε μεμπτόν ἐστι τῶν παρόντων, τοῦτον οὐδὲν
ἄλλο πλὴν ἄνοια μετακοσμεῖ καὶ μεθίστησιν ἐκ τῶν
συνήθων· οἷς κἂν εἰ μηδὲν ἕτερον προσείη, τῷ βεβαιο-
τέρῳ διαφέρει τῶν ἀδήλων. 5 Ἀλλ' οὐδ' ἄδηλα τὰ τῆς
βασιλείας τοῖς Ῥωμύλου τεκμαιρομένῳ παθήμασιν, ὡς
πονηρὰν μὲν αὐτὸς ἔλαβε δόξαν ἐπιβουλεῦσαι τῷ συνάρ-
χοντι Τατίῳ, πονηρὰν δὲ τοῖς ὁμοτίμοις περιεποίησεν ὡς
ἀνῃρημένος ὑπ' αὐτῶν. 6 Καίτοι Ῥωμύλον μὲν οὗτοι
παῖδα θεῶν ὑμνοῦσι φήμαις, καὶ τροφήν τινα δαιμόνιον
αὐτοῦ καὶ σωτηρίαν ἄπιστον ἔτι νηπίου λέγουσιν· ἐμοὶ δὲ b
καὶ γένος θνητόν ἐστι, καὶ τροφὴ καὶ παίδευσις ὑπ'
ἀνθρώπων ὧν οὐκ ἀγνοεῖτε γεγενημένη· 7 τὰ δ' ἐπαι-
νούμενα τοῦ τρόπου βασιλεύειν πόρρω μέλλοντος ἀνδρός,
ἡσυχία τε πολλὴ καὶ διατριβαὶ περὶ λόγους ἀπράγμο-

5. 1 [2] καλοῦντες Zon. || 2 [1] ἐποιήσατο LA || 3 [2] ἀσπαζομένη F || [5] ⟨ἐν⟩ add. Steph. || [6] καί γεγ. : καὶ om. A || 4 [3] μήτ' Rei. : μηδέ codd. || 5 [1] οὐδέ δῆλα SF || [2] τεκμαιρομένῳ : τεκταινομένῳ L^{1} || [3] ἐπιβουλεῦσαι : ἐπιβεβουλεῦσθαι L^{1}A || 6 [1] Καίτοι S^{2}F : καί S^{1}LA || [1] μέν om. S^{1} || 7 [2] βασιλεύειν : βασιλεύει L^{1} || [3] διατριβαί : διατριβή LA.

paix, pour des occupations étrangères à la guerre et pour les hommes qui se réunissent en vue d'honorer les dieux et de cultiver les relations amicales, passant le reste de leur temps, chacun de son côté, à travailler la terre et à paître des troupeaux. 8 Pour vous, Romains, Romulus vous a laissé beaucoup de guerres, que vous n'avez peut-être pas souhaitées, et, pour les soutenir, la ville a besoin d'un roi plein de feu et dans la force de l'âge. Votre peuple est tout à fait aguerri et rempli d'ardeur grâce à ses succès, et tout le monde sait qu'il veut s'agrandir et commander aux autres. Aussi ferais-je rire de moi, avec mon zèle à honorer les dieux et la justice, en voulant inspirer la haine de la violence et de la guerre à une ville qui a plus besoin d'un chef d'armée que d'un roi. »[1]

6. 1 Voilà les arguments par lesquels Numa cherchait à écarter de lui la royauté. Mais, d'un côté, les Romains mirent tout leur zèle à le prier et à le conjurer de ne pas les replonger dans la discorde et la guerre civile, car, disaient-ils, il n'y avait que lui sur qui les deux partis pussent s'accorder, et, d'un autre côté, son père et Marcius, quand les ambassadeurs se furent retirés, pressèrent Numa en particulier, et l'engagèrent à accepter ce grand et divin présent. 2 « Si personnellement, dirent-ils, tu n'as aucun besoin de la richesse, puisque tu te suffis à toi-même, si tu n'envies pas non plus la gloire du pouvoir et de la puissance, parce que tu en possèdes une plus grande, celle que donne la vertu, considère au moins que régner, c'est servir Dieu[2], qui fait appel à cette éminente justice qui est en toi, ne voulant pas la laisser inactive et oisive. Ne te dérobe donc pas et ne fuis pas le pouvoir, qui, pour un homme sage, est le champ de belles et grandes actions. C'est là qu'on peut honorer les dieux avec magnificence et adoucir, en les inclinant à la piété, les esprits des hommes, qui se laissent transformer le plus

1. Comparer Denys d'Halicarnasse, 2, 60, 1, mais ce discours a certainement été imaginé en grande partie par Plutarque.

2. Idée chère à Plutarque : voir *Ad principem inerud.* 780 D, où il rapproche cette formule de la définition de l'amour que donnait Polémon (cf. *Rom.* 30, 6).

νας, ὅ τε δεινὸς οὗτος καὶ σύντροφος εἰρήνης ἔρως καὶ
πραγμάτων ἀπολέμων καὶ ἀνθρώπων ἐπὶ τιμῇ θεῶν καὶ
φιλοφροσύναις εἰς τὸ αὐτὸ συνιόντων, τὰ δ' ἄλλα καθ'
ἑαυτοὺς γεωργούντων ἢ νεμόντων. 8 Ὑμῖν δ', ὦ Ῥω-
μαῖοι, πολλοὺς μὲν ἴσως ἀβουλήτους ἀπολέλοιπε πολέ-
μους Ῥωμύλος, οἷς ἀντερείδοντος ἡ πόλις ἐμπύρου δεῖ- c
ται βασιλέως καὶ ἀκμάζοντος· πολλὴ δὲ καὶ συνήθεια καὶ
προθυμία δι' εὐτυχίαν γέγονε τῷ δήμῳ, καὶ οὐδένα λέλη-
θεν αὔξεσθαι καὶ κρατεῖν ἑτέρων βουλόμενος, ὥστε καὶ
γέλως ἂν εἴη τἀμά, θεραπεύοντος θεοὺς καὶ δίκην τιμᾶν,
βίαν δὲ καὶ πόλεμον ἐχθαίρειν διδάσκοντος πόλιν στρα-
τηλάτου μᾶλλον ἢ βασιλέως δεομένην ».

6. 1 Τοιούτοις λογισμοῖς ἀφοσιουμένου τὴν βασι-
λείαν τοῦ ἀνδρός, οἵ τε Ῥωμαῖοι πᾶσαν ἐποιοῦντο σπου-
δήν, ἀντιβολοῦντες καὶ δεόμενοι μὴ σφᾶς αὖθις εἰς στά-
σιν ἐμβαλεῖν καὶ πόλεμον ἐμφύλιον, οὐκ ὄντος ἑτέρου
πρὸς ὃν ἀμφότεραι συννεύσουσιν αἱ στάσεις, ὅ τε πατὴρ d
καὶ ὁ Μάρκιος ἐκείνων μεταστάντων ἰδίᾳ προσκείμενοι
τὸν Νομᾶν ἔπειθον δέχεσθαι μέγα καὶ θεῖον δῶρον.
2 « Εἰ δ' αὐτὸς οὔτε πλούτου δέῃ δι' αὐτάρκειαν, οὔτε
δόξαν ἀρχῆς καὶ δυναστείας ἐζήλωκας, κρείσσονα τὴν
ἀπ' ἀρετῆς ἔχων, ἀλλ' ὑπηρεσίαν γε θεοῦ τὸ βασιλεύειν
ἡγούμενος, ὅς γ' ἀνίστησι καὶ οὐκ ἐᾷ κεῖσθαι καὶ ἀργεῖν
τὴν ἐν σοὶ τοσαύτην δικαιοσύνην, μὴ φεῦγε μηδ' ἀποδί-
δρασκε τὴν ἀρχήν, ἀνδρὶ φρονίμῳ πράξεων καλῶν καὶ
μεγάλων χώραν οὖσαν, ἐν ᾗ καὶ θεραπεῖαι θεῶν μεγα-
λοπρεπεῖς εἰσι, καὶ πρὸς εὐσέβειαν ἀνθρώπων ἡμερώσεις,

5. 7 [4] τε : δέ codd. || [7] νεμόντων : νεμώντων S || 8 [2] ἀπολέλειπε F ἀπολέλιπε Par. 2955 || [3] ἐμπύρου : ἐμπείρου AF || [7] τἀμά Rei. : τὰ ἄλλα codd. || [8] ἐχθαίρειν : ἐχθραίνειν L[1],A[t] (sed γρ. ἐχθαίρειν A[m]) || 6. 1 [1] λογισμοῖς SF : λόγοις S[m]LA || [1] ἀποσειομένου S[2] || [5] συνεύουσιν F (συνεβουσιν Par. 2955) || [6] Μάρκιος : Μάρκος L[1]A || [7] δέχεσθαι in ras. A : δέξασθαι Zon. || 2 [2] δυναστείαν SF || [2] ἐζήλωκα F || [3] θεῷ SF || [7] οὖσαν χώραν LA.

aisément et le plus vite par celui qui les gouverne. 3 Les Romains ont aimé le roi Tatius, tout étranger qu'il fût, et ils honorent la mémoire de Romulus par l'apothéose. Qui sait, d'ailleurs, si, en dépit de ses victoires, le peuple n'est point las de la guerre et si, rassasié de triomphes et de dépouilles, il ne désire pas un chef doux et ami de la Justice pour vivre en paix sous de bonnes lois? 4 En admettant même qu'ils aient pour la guerre une passion tout à fait incoercible et furieuse, ne vaut-il pas mieux tourner ailleurs leur ardeur impétueuse, du moment que tu tiendras les rênes en main, et unir par les liens de l'affection et de l'amitié ta patrie et tout le peuple sabin à une ville florissante et forte? »* 5 Ces raisons furent appuyées, dit-on, par des présages favorables et par l'empressement et le zèle des concitoyens de Numa : ceux-ci n'eurent pas plus tôt été informés de l'ambassade qu'ils le supplièrent de partir et d'accepter la royauté pour unir et fondre ensemble les deux villes.

Premiers actes du nouveau roi. — **7.** 1 Quand il se fut enfin décidé, il fit un sacrifice aux dieux et partit pour Rome. Le sénat et le peuple, poussés vers lui par un merveilleux élan du cœur, sortirent à sa rencontre ; les femmes l'accueillirent par de vives acclamations ; on fit des sacrifices devant les temples et ce fut par la ville une joie universelle, comme si elle recevait, non un roi, mais un royaume. 2 Quand on fut arrivé à la place publique, celui qui, pendant ces heures-là, remplissait les fonctions d'interroi, Spurius Vettius, fit voter les citoyens, qui tous donnèrent leurs suffrages à Numa[1]. 3 Comme on lui apportait les insignes de la royauté, il dit qu'il fallait attendre pour l'en revêtir que sa nouvelle dignité eût été sanctionnée par les dieux. 4 Prenant donc avec lui des devins et des prêtres, il monta au Capitole, que les Romains de ce temps-là appelaient la roche Tarpéienne[2]. 5 Là, le premier des devins, l'ayant couvert d'un voile,

1. « Pendant ces heures-là » : voir ci-dessus, 2, 9-10.
2. Cf. *Romulus* 18, 1.

ῥᾷστα καὶ τάχιστα μετακοσμουμένων ὑπὸ τοῦ κρατοῦν-
τος. 3 Οὗτοι καὶ Τάτιον ἔστερξαν ἔπηλυν ἡγεμόνα, καὶ e
τὴν Ῥωμύλου μνήμην ἀποθεοῦσι ταῖς τιμαῖς. Τίς δ'
οἶδεν εἰ καὶ νικῶντι δήμῳ πολέμου κόρος ἔσται, καὶ
μεστοὶ θριάμβων καὶ λαφύρων γεγονότες, ἡγεμόνα
πρᾷον καὶ Δίκης ἑταῖρον ἐπ' εὐνομίᾳ καὶ εἰρήνῃ πο-
θοῦσιν; 4 Εἰ δὲ δὴ καὶ παντάπασιν ἀκρατῶς ἔχουσι καὶ
μανικῶς πρὸς πόλεμον, ἆρ' οὐχὶ βέλτιον ἀλλαχόσε τὴν
ὁρμὴν αὐτῶν τρέπειν διὰ χειρὸς ἔχοντα τὰς ἡνίας, τῇ δὲ
πατρίδι καὶ παντὶ τῷ Σαβίνων ἔθνει σύνδεσμον εὐνοίας καὶ
φιλίας πρὸς πόλιν ἀκμάζουσαν καὶ δυνατὴν γενέσθαι; »
5 Τούτοις προσῆν, ὡς λέγεται, σημεῖά τε χρηστά, καὶ
σπουδὴ τῶν πολιτῶν καὶ ζῆλος, ὡς ἐπύθοντο τὴν πρε- f
σβείαν, δεομένων βαδίζειν καὶ παραλαμβάνειν τὴν βασι-
λείαν ἐπὶ κοινωνίᾳ καὶ συγκράσει τῶν πόλεων.

7. 1 Ὡς οὖν ἐδέδοκτο, θύσας τοῖς θεοῖς προῆγεν εἰς
τὴν Ῥώμην. Ἀπήντα δ' ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος ἔρωτι θαυ-
μαστῷ τοῦ ἀνδρός, εὐφημίαι τε πρέπουσαι γυναικῶν 64
ἐγίνοντο, καὶ θυσίαι πρὸς ἱεροῖς καὶ χαρὰ πάντων, ὥσπερ
οὐ βασιλέα τῆς πόλεως, ἀλλὰ βασιλείαν δεχομένης.
2 Ἐπεὶ δ' εἰς τὴν ἀγορὰν κατέστησαν, ὁ μὲν ταῖς ὥραις
ἐκείναις συνειληχὼς μεσοβασιλεὺς Σπόριος Οὐέττιος
ψῆφον ἐπέδωκε τοῖς πολίταις, καὶ πάντες ἤνεγκαν.
3 Προσφερομένων δ' αὐτῷ τῶν βασιλικῶν παρασήμων,
ἐπισχεῖν κελεύσας ἔφη δεῖσθαι καὶ θεοῦ τὴν βασιλείαν
ἐμπεδοῦντος αὐτῷ. 4 Παραλαβὼν δὲ μάντεις καὶ ἱερεῖς,
ἀνέβαινεν εἰς τὸ Καπιτώλιον· Ταρπήϊον αὐτὸ λόφον οἱ
τότε Ῥωμαῖοι προσηγόρευον. 5 Ἐνταῦθα τῶν μάν-

6. 3 [1] Οὗτοι LA : αὖθις δέ SF || 4 [3] ἔχοντας F || [5] δυν. κ. ἀκμ. Zon. || 5 [4] πόλεων Bek. : πολιτῶν codd. || 7. 1 [1] προῆγεν : προσῆγεν LA || [2] τήν om. Zon. || [2] ὑπήντα Zon. || [4] ἐγένοντο F || 2 [2] ἐκείναις : ἐκεῖνος L[1]A || [2] μεσσοβασιλεύς SF || [2] Οὐέτιος A || 3 [1] ἐπισήμων S[t]F.

le tourna vers le sud, et lui-même, se tenant derrière lui et étendant sa main droite sur sa tête, fit une prière, puis observa les présages et les signes envoyés par les dieux en portant ses regards de tous les côtés à la ronde. 6 Un silence incroyable régnait sur la place publique, bien qu'elle fût remplie d'une foule immense de gens qui tendaient la tête, suspendus dans l'attente de ce qui allait arriver ; enfin, des oiseaux de bon augure apparurent à droite, donnant l'assentiment des dieux[1]. 7 Numa endossa alors l'habit royal et descendit de la colline pour se rendre au milieu de la foule, qui l'accueillit avec des cris et des démonstrations de joie, saluant en lui l'homme le plus pieux et le plus aimé des dieux.

8 Quand il eut pris possession du pouvoir, il commença par dissoudre le corps des trois cents gardes que Romulus avait toujours autour de sa personne et qu'il appelait *Celeres*, c'est-à-dire les rapides ; car Numa ne pensait pas qu'il dût se méfier de ceux qui se fiaient à lui, ni régner sur des gens qui se méfieraient de lui[2]. 9 Ensuite, aux prêtres déjà existants de Jupiter et de Mars, il en ajouta un troisième pour Romulus, et lui donna le nom de Flamine Quirinal[3]. 10 On appelait déjà les anciens prêtres flamines, à cause des bonnets de feutre (πῖλοι) dont ils s'entouraient la tête et qui les faisaient nommer, à ce qu'on rapporte, des *pilamènes* ; en ce temps-là, en effet, il y avait plus de mots grecs mêlés aux mots latins que de nos jours[4]. 11 C'est ainsi que les *laenae* portées par les flamines s'appelaient, suivant Juba, *chlaines*, et que l'on désignait du nom de *camillus* le jeune garçon dont les parents étaient vivants et qui servait le flamine de Jupiter, de même que certains Grecs appellent Cadmilos le dieu Hermès, à cause du service qu'il remplit*.

1. Comparer le récit de cette séance augurale chez Tite-Live, 1, 18, 6-10, et voir J. Cuillandre, *La droite et la gauche...*, p. 333 sqq.

2. Sur les *Celeres*, voir *Romulus* 10, 3 et 26, 2. D'après Denys d'Halicarnasse, 2, 64, Numa, au contraire, aurait conservé ces *Celeres*.

3. Sur Romulus-Quirinus, voir ci-dessus, 2, 4, et *Romulus* 28, 3 et 29, 1. Voir aussi Tite-Live, 1, 20, 2, et Denys d'Halicarnasse, 2, 63, 3-4.

4. Voir *Romulus* 15, 4, et la note à ce passage. Quant à l'étymologie de *flamen*, comparer *Aetia. Rom.* 274 C (... τὸν πῖλον, ἀφ' οὗ καὶ « φλᾶμεν » κέκληται...) et Denys d'Halicarnasse, 2, 64, 2.

τεων ὁ πρωτεύων τὸν μὲν εἰς μεσημβρίαν τρέψας ἐγκεκα- b
λυμμένον, αὐτὸς δὲ παραστὰς ἐξόπισθεν, καὶ τῇ δεξιᾷ τῆς
κεφαλῆς ἐφαπτόμενος αὐτοῦ, κατηύχετο καὶ περιεσκό-
πει τὰ παρὰ τῶν θεῶν ἐν οἰωνοῖς ἢ συμβόλοις προφαινό-
μενα, πανταχόσε τὰς ὄψεις περιφέρων. 6 Σιγὴ δ'
ἄπιστος ἐν πλήθει τοσούτῳ τὴν ἀγορὰν κατεῖχε, καρα-
δοκούντων καὶ συναιωρουμένων τῷ μέλλοντι, μέχρις οὗ
προὐφάνησαν ὄρνιθες ἀγαθοὶ καὶ δεξιοί. 7 Οὕτω δὲ τὴν
βασιλικὴν ἀναλαβὼν ἐσθῆτα, κατέβαινε Νομᾶς εἰς τὸ
πλῆθος ἀπὸ τῆς ἄκρας. Τότε δὲ καὶ φωναὶ καὶ δεξιώ-
σεις ἦσαν, ὡς εὐσεβέστατον καὶ θεοφιλέστατον δεχο-
μένων.

8 Παραλαβὼν δὲ τὴν ἀρχήν, πρῶτον μὲν τὸ τῶν τρια-
κοσίων δορυφόρων σύστημα διέλυσεν, οὓς Ῥωμύλος c
ἔχων ἀεὶ περὶ τὸ σῶμα Κέλερας προσηγόρευσεν, ὅπερ
ἐστὶ ταχεῖς· οὔτε γὰρ ἀπιστεῖν πιστεύουσιν, οὔτε βασι-
λεύειν ἀπιστούντων ἠξίου. 9 Δεύτερον δὲ τοῖς οὖσιν
ἱερεῦσι Διὸς καὶ Ἄρεως τρίτον Ῥωμύλου προσκατέ-
στησεν, ὃν Φλάμινα Κυρινάλιον ὠνόμασεν. 10 Ἐκά-
λουν δὲ καὶ τοὺς προγενεστέρους Φλάμινας ἀπὸ τῶν
περικρανίων πίλων οὓς περὶ ταῖς κεφαλαῖς φοροῦσι,
πιλαμένας τινὰς ὄντας ὡς ἱστοροῦσι, τῶν Ἑλληνικῶν ὀνο-
μάτων τότε μᾶλλον ἢ νῦν τοῖς Λατίνοις ἀνακεκραμένων.
11 Καὶ γὰρ ἃς ἐφόρουν οἱ ἱερεῖς λαίνας ὁ Ἰόβας χλαί-
νας φησὶν εἶναι, καὶ τὸν ὑπηρετοῦντα τῷ ἱερεῖ τοῦ Διὸς d
ἀμφιθαλῆ παῖδα λέγεσθαι Κάμιλλον, ὡς καὶ τὸν Ἑρμῆν
οὕτως ἔνιοι τῶν Ἑλλήνων Καδμῖλον ἀπὸ τῆς διακονίας
προσηγόρευον.

7. 5 [4] ἐφαπτόμενος om. S : κεφαλῆς αὐτοῦ ἁψάμενος F || [4] κατηύξατο LAS^{m} || [6] περιφέρων Cor. : προφέρων codd. || 6 [3] συνεωρουμένων codd. || [3] μέχρι L || [4] post δεξιοί ἐπέστρεψαν F || 8 [2] δορυφόρων om. LA Zon. || [2] διέλυσεν LAS^{m}F Zon. : διέστησεν S^{t} || 9 [2] Ἄρεος F || 10 [2] τῶν om. F || 11 [1] ἱερεῖς S^{t}F^{m} : βασιλεῖς S^{m}F^{t}LA || [1] λέαινας codd. || [2] τῷ ἱερῷ codd. : ὑπηρετοῦντα παῖδα τῷ ἱερῷ F || [4] Καδμῖλον : Κάμιλλον codd.

Numa et Pythagore. — 8. 1 Après avoir décidé ces mesures en vue de se concilier la sympathie et les bonnes grâces du peuple, il entreprit sans tarder d'agir sur la ville à la façon dont on amollit le fer, en faisant d'une cité dure et belliqueuse une cité plus douce et plus juste. 2 En effet, Rome était alors proprement la ville « gonflée d'humeurs » dont parle Platon[1] : elle devait son origine à la hardiesse et à l'audace téméraire des hommes les plus aventureux et les plus belliqueux, qui s'y étaient jetés de toutes parts, puis, nourrie dans des expéditions répétées et des guerres continuelles, elle avait par là augmenté sa puissance et, comme un pieu qu'on fiche en terre et qui s'affermit à mesure qu'on le frappe, elle paraissait se fortifier par les dangers. 3 Numa, se rendant compte que ce n'était pas une mince et légère entreprise que de manier un peuple si exalté et si houleux et de le disposer à la paix, appela les dieux à son secours. D'abord, il fit très souvent des sacrifices, des processions, des danses qu'il organisait et dirigeait lui-même et où la gravité religieuse s'accompagnait du plaisir des divertissements et du charme des fêtes : par là il gagnait le peuple et apprivoisait son humeur irascible et belliqueuse. 4 Puis, il lui arriva aussi de leur rapporter de la part des dieux des motifs de frayeur, d'étranges apparitions de démons et des voix menaçantes : il espérait ainsi dompter et rabaisser leur fierté par la crainte des dieux[2].

5 C'est de là surtout que vient la tradition selon laquelle il devait sa sagesse et sa culture aux leçons de Pythagore. 6 La politique de Numa faisait, en effet, comme la philosophie de Pythagore, une grande place à l'intimité et aux relations avec la divinité[3]. 7 On dit même qu'il s'entourait extérieurement d'une apparence de majesté et de prestige dans le même dessein que Pythagore. 8 Celui-ci passe, en effet, pour avoir appri-

1. Platon, *Rép.* 2, 372 e.

2. La superstition serait donc un moyen de gouvernement : cf. Tite-Live, 1, 19, 4-6 et voir P. Boyancé, *Rev. Ét. Anc.* 57 (1955), p. 68.

3. Pythagore disait que « nous devenons meilleurs en nous approchant des dieux » (*Septem Sap. Conv.* 169 E). Il ne convient donc pas de corriger ἀγχιστεία en ἁγιστεία.

8. 1 Ταῦτα δ' ὁ Νομᾶς ἐπ' εὐνοίᾳ καὶ χάριτι τοῦ δήμου πολιτευσάμενος, εὐθὺς ἐπεχείρει τὴν πόλιν, ὥσπερ σίδηρον, ἐκ σκληρᾶς καὶ πολεμικῆς μαλακωτέραν ποιῆσαι καὶ δικαιοτέραν. 2 Ἀτεχνῶς γὰρ ἣν Πλάτων ἀποκαλεῖ φλεγμαίνουσαν πόλιν, ἐκείνη τότ' ἦν, συστᾶσα μὲν εὐθὺς ἐξ ἀρχῆς τόλμῃ τινὶ καὶ παραβόλῳ θρασύτητι, τῶν θρασυτάτων καὶ μαχιμωτάτων ἐκεῖ πανταχόθεν ὠσαμένων, ταῖς δὲ πολλαῖς στρατείαις καὶ τοῖς συνεχέσι πολέ- e
μοις τροφῇ χρησαμένη καὶ αὐξήσει τῆς δυνάμεως, καὶ καθάπερ τὰ καταπηγνύμενα τῷ σείεσθαι μᾶλλον ἑδράζεται, ῥώννυσθαι δοκοῦσα διὰ τῶν κινδύνων. 3 Οὕτω δὲ μετέωρον καὶ τετραχυμένον δῆμον οὐ μικρᾶς οὐδὲ φαύλης οἰόμενος εἶναι πραγματείας μεταχειρίσασθαι καὶ κατακοσμῆσαι πρὸς εἰρήνην, ⟨ἐπ⟩ηγάγετο τὴν ἀπὸ τῶν θεῶν βοήθειαν, τὰ μὲν πολλὰ θυσίαις καὶ πομπαῖς καὶ χορείαις ἃς αὐτὸς ὠργίασε καὶ κατέστησεν, ἅμα σεμνότητι διαγωγὴν ἐπίχαριν καὶ φιλάνθρωπον ἡδονὴν ἐχούσαις, δημαγωγῶν καὶ τιθασεύων τὸ θυμοειδὲς καὶ φιλοπόλεμον· 4 ἔστι δ' ὅτε καὶ φόβους τινὰς ἀπαγγέλλων παρὰ f
τοῦ θεοῦ, καὶ φάσματα δαιμόνων ἀλλόκοτα καὶ φωνὰς οὐκ εὐμενεῖς, ἐδούλου καὶ ταπεινὴν ἐποίει τὴν διάνοιαν αὐτῶν ὑπὸ δεισιδαιμονίας.

5 Ἐξ ὧν καὶ μάλιστα λόγον ἔσχεν ἡ σοφία καὶ ἡ παίδευσις τοῦ ἀνδρὸς ὡς Πυθαγόρᾳ συγγεγονότος. 6 Μέγα γὰρ ἦν μέρος ὡς ἐκείνῳ τῆς φιλοσοφίας καὶ τούτῳ τῆς πολιτείας ἡ πρὸς τὸ θεῖον ἀγχιστεία καὶ διατριβή. 7 Λέγεται δὲ καὶ τὸν ἔξωθεν ὄγκον καὶ σχηματισμὸν ἀπὸ τῆς αὐτῆς Πυθαγόρᾳ διανοίας περιβαλέσθαι. 8 Καὶ 65

8. 1 [3] ποιῆσαι : ποιεῖν S[t]F || 2 [2] τότ' Br. : τοῦτ' codd. || [2] συστᾶσα Rei. : συστάντων codd. || [3] θρασύτητα F || [6] χρησαμένην SF || [7] καταπηγνύμενα : καταπεπηγνυμένα A : καταρρηγνύμενα F : καταγνύμενα S[1] || [7] ἑδράζονται S[1]F || [8] δοκοῦσα Vulc. : δοκοῦσαν codd. || 3 [3] μετακοσμῆσαι LA || [4] ⟨ἐπ⟩ηγάγετο Rei. || [8] τιθασεῦον F || 6 [3] πρός Rei. : περί codd. || [3] ἀγχιστεία codd. : ἀγχιστία S[t]. : ἁγιστεία Bryans

voisé un aigle qu'il arrêtait et faisait descendre par certaines paroles, lorsqu'il volait au-dessus de sa tête, et pour avoir laissé entrevoir sa cuisse d'or à Olympie, en traversant la foule[1]. 9 On rapporte encore de lui d'autres artifices et d'autres actes prodigieux, à propos desquels Timon de Phlious a écrit :

« Pythagore, inclinant aux airs des charlatans,
Cherche à piper les gens avec ses grands discours. »[2]

10 Quant à Numa, sa mise en scène consistait dans l'amour d'une déesse ou d'une nymphe des montagnes, dont j'ai déjà parlé[3], qui avait avec lui un commerce secret, et dans des entretiens qu'il avait avec les Muses. 11 Il faisait, en effet, remonter aux Muses la plupart de ses prédictions, et il apprit aux Romains à révérer l'une d'elles en particulier, qu'il distinguait des autres et qu'il appelait Tacita, c'est-à-dire la silencieuse ou la muette*, ce qui semble être le fait de quelqu'un qui connaît et honore l'habitude pythagoricienne de tenir sa langue[4]. 12 Ses ordonnances sur les statues des dieux sont aussi très étroitement apparentées aux principes de Pythagore. 13 Celui-ci croyait que l'être premier n'est ni perceptible ni sensible, mais invisible, increé, intelligible. Numa, de son côté, interdit aux Romains de représenter la divinité sous la forme d'un homme ou d'un animal. 14 Et il n'y eut d'abord chez eux aucune image peinte ou sculptée de dieu ; pendant les cent soixante-dix premières années, sans doute, ils construisirent des temples et élevèrent des chapelles, mais ils n'y mirent jamais aucune statue figurant une divinité* ; ils croyaient qu'il était impie d'assimiler des êtres parfaits à des êtres médiocres et qu'il n'est pas possible

1. Cf. Jamblique, *De Pyth. vita* 62, 92, 135, 140 ; Porphyre, *De vita Pyth.* 25, 28 ; Elien, *Varia hist.* 4, 17.

2. Hexamètres des Σίλλοι, cités également par Diogène Laërce, 8, 36. Sur la réputation de γοήτης et de τερατουργός qu'avait Pythagore, cf. Lucien, *Le Songe ou le Coq*, 4.

3. Ci-dessus, 4, 2.

4. 'Εχεμυθία est un terme du vocabulaire pythagoricien : cf. le *De curiositate* 519 C et les *Quaest. Conv.* 728 E-F. Sur les Muses considérées comme sources de divination, cf. le *De Pythiae orac.* 402 D.

γὰρ ἐκεῖνος ἀετόν τε δοκεῖ πραῦναι, φωναῖς τισιν ἐπιστήσας καὶ καταγαγὼν ὑπεριπτάμενον, τόν τε μηρὸν ὑποφῆναι χρυσοῦν Ὀλυμπίασι διαπορευόμενος τὴν πανήγυριν· 9 ἄλλας τε τερατώδεις μηχανὰς αὐτοῦ καὶ πράξεις ἀναγγέλλουσιν, ἐφ' αἷς καὶ Τίμων ὁ Φλιάσιος ἔγραψε·

« Πυθαγόρην δὲ γόητας ἀποκλίνοντ' ἐπὶ δόξας
θήρῃ ἐπ' ἀνθρώπων, σεμνηγορίης ὀαριστήν· »

10 τῷ δὲ Νομᾷ δρᾶμα θεᾶς τινος ἢ νύμφης ὀρείας ἔρως
ἦν καὶ συνουσία πρὸς αὐτὸν ἀπόρρητος ὥσπερ εἴρηται,
καὶ κοιναὶ μετὰ Μουσῶν διατριβαί. 11 Τὰ γὰρ πλεῖστα b
τῶν μαντευμάτων εἰς Μούσας ἀνῆγε, καὶ μίαν Μοῦσαν ἰδίως καὶ διαφερόντως ἐδίδαξε σέβεσθαι τοὺς Ῥωμαίους, Τακίταν προσαγορεύσας, οἷον σιωπηλὴν ἢ ἐνεάν· ὅπερ εἶναι δοκεῖ τὴν Πυθαγόρειον ἀπομνημονεύοντος ἐχεμυθίαν καὶ τιμῶντος. 12 Ἔστι δὲ καὶ τὰ περὶ τῶν ἀφιδρυμάτων νομοθετήματα παντάπασιν ἀδελφὰ τῶν Πυθαγόρου δογμάτων. 13 Οὔτε γὰρ ἐκεῖνος αἰσθητὸν ἢ παθητόν, ἀόρατον δὲ καὶ ἄκτιστον καὶ νοητὸν ὑπελάμβανεν εἶναι τὸ πρῶτον, οὗτός τε διεκώλυσεν ἀνθρωποειδῆ καὶ ζῳόμορφον εἰκόνα θεοῦ Ῥωμαίους κτίζειν. 14 Οὐδ' ἦν παρ' αὐτοῖς οὔτε γραπτὸν οὔτε πλαστὸν εἶδος θεοῦ πρότερον, ἀλλ' ἐν ἑκατὸν ἑβδομήκοντα τοῖς πρώτοις ἔτεσι ναοὺς
μὲν οἰκοδομούμενοι καὶ καλιάδας ἱερὰς ἱστάντες, ἄγαλμα c
δ' οὐδὲν ἔμμορφον ποιούμενοι διετέλουν, ὡς οὔθ' ὅσιον ἀφομοιοῦν τὰ βελτίονα τοῖς χείροσιν, οὔτ' ἐφάπτεσθαι

8. 8 [4] ὑποφυῆναι G ‖ [4] Ὀλυμπίασιν G ‖ 9 [1] ἄλλας : ἄλλους L[1] ‖ [4] γόητα SFL[2] ‖ 10 [1] τῷ SF : τό cet. ‖ 11 [4] ἐνεάν Xyl. : νέαν codd. ‖ [5] εἶναι : εἶνα S ‖ [5] ἐχεθυμίαν A ‖ [6] τιμῶντες S ‖ 13 [1] παθητόν ἐνόμιζε τὸ θεῖον Niceph. ‖ [2] ἄκτιστον : ἀκήρατον SF ‖ [2] καὶ νοητόν : καί om. GLA ‖ [2] ὑπελάμβανον F ‖ [3] τε Cor. : δέ GLASF ‖ [4] Ῥωμαίοις Nic. Zon. ‖ [4] κτίζειν Clem. Eus. : νομίζειν codd., Niceph. : ἀνιστᾶν Zon. ‖ 14 [4] διετέλουν add. bis post οἰκοδομούμενοι S ‖ [4] καὶ καλιάδας GLA : δᾶς S : ᾠδάς F ‖ [4] ἱστῶντες GLA ‖ [6] ἐφάπτεσθαι GLA, Nic., Zon. : ἐφάψασθαι SF, Clem., Eus.

d'atteindre l'être suprême autrement que par la pensée. 15 Pour les rites des sacrifices, il se tint aussi très près du culte pratiqué par les Pythagoriciens, car ces sacrifices se faisaient pour la plupart sans effusion de sang, au moyen de farine, de libations et d'autres choses fort peu coûteuses[1]. 16 Indépendamment de ces ressemblances, ceux qui veulent que ces deux hommes aient eu ensemble des rapports étroits le soutiennent encore par d'autres arguments tirés d'ailleurs. 17 L'un de ces arguments, c'est que les Romains ont conféré le droit de cité à Pythagore, comme le rapporte le comique Épicharme dans un ouvrage adressé à Anténor ; or, cet auteur est très ancien et appartenait à la secte pythagoricienne[2]. 18 Un second argument, c'est que, des quatre fils qu'eut Numa, il en appela un Mamercus, du nom du fils de Pythagore. 19 C'est, dit-on, de ce fils de Numa que la maison des *Æmilii*, qui faisait partie des familles patriciennes, a tiré son nom, le roi l'appelant ainsi affectueusement à cause de la gentillesse (αἱμυλία) et de la grâce de son langage*. 20 Enfin, moi-même, à Rome, j'ai entendu dire à plusieurs personnes qu'un oracle ayant ordonné aux Romains d'honorer chez eux par des monuments le plus sage et le plus brave des Grecs, ils érigèrent sur le forum deux statues de bronze, l'une d'Alcibiade, l'autre de Pythagore*. 21 Mais tout cela est sujet à beaucoup de controverses, et ce serait faire preuve d'un puéril entêtement que d'agiter plus longuement cette question et de prendre parti.

Pontifes et Vestales. — **9.** 1 On attribue encore à Numa l'institution et la hiérarchie des grands prêtres qu'on appelle pontifes, et l'on dit qu'il fut lui-même l'un d'eux, le premier*. 2 Ils ont été appelés pontifes, suivant les uns, parce qu'ils servent les dieux tout-puissants et maîtres de toutes choses : car puissant se dit en latin

1. D'après *Rom.* 12, 1, ce genre de sacrifices était plus ancien.
2. Les comédies d'Épicharme étaient pleines de réflexions philosophiques, si bien que Diogène Laërce lui a donné une place dans ses *Vies des philosophes*, où il le range parmi les Pythagoriciens. Voir aussi Athénée, 14, 648 D.

τοῦ βελτίστου δυνατὸν ἄλλως ἢ νοήσει. 15 Κομιδῇ δὲ
καὶ τὰ τῶν θυσιῶν ἔχεται τῆς Πυθαγορικῆς ἁγιστείας·
ἀναίμακτοι γὰρ ἦσαν αἵ γε πολλαί, δι' ἀλφίτου καὶ
σπονδῆς καὶ τῶν εὐτελεστάτων πεποιημέναι. 16 Χωρὶς
δὲ τούτων ἑτέροις ἔξωθεν ἐπαγωνίζονται τεκμηρίοις οἱ
τὸν ἄνδρα τῷ ἀνδρὶ συνοικειοῦντες. 17 Ὧν ἓν μέν
ἐστιν ὅτι Πυθαγόραν τῇ πολιτείᾳ Ῥωμαῖοι προσέγρα-
ψαν, ὡς ἱστόρηκεν Ἐπίχαρμος ὁ κωμικὸς ἔν τινι λόγῳ d
πρὸς Ἀντήνορα γεγραμμένῳ, παλαιὸς ἀνὴρ καὶ τῆς
Πυθαγορικῆς διατριβῆς μετεσχηκώς· 18 ἕτερον δ' ὅτι
τεσσάρων υἱῶν βασιλεῖ Νομᾷ γενομένων ἕνα Μάμερκον
ἐπὶ τῷ Πυθαγόρου παιδὶ προσηγόρευσεν. 19 Ἀπ'
ἐκείνου δὲ καὶ τὸν Αἰμιλίων οἶκον ἀναμιχθέντα τοῖς πατρι-
κίοις ὀνομασθῆναί φασιν, οὕτως ὑποκοριζομένου τοῦ
βασιλέως τὴν ἐν τοῖς λόγοις τοῦ ἀνδρὸς αἱμυλίαν καὶ
χάριν. 20 Αὐτοὶ δ' ἀκηκόαμεν πολλῶν ἐν Ῥώμῃ διε-
ξιόντων ὅτι χρησμοῦ ποτε Ῥωμαίοις γενομένου τὸν
φρονιμώτατον καὶ τὸν ἀνδρειότατον Ἑλλήνων ἱδρύσα-
σθαι παρ' αὐτοῖς, ἔστησαν ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς εἰκόνας χαλ-
κᾶς δύο, τὴν μὲν Ἀλκιβιάδου, τὴν δὲ Πυθαγόρου.
21 Ταῦτα μὲν οὖν ἀμφισβητήσεις ἔχοντα πολλὰς καὶ e
τὸ κινεῖν διὰ μακροτέρων καὶ τὸ πιστοῦσθαι μειρακιώ-
δους ἐστὶ φιλονικίας.

9. 1 Νομᾷ δὲ καὶ τὴν τῶν ἀρχιερέων, οὓς ποντίφικας καλοῦσι, διάταξιν καὶ κατάστασιν ἀποδιδόασι, καί φασιν αὐτὸν ἕνα τούτων τὸν πρῶτον γεγονέναι. 2 Κεκλῆσθαι δὲ τοὺς ποντίφικας οἱ μὲν ὅτι τοὺς θεοὺς θεραπεύουσι δυνατοὺς καὶ κυρίους ἁπάντων ὄντας· ὁ γὰρ δυνατὸς

8. 14 [7] τοῦ βελτίστου Clem., Eus. : θεοῦ codd., Zon. ‖ [7] νοήσει codd. : μόνῳ τῷ νῷ Clem., Eus. ‖ 15 [2] ἁγιστίας s. s. S^{1} ‖ [3] γε Rei. : τε codd. ‖ [4] πεπορευμέναι SF ‖ 16 [2] οἱ om. $GL^{1}A$ ‖ 17 [2] τῇ πολιτείᾳ bis ante et post Ῥωμαῖοι G ‖ 18 [1] ἕτερον Br. : ἕτεροι codd. ‖ 19 [2] Αἰμυλίων A ‖ [4] βασιλέος F ‖ 21 [2] πιστοῦσθαι Xyl. : πιστεύεσθαι codd. ‖ [3] φιλονεικίας GAF ‖ 9. 1 [2] ἀποδιδοῦσιν SF.

*potens**. 3 Selon d'autres, leur nom vient de la distinction des actes qui sont en leur pouvoir, le législateur leur enjoignant d'accomplir les cérémonies possibles, mais ne leur cherchant pas querelle, s'il survient quelque empêchement majeur[1]. 4 Mais la plupart des auteurs admettent la plus ridicule des étymologies : ils disent que ces prêtres ont été appelés « faiseurs de ponts », tout simplement à cause des sacrifices qu'ils offraient sur le pont, sacrifices qui étaient les plus saints et les plus anciens ; en effet, les Latins appellent un pont *pontem*. 5 Ils ajoutent que c'est aux prêtres qu'il appartient de garder et de réparer le pont, comme d'accomplir toutes les autres cérémonies immuables et ancestrales ; 6 car les Romains pensent qu'il est défendu, sous peine de malédiction, de détruire le pont de bois. On dit encore que, sur l'ordre d'un oracle, ce pont fut assemblé dans son entier sans ferrure, avec des chevilles de bois. Quant au pont de pierre, il fut construit beaucoup plus tard par le questeur Æmilius[2]. 7 Cependant, on prétend que le pont de bois lui-même est postérieur à Numa et qu'il fut construit par le roi Marcius, son petit-fils*. 8 Le grand pontife est chargé pour ainsi dire des fonctions d'exégète et d'interprète, ou plutôt d'hiérophante ; non seulement il prend soin des cérémonies publiques, mais encore il surveille les sacrifices privés pour empêcher d'enfreindre les rites, et il enseigne ce que chacun doit faire pour honorer ou apaiser les dieux*.

9 Le pontife avait aussi la surveillance des vierges sacrées, qu'on appelle Vestales. 10 Car c'est à Numa qu'on attribue encore la consécration des jeunes Vestales et, en général, l'entretien et le culte du feu perpétuel dont

1. Cette seconde explication a dû être imaginée par un Grec, car *potens* ne peut avoir, comme δυνατός, le sens passif.

2. L'étymologie que Plutarque juge ridicule est celle qu'admettaient la plupart des anciens et que les linguistes d'aujourd'hui estiment la plus probable. Le pont Sublicius, pour des raisons religieuses, conserva son tablier de poutres et ses parapets de bois jusqu'à la fin de l'Empire. La construction du pont Æmilius, tout voisin, fut commencée en 179 avant J.-C. et achevée cinq ans plus tard. Tite-Live, 40, 51, 4, dit qu'Æmilius était alors censeur ; aussi a-t-on proposé de corriger ici ταμιεύοντος en τιμητεύοντος.

ὑπὸ Ῥωμαίων ὀνομάζεται πότηνς· 3 ἕτεροι δέ φασι
πρὸς ὑπεξαίρεσιν γεγονέναι τοὔνομα τῶν δυνατῶν, ὡς
τοῦ νομοθέτου τὰς δυνατὰς ἐπιτελεῖν ἱερουργίας τοὺς f
ἱερεῖς κελεύοντος, ἂν δ' ᾖ τι κώλυμα μεῖζον, οὐ συκοφαν-
τοῦντος. 4 Οἱ δὲ πλεῖστοι καὶ τὸ μάλιστα γελώμενον
τῶν ὀνομάτων δοκιμάζουσιν, ὡς οὐδὲν ἀλλ' ἢ γεφυρο-
ποιοὺς τοὺς ἄνδρας ἐπικληθέντας ἀπὸ τῶν ποιουμένων
περὶ τὴν γέφυραν ἱερῶν, ἁγιωτάτων καὶ παλαιοτάτων
ὄντων· πόντεμ γὰρ οἱ Λατῖνοι τὴν γέφυραν ὀνομάζουσιν.
5 Εἶναι μέντοι καὶ τὴν τήρησιν αὐτῆς καὶ τὴν ἐπι-
σκευήν, ὥσπερ ἄλλο τι τῶν ἀκινήτων καὶ πατρίων ἱερῶν,
προσήκουσαν τοῖς ἱερεῦσιν. 6 Οὐ γὰρ θεμιτόν, ἀλλ' 66
ἐπάρατον ἡγεῖσθαι Ῥωμαίους τὴν κατάλυσιν τῆς ξυλί-
νης γεφύρας. Λέγεται δὲ καὶ τὸ πάμπαν ἄνευ σιδήρου
κατὰ δή τι λόγιον συγγεγομφῶσθαι διὰ τῶν ξύλων. Ἡ δὲ
λιθίνη πολλοῖς ὕστερον ἐξειργάσθη χρόνοις ὑπ' Αἰμι-
λίου ταμιεύοντος. 7 Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τὴν ξυλίνην τῶν
Νομᾶ χρόνων ἀπολείπεσθαι λέγουσιν, ὑπὸ Μαρκίου τοῦ
Νομᾶ θυγατριδοῦ βασιλεύοντος ἀποτελεσθεῖσαν. 8 Ὁ
δὲ μέγιστος τῶν Ποντιφίκων οἷον ἐξηγητοῦ καὶ προφή-
του, μᾶλλον δ' ἱεροφάντου τάξιν εἴληχεν, οὐ μόνον τῶν
δημοσίᾳ δρωμένων ἐπιμελόμενος, ἀλλὰ καὶ τοὺς ἰδίᾳ
θύοντας ἐπισκοπῶν, καὶ κωλύων παρεκβαίνειν τὰ νενο-
μισμένα, καὶ διδάσκων ὅτου τις δέοιτο πρὸς θεῶν τιμὴν
ἢ παραίτησιν.

9 Ἦν δὲ καὶ τῶν ἱερῶν παρθένων ἐπίσκοπος, ἃς Ἑστιά- b
δας προσαγορεύουσι. 10 Νομᾷ γὰρ δὴ καὶ τὴν τῶν
Ἑστιάδων παρθένων καθιέρωσιν καὶ ὅλως τὴν περὶ τὸ
πῦρ τὸ ἀθάνατον, ὃ φυλάττουσιν αὗται, θεραπείαν τε καὶ

9. 2 [4] πότηνς SF,A (in ras.) : πόντης GL ‖ 4 [1] καί τὸ μάλιστα Zie. : μάλιστα καὶ τό codd. ‖ [3] ποιουμένων GLAS[m] : τελουμένων S[t]F ‖ [5] πόντεμ : ποτέμ SF ‖ 5 [1] αὐτῆς : αὐτήν codd. ‖ 8 [3] εἴληχεν SF : ἔχει GS[m] : ἐπέχει LA ‖ [3] μόνων GL ‖ [4] ἐπιμελούμενος GF ‖ 10 [2] ὅλως SFL[2] : ὅπως GL[1],A[t] (s. s. ὅλως).

elles ont la garde, soit parce que la substance pure et incorruptible du feu devait être confiée à des êtres purs et sans souillure, soit parce que le feu, étant stérile et infécond, a des affinités avec la virginité. 11 En Grèce, dans les divers endroits où l'on conserve un feu qui ne doit pas s'éteindre (par exemple à Pythô et à Athènes), il est entretenu, non par des vierges, mais par des femmes qui ont été mariées et ne le sont plus[1]. 12 Et si, par accident, le feu vient à manquer, comme à Athènes, où la lampe sacrée s'éteignit, dit-on, sous la tyrannie d'Aristion[2], ou bien à Delphes, où, le temple ayant été incendié par les Maides, au temps de Mithridate et de la guerre civile des Romains, le feu disparut avec l'autel[3], il n'est pas permis, dit-on, de le rallumer à un autre feu : il faut en faire un nouveau, et comme tout neuf, en allumant au moyen du soleil une flamme pure et sans souillure. 13 On emploie surtout pour cela des miroirs concaves, creusés par côté en forme de triangles rectangles isocèles convergeant de la périphérie vers un centre unique[4]. 14 Quand on les place face au soleil, de manière que les rayons en se réfléchissant viennent de tous les côtés se ramasser et s'unir vers le centre, ils dispersent l'air lui-même en le rendant plus subtil et enflamment rapidement les matières très légères et très sèches qu'on y a mises, parce que la réfraction leur donne la nature et l'activité du feu. 15 Quelques auteurs pensent que les vierges consacrées n'avaient pas d'autre fonction que la garde du feu perpétuel ; mais d'autres prétendent qu'elles avaient aussi à tenir cachés certains objets sacrés, que personne d'autre ne pouvait voir. J'ai rapporté dans la *Vie de Camille* tout ce qu'il est permis d'en savoir et d'en dire[5].

1. Sur ces paragraphes 10 et 11, voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 417-419 (mais le feu perpétuel d'Athènes se trouvait à l'Érechthéion, non au Parthénon).
2. Cf. *Sylla* 13, 3.
3. Cf. R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 419-420.
4. Sur ces miroirs ardents, cf. *De facie... lunae* 937 A, et Pline, *Hist. Nat.* 2, 111, 2. Voir le *Dict. des Ant.*, *s. v. Igniaria*, col. 372.
5. *Camille* 20, 4-8 : il s'agit du Palladion, des statues des Grands Dieux de Samothrace et d'autres ἱερά, plus secrets encore, dont il n'était pas permis de parler ; cf. Denys d'Halicarnasse, 1, 68.

τιμὴν ἀποδιδόασιν, εἴθ' ὡς καθαρὰν καὶ ἄφθαρτον τὴν
τοῦ πυρὸς οὐσίαν ἀκηράτοις καὶ ἀμιάντοις παρατιθε-
μένου σώμασιν, εἴτε τὸ ἄκαρπον καὶ ἄγονον τῇ παρθενίᾳ
συνοικειοῦντος. 11 Ἐπεί τοι τῆς Ἑλλάδος, ὅπου πῦρ
ἄσβεστόν ἐστιν (ὡς Πυθοῖ καὶ Ἀθήνησιν), οὐ παρθένοι,
γυναῖκες δὲ πεπαυμέναι γάμων ἔχουσι τὴν ἐπιμέλειαν·
12 ἐὰν δ' ὑπὸ τύχης τινὸς ἐκλίπῃ — καθάπερ Ἀθήνησι c
μὲν ἐπὶ τῆς Ἀριστίωνος λέγεται τυραννίδος ἀποσβεσθῆ-
ναι τὸν ἱερὸν λύχνον, ἐν Δελφοῖς δὲ τοῦ ναοῦ καταπρησ-
θέντος ὑπὸ Μαίδων περὶ τὰ Μιθριδατικὰ καὶ τὸν ἐμφύ-
λιον Ῥωμαίων πόλεμον ἅμα τῷ βωμῷ τὸ πῦρ ἠφανίσθη
— οὔ φασι [μὴ] δεῖν ἀφ' ἑτέρου πυρὸς ἐναύεσθαι, καινὸν
δὲ ποιεῖν καὶ νέον, ἀνάπτοντας ἀπὸ τοῦ ἡλίου φλόγα
καθαρὰν καὶ ἀμίαντον. 13 Ἐξάπτουσι δὲ μάλιστα τοῖς
σκαφίοις, ἃ κατασκευάζεται μὲν ἀπὸ πλευρᾶς ἰσοσκε-
λοῦς ὀρθογωνίου τριγώνου κοιλαινόμενα, συννεύει δ' d
εἰς ἓν ἐκ τῆς περιφερείας κέντρον. 14 Ὅταν οὖν θέσιν
ἐναντίαν λάβῃ πρὸς τὸν ἥλιον, ὥστε τὰς αὐγὰς πανταχόθεν
ἀνακοπτομένας ἀθροίζεσθαι καὶ συμπλέκεσθαι
περὶ τὸ κέντρον, αὐτόν τε διακρίνει τὸν ἀέρα λεπτυνόμενον,
καὶ τὰ κουφότατα καὶ ξηρότατα τῶν προστιθεμένων
ὀξέως ἀνάπτει κατὰ τὴν ἀντέρεισιν, σῶμα καὶ
πληγὴν πυρώδη τῆς αὐγῆς λαβούσης. 15 Ἔνιοι μὲν
οὖν οὐδὲν ὑπὸ τῶν ἱερῶν παρθένων ἀλλ' ἢ τὸ ἄσβεστον
ἐκεῖνο φρουρεῖσθαι πῦρ νομίζουσιν· ἔνιοι δ' εἶναί τινά
φασιν ἀθέατα τοῖς ἄλλοις ἱερὰ κρυπτόμενα, περὶ ὧν ὅσα
καὶ πυθέσθαι καὶ φράσαι θεμιτὸν ἐν τῷ Καμίλλου βίῳ e
γέγραπται.

9. 10 [5] παρατιθεμένου Br. : παρατιθεμένους codd. || [6] ἄκρπον (*sic*) S || [7] συνοικειοῦντες codd. || 11 [1] Ἐπεί GLA : ἐπί SF || 12 [4] Μαίδων Zippel : Μήδων codd. || [6] οὔ Rei : ὃ μὴ codd. || [7] ἀνάπτοντα codd. || [7] post ἡλίου add. φῶς SFA[2] || 13 [2] σκαφίοις : σκαφείοις GLA || [3] κοιλαινόμενον SF || [3] συνεύει F || 14 [2] αὐγάς Xyl. : αὐτάς codd. || [3] ἀνακοπτομένας Rei. : ἀναπτομένας codd. || [6] ἀνάπτει : ἀνάπτειν GA || 15 [1] Ἔνιοι : ἔνια G || [5] καὶ φράσαι om. F.

10. 1 On dit que Numa consacra d'abord deux vestales, Gétania et Vérénia, puis Canuléia et Tarpéia. Servius en ajouta deux autres par la suite, et c'est le nombre qu'on a conservé jusqu'à notre temps[1]. 2 Le roi fixa à trente années le temps où les vierges sacrées devaient garder la chasteté. Pendant les dix premières, elles apprennent ce qu'elles ont à faire ; pendant les dix du milieu, elles pratiquent ce qu'elles ont appris, et pendant les dix dernières, elles instruisent les novices[2]. 3 Ce temps écoulé, elles sont libres de se marier et d'embrasser un autre genre de vie, après avoir quitté le sacerdoce. 4 Mais il n'y en a pas beaucoup, à ce qu'on dit, qui aient profité de la permission, et celles qui en ont usé n'ont pas eu lieu de s'en féliciter ; elles ont passé le reste de leur vie dans le repentir et la tristesse et ont ainsi inspiré aux autres une sorte de crainte religieuse, qui fait qu'elles continuent jusqu'à la vieillesse et jusqu'à la mort à garder la continence et la virginité. 5 Numa leur a accordé de grandes prérogatives, entre autres le pouvoir de tester du vivant de leur père et celui de conduire elles-mêmes leurs affaires sans l'intervention d'un tuteur, comme les femmes qui ont trois enfants*. 6 Quand elles sortent en public, elles font porter les faisceaux devant elles, et si elles rencontrent par hasard quelqu'un qu'on mène au supplice, on ne l'exécute pas, mais il faut que la vierge affirme sous la foi du serment que la rencontre a été involontaire et fortuite et qu'elle n'a pas été ménagée à dessein. Si un homme passe sous la litière où on les porte, il doit mourir. 7 Mais leurs fautes sont châtiées : le plus souvent, c'est à coups de verges, et c'est parfois le grand pontife qui frappe la coupable, nue derrière un voile tendu dans un endroit très obscur[3], 8 mais quand une vestale a souillé sa

1. Servius (Tullius) est le sixième roi de Rome. Denys d'Halicarnasse, 2, 67, 1, ne donne pas les noms de ces premières Vestales. Pour Plutarque, la Vestale Tarpéia est distincte de la Tarpéia qui ouvrit les portes de la citadelle de Rome (*Romulus* 17-18, 1), mais on a souvent confondu l'une et l'autre.

2. Cf. *An seni resp. ger. sit* 795 D.

3. Cf. Denys d'Halicarnasse, 2, 67, 3 ; Tite-Live, 28, 11, 6 ; Valère Maxime, 1, 1, 6.

10. 1 Πρῶτον μὲν οὖν ὑπὸ Νομᾶ καθιερωθῆναι λέ-
γουσι Γετανίαν καὶ Βερηνίαν, δεύτερον δὲ Κανουληΐαν
καὶ Ταρπηΐαν, ὕστερον δὲ Σερβίου δύο προσθέντος ἄλλας
τῷ ἀριθμῷ, διατηρῆσαι μέχρι τῶν χρόνων τούτων τὸ
πλῆθος. 2 Ὡρίσθη δὲ ταῖς ἱεραῖς παρθένοις ὑπὸ τοῦ
βασιλέως ἁγνεία τριακονταέτις, ἐν ᾗ τὴν μὲν πρώτην
δεκαετίαν ἃ χρὴ δρᾶν μανθάνουσι, τὴν δὲ μέσην ἃ μεμα-
θήκασι δρῶσι, τὴν δὲ τρίτην ἑτέρας αὐταὶ διδάσκουσιν.
3 Εἶτ' ἀνεῖται τῇ βουλομένῃ μετὰ τὸν χρόνον τοῦτον
ἤδη καὶ γάμου μεταλαμβάνειν καὶ πρὸς ἕτερον τραπέ-
σθαι βίον, ἀπαλλαγείσῃ τῆς ἱερουργίας. 4 Λέγονται
δ' οὐ πολλαὶ ταύτην ἀσπάσασθαι τὴν ἄδειαν, οὐδ' ἀσπα-
σαμέναις χρηστὰ τὰ πράγματα συντυχεῖν, ἀλλὰ μετα-
νοίᾳ καὶ κατηφείᾳ συνούσαι τὸν λοιπὸν βίον, ἐμβαλεῖν
τὰς ἄλλας εἰς δεισιδαιμονίαν, ὥστε μέχρι γήρως καὶ
θανάτου διατελεῖν ἐγκαρτερούσας καὶ παρθενευομένας.
5 Τιμὰς δὲ μεγάλας ἀπέδωκεν αὐταῖς, ὧν ἐστι καὶ τὸ f
διαθέσθαι ζῶντος ἐξεῖναι πατρός, καὶ τἆλλα πράττειν
ἄνευ προστάτου διαγούσας, ὥσπερ αἱ τρίπαιδες.
6 Ῥαβδουχοῦνται δὲ προϊοῦσαι· κἂν ἀγομένῳ τινὶ πρὸς
θάνατον αὐτομάτως συντύχωσιν, οὐκ ἀναιρεῖται. Δεῖ δ'
ἀπομόσαι τὴν παρθένον ἀκούσιον καὶ τυχαίαν, οὐκ ἐξε-
πίτηδες γεγονέναι τὴν ἀπάντησιν. Ὁ δ' ὑπελθὼν κομι-
ζομένων ὑπὸ τὸ φορεῖον ἀποθνῄσκει. 7 Κόλασις δὲ 67
τῶν μὲν ἄλλων ἁμαρτημάτων πληγαὶ ταῖς παρθένοις,
τοῦ μεγίστου Ποντίφικος κολάζοντος ἔστιν ὅτε καὶ
γυμνὴν τὴν πλημμελήσασαν, ὀθόνης ἐν παλισκίῳ παρα-
τεινομένης· 8 ἡ δὲ τὴν παρθενίαν καταισχύνασα

10. 1 [2] Γετανίαν SF : Γεγανίαν cet. || [2] Κανουληΐαν : Κανουλίαν GLA || [3] Ταρπηΐαν : Καρπηίαν F || [3] Σερβίου : Σερβιν F || 2 [2] τριακονταέτης GLAS (s. s. L) || 3 [1] τῇ βουλομένῃ pos. post τοῦτον SF || [2] ἀποτραπέσθαι SF || 4 [3] τὰ om. GLA || [4] ἐμβάλλειν SF || [5] γήρως : γήρους SA || 5 [3] διαγούσας : διαγούσαις F || 6 [1] προϊοῦσαι : προάγουσαι SF || [3] τυχαίαν γεγονέναι καὶ οὐκ ἐξεπίτηδες F || [5] τὸ φ. om. L^1A^1 (s. s. A^2).

virginité, on l'enterre vivante à la porte Colline, où se trouve, à l'intérieur de la ville, un tertre allongé d'une assez grande étendue, qui s'appelle levée en langue latine[1]. 9 On y creuse une petite chambre souterraine, en laissant en haut une ouverture pour y descendre. Il y a là un lit garni d'une couverture, une lampe allumée et une petite provision des choses nécessaires à la vie, du pain, de l'eau dans un vase, du lait, de l'huile, comme s'ils avaient scrupule à faire mourir de faim une personne qui a été consacrée aux plus hautes fonctions religieuses. 10 Celle qu'on punit est placée dans une litière complètement fermée aux regards du dehors et maintenue avec des courroies, de telle façon qu'on ne puisse même pas entendre sa voix, et on la porte ainsi à travers le forum. 11 Tout le monde se lève en silence à son approche et on lui fait cortège sans mot dire, avec une horrible tristesse ; car il n'y a pas de spectacle plus effrayant et pas de jour plus lugubre pour la ville. 12 Quand la litière est arrivée au lieu du supplice, les exécuteurs délient les courroies et le chef des prêtres prononce des prières secrètes et étend les mains vers le ciel avant le moment fatal. Il tire alors de la litière la coupable recouverte d'un voile et la met sur l'échelle par où l'on descend dans le caveau. 13 Puis il s'éloigne avec les autres prêtres. Quand elle est descendue, on enlève l'échelle et l'on referme le caveau en y jetant une masse de terre, de manière à mettre l'endroit de niveau avec le reste du tertre. Ainsi sont punies celles qui ont trahi leur vœu sacré de virginité[2].

11. 1 On dit que Numa donna au temple de Vesta, où l'on garderait le feu perpétuel, la forme ronde, afin d'imiter la figure, non pas de la terre, comme si la terre était

1. La porte Colline, qui desservait le nord du Quirinal, faisait partie de l'enceinte de Servius Tullius ; près de cette porte se trouvait le *Campus sceleratus*, où avait lieu le supplice des Vestales infidèles. Le χῶμα de Plutarque est l'*agger* attenant à l'enceinte. Cf. Denys d'Halicarnasse, 2, 67, 4, mais le même Denys, 3, 67, rapporte à Tarquin l'Ancien l'invention de ce genre de supplice pour les Vestales.

2. Cf. *Aetia Rom.* 286 E-F et Denys d'Halicarnasse, 2, 67.

ζῶσα κατορύττεται παρὰ τὴν Κολλίνην λεγομένην
πύλην· ἐν ᾗ ἐστί τις ἐντὸς τῆς πόλεως ὀφρὺς γεώδης
παρατείνουσα πόρρω· καλεῖται δὲ χῶμα διαλέκτῳ τῇ
Λατίνων. 9 Ἐνταῦθα κατασκευάζεται κατάγειος οἶκος
οὐ μέγας, ἔχων ἄνωθεν κατάβασιν. Κεῖται δ' ἐν αὐτῷ
κλίνη θ' ὑπεστρωμένη καὶ λύχνος καιόμενος, ἀπαρχαί
τε τῶν πρὸς τὸ ζῆν ἀναγκαίων βραχεῖαί τινες, οἷον ἄρτος, b
ὕδωρ ἐν ἀγγείῳ, γάλα, ἔλαιον, ὥσπερ ἀφοσιουμένων τὸ
μὴ λιμῷ διαφθείρειν σῶμα ταῖς μεγίσταις καθιερωμένον
ἁγιστείαις. 10 Αὐτὴν δὲ τὴν κολαζομένην εἰς φορεῖον
ἐνθέμενοι, καὶ καταστεγάσαντες ἔξωθεν, καὶ καταλα-
βόντες ἱμᾶσιν, ὡς μηδὲ φωνὴν ἐξάκουστον γενέσθαι,
κομίζουσι δι' ἀγορᾶς. 11 Ἐξίστανται δὲ πάντες σιωπῇ,
καὶ παραπέμπουσιν ἄφθογγοι μετά τινος δεινῆς κατη-
φείας· οὐδ' ἔστιν ἕτερον θέαμα φρικτότερον, οὐδ' ἡμέραν
ἡ πόλις ἄλλην ἄγει στυγνοτέραν ἐκείνης. 12 Ὅταν δὲ
πρὸς τὸν τόπον κομισθῇ τὸ φορεῖον, οἱ μὲν ὑπηρέται c
τοὺς δεσμοὺς ἐξέλυσαν, ὁ δὲ τῶν ἱερέων ἔξαρχος εὐχάς
τινας ἀπορρήτους ποιησάμενος καὶ χεῖρας ἀνατείνας
θεοῖς πρὸ τῆς ἀνάγκης, ἐξάγει συγκεκαλυμμένην, καὶ
καθίστησιν ἐπὶ κλίμακος εἰς τὸ οἴκημα κάτω φερούσης.
13 Εἶτ' αὐτὸς μὲν ἀποτρέπεται μετὰ τῶν ἄλλων ἱερέων·
τῆς δὲ καταβάσης ἥ τε κλῖμαξ ἀναιρεῖται, καὶ κατακρύπ-
τεται τὸ οἴκημα γῆς πολλῆς ἄνωθεν ἐπιφορουμένης,
ὥστ' ἰσόπεδον τῷ λοιπῷ χώματι γενέσθαι τὸν τόπον.
Οὕτω μὲν αἱ προέμεναι τὴν ἱερὰν παρθενίαν κολάζονται.

11. 1 Νομᾶς δὲ λέγεται καὶ τὸ τῆς Ἑστίας ἱερὸν
ἐγκύκλιον περιβαλέσθαι τῷ ἀσβέστῳ πυρὶ φρουράν,
ἀπομιμούμενος οὐ τὸ σχῆμα τῆς γῆς ὡς Ἑστίας οὔσης, d

10. 8 [2] Κολλήνην SF || [3] ἐστι τίς ἐντος GLA : τίς ἐστιν ἐντός F || 9 [5] ἀφοσιουμένων : ἐξοσιουμένων S[t] : ἐξωσιωμένων F || 10 [2] καὶ ante καταλαβόντες om. SF || 11 [4] ἄλλην om. F || 12 [3] ἱερέων : ἱερῶν GL[1]A || [4] ἀνατείνας : ἀνακτείνας F.

Vesta, mais de l'univers, dont le milieu est, suivant les Pythagoriciens, occupé par le feu, qu'ils appellent Vesta et Monade[1]. 2 Pour la terre, ils ne la croient pas immobile, ni placée au centre des révolutions du monde ; ils pensent qu'elle est suspendue et tourne autour du feu et qu'elle ne compte point parmi les parties les plus précieuses et les premières de l'univers. 3 On dit que Platon se rangea dans sa vieillesse à cette opinion et crut que la terre n'occupait que la seconde place, celle du milieu, qui est primordiale, appartenant à un autre élément meilleur[2].

12. 1 Les pontifes enseignent aussi à ceux qui les consultent les usages traditionnels relatifs aux funérailles. Numa leur avait appris à ne voir aucune souillure dans ce genre de cérémonies, et à vénérer aussi par les rites accoutumés les dieux des enfers, comme étant ceux qui reçoivent la partie la plus importante de notre être[3], 2 et spécialement la déesse qu'on appelle Libitine ; celle-ci préside aux cérémonies sacrées qui concernent les morts, soit qu'elle se confonde avec Proserpine, soit plutôt avec Vénus, comme le croient les plus savants des Romains, qui rattachent avec raison à la puissance d'une seule et même déesse ce qui regarde la naissance et la mort*. 3 Il régla lui-même le deuil et sa durée, suivant l'âge du mort. Ainsi, on ne portait pas le deuil d'un enfant au-dessous de trois ans et, pour tous ceux qui avaient dépassé cet âge, on ne le portait pas pendant plus de mois qu'ils n'avaient vécu d'années, sans dépasser dix mois, quel que fût l'âge du défunt. C'est aussi la durée du veuvage des femmes après la mort de leur mari. Celle qui se remariait avant ce temps immolait une vache pleine : ainsi l'ordonnait la législation de Numa*.

Féciaux. — 4 Il avait, en outre, institué plusieurs autres sacerdoces. Je n'en retiendrai que deux, celui des

1. Cf. R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 420-422.
2. Cf. *Platon. Quaest.* 1006 C ; Aristote, *De Caelo*, B, 293 a, 18.
3. Expression platonicienne qui désigne l'âme : cf. Platon, *Lois* 12, 959 b.

ἀλλὰ τοῦ σύμπαντος κόσμου, οὗ μέσον οἱ Πυθαγορικοὶ
τὸ πῦρ ἱδρῦσθαι νομίζουσι, καὶ τοῦθ' Ἑστίαν καλοῦσι καὶ
μονάδα· 2 τὴν δὲ γῆν οὔτ' ἀκίνητον οὔτ' ἐν μέσῳ τῆς
περιφορᾶς οὖσαν, ἀλλὰ κύκλῳ περὶ τὸ πῦρ αἰωρουμέ-
νην, οὐ τῶν τιμιωτάτων οὐδὲ τῶν πρώτων τοῦ κόσμου
μορίων ὑπάρχειν. 3 Ταῦτα δὲ καὶ Πλάτωνά φασι
πρεσβύτην γενόμενον διανενοῆσθαι περὶ τῆς γῆς, ὡς ἐν
δευτέρᾳ χώρᾳ καθεστώσης, τὴν δὲ μέσην καὶ κυριωτάτην
ἑτέρῳ τινὶ κρείττονι προσήκουσαν.

12. 1 Οἱ δὲ Ποντίφικες καὶ τὰ περὶ τὰς ταφὰς πάτρια
τοῖς χρῄζουσιν ἀφηγοῦνται, Νομᾶ διδάξαντος μηδὲν
ἡγεῖσθαι μίασμα τῶν τοιούτων, ἀλλὰ καὶ τοὺς ἐκεῖ θεοὺς e
σέβεσθαι τοῖς νενομισμένοις, ὡς τὰ κυριώτατα τῶν ἡμε-
τέρων ὑποδεχομένους· 2 ἐξαιρέτως δὲ τὴν προσαγο-
ρευομένην Λιβίτιναν, ἐπίσκοπον τῶν περὶ τοὺς θνῄσκον-
τας ὁσίων θεὸν οὖσαν, εἴτε Περσεφόνην, εἴτε μᾶλλον ὡς
οἱ λογιώτατοι Ῥωμαίων ὑπολαμβάνουσιν Ἀφροδίτην,
οὐ κακῶς εἰς μιᾶς δύναμιν θεοῦ τὰ περὶ τὰς γενέσεις καὶ
τὰς τελευτὰς ἀνάπτοντες. 3 Αὐτὸς δὲ καὶ τὰ πένθη
καθ' ἡλικίας καὶ χρόνους ἔταξεν· οἷον παῖδα μὴ πενθεῖν
νεώτερον τριετοῦς, μηδὲ πρεσβύτερον πλείονας μῆνας
ὧν ἐβίωσεν ἐνιαυτῶν μέχρι τῶν δέκα, καὶ περαιτέρω μηδε- f
μίαν ἡλικίαν, ἀλλὰ τοῦ μακροτάτου πένθους χρόνον
εἶναι δεκαμηνιαῖον, ἐφ' ὅσον καὶ χηρεύουσιν αἱ τῶν ἀπο-
θανόντων γυναῖκες. Ἡ δὲ πρότερον γαμηθεῖσα βοῦν
ἐγκύμονα κατέθυεν ἐκείνου νομοθετήσαντος.

4 Πολλὰς δὲ καὶ ἄλλας Νομᾶ καταδείξαντος ἱερωσύ-
νας, ἔτι δυεῖν μνησθήσομαι, τῆς τε Σαλίων καὶ τῆς τῶν

11. 1 [5] ἱδρῦσθαι : ἱδρύσασθαι L[1] (Par. 2955) || 2 [3] οὐ — μορίων om. LA || 3 [3] δευτέρᾳ Rei. : ἑτέρᾳ codd. || **12.** 2 [2] Λιβίτιναν Steph. : διβίδαιναν (sed s. s. ου m[1]) S : Διουβιδαιναν F : οὐβίδαιναν G : οὐβίδιναν L[1]A : Λιβίδαιναν L[2] || [5] μιᾶς Rei. : μίαν codd. || 3 [3] νεάτερον S || [5] ἡλικίαν : ἡμέραν F || [6] δεκαμηναῖον F || [6] χηρεύουσιν : χωρεύουσιν F.

Saliens et celui des Féciaux, qui font le mieux voir la piété de ce roi. 5 Les Féciaux veillaient sur la paix et tiraient, je crois, ce nom de leurs fonctions ; car c'est par des paroles qu'ils tranchaient les différends, sans permettre aucune expédition avant que tout espoir d'obtenir justice fût perdu. 6 Les Grecs, en effet, appellent paix l'accord que les deux partis font entre eux en usant, non de la force, mais de la parole[1]. 7 Souvent, les Féciaux romains se rendaient en personne chez les peuples qui avaient fait tort à leur cité et tâchaient de les amener à de meilleurs sentiments ; s'ils s'y refusaient, les Féciaux prenaient les dieux à témoin et appelaient par de multiples imprécations, sur eux-mêmes et sur leur patrie, de terribles malheurs au cas où leurs réclamations ne seraient pas justes, après quoi ils leur déclaraient la guerre. 8 Il était interdit aux soldats comme au roi des Romains de prendre les armes, si les Féciaux s'y opposaient ou refusaient leur approbation. Le chef ne pouvait commencer la guerre et prendre les mesures utiles que s'ils l'y avaient autorisé en la déclarant juste[2]. 9 On prétend, notamment, que c'est pour avoir manqué à ces usages sacrés que la ville subit la fameuse défaite que lui infligèrent les Gaulois. 10 Ces barbares assiégeaient Clusium. Fabius Ambustus fut envoyé comme ambassadeur dans leur camp pour obtenir en faveur des assiégés la cessation des hostilités. 11 Sa requête ayant été mal accueillie, il jugea que son ambassade avait pris fin et, avec la légèreté d'un jeune homme, il prit les armes pour les Clusiens et provoqua en combat singulier le plus vaillant des barbares. 12 Le combat lui fut favorable : il terrassa et dépouilla son adversaire. Mais les Gaulois l'avaient reconnu : ils envoyèrent à Rome un héraut pour accuser Fabius d'avoir, au mépris

1. Plutarque semble donc faire dériver εἰρήνη de εἴρω, je dis. Mais, au paragraphe précédent, il paraît suggérer que *fetialis* vient également d'un mot signifiant « parler » : peut-être songe-t-il à la racine de *for*, *fateor*, φημί? Varron, *De lingua lat.* 5, 86, faisait venir le mot de *fides*, et l'on songe aujourd'hui à la racine de θέμις ; cf. Ernout-Meillet, *Dict. étym.*, *s. v.*

2. Cet office était réservé, en fait, au *pater patratus*, chef des Féciaux : voir *Aetia Rom.* 279 B.

Φιτιαλέων, αἳ μάλιστα τὴν εὐσέβειαν τοῦ ἀνδρὸς ἐμφαί-
νουσιν. 5 Οἱ μὲν γὰρ Φιτιαλεῖς εἰρηνοφύλακές τινες 68
ὄντες, ὡς δ' ἐμοὶ δοκεῖ, καὶ τοὔνομα λαβόντες ἀπὸ τῆς
πράξεως, λόγῳ τὰ νείκη κατέπαυον, οὐκ ἐῶντες στρα-
τεύειν πρότερον ἢ πᾶσαν ἐλπίδα δίκης ἀποκοπῆναι.
6 Καὶ γὰρ εἰρήνην Ἕλληνες καλοῦσιν ὅταν λόγῳ, μὴ
βίᾳ, πρὸς ἀλλήλους χρώμενοι λύσωσι τὰς διαφοράς.
7 Οἱ δὲ Ῥωμαίων Φιτιαλεῖς πολλάκις μὲν ἐβάδιζον ὡς
τοὺς ἀδικοῦντας αὐτοί, πείθοντες εὐγνωμονεῖν· ἀγνω-
μονούντων δὲ μαρτυράμενοι θεούς, καὶ κατευξάμενοι
πολλὰ καὶ δεινὰ καθ' αὑτῶν αὐτοὶ καὶ τῆς πατρίδος, εἰ
μὴ δικαίως ἐπεξίασιν, οὕτω κατήγγελλον αὐτοῖς τὸν
πόλεμον. 8 Κωλυόντων δὲ τούτων ἢ μὴ συναινούντων, b
οὔτε στρατιώτῃ θεμιτὸν οὔτε βασιλεῖ Ῥωμαίων ὅπλα
κινεῖν, ἀλλὰ παρὰ τούτων ἔδει τὴν ἀρχὴν τοῦ πολέμου
δεξάμενον ὡς δικαίου τὸν ἄρχοντα, τότε σκοπεῖν περὶ
τοῦ συμφέροντος. 9 Λέγεται δὲ καὶ τὸ Κελτικὸν ἐκεῖνο
πάθος τῇ πόλει γενέσθαι τούτων τῶν ἱερῶν παρανομη-
θέντων. 10 Ἔτυχον μὲν γὰρ οἱ βάρβαροι Κλουσίνους
πολιορκοῦντες· ἐπέμφθη δὲ πρεσβευτὴς Φάβιος Ἄμ-
βουστος εἰς τὸ στρατόπεδον, διαλύσεις πράξων ὑπὲρ
τῶν πολιορκουμένων. 11 Λαβὼν δ' ἀποκρίσεις οὐκ
ἐπιεικεῖς, καὶ πέρας σχεῖν αὐτῷ τὴν πρεσβείαν οἰόμενος,
ἐνεανιεύσατο πρὸ τῶν Κλουσίνων ὅπλα λαβὼν προκα-
λέσασθαι τὸν ἀριστεύοντα τῶν βαρβάρων. 12 Τὰ μὲν c
οὖν τῆς μάχης εὐτυχεῖτο, καὶ καταβαλὼν ἐσκύλευσε τὸν
ἄνδρα· γνωρίσαντες δ' οἱ Κελτοὶ πέμπουσιν εἰς Ῥώμην
κήρυκα, τοῦ Φαβίου κατηγοροῦντες ὡς ἔκσπονδον καὶ

12. 4 [3] Φιτιαλέων Sint. : φιτιαλίων codd. : φιτιαλεῖς A : φιτιάλιοι cet. || 5 [1] εἰρηνοφύλακες : εἰρήνης φύλακες GLA || [3] νείκη : νίκη F || 7 [2] εὐγνωμονεῖν : -γνω- s. s. A || [3] μαρτυράμενοι L^{2}F : μαρτυρόμενοι cet. || [3] καί om. GL^{1}A || 8 [4] δικαίου : δίκαιον codd. || 10 [1] γάρ : οὖν SF || [1] Κλυσηνούς (et postea) S^{1} || [3] πράξων : πράξεων F || 11 [2] σχεῖν : ἔχειν S^{t}F : παρασχεῖν S^{m} || [3] πρό GLS^{m} : ὑπέρ S^{t}F || 12 [2] καταλαβών F.

des traités et de la foi jurée, combattu contre eux sans déclaration de guerre. 13 Les Féciaux, alors, engagèrent le sénat à livrer Fabius aux Gaulois ; mais Fabius eut recours au peuple, qui prit son parti et le fit échapper à la sentence. Peu de temps après, les Gaulois marchaient sur Rome, qu'ils saccagèrent, à l'exception du Capitole. Mais ces événements se trouvent rapportés avec plus de détails dans la *Vie de Camille*[1].

Saliens. — **13.** 1 Quant aux prêtres saliens, voici à quelle occasion on dit qu'il les institua. Il était dans la huitième année de son règne, lorsqu'une maladie du genre de la peste qui courait à travers l'Italie vint ravager aussi la ville de Rome. 2 Au moment où le désespoir était général, un bouclier d'airain, à ce que l'on raconte, tomba du ciel et vint choir entre les mains de Numa. Le roi fit courir à ce sujet des propos merveilleux qu'il prétendait tenir d'Égérie et des Muses : 3 cette arme, disait-il, était venue pour le salut de la ville ; il fallait la garder et en faire onze autres exactement pareilles pour l'aspect, la grandeur et la forme, afin que, grâce à la ressemblance, il fût impossible à qui voudrait la voler de reconnaître celle qu'avait envoyée le dieu du ciel[2]. 4 Il fallait, en outre, consacrer cet endroit, avec les prairies qui l'entouraient, aux Muses qui y venaient souvent s'entretenir avec lui, et signifier aux vierges de Vesta que l'eau de la source qui l'arrosait était sainte, pour qu'elles vinssent y puiser chaque jour de quoi asperger et purifier leur temple. 5 On assure que ces dires furent confirmés par la cessation immédiate de la maladie. 6 Numa fit exposer le bouclier et ordonna aux artisans de rivaliser à qui en fabriquerait de plus ressemblants. Ils y renoncèrent tous, sauf Veturius Mamurius[3], un des plus habiles ouvriers, qui atteignit à ce

1. *Camille* 17-18.
2. Ce mot διοπετής, littéralement « tombé de Zeus », appartient au vocabulaire religieux.
3. Sur Veturius Mamurius, cf. Denys d'Halicarnasse, 2, 71 ; Varron, *De lingua lat.* 6, 45 et 7, 26 ; Festus, *s. v.* Voir aussi E. Païs, *Storia crit. di Roma* 1, p. 443 sqq. ; G. Dumézil, *Tarpéia*, p. 238 sqq.

ἄπιστον καὶ ἀκατάγγελτον ἐξενηνοχότος πρὸς αὐτοὺς πόλεμον. 13 Ἐνταῦθα τὴν μὲν σύγκλητον οἱ Φιτιαλεῖς ἔπειθον ἐκδιδόναι τὸν ἄνδρα τοῖς Κελτοῖς, καταφυγὼν δ' ἐκεῖνος εἰς τοὺς πολλούς, καὶ τῷ δήμῳ σπουδάζοντι χρησάμενος, διεκρούσατο τὴν δίκην. Μετ' ὀλίγον δ' ἐπελθόντες οἱ Κελτοὶ τὴν Ῥώμην πλὴν τοῦ Καπιτωλίου διεπόρθησαν. Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ἐν τοῖς περὶ Καμίλλου μᾶλλον ἀκριβοῦται.

13. 1 Τοὺς δὲ Σαλίους ἱερεῖς ἐκ τῆς τοιαύτης λέγε- d
ται συστήσασθαι προφάσεως. Ἔτος ὄγδοον αὐτοῦ βασιλεύοντος, λοιμώδης νόσος περιϊοῦσα τὴν Ἰταλίαν ἐστρόβησε καὶ τὴν Ῥώμην. 2 Ἀθυμούντων δὲ τῶν ἀνθρώπων, ἱστορεῖται χαλκῆν πέλτην ἐξ οὐρανοῦ καταφερομένην εἰς τὰς Νομᾶ πεσεῖν χεῖρας. Ἐπὶ δ' αὐτῇ θαυμάσιόν τινα λόγον λέγεσθαι ὑπὸ τοῦ βασιλέως, ὃν Ἠγερίας τε καὶ τῶν Μουσῶν πυθέσθαι. 3 Τὸ μὲν γὰρ ὅπλον ἥκειν ἐπὶ σωτηρίᾳ τῆς πόλεως, καὶ δεῖν αὐτὸ φρουρεῖσθαι, γενομένων ἄλλων ἕνδεκα καὶ σχῆμα καὶ μέγεθος καὶ μορφὴν ἐκείνῳ παραπλησίων, ὅπως ἄπορον εἴη τῷ κλέπτῃ δι' ὁμοιότητα τοῦ διοπετοῦς ἐπιτυχεῖν· 4 ἔτι
δὲ χρῆναι Μούσαις καθιερῶσαι τὸ χωρίον ἐκεῖνο καὶ τοὺς e
περὶ αὐτὸ λειμῶνας, ὅπου τὰ πολλὰ φοιτῶσαι συνδιατρίβουσιν αὐτῷ· τὴν δὲ πηγὴν ἣ κατάρδει τὸ χωρίον ὕδωρ ἱερὸν ἀποδεῖξαι ταῖς Ἑστιάσι παρθένοις, ὅπως λαμβάνουσαι καθ' ἡμέραν ἁγνίζωσι καὶ ῥαίνωσι τὸ ἀνάκτορον. 5 Τούτοις μὲν οὖν μαρτυρῆσαι λέγουσι καὶ τὰ τῆς νόσου παραχρῆμα παυσάμενα. 6 Τὴν δὲ πέλτην προθέντος αὐτοῦ, καὶ κελεύσαντος ἁμιλλᾶσθαι τοὺς τεχνίτας ὑπὲρ τῆς ὁμοιότητος, τοὺς μὲν ἄλλους ἀπειπεῖν,

13. 1 [3] περιϊοῦσα : προϊοῦσα F ‖ 2 [2] ἱστορεῖται : ἱστορεῖ GL[1]A[1] ‖ [2] ἐξ οὐρανοῦ πέλτην SF ‖ [4] λόγον λέγεσθαι codd. : λέγ. λόγον Sint. ‖ [4] ὅν om. GLA ‖ 3 [2] ἥκει GL[1]A ‖ 4 [3] αὐτό : αὐτόν A ‖ [4] πηγήν GL : τὴν γῆν SF.

point la ressemblance et les fabriqua tous si pareils que Numa lui-même ne pouvait plus reconnaître le vrai. 7 Il établit alors les prêtres saliens pour les garder et en avoir soin. Le nom de Saliens ne vient pas, comme quelques-uns l'imaginent, d'un homme de Samothrace ou de Mantinée, appelé Salios, qui avait le premier enseigné la danse en armes, mais plutôt de leur danse même qu'ils exécutent en sautant (ἁλτικῆς), lorsqu'ils parcourent la ville avec les boucliers sacrés*. Pour cette cérémonie qu'ils célèbrent au mois de mars, ils sont vêtus de courtes tuniques de pourpre, sanglés de larges baudriers de bronze, coiffés de casques du même métal et armés de petites épées dont ils frappent leurs boucliers. 8 Leur danse consiste surtout dans le mouvement des pieds, qu'ils déplacent avec grâce, en dessinant des évolutions et des figures variées sur un rythme rapide et saccadé qui met en valeur leur force et leur agilité[1]. 9 Quant aux boucliers eux-mêmes, ils sont appelés *ancilia*, à cause de leur forme. Car ils ne sont pas ronds et n'affectent pas non plus, comme la *peltè*, la forme d'un arc de cercle, mais ils sont entaillés suivant un tracé hélicoïdal, avec des extrémités sinueuses qui, se retournant sur elles-mêmes dans l'épaisseur du bouclier, lui donnent une forme recourbée (ἀγκύλος). Peut-être aussi ce nom leur vient-il du coude (ἀγκών), autour duquel on les porte. C'est là ce que dit Juba, qui tient à tirer ce nom du grec[2]. 10 Il pourrait aussi venir du fait que le premier est tombé d'en haut (ἀνέκαθεν), ou de la guérison (ἄκεσις) des malades ou de la fin de la sécheresse (αὐχμός), ou encore de la cessation (ἀνάσχεσις) du fléau ; c'est pour cette dernière raison, par exemple, que les Athéniens ont appelé les Dioscures *Anakes*[3]. Voilà ce que l'on peut dire, si l'on veut faire remonter ce mot au grec. 11 Veturius Mamurius eut, dit-on, pour récompense de son habileté d'être mentionné dans le chant des Saliens

1. C'est le *tripudium*, de rythme probablement anapestique.
2. Les *ancilia* étaient conservés dans la *curia Saliorum*, au Palatin. De forme ovale et échancrés de chaque côté dans la partie médiane, ils ressemblaient aux boucliers « en huit » des guerriers égéens.
3. Voir *Thésée* 33, 3.

Βετούριον δὲ Μαμούριον, ἕνα τῶν ἄκρων δημιουργῶν,
οὕτως ἐφικέσθαι τῆς ἐμφερείας, καὶ κατασκευάσαι πάσας
ὁμοίας ὥστε μηδ' αὐτὸν ἔτι τὸν Νομᾶν διαγινώσκειν.
7 Τούτων οὖν φύλακας καὶ ἀμφιπόλους ἀπέδειξε τοὺς f
Σαλίους ἱερεῖς. Σάλιοι δ' ἐκλήθησαν οὐχ, ὡς ἔνιοι μυθο-
λογοῦσι, Σαμόθρᾳκος ἀνδρὸς ἢ Μαντινέως, ὄνομα Σα-
λίου, πρώτου τὴν ἐνόπλιον ἐκδιδάξαντος ὄρχησιν, ἀλλὰ
μᾶλλον ἀπὸ τῆς ὀρχήσεως αὐτῆς ἁλτικῆς οὔσης, ἣν
ὑπορχοῦνται διαπορευόμενοι τὴν πόλιν, ὅταν τὰς ἱερὰς
πέλτας ἀναλάβωσιν ἐν τῷ Μαρτίῳ μηνί, φοινικοῦς μὲν
ἐνδεδυμένοι χιτωνίσκους, μίτραις δὲ χαλκαῖς ὑπεζωσμέ- 69
νοι πλατείαις, καὶ κράνη χαλκᾶ φοροῦντες, ἐγχειριδίοις
δὲ μικροῖς τὰ ὅπλα κρούοντες. 8 Ἡ δ' ἄλλη τῆς ὀρχή-
σεως ποδῶν ἔργον ἐστί· κινοῦνται γὰρ ἐπιτερπῶς, ἑλιγ-
μούς τινας καὶ μεταβολὰς ἐν ῥυθμῷ τάχος ἔχοντι καὶ
πυκνότητα μετὰ ῥώμης καὶ κουφότητος ἀποδιδόντες.
9 Αὐτὰς δὲ τὰς πέλτας ἀγκίλια καλοῦσι διὰ τὸ σχῆμα·
κύκλος γὰρ οὐκ ἔστιν, οὐδ' ἀποδίδωσιν ὡς πέλτη τὴν
περιφέρειαν, ἀλλ' ἐκτομὴν ἔχει γραμμῆς ἑλικοειδοῦς,
ἧς αἱ κεραῖαι καμπὰς ἔχουσαι καὶ συνεπιστρέφουσαι τῇ
πυκνότητι πρὸς ἀλλήλας ἀγκύλον τὸ σχῆμα ποιοῦσιν·
ἢ διὰ τὸν ἀγκῶνα περὶ ὃν περιφέρονται· ταῦτα γὰρ ὁ
Ἰόβας εἴρηκε γλιχόμενος ἐξελληνίσαι τοὔνομα. 10 Δύ- b
ναιτο δ' ἂν τῆς ἀνέκαθεν φορᾶς πρῶτον ἐπώνυμον γεγο-
νέναι, καὶ τῆς ἀκέσεως τῶν νοσούντων, καὶ τῆς τῶν
αὐχμῶν λύσεως, ἔτι δὲ τῆς τῶν δεινῶν ἀνασχέσεως, καθ'
ὃ καὶ τοὺς Διοσκόρους Ἄνακας Ἀθηναῖοι προσηγό-
ρευσαν, εἴ γε δὴ δεῖ πρὸς τὴν Ἑλληνικὴν διάλεκτον
ἐξάγειν τοὔνομα. 11 Τῷ δὲ Μαμουρίῳ λέγουσι μισθὸν
γενέσθαι τῆς τέχνης ἐκείνης μνήμην τινὰ δι' ᾠδῆς ὑπὸ

13 6 [5] οὕτως om. S^1F || 7 [1] ἀπέδειξε GLS^m : κατέστη S^t : κατέστησε F || [5] ἁλτικῆς L^2A^2 : ἀλγκῆς L^1A^1 : ἀλγικῆς G || [8] μέτραις F || [8] ἐπεζωσμένοι SF || 8 [3] τινας om. GLA || 9 [1] ἀγκύλια GLA || [2] γάρ : δέ F || 10 [6] δή om. GLA.

quand ils dansent la pyrrhique. Mais d'autres prétendent que les mots qui figurent dans ce chant ne sont pas Veturius Mamurius, mais *veterem memoriam*, qui signifient ancien souvenir[1].

Culte et rites. — **14.** 1 Quand il eut réglé ce qui regardait les sacerdoces, Numa se fit bâtir près du sanctuaire de Vesta la maison qu'on appelle Regia, c'est-à-dire, en quelque sorte, le palais royal. C'est là qu'il passait la plus grande partie de son temps, occupé à accomplir des rites ou à instruire les prêtres, ou à s'entretenir avec eux sur tel ou tel sujet religieux. 2 Il avait au mont Quirinal une autre maison, dont on montre encore aujourd'hui l'emplacement[2]. 3 Dans les processions et, d'une façon générale, dans tous les cortèges, des hérauts précédaient les prêtres à travers la ville en commandant au peuple de rester immobile et de cesser tout travail. 4 Les Pythagoriciens ne permettaient pas, dit-on, d'adorer et de prier les dieux pour ainsi dire en passant; ils voulaient qu'on s'y préparât en y pensant dès que l'on sortait de chez soi[3]. Numa estimait de même que les citoyens ne doivent entendre ni regarder aucune cérémonie sacrée à la légère et avec négligence, mais quitter toute autre occupation et appliquer leur esprit à la piété, comme étant l'affaire de toutes la plus importante, suspendre, enfin, le tumulte, le tapage, les gémissements et tous les bruits du même genre qui accompagnent les travaux manuels indispensables, de façon à en purifier les rues pendant l'accomplissement des rites. 5 Il reste jusqu'à nos jours une trace de cet usage : quand un magistrat s'occupe d'augures ou de sacrifices, on crie : *Hoc age* (mots qui signifient : « Veille à ce que tu fais »), pour rendre les assistants attentifs et recueillis[4]. 6 Beaucoup d'autres prescriptions de Numa rappellent celles des Pythagoriciens. Ceux-ci recommandaient de ne pas s'asseoir sur le bois-

1. Cf. Varron, *De lingua lat.* 6, 49 (45).
2. Sur la *Regia*, cf. *Romulus* 18, 9 et la note, et sur la maison de Numa au Quirinal, Denys d'Halicarnasse, 2, 62.
3. Cf. Porphyre, *Vita Pyth.* 38; Jamblique, *De Pyth. vita* 85.
4. Cf. *Coriolan* 25, 2-4; Sénèque, *De clem.* 1, 12, 2; Suétone, *Caligula* 58, 2.

τῶν Σαλίων, ἅμα τῇ πυρρίχῃ διαπεραινομένης. Οἱ δ' οὐ Οὐετούριον Μαμούριον εἶναί φασι τὸν ᾀδόμενον, ἀλλὰ οὐέτερεμ μεμόριαμ, ὅπερ ἐστὶ παλαιὰν μνήμην.

14. 1 Ἐπεὶ δὲ διεκόσμησε τὰς ἱερωσύνας, ἐδείματο
πλησίον τοῦ τῆς Ἑστίας ἱεροῦ τὴν καλουμένην Ῥηγίαν,
οἷόν τι βασίλειον οἴκημα· καὶ τὸ πλεῖστον αὐτόθι τοῦ c
χρόνου διέτριβεν, ἱερουργῶν ἢ διδάσκων τοὺς ἱερεῖς, ἢ
πρὸς ἐννοίᾳ τινὶ τῶν θείων πρὸς αὑτοὺς σχολάζων.
2 Οἰκίαν δ' εἶχεν ἑτέραν περὶ τὸν Κυρίνου λόφον, ἧς ἔτι
νῦν τὸν τόπον ἐπιδεικνύουσιν. 3 Ἐν δὲ ταῖς προπομ-
παῖς καὶ ὅλως ταῖς πομπαῖς προηγοῦντο τῶν ἱερέων
κήρυκες ἀνὰ τὴν πόλιν, ἐλινύειν κελεύοντες καὶ τὰ ἔργα
καταπαύοντες. 4 Ὡς γάρ φασι τοὺς Πυθαγορικοὺς
οὐκ ἐᾶν ἐκ παρόδου προσκυνεῖν καὶ προσεύχεσθαι τοῖς
θεοῖς, ἀλλ' οἴκοθεν εὐθὺς ἐπὶ τοῦτο γνώμῃ παρασκευασα-
μένους βαδίζειν, οὕτως ᾤετο Νομᾶς χρῆναι τοὺς πολίτας d
μήτ' ἀκούειν τι τῶν θείων μήθ' ὁρᾶν ἐν παρέργῳ καὶ
ἀμελῶς, ἀλλὰ σχολὴν ἄγοντας ἀπὸ τῶν ἄλλων καὶ
προσέχοντας τὴν διάνοιαν ὡς πράξει μεγίστῃ τῇ περὶ
τὴν εὐσέβειαν, ψόφων τε καὶ πατάγων καὶ στεναγμῶν,
καὶ ὅσα τοιαῦτα τοῖς ἀναγκαίοις καὶ βαναύσοις πόνοις
ἕπεται, καθαρὰς τὰς ὁδοὺς ταῖς ἱερουργίαις παρέχον-
τας. 5 Ὧν ἴχνος τι μέχρι νῦν διασῴζοντες, ὅταν
ἄρχων πρὸς ὄρνισιν ἢ θυσίαις διατρίβῃ, βοῶσιν· Ὅκ
ἄγε· σημαίνει δ' ἡ φωνή· Τοῦτο πρᾶσσε, συνεπιστρέ-
φουσα καὶ κατακοσμοῦσα τοὺς προστυγχάνοντας.
6 Ἦν δὲ καὶ τῶν ἄλλων παραγγελμάτων αὐτοῦ πολλὰ e
τοῖς Πυθαγορικοῖς ἐοικότα. Ὡς γὰρ ἐκεῖνοι παρῄνουν

13. 11 [3] Οἱ δ' Οὐετούριον GLA : οὐ Οὐετούριον S : Οὐετούριον F || [4] ἀλλά S : ἄλλοι GL || [5] μεμόριαν F || **14.** 2 [1] Οἰκείαν G || [1] ἧς : οὗ F || 3 [2] τῶν ἱερέων post ὅλως GLA || [3] ἐλιννύειν F : ἀναπαύεσθαι S[m] || 4 [2] παρόδου GL : παραλόγου SF || [3] παρεσκευασμένους G : παρασκευασμένους S (s. s. α) : παρασκευασαμένους LA || [5] θείων : θεῶν SF || 5 [2] Ὅκ : οὐκ G : ὅμ F || 6 [1] ἄλλων om. GLA.

seau, de ne pas attiser le feu avec une épée, de ne pas se retourner en partant en voyage, de sacrifier les victimes en nombre impair aux dieux du ciel, en nombre pair aux dieux de l'enfer, symboles dont ils cachaient le sens au peuple. Certaines institutions de Numa avaient de même une signification secrète, 7 par exemple l'interdiction d'offrir des libations aux dieux avec le vin d'une vigne qui n'aurait pas été taillée et de faire un sacrifice sans farine, ou l'ordre de tourner sur soi-même en adorant les dieux et de s'asseoir après les avoir adorés. 8 Les deux premiers préceptes semblent inviter au défrichage de la terre, dans la pensée qu'il est une partie du culte des dieux. Quant au fait de tourner sur soi-même pendant l'adoration, on dit qu'il y avait là une imitation de la révolution du monde, mais je croirais plutôt que, comme les temples regardent l'orient et que, lorsqu'on vient adorer les dieux, on tourne le dos au soleil levant, on changeait alors sa position, on se retournait vers le dieu[1] en décrivant un cercle, de telle sorte que la prière commencée dans la première position s'achevât dans la seconde. 9 Il se peut aussi, par Zeus, que ce mouvement ait quelque rapport énigmatique avec les roues égyptiennes et signifie, comme elles, qu'il n'y a rien de stable dans les choses humaines, et que, de quelque façon que Dieu tourne et déroule notre vie, il faut l'accepter avec satisfaction. 10 Quant à l'usage de s'asseoir après avoir adoré, on dit que c'était un présage que les prières étaient exaucées et que les biens obtenus seraient durables. 11 On dit encore que le repos met un intervalle entre les actions et qu'après avoir terminé une première action, on s'asseyait près des dieux pour recevoir d'eux le commencement d'une autre. 12 Cela peut aussi s'accorder avec ce que j'ai dit, que le législateur voulait nous habituer à ne pas nous présenter devant les dieux quand nous sommes occupés et en passant, comme des gens pressés, mais quand nous en avons le temps et que nous sommes de loisir.[2]

1. « Vers le dieu », c'est-à-dire vers le soleil. (Apollon-Hélios).
2. Sur ces paragraphes 6-12, cf. R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 422-425, et J. Gagé, *Apollon Romain*, p. 340-345.

ἐπὶ χοίνικος μὴ καθῆσθαι, καὶ μαχαίρᾳ πῦρ μὴ σκαλεύειν. καὶ βαδίζοντας εἰς ἀποδημίας μὴ μεταστρέφεσθαι, καὶ τοῖς μὲν οὐρανίοις περισσὰ θύειν, ἄρτια δὲ τοῖς χθονίοις, ὧν ἑκάστου τὴν διάνοιαν ἀπεκρύπτοντο πρὸς ⟨τοὺς⟩ πολλούς, οὕτως ἔνια τῶν Νομᾶ πατρίων ἀπόρρητον ἔχει τὸν λόγον· 7 οἷον τὸ μὴ σπένδειν θεοῖς ἐξ ἀμπέλων ἀτμήτων, μηδὲ θύειν ἄτερ ἀλφίτων, καὶ τὸ προσκυνεῖν περιστρεφομένους, καὶ τὸ καθῆσθαι προσκυνήσαντας. 8 Τὰ μὲν οὖν πρῶτα δύο τὴν γῆς ἐξημέρωσιν ἔοικε διδάσκειν, ὡς μόριον εὐσεβείας οὖσαν· ἡ f δὲ περιστροφὴ τῶν προσκυνούντων λέγεται μὲν ἀπομίμησις εἶναι τῆς τοῦ κόσμου περιφορᾶς, δόξειε δ' ἂν μᾶλλον ὁ προσκυνῶν, ἐπεὶ πρὸς ἕω τῶν ἱερῶν βλεπόντων ἀπέστραπται τὰς ἀνατολάς, μεταβάλλειν ἑαυτὸν ἐνταῦθα καὶ περιστρέφειν ἐπὶ τὸν θεόν, κύκλον ποιῶν καὶ συνάπτων τὴν ἐπιτελείωσιν τῆς εὐχῆς δι' ἀμφοῖν· 9 εἰ μὴ νὴ Δία τοῖς Αἰγυπτίοις τροχοῖς αἰνίττεταί τι καὶ διδάσκει παραπλήσιον ἡ μεταβολὴ τοῦ σχήματος, ὡς οὐδενὸς ἑστῶτος τῶν ἀνθρωπίνων, ἀλλ' ὅπως ἂν στρέφῃ καὶ ἀνελίττῃ τὸν βίον ἡμῶν ὁ θεός, ἀγαπᾶν καὶ δέχεσθαι προσῆκον. 10 Τὸ δὲ καθέζεσθαι προσκυνήσαντας οἰωνισμὸν εἶναι λέγουσι τοῦ βεβαιότητα ταῖς εὐχαῖς καὶ διαμονὴν τοῖς ἀγαθοῖς ἐπιγίνεσθαι. 11 Λέγουσι δὲ καὶ πράξεων διορισμὸν εἶναι τὴν ἀνάπαυσιν· ὡς οὖν τῇ προτέρᾳ πράξει πέρας ἐπιτιθέντας καθέζεσθαι παρὰ τοῖς θεοῖς, ἵν' ἑτέρας πάλιν ἀρχὴν παρ' ἐκείνων λάβωσι. 12 Δύναται δὲ καὶ τοῦτο τοῖς εἰρημένοις ὁμολογεῖν, ἐθίζοντος ἡμᾶς τοῦ νομοθέτου μὴ ποιεῖσθαι τὰς πρὸς τὸ θεῖον ἐντεύξεις ἐν ἀσχολίᾳ καὶ παρέργως οἷον σπεύδοντας, ἀλλ' ὅταν χρόνον ἔχωμεν καὶ σχολὴν ἄγωμεν.

14. 6 [3] σκαλεύειν : σαλεύειν SF || [6] ἕκαστος F || [6] πρός : s. s. A || 8 [1] γῆς om. GLA || [4] δόξειε A : δόξει cet. || [5] δή post ἐπεί add. SF || 9 [5] ἀνελίττῃ : ἀνελίττει F || 10 [1] καθέζεσθαι : καθίζεσθαι F || 11 [4] ἀρχήν : ἀρχῆς F.

Prodiges. — **15.** 1 A la suite de cette éducation religieuse, la ville était devenue si docile et si émerveillée de la puissance de Numa qu'elle acceptait pour vrais des contes absurdes et pensait que de sa part rien n'était incroyable ni impossible s'il le voulait. 2 On rapporte à ce sujet qu'ayant un jour invité à sa table un assez grand nombre de citoyens, il leur fit servir dans une vaisselle commune un dîner tout à fait simple et ordinaire. Ils avaient commencé le repas, lorsqu'il leur laissa entendre que la déesse avec laquelle il était lié venait d'arriver chez lui et leur fit voir aussitôt sa maison pleine de coupes de grand prix, avec des tables chargées de mets de toute espèce et servies avec magnificence*.

3 Mais le comble de l'absurdité, c'est la conversation qu'on lui prête avec Jupiter. On raconte, en effet, que la colline de l'Aventin, qui n'était pas encore comprise dans la ville ni habitée, mais où l'on trouvait des sources abondantes et des vallons ombreux, était fréquentée par deux génies, Picus et Faunus[1], 4 qu'on pourrait assimiler par certains côtés à la race des Satyres ou des Titans, mais qui, dit-on, se signalaient, en parcourant l'Italie, par la vertu de leurs drogues et par leur talent de magiciens à l'égard des choses divines et accomplissaient les mêmes prodiges que ceux que les Grecs ont appelés Dactyles Idéens*. 5 On dit que Numa se rendit maître de ces deux génies en mêlant du vin et du miel à l'eau de la source où ils avaient l'habitude de boire[2]. 6 Saisis par lui, ils prirent une multitude de formes et changèrent de nature, offrant aux yeux des apparitions étranges et effrayantes ; 7 mais, quand ils eurent reconnu qu'ils étaient solidement liés et dans l'impossibilité de s'échapper, ils firent à Numa beaucoup de révélations sur l'avenir et lui apprirent les rites de purification en ce qui concerne la foudre*, tels qu'ils se pratiquent encore aujour-

1. Cf. Ovide, *Fastes* 3, v. 292 sqq., et voir A. Merlin, *L'Aventin dans l'antiquité*, p. 45 sqq. et 53 sqq. Picus et Faunus sont deux vieilles divinités rurales du Latium.

2. Cf. Ovide, *loc. cit.*, et Valerius Antias, chez Arnobe, 6, 1 (*Hist. Rom. Fragm.* 153), mais les transformations mentionnées ensuite et qui apparentent ce conte à celui de Protée (*Odyssée* IV, v. 415 sqq.) ne figurent ni chez Valerius Antias ni chez Ovide.

15. 1 Ἐκ δὲ τῆς τοιαύτης παιδαγωγίας πρὸς τὸ b
θεῖον οὕτως ἡ πόλις ἐγεγόνει χειροήθης καὶ κατατεθαμ-
βημένη τὴν τοῦ Νομᾶ δύναμιν ὥστε μύθοις ἐοικότας τὴν
ἀτοπίαν λόγους παραδέχεσθαι, καὶ νομίζειν μηδὲν ἄπι-
στον εἶναι μηδ' ἀμήχανον ἐκείνου βουληθέντος. 2 Λέ-
γεται γοῦν ποτε καλέσας ἐπὶ τὴν τράπεζαν οὐκ ὀλίγους
τῶν πολιτῶν, σκεύη τε φαῦλα καὶ δεῖπνον εὐτελὲς πάνυ
προθέσθαι καὶ δημοτικόν· ἀρξαμένων δὲ δειπνεῖν, ἐμβα-
λὼν λόγον ὡς ἡ θεός, ᾗ σύνεστι, ἥκοι πρὸς αὐτόν, αἰφνί-
διον ἐπιδεῖξαι τόν τε οἶκον ἐκπωμάτων πλήρη πολυτε-
λῶν καὶ τὰς τραπέζας ὄψων τε παντοδαπῶν καὶ παρα-
σκευῆς δαψιλοῦς γεμούσας.

3 Πᾶσαν δ' ὑπερβέβληκεν ἀτοπίαν τὸ ὑπὲρ τῆς τοῦ c
Διὸς ὁμιλίας ἱστορούμενον. Μυθολογοῦσι γὰρ εἰς τὸν
Ἀβεντῖνον λόφον, οὔπω μέρος ὄντα τῆς πόλεως οὐδὲ
συνοικούμενον, ἀλλ' ἔχοντα πηγάς τε δαψιλεῖς ἐν αὑτῷ
καὶ νάπας σκιεράς, φοιτᾶν δύο δαίμονας Πῖκον καὶ
Φαῦνον· 4 οὓς τὰ μὲν ἄλλα Σατύρων ἄν τις ἢ Τιτάνων
γένει προσεικάσειε, δυνάμει δὲ φαρμάκων καὶ δεινότητι
τῆς περὶ τὰ θεῖα γοητείας λέγονται ταὐτὰ τοῖς ὑφ' Ἑλ-
λήνων προσαγορευθεῖσιν Ἰδαίοις Δακτύλοις σοφιζόμενοι
περιϊέναι τὴν Ἰταλίαν. 5 Τούτους φασὶ χειρώσασθαι
τὸν Νομᾶν, οἴνῳ καὶ μέλιτι κεράσαντα τὴν κρήνην ἀφ'
ἧς ἔπινον συνήθως. 6 Ληφθέντας δὲ πολλὰς μὲν ἰδέας d
τρέπεσθαι καὶ μετεκδύεσθαι τὴν αὑτῶν φύσιν, ἀλλόκοτα
φάσματα καὶ φοβερὰ τῆς ὄψεως προβαλλομένους·
7 ἐπεὶ δ' ἔγνωσαν ἑαλωκότες ἰσχυρὰν καὶ ἄφυκτον ἅλω-
σιν, ἄλλα τε προθεσπίσαι πολλὰ τῶν μελλόντων, καὶ τὸν
ἐπὶ τοῖς κεραυνοῖς ἐκδιδάξαι καθαρμόν, ὃς ποιεῖται μέχρι

15. 1 [2] οὗτως post πόλις SF || [2] ἐγεγόνει : ἐγένετο SF || [2] χειροήθης : χειροηθῶς A (s. s. ης) || [4] ἀτοπίαν : ἐποποιίαν $S^{m}F^{m}$ || [4] ἄπιστον SG : ἄτοπον LA || 2 [5] ἥκοι : ἵκοι G : ἥκει S^{2} || 3 [1] Πάντα SF || [1] ἀτοπία SF || [3] Ἀβελτῖνον L || [5] Πῖκον : πῖκνον GL || 4 [3] τὰ θεῖα : τὸ θεῖον SF || [3] ταὐτά : ταῦτα GL^{1} || [4] Ἰουδαίοις F || 6 [1] εἰδέας $S^{corr.}$ || 7 [1] ἑαλωκότας L^{1}.

d'hui, au moyen d'oignons, de cheveux et de mendoles. 8 Mais quelques auteurs disent que ce ne furent pas les génies qui lui apprirent cette purification, mais qu'ils forcèrent par leurs incantations Jupiter à descendre du ciel, et que ce dieu en colère enjoignit à Numa de faire la purification « avec des têtes... » — 9 « D'oignons », interrompit Numa. — « Non, d'hommes », dit Jupiter. — « Bon, avec des cheveux d'hommes ? », demanda Numa, pour détourner l'horreur d'un tel ordre. — « Avec des êtres vivants », poursuivit Jupiter. — « Bon, des mendoles vivantes », ajouta Numa. Ces paroles lui avaient été dictées, à ce qu'on rapporte, par Égérie[1]. 10 Alors, le dieu se retira, favorablement disposé pour lui ; c'est pourquoi ce lieu fut dès lors nommé Hilikion*, et la purification se fait de cette façon-là.

11 Ces fables ridicules montrent bien les dispositions religieuses que l'habitude avait imprimées dans l'esprit des hommes de ce temps-là. 12 Quant à Numa lui-même, on raconte qu'il s'appuyait avec une telle confiance sur la Divinité qu'apprenant un jour la nouvelle que les ennemis approchaient, il se borna à dire en souriant : « Quant à moi, je sacrifie. »

***Fides et Terminus.* — 16.** 1 Il fut, dit-on, le premier qui éleva un temple à la Foi et au dieu Terme. Il fit du serment par la Foi le plus important des serments pour les Romains, qui en usent encore aujourd'hui*. 2 Le dieu Terme, ou dieu des bornes, était honoré par des sacrifices publics et privés qu'on faisait auprès des limites des champs. On y offre aujourd'hui des victimes vivantes ; autrefois ces sacrifices se faisaient sans effusion de sang : Numa, dans sa sagesse, avait compris que le dieu des bornes, veillant sur la paix et témoignant pour la justice, devait être pur de tout meurtre*. 3 Il paraît qu'il fit aussi en personne un bornage complet du territoire de Rome. Romulus n'avait pas voulu faire apparaître, en mesurant ce qui lui appartenait, ce qu'il

1. L'astuce de Numa consiste à compléter chaque fois l'ordre du dieu par l'adjonction d'un mot qui en transforme le sens. Voir Jean Gagé, *Revue d'Hist. des Rel.*, 146 (1954), p. 32-38.

νῦν διὰ κρομμύων καὶ τριχῶν καὶ μαινίδων. 8 Ἔνιοι δ'
οὐ τοὺς δαίμονάς φασιν ὑποθέσθαι τὸν καθαρμόν, ἀλλ'
ἐκείνους μὲν καταγαγεῖν τὸν Δία μαγεύσαντας, τὸν δὲ
θεὸν ὀργιζόμενον τῷ Νομᾷ προστάσσειν ὡς χρὴ γενέσ-
θαι τὸν καθαρμὸν κεφαλαῖς· 9 ὑπολαβόντος δὲ τοῦ
Νομᾶ, « Κρομμύων; » εἰπεῖν, « Ἀνθρώπων· » τὸν δ' αὖθις e
ἐκτρέποντα τὸ τοῦ προστάγματος δεινὸν ἐπερέσθαι,
« Θριξίν; » ἀποκριναμένου δὲ τοῦ Διός, « Ἐμψύχοις »,
ἐπαγαγεῖν τὸν Νομᾶν, « Μαινίσι; » Ταῦτα λέγειν ὑπὸ τῆς
Ἠγερίας δεδιδαγμένον. 10 Καὶ τὸν μὲν θεὸν ἀπελθεῖν
ἵλεω γενόμενον, τὸν δὲ τόπον Ἱλίκιον ἀπ' ἐκείνου προσ-
αγορευθῆναι, καὶ τὸν καθαρμὸν οὕτω συντελεῖσθαι.

11 Ταῦτα μὲν οὖν τὰ μυθώδη καὶ γελοῖα τὴν τῶν τότ'
ἀνθρώπων ἐπιδείκνυται διάθεσιν πρὸς τὸ θεῖον, ἣν ὁ ἐθι-
σμὸς αὐτοῖς ἐνεποίησεν. 12 Αὐτὸν δὲ τὸν Νομᾶν οὕτω f
φασὶν εἰς τὸ θεῖον ἀνηρτῆσθαι ταῖς ἐλπίσιν ὥστε καὶ
προσαγγελίας αὐτῷ θύοντί ποτε γενομένης ὡς ἐπέρχον-
ται πολέμιοι, μειδιᾶσαι καὶ εἰπεῖν· « ἐγὼ δὲ θύω. »

16. 1 Πρῶτον δέ φασι καὶ Πίστεως καὶ Τέρμονος
ἱερὸν ἱδρύσασθαι. Καὶ τὴν μὲν Πίστιν ὅρκον ἀποδεῖξαι
Ῥωμαίοις μέγιστον, ᾧ χρώμενοι μέχρι νῦν διατελοῦσιν·
2 ὁ δὲ Τέρμων ὅρος ἄν τις εἴη, καὶ θύουσιν αὐτῷ δημο-
σίᾳ καὶ ἰδίᾳ κατὰ τοὺς τῶν ἀγρῶν περιορισμούς, νῦν μὲν
ἔμψυχα, τὸ παλαιὸν δ' ἀναίμακτος ἦν ἡ θυσία, Νομᾶ 71
φιλοσοφήσαντος ὡς χρὴ τὸν ὅριον θεόν, εἰρήνης φύλακα
καὶ δικαιοσύνης μάρτυν ὄντα, φόνου καθαρὸν εἶναι.
3 Δοκεῖ δὲ καὶ ὅλως αὐτὸς ὁρίσαι τὴν χώραν ὁ βασι-
λεύς, Ῥωμύλου μὴ βουληθέντος ἐξομολογήσασθαι τῷ

15. 7 [4] κρομμύων : κρομύων hic et postea codd. ‖ [4] μενίδων SF ‖ 8 [3] μαγεύσαντας : γαγεύσαντας F ‖ [3] δέ post θεόν F ‖ 9 [3] ἐπαίρεσθαι F ‖ [5] μενίσι SF ‖ [6] Ἠγερίας : ἡγεμονίας L[1]A ‖ 10 [2] ἵλεων F ‖ 11 [2] ἐπιδείκνυνται SF ‖ 12 [2] καί om. Zon. ‖ 12 [3] θύοντι add. Zon. ‖ [3] γινομένης Zon. ‖ **16.** 1 [3] ᾧ : ᾗ F ‖ 2 [5] φόνου : φόνον L[1] : φόρου F.

avait enlevé à autrui, parce que, si les bornes, quand on les respecte, sont le frein de la puissance, elles sont, quand on les arrache, la preuve de l'injustice. 4 La ville, en effet, n'avait pas dans ses commencements un territoire étendu, mais Romulus l'avait beaucoup agrandi par la guerre. Ce territoire ainsi augmenté, Numa le partagea entièrement entre les citoyens sans ressources, afin de supprimer l'indigence, qui pousse nécessairement au mal, et de tourner vers l'agriculture le peuple, dont les mœurs s'adoucissaient à mesure qu'il défrichait la terre. 5 Il n'est pas, en effet, d'occupation qui engendre un amour si âpre et si vif de la paix que la vie des champs : si l'on y conserve toujours présent ce qu'il faut d'audace guerrière pour défendre son bien, en revanche le penchant à l'ambition injuste et conquérante y reçoit un coup mortel. 6 C'est pourquoi Numa, ayant fait de la culture de la terre comme un philtre de paix pour ses sujets, et appréciant dans cet art bien plus un moyen de former leurs mœurs que de les enrichir, divisa le territoire en diverses parties qu'il appela *pagi* et institua dans chacune d'elles des inspecteurs et des commissaires[1]. 7 Il les visitait parfois lui-même, et, jugeant les mœurs des habitants d'après leurs travaux, il élevait les uns aux honneurs et leur témoignait sa confiance, mais il blâmait les paresseux et les négligents et tâchait de les améliorer par des remontrances et par des punitions.

Institutions sociales. — **17.** 1 De toutes ses institutions sociales, la plus admirée est la division du peuple selon les métiers. 2 La ville semblait, je l'ai dit[2], composée de deux nations, ou plutôt déchirée en deux nations qui ne voulaient en aucune manière s'unifier ni laisser effacer la différence qui les séparait et produisait entre les deux des heurts et des querelles interminables. Or, Numa, considérant que, lorsque des corps sont durs et difficiles, par nature, à mélanger, on les brise et on les divise en morceaux pour les amalgamer et qu'ainsi réduits

1. Comparer le passage parallèle de Denys d'Halicarnasse, 2, 76, 1.
2. Ci-dessus, 2, 5-8.

μέτρῳ τοῦ οἰκείου τὴν ἀφαίρεσιν τοῦ ἀλλοτρίου· δεσμὸν
γὰρ εἶναι τῆς δυνάμεως τὸν ὅρον ἂν φυλάττηται, μὴ
φυλαττόμενον δὲ τῆς ἀδικίας ἔλεγχον. 4 Οὐ μὴν οὐδ'
ἦν δαψιλὴς χώρα τῇ πόλει κατ' ἀρχάς, ἀλλὰ τὴν πολ-
λὴν αἰχμῇ προσεκτήσατο Ῥωμύλος· καὶ ταύτην πᾶσαν ὁ
Νομᾶς διένειμε τοῖς ἀπόροις τῶν πολιτῶν, ὡς ἀνάγκην
τῆς ἀδικίας ἀφαιρῶν τὴν ἀπορίαν καὶ τρέπων ἐπὶ
γεωργίαν τὸν δῆμον, ἅμα τῇ χώρᾳ συνεξημερούμενον. b
5 Οὐδὲν γὰρ ἄλλο τῶν ἐπιτηδευμάτων οὕτως ἔρωτα δρι-
μὺν εἰρήνης ἐνεργάζεται καὶ ταχὺν ὡς ὁ ἀπὸ γῆς βίος,
ἐν ᾧ καὶ τῆς πολεμικῆς εὐτολμίας τὸ μὲν ὑπερμαχητικὸν
τοῦ οἰκείου διαμένει καὶ πάρεστι, τὸ δ' εἰς ἀδικίαν καὶ
πλεονεξίαν ἀνειμένον ἐκκέκοπται. 6 Διὸ καὶ τὴν γεωρ-
γίαν ὁ Νομᾶς οἷον εἰρήνης φίλτρον ἐμμίξας τοῖς πολί-
ταις, καὶ μᾶλλον ὡς ἠθοποιὸν ἢ πλουτοποιὸν ἀγαπήσας
τέχνην, εἰς μέρη τὴν χώραν διεῖλεν ἃ πάγους προσηγό-
ρευσε, καὶ καθ' ἕκαστον ἐπισκόπους ἔταξε καὶ περιπό- c
λους. 7 Ἔστι δ' ὅτε καὶ αὐτὸς ἐφορῶν καὶ τεκμαιρό-
μενος ἀπὸ τῶν ἔργων τοὺς τρόπους τῶν πολιτῶν, τοὺς
μὲν εἰς τιμὰς καὶ πίστεις ἀνῆγε, τοὺς δὲ ῥᾳθύμους καὶ
ἀμελεῖς ψέγων καὶ κακίζων ἐσωφρόνιζε.

17. 1 Τῶν δ' ἄλλων αὐτοῦ πολιτευμάτων ἡ κατὰ
τέχνας διανομὴ τοῦ πλήθους μάλιστα θαυμάζεται.
2 Τῆς γὰρ πόλεως ἐκ δυεῖν γενῶν, ὥσπερ εἴρηται, συν-
εστάναι δοκούσης, διεστώσης δὲ μᾶλλον, καὶ μηδενὶ
τρόπῳ μιᾶς γενέσθαι βουλομένης, μηδ' οἷον ἐξαλεῖψαι
τὴν ἑτερότητα καὶ διαφοράν, ἀλλὰ συγκρούσεις ἀπαύσ-
τους καὶ φιλονεικίας τῶν μερῶν ἐχούσης, διανοηθεὶς
ὅτι καὶ τῶν σωμάτων τὰ φύσει δύσμικτα καὶ σκληρὰ κα- d

16. 4 [5] post ἀδικίας add. ποιητικήν Zon. || 5 [2] ἐνεργάζεται : ἐν- om. LA : ἐμποιεῖν Zon. || [3] ὑπερμαχητικόν : ὑπερμαχικόν LA || [5] ante ἐκκέκοπται, πλῆρες add. SF || 6 [2] ἐμμίξας : ἐνεμίξατο SF || **17.** 2 [1] ὥσπερ : ὡς F.

en petits éléments, ils s'accordent mieux entre eux, résolut de faire de même, de pratiquer de nombreuses coupures dans la masse du peuple et, mettant entre les groupes des différences nouvelles, de faire ainsi disparaître cette première et grande différence, en l'éparpillant entre les plus petites. 3 Il répartit donc le peuple dans les divers métiers, de flûtistes, orfèvres, charpentiers, teinturiers, cordonniers, corroyeurs, forgerons et potiers[1]. Quant aux autres métiers, il les réunit tous en un seul bloc et forma de tous une corporation unique. 4 Puis il institua des réunions et des assemblées, ainsi que des cérémonies religieuses propres à chaque groupe. C'est ainsi qu'il commença à faire disparaître de la ville cet esprit de parti qui faisait penser et dire que les uns étaient Sabins, les autres Romains, que ceux-ci étaient sujets de Tatius, ceux-là de Romulus, et cette nouvelle division aboutit à un harmonieux mélange de tous avec tous.

5 Parmi les mesures qu'il prit, on loue aussi la réforme de la loi qui donnait aux pères le droit de vendre leurs enfants. Il y mit une exception pour ceux qui se seraient mariés avec le consentement ou sur l'ordre de leur père, car il lui paraissait intolérable qu'une femme mariée à un homme libre fût réduite à vivre avec un esclave[2].

***Le calendrier.* — 18.** 1 Il toucha aussi à l'étude de l'astronomie, s'y montrant peu exact, mais tout de même assez expérimenté. 2 Sous le règne de Romulus, il n'y avait pour les mois ni règle ni ordre ; les uns n'avaient pas même vingt jours, les autres en avaient trente-cinq, d'autres en comptaient davantage. [3] On n'avait aucune idée de l'inégalité des cours de la lune et

1. Les flûtistes sont nommés en tête parce qu'ils contribuaient à la célébration des fêtes religieuses : cf. *Aetia Rom.* 277 F, et voir J. Gagé, *Apollon Romain*, p. 343-344. D'après l'ordre traditionnel, selon Pline, *Hist. Nat.* 34, 1 et 35, 46, les *aerarii* occupaient le troisième rang et les *figuli* le septième.

2. Cf. Denys d'Halicarnasse, 2, 27.

3. Cf. *César* 59, 2-3. La difficulté venait du fait que l'année solaire ne correspond pas à un nombre entier de lunaisons. D'après Macrobe, *Saturn.* 1, 13, 1, et Solin, 1, 34, l'année de dix mois de Romulus ne comptait que 304 jours, mais cf. *Aetia Rom.* 268 A.

ταθραύοντες καὶ διαιροῦντες ἀναμιγνύουσιν, ὑπὸ μικρό-
τητος ἀλλήλοις συμβαίνοντα μᾶλλον, ἔγνω κατατεμεῖν
τομὰς πλείονας τὸ σύμπαν πλῆθος· ἐκ δὲ τούτων εἰς
ἑτέρας ἐμβαλὼν διαφοράς, τὴν πρώτην ἐκείνην καὶ μεγά-
λην ἀφανίσαι, ταῖς ἐλάττοσιν ἐνδιασπαρεῖσαν. 3 Ἦν
δ' ἡ διανομὴ κατὰ τὰς τέχνας, αὐλητῶν, χρυσοχόων,
τεκτόνων, βαφέων, σκυτοτόμων, σκυτοδεψῶν, χαλκέων,
κεραμέων. Τὰς δὲ λοιπὰς τέχνας εἰς ταὐτὸ συναγαγών,
ἓν αὐτῶν ἐκ πασῶν ἀπέδειξε σύστημα. 4 Κοινωνίας δὲ
καὶ συνόδους καὶ θεῶν τιμὰς ἀποδοὺς ἑκάστῳ γένει πρε-
πούσας, τότε πρῶτον ἐκ τῆς πόλεως ἀνεῖλε τὸ λέγεσθαι e
καὶ νομίζεσθαι τοὺς μὲν Σαβίνους, τοὺς δὲ Ῥωμαίους, καὶ
τοὺς μὲν Τατίου, τοὺς δὲ Ῥωμύλου πολίτας, ὥστε τὴν
διαίρεσιν εὐαρμοστίαν καὶ ἀνάμιξιν πάντων γενέσθαι
πρὸς πάντας.

5 Ἐπαινεῖται δὲ τῶν πολιτικῶν αὐτοῦ καὶ τὸ περὶ τὸν
νόμον διόρθωμα τὸν διδόντα τοῖς πατράσι τοὺς παῖδας
πιπράσκειν, ὑπεξελομένου τοὺς γεγαμηκότας, εἰ τοῦ
πατρὸς ἐπαινοῦντος καὶ κελεύοντος ὁ γάμος γένοιτο.
Δεινὸν γὰρ ἡγεῖτο τὴν ὡς ἐλευθέρῳ γεγαμημένην γυναῖκα
δούλῳ συνοικεῖν.

18. 1 Ἥψατο δὲ καὶ τῆς περὶ τὸν οὐρανὸν πραγμα-
τείας, οὔτ' ἀκριβῶς οὔτε παντάπασιν ἀθεωρήτως.
2 Ῥωμύλου γὰρ βασιλεύοντος, ἀλόγως ἐχρῶντο τοῖς
μησὶ καὶ ἀτάκτως, τοὺς μὲν οὐδ' εἴκοσιν ἡμερῶν, τοὺς f
δὲ πέντε καὶ τριάκοντα, τοὺς δὲ πλειόνων λογιζόμενοι·
τῆς δὲ γινομένης ἀνωμαλίας περὶ τὴν σελήνην καὶ τὸν
ἥλιον ἔννοιαν οὐκ ἔχοντες, ἀλλ' ἓν [μὲν] φυλάττοντες

17. 2 [7] μικρότητος : σκληρότητος L[1]A ‖ [9] τομαί πλείοναι F ‖ 3 [4] συναγαγών : συνενεγκών S[t]F ‖ [5] αὐτῶν Rei. : αὐτω A in ras.; F : αὐτό cet. ‖ [5] πασῶν : πάντων F ‖ 5 [3] ὑπεξελομένου Vulc. : ὑπεξελομένους codd. ‖ **18.** 1 [1] οὐρανόν : ἐνιαυτόν S[t]F[t] ‖ 2 [1] Ῥωμύλου — ἀτάκτως add. mg. A ‖ [2] τούς μέν : τοῖς μέν L[1]A ‖ [4] γενομένης F ‖ [5] ἓν μέν : μέν eras. A (om. Par. 1674).

du soleil, on n'observait qu'une règle, qui était de faire l'année de trois cent soixante jours. 3 Numa, calculant que, dans cette inégalité, la différence était de onze jours, puisque l'année lunaire avait trois cent cinquante-quatre jours et l'année solaire trois cent soixante-cinq, doubla ce nombre de onze et introduisit après le mois de février, une année sur deux, le mois intercalaire appelé par les Romains Mercedinus, lequel comprend vingt-deux jours.[1] 4 Mais ce remède apporté à l'inégalité en question devait entraîner le besoin d'autres remèdes plus importants. 5 Il changea aussi l'ordre des mois. Le mois de mars était le premier, il le mit au troisième rang et donna la première place au mois de janvier, qui avait la onzième sous Romulus, et le mois de février qui était le douzième et dernier devint et est resté le deuxième. 6 Il y a beaucoup d'auteurs qui disent que ces deux mois de janvier et de février furent ajoutés aux autres par Numa, et qu'au début l'année n'avait que dix mois[2], comme elle n'a que trois mois chez certains barbares, et en Grèce quatre chez les Arcadiens, six chez les Acarnanes. 7 Chez les Égyptiens, l'année était d'abord d'un mois et fut par la suite, à ce qu'on dit, de quatre mois. C'est la raison pour laquelle les habitants de ce pays passent pour être très anciens et que leurs généalogies s'étendent sur un nombre inconcevable d'années, puisqu'ils comptent les mois pour des années[3].

19. 1 L'indice que les Romains comptaient dix mois dans l'année, et non douze, c'est le nom de leur dernier mois, qu'ils appellent encore aujourd'hui décembre (ou dixième), et la preuve que le mois de mars était le

1. Cf. *César* 59, 3, où ce mois intercalaire est nommé Μερκηδόνιος ; Lydus, *De mensibus*, éd. Wuensch, p. 164 ; Macrobe, *Saturn.* 1, 13, 12-16. Ce dernier texte permet de supposer que la source de Plutarque est ici Valerius Antias. Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 425-426.

2. Cf. *Aetia Rom.* 268 A. Le deuil le plus long était fixé à dix mois : cf. ci-dessus, 12, 3. Voir V. Basanoff, *Regifugium*, 4 et P. Boyancé, *Rev. Ét. Anc.* 50 (1948), p. 383.

3. Comparer Macrobe, *Saturn.* 1, 12, 2 ; Pline, *Hist. Nat.* 7, 49, 155. Sur l'ancienneté que s'attribuaient les Égyptiens, voir Hérodote 2, 2.

μόνον ὅπως ἑξήκοντα καὶ τριακοσίων ἡμερῶν ὁ ἐνιαυτὸς
ἔσται. 3 Νομᾶς δὲ τὸ παράλλαγμα τῆς ἀνωμαλίας
ἡμερῶν ἕνδεκα γίνεσθαι λογιζόμενος, ὡς τοῦ μὲν σεληνιακοῦ τριακοσίας πεντήκοντα τέσσαρας ἔχοντος ἡμέρας, τοῦ δ' ἡλιακοῦ τριακοσίας ἑξήκοντα πέντε, τὰς
ἕνδεκα ταύτας ἡμέρας διπλασιάζων, ἐπήγαγε παρ' 72
ἐνιαυτὸν ἐπὶ τῷ Φεβρουαρίῳ μηνὶ τὸν ἐμβόλιμον, ὑπὸ Ῥωμαίων Μερκηδῖνον καλούμενον, εἴκοσι καὶ δυεῖν ἡμερῶν ὄντα. 4 Καὶ τοῦτο μὲν αὐτῷ τὸ ἴαμα τῆς ἀνωμαλίας μειζόνων ἔμελλεν ἰαμάτων δεήσεσθαι. 5 Μετεκίνησε δὲ καὶ τὴν τάξιν τῶν μηνῶν· τὸν γὰρ Μάρτιον πρῶτον ὄντα τρίτον ἔταξε, πρῶτον δὲ τὸν Ἰανουάριον, ὃς ἦν ἑνδέκατος ἐπὶ Ῥωμύλου, δωδέκατος δὲ καὶ τελευταῖος ὁ Φεβρουάριος, ᾧ νῦν δευτέρῳ χρῶνται. 6 Πολλοὶ δ' εἰσιν οἳ καὶ προστεθῆναι τούτους ὑπὸ Νομᾶ τοὺς μῆνας λέγουσι, τόν τ' Ἰανουάριον καὶ τὸν Φεβρουάριον,
ἐξ ἀρχῆς δὲ χρῆσθαι δέκα μόνον εἰς τὸν ἐνιαυτόν, ὡς b
ἔνιοι τῶν βαρβάρων τρισί, καὶ τῶν Ἑλλήνων Ἀρκάδες μὲν τέσσαρσιν, ἓξ δ' Ἀκαρνᾶνες. 7 Αἰγυπτίοις δὲ μηνιαῖος ἦν ὁ ἐνιαυτός, εἶτα τετράμηνος, ὥς φασι. Διὸ καὶ οἱ ταύτην τὴν χώραν οἰκοῦντες ἀρχαιότατοι δοκοῦσιν εἶναι, καὶ πλῆθος ἀμήχανον ἐτῶν ἐπὶ ταῖς γενεαλογίαις καταφέρουσιν, ἅτε δὴ τοὺς μῆνας εἰς ἐτῶν ἀριθμὸν τιθέμενοι.

19. 1 Ῥωμαῖοι δ' ὅτι μὲν δέκα μῆνας εἰς τὸν ἐνιαυτὸν ἔταττον, οὐ δώδεκα, τεκμήριον ἡ τοῦ τελευταίου προσηγορία· δέκατον γὰρ αὐτὸν ἄχρι νῦν καλοῦσιν· ὅτι

18. 3 [7] Μερκηδῖνον : Μερκιδῖνον LAF ‖ 5 [3] Ἰαννουάριον hic et postea GLF ‖ [4] ἐπὶ : ὑπό L^{1}A ‖ [4] καί ante τελευταῖος om. GLA ‖ 6 [4] δέκα μόνον Rei. : δεκάμηνον GLA Zon. : δέκα μησίν SF ‖ [6] τέτταρσιν LA ‖ 7 [2] μηνιαῖος : μηναῖος GL^{1}A^{1} ‖ [3] οἱ ταύτην τήν Par. 1677 Stob. : οἱ ταύτην Vat. Pal. 286 : νεωτάτην cet. ‖ [3] ἀρχαιοτάτην SF ‖ [5] καταφέρουσιν SF Stob. : διαφέρουσιν GLA, s. s. S ‖ **19.** 1 [3] ὅτι δὲ τόν : τὸν δέ F.

premier, c'est l'ordre même des mois : car le cinquième à partir de mars était appelé *quintilis* (cinquième), le sixième *sextilis* (sixième), et ainsi de suite pour chacun des autres. 2 Quand ils placèrent janvier et février avant mars, il en résulta qu'ils comptèrent comme septième mois celui qui était appelé le cinquième. 3 Il y avait, d'ailleurs, une raison pour que le mois de mars fût nommé le premier par Romulus : c'est qu'il était consacré à Mars, et pour que le deuxième fût appelé avril, du nom d'Aphrodite, parce qu'en ce mois on sacrifie à cette déesse et que, le premier jour de ce mois, les femmes se baignent couronnées de myrte[1]. 4 Mais certains disent que ce nom ne dérive pas d'Aphrodite et ne se prononce pas *aphrilis*, mais, sans aspirée, *aprilis*, et qu'il vient de ce que, le printemps étant alors dans toute sa force, c'est ce mois qui ouvre et dévoile les germes des plantes, car telle est la signification du mot (*aperire*, ouvrir)[2]. 5 Des deux mois qui suivent, l'un, celui de mai, tire son nom de Maïa, parce qu'il est consacré à Mercure, et celui de juin, de Junon*. Certains prétendent que ces deux noms viennent des deux âges de la vie, la vieillesse et la jeunesse, parce qu'on appelle à Rome les vieillards *majores* et les jeunes gens *juniores*. 6 Pour les autres mois, les Romains nommaient chacun d'eux d'après son rang, comme s'ils les comptaient, le cinquième, le sixième, le septième, le huitième, le neuvième, le dixième. Par la suite, le cinquième fut appelé juillet, du nom de Jules César, le vainqueur de Pompée, et le sixième, août, du nom de son successeur, surnommé Auguste. 7 Domitien imposa ses propres surnoms aux deux mois qui suivent[3], mais ce ne fut pas pour longtemps, et ils re-

1. Cf. *Aetia Rom.* 268 B ; Macrobe, *Saturn.* I, 12, 12 sqq. ; Varron, *De lingua lat.* 6, 33. Cf. Ernout-Meillet, *Dict. étym.*, *s. v.* : « M. Benveniste suppose qu'*aprilis* remonte à étr. *apru* emprunté lui-même au grec Ἀφρώ, hypocoristique de Ἀφροδίτη. » Sur la fête de *Venus Verticordia* du 1er avril, cf. R. Schilling, *La rel. rom. de Vénus*, p. 389-395.

2. Varron, à l'endroit cité dans la note précédente, préfère, lui aussi, l'étymologie par *aperire*.

3. Le mois de septembre fut appelé *Germanicus* et le mois d'octobre, *Domitianus* : cf. Suétone, *Domitien* 13, 3 ; Macrobe, *Saturn.* 1, 12, 36 sq.

δὲ τὸν Μάρτιον πρῶτον, ἡ τάξις [ἐκάλει]· τὸν γὰρ ἀπ'
ἐκείνου πέμπτον ἐκάλουν πέμπτον, ἕκτον δὲ τὸν ἕκτον,
καὶ τῶν ἄλλων ἐφεξῆς ὁμοίως ἕκαστον, 2 ἐπεὶ τὸν c
Ἰανουάριον καὶ τὸν Φεβρουάριον πρὸ τοῦ Μαρτίου τιθε-
μένοις συνέβαινεν αὐτοῖς τὸν εἰρημένον μῆνα πέμπτον
μὲν ὀνομάζειν, ἕβδομον δ' ἀριθμεῖν. 3 Ἄλλως δὲ καὶ
λόγον εἶχε τὸν Μάρτιον Ἄρει καθιερωμένον ὑπὸ τοῦ
Ῥωμύλου πρῶτον ὀνομάζεσθαι, δεύτερον δὲ τὸν Ἀπρίλ-
λιον, ἐπώνυμον ὄντα τῆς Ἀφροδίτης, ἐν ᾧ θύουσί τε τῇ
θεῷ, καὶ ταῖς καλάνδαις ἐστεφανωμέναι αἱ γυναῖκες
μυρσίνῃ λούονται. 4 Τινὲς δέ φασιν οὐ διὰ τὴν Ἀφρο-
δίτην Ἀπρίλλιον, ἀλλ' ὥσπερ ἔχει τοὔνομα ψιλόν,
Ἀπρίλλιον κεκλῆσθαι τὸν μῆνα, τῆς ἐαρινῆς ὥρας
ἀκμαζούσης ἀνοίγοντα καὶ ἀνακαλύπτοντα τοὺς βλα-
στοὺς τῶν φυτῶν· τοῦτο γὰρ ἡ γλῶττα σημαίνει. 5 Τῶν
δ' ἐφεξῆς τὸν μὲν Μάϊον καλοῦσιν ἀπὸ Μαίας· Ἑρμῇ γὰρ d
ἀνιέρωται· τὸν δ' Ἰούνιον ἀπὸ τῆς Ἥρας. Εἰσὶ δέ τινες
οἱ τούτους ἡλικίας ἐπωνύμους εἶναι λέγοντες πρεσβυτέ-
ρας καὶ νεωτέρας· μαϊώρης γὰρ οἱ πρεσβύτεροι παρ'
αὐτοῖς, ἰουνιώρης δ' οἱ νεώτεροι καλοῦνται. 6 Τῶν δὲ
λοιπῶν ἕκαστον ἀπὸ τῆς τάξεως ὥσπερ ἀριθμοῦντες
ὠνόμαζον, πέμπτον, ἕκτον, ἕβδομον, ὄγδοον, ἔνατον,
δέκατον· εἶθ' ὁ πέμπτος ἀπὸ Καίσαρος τοῦ καταγωνισα-
μένου Πομπήϊον, Ἰούλιος, ὁ δ' ἕκτος Αὔγουστος ἀπὸ τοῦ
δευτέρου μὲν ἄρξαντος, Σεβαστοῦ δ' ἐπικληθέντος ὠνο-
μάσθη. 7 Τοὺς δ' ἐφεξῆς ⟨δύο⟩ Δομετιανὸς εἰσεποίησε e
ταῖς αὑτοῦ προσωνυμίαις, οὐ πολὺν χρόνον, ἀλλὰ τὰς

19. 1 [4] [ἐκάλει] Sch. || [6] ἐφεξῆς : ἐξῆς GLA || 2 [2] τιθέμενος A || 3 [3] τόν ante Ἀπρίλλιον om. SF || [5] ἐστεφανωμέναι αἱ γυναῖκες codd., transp. Par. 2955 || 4 [1] Τινὲς δ' οὐ διὰ τὸν Ἀπρίλλιόν φασιν Ἀφροδίτην GLA || [4] καὶ ἀνακαλύπτοντα om. GLA || 5 [2] Ἑρμῇ : Ἑρμεῖ G || [3] Ἥρας Am. : ὥρας codd. || [4] ἡλικίας om. GL[1]A || [4] εἶναι om. SF || [5] μαϊώρης : μιαιώρεις GLAF || [6] ἰουνιώρης : ἰουνιώρεις GLA : ἰνυϊώρεις F || 6 [5] ὁ δ' ἕκτος : ἕκτος δέ GLA || 7 [1] ⟨δύο⟩ Br. || [2] προσωνυμίαις : ἐπωνυμίαις LA.

prirent leurs noms de septième et huitième mois lorsque ce prince eut été assassiné. Seuls, les deux derniers mois ont toujours gardé la dénomination numérique qu'ils avaient au début. 8 Parmi les mois ajoutés ou déplacés par Numa, on peut dire que février est le mois de la purification, car c'est à peu près ce que signifie le mot, et c'est en ce mois qu'on fait des sacrifices aux morts et qu'on célèbre la fête des Lupercales, qui ressemble beaucoup à une purification[1]. Le premier mois, celui de janvier (*januarius*), tire son nom de Janus. 9 Je crois que Numa ôta la première place au mois qui portait le nom du dieu Mars, parce qu'il voulait donner en tout la préférence aux vertus civiles sur les capacités militaires[2]. 10 Car on dit que Janus, qui fut dans des temps très anciens soit un démon, soit un roi doué de grands talents politiques et sociaux, transforma la vie bestiale et sauvage des hommes de son temps. 11 Et c'est pour cela qu'on le représente avec deux visages, parce qu'à une première forme et façon de vivre il en avait substitué une seconde[3].

***Paix et bonheur.* — 20.** 1 Janus a aussi à Rome un temple à deux portes, temple qu'on appelle la porte de la guerre. C'est l'usage qu'il soit ouvert quand on est en guerre et fermé en temps de paix[4]. Il était rare et difficile de le voir fermé, parce que la domination romaine, en raison de son étendue, fut sans cesse astreinte à quelque guerre pour faire face aux nations barbares qui l'entouraient de toutes parts. 2 Il ne fut fermé que sous Auguste, après qu'il eut défait Antoine, et, avant lui, sous le consulat de Marcus Atilius et Titus Manlius, pendant un temps fort court ; car la guerre éclata de nouveau et il fut aussitôt rouvert.* 3 Mais, sous le règne de Numa, on ne le vit pas ouvert un seul jour, et,

1. Voir *Romulus* 21, 4 sqq. et la note à ce passage.
2. Cf. *Aetia Rom.* 268 B-D ; Lucien, *Pseudolog.* 8.
3. Cf. *Aetia Rom.* 269 A ; Macrobe, *Saturn.* 1, 7 et 9, et voir P. Grimal, *Le dieu Janus...*, dans *Lettres d'humanité* IV (1945), p. 15-121.
4. Comparer *De Fort. Rom.* 322 A ; Tite-Live, 1, 19, 2 ; Varron, *De lingua lat.* 5, 165.

αὐτῶν ἀναλαβόντες πάλιν ἐκείνου σφαγέντος ὁ μὲν
ἕβδομος, ὁ δ' ὄγδοος καλοῦνται. Μόνοι δ' οἱ τελευταῖοι
δύο τὴν ἀπὸ τῆς τάξεως κλῆσιν ὥσπερ ἔσχον ἐξ ἀρχῆς
διεφύλαξαν. 8 Τῶν δ' ὑπὸ Νομᾶ προστεθέντων ἢ μετα-
τεθέντων ὁ μὲν Φεβρουάριος, οἷον καθάρσιος ἄν τις εἴη·
καὶ γὰρ ἡ λέξις ἔγγιστα τοῦτο σημαίνει, καὶ τοῖς φθιτοῖς
ἐναγίζουσι τότε, καὶ τὴν τῶν Λουπερκαλίων ἑορτὴν εἰς
τὰ πολλὰ καθαρμῷ προσεοικυῖαν τελοῦσιν· ὁ δὲ πρῶτος
Ἰανουάριος ἀπὸ τοῦ Ἰανοῦ. 9 Δοκεῖ δέ μοι τὸν Μάρ- f
τιον ὁ Νομᾶς ἐπώνυμον ὄντα τοῦ Ἄρεως ἐκ τῆς προε-
δρίας μεταστῆσαι, βουλόμενος ἐν παντὶ τῆς πολεμικῆς
δυνάμεως προτιμᾶσθαι τὴν πολιτικήν. 10 Ὁ γὰρ Ἰα-
νὸς ἐν τοῖς πάνυ παλαιοῖς εἴτε δαίμων εἴτε βασιλεὺς
γενόμενος πολιτικὸς καὶ κοινωνικός, ἐκ τοῦ θηριώδους
καὶ ἀγρίου λέγεται μεταβαλεῖν τὴν δίαιταν. 11 Καὶ διὰ
τοῦτο πλάττουσιν αὐτὸν ἀμφιπρόσωπον, ὡς ἑτέραν ἐξ
ἑτέρας τῷ βίῳ περιποιήσαντα τὴν μορφὴν καὶ διάθεσιν.

20. 1 Ἔστι δ' αὐτοῦ καὶ νεὼς ἐν Ῥώμῃ δίθυρος, ὃν 73
πολέμου πύλην καλοῦσι. Νομίζεται γὰρ ἀνεῷχθαι μὲν
αὐτὸν ὅταν ᾖ πόλεμος, κεκλεῖσθαι δ' εἰρήνης γενομένης·
ὃ δὴ χαλεπὸν ἦν καὶ σπανίως γινόμενον, ἀεί τινι συνηρτη-
μένης πολέμῳ τῆς ἡγεμονίας, διὰ μέγεθος τοῖς κύκλῳ πε-
ρικεχυμένοις γένεσι βαρβάροις ἀντερειδούσης. 2 Πλὴν
ἐπί γε τοῦ Σεβαστοῦ Καίσαρος ἐκλείσθη καθελόντος Ἀν-
τώνιον· καὶ πρότερον ὑπατευόντων Μάρκου Ἀτιλίου καὶ
Τίτου Μαλλίου χρόνον οὐ πολύν· εἶτ' εὐθὺς ἀνεῴχθη πο-
λέμου συρραγέντος. 3 Ἀλλ' ἐπί γε τῆς Νομᾶ βασιλείας
οὐδεμίαν ἡμέραν ἀνεῳγμένος ὤφθη, τρία δὲ καὶ τεττα-

19. 7 [5] ὥσπερ ἔσχον om. F ‖ 8 [3] φθιτοῖς A in ras. : φυτοῖς cet. ‖ 9 [2] Ἄρεος F ‖ [3] πολεμικῆς : πολιτικῆς G ‖ 10 [2] πάνυ παλαιοῖς : παλαιοῖς πάνυ LA ‖ **20.** 1 [2] καὶ ἀνεῷχθαι F ‖ [4] ἦν Rei. : ἢ vel ᾖ codd. ‖ [5] περικιχυμένης LA : περικεχυμένης G.

pendant quarante-trois ans de suite[1], il resta fermé, tant la guerre avait disparu complètement et partout ! 4 Car le peuple romain ne fut pas le seul que la justice et la douceur du roi eût adouci et comme ensorcelé ; les villes qui l'entouraient, sous l'effet pour ainsi dire d'une brise ou d'un vent salubre qui soufflait de Rome, commencèrent à changer de mœurs et se mirent toutes à désirer vivre en paix sous de bonnes lois, en cultivant la terre, en élevant paisiblement leurs enfants et en vénérant les dieux. 5 Ce n'était dans toute l'Italie que fêtes, banquets et réceptions amicales de gens qui allaient les uns chez les autres et se visitaient sans crainte. La sagesse de Numa était comme une source d'où la bonté et la justice s'épanchaient dans tous les cœurs et y versaient le calme dont il jouissait lui-même. 6 Aussi les hyperboles des poètes restent-elles encore, dit-on, au-dessous de la réalité de ce temps-là :

« Dans la poignée en fer des boucliers
Filent les sombres araignées »,

et :

« La rouille ronge et la pointe des lances
Et l'épée à double tranchant.
Les trompettes d'airain ont cessé leur vacarme,
Et le sommeil de miel ne fuit plus les paupières. »[2]

7 Et, en effet, l'histoire ne rapporte ni guerre, ni sédition, ni révolution politique sous le règne de Numa. Il ne s'éleva contre lui ni haine ni envie, et l'ambition de régner ne lui suscita ni complot ni conjuration. 8 Mais, que ce fût par la crainte des dieux qui semblaient le protéger, ou par respect de sa vertu, ou par suite d'une chance divine, les hommes de son temps se gardèrent purs à l'abri de tous les vices, et il fut un exemple et un témoignage éclatant de la vérité de cette parole que Platon, qui vécut longtemps après lui, n'a pas craint de pro-

1. Cf. *De fort. Rom.* 322 A ; Tite-Live, 1, 21, 6 ; Denys d'Hal. 1, 75, 2 et 2, 76, 5, mais Cicéron, *De Rep.* 2, 27, limite à trente-neuf ans le règne de Numa et indique qu'il suit en cela la chronologie de Polybe.

2. Citations libres, et sans doute faites de mémoire, d'un péan de Bacchylide, dont Stobée, *Flor.* 55, 3, cite un plus long fragment : voir l'éd. Blass, fr. 4, v. 8 sqq.

ράκοντ' ἔτη συνεχῶς ἔμεινε κεκλειμένος· οὕτως ἐξῄρητο b
παντελῶς τὰ τοῦ πολέμου καὶ πανταχόθεν. 4 Οὐ γὰρ
μόνον ὁ Ῥωμαίων ἡμέρωτο καὶ κατεκεκήλητο τῇ δικαιο-
σύνῃ καὶ πρᾳότητι τοῦ βασιλέως δῆμος, ἀλλὰ καὶ τὰς
κύκλῳ πόλεις, ὥσπερ αὔρας τινὸς ἐκεῖθεν ἢ πνεύματος
ὑγιεινοῦ φέροντος, ἀρχὴ μεταβολῆς ἔλαβε, καὶ πόθος
εἰσερρύη πάντας εὐνομίας καὶ εἰρήνης καὶ γῆν φυτεύειν
καὶ τέκνα τρέφειν ἐν ἡσυχίᾳ καὶ σέβεσθαι θεούς. 5 Ἑορ-
ταὶ δὲ καὶ θαλίαι καὶ παρ' ἀλλήλους ἀδεῶς ἰόντων καὶ
ἀναμιγνυμένων ὑποδοχαὶ καὶ φιλοφροσύναι τὴν Ἰταλίαν
κατεῖχον, οἷον ἐκ πηγῆς τῆς Νομᾶ σοφίας τῶν καλῶν
καὶ δικαίων ἐπεισρεόντων εἰς ἅπαντας καὶ διαχεομένης c
τῆς περὶ ἐκεῖνον γαλήνης· 6 ὥστε καὶ τὰς ποιητικὰς
ὑπερβολὰς ἐνδεῖν πρὸς τὴν τότε κατάστασιν λέγουσιν·
« Ἐν δὲ σιδαροδέτοις πόρπαξιν αἰθᾶν ἀραχνᾶν ἔργα· »
καὶ « Εὐρὼς δάμναται ἔγχεά τε λογχωτὰ ξίφεά τ' ἀμφή-
κεα, χαλκεᾶν δ' οὐκ ἔστι σαλπίγγων κτύπος, οὐδὲ συλᾶ-
ται μελίφρων ὕπνος ἀπὸ βλεφάρων ». 7 Οὔτε γὰρ
πόλεμος οὔτε στάσις οὔτε νεωτερισμὸς περὶ πολιτείαν
ἱστόρηται Νομᾶ βασιλεύοντος· οὐ μὴν οὐδ' ἐπ' αὐτὸν
ἐκεῖνον ἔχθρα τις ἢ φθόνος ἢ δι' ἔρωτα βασιλείας ἐπι-
βουλὴ καὶ σύστασις ἀνδρῶν, 8 ἀλλ' εἴτε φόβος θεῶν
προκήδεσθαι δοκούντων τοῦ ἀνδρός, εἴτε τῆς ἀρετῆς d
αἰδώς, εἴτε δαιμόνιος τύχη, πάσης κακίας ἄθικτον ἐπ'
ἐκείνου καὶ καθαρὸν διαφυλάττουσα τὸν βίον, ἐναργὲς
ἐξήνεγκε παράδειγμα καὶ τεκμήριον τῆς Πλατωνικῆς
φωνῆς, ἣν ὕστερον ἐκεῖνος οὐκ ὀλίγοις χρόνοις γενό-

20. 3 [3] κεκλειμένος : κεκλεισμένος GL ‖ 4 [5] ἀρχή : ἀρχήν SFL^{2} ‖ 5 [2] ἰόντων : ἐόντων F ‖ [3] φιλοσωφροσύναι G ‖ [5] διαχεομένης Br. : διαδεχομένης codd. ‖ [6] ἐκεῖνον : ἐκείνων GL^{1}A ‖ 6 [3] πόρπαξιν F : πορπάξειν G : πορπάζειν LA ‖ [3] αἰθᾶν Stob. : ἔνθαδε codd. ‖ [3] ἔργα codd. : ἱστοὶ πέλονται Stob. ‖ [4] ἀμφήκεα : ἀμφίκεα F ‖ [4] δάμναται post ἀμφάκεα Stob. ‖ [5] χαλκεᾶν : χαλκέαν S : χαλκέων GLA Stob. ‖ [5] ἔστι GSF : ἔτι LA Stob. ‖ [5] κτύπος : τύπος LA^{1} ‖ 7 [2] πολιτείαν : πολιτείας Zon. ‖ [3] αὐτόν om. Zon. ‖ 8 [3] δαιμόνιος Br. : δαίμονος codd. ‖ [4] διαφυλάττουσα : φυλάττουσα SF.

noncer à propos de la vie politique, 9 disant que les hommes ne verraient la fin et la disparition de leurs maux que lorsque, par quelque faveur des dieux, la puissance royale et l'esprit philosophique se rencontreraient dans la même personne et assureraient l'empire et la supériorité de la vertu sur le vice. 10 Car « si le sage est lui-même véritablement heureux, heureux aussi sont les hommes qui écoutent les discours qui sortent de la bouche du sage. »[1] 11 Dès ce moment, il n'est même plus besoin d'user de contrainte ou de menaces avec la multitude : en apercevant la vertu dans l'exemple visible et la conduite éclatante de son chef, elle embrasse elle-même volontairement la sagesse, et tous, unis ensemble par l'amitié et la concorde, pratiquent la justice et la modération et se rangent à cette vie irréprochable et bienheureuse, 12 qui est la fin la plus parfaite de tout gouvernement, et l'homme le plus digne de régner est celui qui peut inspirer à ses sujets cette conduite et ces dispositions. C'est ce que, manifestement, Numa comprit mieux que tout autre roi.

Descendance de Numa. Sa mort. — **21.** 1 Sur ses enfants et ses femmes, les historiens ne s'accordent pas entre eux. Les uns disent qu'il n'eut pas d'autre femme que Tatia et qu'il n'eut pas d'autre enfant qu'une fille unique, Pompilia[2]. 2 Outre celle-ci, d'autres lui attribuent quatre fils : Pompon, Pinus, Calpus et Mamercus, dont chacun laissa après lui une famille et des descendants illustres ; 3 car c'est de Pompon que descendraient les Pomponii, de Pinus les Pinarii, de Calpus les Calpurnii, de Mamercus les Mamercii, et c'est pour cette raison qu'ils porteraient le surnom de *Reges*, c'est-à-dire de rois[3]. 4 Mais il y a une troisième opinion, celle

1. Platon, *Lois* 4, 711 e sqq., et *Rép.* 487 e et 501 e, où les mots κακῶν παῦλα (par. 9) ont été repris textuellement par Plutarque.

2. Sur Tatia, voir ci-dessus, 3, 8-9.

3. Sur Mamercus, voir ci-dessus, 8, 18-19, et la note. Il est probable que la source de Plutarque est ici Calpurnius Pison, cité un peu plus bas au par. 7, et dont la famille prétendait descendre de Numa. Voir E. Païs, *Storia crit. di Roma* 1, p. 447 et p. 577, n. 3 ; G. Dumézil, *Jup., Mars et Quir.*, p. 203 sqq.

μενος ἐτόλμησεν ἀφεῖναι περὶ πολιτείας, 9 ὡς μία
κακῶν παῦλα καὶ λύσις ἀνθρώποις ἐστίν, ἔκ τινος τύχης
θείας εἰς ταὐτὸ διανοίᾳ φιλοσόφῳ βασιλικὴν συμπεσοῦ-
σαν δύναμιν ἐγκρατῆ καὶ ὑπερδέξιον τῆς κακίας τὴν
ἀρετὴν καταστῆσαι. 10 « Μακάριος μὲν γὰρ αὐτός » ὁ
σώφρων ὡς ἀληθῶς, « μακάριοι δ' οἱ συνήκοοι τῶν ἐκ τοῦ e
σωφρονοῦντος στόματος ἰόντων λόγων ». 11 Τάχα γὰρ
οὐδ' ἀνάγκης τινὸς δεῖ πρὸς τοὺς πολλοὺς οὐδ' ἀπειλῆς·
αὐτοὶ δὲ τὴν ἀρετὴν ἐν εὐδήλῳ παραδείγματι καὶ λαμ-
πρῷ τῷ βίῳ τοῦ ἄρχοντος ὁρῶντες, ἑκουσίως σωφρονοῦσι
καὶ συσχηματίζονται πρὸς τὸν ἐν φιλίᾳ καὶ ὁμονοίᾳ τῇ
πρὸς αὐτοὺς μετὰ δικαιοσύνης καὶ μετριότητος ἀμύμονα
καὶ μακάριον βίον, 12 ἐν ᾧ τὸ κάλλιστον ἁπάσης πολι-
τείας τέλος ἐστί, καὶ βασιλικώτατος ἁπάντων ὁ τοῦτον
τὸν βίον καὶ ταύτην τὴν διάθεσιν τοῖς ὑπηκόοις ἐνεργά-
σασθαι δυνάμενος. Ταῦτα μὲν οὖν Νομᾶς παντὸς μᾶλλον
φαίνεται συνεωρακώς.

21. 1 Περὶ δὲ παίδων αὐτοῦ καὶ γάμων ἀντιλογίαι
γεγόνασι τοῖς ἱστορικοῖς. Οἱ μὲν γὰρ οὔτε γάμον ἄλλον f
ἢ τὸν Τατίας λαβεῖν αὐτόν, οὔτε παιδὸς ἑτέρου γενέσθαι
πατέρα πλὴν μιᾶς θυγατρὸς Πομπιλίας λέγουσιν· 2 οἱ
δὲ πρὸς ταύτῃ τέσσαρας υἱοὺς ἀναγράφουσιν αὐτοῦ,
Πόμπωνα, Πῖνον, Κάλπον, Μάμερκον, ὧν ἕκαστον οἴκου
διαδοχὴν καὶ γένους ἐντίμου καταλιπεῖν. 3 Εἶναι γὰρ
ἀπὸ μὲν τοῦ Πόμπωνος τοὺς Πομπωνίους, ἀπὸ δὲ Πίνου
τοὺς Πιναρίους, ἀπὸ δὲ Κάλπου τοὺς Καλπουρνίους, ἀπὸ
δὲ Μαμέρκου τοὺς Μαμερκίους, οἷς διὰ τοῦτο καὶ Ῥῆγας 74
γενέσθαι παρωνύμιον, ὅπερ ἐστὶ βασιλέας. 4 Τρίτοι

20. 9 [3] θείας τύχης F || 11 [5] συσχηματίζονται GLA : συγκατασχηματίζονται SF || [6] αὑτούς Zie. : αὐτούς codd. || [6] ἀμύμονα SFL[2] : om. GLA || 12 [1] πολιτείας : βοηθείας codd. || [4] ante Νομᾶς add. ὁ A || 21. 3 [2] μὲν τοῦ Πόμπωνος GLA : μέν om. cet. || [3] Καλπουρνίους : Καλπωνίους SF.

des gens qui accusent les précédents d'avoir voulu flatter ces familles en les faisant descendre de Numa par des généalogies mensongères[1]; ils disent que Pompilia n'était point fille de Tatia, mais d'une autre femme, Lucrèce, qu'il épousa alors qu'il était déjà roi. Quoi qu'il en soit, ils conviennent tous que Pompilia fut mariée à Marcius[2]. 5 Ce Marcius était le fils de cet autre Marcius qui avait poussé Numa à accepter la royauté, et qui avait émigré avec lui à Rome, où il fut élevé aux honneurs et fit partie du sénat; après la mort de Numa, il entra en compétition avec Hostilius pour la royauté, et, vaincu par lui, se laissa mourir de désespoir. 6 Son fils Marcius, époux de Pompilia, resta à Rome et eut pour fils Ancus Marcius, qui régna après Tullus Hostilius, 7 et qui n'avait que cinq ans, dit-on, lorsque Numa mourut. La mort du roi ne fut ni rapide ni subite; il s'éteignit peu à peu, dit l'historien Pison, par l'effet de la vieillesse et d'une maladie de langueur. Il avait vécu un peu plus de quatre-vingts ans*.

Livres sacrés de Numa. Ses successeurs. — **22.** 1 Ses obsèques, tout comme son existence, furent dignes d'envie. Les peuples alliés et amis vinrent ensemble apporter sur sa tombe des présents et des couronnes au nom de leurs nations; les sénateurs portèrent sur leurs épaules le lit où il reposait; les prêtres des dieux se réunirent pour l'escorter, et la foule, où se mêlaient des femmes et des enfants, semblait, non pas suivre le convoi d'un roi mort de vieillesse, mais enterrer un parent très cher, enlevé à la fleur de l'âge, accompagné des regrets, des pleurs et des gémissements de chacun des assistants[3]. 2 On ne livra pas son corps aux flammes : lui-même l'avait, dit-on, défendu. Mais on fit deux cercueils de pierre qu'on en-

1. Comparer ci-dessus, 1, 2.
2. La tradition qui donne pour mère à Ancus Marcius, quatrième roi de Rome, Pompilia, fille de Numa, est constante : cf. ci-dessus, 9, 7; Denys d'Halicarnasse, 2, 76, 5 et 3, 35, 3; Cicéron, *De Rep.* 2, 33; Tite-Live, 1, 32, 1. Quant à cette première Lucrèce, ancêtre de la *gens Lucretia*, cf. E. Païs, *Storia crit. di Roma* 1, p. 540.
3. Cf. Denys d'Halicarnasse, 2, 76, 6.

δ' εἰσὶν οἱ τούτων μὲν κατηγοροῦντες ὡς χαριζομένων τοῖς γένεσι καὶ προστιθέντων οὐκ ἀληθῆ στέμματα τῆς ἀπὸ Νομᾶ διαδοχῆς, τὴν δὲ Πομπιλίαν οὐκ ἐκ Τατίας γεγονέναι λέγοντες, ἀλλ' ἐξ ἑτέρας γυναικὸς ἣν ἤδη βασιλεύων ἔγημε, Λουκρητίας· πάντες δ' οὖν ὁμολογοῦσι τὴν Πομπιλίαν Μαρκίῳ γαμηθῆναι. 5 Παῖς δ' ἦν ὁ Μάρκιος ἐκείνου Μαρκίου τοῦ Νομᾶν παρορμήσαντος ἐπὶ τὴν βασιλείαν· καὶ γὰρ συμμετῴκησεν εἰς Ῥώμην αὐτῷ, καὶ τῆς συγκλήτου μετέσχε τιμώμενος, καὶ μετὰ τὴν Νομᾶ τελευτὴν Ὁστιλίῳ περὶ τῆς βασιλείας εἰς ἀγῶνα καταστὰς καὶ ἡττηθεὶς ἀπεκαρτέρησεν. 6 Ὁ δ' b
υἱὸς αὐτοῦ Μάρκιος ἔχων τὴν Πομπιλίαν κατέμεινεν ἐν Ῥώμῃ καὶ Μάρκιον Ἄγκον ἐγέννησεν, ὃς μετὰ Τύλλον Ὁστίλιον ἐβασίλευσε. 7 Τοῦτον, ὡς λέγεται, πενταετῆ καταλιπὼν ὁ Νομᾶς ἐτελεύτησεν, οὐ ταχείας οὐδ' αἰφνιδίου γενομένης αὐτῷ τῆς τελευτῆς, ἀλλὰ κατὰ μικρὸν ὑπὸ γήρως καὶ νόσου μαλακῆς ἀπομαραινόμενος, ὡς ἱστόρηκε Πείσων. Ἐτελεύτησε δὲ χρόνον οὐ πολὺν τοῖς ὀγδοήκοντα προσβιώσας.

22. 1 Ζηλωτὸν δ' αὐτοῦ καὶ τῷ τάφῳ τὸν βίον ἐποίησαν οἵ τε σύμμαχοι καὶ φίλοι δῆμοι, συνελθόντες ἐπὶ τὰς ταφὰς ἅμα δημοσίαις ἐπιφοραῖς καὶ στεφάνοις, οἵ τε c
πατρίκιοι τὸ λέχος ἀράμενοι, καὶ συμπαρόντες οἱ τῶν θεῶν ἱερεῖς καὶ παραπέμποντες, ὁ δ' ἄλλος ὅμιλος ἀναμεμιγμένων γυναικῶν καὶ παίδων οὐχ ὡς βασιλέως ταφαῖς γηραιοῦ παρόντες, ἀλλ' ὥς τινα τῶν φιλτάτων ἕκαστος ἐν ἀκμῇ βίου ποθούμενον θάπτων, μετ' οἰμωγῆς καὶ κλαυθμῶν ἑπόμενοι. 2 Πυρὶ μὲν ⟨οὖν⟩ οὐκ ἔδοσαν τὸν νεκρόν, αὐτοῦ κωλύσαντος, ὡς λέγεται, δύο δὲ ποιησά-

21. 4 [3] *καὶ προστιθέντων* : *προστιθέντων δὲ* SF ‖ 5 [2] *Μάρκιος* : *Μάρκος* L[1]A ‖ 6 [3] *Τύλλον Ὀστίλιον* : *τυλτουλλίονοστίλιον* S : *Τύλλον Τουλιώνος τίλιον* F ‖ 7 [2] *καταλείπων* SF ‖ 22. 1 [5] post *ἀναμεμιγμένων* add. *καί* F ‖ 2 [1] *οὖν* add. Steph.

terra au pied du Janicule ; l'un renfermait son corps, l'autre les livres sacrés qu'il avait écrits lui-même, comme les législateurs grecs écrivaient leurs tables[1]. Vers la fin de sa vie, il avait enseigné aux prêtres ce qu'il avait mis dans ses écrits et en avait fixé dans leur mémoire tout le contenu et toute la pensée ; aussi ordonna-t-il de les ensevelir avec son corps, estimant qu'il n'était pas convenable de confier la garde de ses enseignements secrets à des lettres mortes. 3 C'est, dit-on, pour la même raison que les Pythagoriciens ne mettent pas non plus leurs doctrines par écrit et qu'ils les confient à la mémoire de ceux qui en sont dignes, par une transmission purement orale[2]. 4 Comme ils avaient un jour communiqué à quelqu'un qui en était indigne la solution de problèmes géométriques réputés secrets, les dieux leur firent connaître, disent-ils, qu'ils puniraient par une grande calamité publique cette profanation et cette impiété. 5 Aussi faut-il se montrer très indulgent pour ceux qui, se fondant sur de telles analogies, ambitionnent de montrer que Pythagore et Numa se sont rencontrés[3]. 6 Antias rapporte qu'on avait mis ensemble dans le cercueil douze livres sur les cérémonies sacrées et douze autres écrits en grec sur des sujets philosophiques[4]. 7 Environ quatre cents ans après, sous le consulat de P. Cornelius et M. Baebius, de grandes pluies étant tombées et ayant désagrégé le tertre, l'eau mit ainsi à découvert les cercueils, dont les couvercles furent enlevés* ; 8 on vit alors que l'un était entièrement vide sans aucune partie ni reste du corps ; dans l'autre, on trouva les écrits. Pétillius, alors préteur, les lut, dit-on, les apporta au sénat et

1. Le Janicule est la colline de Janus, dont Numa avait favorisé le culte : ci-dessus, 19, 8-9. — Sur les κύρϐεις des législateurs grecs, voir *Solon* 25, 1-2.

2. Voir *Lyc.* 13, 4, et la note à cet endroit. Sur les ἀκούσματα et les ἀκουσματικοί dans la secte pythagoricienne cf. H. Diels, *Fragm. d. Vorsokr.* 1, p. 289 sqq.

3. Voir ci-dessus 1, 3 sqq.

4. Il n'y avait que sept livres de chaque sorte, d'après Tite-Live, 40, 29, Calpurnius Pison (*Hist. Rom. Fragm.*, p. 79 sqq., nº 11) et Valère Maxime, 1, 1, 12. Les livres philosophiques contenaient des doctrines pythagoriciennes, d'après Val. Antias (chez Tite-Live, *l. l.*) et Calp. Pison, *l. l.*

μενοι λιθίνας σοροὺς ὑπὸ τὸ Ἰάνοκλον ἔθηκαν, τὴν μὲν
ἑτέραν ἔχουσαν τὸ σῶμα, τὴν δ' ἑτέραν τὰς ἱερὰς βίβλους,
ἃς ἐγράψατο μὲν αὐτὸς ὥσπερ οἱ τῶν Ἑλλήνων νομοθέ-
ται τοὺς κύρβεις, ἐκδιδάξας δὲ τοὺς ἱερεῖς ἔτι ζῶν τὰ d
γεγραμμένα, καὶ πάντων ἕξιν τε καὶ γνώμην ἐνεργα-
σάμενος αὐτοῖς, ἐκέλευσε τὰς ἱερὰς βίβλους συν-
ταφῆναι μετὰ τοῦ σώματος, ὡς οὐ καλῶς ἐν ἀψύχοις
γράμμασι φρουρουμένων τῶν ἀπορρήτων· 3 ᾧ λογισμῷ
φασι μηδὲ τοὺς Πυθαγορικοὺς εἰς γραφὴν κατατί-
θεσθαι τὰ συντάγματα, μνήμην δὲ καὶ παίδευσιν αὐτῶν
ἄγραφον ἐμποιεῖν τοῖς ἀξίοις. 4 Καὶ τῆς γε περὶ τὰς
ἀπορρήτους λεγομένας ἐν γεωμετρίᾳ μεθόδους πραγμα-
τείας πρός τινα τῶν ἀναξίων ἐκδοθείσης, ἔφασαν ἐπιση-
μαίνειν τὸ δαιμόνιον μεγάλῳ τινὶ καὶ κοινῷ κακῷ τὴν
γεγενημένην παρανομίαν καὶ ἀσέβειαν ἐπεξερχόμενον.
5 Ὥστε συγγνώμην ἔχειν πολλὴν τοῖς εἰς τὸ αὐτὸ e
Πυθαγόρᾳ Νομᾶν φιλοτιμουμένοις συνάγειν ἐπὶ τοσαύ-
ταις ὁμοιότησιν. 6 Οἱ δὲ περὶ Ἀντίαν ἱστοροῦσι δώ-
δεκα μὲν εἶναι βίβλους ἱεροφαντικάς, δώδεκα δ' ἄλλας
Ἑλληνικὰς φιλοσόφους τὰς εἰς τὴν σορὸν συντεθείσας.
7 Τετρακοσίων δέ που διαγενομένων ἐτῶν, ὕπατοι μὲν
ἦσαν Πόπλιος Κορνήλιος καὶ Μᾶρκος Βαίβιος· ὄμβρων
δὲ μεγάλων ἐπιπεσόντων καὶ χώματος περιρραγέντος,
ἐξέωσε τὰς σοροὺς τὸ ῥεῦμα· 8 καὶ τῶν ἐπιθημάτων
ἀποπεσόντων, ἡ μὲν ἑτέρα κενὴ παντάπασιν ὤφθη, καὶ
μέρος οὐδὲν οὐδὲ λείψανον ἔχουσα τοῦ σώματος· ἐν δὲ
τῇ ἑτέρᾳ τῶν γραμμάτων εὑρεθέντων, ἀναγνῶναι μὲν f

22. 2 [4] βίβλους F, Steph. : κύρβεις cet. || [9] οὐ καλῶς : οὐκ ἄλλως SF || [10] φρουρουμένων : φορουμένων LA || 4 [1] γε Br. : τε codd. || [2] ἀπορρήτους Cor. : ἀπόρους καὶ ἀρρήτους codd. || [3] ἀναξίων : ἀξίων GLA || [4] κοινῷ : καινῷ F || [5] ἐπεξερχόμενον : ἐπερχόμενον GL[1]AF || 5 [1] ἔχειν s. s. A || [1] τοῖς : τῆς G || [2] συνάγειν : συναγαγεῖν LA || [2] ἐπί : ἐν GLA || 6 [2] βίβλους : βύβλους hic et postea G || 8 [1] καί om. F || [3] τοῦ σώματος: om. A || [4] γραμμάτων : πραγμάτων S[1].

déclara qu'il lui semblait contraire aux lois humaines et divines de les divulguer au peuple ; en conséquence, ils furent portés au Comice et brûlés[1].

9 C'est le partage de tous les hommes justes et bons d'être plus loués après leur mort que pendant leur vie : l'envie ne leur survit pas longtemps, quelquefois même elle meurt avant eux. Mais les malheurs des rois qui succédèrent à Numa donnèrent encore plus de lustre à sa gloire. 10 Des cinq monarques qui vécurent après lui, le dernier, renversé du pouvoir, vieillit en exil[2], et aucun des quatre autres ne mourut de mort naturelle. Trois d'entre eux, victimes de complots, furent assassinés[3]. 11 Quant à Tullus Hostilius, le successeur immédiat de Numa, il poursuivit de ses railleries et de ses sarcasmes la plupart des belles institutions de ce roi, en premier lieu et surtout son respect envers les dieux, qu'il accusait de rendre les hommes lâches et efféminés, et il tourna les citoyens vers la guerre ; mais il ne persista pas lui-même dans ces fanfaronnades : 12 atteint d'une maladie douloureuse aux manifestations variées, il changea d'opinion et s'abandonna à une superstition qui n'avait rien de commun avec la piété de Numa et qu'il communiqua aux autres Romains, surtout quand ils le virent périr, à ce que l'on dit, brûlé par la foudre*.

PARALLÈLE DE LYCURGUE ET DE NUMA

23 (1). 1 Maintenant que j'ai raconté la vie de Numa et celle de Lycurgue et que je les ai dépeints tous les deux, il ne faut pas reculer devant la tâche, pourtant difficile, de rassembler les différences qui sont entre eux. 2 Ce qu'ils ont de commun apparaît dans leurs actions

1. Sur toute cette histoire, voir A. Delatte, *Bull. Acad. roy. Belg.*, *Lettres*, 22 (1936), p. 19-40 ; R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 426-429 ; J. Gagé, *Apollon Romain*, p. 328-338.

2. Tarquin le Superbe, chassé en 509, se réfugia à Caeré.

3. Tarquin l'Ancien et Servius Tullius moururent assassinés ; quant à Ancus Marcius, Plutarque admet évidemment qu'il fut tué par Tarquin, bien que Cicéron, *De Rep.* 2, 20, 35, Tite-Live, 1, 34-35, et Denys d'Halicarnasse, 3, 45, ne le disent pas expressément.

αὐτὰ λέγεται Πετίλιος στρατηγῶν τότε, πρὸς δὲ τὴν
σύγκλητον κομίσαι, μὴ δοκεῖν αὐτῷ θεμιτὸν εἶναι λέγων
μηδ' ὅσιον ἔκπυστα πολλοῖς τὰ γεγραμμένα γενέσθαι·
διὸ καὶ κομισθείσας εἰς τὸ Κομίτιον τὰς βίβλους κατα-
καῆναι.

9 Πᾶσι μὲν οὖν ἕπεται τοῖς δικαίοις καὶ ἀγαθοῖς
ἀνδράσι μείζων ὁ κατόπιν καὶ μετὰ τὴν τελευτὴν ἔπαι-
νος, τοῦ φθόνου πολὺν χρόνον οὐκ ἐπιζῶντος, ἐνίων δὲ
καὶ προαποθνῄσκοντος· οὐ μὴν ἀλλ' ἐκείνου γε τὴν δόξαν 75
αἱ τῶν ὕστερον βασιλέων τύχαι λαμπροτέραν ἐποίησαν.
10 Πέντε γὰρ γενομένων μετ' αὐτόν, ὁ μὲν ἔσχατος
ἐκπεσὼν τῆς ἀρχῆς ἐν φυγῇ κατεγήρασε, τῶν δὲ τεσ-
σάρων οὐδεὶς κατὰ φύσιν ἐτελεύτησεν, ἀλλ' οἱ μὲν τρεῖς
ἐπιβουλευθέντες ἐσφάγησαν, 11 Ὁστίλιος δὲ Τύλλος,
ὃς μετὰ Νομᾶν ἐβασίλευσε καὶ τὰ πλεῖστα τῶν ἐκείνου
καλῶν, ἐν δὲ πρώτοις καὶ μάλιστα τὴν περὶ τὸ θεῖον εὐλά-
βειαν ἐπιχλευάσας καὶ καθυβρίσας, ὡς ἀργοποιὸν καὶ
γυναικώδη, πρὸς πόλεμον ἔτρεψε τοὺς πολίτας, οὐδ' αὐ-
τὸς μὲν οὖν ἐνέμεινε τοῖς νεανιεύμασι τούτοις, 12 ἀλλ'
ὑπὸ νόσου χαλεπῆς καὶ πολυτρόπου τὴν γνώμην ἀλλασ- b
σόμενος, εἰς δεισιδαιμονίαν ἐνέδωκεν οὐδέν τι τῇ κατὰ
Νομᾶν εὐσεβείᾳ προσήκουσαν, ἔτι δὲ μᾶλλον ἐνεποίησε
τοῖς ἄλλοις τὸ τοιοῦτον πάθος, ὡς λέγεται, καταφλεχ-
θεὶς ὑπὸ κεραυνῶν.

ΛΥΚΟΥΡΓΟΥ ΚΑΙ ΝΟΜΑ ΣΥΓΚΡΙΣΙΣ

23 [**1**]. 1 Ἀλλ' ἐπεὶ τὸν Νομᾶ καὶ Λυκούργου διεληλύθαμεν βίον, ἐκκειμένων ἀμφοῖν, εἰ καὶ χαλεπὸν ἔργον, οὐκ ἀποκνητέον συναγαγεῖν τὰς διαφοράς. 2 Αἱ μὲν

22. 8 5 Πετίλιος GL,A in ras. : παιτίλιος SF ‖ 6 κομίσαι... λέγων Par. 1673 : ὁρμῆσαι ‖ 7 ante πολλοῖς add. τοῖς LA ‖ 9 2 ὁ κατόπιν καὶ μετά SF : ὧν κατόπιν ὁ μετά GLA ‖ 2 τὴν τελευτήν : τήν om. LA ‖ 11 1 Ὀστίλλιος L ‖ 12 5 τοιοῦτο S.

mêmes : c'est la modération, la piété, l'art de gouverner et d'instruire les peuples, le fait, enfin, de faire remonter tous les deux leur législation à une source divine[1]. 3 Mais, parmi les beaux traits propres à chacun d'eux, le premier est que Numa reçut la royauté et que Lycurgue s'en démit[2]. 4 L'un la reçut sans l'avoir demandée ; l'autre, qui la possédait, la rendit. L'un, simple particulier et étranger, fut choisi par d'autres pour être leur souverain ; l'autre, qui était roi, se fit lui-même simple particulier. 5 Or, s'il est beau d'acquérir la royauté par la justice, il est beau aussi de préférer la justice à la royauté. La vertu, en effet, rendit l'un si illustre qu'il fut jugé digne du trône, mais elle fit l'autre si grand qu'il dédaigna la royauté. 6 La seconde différence, c'est qu'à l'exemple des musiciens qui accordent une lyre[3], l'un tendit les ressorts du gouvernement de Sparte, que la mollesse avait affaiblis, tandis que l'autre relâcha ceux de Rome, qui étaient trop fortement tendus : ici, l'œuvre de Lycurgue fut plus difficile à réaliser, 7 car ce qu'il voulait persuader à ses concitoyens, ce n'était pas de dépouiller leurs cuirasses et de déposer leurs épées, mais d'abandonner l'or et l'argent et de rejeter les lits et les tables de prix ; ce n'était pas de mettre un terme à leurs guerres pour célébrer des fêtes et faire des sacrifices, mais de laisser là les festins et les beuveries pour peiner sous les armes et s'exercer dans les palestres. 8 Aussi l'un vint-il à bout de tous ses projets en persuadant le peuple par sa bienveillance et son prestige, alors que l'autre eut bien de la peine à faire prévaloir les siens, au prix de grands dangers et en recevant même des coups[4]. 9 L'inspiration de Numa fut douce et humaine ; car c'est à la paix et à la justice qu'il convertissait les citoyens en calmant leur humeur pleine de violence et d'ardeur.

1. Lycurgue attribuait sa législation, au moins en partie, à Apollon Pythien : cf. *Lyc.* 6, 1, et Numa la sienne aux Muses, c'est-à-dire à Égérie et à Tacita : cf. *Numa* 8, 10-11.

2. Cf. *Lyc.* 3 ; *Numa* 3.

3. Plutarque doit se souvenir de l' « harmonie de la lyre » dont il est question dans le *Phédon* de son maître Platon, 85 e sqq. ; il utilise d'ailleurs fréquemment des comparaisons d'ordre musical.

4. Cf. *Lyc.* 3, 8 et 11, 2.

γὰρ κοινότητες ἐπιφαίνονται ταῖς πράξεσιν, οἷον ἡ
σωφροσύνη τῶν ἀνδρῶν, ἡ εὐσέβεια, τὸ πολιτικόν, τὸ
παιδευτικόν, τὸ μίαν ἀρχὴν παρὰ τῶν θεῶν ἀμφοτέρους
λαβεῖν τῆς νομοθεσίας· 3 τῶν δ' ἰδίᾳ ἑκατέρου καλῶν c
πρῶτόν ἐστι Νομᾷ μὲν ἡ παράληψις τῆς βασιλείας, Λυ-
κούργῳ δ' ἡ παράδοσις. 4 Ὁ μὲν γὰρ οὐκ αἰτῶν ἔλα-
βεν, ὁ δ' ἔχων ἀπέδωκε· καὶ τὸν μὲν ἕτεροι κύριον αὑτῶν
κατέστησαν ἰδιώτην ὄντα καὶ ξένον, ὁ δ' αὐτὸς ἑαυτὸν
ἰδιώτην ἐκ βασιλέως ἐποίησε. 5 Καλὸν μὲν οὖν τὸ
κτήσασθαι δικαιοσύνῃ τὴν βασιλείαν, καλὸν δὲ τὸ προ-
τιμῆσαι τὴν δικαιοσύνην τῆς βασιλείας· ἡ γὰρ ἀρετὴ
τὸν μὲν οὕτως ἔνδοξον κατέστησεν ὥστε βασιλείας
ἀξιωθῆναι, τὸν δ' οὕτω μέγαν ἐποίησεν ὥστε βασιλείας
καταφρονῆσαι. 6 Δεύτερον τοίνυν ἐπεὶ καθάπερ ἁρμο-
νίαν λύρας, ὁ μὲν ἐκλελυμένην καὶ τρυφῶσαν ἐπέτεινε d
τὴν περὶ Σπάρτην, ὁ δὲ τῆς Ῥώμης τὸ σφοδρὸν ἀνῆκε
καὶ σύντονον, ἡ μὲν χαλεπότης τοῦ ἔργου τῷ Λυκούργῳ
πρόσεστιν. 7 Οὐ γὰρ θώρακας ἐκδῦναι καὶ ξίφη κατα-
θέσθαι τοὺς πολίτας ἔπειθεν, ἀλλὰ χρυσὸν καὶ ἄργυρον
ἀφεῖναι, καὶ στρωμνὰς ἐκβαλεῖν πολυτελεῖς καὶ τρα-
πέζας, οὐδὲ παυσαμένους πολέμων ἑορτάζειν καὶ θύειν,
ἀλλὰ δεῖπνα καὶ πότους ἐάσαντας ἐν τοῖς ὅπλοις καὶ
ταῖς παλαίστραις διαπονεῖσθαι καὶ ἀσκεῖν. 8 Ὅθεν ὁ
μὲν δι' εὐνοίας καὶ τιμῆς ἅπαντα πείθων ἔπραξεν, ὁ δὲ κιν-
δυνεύων καὶ βαλλόμενος μόγις ἐπεκράτησεν. 9 Ἥμε-
ρος μέντοι καὶ φιλάνθρωπος ἡ τοῦ Νομᾶ μοῦσα, πρὸς e
εἰρήνην καὶ δικαιοσύνην μεθαρμοσαμένου καὶ κατα-
πραΰναντος ἐξ ἀκράτων καὶ διαπύρων ἠθῶν τοὺς πολί-

23 (1). 4 [2] ἕτεροι : ἕτερον SF ‖ [3] ὄντα — ἰδιώτην om. text., add. mg. A ‖ [3] καὶ ξένον ὄντα GLA^m ‖ 5 [1] οὖν om. G ‖ [2] καλόν GLA : μᾶλλον SF : κάλλιον Br. ‖ [3] post ἀρετή add. τό L^1 ‖ [4] ὥστε βασ. — ἐποίησεν om. A^1 add. A^m ‖ 6 [1] ἁρμονίαν SF : ἁρμονικοί GLA : ἁρμονικόν s. s. S ‖ [3] τὴν περὶ Σπ. Rei. : περὶ τήν GLA : καὶ δὴ περὶ τήν SF ‖ [4] ante χαλεπότης add. γάρ L^1A ‖ 7 [2] τοὺς πολίτας καταθέσθαι GLA ‖ 9[4] ἀκράτων : ἀκρατῶν S.

10 S'il faut de plus mettre au compte de Lycurgue les dispositions relatives aux hilotes, œuvre d'une cruauté et d'une injustice sans exemple[1], j'avouerai que Numa fut un législateur beaucoup plus grec que Lycurgue, lui qui fit goûter aux esclaves incontestablement reconnus pour tels les privilèges de la liberté, en instituant la coutume de les laisser banqueter mêlés à leurs maîtres pendant les Saturnales. 11 Car ce fut encore, dit-on, une institution de Numa d'admettre à jouir pour leur part des fruits de l'année ceux qui avaient contribué à les produire. 12 Quelques auteurs veulent faire croire que c'était là un souvenir qu'on avait conservé de l'égalité qui régnait du temps de Saturne, où il n'y avait ni esclave ni maître, et où l'on regardait tous les hommes comme des parents et des égaux*.

24 (2). 1 En général, il est aisé de voir que tous les deux ont également porté leurs peuples à se contenter de ce qu'ils avaient et à pratiquer la tempérance ; mais, entre toutes les autres vertus, l'un a préféré le courage, l'autre la justice. 2 Peut-être aussi, par Zeus, le caractère des institutions que chacun des deux se proposait de créer ou la différence des habitudes de leurs deux peuples exigeaient-ils des mesures différentes. 3 Car ce ne fut point par lâcheté que Numa supprima la guerre, mais pour empêcher les siens de commettre des injustices, et ce ne fut pas pour les engager à être injustes que Lycurgue rendit les siens belliqueux, mais pour empêcher qu'ils ne fussent injustement traités. 4 Voulant tous les deux retrancher ce qu'il y avait d'excessif dans chaque peuple et suppléer à ce qui lui manquait, ils furent contraints à faire de grands changements. 5 En ce qui concerne la division et la répartition des citoyens, Numa fit un État absolument populaire et organisé pour plaire à la multitude, car il composa son peuple d'un mélange très varié d'orfèvres, de flûtistes, de cordonniers[2]. 6 La division établie par Lycurgue était, au

1. Cf. *Lyc.* 28 : il s'agit évidemment de la cryptie, dont Plutarque s'efforce d'enlever la responsabilité à Lycurgue.
2. Cf. *Numa* 17, 3.

τας. 10 Εἰ δὲ καὶ τὸ περὶ τοὺς εἵλωτας ἀναγκάσει τις ἡμᾶς εἰς τὴν Λυκούργου θέσθαι πολιτείαν, ὠμότατον ἔργον καὶ παρανομώτατον, μακρῷ τινι τὸν Νομᾶν ἑλληνικώτερον γεγονέναι νομοθέτην φήσομεν, ὅς γε καὶ τοὺς ὡμολογημένους δούλους ἔγευσε τιμῆς ἐλευθέρας, ἐν τοῖς Κρονίοις ἑστιᾶσθαι μετὰ τῶν δεσποτῶν ἀναμεμιγμένους ἐθίσας. 11 Καὶ γὰρ τοῦτο τῶν Νομᾶ πατρίων ἓν εἶναι λέγουσιν, ἐπὶ τὰς τῶν ἐτησίων καρπῶν ἀπαρχὰς τοὺς συνεργοὺς παραλαμβάνοντος. 12 Ἔνιοι δὲ τοῦθ' ὑπόμνημα τῆς Κρονικῆς ἐκείνης ἰσονομίας ἀποσῴζεσθαι μυ- f
θολογοῦσιν, ὡς μηδενὸς δούλου μηδὲ δεσπότου, πάντων δὲ συγγενῶν καὶ ἰσοτίμων νομιζομένων.

24 [**2**]. 1 Ὅλως δὲ φαίνονται πρὸς τὴν αὐτάρκειαν ἀμφότεροι καὶ σωφροσύνην ὁμοίως ἄγοντες τὰ πλήθη, τῶν δ' ἄλλων ἀρετῶν ὁ μὲν τὴν ἀνδρίαν μᾶλλον, ὁ δὲ τὴν δικαιοσύνην ἠγαπηκώς, 2 εἰ μὴ νὴ Δία πρὸς τὴν ὑποκειμένην τῶν πολιτευμάτων ἑκατέρου φύσιν ἢ συνήθειαν, οὐχ ὁμοίαν οὖσαν, ἀνομοίας ἔδει παρασκευῆς. 76
3 Οὔτε γὰρ Νομᾶς διὰ δειλίαν κατέλυσε τὸ πολεμεῖν, ἀλλ' ἐπὶ τῷ μὴ ἀδικεῖν, οὔτε Λυκοῦργος εἰς ἀδικίαν κατεσκεύασε πολεμικούς, ἀλλ' ὑπὲρ τοῦ μὴ ἀδικεῖσθαι. 4 Τὰς ⟨οὖν⟩ ὑπερβολὰς ἀφαιροῦντες ἀμφότεροι, καὶ τὰς ἐνδείας ἀναπληροῦντες τῶν ὑπαρχόντων, περὶ τοὺς πολίτας ἠναγκάζοντο μεγάλαις χρῆσθαι μεταβολαῖς. 5 Καὶ μὴν τῆς τε διατάξεως καὶ τῆς διαιρέσεως τῶν πολιτευμάτων, ὀχλικὴ μὲν ἀκράτως ἡ τοῦ Νομᾶ καὶ θεραπευτικὴ τοῦ πλήθους, ἐκ χρυσοχόων καὶ αὐλητῶν καὶ σκυτοτόμων συμμιγῆ τινα καὶ παμποίκιλον ἀποφαίνοντος δῆμον· 6 αὐστηρὰ δ' ἡ Λυκούργειος καὶ b

23 (**1**). 11 [2] ἐτησίων καρπῶν ἀπαρχάς : ἐτησίων ἀπαρχὰς καρπῶν SF : ἐτησίων ἀπολαύσεις καρπῶν GLAS[m] || **24** (**2**). 2 [1] πρός : διά GLAS[m] || 3 [2] ante μὴ ἀδικεῖν add. τό G || [3] κατεσκεύασε : -σατο s. s. S || 4 [1] οὖν add. Rei. || 5 [2] post ἀκράτως om. ἡ SF || 6 [1] ante Λυκούργειος ἡ om. SF, καί add. F : Λυκούργιος G.

contraire, rigide et aristocratique ; comme il tenait les métiers des ouvriers pour impurs[1], il les relégua dans les mains des esclaves et des métèques[2] et réduisit les citoyens proprement dits au bouclier et à la lance ; il en fit des artisans de la guerre et des serviteurs d'Arès, qui n'étaient instruits et exercés qu'à une chose, obéir à leurs chefs et vaincre leurs ennemis. 7 Il ne permit même pas aux hommes libres d'avoir des occupations lucratives, voulant qu'ils fussent, et une fois pour toutes, entièrement libres, et il confia aux esclaves et aux hilotes le soin de gagner de l'argent, de même que le service de la table et de la cuisine. 8 Numa, lui, ne fit aucune distinction de ce genre : il se borna à mettre un terme à l'avidité des soldats sans interdire aucun autre moyen de s'enrichir, et, au lieu de niveler les fortunes inégales, il permit d'amasser toutes les richesses possibles, sans s'inquiéter de l'accroissement de la pauvreté qui se répandait dans la ville ; 9 il aurait dû dès l'origine, tandis que l'inégalité était encore faible et peu sensible, et que les citoyens avaient les mêmes ou à peu près les mêmes ressources, mettre obstacle à la cupidité, comme Lycurgue, et prévenir les dommages qu'elle a causés, dommages énormes qui ont été la semence et l'origine de cette foule de grands malheurs qui ont affligé Rome[3]. 10 Quant au partage des terres, il ne faut, ce me semble, blâmer ni Lycurgue de l'avoir fait, ni Numa de ne l'avoir pas fait. 11 Car le premier avait posé cette égalité comme la base et le fondement de sa constitution, tandis que le second, trouvant les terres récemment partagées, n'était nullement pressé d'en faire une nouvelle distribution et de changer la première répartition, qui, vraisemblablement, durait encore[4].

1. Plutarque, ici, prête à Lycurgue le préjugé, très répandu en Grèce, qui considérait le travail manuel comme indigne des hommes libres ; comparer *Solon* 2, 6, où Plutarque cite un vers d'Hésiode, *Travaux* 311 : « Il n'y a pas de honte à travailler. »

2. Certains métèques étaient donc tolérés par les lois de Lycurgue, en dépit de la *xénélasie*.

3. Plutarque, qui a écrit la biographie des Gracques, pense, évidemment, aux grands conflits sociaux des derniers siècles de la République.

4. Voir, cependant, *Numa* 16, 4.

ἀριστοκρατική, τὰς μὲν βαναύσους ἀποκαθαίρουσα τέχνας εἰς οἰκετῶν καὶ μετοίκων χεῖρας, αὐτοὺς δὲ τοὺς πολίτας εἰς τὴν ἀσπίδα καὶ τὸ δόρυ συνάγουσα, πολέμου χειροτέχνας καὶ θεράποντας Ἄρεως ὄντας, ἄλλο δ' οὐδὲν εἰδότας οὐδὲ μελετῶντας ἢ πείθεσθαι τοῖς ἄρχουσι καὶ κρατεῖν τῶν πολεμίων. 7 Οὐδὲ γὰρ χρηματίζεσθαι τοῖς ἐλευθέροις ἐξῆν, ἵν' ἐλεύθεροι παντελῶς καὶ καθάπαξ ὦσιν, ἀλλ' ἦν ἡ περὶ τὰ χρήματα κατασκευὴ δεδομένη δούλοις καὶ εἵλωσιν, ὥσπερ ἡ περὶ τὸ δεῖπνον καὶ ὄψον διακονία. 8 Νομᾶς δ' οὐδὲν διέκρινε τοιοῦτον,
ἀλλὰ τὰς μὲν στρατιωτικὰς ἔπαυσε πλεονεξίας, τὸν c
δ' ἄλλον οὐκ ἐκώλυσε χρηματισμόν, οὐδὲ τὴν τοιαύτην κατεστόρεσεν ἀνωμαλίαν, ἀλλὰ καὶ πλούτῳ προϊέναι μέχρι παντὸς ἐφῆκε, καὶ πενίας πολλῆς ἀθροιζομένης καὶ ὑπορρεούσης εἰς τὴν πόλιν ἠμέλησε, 9 δέον εὐθὺς ἐν ἀρχῇ, μηδέπω πολλῆς μηδὲ μεγάλης ἀνισότητος οὔσης, ἀλλ' ἔτι τοῖς βίοις ὁμαλῶν καὶ παραπλησίων ὄντων, ἐνστῆναι πρὸς τὴν πλεονεξίαν ὥσπερ ὁ Λυκοῦργος, καὶ φυλάξασθαι τὰς ἀπ' αὐτῆς βλάβας, οὐ μικρὰς γενομένας, ἀλλὰ τῶν πλείστων καὶ μεγίστων κακῶν ὅσα συνηνέχθη σπέρμα καὶ ἀρχὴν παρασχούσας. 10 Ὁ δὲ τῆς
γῆς ἀναδασμὸς οὔτε τὸν Λυκοῦργον ἐμοὶ δοκεῖν ποιεῖ d
ψεκτὸν γενόμενος, οὔτε τὸν Νομᾶν μὴ γενόμενος. 11 Τῷ μὲν γὰρ ἕδραν καὶ κρηπῖδα τῆς πολιτείας ἡ ἰσότης αὕτη παρέσχε, τὸν δὲ προσφάτου τῆς κληρουχίας οὔσης, οὐδὲν ἤπειγεν ἄλλον ἐμβαλεῖν ἀναδασμὸν οὐδὲ κινεῖν τὴν πρώτην νέμησιν, ὡς εἰκός ἐστι κατὰ χώραν μένουσαν.

24 (2). 6 [5] Ἄρεος F ‖ [6] οὐδὲ μελετῶντας ἤ : ἢ et οὐδέ vicissim G ‖ 8 [5] ἐφῆκε : ἀφῆκε LA ‖ 9 [2] μηδέπω SF : μηδέ GLA ‖ [3] ἀλλ' ἔτι τοῖς βίοις Sint. : τοῖς βίοις ἀλλ' ἔτι SF : ἀλλὰ τοῖς βίοις GLA ‖ [4] ante Λυκ. om. ὁ GLA ‖ [5] τάς om. SF ‖ 10 [2] οὔτε : οὐδέ SF ‖ [2] ἐμοὶ δοκεῖν om. LA ‖ 11 [2] παρέσχετο τὸν δὲ πρ. G : παρέσχετο ἡ δὲ πρ. SFLA.

25 (3). 1 La communauté des femmes et des enfants fait disparaître la jalousie : en sages et habiles politiques qu'ils étaient, ils désiraient tous les deux obtenir ce résultat, mais ils ne prirent pas tout à fait la même voie pour atteindre ce but. 2 A Rome, un mari qui avait assez d'enfants pouvait céder aux prières d'un homme qui désirait en avoir et se séparer de sa femme, mais il restait maître de la laisser à ce second mari ou de la reprendre. 3 A Lacédémone, le mari gardait sa femme chez lui et le mariage continuait dans les mêmes conditions qu'au début, mais il prêtait sa femme pour procréer des enfants à celui qui avait su le persuader. Beaucoup même, je l'ai dit[1], appelaient et introduisaient chez eux les hommes qui leur paraissaient les plus propres à engendrer des enfants beaux et bons. 4 Quelle est donc la différence entre ces deux coutumes? N'est-ce pas qu'à Lacédémone les maris avaient une grande et entière indifférence à l'égard de leur femme, pour une chose qui trouble et consume de chagrin et de jalousie la plupart des gens, et qu'à Rome, par une sorte de retenue, on se couvrait pudiquement du contrat[2] comme d'un voile, avouant ainsi ce que cette communauté avait de difficilement supportable? 5 En outre, Numa mit plus de soin à garder chez les jeunes filles la décence et les qualités proprement féminines, tandis que Lycurgue leur octroya une très large liberté, qui ne convenait pas à leur sexe et qui excita la verve des poètes[3]. 6 C'est ainsi qu'Ibycos[4] les appelle *phainomérides* (qui montrent leurs cuisses), et qu'on les accusait d'être folles des hommes, comme Euripide qui les montre :

« En dehors des maisons, avec les jeunes gens,
Allant les cuisses nues et la robe flottante. »[5]

7 En effet, les jeunes filles avaient des tuniques dont

1. *Lyc.* 15, 12.
2. La cession temporaire ou définitive d'une épouse s'accompagnait, en effet, à Rome, de formalités juridiques ; cf. *Caton le Jeune* 25, 12 : ἐνεγγύησε... συνεγγυῶντος.
3. Cf. *Lyc.* 14, 4 sqq.
4. Ibycos de Rhégion, poète lyrique du vi^{e} siècle avant J.-C.
5. Euripide, *Andromaque*, v. 597-598.

25 [3]. 1 Τῆς δὲ περὶ τοὺς γάμους καὶ τὰς τεκνώ-
σεις κοινωνίας τὸ ἀζηλότυπον ὀρθῶς καὶ πολιτικῶς
ἐμποιοῦντες ἀμφότεροι τοῖς ἀνδράσιν, οὐ κατὰ πᾶν εἰς
ταὐτὸ συνηνέχθησαν· 2 ἀλλ' ὁ Ῥωμαῖος μὲν ἀνὴρ
ἱκανῶς ἔχων παιδοτροφίας, ὑφ' ἑτέρου δὲ πεισθεὶς δεομέ-
νου τέκνων, ἐξίστατο τῆς γυναικός, ἐκδόσθαι καὶ μετεκ-
δόσθαι κύριος ὑπάρχων· 3 ὁ δὲ Λάκων, οἴκοι τῆς e
γυναικὸς οὔσης παρ' αὐτῷ, καὶ τοῦ γάμου μένοντος ἐπὶ
τῶν ἐξ ἀρχῆς δικαίων, μετεδίδου τῷ πείσαντι τῆς κοινω-
νίας εἰς τέκνωσιν. Πολλοὶ δ', ὥσπερ εἴρηται, καὶ παρα-
καλοῦντες εἰσῆγον ἐξ ὧν ἂν ἐδόκουν μάλιστα παῖδας
εὐειδεῖς καὶ ἀγαθοὺς γενέσθαι. 4 Τίς οὖν ἡ διάκρισις
τῶν ἐθισμῶν; ἢ ταῦτα μὲν ἰσχυρὰ καὶ ἄκρατος ἀπάθεια
πρὸς γαμετὴν καὶ τὰ ταράττοντα καὶ κατακαίοντα λύ-
παις καὶ ζηλοτυπίαις τοὺς πολλούς, ἐκεῖνα δ' ἀτυφία
τις, ὥσπερ αἰσχυνομένη παρακάλυμμα τὴν ἐγγύην
ἐφελκομένη, καὶ τὸ δυσκαρτέρητον ἐξομολογουμένη τῆς f
κοινωνίας; 5 Ἔτι δὲ μᾶλλον ἡ περὶ τὰς παρθένους
φυλακὴ κατέσταλται τῷ Νομᾷ πρὸς τὸ θῆλυ καὶ κόσμιον·
ἡ δὲ τοῦ Λυκούργου παντάπασιν ἀναπεπταμένη καὶ
⟨ἄ⟩θηλυς οὖσα τοῖς ποιηταῖς λόγον παρέσχηκε.
6 « Φαινομηρίδας » τε γὰρ αὐτὰς ἀποκαλοῦσιν, ὡς
Ἴβυκος, καὶ ἀνδρομανεῖς λοιδοροῦσιν, ὡς Εὐριπίδης
λέγων·

« Αἳ σὺν νέοισιν ἐξερημοῦσιν δόμους
γυμνοῖσι μηροῖς καὶ πέπλοις ἀνειμένοις. »

7 Τῷ γὰρ ὄντι τοῦ παρθενικοῦ χιτῶνος αἱ πτέρυγες οὐκ 77

25 (3). 1 [1] τεκνώσεις S^{t}F : τεκνοτροφίας GLAS^{m} || [2] ζηλότυπον SF || [3] ἐμποιοῦντες ἀμφότεροι Rei. : ἐμποιούσης ἀμφοτέροις codd. || [4] ταὐτό SF : τοῦτο GL^{1}A || [4] συνηνέχθησαν L^{2}A (sed s. s. νε) : συνήχθησαν cet. || 4 [2] ante ταῦτα add. εἰς SF || [3] καὶ τὰ ταράττοντα Sch. : ἐκταράττοντα codd. || [3] καὶ κατακαίοντα om. SF || [3] ante λύπαις ζῆν L || [5] ὥσπερ αἰσχυνομένη ante ἀτυφία τις pon. codd., transp. Sint. || 5 [4] ἄθηλυς Xyl. : θῆλυς codd. || 6 [1] τε om. SF || [2] λοιδοροῦσιν SF : ἱστοροῦσιν GLA || [4] νέουσιν G || [4] ἐξερημοῦσιν : ἐξερημοῦσαι Eurip.

les côtés n'étaient pas cousus ensemble dans le bas, et qui s'ouvraient et découvraient entièrement leurs cuisses, quand elles marchaient. 8 C'est ce que Sophocle a très clairement indiqué dans ces vers :

« Et la jeune Hermione,
Dont la tunique peu serrée
Remonte sur la cuisse nue. »[1]

9 Aussi, dit-on, qu'elles étaient trop hardies et se comportaient, principalement à l'égard de leurs maris eux-mêmes, avec une audace toute masculine ; elles avaient tout pouvoir, en effet, pour gouverner leur maison et, dans les affaires publiques, elles donnaient librement leur avis sur les matières les plus importantes. 10 Numa, lui, conserva aux femmes mariées la considération et le respect qu'elles tenaient de Romulus, qui avait voulu qu'elles fussent honorées à cause de leur enlèvement[2]. Il leur imposa une grande pudeur, leur interdit toute agitation indiscrète, leur apprit à être sobres, les habitua à garder le silence, à s'abstenir absolument de vin[3], à ne pas parler même des choses nécessaires en l'absence de leur mari. 11 On raconte à ce propos qu'une femme ayant plaidé sa propre cause au forum, le sénat envoya demander au dieu ce qu'un tel exemple présageait pour la ville[4]. 12 Une preuve convaincante de leur obéissance et de leur douceur, c'est le souvenir qu'on a gardé des mauvaises femmes. De même, en effet, que chez nous les historiens nous ont transmis les noms de ceux qui les premiers ont attenté à la vie d'un membre de leur famille, ou fait la guerre à leurs frères, ou tué de leur main leur père ou leur mère[5], 13 de même les Romains se souviennent que le premier d'entre eux qui divorça fut Spurius Carvilius, alors que, pendant les deux cent trente années qui suivirent la fondation de Rome, on n'avait

1. Nauck, *Trag. Graec. Fragm.*², fr. 788 de Sophocle.
2. Cf. *Rom.* 15, 5 ; 19, 8 sqq. ; *Aetia Rom.* 271 E.
3. Sur ce « tabou » du vin, voir R. Schilling, *La rel. rom. de Vénus*, p. 131-137, et M. Durry, *Rev. Ét. Lat.* 33 (1955), p. 108-113.
4. Cf. Valère Maxime, 8, 3 : *Quae mulieres... causas egerunt.*
5. Cf. *Rom.* 22, 5 et 35, 4.

ἦσαν συνερραμμέναι κάτωθεν, ἀλλ᾽ ἀνεπτύσσοντο καὶ
συνανεγύμνουν ὅλον ἐν τῷ βαδίζειν τὸν μηρόν. 8 Καὶ
σαφέστατα τὸ γινόμενον εἴρηκε Σοφοκλῆς ἐν τούτοις·

« Καὶ τὰν νέορτον, ἇς ἔτ᾽ ἄστολος χιτὼν
θυραῖον ἀμφὶ μηρὸν
πτύσσεται, Ἑρμιόναν. »

9 Διὸ καὶ θρασύτεραι λέγονται γενέσθαι, καὶ πρὸς αὐ-
τοὺς πρῶτον ἀνδρώδεις τοὺς ἄνδρας, ἅτε δὴ τῶν μὲν
οἴκων ἄρχουσαι κατὰ κράτος, ἐν δὲ τοῖς δημοσίοις πράγ-
μασι καὶ γνώμης μεταλαμβάνουσαι καὶ παρρησίας περὶ
τῶν μεγίστων. 10 Ὁ δὲ Νομᾶς ταῖς γαμεταῖς τὸ μὲν
ἀξίωμα καὶ τὴν τιμὴν ἐτήρησε πρὸς τοὺς ἄνδρας, ἣν
εἶχον ἀπὸ Ῥωμύλου θεραπευόμεναι διὰ τὴν ἁρπαγήν, b
αἰδῶ δὲ πολλὴν ἐπέστησεν αὐταῖς, καὶ πολυπραγμο-
σύνην ἀφεῖλε, καὶ νήφειν ἐδίδαξε, καὶ σιωπᾶν εἴθισεν,
οἴνου μὲν ἀπεχομένας τὸ πάμπαν, λόγῳ δὲ μηδ᾽ ὑπὲρ
τῶν ἀναγκαίων ἀνδρὸς ἄνευ χρωμένας. 11 Λέγεται
γοῦν ποτε γυναικὸς εἰπούσης δίκην ἰδίαν ἐν ἀγορᾷ,
πέμψαι τὴν σύγκλητον εἰς θεοῦ, πυνθανομένην τίνος
ἄρα τῇ πόλει σημεῖον εἴη τὸ γεγενημένον. 12 Καὶ τῆς
γ᾽ ἄλλης εὐπειθείας καὶ πρᾳότητος αὐτῶν μέγα τεκμή-
ριον ἡ μνήμη τῶν χειρόνων. Ὡς γὰρ παρ᾽ ἡμῖν οἱ ἱστο-
ρικοὶ γράφουσι τοὺς πρώτους ἢ φόνον ἐμφύλιον ἐργασα- c
μένους, ἢ πολεμήσαντας ἀδελφοῖς, ἢ πατρὸς αὐτόχειρας
ἢ μητρὸς γενομένους, 13 οὕτω Ῥωμαῖοι μνημονεύου-
σιν ὅτι πρῶτος μὲν ἀπεπέμψατο γυναῖκα Σπόριος Καρ-
βίλιος, μετὰ τὴν Ῥώμης κτίσιν ἔτεσι τριάκοντα καὶ δια-

25 (3). 7 [2] συνερραμμέναι (αν s. s. S) : ἀνερραμμέναι GLA ‖ [3] συνανεγύμνουν GLAS^{m} : περιεγύμνουν S^{t}F ‖ [3] ἐν τῷ : ἑαυτῷ G ‖ 8 [1] καί ante σαφέστατα om. F ‖ [3] νέορτον Va. : νεοργόν codd. ‖ [5] πτύσεται GLA ‖ 9 [1] γενέσθαι Sint. : γίνεσθαι codd. ‖ 10 [3] ἀπό GSF : ὑπό LA ‖ [7] ἀνδρός : ἀνδρῶν F ‖ 11 [3] θεοῦ SF : θεούς GLA ‖ 12 [2] γ᾽ Zie. : τε GSF : om. LA ‖ 13 [1] μνημονεύουσιν : μνημόνευσιν GS,A ante corr. (s. s. ου) ‖ [2] Καρβίλιος Steph. : Καρβίνιος SF : Καρουίνιος GLA.

jamais rien vu de pareil, et que la femme de Pinarius, nommée Thaléa, fut la première femme qui se brouilla avec sa belle-mère Gétania, sous le règne de Tarquin le Superbe*, tant il y avait de sagesse et de convenance dans les dispositions que le législateur avait prises au sujet du mariage !

26 (4). 1 Les prescriptions de l'un et de l'autre sur le mariage des jeunes filles sont en accord avec leurs méthodes respectives d'éducation. Lycurgue ne les mariait que lorsqu'elles étaient mûres et sentaient le désir de l'amour. Il voulait sans doute que leur union, formée dès lors suivant le vœu de la nature, fût pour elles une source d'amitié et d'affection, au lieu qu'en forçant la nature, elle eût provoqué en elles la crainte et la haine, mais il voulait surtout qu'elles fussent assez robustes pour supporter les grossesses et les douleurs de l'enfantement ; car, dans sa pensée, elles ne se mariaient pour rien d'autre que pour avoir des enfants. 2 Les Romains, eux, mariaient leurs filles à l'âge de douze ans et même moins, dans l'idée qu'à cet âge surtout le mari trouverait en elles un corps pur et des mœurs chastes. 3 On le voit : la première pratique tient davantage compte de la question physique en vue de la procréation, et la seconde, de la question morale en vue de l'entente dans la vie conjugale*.

4 Mais, en ce qui regarde la direction des enfants, leurs groupements, leur enseignement, leur vie en commun, le soin d'ordonner exactement leurs repas, leurs exercices et leurs jeux, l'exemple de Lycurgue montre que, sur ces points, Numa n'est en rien supérieur au premier législateur venu : il laisse le père libre d'élever ses enfants au gré de ses caprices ou suivant ses besoins, chacun pouvant faire de son fils un laboureur, un charpentier, un forgeron ou un flûtiste*, 5 comme si l'on ne devait pas, dès le premier âge, les diriger vers une seule fin et façonner leurs mœurs en conséquence, et comme s'ils étaient des passagers qui, montés sur un même vaisseau, mais ayant chacun des besoins et des projets différents, ne s'uniraient pour le bien commun que dans les

κοσίοις οὐδενὸς τοιούτου γεγονότος, πρώτη δὲ γυνὴ
Πιναρίου Θαλαία τοὔνομα διηνέχθη πρὸς ἑκυρὰν αὑτῆς
Γετανίαν Ταρκυνίου Σουπέρβου βασιλεύοντος. Οὕτω
καλῶς καὶ κοσμίως τεταγμένα τὰ τῶν γάμων ἦν ὑπὸ τοῦ
νομοθέτου.

26 [**4**]. 1 Τῇ δ' ἄλλῃ τῶν παρθένων ἀγωγῇ καὶ τὰ
περὶ τὰς ἐκδόσεις ὁμολογεῖ, τοῦ μὲν Λυκούργου πεπεί-
ρους καὶ ὀργώσας νυμφεύοντος, ὅπως ἥ θ' ὁμιλία, δεο-
μένης ἤδη τῆς φύσεως, χάριτος ᾖ καὶ φιλίας ἀρχὴ μᾶλ- d
λον ἢ μίσους καὶ φόβου παρὰ φύσιν βιαζομένων, καὶ τὰ
σώματα ῥώμην ἔχῃ πρὸς τὸ τὰς κυήσεις ἀναφέρειν καὶ
τὰς ὠδῖνας, ὡς ἐπ' οὐδὲν ἄλλο γαμουμένων ἢ τὸ τῆς
τεκνώσεως ἔργον· 2 τῶν δὲ Ῥωμαίων δωδεκαετεῖς καὶ
νεωτέρας ἐκδιδόντων· οὕτω γὰρ ἂν μάλιστα καὶ τὸ σῶμα
καὶ τὸ ἦθος καθαρὸν καὶ ἄθικτον ἐπὶ τῷ γαμοῦντι γίνε-
σθαι. 3 Δῆλον οὖν ὅτι τὸ μὲν φυσικώτερον πρὸς τέ-
κνωσιν, τὸ δ' ἠθικώτερον πρὸς συμβίωσιν.

4 Ἀλλὰ μὴν ἐπιστασίαις τε παίδων καὶ συναγελασ-
μοῖς καὶ παιδαγωγίαις καὶ κοινωνίαις, περί τε δεῖπνα καὶ
γυμνάσια καὶ παιδιὰς αὐτῶν ἐμμελείαις καὶ διακοσμή-
σεσιν, οὐδέν τι τοῦ προστυχόντος νομοθέτου βελτίονα e
τὸν Νομᾶν ὁ Λυκοῦργος ἀποδείκνυσιν, ἐπὶ ταῖς τῶν πα-
τέρων ποιησάμενον ἐπιθυμίαις ἢ χρείαις τὰς τῶν νέων
ἀγωγάς, εἴτε τις ἐργάτην γῆς βούλοιτο ποιεῖν τὸν υἱόν,
εἴτε ναυπηγὸν ἢ χαλκέα διδάσκειν ἢ αὐλητήν, 5 ὥσπερ
οὐ πρὸς ἓν τέλος ὀφείλοντας ἐξ ἀρχῆς ἄγεσθαι καὶ συνε-
πιστρέφεσθαι τοῖς ἤθεσιν, ἀλλ' οἷον εἰς ναῦν ἐπιβάτας

25 (3). 13 [6] Γετανίαν codd. : Γεγανίαν Steph. ‖ [6] Ταρκυινίου GA ‖ [6] post Οὕτω add. *καί* SF ‖ [7] τά ante τῶν γάμων om. G ‖ **26 (4).** 1 [6] ἔχῃ : ἔχει G ‖ [6] ἀναφέρειν SF : ἐπιφέρειν GLA ‖ [7] τάς om. F ‖ 2 [3] γίνεσθαι : γενέσθαι GLA ‖ 3 [1] τὸ μέν... τὸ δέ : τὰ μὲν... τὰ δέ codd. ‖ 4 [1] ἐπιστατίαις SF ‖ [4] νομοθέτου om. F ‖ [5] Νομᾶν Iunt. : νόμον codd. : τὸν νόμον ὁ Νουμᾶς in ras. A ‖ [6] ποιησάμενον : ποιησάμενος GLA.

dangers et uniquement parce qu'ils craignent pour eux-mêmes, tandis que le reste du temps chacun ne songerait qu'à son propre intérêt. 6 Il faut excuser les législateurs ordinaires qui ont péché par ignorance ou par faiblesse. 7 Mais un sage, choisi pour régner sur un peuple récemment formé et qui ne lui résistait en rien, à quoi devait-il d'abord s'appliquer, sinon à régler l'éducation des enfants et les exercices des jeunes gens, afin qu'ils ne prissent point des habitudes différentes et ne devinssent pas turbulents, mais que, façonnés et modelés, dès leurs plus jeunes ans, sur un type commun de vertu, ils vécussent en harmonie les uns avec les autres? 8 C'est cette éducation commune qui, entre autres avantages, maintint longtemps les lois de Lycurgue. 9 Car le respect du serment eût été un faible lien, s'il n'avait, par l'éducation et la direction des jeunes Spartiates, imprégné, pour ainsi dire, leurs esprits de ses lois et ne les avait élevés dans l'amour de la constitution. Aussi, pendant plus de cinq cents ans[1], les principales et les plus importantes de ses lois se maintinrent-elles sans changement, comme si elles avaient reçu une trempe énergique et parfaite. 10 Au contraire, la paix et l'amitié, que Numa, par sa législation, avait pour but d'établir à Rome, cessèrent vite d'y régner, 11 et, après sa mort, le temple à deux portes qu'il avait tenu fermé, comme s'il eût voulu réellement apprivoiser la guerre en l'emprisonnant, se rouvrit largement des deux côtés et l'Italie se remplit de sang et de morts[2]. 12 Ainsi, la plus belle et la plus juste des dispositions qu'il avait prises ne dura même pas un instant après lui, parce qu'elle n'était pas fondée sur l'éducation de la jeunesse[3]. 13 Eh quoi! dira-t-on, n'est-ce point pour son bien que Rome s'est accrue par la guerre? C'est poser là une question qui exigerait que l'on répondît longuement à des gens qui placent le bien dans la richesse, le luxe et la domination,

1. Cf. *Lyc.* 29, 10.
2. Cf. *Numa* 20, 1-3 ; Virgile, *Æn.* 1, v. 293 sqq. ; Ovide, *Fastes* 1, v. 281. Chez Ovide, c'est, au contraire, la Paix qui est supposée être prisonnière, afin qu'elle ne puisse quitter Rome.
3. Cf. le *De fort. Rom.* 322 A-C.

ἕτερον ἐξ ἑτέρας ἥκοντα χρείας καὶ προαιρέσεως, ἐν τοῖς
κινδύνοις μόνον φόβῳ τοῦ ἰδίου συνίστασθαι πρὸς τὸ
κοινόν, ἄλλως δὲ τὸ καθ᾽ αὑτὸν σκοπεῖν ἕκαστον. 6 Καὶ
τοῖς μὲν πολλοῖς οὐκ ἄξιον ἐγκαλεῖν νομοθέταις [τοῖς] f
ἐλλείπουσιν ἢ δι᾽ ἄγνοιαν ἢ δι᾽ ἀσθένειαν· 7 ἀνδρὶ δὲ
σοφῷ βασιλείαν παραλαβόντι δήμου νεωστὶ συνισταμέ-
νου καὶ πρὸς μηδὲν ἀντιτείνοντος, περὶ τί πρῶτον ἦν
σπουδάσαι προσῆκον ἢ παίδων ἐκτροφὴν καὶ νέων ἄσκη-
σιν, ὅπως μὴ διάφοροι μηδὲ ταραχώδεις γένοιντο τοῖς
ἤθεσιν, ἀλλ᾽ εἰς ἕν τι κοινὸν ἀρετῆς ἴχνος εὐθὺς ἐξ ἀρχῆς 78
πλαττόμενοι καὶ τυπούμενοι συμβαίνοιεν ἀλλήλοις:
8 Ὃ δὴ πρός τε τἆλλα καὶ σωτηρίαν νόμων ὠφέλησε τὸν
Λυκοῦργον. 9 Μικρὸς γὰρ ἦν ὁ τῶν ὅρκων φόβος, εἰ
μὴ διὰ τῆς παιδείας καὶ τῆς ἀγωγῆς οἷον ἀνέδευσε τοῖς
ἤθεσι τῶν παίδων τοὺς νόμους καὶ συνῳκείωσε τῇ τροφῇ
τὸν ζῆλον τῆς πολιτείας, ὥστε πεντακοσίων ἐτῶν πλείω
χρόνον τὰ κυριώτατα καὶ μέγιστα διαμεῖναι τῆς νομο-
θεσίας, ὥσπερ βαφῆς ἀκράτου καὶ ἰσχυρᾶς καθαψαμέ-
νης. 10 Νομᾷ δ᾽ ὅπερ ἦν τέλος τῆς πολιτείας, ἐν
εἰρήνῃ καὶ φιλίᾳ τὴν Ῥώμην ὑπάρχειν, εὐθὺς συνεξέ-
λιπε· 11 καὶ μετὰ τὴν τελευτὴν ἐκείνου τὸν ἀμφίθυρον b
οἶκον, ὃν κεκλειμένον αὐτὸς συνεῖχεν, ὥσπερ ὄντως ἐν
αὐτῷ τιθασεύων καθειργμένον τὸν πόλεμον, ἐξ ἀμφοτέ-
ρων ἀναπετάσαντες, αἵματος καὶ νεκρῶν τὴν Ἰταλίαν
ἐνέπλησαν· 12 καὶ οὐδ᾽ ὀλίγον χρόνον ἡ καλλίστη καὶ
δικαιοτάτη κατάστασις ἔμεινεν, ἅτε δὴ καὶ τὸ συνδετι-
κὸν ἐν αὐτῇ τὴν παιδείαν οὐκ ἔχουσα. 13 Τί οὖν,
φήσει τις, οὐκ ἐπὶ τὸ βέλτιον ἡ Ῥώμη προῆλθε τοῖς πολε-
μικοῖς; ἐρωτῶν ἐρώτημα μακρᾶς ἀποκρίσεως δεόμενον
πρὸς ἀνθρώπους τὸ βέλτιον ἐν πλούτῳ καὶ τρυφῇ καὶ

26 (4). 5 [5] φόβῳ : φόβου LA || 7 [3] πρός om. SF || [3] ἀντιτείνοντος GLAS[m] : ἀντιλέγοντος S[1]F || 9 [5] τὰ κυριώτατα : ὄντα κυρ. SF || 10 [2] συνεξέλιπε SFL[2]A : συνεξέλειπε GL[1] || 11 [2] κεκλειμένον : κεκλεισμένον F,A (s. s. σ) || [2] ὄντως : ὄντος LA || [3] τιθασσεύων G || 13 [3] προῆλθεν ἡ Ῥώμη LA.

plutôt que dans la sécurité, la mansuétude et la modération accompagnée de la justice[1].

14 Mais voici qui paraîtra encore en faveur de Lycurgue : c'est que les Romains ne s'agrandirent autant qu'ils le firent qu'après avoir changé la constitution de Numa, tandis que les Lacédémoniens n'eurent pas plus tôt enfreint les règlements de Lycurgue qu'ils tombèrent du faîte de la grandeur à l'état le plus bas et qu'ayant perdu l'hégémonie de la Grèce, ils coururent le risque d'une destruction totale. 15 C'est cependant pour Numa un honneur magnifique et véritablement divin d'avoir été appelé au trône, quoique étranger, d'avoir tout réformé par la seule persuasion et de s'être rendu maître d'une ville encore en proie aux divisions, sans avoir besoin des armes ni de la contrainte, comme Lycurgue, qui fit marcher les nobles contre le peuple, et, enfin, d'avoir, par le seul effet de sa sagesse et de sa justice, attiré à soi les cœurs des citoyens et établi entre eux l'harmonie.

1. Ce sont là à peu près les traits fondamentaux de la Cité platonicienne : voir Platon, *Rép.* 4, 427 e.

ἡγεμονίᾳ μᾶλλον ἢ σωτηρίᾳ καὶ πρᾳότητι καὶ τῇ μετὰ δικαιοσύνης αὐταρκείᾳ τιθεμένους.

14 Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τοῦτο Λυκούργῳ που δόξει βοη- c
θεῖν, τὸ Ῥωμαίους μὲν τὴν ἐπὶ Νομᾶ κατάστασιν ἐξαλλάξαντας ἐπιδοῦναι τοῖς πράγμασι τοσοῦτον, Λακεδαιμονίους δ' ἅμα τῷ πρῶτον ἐκβῆναι τὴν Λυκούργου διάταξιν ἐκ μεγίστων ταπεινοτάτους γενέσθαι, καὶ τὴν τῶν Ἑλλήνων ἡγεμονίαν ἀποβαλόντας κινδυνεῦσαι περὶ ἀναστάσεως. 15 Ἐκεῖνο μέντοι τῷ Νομᾷ μέγα καὶ θεῖον ὡς ἀληθῶς ὑπάρχει, τὸ ξένῳ τε μεταπέμπτῳ γενέσθαι, καὶ πάντα πειθοῖ μεταβαλεῖν, καὶ κρατῆσαι πόλεως οὔπω συμπεπνευκυίας μήθ' ὅπλων δεηθέντα μήτε βίας τινός, ὡς Λυκοῦργος ἐπὶ τὸν δῆμον ἦγε τοὺς ἀρίστους, ἀλλὰ σοφίᾳ καὶ δικαιοσύνῃ πάντας προσαγαγόμενον καὶ συναρμόσαντα.

26 (4). 13 [5] καὶ πρᾳότητι... αὐταρκείᾳ GLAS^{m}F^{m} : καὶ εἰρήνῃ μετὰ δικαιοσύνης καὶ αὐταρκείας τιθεμένους S^{t}F^{t} || 14 [3] Λακεδαιμονίους : Λακεδαιμονίοις codd. || [4] τὸ ante πρῶτον add. G || 15 [1] τῷ Νομᾷ .. τὸ ξένῳ SF : τὸ Ν... τῷ ξ. G : τὸ... τό cet. || [2] τε ante μεταπέμπτῳ om. GLA || [5] ἦγε GLA : ἤτε S : εἴτε F || [6] post πάντας add. οὐκ ἄλλως GLA || [6] προσαγαγόμενον G,S (sed s. s. αγ) : συναγαγόμενον A (s. s. αγ).

NOTES COMPLÉMENTAIRES

Page 15 : *Thésée* 4

Silanion d'Athènes est le sculpteur, et Parrhasios d'Éphèse, le peintre. Le Thésée de bronze de Silanion était célèbre. Sur le tableau de Parrhasios représentant Thésée, voir Plutarque, *De gloria Athen.* 346 A. Plutarque n'entend nullement critiquer la valeur artistique de cette statue et de ce tableau ; il veut seulement dire qu'une œuvre d'art, quelle qu'elle soit, ne saurait être égalée à ce chef-d'œuvre suprême qu'est l'éducation d'un héros.

Page 16 : *Thésée* 6, 1

D'après Apollodore, 3, 15, 7, et Hygin, fable 37, Égée et Posidon eurent commerce avec Aithra dans la même nuit. Égée n'était peut-être qu'une sorte de « Posidon humanisé », et ce dieu était honoré sous le vocable d'Αἰγαῖος ou Αἰγαίων. Trézène était parfois appelée Posidonia ; pour le trident figurant sur ses monnaies, voir, par exemple, Head, *Hist. Num.*[2], p. 443.

Page 16 : *Thésée* 6, 3

A l'Acropole d'Athènes, une statue de bronze représentait Thésée dans cette attitude : Pausanias, 1, 27, 8.

Page 18 : *Thésée* 8, 3

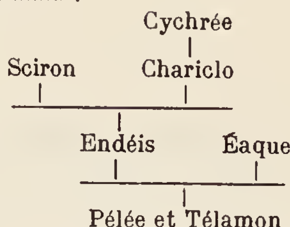
Sinis courbait deux pins et attachait à chacun d'eux un bras ou une jambe de sa victime, après quoi il lâchait les deux arbres qui, en se redressant, déchiraient et emportaient les membres du supplicié. Les récits comportent des variantes, et les nombreuses représentations de l'épisode sur les vases peints nous en font connaître d'autres : voir Ch. Dugas, *Rev. Ét. Gr.* 56 (1943), p. 20.

Page 19 : *Thésée* 10, 1

Les Roches Scironiennes, abruptes et menaçantes, dominent la route côtière de Crommyon à Mégare, à l'endroit appelé aujourd'hui *Kaki Skala*. Pausanias, 1, 44, 8, ajoute qu'une tortue marine attendait au bas des roches pour se repaître des victimes de Sciron, et la tortue apparaît parfois dans les peintures de vases : voir Ch. Dugas, *Rev. Ét. Gr.* 56 (1943), p. 21 et fig. 16. Au Portique Royal d'Athènes, une statue de terre cuite représentait cet exploit de Thésée : Pausanias, 1, 3, 1.

Page 20 : *Thésée* 10, 3

On a donc ce *stemma* :



Le héros salaminien Cychrée fut honoré à Athènes après la bataille de 480, au cours de laquelle il serait apparu aux Athéniens sous la forme d'un serpent : voir Eschyle, *Perses*, v. 570 (avec la note de P. Mazon) et Pausanias, 1, 36, 1. — Ci-dessous, 25, 6, on verra que Sciron passait aussi parfois pour un petit-fils de Pitthée et qu'il aurait donc été parent de Thésée lui-même.

Page 21 : *Thésée* 12, 2

Plutarque lisait cela chez Diodore le Périégète : voir ci-dessous, 36, 5. — Le premier mois de l'année attique, Hécatombaïon (juillet), aurait été appelé anciennement le mois de Cronos à cause de la fête des *Cronia* qui se célébrait le 12 de ce mois.

Page 21 : *Thésée* 12, 6

La légende de Thésée était étroitement liée au culte d'Apollon Delphinios : voir ci-dessous, 14, 1 et 18, 1, et Pausanias, 1, 19, 1 et 1, 28, 10.

Page 22 : *Thésée* 14, 1

La Tétrapole, formée de Marathon, Œnoè, Probalinthos et Tricorythos, gardera, même après le synœcisme, une certaine importance politique, et surtout religieuse.

Page 23 : *Thésée* 14, 2

Il faut comprendre que Thésée, en réponse à l'*hypocoristique* dont l'avait salué Hécalè et qui ne nous est pas transmis, l'avait lui-même appelée *Hécalinè*, « ma petite Hécalè ». — Le dème d'Hécalè était le centre d'une Amphictionie locale, c'est-à-dire d'un groupement comparable à la Tétrapole. Cet épisode de la vie de Thésée avait inspiré à Callimaque une œuvre célèbre intitulée *Hécalè*, dont il nous reste quelques fragments.

Page 23 : *Thésée* 15, 1

Androgée, fils de Minos, aurait été victime du taureau de Marathon ou aurait succombé dans un guet-apens alors qu'il se rendait d'Athènes à Thèbes. La flotte crétoise du thalassocrate Minos était en état de porter de rudes coups aux Athéniens, et Zeus, père de Minos, y joignait des fléaux naturels, effets ordinaires de la colère divine. Le dieu consulté par les Athéniens est certainement l'Apollon de Delphes.

Page 23 : *Thésée* 15, 2

Fragments d'Euripide, éd. Nauck², 996 et 997.

Page 26 : *Thésée* 18, 3

C'est Aphrodite qui sauvera Thésée en rendant Ariane amoureuse de lui. Aphrodite *Epitragia* est proprement la déesse « assise sur un bouc », telle que l'avait représentée Scopas à Elis (Pausanias, 6, 25, 1) et telle qu'elle apparaît encore sur des monuments conservés : voir, par exemple, J. Charbonneaux, *La sculpture grecque classique*, II, pl. 86 et 89 (relief d'un miroir de bronze du Musée du Louvre).

Page 31 : *Thésée* 23, 1

Le philosophe Démétrios de Phalère gouverna Athènes de 317 à 307 avant J.-C. : ce navire, qui transportait chaque année la « théorie » athénienne à Délos, aurait ainsi duré près de mille ans !

Page 32 : *Thésée* 23, 4

Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 81.

Page 32 : *Thésée* 23, 5

Voir ci-dessus, 12, 1. Une inscription (*Hesperia*, 1936, p. 401, l. 134) mentionne un τέλος τῆς πεντεδραχμίας τῆς τῷ Θησεῖ, qui est peut-être la contribution destinée à ce sacrifice : voir R. Schlaifer, *Harvard Class. Stud.* 51 (1940), p. 236-238.

Page 32 : *Thésée* 24, 1

Ici et dans ce qui suit, Plutarque s'inspire visiblement de Thucydide, 2, 15.

Page 33 : *Thésée* 24, 6

A propos de ces oracles, voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 71.

Page 34 : *Thésée* 25, 3

Voir Aristote, *Const. d'Ath* (éd. Mathieu-Haussoullier), 41, 2 et fragment 2, p. 74, et Homère, *Iliade* II, v. 547 : δῆμον Ἐρεχθῆος. Plutarque joue, évidemment, sur le double sens de δῆμος : *peuple* ou *démocratie*.

Page 34 : *Thésée* 25, 3

Le chef de l'armée de Minos était Tauros (le Minotaure) : voir ci-dessus, 16, 1. Philochore (voir scholie aux *Oiseaux* d'Aristophane, v. 1106, et Pollux, 9, 60) disait que les premières monnaies athéniennes furent des didrachmes au type du taureau, et il doit être ici la source de Plutarque. On a retrouvé, en effet, des monnaies de poids euboïque marquées d'une tête de taureau, mais il n'est pas sûr qu'elles aient été émises à Athènes : voir B. V. Head, *Hist. num.*[2] 366. Une expression comme « de la valeur de cent bœufs » (*Iliade* XXI, v. 79) s'explique, non pas comme l'entend Plutarque, mais par le fait qu'à une époque où la monnaie n'existait pas, le prix des choses était évalué en têtes de bétail, les troupeaux constituant alors la principale richesse.

Page 34 : *Thésée* 25, 4

Strabon, 9, 392, mentionne la même stèle et explique que l'Attique était alors appelée couramment « l'Ionie ».

Page 34 : *Thésée* 25, 5

Le héros Mélicertès était fils d'Athamas et d'Inô-Leucothéa ; celle-ci se précipita avec lui dans la mer, du haut d'un rocher, entre Mégare et Corinthe. Le corps de Mélicertès, recueilli par un dauphin, fut enseveli à l'isthme par Sisyphe, frère d'Athamas, qui fonda en son honneur les jeux isthmiques : voir Pausanias, 1, 44, 8 et 2, 1, 3-4, où Sciron et Sinis (voir le paragraphe suivant) sont nommés à côté de Mélicertès.

Page 36 : *Thésée* 27, 2

En effet, habitant près de Trapézonte, les Amazones n'avaient nul besoin d'aller faire le tour du Pont-Euxin par la Tauride (le Bosphore Cimmérien fait communiquer le Palus Maeotis avec le Pont-Euxin) ; il leur suffisait de longer la côte sud du Pont-Euxin et de traverser le Bosphore de Thrace ; voir Diodore de Sicile, 4, 28.

Page 36 : *Thésée* 27, 3

Le mois Boèdromion, le troisième de l'année athénienne, correspond à peu près à septembre. La fête des Boèdromia était célébrée, probablement le 7 de ce mois, en l'honneur d'Apollon Boèdromios : voir L. Deubner, *Att. Feste*, p. 202.

Page 37 : *Thésée* 27, 7

Sur la porte du Pirée et le monument du héros Chalcodon (§ 4), voir Judeich, *Top. v. Athen*², p. 368 et 399. La porte du Pirée n'était pas loin de l'Aréopage, au bas duquel se trouve le sanctuaire des Euménides (§ 5). Le Palladion, le mont Ardettos (ou Hélicon, près du stade) et le gymnase du Lycée nous transportent à l'extérieur et à l'est de la ville. L'aile droite des Amazones, d'abord rangée près de la Pnyx, s'était donc laissée entraîner assez loin à la poursuite des fuyards, au delà de l'Ilissos, avant d'être écrasée par les Athéniens et refoulée jusqu'à son point de départ. Le sanctuaire de Gè Olympia (§ 6 ; cf. Judeich, *op. cit.*, p. 385) devait se trouver non loin de l'Olympiéion, près de l'Ilissos (voir Thucydide, 2, 15). Sur l'Horcômosion et le sanctuaire de Thésée (§ 7), qui se trouvait dans la partie sud de l'agora, voir Judeich, *op. cit.*, p. 351-353.

Page 38 : *Thésée* 28, 2

Pindare, éd. Schroeder, fr. 176. Démophon, rarement séparé de son frère Acamas, passait plutôt pour un fils de Phèdre, quelquefois d'Ariane.

Page 39 : *Thésée* 29, 5

Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 82-83.

Page 40 : *Thésée* 30, 3

Plutarque est le seul auteur qui appelle (peut-être par inadvertance) Déidamie la femme de Pirithoüs ; partout ailleurs, elle se nomme Hippodamie.

Page 40 : *Thésée* 30, 5

On sait qu'à Éleusis tous les candidats à l'initiation, qui étaient coupables d'un meurtre même involontaire, étaient exclus par la voix

du héraut. Or, Héraclès, entre autres fautes, avait tué ses enfants dans un accès de folie furieuse dont Héra l'avait frappé (voir l'*Héraclès* d'Euripide).

Page 40 : *Thésée* 31, 1

Hélène n'avait que sept ans lorsque Thésée, quinquagénaire, l'enleva ! Les « Dioscures messéniens » Idas et Lyncée sont souvent associés — ou opposés — aux « Dioscures spartiates » ; ils sont fils d'Apharée, frère de Tyndare, et Hippocoon, père d'Énarsphoros, est un demi-frère de Tyndare.

Page 43 : *Thésée* 33

Au § 1, les Dioscures sont dits « bienfaiteurs et protecteurs » des hommes, parce qu'ils devinrent des dieux sauveurs, invoqués surtout par les marins. — Sur l'initiation d'Héraclès, voir ci-dessus, 30, 5, et, sur sa parenté avec Thésée, 7, 1. — Sur le culte des Dioscures à Athènes, voir L. Deubner, *Att. Feste*, p. 216, et F. Chapouthier, *Les Dioscures au service d'une déesse*, p. 132 sqq. On sait que les Dioscures se manifestaient aux navigateurs par l'apparition d'étoiles et qu'ils furent identifiés à la constellation des Gémeaux. — Il est possible que Ἄνακες soit un ancien pluriel de ἄναξ, mais les autres étymologies proposées par Plutarque sont, bien entendu, purement fantaisistes. Voir *Rev. Ét. Gr.* 69 (1956), *Bull. épigr.*, n° 41.

Page 43 : *Thésée* 34, 2

Iliade III, 144 ; voir la note de P. Mazon à ce vers, et A. Severyns, *Le cycle épique...*, p. 271-274. L'épisode de la délivrance d'Aithra, à Ilion, par ses petits-fils est une invention des poètes du Cycle ; il est souvent représenté par les peintres de vases.

Page 45 : *Thésée* 35, 6

Éléphénor, fils de Chalcodon, fut sous Troie le chef des Abantes d'Eubée : *Iliade* II, 540-545, et IV, 463-472. — Lycomédès, roi de Scyros, était connu par la légende, relatée dans les *Chants Cypriens*, du séjour d'Achille à Scyros.

Page 45 : *Thésée* 35, 7

Thésée se tua donc par précipitation du haut d'un rocher, et peut-être dans la mer, comme son père : voir H. Jeanmaire, *Couroi et Courètes*, p. 369.

Page 45 : *Thésée* 35, 8

L'*Iliade* ne connaît que Ménesthée, chef du contingent athénien sous Troie (*Iliade* II, 552 et *passim*) ; ce sont les poètes du Cycle qui montrèrent les fils de Thésée, Acamas et Démophon, prenant part à la guerre de Troie, puis libérant leur mère, Aithra. Pour l'apparition de Thésée à Marathon, voir Pausanias, 1, 15, 3.

Page 45 : *Thésée* 36, 1

Phaidon fut archonte d'Athènes en 476-475 avant J.-C.

Page 59 : *Romulus* 1, 2

Leurs voisins étaient les habitants de Pallantion, ville fondée par

l'Arcadien Évandre, et les Aborigènes du roi Latinus. Sur cette histoire, voir J. Perret, *Les origines de la légende troyenne de Rome*, p. 395-408.

Page 60 : *Rom.* 2, 3

Il s'agit de toute manière, dans ces généalogies, de faire descendre Romulus d'un Troyen, qui est le plus souvent Énée. Quant à Aimulia, fille d'Énée, son nom a dû être imaginé pour en faire une ancêtre de la *gens* romaine des *Æmilii.*

Page 63 : *Rom.* 4, 4

Voir Tite-Live, 1, 4, et Denys d'Halicarnasse, 1, 84. On reconnaît là le même procédé par lequel la laie de Crommyon devenait une femme, Phaïa, surnommée « la laie » à cause de ses mœurs : voir *Thésée* 9.

Page 63 : *Rom.* 4, 5

Le « prêtre de Mars » est le *flamen Quirinalis.* Voir *Aetia Rom.* 272 E-F. Cette fête du mois d'avril ne semble pas attestée par ailleurs, tandis que celle de décembre en l'honneur de l'autre Larentia (voir le chapitre suivant) est bien connue.

Page 68 : *Rom.* 8, 5

Chez Denys d'Halicarnasse, 1, 83, la conduite d'Amulius est différente et beaucoup plus vraisemblable.

Page 68 : *Rom.* 8, 7

Voir Ernout-Meillet, *Dict. étym. de la langue latine*, *s. v. manipulus* ; M. Durry, *Les cohortes prétoriennes*, p. 104 sqq.

Page 69 : *Rom.* 9, 3

Sur cet « asyle », voir Denys d'Halicarnasse, 2, 15, et Tite-Live, 1, 8 (avec la note de l'édition J. Bayet). Plutarque est seul à parler d'un dieu Asile et d'un oracle de Delphes ; c'est qu'il connaissait les décrets de l'époque hellénistique par lesquels la ville d'Apollon déclarait tel sanctuaire ἄσυλον καὶ φύκτιμον ἀπὸ πάντων κατὰ τὴν τοῦ θεοῦ μαντεῖαν (*Syll.*[3] 550) ; il connaissait aussi les antiques rapports de Rome avec Delphes, rapports qui cependant ne remontaient certainement pas à l'époque de Romulus !

Page 69 : *Rom.* 9, 4

La *Roma quadrata* englobait une grande partie du Palatin. Sur le *Remorium* (ou *Remoria*), comparer ci-dessous, 11, 1 ; Denys d'Halicarnasse, 1, 86, et voir Platner-Ashby, *A topogr. dict. of anc. Rom*, s. v. *Remoria.*

Page 70 : *Rom.* 9, 7

Comparer *Aetia Rom.* 286 A-C ; Pline, *Hist. Nat.* 10, 7. — Un augure nommé Vettius, contemporain de Varron, interpréta l'apparition à Romulus de douze vautours comme signifiant que Rome durerait pendant douze siècles : Censorinus, *De die natali*, 51, 17 ; voir S. Reinach, *Cultes*..., 3, p. 302 ; J. Hubaux, *Les grands mythes de Rome*, p. 2-6.

Page 71 : *Rom.* 11, 2

« Olympe » au sens large de séjour des dieux, ciel, voûte de l'univers : le mot *mundus*, en effet, désigne à la fois la voûte céleste du monde et l'ouverture du monde souterrain, ou enfer, que représente ce *bothros* ; le *mundus* infernal était surmonté d'une voûte qui symbolisait le ciel. Pour le *mundus* du Palatin, voir Platner-Ashby, s. v. *Mundus* ; voir aussi A. Piganiol, *Origines de Rome*, p. 299 sqq. ; A. Grenier, *Le génie romain*, p. 14-21.

Page 71 : *Rom.* 11, 4

Comparer Varron, *De lingua lat.* 5, 143 ; Tite-Live, 1, 44, et voir Ernout-Meillet, *Dict. étym. de la langue latine*, s. v. *murus.*

Page 72 : *Rom.* 12, 4

Le mot ἀποτέλεσμα appartient au vocabulaire technique de l'astrologie : l'ἀποτελεσματική est la détermination des influences sidérales. Au § 3, les recherches astrologiques sont désignées par l'expression τῆς περὶ τὸν πίνακα μεθόδου : ce πίναξ est la table de l'astrologue ou du « diseur de bonne aventure » ; comparer *De E delphico* 385 B (avec la note à ce passage dans mon édition de ce dialogue). L. Tarutius Firmanus fut l'ami de Varron, et aussi de Cicéron, qui l'appelle, dans son *De divinatione* 2, 47, *familiaris noster, in primis Chaldaïcis rationibus eruditus* et fait allusion à ce même horoscope qu'il entendit tirer de la naissance de Romulus. Voir P. Boyancé, *Études sur le Songe de Scipion*, p. 169 sqq.

Page 73 : *Rom.* 12, 6

Tarutius désignait donc les mois par leurs noms égyptiens : c'est que l'astrologie, si elle était née en Chaldée, avait été diffusée en Grèce surtout par des livres égyptiens, tels les traités attribués au Pharaon Néchepso et à son confident, le prêtre Pétosiris : voir F. Cumont, *L'Égypte des astrologues*, p. 17, et J. Hubaux, *Les grands mythes de Rome*, p. 6-9.

Page 73 : *Rom.* 13, 3

Senatus se rattache à *senex* comme γερουσία à γέρων : voir Varron, *De lingua lat.* 5, 156. — Denys d'Halicarnasse, 2, 12, donne plus de détails sur la formation de ce sénat, recruté par tribus et curies.

Page 74 : *Rom.* 13, 6

Voir *Aetia Rom.* 278 D, et Ernout-Meillet, s. v. *scribo.*

Page 75 : *Rom.* 13, 9

Pour l'idée, comparer le début du *De E delphico* 384 D. — Cet exposé des devoirs réciproques des patrons et des clients rappelle de très près celui de Denys d'Halicarnasse, 2, 10.

Page 75 : *Rom.* 14, 1

Fabius Pictor a été nommé ci-dessus en 3, 1 et 8, 9. — La fête des *Consualia* (voir la suite de ce chapitre), à l'occasion de laquelle eut lieu l'enlèvement des Sabines, se célébrait le 21 août, quatre mois après le 21 avril, date des *Parilia* et de la fondation de Rome, et non

pas le 18 août, comme Plutarque le dit plus bas par erreur, en 15, 7.

Page 75 : *Rom.* 14, 4

Sur *Consus* (de *condere?*), dieu à la fois agricole et infernal, parfois assimilé à Neptune, comparer *Aetia Rom.* 276 C ; Denys d'Halicarnasse, 2, 30 sqq. ; Tite-Live, 1, 8, et voir A. Piganiol, *Recherches sur les jeux romains*, p. 1-14 ; P. Lambrechts, *L'Antiquité classique* 15 (1945), p. 61 sqq.

Page 76 : *Rom.* 14, 8

Le nom d'Aollius (ἀολλής) n'est clair que pour un Grec, mais Plutarque était persuadé que beaucoup de mots grecs existaient dès l'époque des rois dans la langue latine : voir ci-dessous, 15, 4. Zénodote de Trézène, cité également par Denys d'Halicarnasse, 2, 49, semble avoir écrit une Ῥωμαϊκὴ Ἱστορία : voir *Fragm. Hist. Gr.* V, p. 530 sqq., et Christ, *Gesch. Griech. Lit.*[6] 2, p. 394 (où la note 5 contient une erreur : l'inscription *G D I* 2724 a été republiée avec des corrections *Syll.*[3] 702 et *Fouilles de Delphes* III, 3, n° 124 : Zénodote n'est pas connu par l'épigraphie de Delphes).

Page 77 : *Rom* 15, 4.

Rapprocher *Numa* 7, 10 et *Marcellus* 8, 7 : Plutarque ne songe nullement, bien entendu, à une communauté d'origine du grec et du latin, mais seulement à des emprunts d'une langue à l'autre, en raison des rapports légendaires des Latins avec des Grecs comme Évandre. Ainsi, Varron, *De lingua lat.* 5, 21, constatant la parenté de *terminus* avec τέρμων, écrit : « Ce mot est peut-être d'origine grecque, car Évandre, qui vint s'établir sur le mont Palatin, était Arcadien. »

Page 77 : *Rom.* 15, 5

Dans les *Aetia Rom.* 284 F, Plutarque précise que les Sabines ne devaient être astreintes ni à moudre le grain ni à faire la cuisine.

Page 78 : *Rom.* 16, 1

On sait que Sparte dédaignait de s'entourer de murailles. Sur la prétendue origine lacédémonienne du peuple sabin, voir Denys d'Halicarnasse, 2, 49, et Strabon, 5, 520 ; comparer *Numa* 1, 5.

Page 78 : *Rom.* 16, 2

L'emplacement de *Caenina* (Καινίνη) est incertain ; H. Kiepert le situait à l'est de Rome, au nord de l'Anio. Ni Tite-Live ni Denys ne donnent le nom du roi des Céninètes, que Plutarque semble avoir pris chez Varron.

Page 80 : *Rom.* 16, 7-8

Voir Tite-Live, 4, 19-20, et, dans l'édition J. Bayet, l'Appendice I, p. 118 sqq. : A. Cornelius Cossus tua le roi de Véïes, Tolumnius, en 437 avant J.-C. — En 222 avant J.-C., M. Claudius Marcellus, consul pour la première fois, tua de sa main devant Clastidium le roi des Gaulois Viridomar : voir *Marcellus* 6-8. — Tarquin l'Ancien, cinquième roi de Rome, était fils du Corinthien exilé Démarate : voir

Tite-Live, 1, 34. Le triomphe de Publicola est mentionné *Publicola* 9, 9. — Une des statues de Romulus portant le trophée se trouvait au forum d'Auguste, près du temple de Mars : Ovide, *Fastes* 5, v. 565 sq., et le type de ces statues a subsisté sur des monnaies de l'époque impériale et sur une fresque de Pompéi : voir J. Gagé, *Mélanges de l'École de Rome*, 1930, p. 140 sqq.

Page 80 : *Rom.* 17, 1

Tite-Live, 1, 11, et Denys d'Halicarnasse, 2, 36, mentionnent bien Crustumérium et Antemna (villes du Latium, situées sur la rive gauche du Tibre, au nord de Rome), mais non Fidène. Cette Fidène (Φιδήνη) serait un bourg sabin, distinct de la ville étrusque de Fidènes (Φιδῆναι) que Romulus combattra dans la guerre racontée par Plutarque au chap. 23, mais il peut s'agit aussi d'une confusion commise par notre auteur.

Page 81 : *Rom.* 17, 5

Il n'est pas sûr que cet Antigone, auteur d'Ἰταλικά, soit identique à Antigone de Carystos. — Sur la légende de Tarpéïa, on peut lire, notamment, E. Païs, *Storia critica di Roma*, I, p. 430 sqq. ; S. Reinach, *Cultes*... 3, p. 223 sqq. ; G. Dumézil, *Tarpéïa*, p. 249-291.

Page 85 : *Rom.* 19, 10

La patrie de Tatius était la ville de Cures, au nord de Rome, et les Sabins se seraient installés, à Rome, sur le Quirinal, dont le nom dériverait de Cures, de même que celui de *Quirites*, qui semble être en rapport avec *Quirinus*. La double royauté de Romulus et de Tatius préfigure peut-être les deux consuls de la République. — *Comitium* de *cum-ire* ou *coire* : Plutarque trouvait cette étymologie chez Varron, *De lingua lat.* 5, 155.

Page 85 : *Rom.* 20, 1

D'après Denys d'Halicarnasse, 2, 47, le nombre des patriciens-sénateurs ne fut alors augmenté que de cinquante, et Plutarque, *Numa* 2, 9 ne parle, en effet, que de 150 sénateurs.

Page 85 : *Rom.* 20, 2-3

Comparer Cicéron, *De Rep.* 2, 8 ; Tite-Live, 1, 13 ; Varron, *De lingua lat.* 5, 55. Tous ces auteurs sont d'accord pour l'étymologie de *Ramnenses* et de *Tatienses*, mais non pour celle de *Lucerenses* (Cicéron et Varron font venir *Luceres* de l'éponyme Lucumon — ou Lucerus — qui aurait été un général étrusque allié de Romulus). L'interprétation classique voit dans ces trois tribus un souvenir de la fusion des trois peuples latin, sabin et étrusque dans la Rome des origines, tandis que G. Dumézil attache à cette division une valeur « fonctionnelle » : voir, par exemple, ses ouvrages : *Jupiter, Mars, Quirinus*, p. 129 sqq. ; *Naissance de Rome*, p. 123 sqq. — Pour l'étymologie du mot *tribus*, comparer Varron, *De lingua lat.* 5, 55, et, pour les noms des curies, ci-dessus, 14, 7 et *Festus* 174, s. v. *novae curiae* ; voir aussi E. Païs, *Storia critica di Roma* 1, p. 419.

Page 86 : *Rom.* 20, 4

Voir ci-dessous, 25, 7, et *Aetia Rom.* 287 F-288 B, où Plutarque,

après l'explication qu'il donne ici de la *bulla*, en signale cinq autres. — On sait que les garçons portaient jusqu'à leur dix-septième année la *toga praetexta*, toge bordée d'une bande de pourpre, et la bulle, sorte de bijou-amulette.

Page 86 : *Rom.* 20, 7-8

Sur le cornouiller sacré né du javelot de Romulus, comparer Servius, *ad Aen.* III, v. 46, et voir J. Bayet, *Le rite du fécial et le cornouiller magique*, dans les *Mélanges de l'École de Rome*, 1935, p. 53 sqq. — Gaïus César — c'est-à-dire l'empereur Caligula, et non pas Jules César, comme le croit J. Hubaux, *Les grands mythes de Rome*, p. 107-108 — fit de grandes constructions sur le Palatin et, au cours de ces travaux, dut faire réparer les degrés de l'escalier de Cacus, dont il vient d'être question au § 5.

Page 87 : *Rom.* 21, 1

Les *Matronalia* se célébraient en l'honneur de *Juno Lucina* le jour des calendes de mars, et les *Carmentalia*, le 11 et le 15 janvier. Si Plutarque rapproche ces deux fêtes, c'est sans doute parce que les *Carmentalia*, tout comme les *Matronalia*, intéressaient spécialement les matrones.

Page 87 : *Rom.* 21, 2-3

Carmenta fut primitivement une nymple ou Camène, incarnation de la destinée humaine, et c'est pourquoi les Grecs virent en elle une Μοῖρα, une Parque. Puis on en fit la femme ou la fille ou la mère d'Évandre, identifié à Faunus ; on assimilait aussi Carmenta à la Sibylle : voir Tite-Live, 1, 7 ; Virgile, *Aen.* VIII, 340 ; Denys d'Halicarnasse, 1, 31 sqq. — Le nom de Carmenta est, en effet, rapproché de *carmen* par Ernout-Meillet, s. v. ; quant à l'étymologie fantaisiste par *carere mente*, elle devait plaire à un platonicien tel que Plutarque, qui se souvenait des passages comme celui du *Phèdre*, 244 a, où la faculté prophétique est définie comme une forme de μανία. Comparer *Aetia Rom.* 278 B-C.

Page 87 : *Rom.* 21, 4-5

Comparer *Aetia Rom.* 280 B-C et *Numa* 19, 8. Les Lupercales se célébraient le 15 février. Plutarque doit s'inspirer ici de Varron, *De lingua lat.* 6, 13. Le Lupercal était une grotte, toute voisine du figuier Ruminal, d'où s'échappait une source, à l'angle sud-ouest du Palatin. Sur l'origine arcadienne de cette fête, cf. Tite-Live 1, 5, et Ovide, *Fastes* 2, 279. Des *Lycaia* étaient célébrées, en effet, en Arcadie, sur le mont Lycée, en l'honneur de Pan et de Zeus Lycaios. En outre, *Lupercus* vient sans doute de *lupus*, qui correspond au grec λύκος ; voir J. Bayet, *Les origines de l'arcadisme romain*, dans les *Mélanges de l'École de Rome*, 1920, p. 73 sqq.

Page 88 : *Rom.* 21, 6-8

Comparer *César* 61, 1-3, et *Antoine* 12, 1-2, et, pour le sacrifice du chien, *Aetia Rom.* 280 B-C et 290 C-D. Plutarque est, je crois, le seul auteur à signaler le sacrifice du chien aux Lupercales.

Page 88 : *Rom.* 21, 9

C. Acilius, sénateur en 155 avant J.-C., introduisit au Sénat les philosophes grecs venus d'Athènes en ambassade ; son *Histoire romaine* était écrite en grec et fut traduite en latin par un certain Claudius.

Page 89 : *Rom.* 22, 1

Voir *Numa* 9, 9-15. Mais, ci-dessus, 3, 3, Plutarque, suivant le récit de Fabius Pictor, a dit qu'Amulius avait fait une vestale de sa nièce Ilia, qui devint la mère de Romulus !

Page 89 : *Rom.* 22, 2

Sur les augures pris par Romulus et Rémus, voir ci-dessus, 9, 5. — Plutarque appelle πλινθία les *regiones* du *templum* augural, sur lequel renseigne Varron, *De lingua lat.* 7, 8. — Sur le *lituus* et la façon dont il fut retrouvé, comparer *Camille* 32, 6-7.

Page 89 : *Rom.* 22, 3

Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 89-92 (mais l'expression κλειδῶν ὑποβολῇ reste surprenante, et l'on peut se demander s'il ne faudrait pas écrire plutôt ἢ κλειδῶν ⟨κλοπῇ καὶ παίδων⟩ ὑποβολῇ : la substitution d'enfants, elle aussi, porte atteinte à la pureté du sang de la famille). L'article si remarquable de P. Noailles, *Les tabous du mariage...*, a été repris dans *Fas et Jus* (Paris, 1948), p. 7 sqq.

Page 89 : *Rom.* 22, 4-5

Plutarque doit penser à cette loi, qui est attribuée à Numa plutôt qu'à Romulus : *Si qui hominem liberum dolo sciens morti duit, parricidas esto* (P.-F. Girard, *Textes de droit romain*[6] 12) ; voir, sur cette loi, l'ingénieuse interprétation de J. Carcopino, *Mélanges de l'École de Rome*, 1937, p. 374 sqq. — Lucius Hostius est, je crois, inconnu par ailleurs ; entre la date traditionnelle de la fondation de Rome (753) et la fin de la guerre d'Annibal (202), il s'écoula 551 ans. — Voir ci-dessous, 35, 4 : Plutarque connaissait aussi « le premier parricide grec ».

Page 92 : *Rom.* 24, 5

Le sanctuaire de Vulcain est le *Volcanal* ou *area Volcani*, au pied du Capitole, à l'angle nord-ouest du forum ; il servait de lieu de réunion au Sénat ; voir ci-dessous, 27, 6, et Denys d'Halicarnasse, 2, 50. Le même Denys, 2, 54, mentionne aussi le quadrige d'airain offert par Romulus avec sa statue, celle-ci ornée d'une inscription grecque !

Page 92 : *Rom.* 25, 4

Comparer *Septem sap. convivium* 159 E, *Quaest. conv.* 660 F, et Pausanias, 4, 19, 2-3 : lors des guerres de Messénie, au VIIe siècle, Aristoménès aurait offert à trois reprises au Zeus de l'Ithôme le sacrifice appelé *hécatomphonie* en action de grâces pour le meurtre de cent ennemis.

Page 93 : *Rom.* 25, 5

Comparer Denys d'Halicarnasse, 2, 55, et Tite-Live, 1, 15, 4 et 1, 33, 9, avec la note de l'édition J. Bayet à ce dernier endroit.

Page 93 : *Rom.* 25, 7

Sur la robe prétexte et la bulle, insignes des enfants, voir ci-dessus, 20, 4 ; sur l'origine lydienne des Tyrrhéniens (Étrusques), 2, 1. Sur le cri *Sardi venales*, comparer *Aetia Rom.* 277 C-D, mais l'origine en est beaucoup moins ancienne et remonte seulement à l'année 178 avant J.-C., où le consul Ti. Sempronius Gracchus triompha sur les habitants de la Sardaigne — les Sardes — et en jeta une si grande foule sur le marché aux esclaves qu'ils se vendirent à vil prix : voir Festus, *Gloss. Lat.* 4, p. 416 (d'après Sinnius Capito).

Page 95 : *Rom.* 27, 5

Scipion Émilien, dont Plutarque avait écrit la biographie, aujourd'hui perdue, mourut en 129 avant J.-C. Voir la *Vie des Gracques* 31, 5-6, et cf. *Hist. Rom.* de la coll. G. Glotz, II (G. Bloch et J. Carcopino), p. 228-229. Le texte le plus proche de ceux de Plutarque est un passage de Velleius Paterculus, 2, 4, 6.

Page 95 : *Rom.* 27, 7

« La foule... s'enfuit », d'où le nom de *Poplifugia* donné à la fête commémorative : voir ci-dessous, 29, 2. — Pour ce récit, comparer Tite-Live, 1, 16. Le marais de la Chèvre se trouvait au Champ de Mars, sur l'emplacement du Cirque Flaminius. A propos de l'éclipse de soleil et des présages atmosphériques, voir P. Boyancé, *Études sur le Songe de Scipion*, p. 31 et 169, et J. Hubaux, *Les grands mythes de Rome*, p. 8-11.

Page 97 : *Rom.* 28, 4

Aristéas de Proconnèse, auteur d'une épopée, l'*Arimaspée*, vivait au temps de Crésus. D'après Hérodote, 4, 13-15, qui raconte la même histoire, Aristéas, après sa mort, aurait été vu se rendant à Cyzique (c'est-à-dire tout près de l'île de Proconnèse), mais il faut bien se garder de corriger ici Κρότωνος en Κυζίκου, comme on l'a proposé, car Plutarque suit rarement Hérodote, dont il se méfie : voir R. Flacelière, *Bull. Corr. Hell.* 70 (1946), p. 205-207. — Les Pythagoriciens, dont Crotone était un centre important, ont dû s'intéresser à Aristéas.

Page 98 : *Rom.* 28, 8

Ce fragment de Pindare (voir l'édition A. Puech, IV, *Thrènes*, p. 196, nº 2) est cité également dans la *Consolatio ad Apoll.* 120 D.

Page 98 : *Rom.* 28, 10

Sur tout ce passage, depuis le § 8, voir K. Scott, *Plutarch and the Ruler-Cults, Trans. Proc. Am. Phil. Ass.* 60 (1929), p. 117 sqq., et R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 94-98.

Page 98 : *Rom.* 29, 1

Sur la statue de Junon Quiritis, voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61

(1948), p. 98-100 (rapprocher aussi A. Piganiol, *Recherches sur les jeux romains*, p. 44 et pl. 1). — Sur « la lance appelée Mars », voir Arnobe, *Adv. nat.* VI, 41 ; Servius, *ad Aen.* VIII, 3, et rapprocher *Numa* 8, 14 ; cette lance était conservée dans le *sacrarium Martis* de la *Regia* avec les boucliers sacrés ; voir J. Bayet, *Mélanges de l'École de Rome*, 1935, p. 49, n. 1.

Page 102 : *Rom.* 30 (Σύγκρισις 1), 6

Cette définition de l'amour est du platonicien Polémon : voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 101-102.

Page 103 : *Rom.* 32 (Σύγκρ. 3), 3

Voir *Thésée* 28, 2-3. Plutarque semble ici méconnaître la croyance antique à la puissance irrésistible, et comme magique, de la malédiction (ἀρά).

Page 104 : *Rom.* 34 (Σύγκρ. 5), 2

Voir *Thésée* 22, 1 et la note à cet endroit.

Page 104 : *Rom.* 35 (Σύγκρ. 6), 2

Plutarque a dû écrire ὀκτακοσίων par inadvertance pour ἑπτακοσίων, car le chiffre le plus élevé qu'il a donné, *Rom.* 14, 7, est celui de 683 Sabines.

Page 105 : *Rom.* 35 (Σύγκρ. 6), 4

Comparer *Numa* 25 (Σύγκρ. 3), 12-13, et voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 102-103.

Page 105 : *Rom.* 35 (Σύγκρ. 6), 5

Sur la prise d'Aphidnai par les Dioscures et sur les suites de cet événement, voir *Thésée* 32-33. C'est, évidemment, à cause du rapt d'Hélène que Plutarque pense ici à Alexandre-Pâris.

Page 105 : *Rom.* 35 (Σύγκρ. 6), 7

Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 69-74.

Page 126 : *Lycurgue* 5, 3

La comparaison d'un législateur ou d'un homme d'État avec un médecin était familière déjà à Platon : cf. *Rép.* 4, 425 e sqq. ; *Lois* 4, 720 a sqq. ; *Lettre* 7, 331 d.

Page 126 : *Lyc.* 5, 8

Le temple d'Athéna Chalcioecos (c'est-à-dire « à la maison recouverte de bronze » : cf. Pausanias 3, 17, 2 sqq.) s'élevait sur l'acropole de Sparte (cf. Thucydide, 1, 128-134), où les fouilles archéologiques ont retrouvé au moins son emplacement.

Page 126 : *Lyc.* 5, 9

Comparer *Quomodo adul. ab amico internosc.* 55 E ; *Apopht. Lacon.* 218 B (où ce mot est attribué à Archidamidas, mais les *Apopht. Lacon.* ne sont pas de Plutarque) ; *De invidia et odio* 537 D.

Page 128 : *Lyc.* 6, 4

L'Œnous est un torrent de Laconie qui se jette dans l'Eurotas un peu en amont de Sparte ; cf. Polybe 2, 65, 9 et 66, 7. Je croirais volontiers que Plutarque a emprunté à la Λακ. Πολ. d'Aristote non seulement cette indication, mais le texte même de la *rhétra* qu'il vient de citer, de même que la mention du disque d'Olympie (ci-dessus, 1, 2).

Page 128 : *Lyc.* 6, 7

L'Agiade Polydore et l'Eurypontide Théopompe, que l'on trouve associés également chez Pausanias, 3, 3, 1-2, se placeraient au début du VIIe siècle, d'après Beloch, *Griech. Gesch.*[2] 1, 2, p. 183 sqq. et 191.

Page 129 : *Lyc.* 7, 4

On attendrait plutôt ici le nom de Théopompe, mais celui-ci, en créant l'éphorat, ne fit que poursuivre le dessein de Lycurgue : voir ci-dessous, 29, 11, et, d'ailleurs, l'institution de l'éphorat était souvent rapportée à Lycurgue lui-même : Hérodote, 1, 65 ; Xénophon, *Rép. Lac.* 8, 3.

Page 132 : *Lyc.* 9, 5

Voir ci-dessous, *Lyc.*, 27, 7, et, à propos des *xénélasies*, *Agis et Cléomène* 10, 3 sqq. En parlant du « devin charlatan », Plutarque doit penser au passage de la *République* de Platon, 364 b, sur les ἀγύρται καὶ μάντεις.

Page 135 : *Lyc.* 12, 1

Cf. *Quaest. Conv.* 714 B. D'après Aristote, *Pol.* 2, 1272 a, 1, et Éphore (chez Strabon, 10, 4, 18), l'institution des *syssities* était originaire de Crète. Il faut noter que les manuscrits de Xénophon, (*Hell.* 5, 4, 28 ; *Rep. Lac.* 3, 5 et *passim*) portent la forme φιλίτιον comme si ce mot était effectivement apparenté à φιλία.

Page 136 : *Lyc.* : 12, 3

Comparer *Apopht. Lac.* 236 F ; *Quaest. Conv.* 714 B, et une scholie aux *Lois* de Platon, 633 a.

Page 142 : *Lyc.* 15, 15

Comparer *Numa* 25, 1-4 ; Éphore, chez Nicolas de Damas, *Fragm. Hist. Gr.* 3, p. 458, et surtout Xénophon, *Rep. Lac.* 1, 7-8. Mais Plutarque doit penser ici aux règles que Platon édicte dans la *Rép.* 5, 458 d sqq., sur la communauté des femmes dans la classe des guerriers ; c'est là aussi, en 459 a sqq., qu'il trouvait l'exemple de la sélection animale et des haras appliqué à l'eugénisme humain.

Page 143 : *Lyc.* 16, 2

Les Apothètes, c'est proprement le lieu où l'on « dépose » et abandonne les enfants mal venus, mais Plutarque semble assimiler ce « dépotoir » au βάραθρον, c'est-à-dire au gouffre où l'on précipitait, à Athènes, certains condamnés à mort. Voir P. Roussel, *Rev. Ét. Anc.* 45 (1943), p. 5-17 : *L'exposition des enfants à Sparte.*

Page 146 : *Lyc.* 17, 7-8

La « sève de la vie » (§ 7) ne rend qu'approximativement le mot πνεῦμα, littéralement « le souffle vital » ; ce sont surtout les Stoïciens qui avaient fait du πνεῦμα le principe de la consistance (ἕξις) et de la croissance (φύσις) des corps. — Pour les Anciens, et notamment pour Aristote, la semence mâle est le « seul véhicule de la forme », l'organisme maternel n'étant que le terrain, la matière (ὕλη) que vient modeler l'empreinte masculine (τύπος). — Hippocrate, *Aphor.* 1, 4, conseille effectivement de purger les femmes enceintes entre le quatrième et le septième mois de la grossesse.

Page 147 : *Lyc.* 18, 8-9

Cette peinture idyllique de l'amour homosexuel à Sparte s'inspire, évidemment, de la description de l'ἔρως platonicien, qui est pur et ne recherche que le bien de l'aimé, telle qu'elle figure, par exemple, dans le *Banquet* de Platon, notamment dans le discours d'Alcibiade sur son ἐραστής Socrate. Dans son *Dialogue sur l'amour*, Plutarque se montre beaucoup moins enthousiaste pour la pédérastie (notamment en 768 E-F), sans pourtant condamner absolument l'amour « philosophique ». Voir, à ce sujet, l'excellent chapitre de H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, p. 55-67. — On remarquera qu'ici, au début du § 9, le verbe ἐρᾶν, sans autre précision, s'applique à l'amour homosexuel ; voir à ce sujet mes remarques dans l'Introduction à mon édition du *Dialogue sur l'amour*, p. 21.

Page 149 : *Lyc.* 19, 12

Pensée familière aux Grecs : comparer Alcée, fr. 123 de l'édition de la *Coll. des Univ. de France*, v. 10, et Eschyle, *Perses*, v. 349. On sait que Sparte, confiante dans la valeur de ses guerriers, dédaigna de s'entourer de murailles.

Page 149 : *Lyc.* 20, 3

Comparer *Apopht. Lacon.* 218 B. Ce « sophiste » doit être Hécatée d'Abdère (ou de Téos?), qui fut l'élève de Pyrrhon et vint peut-être à Sparte en ambassade officielle ; Archidamos serait Archidamos IV, roi en 294 avant J.-C. Voir la *R. E.*, s. v. *Hekataios* 4, col. 2752, et A. Croiset, *Hist. Litt. Gr.* V, p. 147 sqq.

Page 153 : *Lyc.* 22, 4

Plutarque reprend ici en partie les termes mêmes de Xénophon, *Rep. Lac.* 13, 8 ; voir le commentaire de F. Ollier à ce passage. Pindare, *Pyth.* II, 69 et *Isthm.* I, 15, mentionne aussi l'air de Castor.

Page 155 : *Lyc.* 24, 3

Ce Spartiate est appelé Hérondas dans les *Apopht. Lacon.* 221 C. — Selon la *Vie de Solon* 7, 2, Dracon avait condamné les oisifs à la peine de mort, et Solon lui-même avait chargé l'Aréopage de les châtier (δίκη ἀργίας).

Page 156 : *Lyc.* 25, 6

Cf. *Reg. et Imp. Apopht.* 191 F et *Apopht. Lacon.* 231 B. Il s'agit des 300 κόροι ou ἱππεῖς qui entouraient le roi en campagne.

Page 157 : *Lyc.* 26, 2

Plutarque, ici, s'inspire visiblement de Xénophon, *Rép. Lac.* 10, 3. Voir aussi Aristote, *Pol.* 2, 6, 15 (1270 b, 24) ; Démosthène, *Contre Lept.*, 107 ; Isocrate, *Panath.* 154.

Page 159 : *Lyc.* 27, 8-9

Tout ce passage est inspiré de Platon, *Lois* 12, 950 a, et la comparaison de la constitution avec une harmonie vient aussi de Platon : cf. P. Louis, *Les métaphores de Platon*, p. 109 sqq.

Page 163 : *Lyc.* 30, 2

« La reine de la ruche » : Plutarque dit, en réalité, « le roi », comme Aristote, *H. A.* 553 a 25, 629 a 3, tandis que Xénophon, *Econ.* 7, 32, écrit ἡ τῶν μελισσῶν ἡγεμών. — Ce tableau enthousiaste de l'activité de Sparte a peut-être été inspiré à Plutarque par Éphore, dont on a un écho chez Strabon, 8, 365.

Page 179 : *Numa* 1, 4

La tradition qui fait de Numa un disciple de Pythagore est repoussée par Cicéron, *De Rep.* 2, 15, 29, et par Tite-Live, 1, 18, 2-4. On place l'ἀκμή de Pythagore vers le milieu du VIe siècle.

Page 184 : *Numa* 4, 2

Sur les rapports de Numa et d'Égérie, voir *De fortuna Romanorum* 321 B-C ; Tite-Live, 1, 21, 3 ; Virgile, *Æn.* 7, v. 763 sqq., etc...

Page 184 : *Numa* 4, 3

Sur Rhodoïtès, dont le nom résulte d'une correction, voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 408-410 (sur Ἀρκάδες, que je préfère maintenant corriger en Κᾶρες, cf. *ibid.*, p. 408, n. 2).

Page 185 : *Numa* 4, 8

Sur Pan et Pindare, voir le *Non posse suav. vivi sec. Ep.* 1103 A ; Pindare, éd. A. Puech, IV, *Parthénées* 3 (p. 178) ; Pausanias, 9, 25, 3. — Sur tout ce qui précède depuis le § 6, cf. R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 410-412.

Page 185 : *Numa* 4, 9

Pour Archiloque, voir *De sera num. vind.* 560 E, et l'inscription du sanctuaire d'Archiloque à Paros, publiée par N. M. Kontoleon, *Arch. Ephem.* 1952, p. 32-95 (cf. J. et L. Robert, *Rev. Ét. Gr.* 68 (1955), *Bull. épigr.*, n° 178). — Pour Hésiode, voir le *Septem sap. conv.* 162 C sqq. ; *De soll. anim.* 969 E ; Hésiode, éd. P. Mazon, p. XI-XIV de l'Introduction.

Page 185 : *Numa* 4, 10

Voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 412-417.

Page 185 : *Numa* 4, 11

Pour Zaleucos de Locres, législateur du VII[e] siècle, voir *De laude ipsius* 543 A ; pour Minos : *Thésée* 16, 3-4 ; pour Zoroastre : *De Iside et Osiride* 369 E ; quant à Lycurgue, on sait que ses lois étaient attribuées, au moins en partie, à Apollon Pythien : *Lyc.* 6, 1 et Hérodote, 1, 65. Pour Minos et Lycurgue, voir aussi Platon, *Lois* 1, 624 e.

Page 185 : *Numa* 4, 12

Comparer *De fortuna Romanorum* 321 B-C ; Denys d'Halicarnasse, 2, 60 sqq. ; Tite-Live, 1, 21, 3 ; Servius, *ad Æn.* 7, v. 763.

Page 186 : *Numa* 5, 1

En effet, Numa serait né le jour même de la fondation de Rome (ci-dessus, 3, 6) ; or, Romulus régna trente-huit ans (*Rom.* 29, 12) et il y aurait eu après la mort du fondateur un interrègne d'un an.

Page 188 : *Numa* 6, 4

Ce discours, comme le précédent, semble être en grande partie l'œuvre de Plutarque lui-même : Denys d'Halicarnasse, 2, 60, 1, est beaucoup plus bref, mais la mention de Marcius, parent de Numa, prouve que Plutarque disposait du récit, aujourd'hui perdu, d'un annaliste : cf. E. Païs, *Storia crit. di Roma* 1, p. 447.

Page 189 : *Numa* 7, 11

Plutarque ne prend pas au hasard ces exemples de mots qui seraient passés du grec au latin ; il avait certainement sous les yeux, quand il écrivait cela, une notice consacrée aux flamines par Juba (sur celui-ci, voir la note à *Romulus* 14, 7). Pour la *laena*, comparer Servius, *ad Æn.* 4, v. 262, et Cicéron, *Brutus* 14, 56 ; pour *camillus* : Festus, *s. v. Flaminius camillus* ; Varron, *De lingua lat.* 7, 34 ; Denys d'Halicarnasse, 2, 22 (où καδμῖλοι est une correction certaine) ; Macrobe, *Saturn.* 3, 8, passage confirmé par une scholie à Lycophron, v. 162 : Καδμῖλος ὁ Ἑρμῆς ἐν Τυρρηνίᾳ. Or, les Étrusques, qui auraient habité anciennement la Thessalie (cf. *Romulus* 2, 1), pouvaient fort bien être assimilés par Plutarque aux Grecs. Sur l'Hermès de Samothrace appelé *Kasmilos*, voir, par exemple, J. Bousquet, *Mél. Ch. Picard* (= *Rev. Arch.* 29 (1948), p. 107-109). — Enfin, à propos de l'ἀμφιθαλὴς παῖς, voir L. Robert, *Athen. Studies pres. to W. S. Ferguson* (*Harvard Studies, suppl. Vol.* I, 1940), p. 509-519.

Page 191 : *Numa* 8, 11

Sur l'assimilation des Camènes Égérie et Tacita (mère des Lares d'après Ovide, *Fastes* 2, v. 571 sqq.) aux Muses grecques, voir J. Gagé, *Apollon Romain*, p. 337.

Page 191 : *Numa* 8, 14

170 ans après la fondation de Rome, cela reporte au règne de Tarquin l'Ancien (616-578), qui fut le premier des rois étrusques, et il semble, en effet, que les Romains n'apprirent que de leurs conquérants

étrusques les arts de la statuaire et de la peinture. On sait que Pythagoriciens et Orphiques étaient hostiles à toute représentation anthropomorphique de la divinité. — Ce passage doit remonter à Varron, d'après P. Boyancé, *Rev. Ét. Anc.* 57 (1955), p. 65.

Page 192 : *Numa* 8, 19

Αἰμύλιος-*Æmilius* aurait donc été l'hypocoristique de Mamercus, de qui descendraient les *Æmilii Mamercini* : cf. ci-dessous, 21, 2, et *Paul-Émile* 2, 1. Voir, à ce sujet, E. Païs, *Storia crit. di Roma* 1, p. 567 ; G. Dumézil, *Jupiter, Mars et Quirinus*, p. 208 sqq.

Page 192 : *Numa* 8, 20

Cf. Pline, *Hist. Nat.* 34, 26 : l'oracle émanait de Delphes, et ces deux statues auraient été placées *in cornibus comitii* et y seraient demeurées jusqu'à l'époque de Sylla.

Page 192 : *Numa* 9, 1

Cf. Cicéron, *De Rep.* 2, 14, 26 ; Tite-Live, 1, 20, 5, d'après qui Numa choisit comme grand pontife l'un des *Patres*, Numa Marcius, fils de Marcius ; Plutarque aurait-il confondu ce Numa Marcius avec le roi Numa? Cf. E. Païs, *Storia crit. di Roma* 1, p. 469.

Page 193 : *Numa* 9, 2

Cf. Varron, *De lingua lat.* 5, 83 : *Pontufices, ut Scaeuola Quintus pontufex maximus dicebat, a posse et facere, ut potifices.* Mais Varron poursuit : *Ego a ponte arbitror...*

Page 193 : *Numa* 9, 7

C'est, notamment, l'opinion de Denys d'Halicarnasse, 3, 45, 2. Ancus Marcius, quatrième roi de Rome, serait le fils de Pompilia, fille de Numa : voir ci-dessous, 21, 4-6.

Page 193 : *Numa* 9, 8

Cet aperçu des fonctions du grand pontife doit sans doute beaucoup à Denys d'Halicarnasse, 2, 73, qui employait déjà les mots ἐξηγηταί, προφῆται et ἱερόφανται, repris par Plutarque.

Page 195 : *Numa* 10, 5

Plutarque compare donc la situation juridique des Vestales à celle qu'Auguste fit aux mères de trois enfants, pour encourager la natalité : cf. Aulu-Gelle, 1, 12, 9 et 7, 7, 2 ; F. Girard, *Manuel élémentaire de droit romain*[8], p. 241 et 868.

Page 197 : *Numa* 12, 2

Comparer *Aetia Rom.* 269 B. Voir Gilbert-Ch. Picard, *Mélanges de l'École de Rome*, 1939, p. 121 sqq., et R. Schilling, *La religion romaine de Vénus*, p. 202-206.

Page 197 : *Numa* 12, 3

Cf. *Coriolan* 39, 10-11. D'après un texte d'Ulpien, c'était seulement pour les enfants de moins d'un an qu'il n'y avait pas de deuil du tout ;

pour les enfants âgés d'un an ou de deux ans, on prenait un petit deuil, un deuil restreint : cf. R. Waltz, *Rev. Ét. Anc.* 51 (1949), p. 50, note 1. Le délai de remariage pour les veuves était imposé sans doute par la crainte de la *turbatio sanguinis* : cf. Ovide, *Fastes* 1, v. 35 sqq. ; 3, v. 134. L'année était anciennement de dix mois : voir ci-dessous, 18, 6.

Page 200 : *Numa* 13, 7

Cf. Denys d'Halicarnasse, 2, 70 ; Varron, *De lingua lat.* 5, 85 : « *Salii ab salitando* ». Plutarque sentait donc certainement la parenté de ἀλτικός avec *saltare*. Salios de Mantinée apparaissait chez Polémon, cf. Festus, 438, 27. Virgile, *Æn.* 5, v. 298 sqq., fait de Salius uu Tégéate sans doute parce que le nom de Mantinée ne peut entrer dans un hexamètre. Voir aussi Servius, *ad Æn.* 8, v. 285, qui parle de cet Arcadien et ajoute : *Non nulli tamen hos a Dardano institutos volunt, qui Samothracibus diis sacra persolverent*, ce qui explique sans doute pourquoi Salios était parfois considéré comme originaire de Samothrace.

Page 203 : *Numa* 15, 2

Plutarque, ici, abrège, jusqu'à la rendre presque incompréhensible, l'anecdote racontée par Denys d'Halicarnasse, 2, 60, 5-7, et dont la source serait les *Annales* de Pison, d'après J. Gagé, *Apollon Romain*, p. 342.

Page 203 : *Numa* 15, 4

On a voulu corriger Τιτάνων en Πανῶν, en comparant au *De Iside et Osiride*, 356 D, mais les Titans, comme les Dactyles de l'Ida, sont considérés parfois comme les inventeurs des arts et de la magie ; cf. Lucien, *De salt.* 21 : « Thriambos, dieu guerrier, que je crois être un des Titans ou des Dactyles de l'Ida... » Dans la Souda, s. v. Μυρτίλος, il est dit que l'auteur comique de ce nom avait écrit une pièce intitulée Τιτανόπανες. — Sur les Dactyles, cf. le *De facie... lunae* 944 D, et le *De musica* (qui n'est pas de Plutarque), 1132 F.

Page 203 : *Numa* 15, 7

Τὸν ἐπὶ τοῖς κεραυνοῖς καθαρμόν, c'est ce que Valerius Antias (*Hist. Rom. Fragm.* 153) appelle *procurandi fulminis scientia*, et Ovide (*Fastes* 3, v. 333-334) *piamina fulminis* : on sait qu'à Rome la foudre comptait parmi les *prodigia* qui nécessitent une purification, une « expiation ».

Page 204 : *Numa* 15, 10

Plutarque fait donc venir Ἰλίκιον de ἵλαος-ἵλεως, favorable. Il s'agit du sanctuaire de *Juppiter Elicius*, sur l'Aventin. Pour Valerius Antias et pour Ovide (voir la note précédente), *Elicius* désigne le dieu que l'on peut évoquer et faire descendre sur terre, de *elicio*, comme le Ζεὺς καταιβάτης des Grecs ; cf. Varron, *De lingua lat.* 6, 95 ; Tite-Live, 1, 20, 7. G. Wissowa, *Rel. und Kultus der Römer*², 121, explique *Elicius* par le rite de l'*aquaelicium*, qui avait pour but de faire tomber la pluie.

Page 204 : *Numa* 16, 1

Sur le culte de *Fides*, cf. Tite-Live, 1, 21, 5 ; Denys d'Halicarnasse, 2, 75, et voir G. Dumézil, *Mitra-Varuna*, p. 35 et *passim*.

Page 204 : *Numa* 16, 2

Sur *Terminus* et les *Terminalia*, fête qui se célébrait le 23 février, cf. *Aetia Rom.* 267 C (où Plutarque appelle ce dieu Τέρμινος, et non Τέρμων, comme ici) ; Denys d'Halicarnasse, 2, 74 ; Ovide, *Fastes* 2, v. 655.

Page 208 : *Numa* 19, 5

Cf. *Aetia Rom.* 284 F-285 B; Ovide, *Fastes* 5, v. 1-105. Sur *Maïa* ou *Majesta*, vieille divinité latine confondue avec la mère d'Hermès-Mercure, cf. G. Wissowa, *Rel. und Kultus der Römer*[2], p. 229 et 304 sqq. — Pour le mois de juin (*Junonius* et *Junonalis*), cf. Ovide, *Fastes* 6, v. 59 sqq., et Macrobe, *Saturn.* 1, 12, 30. Ces étymologies à partir de Maïa et de Junon sont approuvées par les modernes : cf. Ernout-Meillet, *s. v.*

Page 209 : *Numa* 20, 2

Cf. le *De Fort. Rom.* 322 B, où on lit Γαΐου 'Ατιλίου, tandis qu'ici Μάρκου 'Ατ. est fautif : C. Atilius Balbus et T. Manlius Torquatus furent consuls en 235 avant J.-C., après la première guerre punique. — Sous Auguste, c'est après Actium, le 11 janvier 28 av. J.-C., qu'un sénatus-consulte ferma solennellement le temple de Janus.

Page 212 : *Numa* 21, 7

Cf. ci-dessus, 21, 3, et la note. L'historien *L. Calpurnius Piso Censorius Frugi* fut consul en 133 ; il parlait de Numa au I[er] livre de ses Annales : cf. *Hist. Rom. Fragm.*, p. 80, fr. 12. — Numa était devenu roi à quarante ans (ci-dessus, 5, 1) et avait régné quarante-trois ans (ci-dessus, 20, 3).

Page 213 : *Numa* 22, 7

« Quatre cents ans après » : il serait plus exact de dire « cinq cents ans après », car le consulat de P. Cornelius et M. Baebius date de 181 avant J.-C. — Tite-Live, 40, 29, et Cassius Hemina (chez Pline, *Hist. Nat.*, 13, 84) racontent autrement les circonstances de la découverte des cercueils.

Page 214 : *Numa* 22, 12

Cf. Tite-Live, 1, 22, 2 et 31, 5-8 ; Calp. Pison, *Hist. Rom. Fragm.*, p. 79, n° 10, et Denys d'Halicarnasse, 3, 35. L'homme frappé de la foudre passait à Rome pour avoir attiré sur sa tête la colère divine, et il ne pouvait recevoir de justes funérailles.

Page 216 : *Numa* 23, 10-12

Cf. Macrobe, *Saturn.* 1, 7, 26 ; 8, 1 ; 24, 23 ; Justin, 43, 1, 3 ; Ausone, *De fer.* 15. Les Saturnales étaient appelées parfois *feriae servorum* : cf. G. Wissowa, *Rel. und Kultus der Römer*[2], 206, n. 3, d'après qui ce caractère de la fête est un indice qu'elle était célébrée *graeco*

ritu et dérivait des Κρόνια. Justement, Plutarque dit que Numa, en l'instituant, s'était montré ἑλληνικός. — D'après Tite-Live, 2, 21, 2, les Saturnales ne seraient pas antérieures à la République.

Page 220 : *Numa* 25, 13

Cf. *Romulus* 35, 4, et voir R. Flacelière, *Rev. Ét. Gr.* 61 (1948), p. 102-103.

Page 220 : *Numa* 26, 1-3

Cf. *Lyc.* 15, 4 ; Macrobe, *Saturn.* 7, 7, 6 ; Aristote, *Pol.* 4, 14, 1335 a ; Platon, *Rép.* 5, 460 e, et *Lois* 6, 785 b ; *Cod. Just.* 5, 4, 24. Voir M. Durry, *C. R. A. I.*, 1955, p. 84-91 : *Le mariage des filles impubères à Rome.* — Il semble que Plutarque, en écrivant le paragraphe 3, n'ait pas tenu compte de ce qu'il venait d'écrire au paragraphe 1 : ... μᾶλλον ἢ μίσους καὶ φόβου παρὰ φύσιν βιαζομένων, où il reconnaissait le danger de ces unions prématurées au point de vue de la morale et de l'entente conjugale.

Page 220 : *Numa* 26, 4

Cf. ci-dessus, 17, 3 et 24, 5. Le mot ναυπηγός, « charpentier », doit ici correspondre à τέκτων, qu'on lisait en 17, 3.

TABLE DES MATIÈRES

Réimpression photomécanique
LES PROCÉDÉS DOREL-PARIS

N° Editeur 1094


TRENT UNIVERSITY
0 1164 0238909 6

